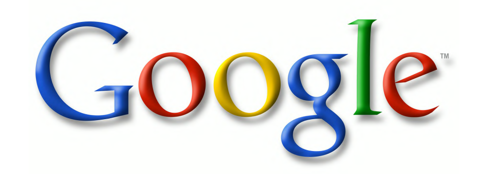






BRIEFE

DER

KAISERIN MARIA THERESIA

AN IHRE

KINDER UND FREUNDE.

HERAUSGEGEBEN

VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

DRITTER BAND.



WIEN, 1881.

WILHELM BRAUMÜLLER

K. K. HOF- UND UNIVERSITÄTSBUCHHÄNDLER

Historische Werke

aus dem Verlage

von Wilhelm Braumüller, k. k. Hof- und Universitätsbuchhändler in Wien.

Aschbach, Dr. Jos. Ritter von, k. k. Hofrath, Professor der Geschichte an der k. k. Universität in Wien. **Geschichte der Ommaijaden in Spanien,** nebst einer Darstellung des Entstehens der spanischen christlichen Reiche. 2 Theile. Neue Ausgabe. gr. 8. 1860. 2 *fl.* — 4 *M.*

— — **Geschichte der Wiener Universität.** 2 Bände. gr. 8. 1865. 1877. 9 *fl.* — 18 *M.*

Böhm, Dr. Constantin Edler von, Archivar des k. k. Haus-, Hof- und Staats-Archives. **Die Handschriften des kais. und königl. Haus-, Hof- und Staats-Archives.** Nebst Supplement. Mit Unterstützung der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. Neue Ausgabe. gr. 8. 1879. 6 *fl.* — 12 *M.*

Briefwechsel des Grossherzogs Carl August von Sachsen-Weimar-Eisenach mit Goethe in den Jahren von 1775 bis 1828. Neue Ausgabe. 2 Bände. Mit den Bildnissen des Grossherzogs Carl August und Goethe's. gr. 8. 1873. 6 *fl.* — 12 *M.*

Brunner, Dr. Sebast., Consistorialrath und päpstl. Hausprälat. **Die theologische Dienerschaft am Hofe Josephs II.** Geheime Correspondenzen und Enthüllungen zum Verständniss der Kirchen- und Profangeschichte in Oesterreich von 1770 bis 1800, aus bisher unedirten Quellen der k. k. Haus-, Hof-, Staats- und Ministerialarchive. gr. 8. 1868. 4 *fl.* 50 *kr.* — 9 *M.*

— — **Der Humor in der Diplomatie und Regierungskunde des 18. Jahrhunderts.** Hof-, Adels- und diplomatische Kreise Deutschlands geschildert aus geheimen Gesandtschaftsberichten und anderen ebenfalls durchwegs archivalischen bisher unedirten Quellen. 2 Bände. gr. 8. 1872. 7 *fl.* 50 *kr.* — 15 *M.*

Czerwenka, Bernh., Pfarrer in Ramsau in Steiermark. **Die Khevenhüller.** Geschichte des Geschlechtes mit besonderer Berücksichtigung des 17. Jahrhunderts. Nach archivalischen Quellen. Mit dem Porträt des Grafen Barthelmae Khevenhüller und zwei xylographirten Ansichten. gr. 8. 1867. 6 *fl.* 50 *kr.* — 13 *M.*

Criminal-Process Zalheimb. Josephinische cause célèbre 1786. Mittheilung sämmtlicher hierauf bezüglichen Original-Acten des Wiener Stadt- und des k. k. niederösterreichischen Appellations-Gerichtes, zum ersten Male veröffentlicht als Beitrag zur Charakteristik Joseph II. und zur Rechts-, Sitten- und Culturgeschichte des 18. Jahrhunderts. Mit einer Silhouette Zalheimb's, zwei Facsimiles seiner Handschrift, einer Abbildung des Mordhauses und dem Wappen der Zalheimbe. gr. 8. 1870. 1 *fl.* 50 *kr.* — 3 *M.*

Dudík, Dr. B., weil. Domdechant und Professor in Olmütz. **Erinnerungen aus dem Feldzuge 1866 in Italien.** 8. 1870. 1 *fl.* 30 *kr.* — 2 *M.* 60 *Pf.*

BRIEFE

DER

AISERIN MARIA THERESIA

AN IHRE

KINDER UND FREUNDE.

HERAUSGEGEBEN

VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

DRITTER BAND.

WIEN, 1881.

WILHELM BRAUMÜLLER

K. K. HOF- UND UNIVERSITÄTSBUCHHÄNDLER.

Points donnés par S. M. l'Impératrice Reine à l'Archiduchesse Marie Amélie.

(Ende Juni 1769.[1])

Vous voulez bien, ma chère fille, demander de mes conseils; ils partent d'un cœur tendre, et par mon expérience dans le monde ils peuvent vous être utiles. Je ne souhaite que de vous voir heureuse, comme vous le méritez par la bonté et douceur de votre caractère, par une conduite unie et vertueuse, moyen unique pour vous attirer la bénédiction divine, et pour vous attacher votre époux.

Vous savez bien que pour les autres agréments et sciences si utiles et si communes, et même presque nécessaires à cette heure dans ce monde, vous n'avez jamais eu du goût. Vous avez su esquiver toutes les peines et tous les soins, qu'on s'est donnés à cet effet. Je dois vous le dire, ma chère fille, mais seulement pour rendre justice à ceux, qui ont eu soin de vous instruire, de n'avoir rien négligé. Vous auriez pu profiter encore ces trois dernières années, si vous aviez voulu; je souhaite que vous ne regrettiez jamais ce temps perdu, et que vous n'ayez pas honte d'acquérir encore ce qui vous manque. Vous en trouverez assez de facilités à Parme, si vous le voulez; c'est le point qui m'inquiète le plus. Que pourriez-vous faire vis-à-vis d'un

[1]) Abschrift.

Points donnés par S. M. l'Impératrice Reine à l'Archiduchesse Marie Amélie.

(Ende Juni 1769.[1])

Vous voulez bien, ma chère fille, demander de mes conseils; ils partent d'un cœur tendre, et par mon expérience dans le monde ils peuvent vous être utiles. Je ne souhaite que de vous voir heureuse, comme vous le méritez par la bonté et douceur de votre caractère, par une conduite unie et vertueuse, moyen unique pour vous attirer la bénédiction divine, et pour vous attacher votre époux.

Vous savez bien que pour les autres agréments et sciences si utiles et si communes, et même presque nécessaires à cette heure dans ce monde, vous n'avez jamais eu du goût. Vous avez su esquiver toutes les peines et tous les soins, qu'on s'est donnés à cet effet. Je dois vous le dire, ma chère fille, mais seulement pour rendre justice à ceux, qui ont eu soin de vous instruire, de n'avoir rien négligé. Vous auriez pu profiter encore ces trois dernières années, si vous aviez voulu; je souhaite que vous ne regrettiez jamais ce temps perdu, et que vous n'ayez pas honte d'acquérir encore ce qui vous manque. Vous en trouverez assez de facilités à Parme, si vous le voulez; c'est le point qui m'inquiète le plus. Que pourriez-vous faire vis-à-vis d'un

[1]) Abschrift.

prince si orné, si informé, que sera votre époux? De quoi l'amuserez-vous? Des historiettes d'ici et de votre enfance? De votre voyage? De ma maladie? Des aventures de gens qu'il ne connaît pas, qui ne sauraient l'intéresser, et qui sont en eux-mêmes de peu de valeur?

Mettez-vous pour règle de ne rien conter d'ici; on vous en estimera d'autant plus. Ne faites en rien des comparaisons entre ce qui se pratique ici et à Parme, hors que votre époux l'exige. N'exigez jamais à Parme de certaines choses, qui sont d'usage ici. Vous êtes étrangère et sujette, c'est à vous à apprendre et à vous conformer d'autant plus, que vous êtes plus âgée que votre époux et maître, pour ne pas donner lieu à vous soupçonner de le vouloir dominer. De plus on vous croit haute et décisive; vous vous êtes attirée cette idée par quelques propos et petites actions très-mal placées. Gardez-vous en à Parme, une telle conduite pourrait causer le malheur de vos jours. Votre figure même, qui est au reste bien, et votre air un peu roide et point joyeux ni caressant, contribuent à cette idée.

Vous êtes d'ailleurs capable d'avoir beaucoup d'attention pour le monde, vous êtes même fort serviable; vous avez, quand vous voulez, quelque chose de fort touchant, auquel on ne saurait résister, et vous avez encore beaucoup de patience et le caractère bon. Cultivez ces grandes qualités, elles feront le bonheur de vos jours. Mais gardez-vous de vous animer, vous ne vous expliquez rien moins que bien, surtout dans le français. Il n'y a pas de ma faute; combien de fois vous ai-je prêché et donné les moyens pour mieux réussir, mais sans effet.

Ce n'est point de reproches que je vous fais, mais je crains que vous penserez souvent à moi et regretterez le temps perdu.

Le moins que vous parlerez, ce sera le mieux; ne contez rien, en effet vos contes ne sauraient se réduire qu'à ce qui s'est passé dans votre enfance ou voyage. Je connais votre façon de conter, et je dois vous dire en amie, qu'elle est bien ennuyante et mêlée de phrases peu propres aux sujets que vous racontez. Vous avez encore le défaut de penser en allemand et de le traduire mot pour mot.

Écoutez, faites des questions, souffrez qu'on vous raconte, persuadez que, sans avoir de la curiosité, vous voulez être instruite de tout, étant étrangère et ayant une envie décidée de devenir Parmesane ou Française ou Espagnole, et de vous conformer aux moindres usages du pays (si vous deviez même mettre du rouge), pour complaire à votre époux et à vos sujets. Demandez beaucoup d'explication sur les moindres usages, pour qu'on voie l'intérêt que vous y prenez. Ne commencez pas à vouloir vous ériger à changer le système de votre cour, ou à en disposer autrement. Vous ne devez pas même y penser, ni ne troubler la vie unie et heureuse que vous pourriez mener d'ailleurs, en vous ingérant dans des choses qui ne sont pas de votre portée.

Je vous répète donc, si vous voulez faire des changements à votre cour et dans la façon de vivre, qui y est établie jusqu'à présent, ne le faites pas avant quelques mois, et toujours d'accord avec votre époux, que cela ait l'air que c'est lui, et non pas vous, qui en soit auteur.

Il y aura assez de gens qui vous flatteront ou se plaindront, et vous animeront à prendre de certaines choses sur vous; ne les écoutez pas. Je dois vous dire que la cour de Parme est montée sur un pied très-décent et convenable, qu'elle a en tout temps fait l'admiration des étrangers, et que votre frère Léopold s'est conformé en bien des choses à un système si généralement applaudi, et qu'il s'en est bien

trouvé. Toutes les moindres choses influent réciproqueme et on ne saurait en abolir une, sans affaiblir les autres, dc mille inconvénients résulteraient. Je vous avertis donc ne penser qu'à suivre dans ce point les coutumes d'une co bien réglée, et de n'y changer rien, qu'après avoir emplo le temps nécessaire pour être bien au fait, si le changeme vaut mieux, et s'il convient à votre époux. Tout changeme comme tout le reste doit dépendre de son approbation seu Vous devez toujours être la première à montrer à cet éga votre soumission, et vous devez le faire d'autant plus, qu'éta plus âgée que votre époux, la raison et le raisonneme doivent vous guider dans toutes vos actions. Ce qu'on pas rait à un enfant comme une vivacité ou étourderie, on vc l'imputerait comme un manque de devoir ou de réflexi

Vous savez que nous sommes sujettes à nos maris, q nous leur devons obéissance, que notre seul but en tout d être notre époux, de le servir, de lui être utile et d'en fa notre meilleur ami, en le regardant toujours comme no maître. Si même les exemples en font voir malheureu ment le contraire, je ne saurais vous dispenser de vo devoir, et de vous le dire et bien imprimer.

Vous avez tout lieu d'espérer d'être heureuse aut qu'on peut l'être dans ce monde, en suivant mes conseils en menant avant tout une vie chrétienne et réglée, en d nant aux autres l'exemple par vos charités, vos dévotio par une conduite réglée et par une modeste retenue, q vous observerez partout; c'est vous qui devez donner le t et l'exemple. Dans le siècle d'aujourd'hui on ne veut p de gêne, et les mauvais exemples gagnent au point, qu ose paraître sans honte sur ce pied.

Plus vous laisserez de liberté à votre époux, en exige le moins de gêne et d'assiduité que vous pourrez, plus v

vous rendrez aimable; il vous cherchera et s'attachera à vous. Ce qui doit faire votre principale étude, c'est qu'il trouve toujours dans vous la même humeur, les mêmes complaisances, les mêmes prévenances. Tâchez de l'amuser, de l'occuper chez vous, pour qu'il ne se trouve pas mieux ailleurs.

Pour vous attirer sa confiance, vous devez avoir soin de la mériter par toute votre conduite et discrétion. Tout le bonheur du mariage consiste dans la confiance et complaisance mutuelle; le fol amour se dissipe bientôt, mais il faut s'estimer et s'être vrai ami l'un de l'autre, pour être heureux dans l'état de mariage, pour pouvoir supporter les revers de cette vie, et pour faire son salut, objet le plus essentiel et unique, en quelqu'état qu'on se trouve.

Quel bonheur de trouver toujours chez soi une épouse aimable, occupée continuellement à faire le bonheur de son époux, à l'amuser, à l'occuper, à le consoler, à lui être utile, qui ne prétend jamais de le gêner, le laisse toujours venir, se contente de ses assiduités, et se trouve heureuse à s'en occuper; ne fût-ce pas même d'abord reconnu, vous en verrez l'effet dans la suite. Tous les mariages seraient heureux, si l'on suivait cette marche, mais tout dépend de la femme, qui doit garder le juste milieu, tâcher de gagner l'estime et la confiance de son mari, n'en abuser pas ni en faire jamais parade, ni vouloir le commander ou lui être à charge par trop de tendresse. Étant plus âgée que votre époux, votre situation est à cet égard d'autant plus délicate.

Aucune coquetterie ou tracasserie, aucune vanité ne vous est permise. N'écoutez là-dessus personne, montrez leur que vous êtes au-dessus de ces fadaises. A l'égard d'une femme mariée tout est d'importance et rien n'est léger. Soyez habillée modestement; à une femme mariée il n'est plus

permis ce qu'on passerait à une fille, et les autres renchériraient d'abord sur votre exemple.

N'ayez pas de confident ou confidente; c'est votre mari seul qui doit l'être, et vous aurez d'autant plus de sujet d'en être contente, parce qu'on admire la discrétion et le secret de l'Infant, qualités bien respectables à son âge. Il faut tâcher d'appliquer, occuper et amuser toujours votre époux, seul moyen de ne pas tomber dans le vice. Comme il est déjà accoutumé à s'occuper, c'est un nouveau sujet de bonheur pour vous. On goûte d'autant plus des plaisirs, si l'on en use avec modération; vous en avez vu assez d'exemples.

L'ordre dans votre journée et ménage est l'âme d'une vie tranquille et heureuse. Je sais qu'on croit à cette heure, qu'il n'y a pas de plaisir, où il y a de la gêne ou de l'ordre. Je n'en saurais convenir, en ayant fait l'expérience moi-même, et voyant tous les jours que les mêmes gens, qui soutiennent cette maxime, sont les plus ennuyés et les moins heureux. Ils ne jouissent de rien, en trop laissant le libre cours à leurs caprices et à leurs goûts, dont ils sont à la fin tyrannisés. Je parle de cet ordre qui est combinable avec la volonté de votre époux; rien ne doit vous arrêter de vous y conformer, et vous devez sacrifier tout jusqu'aux dévotions et prières, quand il s'agit de lui plaire ou de faire sa volonté. Vous n'avez alors rien à vous reprocher, et vous n'avez qu'à obéir, après avoir fait vos objections et représentations avec douceur et tendresse, ce qui vous est permis de faire une fois; mais s'il décide le contraire, il ne vous reste qu'à obéir, et même de façon qu'on voie que vous en faites votre propre affaire, sans écouter aucune modification ou humeur. Rien n'est plus facile quand on aime bien et quand on sait son devoir; c'est dans ce monde le seul moyen d'être heureux et tranquille.

Si votre époux vous trouve toujours occupée de son bonheur par vos complaisances, et que vous tâchiez de faire en sorte qu'il se trouve plus heureux, plus tranquille et plus sûr chez lui qu'ailleurs, vous pouvez compter de le fixer et de faire son bonheur et le vôtre. Mais il ne faut pas vouloir le forcer à en faire l'aveu, il faut se contenter qu'il le soit.

On a vu les plus laides et les plus vieilles femmes souvent occasionner les plus fortes passions par leurs complaisances et par leur adresse d'amuser et d'attirer les gens, tandis que les plus jolies sont négligées, parce qu'elles manquent de ces qualités.

Le moins de badineries que vous pourriez introduire, sera le meilleur; c'est encore un mal très à la mode à cette heure, mais il faut avoir une grande supériorité d'esprit et du monde et beaucoup de droiture, pour badiner sans inconvénient. D'ailleurs ce ton engendre la familiarité ou met de l'aigreur dans la société, et bannit toute décence et politesse. Votre esprit n'est pas fait pour la badinerie.

Ne souffrez point à votre cour des discours équivoques ou des médisances. Eclaircissez toujours sur le champ les faits, vous bannirez ainsi la mauvaise engeance. Marquez en tout votre empressement à rendre justice à la vertu et à la vérité. Éloignez de votre société ceux qui en manquent, faites observer la régularité en tout à votre cour, obligez les chefs à tenir les gens en ordre, ne leur passez rien sur ce point, mais faites toujours les corriger par leurs chefs, sans vous charger vous-même de ce détail. C'est le seul moyen d'être bien servi et d'avoir des habiles gens.

Je ne vous dis rien ici sur votre propre conduite. Vous ne négligerez aucun des devoirs de la religion. Dans l'état de mariage on a plus besoin encore de la prière et du secours

de Dieu. Vos lectures spirituelles doivent se faire régulièrement, et je vous recommande particulièrement d'être exacte sur ce point. Vous réglerez vos dévotions de même que vos charités sur l'avis de votre confesseur et selon vos revenus. Je vous conseille préférablement d'être bonne économe et de régler vos dépenses sur vos facultés. Vous feriez bien de suivre l'exemple de votre sœur[1], en ne dépensant par an que trente mille florins, et en épargnant les autres vingt mille florins. Je ne trouve pas à propos que vous accordiez ici des pensions, ou que vous donniez trop de présents, ce que vous ne sauriez soutenir à la longue.

Tout ce qui regarde les femmes, passera par la grande-maîtresse[2], de même ce qui concerne les hommes par leurs chefs. Ne corrigez jamais vous-même personne. Ayez de la bonté pour vos femmes, point de roideur, mais encore point de familiarité, point de contes ou de curiosités vis-à-vis d'elles, point de charités qui passent par leurs mains. Ces femmes ont la plupart servi feue l'Infante-mère et ses deux filles, qui ont été la douceur et la bonté même[3], elles sont par conséquent accoutumées à être traitées de cette façon. Ne prenez point cet air d'autorité et de supériorité, qui aliène les esprits, sans corriger ni attacher le monde. On n'est bien servi qu'autant qu'on est aimé.

Conformez-vous à la parure du pays que vous allez habiter, prenez même du rouge, si l'Infant le souhaite, n'en montrez ni de l'aigreur ni n'en souhaitez du changement;

[1]) Caroline.

[2]) Maria Anna Gräfin Malaspina von Bastia.

[3]) Louise Elisabeth, Tochter des Königs Ludwig XV. von Frankreich, und ihre beiden Töchter, Isabella, erste Gemalin Josephs II., und Louise, Gemalin des Prinzen Carl von Asturien.

n'entrez en aucun détail avec vos femmes sur les coutumes d'ici.

Le moins que vous parlerez, ce sera le mieux. Je répète encore, ne contez rien. Vous êtes en droit de vous informer, de questionner, d'exiger même amiablement qu'on vous entretienne. Tenez-vous à cette méthode, c'est la plus facile et la moins sujette au risque.

On dit un bien infini de Madame de Malaspina; il n'y en a qu'une voix, et votre frère[1]) en pense de même. Vous êtes heureuse de tomber entre ses mains; voilà donc un grand point de gagné. Tâchez de gagner son amitié et sa confiance par la vôtre et par vos bons procédés. Je ne prétends pas que vous vous jettiez à sa tête, ce serait même ôter le mérite de votre amitié. Mais je veux que vous exigiez d'elle, qu'elle vous dise en tout la vérité, que vous lui fassiez sentir que vous ne voulez voir que par elle et ne recevoir que ses conseils; qu'elle vous dise en toute occasion ce qu'elle croit le plus convenable. C'est une femme admirable pour la société, et même l'unique de cette espèce à Parme. Vous pourriez bien vous former par son secours dans la façon de parler et dans les expressions.

Écoutez, informez-vous et appliquez ensuite à vous-même ce que vous aurez vu et entendu; c'est de cette façon que vous vous formerez bientôt, mais ne contez pas vous-même. Je reviens toujours au même point, puisque j'en ai vu ici les inconvénients, et que je souhaite que les petits défauts et désagréments, que vous avez, ne fassent tort à votre bon caractère.

Du Tillot est le ministre de l'Infant; étant étranger et ne pensant qu'au bien de son maître, ses ennemis sont en

---

[1]) Joseph, der kurz zuvor in Italien gewesen. Vergl. dessen Brief an seine Mutter vom 16. Mai 1769 in ihrer Correspondenz Bd. I. S. 267.

grand nombre, mais ils ne lui en rendent moins la jus
qu'il sert bien et avec grande intégrité. N'écoutez au
conte qu'on s'aviserait de vous faire contre lui. Je sais
plusieurs espèrent de parvenir par vous à un changen
dans le ministère. Ne vous fiez pas aux insinuations q
voudrait vous faire à cet effet, on pourrait vous parler d
la vue de vous sonder. Sans aucune bassesse vis-à-vis
lui, traitez-le avec bonté et confiance, tant qu'il ne v
donne pas sujet de la lui retirer. Vous respecterez en
le choix de votre époux, qui l'a mis dans la place qu'il
cupe. Vous n'écouterez personne ni sur son compte ni
les affaires du gouvernement. Vous pouvez et devez
sans émotion et avec douceur, que vous ne vous inge
en rien dans les affaires, et que vous n'en voulez
savoir; que votre époux étant si bon, si juste, si ap
catif, on n'avait qu'à s'adresser à lui, que vous êtes ét
gère, que vous ne connaissez personne, et que vous ne
riez recommander qui que ce soit etc. Une ou deux répo
données dans ce sens, mais surtout à vos femmes, feront
effet et assureront le calme dans votre âme et dans v
ménage. Du Tillot ne s'occupera qu'à vous obliger et amu
s'il ne doit pas vous craindre. Comme il ne dépend pas de v
de régner, et que ce n'est pas votre fait, laissez-en le s
aux autres et le compte à en rendre, sans en charger v
conscience. En échange donnez-vous toute entière à v
cher mari, imitez l'exemple de votre sœur, trop heure
si vous pouvez vivre sur ce pied avec un mari aimable,
que je puisse avoir encore ce bonheur de vous voir a
bien ensemble.

Si votre cher mari vous parle des affaires ou des p
sonnes, c'est dans ce seul cas que je vous permets d
parler, selon ce que votre conscience, la charité du p

chain et votre raison vous le dicteront. Mais avant quelques mois ne choisissez point de confident ou de confidente. Restez maîtresse de votre confiance et secret: on vous en estimera d'autant plus, en ne le donnant que par connaissance de cause.

Quant aux affaires, vous n'y êtes pas faite; tenez-vous en éloignée. Soyez la confidente, l'amie, la conseillère de votre mari, mais ne faites rien par vous-même et encore moins prétendez de vouloir paraître ou de donner des protections.

Pour nos affaires avec votre cour, excusez-vous tout de suite d'y entrer. Faites connaître que vous ne sauriez vous en charger, qu'on vous l'a défendu, que votre interposition ne produirait pas même d'effet, parce qu'on fait passer ici les affaires par les canaux compétents, sans qu'aucun de la famille n'ose jamais s'ingérer, et qu'ainsi la chose serait trop délicate pour vous.

Le grand point est, qu'étant plus âgée que votre époux, vous devez vous garder plus qu'une autre d'avoir l'air de régenter ou changer. Votre époux étant si jeune, si bon, si neuf, gardez vous de vous entendre avec d'autres (fût-ce même le ministre) pour le diriger. Je vous répète et ne saurais assez vous le répéter, que vous n'êtes pas instruite et au fait de régner. Laissez ce soin à ceux que Dieu en a chargés et y a appelés, c'est un sujet de terrible compte à rendre, et pour un moment de satisfaction on en a cent de chagrin. Votre tâche, ma chère fille, ne doit être que de bien aimer votre mari. Je l'espère, vous avez le cœur tendre et beaucoup d'attachement.

Prêchez aux autres d'exemple par la régularité de votre conduite, par vos vertus chrétiennes et morales. Ayez beaucoup de douceur, de complaisance, de gaîté, autant que vous en êtes capable, mais ne vous jetez jamais à la tête de quel-

qu'un. Écoutez et observez de même tout, mais ne décidez qu'après mûre réflexion. Je tâcherai de vous envoyer quelqu'un d'ici, qui soit honnête homme et puisse vous dire la vérité, mais il faut suivre ses avis et ne le commettre jamais ou le citer [1]).

---

[1]) Die Wahl der Kaiserin fiel auf Philipp Franz Freiherrn von Knebel. Noch war die Erzherzogin Amalie nicht einen Monat in Parma, und schon sah sich Maria Theresia zu dem folgenden Briefe an Knebel veranlasst:

Schönbrunn, ce 15 août 1769.*)

Baron Knebel. Je suis parfaitement contente de vos rapports, mais je ne le suis pas également de la marche que ma fille paraît vouloir suivre. Flattée par les insinuations des gens qui tâchent de lui faire accroire, que c'est elle seule qui pourrait faire le bonheur de ses sujets, elle croit peut-être être obligée, même par les devoirs de son état, à s'en occuper. Mais l'effet pourrait bien tromper son attente, et je crois, par conséquent, d'autant plus intéressant, de la faire revenir de cette illusion, en lui faisant sentir, qu'il faut bien examiner et connaître le terrain, avant que d'entreprendre un ouvrage de cette nature, et qu'alors même il faut bien peser ses forces et moyens, qu'on pense employer, pour s'assurer de la réussite d'une telle entreprise; d'ailleurs on risque de faire plus de mal que de bien. Ma fille va trop vite en besogne, et le ministre**) en est déjà alarmé. Comme la reine de Naples se gendarme de même contre Tanucci, quels seront à la fin les raisonnements qu'on fera, même à mon tort, sur les procédés de mes filles vis-à-vis des ministres? On leur prêterait sûrement une envie décidée de dominer, et les réflexions qu'on ferait sur ce sujet, pourraient bien influer sur l'avenir de ma dauphine.

Je vous recommande donc de nouveau de suivre avec soin l'esprit de mes maximes à l'égard de ma fille, et de tâcher de les lui faire adopter. Je vous communique à cet effet mes rapports ci-joints de Parme, dont vous pourriez vous annoter ce que vous croierez pouvoir vous convenir, mais vous me renverrez ensuite les originaux, sans en tirer copie. Je serais bien aise de vous voir rendu à Parme vers le 23 de ce mois, et que vous vous arrêtiez, ne fût-ce que pour vingt-quatre heures, à Milan, pour vous aboucher avec le comte de Firmian, et concerter avec lui un

---

*) Abschrift.
**) Du Tillot.

Jouissez de la tranquillité de pouvoir vivre en particulière, et ne troublez pas cette heureuse situation en vous ingérant dans les affaires ou en accordant des protections. Ce point est en Italie plus important encore qu'ici.

Ne montrez point de curiosité ni d'envie de savoir des historiettes; cela est au-dessous d'une grande-princesse. Plus vous paraîtrez ignorer cette sorte d'histoires, plus cette ignorance vous fera honneur. N'en contez non plus vous-même, il faut avoir le don de se bien exprimer et de savoir conter, si l'on veut hazarder de le faire, et vous savez vous-même que vous n'avez nullement ce don.

Je fais bien des répétitions dans ce papier. J'ai dû le coucher à diverses reprises et aucunement de suite. J'au-

---

plan de ménage, que vous trouveriez le plus raisonnable et avantageux, pour être exécuté par ma fille à sa cour. Comme on est d'avis que l'empereur ne saurait envoyer un ministre à Parme, je vous ferai expédier en mon nom une lettre de créance d'abord après votre arrivée à Parme.

Je dois encore vous avertir que je suis bien persuadée de la gène que Madame de Malaspina donne à ma fille par son attachement au ministre, mais j'y trouve plus de bien que de mal, parce que c'est le moyen de la rendre circonspecte dans ses discours, et lui faire quitter la mauvaise habitude de se trop déboutonner avec le monde, en parlant quelquefois de but en blanc.

Astier*) est regardé comme l'ami du ministre, mais je sais que dans un temps il n'en a pas moins déclamé contre lui. Je ne veux pas décider, si ses propos étaient réels ou simulés, mais je crois que vous feriez bien d'être un peu réservé avec lui, quelqu'attachement qu'on pourrait d'ailleurs lui supposer pour nous, vu la pension dont il continue à jouir d'ici depuis le temps qu'il a été ici du vivant de feue l'archiduchesse-infante. Mais étant Français, il peut bien donner dans les défauts ordinaires à sa nation.

---

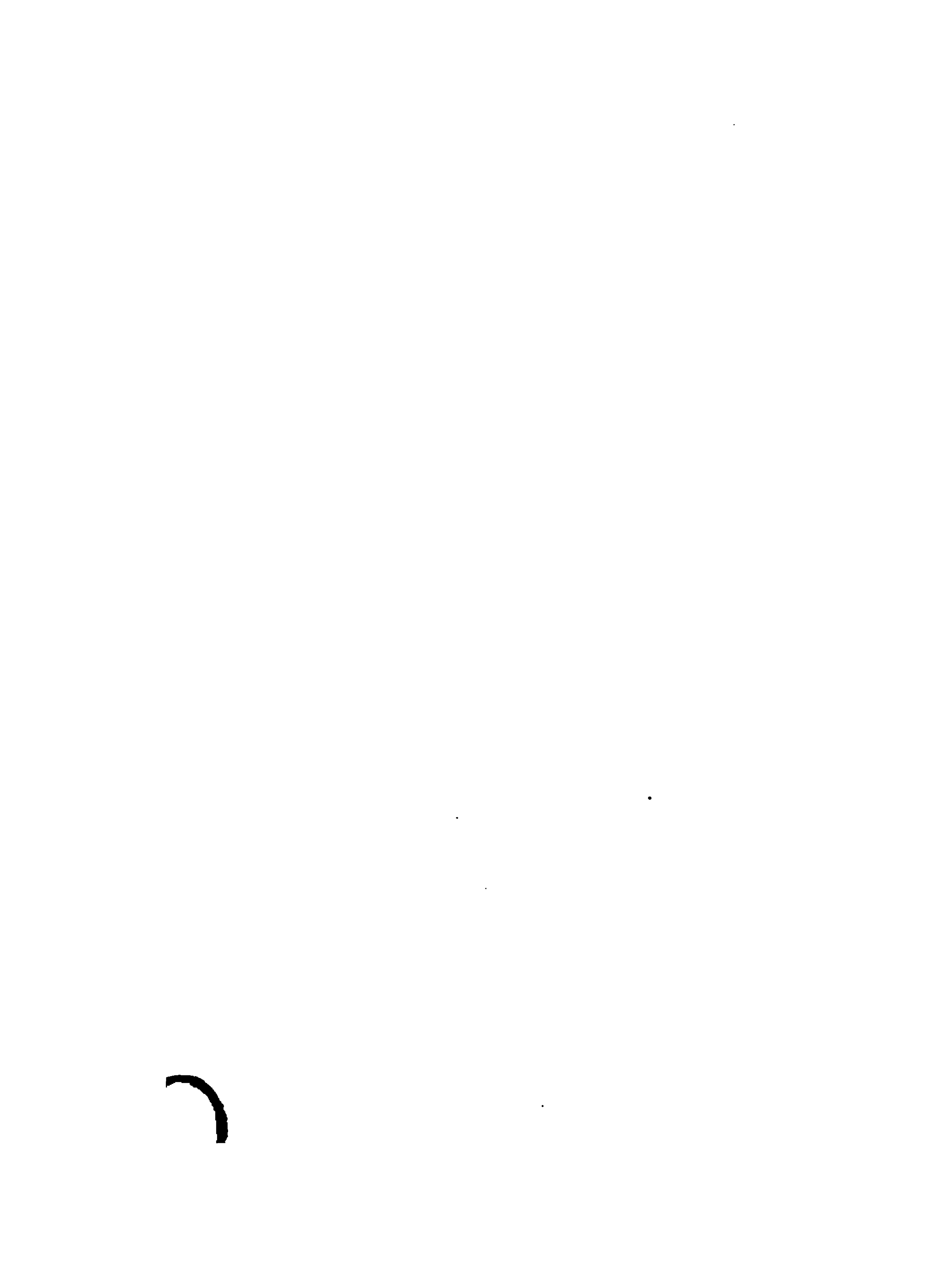
*) Der Postdirector Astier, der mit Isabella nach Wien gekommen und bis zu ihrem Tode daselbst geblieben war, galt als ein philosophisch gebildeter und gleichzeitig äussert redlicher Mann von ungewöhnlichen Kenntnissen, insbesondere in Handelssachen. Er stand bei Du Tillot sehr in Gunst.

rais voulu tout prévenir, tout prévoir, n'ayant en vue que votre bonheur. J'en ai bonne espérance: tant que vous serez fidèle à Dieu, il ne retirera pas sa main de vous. Vous avez surpassé toute mon attente, continuez de même, le plus fort est surmonté. Je vous donne ma bénédiction et ne finirai pas de prier pour vous et de vous aimer tendrement jusqu'à mon dernier soupir.

Votre fidèle mère Marie Thérèse.

AN DIE

ERZHERZOGIN JOHANNA.



Undatirt.

Ma chère fille. J'ai appris avec bien du plaisir de l'Aya[1]) votre rétablissement, et la façon comme vous avez été sage, obéissante et patiente à supporter vos douleurs; continuez de même, et vous serez toujours heureuse. Je vous envoie cette bagatelle pour vous amuser, vous embrassant tendrement. I.

Undatirt.

Ma chère fille. Recevez par ce billet mes souhaits pour votre jour. Le bon Dieu vous a douée de tant de qualités, qu'il ne dépend que de vous-même d'être heureuse, en les bien employant, et en suivant avec douceur et docilité les bons conseils de vos parents, mais surtout ceux de votre chère Aya et de tous ceux qui sont chargés de votre éducation, et par là combler de consolation vos parents, qui vous aiment tendrement, et vous rendre heureuse vous-même. II.

Marie Thérèse.

Mes compliments à l'Aya et à votre sœur[2]).

---

[1]) Gräfin Lerchenfeld.

[2]) Josepha, mit welcher Johanna gemeinschaftlich erzogen wurde.

Undatirt.

III. Ma chère fille. Ne pouvant accompagner moi-même Sa Majesté, je la charge de ces lignes, pour vous faire mon compliment pour votre jour. J'espère que vous reconnaîtrez la grande grâce que Sa Majesté vous fait, de venir dans cette grande chaleur vous voir, et que vous tâcherez par votre conduite, douceur, docilité, application et dévotion particulièrement à mériter toujours de plus en plus nos grâces, et vous rendre digne de notre amitié.

Mes compliments à l'Aya.

Undatirt.

IV. Je suis contente de vos deux lettres, quoique je m'attendais d'en recevoir tous les jours. Je profite du moment où je suis seule dans la maison, pour vous écrire; il est midi et j'ai déjà dîné avec les chasseurs, qui sont l'empereur, votre frère [1]), et Madame [2]), vos deux sœurs [3]), les deux Auersperg [4]), les deux Colloredo [5]), Reischach et la princesse Auersperg. Ils vont tirer des faisans à deux heures d'ici; les autres dames et cavaliers vont voir la fabrique et tous les bâtiments, qui sont immenses, et mes gens de même, si

[1]) Joseph.

[2]) Die Schwägerin der Kaiserin, Prinzessin Charlotte von Lothringen.

[3]) Marianne und Marie Christine.

[4]) Ohne Zweifel Fürst Johann Adam Joseph Auersperg, dessen Gemalin Wilhelmine später ausdrücklich angeführt wird. Der zweite Auersperg, von dem hier die Kaiserin spricht, mag Fürst Carl Joseph Anton gewesen sein, doch lässt sich dies nicht mit Bestimmtheit behaupten.

[5]) Wahrscheinlich der Reichsvicekanzler Graf, später Fürst Rudolph Colloredo und der Feldzeugmeister und Commandant der Arcieren-Leibgarde Graf Anton Colloredo.

bien que je me suis enfermée à la clef dans mon appartement, qui est charmant et a la plus belle vue. En deux ans j'espère de vous voir ici avec votre sœur et Madame Lerchenfeld et la Wallis[1]). Tout le monde se porte à merveille et le temps est charmant, mais je ne serai pas fâchée de me retrouver avec vous autres, ce qui sera infailliblement le mardi à huit heures du soir. Je suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Mes compliments à l'Aya; marquez-moi comme elle se porte.

---

1) Die Hofdame Gräfin Rosa Wallis.

AN DIE

ERZHERZOGIN JOSEPHA.

Undatirt.

Ma chère fille. J'étais fort contente de votre conduite, I.
et j'espère que vous serez arrivée heureusement et en bonne santé à Schönbrunn, et que vous aurez trouvé de même votre sœur, dont j'attends aujourd'hui des nouvelles avec empressement, craignant que le temps froid qu'il fait, n'augmente sa toux. Vous lui remettrez de ma part cette petite boîte et les tablettes; la boîte à mouches est pour vous, et la boîte d'écailles pour votre chère Aya, et la montre pour la Piani. Embrassez de ma part votre sœur et l'Aya, et dites-lui que c'est moi qui était la cause du blanc-manger. Je lui promets de me conduire une autre fois plus raisonnablement. Qu'elle se ménage et ne se tourmente pas trop auprès de votre sœur. Adieu.

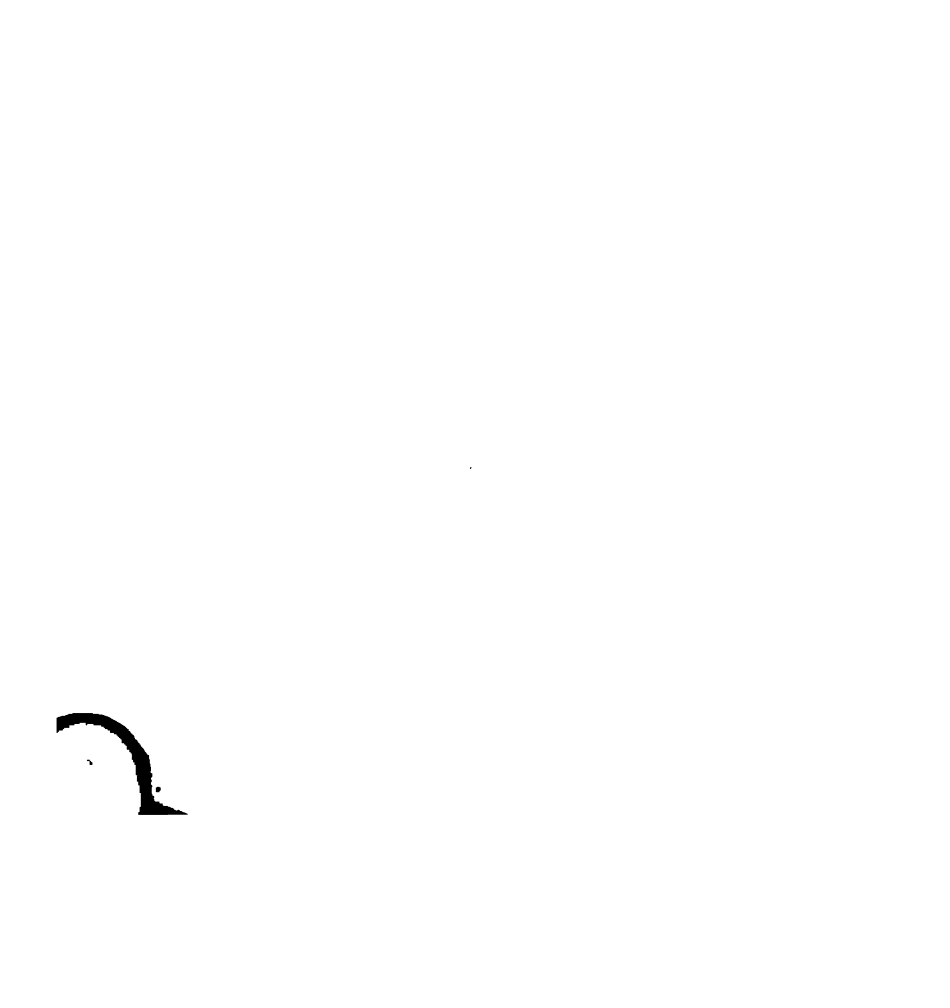
Undatirt. (August 1765.)

Hélas, ma chère fille, je ne peux vous consoler, nos II.
maux sont au comble. Vous perdez un père incomparable, et moi un époux, un ami, seul objet de mon cœur. Depuis quarante-deux ans, ayant été élevés ensemble, nos cœurs, nos sentiments n'avaient qu'un même but; tous mes mal-

heurs depuis vingt-cinq ans m'ont paru tolérables, ayant ce soutien. Je me trouve dans un abattement tel, qu'il n'y a que la religion, et vous, mes autres chers enfants, qui peuvent me rendre supportable la vie, que je n'emploverai que pour faire mon salut. Priez pour notre bon et digne maitre, et pour vous autres, je vous donne ma bénédiction, et suis toujours votre bonne mère Marie Thérèse.

AN DIE

ERZHERZOGIN (KÖNIGIN) CAROLINE.



Schönbrunn, ce 9 d'août 1767[1]).

Ma chère fille. Vous souhaitez tant la séparation de la Brandis[2]), ayant demandé vous-même d'être confiée à Madame de Lerchenfeld. J'y consens et veux croire que c'est par estime, que vous portez à cette dernière, pour avoir si bien réussi avec vos sœurs. J'espère donc que vous suivrez exactement, et les traces de vos sœurs, et les conseils que Madame de Lerchenfeld trouvera bon de vous donner. Je ne compte pas vous traiter en enfant: vous avez quinze ans, et si vous voulez bien employer les talents que le bon Dieu vous a suffisamment accordés, et suivre de bons conseils, dont tout homme à tout âge a besoin, vous pourriez réussir à vous attirer toute l'approbation, tant de votre famille que du public. Mais il faut avant tout que votre intérieur, votre conscience soit bien rangée et réglée. A mon grand étonnement j'ai dû apprendre non seulement par la Brandis, mais même par vos autres femmes, et même jusqu'aux étrangers, que vous faites très-nonchalamment vos prières, sans respect ni attention, et encore moins avec ferveur. Ne soyez pas étonnée, si après un tel commencement de la journée tout va mal. Même les représentations n'aident rien alors, elles vous engagent au contraire à des paroles rudes et à I.

---

[1]) Vergl. Geschichte Maria Theresia's. VII. 348—351.

[2]) Das Kammerfräulein Maria Judith Gräfin Brandis.

l'humeur. Sans cela vous vous êtes accoutumée depuis quelque temps à traiter de cette façon vos dames; je le sais même par les étrangers qui en ont été frappés, ce qui vous a fait grand tort. Votre humeur à la toilette n'est pas moins aigre; sur ce point je ne vous passe ni oubli, ni la moindre excuse. Il faut de la douceur aux femmes, autrement elles ne sont guère estimées et moins encore aimées; ce n'est qu'une mauvaise habitude, qui les entraîne dans ces écarts. Votre voix et votre façon de prononcer sont déjà très-désagréables; il faut donc que vous vous donniez plus de peine qu'une autre à les changer et à ne pas vous exposer à élever votre voix.

Vous continuerez avec exactitude vos exercices dans la musique, peinture, histoire, géographie, dans le latin et dans toute sorte d'ouvrages. Vous ne serez jamais oisive; l'oisiveté est dangereuse pour tout le monde, plus encore pour vous, dont la tête doit être appliquée pour l'empêcher d'engendrer des enfantises, remarques, désirs démesurés de s'amuser peu raisonnablement.

Vous ne raconterez rien de ce que vous avez fait, vu ou entendu dans votre enfance; ces contes sont très-sujets à l'exagération, et souvent peu vrais. Comme je veux bien oublier le passé dans l'espérance, que vous ne me donnerez aucun sujet de m'en souvenir ou de vous traiter en enfant, j'exige de même que vous n'y pensiez plus et suiviez absolument ce que Madame de Lerchenfeld vous conseillera.

Vous devez à la Brandis toute la reconnaissance des soins infatigables qu'elle s'est donnés pour vous dans vos maladies. Vous lui devez tout ce que vous avez appris dans l'écriture, la musique et la peinture, et le peu de retour que vous lui marquez, est la source du mécontentement réciproque. Vous lui devez donc d'autant plus de reconnaissance pour toute votre vie.

Voulant vous traiter en personne âgée, je vous avertis que vous serez totalement séparée de votre sœur[1]). Je vous défends tout secret, intelligence ou discours avec elle; si la petite recommençait, vous n'avez qu'à ne pas y faire attention ou à le dire à la Lerchenfeld ou à vos dames; tout ce tripot finira ainsi tout de suite. Ces secrets ne consistent d'ailleurs que dans des remarques contre votre prochain ou votre famille, ou vos dames. Je vous avertis que vous serez exactement observée, et que je me tiendrai à vous, comme l'aînée, la plus raisonnable par conséquent, pour faire revenir votre sœur. Évitez tout secret ou discours en passant à l'église, à la table, à l'appartement.

Soyez attachée à votre sœur Amélie; fuyez cette curiosité puérile qui impatiente les autres; soyez plus occupée de vous même que des autres. Je n'exige de rapport que sur trois points: sur la prière, sur l'humeur, et comme vous vous comportiez avec vos sœurs et frères. Rien n'est indifférent à votre âge; on vous épluche.

L'année qui vient, vous aurez le même âge que votre sœur Josephe. Comme vous suivrez immédiatement l'Amélie, ce rang exige aussi plus d'attention; vous ne serez plus traitée en enfant, mais gardez-vous bien de le paraître par vos actions plus que les trois cadets[2]). A Laxenbourg j'étais contente de votre maintien; vous y avez peu parlé, ce qui ne fait rien, mais j'espère que vous en aurez fait de même dans votre chambre. Il ne faut jamais faire des rapports d'une chambre[3])

---

[1]) Marie Antoinette.

[2]) Ferdinand, Marie Antoinette und Maximilian.

[3]) Die Kaiserin versteht hierunter die am Wiener Hofe noch heute gebräuchliche Bezeichnung „Kammer", d. i. die ganze Umgebung der Erzherzoge und Erzherzoginnen, welche noch keinen eigenen Hofstaat besitzen.

à l'autre; rien n'est plus dangereux, surtout pour une grande princesse.

Si vous tâcherez de suivre mes conseils, qui ne partent que d'un cœur tendre pour tous mes enfants, et qui n'est occupé que de faire leur bonheur autant qu'il se peut dans ce monde, vous serez convaincue par l'expérience, que l'unique voie pour y parvenir, est celle de la vertu. Avec l'aide de Dieu on peut beaucoup, mais il faut la mériter par une vie innocente. Vous en avez tout le secours, il faut seulement le vouloir et se contraindre un peu, et vous verrez, combien cette joie et satisfaction intérieure est plus douce et permanente que tous les plaisirs bruyants de ce monde, qui fatiguent et ne laissent qu'un vide affreux. Comptez sur tout mon secours et tendresse, qui ne finira qu'avec ma vie.

Undatirt. (Anfangs April 1768.[1])

II. Ma chère fille. Je n'ai jamais rien entrepris qui m'intéressât et occupât tant, et qui me donnât en même temps autant de sujets de réflexion que de plaisir, que le soin dont je me suis chargée, de vous contenter, en vous donnant des conseils sur votre état futur. Il faut le regarder sous double face: l'une intéresse votre état de mariage et l'autre votre qualité de souveraine. Je tâcherai autant que ma tendresse pour vous et mon expérience me le dicteront, de vous donner du moins des principes généraux sur ces deux objets. Quoiqu'il y ait tant de livres qui traitent ces matières à fond, et mieux que je ne saurais le faire, votre confiance

[1]) Abschrift.

en moi me suffit, pour me faire entreprendre cet ouvrage, malgré qu'il me coûte un peu de peine. J'ai bien invoqué Dieu de me donner assez de lumières pour être à même de vous bien conseiller, et pour contribuer par ce moyen à votre bonheur mutuel, qui fait tout l'objet d'une mère, qui vous aime tendrement. Je commencerai par vos devoirs de reine et d'épouse, et je finirai par ceux qui se rapportent à votre particulier.

Je ne vous parle qu'en gros de vos devoirs, et vous prie de relire tous les quatre-temps les conseils d'une mère qui n'existe que pour ses enfants, qui les aime tous tendrement, qui ne souhaite et n'a jamais eu d'autre but, qu'avant tout leur salut et ensuite leur bonheur dans ce monde, ce qui ne saurait manquer, si vous ne quittez jamais la voie de la vertu, et si vous êtes exacte à remplir les devoirs de religion en particulier et en public. Le bon Dieu vous ayant destinée à régner, il faut que vous donniez l'exemple, surtout dans ce temps pervers, où notre sainte religion est si peu pratiquée et aimée. Il paraît que les grands ont honte d'en avoir et de la professer, et pour le peuple la plupart est plongée dans des superstitions, qu'on ne doit pas à la vérité heurter de front, mais il faut tâcher de ramener peu à peu les esprits par l'établissement de curés zélés et de bons maîtres d'école, pour instruire du moins la jeunesse, étant difficile de changer les gens dans un certain âge. C'est donc un devoir essentiel d'un souverain, de s'en occuper sans discontinuer.

L'exemple d'un souverain fait tout; voyez celui de votre frère[1]), qui me donne toute la consolation par son assiduité de fréquenter les sacrements et de s'acquitter de tous les

---

[1]) Leopold.

devoirs de la religion. J'espère que vous en ferez de même, mais toujours de l'aveu de votre confesseur[1]), dont vous suivrez avec une soumission parfaite les avertissements et les conseils en tout ce qui intéresse votre conscience. Si vous n'aviez pas cette confiance en lui, changez en plutôt; sur ce point de la direction de votre conscience il faut être tranquille, le moindre doute pouvant vous entraîner dans de grands dangers et troubles, et rien n'étant léger dans cette matière. Animez-le toujours à vous dire la vérité de la façon la plus claire et nette; qu'il ne vous ménage en rien, et qu'il vous traite comme tout le reste du monde. Il faut le lui répéter du moins tous les quatre-temps. Etant homme comme les autres, il pourrait d'ailleurs se relâcher, surtout s'il voyait qu'il vous déplût, mais en l'excitant à faire son devoir, il s'en acquittera avec d'autant plus d'exactitude. Il faut encore en même temps recevoir ses avis et conseils avec respect, douceur, humilité et soumission, pour qu'il n'imagine pas, que la vérité vous déplaît ou vous aigrit. Etant souveraine, votre situation est plus délicate que celle d'une autre. J'espère encore que, comme les quatre-temps sont des jours de pénitence, vous vous recueillerez alors avec plus de soin; en pensant plus particulièrement sur vos devoirs et comment vous aviez passé les trois mois précédents, et en implorant le secours de Dieu pour fortifier les propos, que vous ferez pour l'avenir pendant les trois mois qui suivront.

Vous ne mêlerez votre confesseur dans aucune affaire, soit générale soit particulière, hormis celles qui regardent

---

[1]) Der bisherige Beichtvater Carolinens, der Domherr Anton Bernhard Gürtler folgte ihr nach Neapel. Die Kaiserin war ihm, wie schon aus einem ihrer Briefe an die Erzherzogin Marie Christine hervorging, nicht besonders gewogen. Vergl. Bd. II. S. 248 und 379.

votre conscience et sa direction, la religion ou les mœurs. Qui pourrait vous donner sur ces objets de meilleurs et plus entiers conseils? Je frémis, en voyant combien l'irreligion augmente partout. Loin de chérir la religion, ceux qui en ont, s'étudient à le cacher. Un mot lâché à propos, un regard sérieux pour faire taire ceux qui s'émancipent, font un très-bon effet, et c'est un de nos devoirs de le faire.

Pour les affaires de votre conscience et de votre conduite, n'en cachez rien à votre confesseur, ou en cas de doute choisissez encore un théologien, dont les mœurs et la science soient à toute épreuve, pour le consulter. On ne saurait trop faire pour son âme.

Il faut suivre leurs conseils et leur parler avec sincérité, sans les mêler cependant dans la vie privée, ni être sur un pied de familiarité avec eux. Voyez-les toujours avec respect et comme vos juges. Ne leur contez aucune historiette, ne les mêlez pas dans quelconque affaire. Qu'ils ne soient pas surtout familiers avec vos gens, et qu'ils ne s'entretiennent non plus avec eux. On ne peut pas à la vérité empêcher qu'ils les voient, mais qu'ils ne contractent pas des liaisons avec eux. Par cette raison il vaut mieux les renvoyer que de les laisser trop longtemps attendre dans les antichambres, ce qui ne saurait manquer d'engendrer de la familiarité.

Estimez et paraissez estimer ceux qui aiment la religion et sont exacts dans sa pratique. Montrez-leur de l'attention, distinguez-les et faites éprouver le contraire à ceux qui s'écartent des devoirs de la religion. C'étaient les seuls moyens dont je me suis toujours servie avec bon succès. Je souhaite que votre cour soit aussi régulière que la mienne, et remplie de tant de bons chrétiens, honnêtes hommes et femmes, et de gens de mœurs irréprochables, que j'ai eu le

bonheur de garder jusqu'à cette heure. Mais pour y réussir, il faut une attention continuelle, sans s'en relâcher jamais, la moindre parole ou complaisance étant capable de tout bouleverser.

J'ose même assurer, que non seulement votre salut, mais votre bonheur temporel en dépend. Sans religion point de mœurs, et sans mœurs point de bonheur ni tranquillité dans aucun état, moins encore dans celui du mariage, dont la douceur est cependant le seul réel bonheur dans ce monde. Je vous le souhaite aussi parfait que je l'ai eu pendant vingt-neuf ans.

Tâchez de faire voir par toutes vos actions et par tous vos discours, que vous n'aimez et estimez que la vertu et droiture, que vous ne donnez pas légèrement votre confiance, et que vous ne l'accordez qu'à des gens de probité. Gracieuse avec tout le monde, ne montrez aucune hauteur, mais soyez encore moins familière, surtout avec les hommes. Vous êtes bien jeune, votre roi l'est de même; gardez-vous des gens de votre âge, il vous serait naturel de les préférer à d'autres, mais n'en faites jamais vos confidents et n'écoutez pas leurs rapports. Vous pouvez vous amuser avec eux, sans les admettre cependant dans votre confidence.

Tout commencement est difficile, et votre situation l'est plus que celle d'une autre, mais Dieu, qui depuis votre enfance vous a visiblement protégée, ne retirera pas sa main de dessus de vous, si vous suivez la voie de la vertu, si vous êtes exacte dans vos prières, dans vos exercices de piété, et surtout dans la lecture spirituelle. Vous êtes pourvue d'une belle bibliothèque; je vous recommande de vous servir des essais de morale sur les évangiles. Peut-être auriez-vous le bonheur de mettre le roi dans le goût de la lecture, à laquelle vous vous attacherez d'autant plus exactement, que

tous les dimanches vous n'aurez pas des sermons, dont il n'est ordinairement en Italie que dans l'avent et dans le carême. Mais s'il y en a, ne manquez pas d'y assister, et faites encore y aller toute votre cour.

L'aumône est un autre devoir essentiel. Je crois qu'à l'égard de vos revenus il suffit de donner par mois cent florins pour les pauvres à votre confesseur. Je ne dis pas, que vous deviez vous borner à cette somme, mais je crois que vous pouviez la fixer. Au reste une grande princesse est obligée à donner davantage, mais je ne voudrais pas, que vos libéralités passent par les mains des femmes et même des dames. Vous pourriez être informée par le ministre ou par quelqu'autre honnête homme des besoins de votre prochain, et alors il faut l'aider, autant qu'il se peut, en vous privant même de quelque plaisir, ce qui ne laissera pas de rendre l'aumône plus méritoire.

Vous ne vous mêlerez pas d'affaires qu'autant que le roi le voudra et que vous croieriez pouvoir lui être plus utile qu'un autre. C'est un point très-délicat; une autre mère vous animerait à tâcher d'avoir part aux affaires, mais j'en connais trop tout le poids et toute la délicatesse, pour vouloir vous y embarquer. Si vous pouvez, vous êtes obligée à servir votre prochain et à lui être utile. Qu'il trouve du moins auprès de vous de l'adoucissement dans ses peines, en ce que vous l'écoutez et consolez, mais rien ne doit se faire sans l'approbation et l'agrément du roi. S'il veut même vous mettre à part de son règne, vous informer des affaires, vous en parler, vous consulter même, ne le faites jamais paraître, laissez-lui tout l'honneur devant le monde, et contentez-vous de son cœur et de sa confiance, seul bien et qui est sans prix. Si vous réussissez par votre conduite régulière, par votre exactitude à remplir vos devoirs, par la

douceur de votre extérieur, par votre affabilité, par votre empressement à prévenir tous les désirs de votre mari, si vous n'avez en but que de lui plaire et de lui être utile, si vous gagnez une fois ce point qui dépend beaucoup de votre début, tout le reste sera aisé et s'exécutera sans peine. Il s'agit donc de gagner le cœur et la confiance de votre mari, mais il faut la mériter, et elle ne peut s'acquérir qu'en vous rendant aimable par votre douceur et complaisance, sans jamais lui faire sentir de la supériorité, point essentiel, dont le manque est peut-être l'unique cause du peu d'union dans plusieurs mariages. Il faut que vous vous prêtiez au goût de votre mari, et s'il y avait quelque chose qui ne fût pas trop en règle, tâchez de l'en détourner, en substituant quelque chose de mieux, mais ne prenez jamais l'air de vouloir lui imposer ou de le critiquer, ce qui ne conviendrait nullement, et on s'en servirait peut-être pour l'éloigner de vous, en lui faisant sentir l'espèce de subjection, dans laquelle on pourrait lui faire accroire qu'il se trouvait vis-à-vis de vous, ce qui serait le plus grand malheur. On peut fort bien faire sentir avec de la douceur et tendresse la peine, que de certaines choses nous causent, mais toujours sans employer ni reproches ni longs éclaircissements, moins encore disputes. Le silence est le parti le plus sûr, après avoir une fois dit son sentiment sans aigreur ou mine impérieuse, mais plutôt en conservant bon visage, ton posé, et même en y mêlant des caresses. C'est la confiance de votre mari, que vous devez chercher toujours et en tout, c'est votre but unique. On ne gagne qu'en se faisant estimer par des complaisances, sans éclater ou vouloir imposer. Vous savez que les femmes sont soumises à leurs maris, à leurs volontés et même à leurs caprices, s'ils sont innocents; il n'est pas d'exemption de cette règle, et on ne leur fait aucunement grâce sur ce point.

Elles ne sauraient donc être heureuses qu'en gagnant par la douceur la confiance et l'estime de leurs maris. Je ne saurais assez vous répéter ces moyens.

Vous n'avez pas besoin de favoris ou favorites. Cette espèce de gens cause toujours des désordres, et vous vous devez généralement à tous. Mais si dans la suite du temps vous en admettiez quelqu'un, il faut marquer que la préférence, que vous donnez à celui ou celle-ci, s'entend toujours du consentement du roi, sans lequel vous ne ferez rien. Mais étant approuvée par lui, vous n'avez à rendre compte de vos actions à personne.

Voilà un autre point délicat tant à votre égard qu'à celui du pays où vous allez habiter. Comme il y a beaucoup de *geniali* allemands, vous n'oublierez jamais d'être née Allemande, et vous tâcherez de conserver les qualités qui caractérisent notre nation: c'est la bonté et la droiture. Vous devez protéger par vos intercessions ces gens, mais sans *impegno* et en vous souvenant que sous ce dehors de *geniali* il y a plusieurs qui cachent leurs propres haines ou intérêts. J'espère que le roi fera grâce à ceux, que la dernière guerre a rendus malheureux. Mais comme dans chaque gouvernement il y a des mécontents, et qu'effectivement on dit qu'à Naples il y en a beaucoup, surtout parmi la noblesse et parmi les prêtres, pour avoir été un peu plus resserrés qu'ils ne l'étaient dans le temps que ma maison était dans la possession de ce royaume, lorsqu'ils étaient à la vérité trop puissants et despotiques, sans avoir été plus attachés à ma maison: on viendra en foule vous accabler de plaintes. Gardez-vous de vous en laisser prévenir, écoutez tout le monde, si votre roi l'approuve, donnez-leur de bonnes paroles, en leur faisant espérer que vous en informerez le roi, mais que c'est tout ce que vous pourriez faire, étant sûre de sa façon

de penser. et qu'il ne souhaite que ce qui est conforme à la vérité et à la justice. que vous n'êtes informée de rien, et que vous ne souhaitez que d'être utile au roi et à ses sujets. Par des réponses pareilles vous gagnerez les cœurs sans rien promettre, et vous gagnerez encore du temps pour être mieux informée ou dirigée.

Si l'on accuse auprès de vous quelqu'un d'injustice ou d'autres fautes, arrêtez d'abord l'accusateur. en lui représentant avec douceur, qu'il réfléchisse bien sur ce qu'il dit, parce que vous comptiez éclaircir le fait: qu'en cas de défaut ou de calomnie il perdrait à jamais vos grâces et l'accès auprès de vous. et que vous en informerez même le roi. En revanche, s'il disait la vérité, qu'il ne craigne rien et qu'il soit assuré de votre soutien. C'est l'unique moyen, autant qu'il est possible, de savoir la vérité et de couper court aux intrigues. Ne souffrez pas qu'on ose vous louer ou flatter, en rabaissant peut-être votre mari. Pour ceux qu'il aime ou distingue, faites-en autant, pour que devant le monde vous ne paraissiez différer en rien de ses sentiments. Ses goûts et même ses caprices doivent vous être des lois: vous devez adopter les premiers, les prévenir, les soutenir et excuser, s'ils sont indifférents, car pour ceux qui seraient contre la conscience ou une certaine décence, il ne faut pas les suivre, mais vous devez non plus les fronder. Se taire et ne pas faire semblant de les apercevoir, c'est le seul moyen qui vous reste dans ce cas.

On tâchera d'obtenir de vous et par vous ce qu'on ne peut et qu'on n'a pu jusqu'à cette heure obtenir par le chemin droit. On tâchera de noircir dans votre esprit ceux qui sont ou seront en place, ou qui ont la confiance du roi. Gardez-vous de vous y livrer ou d'écouter ces gens, ce qui ferait le malheur de votre vie. L'union parfaite et la confiance

mutuelle entre vous et votre mari sont les seuls moyens d'éviter cet écueil. Le monde doit croire que vous ne pensez et agissez que selon le goût de votre mari. Surtout dans le commencement, lorsque vous ne connaissez personne, on tâchera de vous rendre odieux les gens, qui sont peut-être les plus attachés à votre mari; un peu de jalousie même de votre part s'y mêlera peut-être, si, comme je l'espère, vous êtes tendrement attachée à votre mari. Gardez-vous de vous abandonner à ces défauts; vous ne devez aimer votre mari que pour l'amour de vous. S'il a de bons ministres, de bons domestiques, il faut les lui conserver, sans en être jalouse. Quel droit avez-vous sur la confiance de votre mari? Etant étrangère et ne connaissant pas encore le terrain, il ne peut vous donner toute sa confiance; il faut la mériter par votre conduite, et alors votre bonheur sera plus stable et parfait.

Gardez-vous de vous déranger ou de faire des dettes; rien n'est plus honteux. En tout cas il vaudrait mieux de recourir d'abord au roi pour vous en tirer, en vous rangeant pour l'avenir plus exactement.

Tout intérêt et tout présent soit à jamais banni de votre cour et de vous. Cette précaution dans ce pays-là est encore plus nécessaire qu'ici.

Les Italiens sont plus vifs et même plus spirituels que nos bons Allemands, il faut donc être très-circonspect vis-à-vis d'eux. Je vous connais beaucoup d'imprudence et peu de circonspection; c'est une suite de votre âge et inexpérience; il faut donc que vous soyez plus qu'une autre sur vos gardes.

Le seul moyen de conserver la paix, c'est de n'avoir que peu ou point de confidents, de n'écouter aucun rapport, et de couper court aux tracasseries. Etant seule, vous en viendrez d'autant plus aisément à bout, en faisant connaître une ou deux fois, que ces manigances vous déplaisent, et en

faisant taire les gens qui s'en mêlent. Vous pouvez et devez le faire, mais sans aigreur, et vous aurez tout gagné. Approfondissez toujours et en tout la vérité; qu'on sache que vous voulez la savoir à tout prix, et que vous ne donnez pas de quartier aux fourbes et faux rapporteurs. Par là vous les éloignerez du trône, qui est toujours entouré de gens de cette espèce.

Les impegni, les protections, les inimitiés et jalousies sont en Italie plus qu'ici en vogue. Ce n'est que par une conduite ferme, bonne et soutenue, mêlée de générosité, autant que votre état vous le permettra, que vous parviendrez à gagner tout le monde, ce qui fera l'agrément de votre propre cœur et le bien-être de vos peuples. Voyez l'exemple de votre frère Léopold et de son épouse.

N'ayez point de confidents ou confidentes, surtout parmi les petites gens, qui ne s'insinuent que trop. On doit être continuellement sur ses gardes vis-à-vis d'eux. Les petits services qu'ils nous rendent, les contes qu'ils nous font, la coutume où nous nous trouvons d'agir sans gêne avec eux, rendent notre attention très-essentielle sur ce point.

Ne vous moquez jamais de personne, moins encore des prêtres et moines. Vous les respecterez et ne sauriez assez le leur montrer, mais sans aucune espèce de familiarité.

Si vous trouviez un ministre ou une dame, que vous croieriez mériter votre confiance par leurs sentiments de religion, par leurs mœurs et autres bonnes qualités, après avoir employé assez de temps pour reconnaitre, s'ils ont toutes ces qualités, ne doutez pas de vous livrer à eux. Vous ne sauriez trop faire pour vous les attacher étroitement, et pour en convaincre le monde. Je ne vous conseille cependant pas d'en avoir plusieurs, cette espèce de gens étant très-rare, dont l'acquisition est un bonheur et le plus grand don de

Dieu, qu'il faut chercher et conserver avec soin. Ce n'est que la bonne opinion qu'ils peuvent avoir de notre caractère, qui nous les attache sans vues d'ambition ou d'intérêt. Gardez-vous de ceux qui vous sont attachés pour telles raisons, ceux de notre suite, et ceux qui nous entourent, étant ordinairement de cette trempe. Mais ce cas est égal à l'égard de tous les souverains et grands; trop heureux celui qui ne nourrit pas de tels desseins. Mais pour ceux qui ne s'attachent qu'à votre personne, à la Charlotte et non à la reine, qui vous disent la vérité, qu'elle plaise ou ne plaise pas, il faut les attirer et conserver. Mais vous ne pourriez le faire que par des procédés honnêtes et par la confiance que vous leur montrerez, et en suivant leurs conseils.

Ordinairement ce qu'on ne peut obtenir par la voie directe, on cherche l'arracher par des moyens obliques. Défendez rigoureusement à vos femmes de ne se mêler d'aucune recommandation, et de n'accepter aucun papier. Soyez gracieuse avec elles, faites-leur des générosités, mais ne leur parlez de rien. Qu'elles s'accoutument à recevoir tous les ordres par leur grande-maîtresse, et à faire passer encore leurs sollicitations par le même canal, cette subordination étant nécessaire. Ne traitez pas mieux les Allemandes que celles du pays, il faut garder l'égalité entre elles et exiger leur union. Vous devez absolument vous ranger selon le goût de la nation. Vous êtes destinée à être leur souveraine, il faut donc adopter, autant qu'il se peut, leur goût, pour attirer leur confiance. Votre charmante belle-sœur défunte [1]), dès le moment qu'elle est entrée dans mes états, se vantait d'être Autrichienne et tâchait d'approuver des choses indifférentes, et même très-petites, usitées dans mes pays, ce

[1]) Isabella.

qui lui attirait l'amour de tout le monde. Vous serez donc tout-à-fait Napolitaine, et ne mettrez point de ridicule dans certaines coutumes, toutes les nations et tous les hommes en ayant des particulières.

A Naples on a beaucoup de prédilection pour les Anglais et beaucoup de prévention contre les Français. Gardez-vous d'y entrer, restez neutre et louez ce qui est louable dans toutes les deux nations, qui ont toutes les deux beaucoup de bon. Il vous siérait mal de marquer quelque penchant de plus pour les Anglais, étant unie avec un prince de la maison de Bourbon, et nous étant intimement liés et alliés avec la France.

Ne racontez pas beaucoup de ce qui a du rapport aux pays d'ici, ni ne faites de comparaison entre ceux-ci et ceux-là, où vous allez être établie. Chaque pays a du bon et du mauvais: c'est ainsi que la providence a distribué ses dons.

N'ayez ni aversion ni prédilection pour aucune nation; toutes ont du bon et du mauvais. Dans le cœur soyez toujours Allemande par la droiture, et paraissez Napolitaine en tout ce qui est indifférent, mais en rien de ce qui est mauvais.

Undatirt. (Anfangs April 1768.[1])

Pour la reine.

III. Si vous dormez huit heures, il suffit, le plus serait de trop, hors quand vous êtes incommodée ou enceinte. A votre

réveil vos premières pensées seront dirigées à Dieu, vous ferez la sainte-croix et vous vous offrirez entièrement. Je ne voudrais pas que sans nécessité vous vous arrêtiez au lit. Vous vous leverez tout de suite, vous direz vos prières du matin et ferez une courte lecture spirituelle. Je vous recommande ce point comme un des plus essentiels de votre vie; tout le reste en dépend, de même que de la prière du soir et de l'examen de conscience. Comme vous y étiez accoutumée toute votre vie, la pratique de ce devoir ne vous coûtera rien. Mais gardez-vous de vous en relâcher; soyez bien exacte sur ces deux points, qui feront l'unique ressource et consolation de votre vie, si le bon Dieu vous l'accorde longtemps.

Les dimanches et les jours de fêtes vous entendrez au moins deux messes. Il serait à souhaiter qu'avec le temps vous puissiez introduire à Naples le service divin sur le pied que votre frère l'a réglé à Florence. Feue la reine[1]), votre belle-mère, a commencé à y travailler, mais n'a pu tout achever.

Les jours de grandes fêtes, c'est-à-dire la nouvelle année, Pâques, fête de Dieu, Pentecôte, Noël, toutes les fêtes de la Sainte-Vierge et des S. S. Apôtres, vous lirez l'année chrétienne de Tourneux[2]); vous l'avez parmi vos livres. Je m'en sers avec grand plaisir, et lorsque vous le lirez, je croirai toujours m'entretenir avec vous.

---

[1]) Die im Jahre 1760 verstorbene Königin Maria Amalia, Gemalin Karls III., Tochter des Königs August III. von Polen.

[2]) L'année chrétienne von Nicolas Letourneux erschien im Jahre 1684 zu Paris in dreizehn Bänden. Wegen der jansenistischen Tendenzen des Verfassers wurde dieses Werk unter Innocenz XII. von der römischen Curie verdammt, und es ist merkwürdig, dass Maria Theresia es ihrer Tochter als geistliche Lectüre empfahl.

Les dimanches vous lirez l'essai de morale de Nicole[1]; en attribuant à chaque jour trois ou quatre points, on l'achève avec l'explication de l'épître et évangile dans une semaine.

Le catéchisme de Montpellier, et l'abrégé de l'écriture sainte vous fournissent une autre lecture très-utile. Si vous pouviez obtenir du roi, qu'il y prenne goût, et que vous osiez même lui lire haut, tout est gagné pour vous. Voyez ce qui se fait en Espagne.

Si vous pouvez, ne négligez jamais de vous confesser tous les mois, et même plus souvent, selon que les fêtes, vos dévotions et peut-être vos besoins l'exigent, mais toujours avec approbation de votre confesseur, auquel vous direz vos raisons, et en attendrez la décision, que vous suivrez avec soumission, sans agir selon votre propre volonté.

N'oubliez pas de vous confesser quelquefois sans communier, selon le conseil et la pratique de votre adorable père. Si vous avez quelque chose sur votre conscience, qui vous pèse, ne différez jamais un moment de vous réconcilier avec Dieu, mais toujours de l'aveu de votre confesseur. Vous cultiverez avec soin la dévotion envers la Sainte-Vierge, Saint-Joseph, votre patron de nom, Saint-Charles, et les S. S. Anges. Je m'en suis bien trouvée en toute occasion.

Vous vous mettrez dans la présence de Dieu, autant de fois que vous pourrez, dans la journée: c'est encore une pratique de votre incomparable père. Surtout ne l'oubliez jamais à midi, si on dit l'*Angelus-Domini*. Passez alors un peu sur vos actions de la matinée; priez pour le secours de

---

[1]) Essais de morale et instructions théologiques von Pierre Nicole. Auch dieser Rath der Kaiserin ist um so beachtenswerther, als Nicole bekanntlich ebenfalls zum Jansenismus hinneigte und um desswillen lange Zeit hindurch nicht in Frankreich lebte.

Dieu pour le reste de la journée, et faites des actes brefs de foi, d'espérance, d'amour et de repentir. Avant et après le repas faites toujours votre prière, si même les autres ne la font pas. Vous devez cet exemple aux autres, et à la fin vous donnerez le ton. Estimez-vous heureuse d'avoir des occasions de pouvoir convaincre les autres du bonheur de servir Dieu, et de lui être fidèle en tout.

Les dimanches et les vêpres rendez-vous aux vêpres et au salut, s'il y en a.

Quittez votre époux le moins que vous pouvez. La petite gêne ou ennui, que vous en sentirez au commencement, vous sera récompensée par la tranquillité dont vous jouirez le reste de votre vie, en vous assurant de la confiance de votre mari. Vous le suivrez donc partout, tant qu'il voudra vous avoir auprès de lui, car il faut se garder de lui être à charge, et votre plus grand soin sera toujours de l'amuser le plus utilement, et de vous l'attacher par ce moyen.

Comme il aime à badiner, même polissonner, prenez bien garde de ne lui jamais faire mal ou de vous fâcher, s'il vous en faisait. Je souhaiterais beaucoup qu'avec le temps ces jeux de mains ou polissonneries, qui occasionnent souvent des querelles, fussent abolies. Mais pour ne pas effaroucher votre mari, il faudrait s'y prêter au commencement, pourtant toujours avec retenue.

Je vous recommande de ne vous pas donner ou accoutumer à ces jeux d'enfants, surtout avec des cavaliers, ou ce qui serait encore pis, avec des valets de chambre. Je vous recommande votre maintien; qu'il soit gracieux, sans être familier. Il dépend beaucoup de la façon qu'on se présente. Votre taille a besoin d'être soignée. Ne soyez jamais en grand négligé devant les hommes; soyez toujours propre-

ment mise, rangée et couverte. Vous ne lâcherez point vos bijoux ou autres choses, que vous aurez portées avec vous, à d'autres sous prétexte de vous les garder.

Vous écrirez peu ici, vous devez savoir que vos lettres passent par trop de pays, pour en croire la route sûre. Tous les mois vous recevrez un courrier de Florence, qui vous portera avec sûreté de nos nouvelles. Par cette voie vous nous écrirez de même; ce ne sera cependant qu'à l'empereur et à moi, à votre frère Léopold et à son épouse. Dans ces deux derniers vous devez avoir une entière confiance et demander leur conseil sur tout ce qui pourrait arriver, particulièrement comment vous devriez vous conduire vis-à-vis du roi d'Espagne. Le roi vous ayant offert de lui écrire avec confiance et même en français, ne négligez pas d'en profiter, et cultivez sa tendresse, qui vous est tant nécessaire pour votre famille et pour votre conduite. Etant appuyée par le roi, on vous respectera et soutiendra au mieux, mais il faut que vous méritiez son amitié par votre conduite. Il est le meilleur père, le meilleur ami, le plus honnête homme, et ferme dans son amitié. Je prierai la grande-duchesse de vous montrer les lettres qu'elle reçoit de son père, et celles qu'elle lui écrit, pour pouvoir régler sur ce modèle votre correspondance. Votre unique but doit être à cette heure de plaire et d'être utile à votre mari et à votre famille, et de mériter surtout l'amitié de ce cher père. Si vous réussissez à gagner ces deux points, vous serez heureuse, et vous êtes obligée à y travailler.

On me dit que vous êtes difficile et avez de l'humeur à la toilette. N'ayez point de cette vanité méprisable; vous n'en avez jamais eue, et il serait bien triste, si vous en preniez au moment, où vous n'osiez plus vous occuper que du soin de plaire à votre mari par vos actions et non par vos parures.

Vous avez des gens habiles; laissez-les faire d'autant plus que vous ne savez pas vous-même de vous coiffer. On me dit même que vous parlez de les renvoyer. Ni dans notre maison ni dans aucune autre (Espagne, France, Angleterre etc.), je n'ai pas encore vu un seul exemple qu'on l'eût fait. Qu'est-ce qui nous attache ces gens? Nos bons procédés, sans doute, et l'espérance d'être établis pour toute leur vie. Vous leur devez encore plus, puisqu'ils ont voulu s'expatrier et quitter tout pour vous suivre. Ce n'est donc pas un conseil, mais un devoir de les bien traiter, d'en avoir soin, et d'agir avec elles comme une mère avec ses enfants, sans en faire cependant vos confidentes, si vous ne voulez pas passer dans le monde pour mauvaise maîtresse.

Ce serait un autre cas, si à cause de leur santé ou pour d'autres raisons elles demandaient de retourner. C'est alors que votre générosité doit paraître, à leur procurer leur retraite et à leur en fournir les frais. Mais peut-être tâchera-t-on de leur trouver d'abord des maris, comme il est arrivé avec celles de feue la reine. Dans ce cas, si elles vous conviennent, vous pourriez exiger, qu'étant même mariées, elles restent à vous servir, à l'exemple de ce qui s'observe à la cour de votre sœur Marie, et qui est encore d'usage en France et Lorraine. Je ne sais pas, si le même se fait en Espagne, mais en tout cas il faudrait alors avoir pour elles encore un peu plus de complaisance, et toujours des bons procédés, même jusqu'au ton de voix et aux façons. Cela s'entend que vous demandiez au roi, qu'elles vous restent, car sans l'agrément de votre époux vous ne sauriez les garder.

Soyez charitable et généreuse, mais avec ordre. Gardez-vous de donner plus que vous ne pouvez. Abstenez-vous des achats frivoles de nippes, habits, dentelles et autres choses.

Il faut qu'une souveraine achète des choses pareilles pour aider et encourager les ouvriers. Mais prenez pour règle, que cela soit des ouvrages faits dans votre pays, et pas des emplettes étrangères. Il faut faire quelquefois des petits présents à ceux qui vous servent bien (hommes ou femmes), ou qui vous ont rendu quelque service. Mais ne passez à aucun de vos gens d'accepter le moindre présent, de qui que ce soit. Ces ordres doivent leur être donnés par le grand-maître ou la grande-maîtresse, mais jamais directement par vous: c'est pour retenir l'ordre dans votre maison, et pour éviter de vous compromettre vis-à-vis d'eux, en vous fâchant ou trop parlant.

Vous ne sauriez renvoyer quelqu'un des Allemands sans m'en prévenir. Comme ils se sont expatriés sur ma parole, il faut que je sois informée avant que vous les renvoyiez, et vous attendrez là-dessus mes arrangements, pour que tout se fasse avec décence, et sans vous compromettre, ni peut-être la réputation de ces gens mêmes.

Faites tout en ordre. Jusqu'à cette heure vous vous êtes accoutumée à tout différer, ainsi vous mettrez partout la confusion, vous ne ferez rien de bon, et vous en serez la première ennuyée et excédée.

Votre trop grande curiosité est encore un défaut essentiel à réprimer: cela n'attire que des déboires: on se garde des gens curieux.

Votre imprudence à parler est encore plus dangereuse. Vous ne savez ce que vous dites, ni prenez garde à qui vous parlez. Vous devriez être corrigée par tous les désagréments que votre imprudence vous a déjà attirés, mais je vois à regret, que vous continuez toujours de même. Vous vous rendrez malheureuse vous-même et les autres, qui voudraient vous aider, en les compromettant. Tout le monde

se gardera de vous, vous vous en fâcherez, et vous ne devrez vous en prendre qu'à vous-même, à votre imprudence et impétuosité.

Je vous vois depuis peu un fond de suffisance, présomption et domination, qui me fait trembler. Sachez et ne l'oubliez jamais, que nous autres femmes n'osons en avoir vis-à-vis de nos maris: c'est notre devoir devant Dieu et les hommes, et sur lequel le monde ne fait nulle grâce. Les femmes ont toujours tort, quelques puissent être leurs maris. Il vous convient moins encore qu'à toute autre, d'en prendre même les airs. Vous devez avoir tout le respect, toute la complaisance et soumission aux ordres quelconques de votre mari, plus encore en public, pour donner, comme première sujette, cet exemple, et pour faire voir que vous connaissez votre devoir.

N'employez jamais vis-à-vis des autres le haut ton. Vous n'avez rien à commander, vous n'êtes pas souveraine, et si votre époux vous juge digne de sa confiance, usez-en pour tout faire par son nom, avec douceur et sans hauteur. Il ne s'ensuit pas que vous pourriez vous familiariser avec les autres. Au contraire; il faut encore moins le faire avec l'Italien. Mais en vous disant que vous deviez paraître ferme et en reine, vous n'en devez pas conclure qu'il faut être dure, rude, et avoir de l'humeur, mais qu'il vous convient d'être gracieuse, compatissante, indulgente, charitable.

Evitez tout air de coquetterie; vous l'avez toujours abhorrée ici. Sachez qu'il n'est plus innocent à l'égard d'une femme mariée, ce qui pourrait paraître sans crime dans une fille, quoique toutes deux se rendent bien méprisables par ces bas sentiments, de vouloir plaire par des ajustements extraordinaires, je ne veux pas même dire indécents ou trop décolletés, mais seulement bizarres ou outrés. Il ne convient

non plus de s'en trop occuper, en restant des heures entières à la toilette, ce qui, j'espère, n'arrivera jamais. J'ai cru pourtant devoir vous en prévenir, jeune comme vous êtes, pour que vous ne vous trouviez engagée dans ce défaut avant que de le remarquer ou vous en douter.

Ayez de la douceur et point de hauteur vis-à-vis de personne; l'Italien ne l'endure pas aisément. Mais il faut plus encore se garder de la familiarité avec lui; il en abuserait d'abord et ne vous en aimerait pas plus; au contraire, il vous mépriserait.

Ne vous passez jamais de l'humeur; en y cédant une fois, vous seriez tyrannisée, et rien ne rend plus insupportables à la société les gens même pleins de mérites, que de s'y laisser aller: c'est surtout un point essentiel vis-à-vis d'un mari, pour assurer votre bonheur. Soyez donc toujours gaie, complaisante et douce; on le peut, quand on le veut bien; il ne s'agit que de ne pas se relâcher sur ce point, et avec le temps il devient coutume. Je vous ai cité là-dessus des exemples tout pleins à suivre et à éviter.

Que la vérité et la candeur soient répandues dans toutes vos actions, et surtout paroles. Vous en aurez besoin, pour vous procurer une vie tranquille. Vous devez encore empêcher par votre exemple les autres, de n'oser, du moins au commencement, paraître autres qu'ils ne sont. Il faut que vous soyez très-circonspecte dans vos discours. On vous observera, on vous fera parler, pour juger du fond de votre caractère, et pour voir, si l'on peut se fier à vous ou non; vous voyez donc de quelle importance est ce point. Quel motif peut vous engager à raconter des enfantises, ou ce qui est passé dans votre enfance, vos méchancetés, vos maladies, quoique ces dernières ont été (grâce à Dieu) très-légères? Si même vous en faisiez des contes, qui vous

fussent avantageux, on vous taxerait ou d'ingratitude ou d'indiscrétion. On connaîtrait votre intérieur et en tirerait la conséquence, que vous êtes ou méchante, ou vaine, ou peu méritante, car on sait qu'on ne corrige personne sans sujet. Si on avait même outrepassé les bornes, et que l'on vous eût fait du tort, sans l'avoir mérité, on ne vous en croira non plus, et à la première occasion on fera des combinaisons avec ce que vous aurez raconté vous-même. Ne croyez pas que c'est seulement par charité, que nous sommes pourtant tous obligés d'avoir pour le prochain, que je vous donne cet avis. C'est pour empêcher que vous ne vous lâchiez pas sur des choses, qui pourraient vous paraître indifférentes et même à votre avantage, où il pourrait encore se mêler quelque petit reste de rancune ou vanité. Le meilleur parti donc, que vous sauriez prendre, est de ne rien raconter du passé, ou de ne raconter que des choses avantageuses à un pays ou à des particuliers. Grâce à Dieu! Vous n'avez vu dans votre famille que du bon en général, quoique je ne prétends pas avancer qu'ils sont tous parfaits. Je souhaite qu'à son temps le bon Dieu vous donne dans votre famille autant de consolation que j'en ai, mais il faut toujours y avoir l'œil, et, vu la différence d'âges et d'humeurs, il y a toujours à corriger.

Vous pourriez amuser votre roi, et peu d'autres, en leur faisant le détail de ce que vous aurez vu en chemin, et des honneurs que vous aurez partout reçus, mais ne dites que le bon, sans y mettre du ridicule. Prenez bien garde de ne pas renchérir, en racontant; on s'en apercevrait à l'instant, et rien ne serait de plus méprisable. Votre crédit serait perdu à jamais, si l'on vous connaissait ce défaut.

Prenez pour règle, que vous n'avez à entretenir personne, mais que vous pouvez exiger de chacun, de vous

entretenir de bonne grâce et comme une étrangère, qui veut s'informer à fond de tous les usages et coutumes d'un pays, pour s'y prêter. Vous avez la meilleure occasion de vous laisser entretenir, en demandant à chacun ce qui est de coutume, sans vous décider, s'il vous plaît ou non. Vous en tirerez un double avantage: vous montrerez une grande envie d'être informée des coutumes du pays et de vous y prêter, ce qui ne saurait qu'obliger le monde, et vous éviterez de ne pas trop parler de vous-même.

Ne racontez jamais rien, pas même la plus petite aventure, au public ou aux cavaliers et dames. Ecoutez toujours, et de cette façon vous deviendrez en peu de temps instruite de tout. C'est un point des plus délicats à votre égard, et même pour tout le monde.

A l'âge de quinze ans, et n'ayant personne à côté, qui pourrait ou oserait vous faire des rémontrances dans les occasions, où vous pourriez vous échapper? Le seul expédient vous reste, de vous borner à ne rien raconter, et à écouter tout avec complaisance, en marquant même de l'empressement d'être informée de tout, pour devenir une vraie bonne citoyenne.

Ecartez surtout, ou rompez toujours les discours qui pourraient se faire contre le prochain. Chaque particulier est obligée à le faire, surtout les souverains, pour se trouver à même de donner le ton et d'empêcher le mal. La moindre négligence sur ce point attire nombre de conséquences.

Si vous ne pouviez empêcher ces discours, taisez-vous et faites voir qu'ils vous déplaisent. Prenez toujours le parti des absents, et évitez de tourner les gens en ridicule; tout le monde y est trop sensible, surtout si ce coup vient de la part des souverains.

Me voilà à la fin de mes conseils, ma chère fille: je ne finirais jamais, si je laissais aller mon cœur. Je voudrais

prévenir tout, je voudrais m'entretenir continuellement avec vous. Ma tendresse m'a fait faire bien des répétitions; prenez tout ceci d'un cœur tendre et agité, en perdant son cher enfant. Je me rassure, en admirant en tout la divine providence, et me soumettant entièrement, et vous, et tout mon être, à la divine volonté. Je finis par où j'ai commencé. Si vous suivrez la voie de la vertu, si vous serez exacte à vous acquitter des devoirs de religion, surtout des prières du matin et du soir, de la lecture spirituelle le matin, et du recueillement pendant la journée, en réfléchissant encore sur tout ce que vous ferez, vous serez heureuse, et ici et dans l'autre monde. Aimez votre mari et soyez-lui bien attachée, unique bonheur réel dans ce monde. Soyez utile à votre roi et à vos peuples en général, unique récompense des souverains. N'oubliez pas votre famille, ni ceux qui vous ont fait du bien. Aimez-moi, et pensez souvent à une mère qui vous aura toujours présente, qui ne sera occupée que de vous, qui n'aura des moments de consolation que ceux que vous lui procurerez, et qui ne cessera de prier Dieu, qu'il vous éclaire, vous soutienne, et vous tienne dans sa sainte garde. Tant que mes yeux seront ouverts, croyez-moi toujours votre fidèle et tendre mère et amie.

Königin Caroline von Neapel an Maria Theresia[1]).

Portici, le 6 octobre 1769[2]).

Ma très-chère et adorable mère,

Je n'ai qu'à La remercier pour Sa gracieuse et tendre lettre, de même que pour celle à mon bien cher mari. Les bontés qu'Elle m'y témoigne, me pénètrent, mais me font ressentir d'autant plus vivement la fulminante lettre que nous avons reçue hier soir d'Espagne avec la copie des avis que Votre Majesté a donnés au roi d'Espagne[3]). Au nom de Dieu, je n'ose

---

[1]) Abschrift von Pichler's Hand.

[2]) Vergl. den Brief der Kaiserin an den Grossherzog Leopold vom 19. October 1769. Bd. I. S. 25—30.

[3]) *Avis que donne l'impératrice.*

Elle mande qu'elle n'est pas du tout contente de sa fille, la reine de Naples, que cette jeune princesse ne se conforme point aux instructions cordiales, que pour son bien-être présent et futur elle lui a données de bouche avant son départ de Vienne, et par écrit depuis.

Les principaux sujets de plainte, que l'impératrice communique, sont

1° que le roi et la reine mènent une vie déréglée, qui nuira à leur santé et influera immancablement sur la succession, dont on ne voit jusqu'à présent aucune apparence; que leurs veilles sont longues et continuelles, les plaisirs nocturnes pas convenables ni décents, puisqu'ils consistent à courir dans les rues en carrosse ou à pied, faisant tapage et réveillant le monde à trois ou quatre heures du matin, comme il est arrivé à l'ambassadeur impérial, qu'on a obligé de sortir de son lit et de se mettre à la fenêtre*); qu'on a fait pis, puisqu'on a poussé ces promenades nocturnes sur la mer, où l'intempérie de l'air peut être plus préjudiciable, sans compter beaucoup d'autres risques, qui font frémir lorsqu'on y pense.

2° qu'on n'observe nulle décence dans leur conduite, que dans ces promenades la compagnie est fort restreinte, qu'on ne choisit que des flatteurs, qui ne songent ni à la dignité, ni à l'honneur de leurs maîtres,

---

*) Graf Ernst Kaunitz übergeht in seinem Briefe aus Portici vom 6. October diesen von der Königin in Abrede gestellten Umstand mit Stillschweigen.

point dire: qu'est-ce qu'Elle a fait? mais Elle nous a ruinés. Le roi d'Espagne accompagne ces avis avec une lettre

---

personnes méprisables, qui approuvent tout, fomentent les indécences et les manières ignobles, parce qu'elles sont seulement occupées de faire leur fortune à tel prix que ce soit.

L'impératrice ajoute avoir su que sa fille, la reine, en présence du roi, son mari, avait dit: „On écrira à Madrid et à Vienne ce qui se passe ici; il nous viendra des représentations, nous les lirons et nous irons notre train." L'impératrice mande qu'elle a été si scandalisée d'une pareille proposition, qu'elle aurait eu beaucoup de peine à se persuader qu'il fût possible que des princes, qui doivent tant d'égards et d'obligations à leur père et mère, eussent pu s'expliquer de la sorte, mais qu'elle le tenait d'une personne si digne de foi, que malheureusement elle ne pouvait pas s'en douter.

Cette princesse dit pourtant, qu'elle se flatte que ce ne sont pas là les vrais sentiments, ni du roi ni de la reine, mais que ce sont les mauvais conseils de gens indignes, que le roi et la reine de Naples admettent dans leur compagnie et confidence, qui les inspirent. Qu'elle sait que le roi a de l'esprit, une conception prompte, que, s'il commençait seulement à distribuer ses heures, à s'appliquer et à prendre connaissance du fond de ses affaires, il y prendrait goût, se rendrait bientôt capable de gouverner seul son état et deviendrait un grand roi; qu'il lui resterait beaucoup d'heures pour ses amusements honnêtes, qui sont nécessaires à tout âge, et surtout quand on est jeune, mais que c'est précisément ce qui ne plairait pas aux intriguants, qui l'entourent, et pourquoi ils détournent ce jeune prince d'une méthode, qui lui serait si aisée et utile.

L'impératrice communique encore les notions sur l'objet politique. Elle dit savoir que les Anglais ont beaucoup de partisans à Naples, que leur projet étant d'y faire un commerce avantageux et d'aliéner ce jeune roi de ses parents, de sa famille et de sa vraie alliance, ils tâchent d'y semer des fausses maximes, comme si la sûreté des deux Siciles dépendait de l'amitié avec l'Angleterre, et finit cette observation par dire, que l'empereur a cru remarquer déjà dans la cour de Naples peu d'attachement à l'union avec les Bourbons, et une certaine affectation dans le roi de ne jamais parler français, pas même avec l'ambassadeur de France, quoiqu'il sache assez de cette langue pour ce qu'il y a à dire dans une conversation qui n'est pas d'affaires.

La conclusion de l'impératrice est, que le seul intérêt qu'elle prend au bonheur, à la dignité et à la décence de la famille, à laquelle sa

fulminante pour mon bien cher mari, où il lui dit de n'être point mari, s'il ne savait me refréner, qu'il lui commandait d'obéir avec la plus exacte ponctualité aux plus petits ordres de Tanucci. Je ne veux point gouverner, mais je veux que mon cher mari soit roi, et il ne le sera jamais de cette façon. Il lui reproche aussi de l'avoir fait roi, et enfin c'est une lettre terrible. Mon cher mari a pâli, pleuré et jeté la salive de la bouche, et moi, peu a manqué que je ne sois tombée évanouie, car je suis restée une heure sans la bonne respiration, et j'ai vomi. Nous n'avons pu fermer l'œil, et mon cher mari a un peu d'émotion dans le pouls. Je lui ai défendu de le dire, pour ne point donner cette satisfaction à ceux qui nous veulent du mal, et j'ose dire que des scènes pareilles à celle d'hier au soir, ne sont pas le moyen d'avoir de la succession, mais bien à tout gâter, même s'il y avait quelque lueur d'espérance. Je conjure Votre Majesté par ce que

maison est alliée, la détermine à communiquer au roi d'Espagne tout ce qu'elle a appris de la cour de Naples, qu'elle sait que les femmes ne doivent pas se mêler du gouvernement des pays, où elles sont mariées, que les conseils à la reine, sa fille, ne peuvent par conséquent se diriger que sur la conduite privée et sur la dignité et décence de se comporter, qu'elle n'a épargné ni épargnera ceux-ci, mais qu'étant nécessaire un appui plus direct et une plus grande autorité, elle a recours au roi, père du roi des deux Siciles, afin qu'étant informé de ce qui se passe à Naples, il puisse prendre les mesures convenables pour arrêter ces désordres, pour éloigner d'auprès les jeunes époux tous les mauvais conseils et les personnes indécentes, ou par leur naissance, ou par leur façon de penser; qu'il inspire au jeune roi cet esprit d'ordre et d'application qui contiendra aussi sa femme; qu'il daigne insinuer au roi, son fils, le vrai principe politique, qui est l'union la plus intime avec les personnes de sa famille et l'alliance de celle-ci avec la maison d'Autriche, et enfin qu'il soutienne et autorise le Marquis Tanucci, le seul ministre capable de donner de bons et sages conseils à ses jeunes maîtres, et de diriger les affaires politiques selon les vrais principes.

peut prier une fille, que, quand Elle a quelque chose contre nous, Elle nous le mande. Elle sera obéie ponctuellement, comme Elle l'a été d'abord pour les courses de mer, quoiqu'Elle ne l'ait écrit qu'à moi; on voit par là, combien mon cher mari est docile et non revêche, comme le croit son père. Si je prenais la liberté, et je connais que je suis impertinente de dire si sincèrement les choses, mais je me fie dans Ses bontés, lesquelles, quoique je crains, je me flatte de ne pas avoir entièrement perdues, j'ose donc dire que cette lettre, que Votre Majesté a écrite au roi d'Espagne, est bien terrible déjà en tout. C'est comme si j'étais si désobéissante, et le terme qu'Elle met, qu'Elle a tant de sujets de plaintes. Au nom de Dieu! Pourquoi est-ce qu'Elle ne me les a pas dites à moi, et attendu, si je m'en corrigeais et ne lui obéissais ponctuellement, et alors Elle le pouvait dire au roi d'Espagne. La chose de courir les rues, ni jour ni nuit, est absolument fausse, de même que d'avoir appelé Kaunitz à la fenêtre: il est un menteur, s'il le dit. A cause des Anglais Votre Majesté me croie, que ni moi ni mon cher mari n'entrons si avant en politique. Il ne veut point parler français, parce que cela lui paraît affecté et petit-maître. A cause de ma réponse je donne défi à qui l'a dit: je respecte trop le roi d'Espagne, sans l'aimer, et j'ai trop de tendresse pour Votre Majesté, pour être capable de penser, tant moins de dire une réponse pareille. J'ose Lui dire seulement, que nous avons perdu pour un temps notre crédit chez le roi d'Espagne; il nous a défendu même de nous excuser, ainsi nous La supplions, moi et mon cher mari, à genoux et les larmes aux yeux, de vouloir nous excuser auprès du roi d'Espagne, car il n'y a point d'autre remède. C'est une très-grande impertinence de notre part, mais nous nous confions dans Son unique bonté, qu'Elle a eue pour nous de tout temps,

et au nom de Dieu, qu'Elle ne mande jamais rien au roi d'Espagne, tout à nous en droiture, car Elle a été jusqu'à présent obéie en tout. Nous ne sommes plus allés en mer, j'entends deux messes le dimanche, les autres jours réglés, et le rosaire, ainsi Elle voit que dans les plus petites choses je Lui obéis, ainsi je La supplie de ne point écrire en Espagne, car cela nous fait un terrible tort à cause de Tanucci. Qu'Elle sache que je lui avais fait certaines recommandations, qu'il les avait trouvées toutes faisables, mais que depuis hier, où sont venues les lettres, il a trouvé mille difficultés, se soutenant à ne rien faire, même des choses possibles. Je ne m'en soucie nullement, si on nous laissait seulement inattaqués sur notre conduite et obéissance filiale. Le roi d'Espagne n'a pu faire autrement que de nous bien gronder, après les avis que Votre Majesté, qu'il reconnaît pour une si bonne mère, lui avait donnés, mais je serais bien tentée de dire une très-grande impertinence, et je conjure par avance Votre Majesté de ne s'en point offenser, mais je la crois trop bonne et tendre mère, pour pouvoir croire qu'Elle nous aurait voulu faire ce grand tort en Espagne, et je commettrais que c'est Rosenberg, parce qu'à ces avis j'y vois son style, et ce ne serait point le premier *imbroglio,* car il m'en a fait un autre, et je n'en ai rien voulu dire, il y aura un mois, et cela aura été dans le même temps qu'il aura écrit en Espagne. J'ai combiné tout cela ensemble, que Tanucci vient chez moi et me dit que Rosenberg lui avait écrit de la part de Votre Majesté que je voulais le déplacer, que je ne l'aimais point, ce qui à un vieux soupçonneux n'a point manqué de lui faire grande impression, par combien de choses je lui ai pu dire en contraire. A présent cela avec, m'a fait combiner le tout ensemble, ce qui me fait une vraisemblance que cela pourrait être lui qui eût fait ces avis. Je

conjure Votre Majesté de ne nous mettre point cet autre ami, et de ne point permettre pas même qu'il pense à Naples. Nous avons le roi d'Espagne, qui nous dirige, Tanucci est le ministre, Votre Majesté n'a qu'à commander, mais je ne voudrais point un second Tanucci dans la personne de Rosenberg, d'autant plus qu'étant absent, il ne sait que par relation, outre que lui, qui croyait tout si bien arranger, ne m'a pas servi grande chose, pendant qu'il était à Naples, et en un mot, je dis sincèrement à Votre Majesté, qu'il m'a toujours paru qu'il voudrait un peu diriger ici, et c'est un moyen secret, par lequel Tanucci veut, sans y comparaître, arranger ses choses, et j'avoue à Votre Majesté, que mon cher mari et moi ne souffrirons nullement qu'il se mélât de nos affaires. Si Votre Majesté nous veut commander, nous sommes toujours prêts à obéir en toute rencontre, mais nous ne voulons point que personne ne se mélât dans notre ménage qui, grâce à Dieu, va fort bien. Nous sommes une année et demie mariés, et jamais nous n'avons eu une querelle qui eût durée une demi-heure, jamais, et nous avons toujours été en bonne union, et si des scènes pareilles n'auraient troublé, notre félicité aurait été complète.

Je conjure Votre Majesté pour la grande liberté, avec laquelle j'ai écrit, mais l'affliction ou détresse, où moi et mon cher mari nous trouvons, ne nous a pas permis que de Lui mander l'exacte vérité. Votre Majesté a, à ce que je me flatte, de tout temps connu mon respectueux et tendre attachement pour Elle, ainsi il serait bien dur et affligeant, que, quand je cherche à Lui en donner des preuves par mon aveugle obéissance, Elle croicrait justement que j'en agis le plus mal

Je Lui envoie la lettre de mon cher et bien cher mari; il est si mortifié et pénétré et tient le visage tout jaune;

Dieu veuille que ses chagrins n'influent point sur sa santé. Je supplie Votre Majesté de réveiller Ses anciennes bontés pour moi, de me pardonner la grande impertinence, avec laquelle j'ai écrit, de ne me jamais plus accuser en Espagne, et de me mander tout ce qu'Elle voudra, car Elle sera obéie ponctuellement. Je Lui baise, en attendant avec bien de l'empressement une réponse, mille fois les mains, et L'assure ....

Vienne, le 22 octobre 1769[1]).

IV. Madame ma chère fille. L'envoi de ce courrier me fait de la peine, mais je m'empresse de vous l'expédier, pour vous tirer d'inquiétudes, lesquelles je sens trop vivement. La grande distance entre Naples, ici et l'Espagne fait le sujet de nos peines, et j'attends de vos nouvelles avec le plus grand empressement, pour me rassurer. Je ne peux vous exprimer mon étonnement sur les points en forme d'avis, que vous avez envoyés à l'empereur, qui doivent être de moi. Ceux des promenades, longues courses de nuit, et de la peu décente compagnie, qui faisaient tant parler par tout le monde, ont été rélévés par moi en Espagne; les autres ont été racontés publiquement ici et ont pu être rendus par les propres ministres d'Espagne et de Naples, surtout les discours à table. Vous vous souviendrez que je vous ai d'abord écrit, combien votre réputation souffrait par ces enfantises, et ma satisfaction n'était pas petite, qu'à ma première insinuation vous avez interrompu ces parties, et je vous ai marqué du depuis toute ma consolation dans toutes

---

[1]) Abschrift von Pichler's Hand.

mes lettres, et je me suis louée publiquement de vos attentions à me plaire. C'était d'autant plus nécessaire, qu'on attribuait à vous seule ces veilles, bien pernicieuses pour vos santés, mais surtout pour le roi; on parlait même qu'il en avait eu les jambes enflées. Mais le malheur de tout cela est, qu'il faut un mois pour avoir une réponse ici et bien deux d'Espagne, et voilà ce qui a pu occasionner tout ce tripot. Je ne suis pas capable d'accuser quelqu'un, et je vous aime tous trop tendrement, pour avoir voulu vous exposer à perdre les bonnes grâces d'un père, qui s'intéresse tant pour vous, et dont votre bien-être dépend, et sans vous prévenir encore. Mais j'avoue, l'amitié qui me lie avec ce prince depuis longtemps, et vos intérêts personnels ont pu alarmer trop mon cœur et avoir été cause du désagrément que vous en ressentez. Je n'ai rien de plus à cœur, et empressée de vous faire regagner les bonnes grâces du roi, comme vous le souhaitez, j'en ai même écrit déjà, connaissant le cœur du roi, votre beau-père; il sera lui-même charmé, autant que moi et vous, mes chers enfants, à l'obtenir. Ce contretemps fâcheux ne doit rien changer à notre tendresse mutuelle, et rétablira la confiance plus que jamais. Mais je vous conjure, ma chère fille, mettez de l'ordre dans vos journées, pour pouvoir durer, ou pour mieux dire: pour faire *vita chi dura*. Notre cher roi, quoique robuste, n'a rien eu[1]), et tous deux, vous souhaitez encore de la succession; ce n'est pas ainsi qu'on peut l'espérer. Donnez un certain temps au repos, à votre âme, à l'exemple que vous devez aux autres, aux affaires, et puis amusez-vous, de seize heures du jour même dix, et tout ira bien.

---

[1]) Die Kaiserin meint hier offenbar, der König von Neapel habe noch keine ansteckende Krankheit, insbesondere die Blattern überstanden.

Vous soupçonnez en vain Rosenberg: son ambition consiste à être placé ici à la cour. Ne soupçonnez personne en particulier, mais tout le monde ensemble: il n'y a eu qu'une voix là-dessus, les uns par l'intérêt vif qu'ils en prenaient, les autres pour critiquer. J'avoue, mon cœur était de tous les deux partis; j'étais vivement alarmée sur vos santés, et j'étais piquée que vous perdiez votre petite renommée, qui flattait si bien mon amour-propre.

Vous voyez bien, ma chère fille, que cette lettre n'est que pour vous et votre cher mari, et je vous répète encore: tâchez de complaire en tout au roi, votre beau-père, et de deviner ses intentions: vous ne sauriez m'obliger plus: c'est votre devoir, et la reconnaissance vous y oblige. Votre bon et tendre cœur n'est pas capable de rancune. Je me flatte que vous m'excuserez par le tendre principe d'où sont partis mes inquiétudes et les conseils que je vous donne, et croyez-moi toujours votre bien tendre mère Marie Thérèse.

Vous retiendrez le courrier autant que vous voudrez: il n'est envoyé que pour vous, mais vous pouvez bien juger, combien je suis empressée de le recevoir. Je vous embrasse.

AN DIE

ERZHERZOGIN MARIE BEATRIX.

Undatirt [1]).

Chère princesse ma cousine. Vous trouvant dans mes pays, et devant m'appartenir de si près, j'ai cru devoir vous faire connaître des personnes, auxquelles vous êtez bien chère, et qui n'auront pas des plus grands soins que de vous rendre heureuse. Vous recevrez avec l'agrément du duc, votre grand-père, ces lignes; regardez-les comme un gage de ma tendresse, qui ne finira qu'avec ma vie. De Votre Altesse la très-affectionnée cousine Marie Thérèse. I.

Ce 13.

Madame ma chère fille et grande-fille. Vous voilà parfaite: je vous en fais bien mon compliment, et continuant vos occupations avec les talents et agréments que le bon Dieu vous a accordés, vous deviendrez aussi grande en vertus qu'en âge. Tout ce que Madame Simonette [2]) me marque II.

[1]) Das Papier, auf welchem dieser und die nächstfolgenden sieben Briefe der Kaiserin an Marie Beatrix geschrieben sind, ist ohne Trauerrand, ein sicheres Zeichen, dass sie noch aus der Zeit vor dem Tode des Kaisers Franz — 18. August 1765 — herrühren.

[2]) Maria Theresia Gräfin Simonetta, Fürstin von Varese, geborne Gräfin Castelbarco.

de vous, m'enchante. Je vous envoie par une autre occasion une petite cassette à défiler à la mode des dames allemandes, et quelques bagatelles, pour vous faire souvenir de moi en toute sorte d'occasions. Je suis toujours occupée de vous et à former votre petit époux, qu'il puisse être digne de vous. Il m'enchante par la vivacité qu'il marque à exécuter mes intentions, et je suis toujours avec toute la tendresse de Votre Altesse la très-affectionnée cousine

Marie Thérèse.

Ce 10 mars (1764).

III. Madame ma chère fille et cousine. Je n'ai rien de plus pressé que de vous marquer toute la joie que nous cause votre heureux rétablissement [1]. Plus nos inquiétudes étaient vives, d'autant plus est la consolation que nous ressentons, que le bon Dieu nous a voulu conserver une princesse et fille aussi chère, qui a donné tant de marques de courage et de patience dans cette vilaine maladie, et par là nous comble de satisfaction, de voir ses sentiments correspondre à sa naissance. J'attends avec la plus grande impatience d'apprendre, que ce joli minois n'a pas été gâté, mais quel qu'il puisse être, je réponds de l'époux, qui a donné des marques non équivoques de sa tendresse; j'en étais contente et touchée. Dieu veuille vous conserver et bénir de même, pour être la consolation de nos vieux jours, et je vous prie de me croire toujours avec toute la tendresse votre fidèle mère

Marie Thérèse.

[1] Die Prinzessin war im Februar 1764 an den natürlichen Blattern

Je joins ici nos portraits, qu'on nous a dit que vous avez marqué de souhaiter. Mes compliments à Monsieur le duc votre grand-père.

Ce 12 novembre (1764).

Madame ma chère fille. N'attribuez pas à paresse de n'avoir répondu plus tôt à votre chère lettre. J'ai eu un gros rhumatisme au bras droit, qui ne m'a quittée que depuis huit jours, et ces jours-ci j'étais fort occupée et hors d'ici pour aller à la rencontre de ma belle-sœur, la princesse Charlotte, qui est arrivée heureusement avant-hier. IV.

Vos souhaits ne peuvent que me rendre heureuse, et je ne me soucie de vivre qu'autant que je puisse être utile à mes enfants et leur marquer toute ma tendresse. Les progrès que vous faites, ma chère fille, dans toutes vos occupations, me charment; Madame Simonette, que j'estime et aime à juste titre, me donne là-dessus les plus grandes consolations. Suivez toujours ses bons conseils et marquez lui en toutes les occasions ma reconnaissance et votre confiance, et vous serez heureuse et rendrez votre bonne vieille mère, qui vous aime tendrement, de même. Marie Thérèse.

Mes compliments à Monsieur votre grand-père.

Undatirt. (Laxenburg, Anfangs Mai 1765.)

Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée du souvenir pour ma naissance. Vous me promettez de m'écrire bientôt en allemand, ce qui me fera bien du plaisir, sachant V.

que vous faites tant de progrès dans cette langue, comme dans tout le reste de vos occupations. La princesse de Varese ne peut assez m'en écrire, jugez, combien cela me fait plaisir. J'étais un peu inquiète, apprenant votre indisposition, et en même temps celle de la Melzi, mais j'étais bien aise de savoir aussitôt votre rétablissement. Le froid extraordinaire qu'il fait ce mois-ci, cause beaucoup de rhumes et fluxions. Mon fils Ferdinand a eu la rougeole le plus heureusement, il nous est venu voir ici hier, je le trouve bien grandi, ce qui m'enchante. Je voudrais bien être âgée de plus de six ans, si je pouvais les ajouter à mon fils. Mon impatience à vous embrasser, ma chère fille, est grande, et je vous prie de croire que je suis toujours avec toute la tendresse, Madame ma chère fille, votre affectionnée mère

Marie Thérèse.

Mes compliments à Monsieur le duc votre grand-père.

Ce 16 mai (1765?).

VI. Madame ma chère fille. On ne peut être plus touchée que je l'étais de votre charmante lettre pour mon jour. Je ne souhaite de prolonger mes vieux jours qu'autant qu'ils puissent être utiles à ma famille, et à vous, Madame ma chère fille. Leslie[1]) le chambellan, n'a pu assez me dire de votre bonne santé et de la façon dont vous l'avez entre-

---

[1]) Anton Graf Leslie ist im Schematismus des Jahres 1765 als der Letzte unter den Kammerherren des damaligen römischen Königs Joseph angeführt. Auch in dessen Briefen an die Kaiserin geschieht seiner mehrmals Erwähnung.

tenu en allemand; j'étais tentée de vous écrire dans cette langue. Jugez de toute ma joie, vous voyant profiter en tout, mais surtout le retour de votre santé me tenait tant à cœur. La Meraviglia a été bien questionnée de même, et m'a comblée de joie. Continuez de même, et vous remplirez parfaitement les vœux de celle, qui vous aime bien tendrement, et sera toujours, Madame ma chère fille, votre bonne mère

Marie Thérèse.

Den 9. Juni (1765).

Allerliebste Frau Tochter. Ich will nicht die Letzte sein, die Euer Liebden in dieser Sprache schreibet. Obwohl mir viel gemächlicher ist die französische Correspondenz, so erfreue ich mich doch, deutsche Zeilen von meiner lieben Tochter zu empfangen, und dadurch zu ersehen, wie selbe sich anwendet, eine ganze Nation zu beglückseligen, dass sie deren Sprache sich kundig macht, obwohl sie in Italien zu verharren hat. Graf Sternberg, der nach Genua geht[1], wird das Glück haben Euer Liebden zu sehen und Sie mündlich meiner Zärtlichkeit zu versichern, mit welcher allzeit verharre Euer Liebden ergebenste Mutter VII.

Maria Theresia.

Der Melzi einen Gruss von mir.

---

[1]) Es lässt sich nicht genau bestimmen, welcher Graf Sternberg damals der Infantin Marie Louise von Spanien nach Genua entgegengeschickt wurde.

Ce 14 (juin 1765).

VIII. Madame ma chère fille. Ce sera la comtesse Thurn, grande-maîtresse de l'archiduchesse, votre belle-sœur, qui vous remettra celle-ci [1]). Je l'ai chargée plus de bouche de vous assurer de toute ma tendresse, et de vous remettre une bagatelle de ma part. La Thurn est une personne qui a été huit ans chez moi et m'a servie, et mes filles, avec toute ma satisfaction. Elle pourra vous mettre au fait de tout, mais surtout de Ferdinand, qui cette année grandit beaucoup. Je me flatte, ma chère fille, que ce point vous intéresse un peu. Je n'ai rien de plus à cœur que de vous voir heureuse, et suis toujours, Madame ma chère fille, votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Undatirt. (September? 1765.)

IX. Ma chère fille. Quelle perte avons-nous faite! [2]) Vous êtes heureuse de n'avoir connu ce père si tendre, si bienfaisant, si aimable, qui vous aimait si tendrement: vous en saurez plus au retour de Firmian, combien il était occupé de votre bonheur. Pardonnez que je ne vous ai répondu plus tôt, mais mon malheureux état m'accable de façon, que

[1]) Am 14. Juni 1765 brachen Graf Franz Thurn und dessen ihm erst vor Kurzem angetraute zweite Gemalin Gabriele, geborne Freiin von Reischach, von Wien nach Genua auf, um als Obersthofmeister und Obersthofmeisterin der Infantin Marie Louise von Spanien dieselbe bei ihrer Landung zu empfangen und sie zur Vermälung mit Leopold nach Innsbruck zu begleiten.

[2]) Durch den Tod des Kaisers Franz.

je ne peux souvent prendre la plume à la main. Comptez toujours sur ma tendresse; je suis toujours votre fidèle mère
Marie Thérèse.

Ce 25 décembre (1765?).

Madame ma chère cousine. C'est Cristiani [1]) qui aura le bonheur de vous remettre celle-ci; c'est l'unique qui reste encore de cette famille. Son père avait de grands mérites, et je lui dois l'alliance qui existe entre nos maisons, et le bonheur de vous avoir pour fille, le duc, votre grand-père, ayant traité le tout avec lui, rendant justice à son mérite, et ayant toute la confiance en lui, comme il le méritait, ayant toujours été attaché et reconnaissant à la maison de Modène, qui avait tant de bontés pour lui. x.

Le jour d'aujourd'hui et la nouvelle année qui suit, me fournissent l'occasion de vous souhaiter une parfaite santé et tout le contentement que vous méritez, vous assurant, qu'on ne peut vous aimer plus tendrement que je ne fais, et si je souhaite encore à vivre, c'est pour vous voir, étant toujours votre affectionnée cousine Marie Thérèse.

Mes compliments au duc et à Madame de Melzi.

---

[1]) Der Bd. I. S. 339 zuerst erwähnte Graf Luigi Cristiani hatte am 29. Juli 1765 im Theresianum zu Wien mit einer feierlichen Disputation seine Studien geschlossen. Vergl. Wienerisches Diarium vom 31. Juli 1765. Er fehlt jedoch in dem von Max Freiherrn von Gemmel-Flischbach — Wien 1880 — herausgegebenen Album des kais. kön. Theresianums. 1746—1880.

1766.

Undatirt. (Anfangs 1766?)

XI. Madame ma cousine. C'est le général de cavalerie Litta [1]) qui vous remettra celle-ci, et pourra vous dire de bouche, combien des fois nous avons parlé de vous. Je lui porte envie de vous voir, quoiqu'il mérite bien vos bontés pour lui, ayant un zèle et un attachement bien parfait pour nous et Monsieur le duc votre grand-père.

Je souhaite que le mauvais temps et les mauvais chemins ne l'incommodent: il faut avoir du courage pour voyager à cette heure. J'attends l'arrivée de Firmian avec impatience, puisqu'il doit me mettre au fait du jour que vous voudriez bien m'appartenir encore de plus près, et je suis toujours, Madame ma cousine, votre bien affectionnée cousine

Marie Thérèse.

---

[1]) Der General der Cavallerie Marchese Antonio Litta. Er starb am 6. Februar 1770 zu Mailand.

Undatirt. (April 1766.[1])

Madame ma chère fille et cousine. C'est un jour des plus heureux pour nous, qui vous attache et vous lie entièrement à nous. Vous êtes le gage de l'amitié et estime qui existent entre le duc, votre grand-père, et nous depuis longtemps, et j'espère que mon fils se rendra digne d'appartenir à un si bon et généreux grand-père, et de mériter vos bonnes grâces. Toute ma tendresse vous est acquise depuis bien du temps; comptez qu'elle ne finira qu'avec ma vie, étant toujours de Votre Altesse la bien affectionnée cousine et mère XII.

Marie Thérèse.

Ce 17 mai (1766).

Ma chère fille. Monsieur de Cravenna et Castiglione[2]) XIII. seront les porteurs de celle-ci, et vous verrez, que l'impératrice, ma belle-fille, a bien voulu acquiescer d'abord à vous envoyer l'ordre de la croix.

Rosenberg n'a pu assez m'entretenir de vous. Il est enchanté de la façon comme vous vous êtes acquittée de la grande cérémonie[3]), mais je le suis encore plus de la façon tendre, avec laquelle vous vous expliquez vis-à-vis de moi

---

[1]) Dieser Brief bezieht sich offenbar auf das am 26. April 1766 zu Mailand vollzogene feierliche Eheverlöbniss der Prinzessin Marie Beatrix mit Erzherzog Ferdinand.

[2]) Wohl Graf Paul Cravenna und der Marchese Giuseppe Castiglioni. Ersterer fehlt in dem soeben citirten Verzeichnisse der Zöglinge des Theresianums, der Letztere aber, ein Sohn des Quästors Marchese Castiglioni, hatte in diesem Institute seine Ausbildung erhalten.

[3]) Das Eheverlöbniss.

et de tout le monde. Il n'y a qu'une voix là-dessus, et je trouve mon fils bien heureux. Il vient d'avoir la petite-vérole volante, et en est si bien rétabli, qu'il viendra nous suivre[1]) en trois jours, quoique le temps soit bien mauvais et humide.

Je suis bien contente de ce que le prince votre père et Madame votre mère ont été contents. Je les compte de retour actuellement. Je vous prie d'assurer Madame de Melzi, que j'ai été fort contente d'elle, et elle doit bien l'être de voir récompensés ses soins d'une manière si satisfaisante. Je n'ai pas un moment de temps; je lui écrirai une autre fois, et vous prie de me croire toujours de Votre Altesse la bonne mère et cousine Marie Thérèse.

Undatirt. (Mai 1766.)

XIV. Madame ma chère fille. Meraviglia[2]) sera le porteur de celle-ci. Il est chargé d'une commission bien agréable, et j'espère qu'il vous trouvera en bonne santé, de même le duc votre grand-père, et j'espère qu'il aura la permission d'aller voir aussi vos parents à Modène. Meraviglia, qui est chambellan auprès de votre époux, pourra vous rassurer sur son entier rétablissement, et qu'il lui a porté envie d'avoir le bonheur de vous voir. J'en pense de même, mais chez moi cela est de plus de conséquence, à mon âge. Il n'y a qu'une voix

---

[1]) Nach Schönbrunn.

[2]) Am 10. Mai 1766 war der Marchese d'Adda, von dem Herzoge von Modena entsendet, mit der Nachricht von der Vollziehung des Eheverlöbnisses nach Wien gekommen. Als Erwiederung dieser Mission ging am 26. Mai der Oberstlieutenant Graf Johann Baptist Meraviglia nach Mailand ab.

là-dessus, et Rosenberg, qui n'a eu que peu le bonheur de vous voir, ne sait assez m'en dire; il me fait passer bien souvent des moments bien agréables. Croyez-moi toujours votre bien fidèle mère Marie Thérèse.

Mes compliments à la Melzi; je n'ai pas eu le temps de lui écrire.

Undatirt (1766).

Madame ma chère fille. C'est Madame de Puebla qui aura le plaisir de vous présenter celle-ci. Elle est Montesanto, parente de tous les Castelbarco; son mari, le général Puebla, est un homme que j'estime beaucoup par son honnêteté et les services qu'il a rendus à notre maison, et par son attachement particulier pour moi. Je le trouve bien heureux de vous voir et de quitter ces climats pour cette année, car il règne ici à juste titre un abattement et une tristesse incroyables. On ne saurait jamais assez regretter la perte d'un si grand, bon et aimable prince et souverain, qui faisait les délices de tout le monde. Pour moi il n'y a de consolation que dans mes enfants. L'acquisition de trois bien aimables est la seule chose qui me ranime et me soutient. J'espère de voir encore votre union si parfaite que celle de mon fils en Toscane et de ma fille avec le prince Albert: c'est un plaisir de les voir et de recevoir de leurs lettres. Dieu veuille les conserver ainsi longues années comme l'unique vrai bonheur dans ce monde. XV.

J'étais enchantée d'apprendre que votre santé n'a rien souffert des fatigantes journées, et tout le monde n'a pu assez applaudir, comme vous vous êtes acquittée de toutes ces céré-

monies, et comme vous vous énoncez en allemand. Je vous prie de le cultiver et de parler avec les Puebla, pour qu'ils puissent m'en rendre compte. Je suis toujours, Madame ma chère fille, votre bonne mère Marie Thérèse.

Mes compliments à la Melzi.

Undatirt (1766).

XVI. Voilà ce que je vous ai promis par Firmian. C'est un raisonnement que j'ai fait pour ma fille Marie[1]); ma tendresse pour vous a cru, qu'il pouvait vous convenir en quelques endroits. Puissiez-vous être aussi heureuse qu'elle, et mon fils remplir si bien ses devoirs d'un aimable et estimable époux, comme l'est ce cher beau-fils.

Undatirt (Sommer 1766).

XVII. Madame ma chère fille. Je n'ai pu laisser partir Litta[2]), sans le charger de ces lignes et vous assurer que toute occasion m'est chère, quand je peux vous marquer toute ma tendresse.

---

[1]) Offenbar die schon in der Vorrede erwähnte Instruction, welche Maria Theresia ihrer Tochter Marie Christine bei der Vermälung der Letzteren ertheilte. Sie ist in dem Werke von Adam Wolf über diese Erzherzogin, Bd. II. S. 215—220 abgedruckt.

[2]) Im Jahre 1766 trat der junge Marchese Alfonso Litta Visconti Arese, 1750 geboren, in das Theresianum. Ich vermuthe, dass sein Vater ihn nach Wien brachte und bei seiner Rückkehr nach Mailand den vorliegenden Brief der Kaiserin mitnahm.

Meraviglia m'a conté bien des choses qui m'ont comblée de joie, mais surtout, que le duc votre grand-père et le prince votre père ont voulu agréer la patente que j'ai envoyée à ce dernier, ce qui m'a bien flattée.

J'ai admiré votre diligence en écrivant à tous vos frères et sœurs, aussi vous aime-t-on déjà passionnément, on voudrait seulement vous voir ici. J'en aurais le même désir, mais vous dépendez de votre grand-père, et la province, où vous êtes, serait désolée, vous voyant partir. Et l'époux est encore trop petit et a encore à s'appliquer beaucoup, pour être digne de vous et faire votre bonheur et celui de la province, où il est destiné. Il a été incommodé, mais est rétabli; je crois le grand chaud qu'il a fait il y a quelques jours. Il s'est échauffé en voyant exercer le régiment du prince Löwenstein[1]), et puis s'est rendu à une distance d'ici, de deux heures, à Baden, pour faire sa cour à l'impératrice qui prend le bain et s'en trouve très-bien. Dieu veuille accorder à nos désirs, pourquoi elle les prend. Je vous prie, ma chère fille, de bien faire mes compliments au duc, et d'être persuadée, que je suis toujours avec toute la tendresse de Votre Altesse la très-affectionnée cousine et mère

Marie Thérèse.

Mes compliments à la Melzi; je n'ai pas eu un moment à lui écrire.

---

[1]) Das Dragoner-Regiment Fürst Löwenstein lag damals in Laxenburg.

Undatirt. (Ende Juli 1766.)

XVIII. Madame ma chère cousine et fille. Monsieur d'Add partant, j'ai voulu le charger de celle-ci. Il est venu dai une circonstance si heureuse pour nous, que je le vois part avec regret[1]). Il n'a pu profiter du séjour d'ici, étant arriv pendant le grand deuil et quand l'empereur et tout le monc était absent. La ville était déserte, le temps n'était rien moii que favorable, car cet été est encore plus extraordinaire qu celui de l'année passée. Mon fils me mande pourtant, qı les grandes chaleurs se font sentir à Florence. J'espère qı vous profiterez aussi de faire des promenades, et comn d'Adda arrivera vers le 15 d'août, je vous fais bien mc compliment pour le jour que vous fêtez, personne ne pr nant un intérêt plus tendre pour tout ce qui vous touch étant toujours, Madame ma cousine, votre bien affectionn cousine et mère Marie Thérèse.

Je rouvre ma lettre, ayant reçu la vôtre du 19. Qı vos inquiétudes pour votre époux m'ont enchantée! Il porte très-bien et se gardera une autre fois de s'échauff autant. Il monte assez bien à cheval et fait l'exercice av les bataillons de la garnison une fois la semaine. Tous c divers exercices le rendent plus robuste et le font croître vue d'œil. Je vous envoie ici sa grandeur juste, sans mettre de la faveur. Je le voudrais une tête plus haut de huit ans plus âgé, même aux dépens des miens.

Ce que vous me marquez pour le prince, votre ch père, m'a fait bien du plaisir, et l'empressement de voir uı

[1]) Die Zeit der Vermälung der Erzherzogin Marie Christine.

vieille femme, ne m'est pas indifférent; je vous assure que cette envie est bien réciproque.

J'ai fait une grande bévue. L'empereur vous a écrit par Meraviglia. Je suis sûre, ayant répondu à toute la famille, que vous lui avez écrit aussi. Mais comme il ne s'est pas trouvé ici, je crains qu'entre tant de lettres que je lui ai envoyées, elle n'a été égarée, car il m'assure de n'en avoir reçu. Je vous prie de m'envoyer une autre pour lui; je la lui remettrai et réparerai ma faute, dont il est bien informé, mais il ne veut perdre votre réponse; il aime beaucoup son frère, aussi lui ressemble-t-il infiniment.

Je mande à la Melzi que je compte vous envoyer une troisième fille de chambre, ne voulant plus avoir des jeunes filles auprès de moi. Je me flatte que vous voudrez bien l'accepter, étant Italienne. Son oncle est à Milan, s'appelle Moneta [1]).

Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 9 septembre (1766).

Madame ma chère fille. Monsieur de San Secondo et Perlas [2]) vous porteront ces lettres. J'ai remis votre lettre XIX.

[1]) In Mailand befand sich zu jener Zeit der Senator Graf Johann Peter Moneta. Ich bezweifle, dass dieser hier gemeint sei.

[2]) Es fehlt mir an verlässlichen Anhaltspunkten, um diese beiden Personen auch nur mit einiger Bestimmtheit näher bezeichnen zu können. Ein Graf von San Secondo befand sich unter den Kammerjunkern, welche Ende Juni 1765 die Prinzessin Marie Louise von Parma zu ihrer Vermälung mit dem Prinzen von Asturien nach Spanien zu begleiten hatten.

à mon fils, en lui faisant lire la mienne. Il est convenu que le tort est de son côté, mais vous lui pardonnerez l'empressement, de ne pas vouloir manquer une lettre de vous. Il vous appelle toujours sa petite belle-sœur; il est parti le même jour pour le camp [1]), qu'il a reçu votre lettre.

Je m'acquitte vis-à-vis de vous d'une autre étourderie, qui à mon âge ne convient plus. C'est la mesure de votre époux, que j'ai cru vous avoir envoyée, il y a quelques mois. Je voudrais bien qu'il ait six ans de plus, je les ajouterais de bon cœur aux miens. Mais je vous prie de m'avertir une autre fois, si je retombais encore dans quelque oubli; ils ne sont sûrement pas volontaires, surtout vis-à-vis de vous, ma chère fille, mais ils proviennent de la quantité des affaires que j'ai souvent dans ma tête, qui devient faible et vieille. Je vous écrirai demain de plus par le jeune Rogendorf [2]), qui vient auprès de Firmian. Vous embrassant tendrement, n'oubliez jamais de faire bien mes compliments au duc votre grand-père, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée mère Marie Thérèse.

In dem von Felice Calvi in seinem Werke: Il Patriziato milanese, S. 468—501 mitgetheilten Verzeichnisse des hoffähigen Mailänder Adels von 1776 finde ich einen Scipio de Rossi Grafen von San Secondo, Grand von Spanien und geheimen Rath, und einen Baron Francesco de Rossi San Secondo.

Der Perlas, von dem Maria Theresia hier spricht, war wohl einer der beiden Söhne des Präsidenten der Landesadministration zu Temeswar, Grafen Franz Perlas von Vilana und Rialp, und seiner Gemalin Maria Josepha, geborenen Gräfin Sinzendorff. Der eine hiess Carl, der zweite Joseph; Letzterer diente als Oberstlieutenant in der Armee.

[1]) Bei Iglau in Mähren.

[2]) Der zuerst Bd. I. S. 169 erwähnte Graf Rogendorf hiess Cajetan. Am 27. August 1766 wurde er von Kaunitz dem Grafen Firmian in warmen Worten empfohlen.

Ce 10 septembre (1766).

Madame ma chère fille. Je crois que vous recevrez celle-ci plus tôt que celle que je vous ai écrite hier par Monsieur de San Secondo. Mais il porte, sans le savoir, une mesure qui vous intéresse beaucoup, et que j'ai oubliée longtemps. Puebla et elle ne peuvent assez me dire de vous; je m'en suis entretenue déjà quelques heures avec eux, et vous suis obligée des bontés que vous leur avez marquées. Il m'a raconté, qu'il a failli revenir ici en postillon, si sa femme avait mené avec elle une femme de chambre, qui s'est offerte de venir avec elle. Je sens le prix de cet empressement, mais elle m'a porté une tête d'une vierge qui me fait grand plaisir, d'autant plus qu'on voit que ce n'est pas le maître qui l'a faite, et qu'il faut un commencement à tout. Cette tête ne quitte pas mon cabinet, et je sais bien bon gré à la Melzi de vous avoir trahie sur ce point. Je suis sûre que dans aucune autre occasion elle n'en serait capable; elle vous est trop tendrement attachée, ce qui fait auprès de moi tout son mérite. Je vous prie de me croire toujours votre bien affectionnée mère Marie Thérèse. XX.

Undatirt. (Ende 1766.)

Madame ma chère fille. Monsieur d'Erba étant sur son départ[1]), je le charge d'une bagatelle pour vous; c'est XXI.

[1]) Mit Rescript vom 25. December 1767 empfiehlt Kaunitz dem Grafen Firmian in angelegentlicher Weise ein Gesuch des Marchese Girolamo d'Erba, der bisher als Vicario Pretorio und Vicario di provisione gedient, um die Stelle eines Questore togato beim Cameralmagistrate zu Mailand.

un ouvrage que nos dames allemandes font beaucoup, ma que je n'ai jamais eu l'adresse de faire de même. Ci-deva j'aimais beaucoup à travailler, mais à cette heure depu trente ans les papiers m'ont absorbé tout le temps, et m yeux commencent à me refuser.

J'étais enchantée de plusieurs lettres que vous m'av écrites, et surtout sur celle de mon fils, et que vous me fa siez votre confidente; j'ai trouvé cette tournure bien jolie obligeante. Il se fait peindre en grand pour le prince vot cher père; si je savais que le duc voudrait l'avoir auss je me ferais un grand plaisir de le lui envoyer, mais vous charge de me faire avoir la grandeur, pour le pouvo ordonner tout de suite. Nous ne sommes pas heureux e peintres, ils sont lents et assez mauvais.

Monsieur d'Erba pourra vous mettre plus au fait c tout ce qui nous touche. Il a vu plusieurs fois toute la f mille, mais surtout Ferdinand, et sera un témoin non suspec combien on vous aime ici, étant toujours avec toute la te dresse votre bien-affectionnée cousine Marie Thérèse.

1767.

Ce 7 février (1767).

Madame ma chère fille. Vos lettres me font tous les jours plus de plaisir, non seulement par la façon agréable, avec laquelle vous les couchez, mais surtout par les sentiments de tendresse et de confiance qui y règnent. J'espère que vous expérimenterez toujours de plus, que vous ne vous attachez pas à une ingrate, mais qui sent le prix de l'amitié et de la reconnaissance. XXII.

Je vous suis obligée du compliment que vous me faites sur l'heureuse délivrance de notre incomparable archiduchesse[1]). Un fils vous aurait causé plus de joie, mais se portant si bien mère et fille, on ne saurait assez remercier Dieu, et espérer que dans un an elle nous donnera un prince.

Je vous charge, ma chère fille, des compliments pour le duc le plus souvent que vous pourrez, et vous assure de toute ma tendresse, étant votre bien affectionnée cousine

Marie Thérèse.

---

[1]) Am 14. Jänner 1767 hatte die Grossherzogin von Toscana ihr erstes Kind, die Erzherzogin Maria Theresia zur Welt gebracht.

Undatirt. (Juni 1767.)

XXIII. Madame ma chère fille. C'est Visconti [1]) qui sera s heureux de vous remettre celle-ci. Vous voilà en repos aprè les fatigues du carnaval, dont vous vous acquittez si bien surtout d'une certaine contre-danse, dont toutes les lettre parlent. Nous avons reproduit une aussi de l'année passée qui est assez vive. Ferdinand n'en était pas, maigrissant à vue d'œil à force de grandir, et j'ai devant mes yeux l'exemple de Léopold, qui a fait de même, et m'a caus tant d'inquiétude. Il s'en faut beaucoup, que Ferdinand sou tienne sa danse; il commence à se négliger extrêmement, i en est souvent grondé, exigeant avec justice, qu'à son âg tout se fasse avec exactitude et feu.

Mes compliments, ma chère fille, au duc votre grand père, et croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 27 juillet (1767).

XXIV. Madame ma chère fille. Cet honnête colonel Hinz mann [2]) m'a demandé une lettre pour vous. J'étais d'autan

---

[1]) Ein Graf Visconti begab sich Ende Juni 1767 für einige Zei nach Mailand zur Wiederherstellung seiner Gesundheit; welcher es jedoc war, vermag ich nicht näher anzugeben. In dem schon früher erwähnten von Calvi mitgetheilten Verzeichnisse aller Mitglieder adeliger Familien welche im Jahre 1776 den Zutritt zum Mailänder Hofe besassen, finde sich nicht weniger als siebenundfünfzig Visconti, dreiundvierzig Herre und vierzehn Frauen.

[2]) Johann Georg von Hinzmann, Oberst des damals in Italien liegen den Husarenregimentes Dessewffy. Er starb schon 1768.

plus contente de le charger de celle-ci, pour vous marquer et vous prier en même temps de marquer au duc votre grand-père toute la reconnaissance que j'ai pour la part qu'il a voulu prendre à ma maladie et mon rétablissement, et pour toutes les marques qu'il a voulu me donner de son amitié, et vous, ma chère fille, de votre attachement. Vous auriez perdu une mère et amie qui vous est bien sincèrement attachée, et le sera tant qu'elle existera, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Le colonel pourra vous mettre au fait de ma santé, qui est parfaite de toute la famille, surtout de Ferdinand. Le portrait pour le duc est commencé, et j'espère qu'il réussira mieux que celui pour votre cher père.

Ce 10 août (1767).

Madame ma chère fille. J'ai voulu charger ces Messieurs du portrait de mon fils, et quoiqu'il est achevé, je le trouve si mauvais, que je n'ai pu prendre sur moi de l'envoyer, sans y faire toucher. L'idée de l'ermite est bien meilleure que celui que vous verrez, et j'ai retrouvé ici ma vierge qui me fait grand plaisir; je l'ai toujours devant mes yeux. Je n'ai pas besoin d'un tel secours, vous ayant bien tendrement imprimée dans mon cœur, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse. XXV.

L'empereur compte venir en décembre à Milan, voulant voir la Lombardie au retour de son voyage avec sa

sœur[1]). Je vous prie de dire à Madame de Melzi, que Firmian recevra tous les ordres pour cela, et pour ce qui concerne les dames. Il veut garder le plus exact incognito; que ne puis-je y être en même temps!

Ce 28 octobre (1767).

XXVI. Madame ma chère fille. Votre lettre par le chambellan d'Adda m'a servi de vraie consolation dans ma triste situation pour la perte de ma chère fille Josephe. En même temps ma fille Elisabeth a été attaquée du même mal et de la même mauvaise espèce, mais pas si violemment que la défunte. Nous sommes aujourd'hui au neuvième, je commence à espérer, quoiqu'il y a encore beaucoup à surmonter. La mort de ma chère fille, qui méritait de toute façon toute ma tendresse, a détruit toutes mes idées. Toute l'Italie se ressent de cette perte, et le voyage de l'empereur est différé pour quelque temps, comptant faire le voyage en Hongrie l'année qui vient.

Je me suis longuement entretenue de vous avec d'Adda; j'y ai passé les premiers moments contents depuis le 15 de ce mois. Il est arrivé le jour que ma fille est tombée malade; je n'ai vu personne, n'ayant pas quitté le lit de cette chère malade, qui me donna beaucoup de consolation par sa patience, sa résignation et son courage. D'Adda est vrai et attaché, je le connais bon chrétien et plein d'honnêteté

[1]) Josepha, welche der Kaiser zu ihrer Trauung nach Neapel geleiten wollte.

et de talents, il peut donc juger du mérite et des talents. Il m'a comblée de consolation par tout ce qu'il m'a rapporté de vous, ma chère et aimable fille, de la solidité de votre caractère et religion, base essentielle, qui rend tout le reste bon et facile. Vous pouvez bien juger qu'il n'a pas diminué l'envie de nous revoir un jour, et quoique cela paraisse encore chimérique, je ne m'en détache pas entièrement, et suis cette idée pour ma consolation.

J'ai vu à la fin le portrait de Ferdinand, mais pas achevé. Ce même peintre a été très-occupé à faire le portrait de ma fille, la défunte, comme épouse, pour toute la famille, ce qui l'a empêché d'achever celui-ci. Tous les deux viendront ensemble, celui pour le duc votre grand-père, et celui pour le prince votre père. Je trouve une grande différence de ressemblance, mais le tableau est beaucoup meilleur que celui qui était destiné pour le prince. Le duc aura le choix, je les envoie tous deux pour cela à Milan.

D'Adda m'a fait un grand plaisir en m'assurant de la parfaite santé du duc. Vous ne manquerez jamais occasion de lui faire mes compliments, et de l'assurer de toute mon amitié, étant toujours votre très-affectionnée mère

Marie Thérèse.

Ce 3 novembre (1767).

Madame ma chère fille. Ce cavalier m'ayant tant prié XXVII.
de le charger de quelques lignes, je n'ai pas pu le refuser, d'autant plus, puisque je me fais un grand plaisir de vous marquer le plus souvent que je peux, toute l'étendue de ma tendresse. J'ai la consolation de pouvoir vous marquer que

ma fille est hors de danger[1]), et que je souhaite ardemment, que mes fils ne soient attaqués de la même maladie. Ils se portent très-bien, je les vois de la tribune à l'église, et quand ils sortent sous mes fenêtres, n'osant communiquer avec eux, étant toujours avec ma fille. Cela me fait assez de peine, n'ayant d'autres consolations que de me trouver parmi mes enfants. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

---

[1]) Elisabeth.

1768.

Ce 7 janvier (1768).

Madame ma chère fille. D'Adda pourra mieux vous exprimer de bouche la tendresse que j'ai pour vous. Il est porteur de trois portraits. Le duc votre grand-père voudra choisir et envoyer l'autre au prince votre cher père. Il y a aussi un petit pour vous, mais je trouve celui qui a été destiné, selon la mesure qu'on nous a envoyée, pour le duc, le meilleur. Celui où il y a aussi le vôtre, est très-mauvais, je me remets sur cela à d'Adda. Depuis un an mon fils grandit beaucoup et devient fort; si la petite vérole ne met du dégât, il sera assez bien. Je vous prie, ma chère fille, de vouloir écouter de temps en temps d'Adda, qui vous fera souvenir d'une vieille mère, qui n'est occupée que de votre bonheur. J'ai trouvé toujours en d'Adda beaucoup de religion, délicatesse et sentiments; son attachement pour vous me le rend encore plus estimable; il nous connaît bien ici et pourra vous être utile de vous mettre au fait. Sa discrétion est connue autant que son zèle. Croyez-moi toujours votre bien fidèle mère XXVIII.

Marie Thérèse.

Ce 18 mars (1768).

XXIX. Madame ma chère fille. Je viens de recevoir vos deux lettres et l'incluse pour mon fils. Vous êtes bien aimable de trouver le petit soldat à votre gré; je tâche autant qu'il m'est possible de le rendre digne de vous, et qu'il puisse faire le bonheur de vos jours. Celui qui est destiné pour vous, lui ressemble le mieux des trois portraits, et celui qui est dans ce tableau intéressant avec votre portrait, ne ressemble nullement, et je ne l'aurais pas envoyé du tout, si je ne l'avais déjà annoncé.

Les deux filles de chambre Kittig et Gröller[1]) auront le bonheur de vous remettre ces lignes. Je vous les recommande; leurs pères ont très-bien servi ma maison, et les filles paraissent habiles. Elles sont heureuses de vous voir une couple d'années plus tôt que je ne peux l'espérer, car je ne renonce pas de vous voir, quoique deux ans pour mon âge sont un terme bien éloigné.

Croyez-moi toujours, ma chère fille, votre bien affectionnée mère Marie Thérèse.

Undatirt. (Anfangs April 1768.)

XXX. Madame ma cousine. Je n'ai pas voulu manquer cette occasion pour vous marquer, combien j'étais contente de vos

[1]) Mit Decret des Obersthofmeisters Grafen Ulfeldt vom 22. März 1768 wurden Marianne Kittig und Susanne von Gröller zu Kammerdienerinnen der Prinzessin mit einem jährlichen Gehalte von dreihundert und einem täglichen Kostgelde von anderthalb Gulden, die Barbara Petit aber zum Kammermädchen mit hundertfünfzig Gulden Gehalt und einem Gulden Kostgeld ernannt.

deux lettres, et que vous l'étiez du portrait. Voilà la belle saison qui vient; les promenades pourront se faire, et je sais qu'elles vous sont agréables. Je compte de même, après le départ de ma fille [1]) et celui de l'empereur, qui ne seront distants que de peu de jours, me rendre à la campagne. J'aurai besoin d'un peu de dissipation; ces deux départs laisseront un vide ici, surtout celui de ma fille, qui est pour toujours. Aimant beaucoup tous mes enfants, il me coûte de m'en éloigner. Dans une couple d'années je perdrai encore pour quelque temps un autre, ne comptant pas, si je vis encore quelques années, me priver du plaisir de vous voir ici avec votre époux d'alors; ce ne sera pas une perte pour moi, au contraire une acquisition que je souhaite bien, de vous voir unie avec ma famille, vous aimant tendrement et étant toujours, Madame ma cousine, votre bien affectionnée mère Marie Thérèse.

Ce 7 juin (1768).

Madame ma chère fille. Je vous dois plusieurs réponses XXXI.
sur différentes lettres que j'ai reçues, et qui me font toujours grand plaisir. J'étais un peu plus occupée qu'à l'ordinaire, à écrire tant à ma chère fille [2]) qui, grâce à Dieu, est heureusement arrivée [3]), et n'a su assez se louer de toutes les attentions que le duc et toute la famille lui ont voulu

---

[1]) Caroline. Ihre Abreise von Wien fand bekanntlich am 7. April 1768 statt, während Joseph die Reise nach Ungarn, dem Temeswarer Banate und Slavonien am 17. April antrat.

[2]) Caroline.

[3]) In Neapel.

témoigner[1]), seulement fâchée qu'elle n'a pu profiter qu'un instant; l'arrivée de son frère à Bologne ne lui laissa pas plus de temps.

Je vous prie, ma chère fille, de m'acquitter encore vis-à-vis du duc, votre grand-père. Je suis si accoutumée de ses attentions en toutes occasions, et qui ne me sont chères que comme des témoignages continuelles de son amitié pour moi.

J'espère que celle-ci trouvera déjà le duc de retour, en bonne santé, et Neny m'ayant fait votre commission de souhaiter d'avoir mon portrait en petit, et comme je suis habillée dans les fonctions publiques, je vous l'envoie sans qu'il soit fort ressemblant, mais l'habillement l'est parfaitement. En le regardant, vous verrez et vous souviendrez d'une vieille femme, mais qui vous aime avec toute la vivacité, et ne souhaite de vivre que pour vous, vous voir et embrasser comme sa chère fille, le plus tôt le mieux, et de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Je reçois en même temps l'autre portrait, comme je suis habillée journellement. Neny m'assure que vous seriez bien aise d'avoir l'autre aussi. Celui en coiffe ressemble mieux, Firmian aura le bonheur de vous les présenter. Je vous prie de croire tout ce qu'il vous dira de ma part, ne pouvant jamais en dire assez.

---

[1]) Caroline war am 25. April in Modena eingetroffen, dort festlich empfangen worden und am 26. nach Bologna weiter gereist, wo ihr Bruder Leopold ihrer harrte.

Laxenbourg, ce 22 juin (1768).

Madame ma chère fille. Le colonel Caprara[1]) est le porteur de celle-ci; je crois qu'il trouvera déjà le duc de retour, et par là le séjour de Milan plus animé. Nous sommes ici depuis le retour de l'empereur censés en campagne, mais le temps étant déjà avancé pour la chasse du héron, la jeunesse s'amuse à la promenade, et actuellement on danse, surtout Ferdinand, qui grandit beaucoup et monte beaucoup à cheval ici. La cour, qui a suivi ma fille, est de retour depuis hier et l'a trouvé bien grandi pendant ces deux mois d'absence, ce qui me fit grand plaisir, voyant approcher toujours de plus ce terme, que je désire tant, de pouvoir vous embrasser. Ma tendresse ne finira qu'avec ma vie, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse. XXXII.

Mes compliments à la Melzi.

Ce 7 août (1768).

Madame ma chère fille. Votre portrait et vos lettres, ma chère fille, me font passer bien des moments heureux, mais augmentent en même temps l'envie de vous voir et vous tenir entre mes bras, ce que j'espère, sera plus tôt que je ne l'ai cru il y a un an, puisque mon fils à ma grande satisfaction grandit, et devient fort en même temps. Crivelli[2]) pourra vous dire de plus, qui partira en peu de jours. XXXIII.

---

[1]) Aeneas Graf Caprara, seit 1750 Oberst und Commandant des Tiroler Land- und Feldregimentes.

[2]) Graf Anton Crivelli scheint sich damals mit Gräfin Franziska Pückler, 1747 geboren, vermält zu haben. Sie empfing am 14. November 1768 aus der Hand der Kaiserin den Sternkreuzorden.

J'ai eu la satisfaction que Spech a confirmé la parfaite ressemblance, et tout ce que le reste du monde dit de vos belles qualités et agréments, qui, s'ils sont accompagnés de toute la décence due à votre naissance et à votre destinée, jointe avec la candeur et sincérité d'une âme élevée et noble, ne peuvent que vous rendre heureuse, et tout ce qui vous approchera. Cette perspective me fait encore souhaiter de vivre et de pouvoir vous marquer toujours de plus en plus toute ma tendresse, qui ne finira qu'avec ma vie. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 12 d'août (1768).

XXXIV. Madame ma cousine. Je vous ai annoncé Crivelli il y a quelques jours. Il pourra vous entretenir de plus de toute la famille, mais en particulier de Ferdinand. Votre portrait a fait grand plaisir à nous tous; il y a déjà une infinité de copies; chacun de la famille en veut avoir, mais c'est Ferdinand qui à juste titre aura la préférence, ne lui faisant pas le sacrifice du mien. Il m'est trop cher, d'autant plus, qu'il me paraît que je lis dans ces yeux et dans la douceur de cette physionomie toutes les qualités dont vous êtes douée.

J'ai voulu écrire à Madame de Melzi, mais une chute m'empêche, que j'ai faite, pour laquelle je dois encore me ménager, quoique je sois au reste bien rétablie.

Je suis toujours, Madame ma cousine, votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

Undatirt. (Ende September 1768.)

Madame ma chère fille. Avec quelle consolation, je peux presque dire transport, je vous donne la nouvelle, que votre époux vient de passer heureusement la petite-vérole[1])! Lui-même a le plaisir de vous le marquer, et je me presse autant avec l'envoi de ce courrier, quoique selon les strictes règles on devrait attendre les vingt jours, pour vous tirer plus tôt de l'inquiétude, car ici nous n'en avions pas un instant, hors la mienne sur la décision même de l'inoculation qui m'a bien coûté. Grâce à Dieu que cela soit passé ainsi, et j'étais très-contente des sentiments de piété, courage, patience, que mon fils a marqués dans cette occasion. L'empressement de vous le marquer lui-même, m'a fait grand plaisir. Je tâche de nourrir ces sentiments pour votre bonheur mutuel, qui m'occupe tant par tendresse que par reconnaissance. Je n'ai donc plus à craindre ce terrible mal qui a fait tant de ravages dans ma famille. Même son visage, sa figure se conservera, et il grandira et se fortifiera d'autant plus, ce qui m'intéresse tant, car j'avoue que je ne peux attendre ce moment heureux à vous unir ensemble. Ce n'est pas comme belle-fille, mais comme ma propre fille, que je vous regarde, aussi m'en donnez-vous toutes les raisons à vous aimer et regarder telle. XXXV.

Je vous suis bien obligée de la part que vous avez voulu prendre à ma bévue de chute. J'en suis honteuse et très-obligée de la part qu'on en a voulu prendre à mon âge, et de ma figure; cela était un peu plus sérieux, mais je me suis remise en peu de jours.

---

[1]) Ueber die an Ferdinand und Maximilian vollzogene Inoculation der Blattern vergl. die Geschichte Maria Theresia's VII. S. 335.

Voilà le billet que Ferdinand m'a écrit avant l'inoculation, et une copie du journal que j'ai oubliée de joindre à la lettre au duc. Je vous prie, mon aimable fille, de la lui présenter et de ne manquer aucune occasion de lui réitérer toute ma reconnaissance et amitié.

Je ne sais ce que je dois penser de votre portrait. Ni Firmian ni Neny ne disent pas qu'il est flatté, hors un peu la couleur du teint, mais tout cela n'est rien. Ce sont vos grandes qualités, votre affabilité, votre application et vos talents, qui nous rendent heureux, et votre docilité de vouloir bien écouter les bons conseils. A tout âge on en a besoin, trop heureux si on se procure des amis qui veulent vous en donner. Les miens partent d'un cœur bien tendrement attaché à vous, et ne finiront qu'avec ma vie, étant toujours votre bien affectionnée mère Marie Thérèse.

Le médecin proteste d'envoyer la moitié d'un journal; il suivra à la fin de la cure.

Undatirt. (Herbst 1768?)

XXXVI. Madame ma chère fille. Le marquis Litta[1]) comptant retourner à la maison paternelle, je le charge de ces lignes. Il souhaiterait être employé, et j'en serais charmée, ayant montré beaucoup de zèle et d'application ici, et son vieux

[1]) Der junge Marchese Antonio Litta war von 1765—1768 Zögling des Theresianums und scheint im Herbste 1768 seine Studien daselbst vollendet zu haben. Er spielte bekanntlich später eine sehr grosse Rolle und wurde von Napoleon I. zur Herzogswürde erhoben und zum Grosskanzler des Königreiches Italien ernannt.

père comme sa mère méritant cette consolation, l'empereur même rendant justice aux mérites de toute cette famille.

Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 27 novembre (1768).

Madame ma chère fille. Cet officier se rendant dans XXXVII.
sa patrie pour accélérer son établissement, je l'ai voulu charger de celle-ci, vous marquant le plaisir que m'a fait votre dernière lettre, et le dessin et l'étoffe. Que je sais bon gré à la Melzi de vous faire des trahisons pareilles, qui me causent tant de plaisir et rendent justice à votre mérite et talents.

Vous aurez le plus beau temps pour votre *villeggiatura,* car actuellement il fait encore comme en septembre. On se promène encore chez nous, hors moi qui ne le fais jamais ou rarement, étant fort épaisse et les jambes enflées. Il me coûte de me donner du mouvement, et la coutume de n'en plus faire, y contribue aussi, et la paresse achève l'inaction.

Grâce à Dieu, tout le monde ici se porte bien, surtout les inoculés, et Ferdinand est aussi grand que Crivelli, mais bien maigre et fluet. Il est à cette heure très-occupé à se perfectionner et achever ses études. J'en suis assez contente, quoique nous sommes un peu distraits quelquefois. Il n'aura pas la grande application de Léopold, mais plus d'agréments, et aimera plus les plaisirs, si l'empereur ne le rend, à ce qu'il dit, philosophe, et dont je ne suis pas inquiète, ne tenant même rien sur cette prétendue philosophie, qui consiste à ne s'attacher et n'aimer rien, ni spectacle, ni

chasse, ni jeu, ni danse, ni conversation. Je trouve ces gens à plaindre, d'avoir tant de plaisirs de moins, plutôt qu'à les imiter.

Notre carnaval ne sera pas fort bruyant; on dansera toutes les semaines une couple de fois, et tous les jours spectacle, hors les vendredis.

Le mariage de ma fille[1]) est différé à la fin d'avril. Elle ne viendra en Italie qu'à la moitié ou fin de mai. Celui de ma cadette[2]) se fera à peu près dans le même temps l'année 1770, et celui de Ferdinand, à ce que j'espère, ne tardera plus guère après celui-ci; je le souhaite bien sincèrement et avec un empressement sans égal. Vous embrassant tendrement, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 19 décembre (1768).

XXXVIII. Madame ma chère fille. Je partage bien sincèrement tout ce qui peut vous toucher, et l'attention de m'avoir écrit tout de suite, m'a bien obligée.

N'ayant pas connu Madame votre grand'mère, sa perte ne peut vous toucher que par rapport à la princesse votre chère mère[3]). Vous me dites qu'elle se porte bien; cela me consola, et son unique soutien et consolation est votre cher

---

[1]) Amalie.

[2]) Antonie.

[3]) Es handelt sich hier um die am 25. November 1768 zu Massa verstorbene Grossmutter der Prinzessin Marie Beatrix von mütterlicher Seite, die Witwe des am 18. August 1731 verstorbenen Herzogs Aldemar oder Alderand von Massa und Carrara aus dem Hause Cibo. Dieselbe hiess Ricciarda und war eine Tochter des Fürsten Camillo Novellara.

grand-papa et vous. Elle mérite que vous vous donniez tous les soins à la consoler, et ne négliger aucune occasion de lui être utile auprès du duc votre grand-père.

Le temps a favorisé cette année le séjour de Varese. Depuis six jours l'hiver a commencé, mais aujourd'hui toute la neige est disparue, et il pleut. J'espère que vous serez de retour à Milan. Le carnaval qui approche, remplacera les promenades et vos applications rempliront le reste de l'hiver.

Je suis bien aise d'entendre que vous vous exercez aussi à la musique; il me paraît que vous n'avez qu'à vouloir et vous réussissez en tout. Je ne dis pas cela pour vous flatter, mais pour vous animer à continuer et remercier Dieu des dons que vous en avez reçus, et de me croire toujours votre bien affectionnée mère Marie Thérèse.

Mes compliments à la Melzi.

1769.

Ce 22 janvier (17(

XXXIX. Madame ma chère fille. Ce monsieur retourn. Milan et m'ayant demandé quelques commissions, je n jamais de plus agréables que pour vous assurer le plus so de ma tendre amitié. Piantanida [1]) pourrait vous dir(nouvelles de Ferdinand; il l'a vu au bal, et quoiqu'il a vais visage et est maigre, à force de grandir, il se très-bien et fait toutes les fatigues du carnaval. Je n(plus si contente comme il danse, il se néglige furieuse Je suis toujours occupée de vous et me figure ma fille danser, ce que tout le monde dit en perfection. J'e de le voir un jour; le plus tôt serait le mieux. Je \ furieusement et n'ai guère de temps à perdre.

Cristiani partira en quelques semaines. Je compte écrire plus par lui, vous priant de vouloir bien faire compliments au duc votre grand-père, étant toujours fidèle mère Marie Thér(

Mes compliments à Madame Melzi.

---

[1]) In dem Verzeichnisse von 1776 befinden sich fünf Mitglie(Familie Piantanida. Ich weiss nicht welches hier gemeint ist.

Ce 25 juillet (1769).

Madame ma chère fille. Mon silence était long, mais je n'étais pas moins occupée de vous, et je vous en aimais, si cela se peut, encore plus. L'empereur[1]), ces Messieurs qui le suivent, et tout le monde ne peuvent assez me dire de vous; jugez combien je leur porte envie. Je me flatte qu'au plus tard en deux ans j'aurai la même consolation, et je ne souhaite de vivre que pour vous. XL.

Mon fils grandit à vue d'œil: il ne sera pas beaucoup plus petit que l'empereur, et il sera, s'il continue ainsi, plus grand. Il lui ressemble un peu, mais est moins bien, surtout la bouche. Poggi[2]), qui le voit de temps en temps familièrement, pourra rendre bon compte. Il paraît que la santé délicate de Poggi s'accommode très-bien avec notre climat, le trouvant beaucoup mieux que quand il est arrivé.

Voilà bientôt la saison pour se rendre à la campagne. Votre santé s'en trouve toujours bien, et vous ne négligez pourtant rien de vos occupations. La musique, la danse, le dessin se perfectionnent toujours. Tant de talents avec tant d'agréments sont difficiles à trouver ensemble, et ceux qui ont eu soin de les cultiver, sont bien récompensés, et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

---

[1]) Joseph war bekanntlich auf seiner Reise durch Italien am 23. Juni 1769 in Mailand eingetroffen, hatte dort längere Zeit verweilt und war fortwährend in lebhaftem Verkehr mit seiner zukünftigen Schwägerin gestanden.

[2]) Graf Alexander Poggi war damals, als Nachfolger des Grafen Montecuccoli und als Vorgänger des Abbate Marchisio, Gesandter des Herzogs von Modena in Wien.

Ce 15 septembre (1769).

XLI. Madame ma chère fille. Cristiani restera quelque temps en chemin, voulant prendre des bains à Padoue. Il a furieusement travaillé ici, il a besoin de repos. Je vous le recommande comme fils d'un père qui est cause de l'alliance tendre et étroite entre nos maisons. Ce nom me sera toujours cher, et le fils mérite par lui-même, par son application et ses mérites nos attentions. Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 29 septembre (1769).

XLII. Madame ma chère fille. Je vous recommande les deux Valmagini, qui auront le bonheur de vous présenter celle-ci. Lui est un ancien serviteur qui m'a bien servie[1]) et qui veut finir ses jours en paix dans sa patrie. Elle m'a servie et est Lorraine. Je vous envoie ces tablettes; il est juste que vous ayez votre beau-frère et le chef de la maison. Je ne le trouve pas bien, mais il n'est pas possible de le faire bien ressemblant, ne se faisant peindre. J'ai voulu ajouter le mien dans un autre goût; si cela réussit, vous le recevrez par Cristiani. Si le temps ne vous favorise plus qu'ici, vous aurez un vilain automne à Varese. Ce que vous me mandez, que l'Infante[2]) vous écrit avec tant d'amitié, n'est qu'une suite de la tendresse qui règne pour vous dans toute la

[1]) Schon vor einem Vierteljahrhundert hatte Ignaz von Valmagini den Umbau des Schlosses zu Schönbrunn nach dem von Anton Paccassi herrührenden Plane geleitet. Im Jahre 1749 kommt er als k. k. Bauinspector und Controlor vor.

famille, et de la justice qu'on rend à vos mérites. Il n'y a qu'une voix là-dessus. Jugez de la consolation dont je jouis, espérant, si le bon Dieu me laisse en vie, vous voir et embrasser moi-même, et vous recevoir des mains de votre grand-père, auquel je dois ce bonheur uniquement. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Je rouvre cette lettre qui était destinée pour les Valmagini. Ceux-ci s'arrêteront encore quelques jours ici, et la jeune comtesse Meda partant, je vous la recommande, étant très-bien élevée et la fille du feu vice-président d'ici, Buol, qui a servi avec grande distinction, et toute sa famille[1]).

Ce 8 octobre (1769).

Madame ma chère fille. Le secrétaire Corti qui a XLIII. achevé ici l'ouvrage de l'arrangement de l'archive à ma satisfaction, aura le bonheur de vous présenter celle-ci, et de vous assurer que nous jouissons, grâce à Dieu, tous d'une bonne santé, nonobstant le mauvais temps qu'il fait, et qui nous a chassés de Schönbrunn en ville à mon grand regret. Je suis sûre qu'il fera encore beau, mais ces jours-ci ont été trop mauvais pour les pouvoir soutenir.

A la fin de la semaine partira la nouvelle femme de chambre pour vous. Je vous prie de le dire à Madame

[1]) Die schon Bd. II. S. 85 erwähnte Gräfin Meda war die Tochter des Freiherrn Anton Franz von Buol, der im Jahre 1761 zum Vice-statthalter bei der niederösterreichischen Landesregierung ernannt worden und am 30. Mai 1767 gestorben war.

Melzi. Elle s'appelle Gautier [1]), et je me flatte que vous en serez contente comme des autres, mon but étant en tout, que vous soyez bien servie, et que tout ce qui dépend de moi, doit vous prouver la tendresse et amitié, avec laquelle je suis toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

---

[1]) Mit Decret des Obersthofmeisters Grafen Ulfeldt vom 21. October 1769 wurde die schon Bd. I. S. 318 erwähnte Johanna von Gautier wegen der bevorstehenden Vermälung der Marianne Kittich zur Kammerdienerin der Kaiserin mit der Dienstleistung bei der Prinzessin Marie Beatrix in Mailand ernannt.

1770.

Ce 23 janvier (1770).

Madame ma chère cousine. Je n'ai pas cru, à la place de vous répondre sur votre charmante lettre du 26, que je devrais commencer l'année à vous donner part de la perte de ma chère petite-fille que nous venons de perdre [1]). Cette perte est d'autant plus grande, que c'était une enfant unique et pleine de talents et charmes; elle faisait les délices de son père, son unique amusement. Il sent très-fort, quoiqu'en philosophe chrétien, cette perte; je crains même pour sa santé. J'en suis moi-même si accablée, que je n'ai de force que d'écrire ce peu de lignes, vous priant de dire au duc, votre grand-père, cette affligeante nouvelle. Connaissant son cœur et son amitié pour nous, je sais combien tous les deux vous partagerez notre malheur, étant toujours, Madame ma chère cousine, votre très-affectionnée cousine XLIV.

Marie Thérèse.

---

[1]) Josephs Tochter Therese war an demselben Tage gestorben.

Ce 20 d'avril (1770).

XLV. Madame ma chère fille. Je vous annonce le mariage de ma fille cadette avec le dauphin, célébré hier au soir à notre grande satisfaction. J'ai toujours pensé à vous, que ce sera à cette heure le vôtre qui sera le premier, et qui me comblera de consolation, vous voyant à la fin unie à mon fils, après l'avoir souhaité si ardemment.

Le rétablissement du duc, votre grand-père, me fait d'autant plus de plaisir, que j'étais en peine, s'étant confié à un mauvais sujet qui ose tout entreprendre. Grâce à Dieu que cela soit passé si heureusement.

Croyez-moi toujours, ma chère fille, votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 27 (juin 1770).

XLVI. Madame ma chère fille. C'est Monsieur Scotti[1]) qui aura le bonheur de vous remettre celle-ci, et pourra vous assurer que, grâce à Dieu, nous nous portons tous bien, que j'attends avec la dernière impatience l'arrivée de mon fils de Florence et de ma belle-fille; je compte même aller jusqu'à Grätz à leur rencontre[2]). Nous possédons actuellement ici le prince Charles, mon beau-frère, et ma belle-sœur, qui se portent à merveille, et j'en ai une grande consolation de les

[1]) Etwa der aus der Lombardie stammende Professor der Pferdeheilkunde in Wien, Ludwig Scotti. Ich finde aber auch einen Grafen Joh. Bapt. Scotti als Beisitzer des heraldischen Tribunals in Mailand.

[2]) Am 30. Juni 1770 fand die Abreise der Kaiserin und Josephs nach Eggenberg bei Graz statt, um dort mit Leopold und dessen Gemalin zusammenzutreffen und sie nach Wien zu geleiten.

avoir revus après une absence de cinq ans; mais notre entrevue nous a coûté bien des larmes.

Vous m'avez marqué par le comte Colloredo[1]), que vous voulez prendre part à ce que la famille se rassemble, et que vous souhaiteriez assez d'en être aussi. Comptez, ma chère fille, que vous n'y serez pas de trop, et si le bon Dieu m'accorde plus d'années, qu'un de mes premiers soins et souhaits seront de vous voir, et qu'il faut des raisons bien fortes pour votre propre bien, qui m'arrêtent de résister à ce désir d'autant plus vif, que tout le monde ne peut assez parler de vos charmantes qualités. Colloredo en est extasié; mais qui ne l'est pas? Que mon fils est heureux!

J'ai voulu vous écrire par Crivelli, son chambellan; j'étais un peu incommodée de la crampe, ce qui m'arrive à cette heure plus souvent, devenant vieille, mais cela est sans conséquence, mais incommode.

J'espère, le beau temps vous fera faire plus de mouvement, ce qui vous fait toujours grand bien, et que le duc, votre grand-père, se porte bien, surtout avec ses yeux. Bien mes compliments à lui et à la Melzi, et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

L'empereur entre dans ma chambre; me trouvant à écrire, il me charge de vous faire ses tendres compliments; ce sont ses propres mots.

---

[1]) Graf Franz Colloredo, ältester Sohn des Reichsvicekanzlers Fürsten Rudolph Colloredo und daher nach dessen Tode sein Nachfolger in der Fürstenwürde. Im April 1770 war er von seinem Posten eines kaiserlichen Botschafters in Madrid zurückgetreten und hatte sich von dort über Italien wieder nach Oesterreich begeben.

Ce 18 juillet (1770?)

XLVII. Madame ma chère fille. C'est un baron Révay [1]), Hongrois, qui va à Rome pour se perfectionner dans l'état ecclésiastique qu'il a pris. N'étant pas pressé pour quelques semaines, il passe par Milan, pour avoir le bonheur de vous connaître et vous faire sa cour. Je trouve ce désir si juste, que je n'ai pu lui refuser ces lignes. Si je ne vous écris, ne croyez pas que je ne sois continuellement occupée de vous et de votre futur. Je crois vous être plus utile par là, et vous donner des marques réelles de ma tendresse, que si je vous chargeais de mes lettres. Outre le travail ordinaire, dont je suis chargée, celui dont je m'occupe entièrement à cette heure pour votre avenir, m'accable un peu; mes années, les chaleurs mettent un peu d'entraves.

Je me rassure que vous avez assez de confiance en moi et en ma tendresse, que vous ne me taxerez jamais de manquer sur ce point, et qu'il faut une raison aussi forte pour me faire manquer à m'entretenir avec une fille, qui mérite de toute façon toute ma tendresse, et qui procure beaucoup à me rendre tolérables mes vieux jours. Dans l'espérance de l'embrasser un jour, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Mes compliments au duc, votre grand-père, et à Madame de Melzi.

---

[1]) Graf Johann Révay, eine Neffe des Bd. II. S. 432 erwähnten Bischofs Grafen Anton Révay. 1748 geboren, wurde Johann Révay 1774 Domherr in der Zips, 1783 Grosspropst von Neutra und 1788 Bischof in der Zips. Er starb 1806.

Undatirt. (August 1770?)

Madame ma chère fille. C'est le général Koch, officier XLVIII.
de distinction, qui aura le bonheur de vous remettre celle-ci, et vous voir. Il cherche le rétablissement de sa santé en Italie; je le souhaite bien, tant pour ses propres mérites que pour ceux de son père, qui m'a servie comme secrétaire intime de cabinet avec tout le zèle et fidélité longues années, et les plus pénibles de mon règne, mais pas les plus tristes, nonobstant les revers que j'ai essuyés. Rien n'est à comparer à la plus malheureuse année 1765, et depuis celle-ci ma vie ne fait que traîner. Ma lettre se ressent du mois malheureux, où nous nous trouvons. Je trouve ma consolation, quand je pense à vous et ne souhaite à prolonger mes jours qu'autant à pouvoir vous serrer tendrement entre mes bras. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Mes compliments au duc et à Madame Melzi.

Ce 7 octobre (1770).

Madame ma chère fille. Votre chère et charmante lettre XLIX.
par Khevenhüller[1]) m'a fait grand plaisir. Rien de plus flatteur que l'empressement que vous me marquez, et même

[1]) Der zuerst Bd. I. S. 68 und seither oft erwähnte Graf Sigismund Khevenhüller, welcher im Spätherbste 1771 Obersthofmeister des Erzherzogs Ferdinand und 1775 kaiserlicher bevollmächtigter Generalcommissär in Italien wurde, war von 1763 an Gesandter in Turin und brachte den Winter 1770—1771 in Wien zu.

l'envie à la grande-duchesse, qu'elle se trouve avec nous. Je compte bien, si le bon Dieu me laisse encore vivre une couple d'années, de vous voir. Mon empressement égale le vôtre, et sans des fortes raisons pour votre bien seul il y a longtemps que j'aurais succombé à l'envie de vous voir avec nous. Tout le monde parle de même sur vos charmantes qualités. Je vous prie d'attendre encore onze mois, et alors, s'il plaît à Dieu, vous serez bien prête de ne pas porter le nom seul de chère fille, mais de l'être effectivement, si le duc le trouve convenable. Je vous prie de ménager votre santé, de manger un peu plus (on me dit que vous maigrissez), et de croire que jamais moment plus heureux pour moi ne sera que de vous tenir entre mes bras, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 5 décembre (1770?).

L. Madame ma chère fille. J'ai la plus grande joie de voir partir Paccassi [1]); il est chargé de bien des commissions qui me comblent de joie. J'en suis si remplie, qu'à force de vouloir tout éclaircir et d'en être continuellement occupée, je n'achève rien et me confonds moi-même. Il vous présentera un déjeûner de porcelaine d'ici, je vous prie de le présenter au duc, votre grand-père, de ma part, et de lui renouveler toute ma reconnaissance d'avoir destiné de

---

[1]) Der in dem Briefe der Kaiserin an Ferdinand vom 10. December 1772 (Bd. I. S. 168) erwähnte Oberhofarchitekt Freiherr Nicolaus von Paccassi war, wie sie selbst dort erzählt, schon geraume Zeit vor der Vermälung Ferdinands nach Mailand abgeschickt worden, um an dem Palazzo Clerici, den der Erzherzog mit seinem Hofstaate bewohnen sollte, die erforderlichen Bauten vorzunehmen.

préférence à ma famille ce cher et plus que cher trésor, la charmante princesse Marie. La façon, d'avoir envoyé encore en dernier lieu une estafette exprès, qui devait porter des arrangements à ce sujet, pour la veille de ma fête, m'a sensiblement touchée: il n'y a que le duc capable de tels sentiments d'attachement et de délicatesse, dont je vous charge, ma plus que chère fille, de lui marquer toute ma reconnaissance et amitié, honteuse d'être si tardive à le lui marquer.

J'avoue, depuis six semaines Paccassi est tous les jours à partir. Je voulais par lui exprimer mes sentiments, et je dois en même temps avouer ma faute, que je n'ai jamais pu me contenter de tout ce dont je voulais le charger, pour l'accomplissement de cette tant désirée union. Faites donc bien mes excuses, ma chère fille, à votre grand-père de cette négligence de ma part, qui ne peut être excusée que par le sujet qui occupe si agréablement mon cœur, et qui en est la cause. Je vous prie de me croire aussi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Undatirt. (Ende 1770?)

Madame ma chère fille. Voilà l'épreuve qu'on a faite LI.
ici de la porcelaine non-cuite, que je vous ai marquée, que je vous enverrai. Je joins un petit filet de diamants, qui sont ici fort à la mode, qu'on porte en voyage ou à la campagne. Pour la parure cela ne va pas; vous comptant à Varese, ce sera convenable.

Le porteur de celle-ci est le fils d'un homme que j'ai bien estimé [1]). Je vous le recommande; il mérite lui-même

[1]) Maria Theresia meint hier ohne Zweifel Paccassi's Vater Anton, von dem soeben auf S. 104 die Rede war.

par ses bonnes qualités qu'on l'estime. Je vois avec grande satisfaction vos progrès en tout genre, et toutes nos gens de retour, hommes ou femmes, ne peuvent me dire assez de vous. Ce sont des moments bien heureux, que je passe, aussi je me les fais répéter par chacun. J'ai passé une couple d'heures avec l'empereur sur la maison de Milan. On a beaucoup parlé de vous, et quoiqu'il est l'homme le plus injuste sur le chapitre des femmes, il n'a pu que confirmer tout le bien de ce que les autres disent de vous. Jugez de ma satisfaction et en même temps de mon dépit. La conversation a fini vivement. Quoique bien âgée et encore plus par mes malheurs, j'ai encore des moments d'ancienne vivacité, mon cœur ne pouvant pas aimer tranquillement. Je suis trop attachée, quand je m'attache une fois, et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

1771.

Ce 17 janvier (1771?).

Madame ma chère fille. L'abbé Vismara retourne; j'ai voulu le charger de ces lignes en réponse à deux des vôtres. Le grand empressement que vous me marquez, de me voir, est obligeant pour moi, mais augmente mes regrets de ne pouvoir m'en flatter que dans quelque temps d'ici. Vous pouvez être persuadée, qu'en me privant de cette tant désirée consolation, qu'il n'y a que votre bien-être et celui de mon fils, qui en sont la cause; il vaut mieux à l'exemple de Léopold, que vous rangiez vous deux vous-mêmes votre maison, et que vous venez après ensemble me combler de joie, en voyant un second mariage si parfaitement rangé que celui de Léopold. Je m'en flatte d'autant plus, que vous avez toutes les vertus, talents et agréments pour fixer un jeune homme. Je ne vous mets pas le terme de quelques années, mais le plus tôt pour moi, qui n'a plus guère à attendre, sera le mieux. LII.

J'espère que l'architecte Paccassi sera arrivé et aura porté tout à Firmian pour les arrangements qui doivent se prendre sous les yeux du duc et selon son agrément, n'ayant d'autre vue, que de lui prouver en tout, combien je lui suis reconnaissante et attachée, et croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 24 mars (1771).

LIII. Madame ma chère fille. Je ne saurais voir partir Khevenhüller sans le charger de ces lignes. Il retourne pour être au mariage de la princesse de Savoye[1]). C'est un fils d'un père qui a été toujours très-attaché à la personne de feu l'empereur, ainsi bien estimé de moi. Toute la famille a des mérites envers notre maison, et la mère a été dame de cour à feue ma mère. Il a pour femme une princesse Liechtenstein qui est très-aimable, et une quantité d'enfants; cela fait un ménage très-bon, autre sujet de recommandation chez moi.

Nous entrons dans nos dévotions, et je suis tous les jours plus contente de votre époux; il se forme beaucoup, et est très-occupé pour se rendre digne de vous, ma chère et aimable fille. Votre bonheur est ce qui m'occupe le plus, et la seule perspective qui me soutient au milieu des dispositions guerrières, que je crains cette fois d'autant plus, l'empereur comptant s'y trouver. J'avoue, cela me fait trembler. Le duc, votre grand-père, sait les inconvénients des campagnes en Hongrie, surtout pour les maladies. Il a bien voulu en courir tous les risques; faites-lui toujours bien mes compliments, et croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

---

[1]) Graf Sigismund Khevenhüller kehrte im Frühjahre 1771 nach Turin zurück, um der am 21. April dieses Jahres durch Procuration stattfindenden Trauung der Prinzessin Marie Louise Josephine von Savoyen mit dem Grafen von Provence beizuwohnen. So wie von ihm, war auch von seiner Gemalin Amalie, einer Tochter des Fürsten Emanuel Liechtenstein, dann von seinen Eltern, dem Fürsten Johann Joseph und der Fürstin Caroline Khevenhüller, gebornen Gräfin Metsch, in den vorhergehenden Briefen der Kaiserin schon sehr häufig die Rede.

Ce 5 d'avril (1771).

Madame ma chère fille. La vôtre du 26 me rassure sur la petite incommodité que vous avez ressentie par le grand froid qui est revenu ces jours-ci. Il faut se ménager à cette heure beaucoup, et prendre des forces et du courage. Ma chère et plus qu'aimable fille, point des doutes sur votre mérite, je suis sûre que mon fils sera bien amoureux, et qu'il sera bien heureux, pourvu qu'il puisse remplir de même votre attente. LIV.

Je ne peux vous cacher la malice, dont je me suis servie. Le portrait que ce peintre allemand a fait de vous, et qui a assez mal réussi, est dans mon cabinet où je me tiens. J'ai fait tirer une copie bien plus mauvaise encore, et celle-ci est dans la chambre de votre époux. Je l'ai fait exprès pour qu'il s'accoutume à cette princesse, et en trouve toute une autre. L'empereur, sa suite, tous les gens qui viennent d'Italie, trouvent abominable ce portrait, et plus qu'ils le méprisent, et plus j'en sens de la consolation.

Vous ne sauriez vous imaginer l'empressement que j'ai de vous tenir entre mes bras, mais cela doit céder à l'idée de votre bonheur, et je trouve très-nécessaire que vous vous connaissiez vous-même bien, avant que de venir ici.

Firmian a les ordres de venir ici. Si vous avez quelque chose sur le cœur, je vous prie de vous ouvrir à lui; il a les ordres de demander les vôtres, et je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

A Presbourg, ce 10 juillet (1771).

LV. Madame ma chère fille. J'ai hésité à vous écrire que ce peu de lignes après dix et plus des plus charmantes et touchantes lettres que j'ai reçues depuis une couple de mois de vous. N'attribuez pas ce manque à une négligence ou moins de tendresse, au contraire, je ne suis occupée jour et nuit que de vous et de votre bonheur, autant qu'il peut dépendre de moi. Je suis plus occupée que jamais à raisonner avec votre époux, et j'en suis assez contente, je vois même de l'empressement de se trouver avec vous, ce qui m'enchante, et que vous pouvez bien croire, que je nourris. Le jour du départ est fixé au 23 de septembre, son arrivée en Italie, à Mantoue, sera le 8 et le jour des noces le 15. C'est le fourrier de la cour[1]) et un tapissier qui auront le bonheur de vous remettre celle-ci; que ne suis-je à leur place!

Firmian vous rendra un bon compte de mes occupations; ma vieille tête, la faiblesse de mes yeux et du bras droit, où j'ai une faiblesse et des enflures depuis quelques années, m'empêchent souvent de suivre les sentiments de mon cœur.

Ma chère fille, j'espère que vous voudrez me rendre la justice, que rien ne peut diminuer l'attachement que je vous porte, et que votre bonheur fera celui de mes jours. Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Bien mes tendres compliments au duc. Madame de Melzi doit aussi trouver ici mon souvenir.

---

1) Der Kammerfourier Johann Georg Zinner.

Ce 17 août (1771).

Madame ma chère fille. Je vous recommande le porteur de celle-ci[1]), souhaitant qu'il ne prenne la goutte en chemin ou à son arrivée. Il est vieux; il a été mon maître de musique il y a trente-huit ans. J'ai toujours estimé, de préférence à toutes autres, ses compositions; il a été le premier qui a rendu la musique plus agréable, plus légère. Il a travaillé beaucoup; il se peut qu'il ne réussisse à cette heure plus si bien, mais je lui sais toujours bon gré, d'avoir entrepris avec tant de vivacité cet ouvrage, et de se rendre lui-même à Milan. LVI.

Il vous porte une bagatelle de ma part, c'est l'ouvrage favori des dames d'ici. La Piani vous en pourra dire, combien il est en vogue ici; je ne m'en suis jamais servie qu'en couches au lit. Monsieur de Crivelli viendra en huit jours vous faire nos compliments[2]).

Je vois partir tous les deux jours avec la plus grande satisfaction du monde et des coffres, quoique le départ de mon fils me coûtera. Je vois approcher ce moment avec empressement, puisqu'il vous rend votre époux, si longtemps attendu. Je prie Dieu, que c'est pour votre consolation mutuelle; je l'espère. Il est un peu incommodé depuis hier; il a le sang extrêmement vif, il faut le garder de trop d'échauffement, et le saigner plus souvent. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

---

[1]) Johann Adolph Hasse. Vergl. Bd. I, S. 85, Anm. 2.

[2]) Der schon früher erwähnte Graf Anton Crivelli, bisher Kammerherr der Erzherzoge Ferdinand und Maximilian, erhielt am 24. August 1771 die Würde eines geheimen Rathes.

Ce 22 août (1771).

LVII. Madame ma chère fille. Je vois partir avec joie tout ce monde qui vient pour vous servir. Je vous recommande ce digne homme et sa garde[1]; j'espère qu'ils mériteront toujours vos bontés. J'ai à la nation hongroise tant d'obligations, que je ne peux que vous la recommander de même en toute occasion. Chaque départ me fait espérer de vous revoir plus tôt; ce sera un moment bien heureux. Si je ne suivais que mon cœur, ce serait ce moment, où je dicterais votre départ; mais je pense à vous, mes chers enfants. Vous voyez l'excellent ménage en Toscane commencé de même, et alors les moments voleront pour nous retrouver. Je vous embrasse tendrement. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 27 d'août (1771?).

LVIII. Madame ma chère fille. Vous recevrez plusieurs de mes lettres; à cette heure tout le monde part. Je ne vous recommande pas cette dame; votre cœur, votre politesse parlent pour elle, étant sœur de la Melzi[2].

Firmian ne partira que le 9; vous recevrez par lui tout plein de papiers; mon cœur y sera tout entier, et ma tendresse pour vous, étant toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

---

[1]) Wohl die unter Commando des damaligen Rittmeisters Dravetzky nach Mailand entsendete Abtheilung der ungarischen Leibgarde.

[2]) Von den vier Schwestern der Fürstin Melzi lebten damals nur mehr zwei: Josepha Elisabeth, vermält mit Adam Anton Graf Grundemann, und Marianne Eleonore Gräfin Sinzendorff, von der schon mehrmals die Rede war. Wahrscheinlich ist auch hier die Letztere gemeint.

Ce 30 d'août (1771).

Madame ma chère fille. Monsieur de Crivelli est le porteur de celle-ci. En trente-huit jours mon fils aura le bonheur de vous embrasser de ma part, et bien tendrement. Il est le porteur de son portrait qui est assez bien, et du mien, mais il faut y ajouter vingt ans. Mais je rajeunis quand je pense à vous, et je vois partir mon fils avec moins de douleur dans l'idée, que d'autant plus tôt nous nous reverrons. On ne saurait en avoir un empressement plus fort; tout ce qu'en dit tout le monde, mais avant tout le témoignage du fidèle Firmian et de la Khevenhüller, qui ne parlent de vous qu'avec transport et la larme à l'œil par tendresse. Que je suis charmée, que vous faites des conquêtes si vite! LIX.

En huit jours mon fils sera tout à vous; c'est tout ce que je souhaite. Votre bonheur est le seul que je cherche, mais pas trop de réflexions, elles vous maigrissent; point trop d'humiliation ni trop vous trouver mal. Il est très à sa place, que vous voulez le croire, mais il ne faut pas l'apprendre à d'autres plus qu'ils ne le trouvent eux-mêmes. Pardonnez-moi cette petite leçon, mais je vous aime si tendrement, que je voudrais prévenir tout ce qui pourrait vous faire un jour de la peine.

Crivelli est un honnête garçon, il a été attaché à mes fils et pourra vous dire tout plein d'anecdotes intéressantes, si vous voulez le questionner, quoique Firmian sera celui qui vous mettra entièrement au fait de tout; il partira, j'espère, le 10. Croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Mes compliments à la Melzi.

Ce 12 septembre (1771?).

Madame ma chère fille. Le maréchal Botta m'ayant demandé une lettre, je le charge de ces lignes qui vous seront remises un peu tard, mais en toute occasion je suis charmée de vous renouveler tous les sentiments de tendresse que j'ai pour vous. Pourquoi ne puis-je être avec vous au mois de janvier! Je vous charge, ma chère fille, de faire bien mes tendres compliments de ma part à mon fils; quand il viendra à Milan, j'y serai plus qu'à Vienne, l'aimant beaucoup, et son absence me coûte. Je lui dois bien ce plaisir, après toutes les peines qu'il s'est données pour moi.

Je vous prie de montrer de la bonté à Botta, qui est un ancien serviteur de la maison, et que j'estime beaucoup. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 14 septembre (1771).

Ma chère et aimable belle-fille. *Il consultore* Pecc[illegible] aura le bonheur de vous remettre celle-ci. Après-demain ce sera le départ de Firmian, en quatre jours celui de votre grande-maîtresse[1]), que je chargerai tout plein de commissions. Je vois partir tout ce monde avec plaisir, et en neuf jours mon fils. Je ne sais si cette fermeté se soutiendra jusqu'à la fin, mais ma sensibilité, en perdant un fils, sera récompensée en vous acquérant comme fille, et vous le remettant entre vos mains, je serai tranquille sur son sort, et

[1]) Bekanntlich die Gräfin Khevenhüller-Liechtenstein.

me flatte d'en avoir autant de consolation que de Léopold, et vous embrasse tendrement. Votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Bien mes compliments à la Melzi.

Ce 15 septembre (1771).

Madame ma chère cousine. Je vois partir avec plaisir Firmian. Peu de jours après son arrivée mon fils aura le bonheur de vous voir. Courage, ma chère fille, point de faiblesse, point de doutes; vous êtes très-bien, quand vous êtes au naturel, mais si la timidité, la défiance de vous-même s'en mêlent, vous ne serez jamais moins bien que dans le moment, où vous serez avec votre époux. Je le[1]) charge d'un paquet à votre adresse, qui contient une toison que je vous prie de lui remettre vous-même comme une marque de votre approbation pour ses services. J'ose lui rendre ce témoignage, qu'on ne peut être plus attaché qu'il l'est, au duc et à vous. Je vous prie de vouloir lui accorder toute votre confiance, il a la mienne entièrement, et de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse. LXII.

Ce 18 septembre (1771).

Madame ma chère fille. Votre grande-maîtresse vous remettra celle-ci. J'ose vous la recommander encore, l'ayant LXIII.

---

[1]) Firmian.

vue de plus près à cette heure. Elle est très-estimable, et aimable en même temps; sa commission est de vous inspirer du courage et de vous assurer à tout moment de ma tendresse, et que je ne suis occupée que de votre bonheur.

Je vois tout le monde concourir avec empressement à cet objet et espère de pouvoir jouir en peu de cette consolation, de vous savoir tous deux contents. Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Je n'ai rien contre le rouge, si le duc l'approuve.

Ce 8 octobre (1771).

LXIV. Madame ma chère fille. C'est dans cet instant tant désiré depuis si longtemps, que je peux vous nommer ma chère fille. Vous avez déjà toute ma tendresse; vous la méritez. Jugez, avec quelle consolation je vois ce lien tant désiré conclu.

Faites bien mes compliments à votre grand-père, père et mère. Vous ne saurez assez souvent leur assurer toute ma reconnaissance et tendresse. Je les trouve heureux de se trouver à ce moment avec vous. Tâchez de gagner à mon fils leur amitié et tendresse. Il les méritera par le tendre attachement qu'il aura, et tâchera toujours de m'acquitter de tout ce que je leur dois.

C'est un moment trop occupé pour vous charger de longs écrits. En vous embrassant tendrement, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 10 octobre (1771).

adame ma chère fille. Quand vous recevrez celle-ci, LXV.
'appartiendrez doublement, quoiqu'il n'est pas possible
us me soyez plus chère comme épouse de mon fils,
us ne m'étiez comme fille, ne trouvant nulle diffé-
ntre vous et mes propres filles.
'ai chargé Spech des livres pour vous. Ceux qui
gnés avec un *F*, si mon fils les veut, vous pouvez les
senter, si non, vous les garderez. Je n'ai pu me
r de vous les envoyer, sachant que vous aimez beau-
a lecture. Ceux que j'ai marqués d'une croix, ce
eux dont toute la famille se sert, surtout le dernier
n et allemand. J'ai même ajouté des allemands, con-
it votre habileté dans cette langue.
'ous serez au milieu des fêtes et peut-être excédée
oule. Pourvu que le temps reste beau, comme il l'est
heure. Je vous prie de faire, le plus souvent que
ouvez, mes compliments au duc, au prince et à la
se, votre mère, et de me croire toujours votre fidèle

Marie Thérèse.

Ce 28 octobre (1771).

ladame ma chère fille. Votre chère lettre du 19, écrite LXVI.
a chambre, comme vous dites, de votre adorable
m'a fait bien de la consolation, et tout ce que j'en-
de tout côté, augmente à chaque moment ma satis-
, dont je ne saurais assez remercier Dieu. Mais votre
tement fait le mien, vous aimant tous deux bien tendre-
et je compte sur votre bonne volonté et votre appli-

cation à accélérer cet heureux moment de vous voir entre mes bras. Je vous prie, ma chère fille, de m'écrire de la même façon comme je vous écris, sans autre cérémonie.

L'accident de la pauvre Piani me fait presser le départ d'une autre *Kammerfrau;* elle partira le 4. Je vous charge d'embrasser de ma part mon fils; je lui écrirai jeudi. Je ne sais, si vous vous acquitterez de ma commission sans rougir. Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Voudriez-vous donner cette lettre et faire bien mes compliments au prince et à la princesse, vos parents.

Ce 18 novembre (1771).

LXVII. Madame ma chère fille. Jugez, quelle consolation votre charmante lettre du 1er de ce mois m'a causée. Vous peignez avec tant d'énergie votre situation et votre satisfaction, qu'un insensible ne pourrait résister. Jugez ce que mon cœur en ressent; je connais cette heureuse situation. Dieu veuille la conserver au-delà de vingt-neuf années, qui ne m'ont paru qu'un instant.

Le départ de vos parents est bien juste de vous avoir coûté; vous êtes à même de les revoir à cette heure plus aisément. L'éloignement n'est pas si grand; je souhaiterais que Vienne fût, où Modène est.

Votre souvenir au milieu de vos caresses m'a bien touchée. J'espère que ce temps ne tardera pas de convaincre tous les incrédules.

Je vous prie de dire à votre mari, qu'il est excusé de n'écrire la poste prochaine. J'en ferai de même, étant à

Presbourg pour y passer la fête de mon cher beau-fils, le duc de Saxe. Pour la maison qu'il me demande, si elle m'appartient en propre, où la garde hongroise était, je veux bien la lui accorder pour deux ans à loger votre domestique, mais si elle ne m'appartient, il faudra voir avec Firmian à la louer pour ce même temps.

Il me donne encore la commission pour des bagues; ce sera par le premier courrier, que quelques-unes suivront, de même la pâte pour laver les mains. Je sais que vous avez des bien jolies mains. Il serait bon, qu'il s'en serve de la même, ou qu'il économise mieux avec celle que j'ai envoyée, qui doit au moins durer huit mois. On ne la peut faire qu'en été, et il n'y a pas plus de faite que celle dont l'empereur et Maximilien ont besoin.

Voilà une lettre un peu bourgeoise, mais pas moins tendre, vous aimant tous deux, et espérant de vous voir heureux avant ma fin, étant toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 9 décembre (1771).

Madame ma chère fille. Votre lettre du 26 m'a un LXVIII. peu divertie, pardonnez-moi cette méchanceté. Les soins que vous vous y donnez pour me rassurer et excuser la course à l'île de Borromée! J'avais déjà rassuré votre mari sur ses doutes, approuvant infiniment le parti d'être resté la nuit, et pas avoir hasardé le retour. Je connais sa vivacité, ses volontés; il ne connaît encore de danger. D'autant plus j'étais contente d'avoir pris le meilleur et le plus sûr parti; je crois le devoir à vous, car mon fils me mande: „J'ai bien vu dans cette occasion, quel agrément c'est, d'avoir

„un vrai ami, comme m'est ma femme; je ne saurais lui „dire, combien elle a tâché de m'amuser. J'étais un peu de „mauvaise humeur, craignant d'avoir encouru sa disgrâce. „Je répète toujours la même chose, mon bonheur est parfait.“ Je veux bien vous devoir le bonheur de mon fils; vous faites le mien, en le rendant plus doux et moins prompt. L'âge et votre compagnie achèveront le reste.

Vous voilà de retour à Milan. Vous venez de perdre Monsieur de Confalonieri [1]); c'était un honnête homme, vos bontés pour lui vous le feront regretter. Je vous prie de dire à mon fils, que je lui écrirai pour son remplacement, qu'il faut un de grande maison, ainsi Salazar ne convient pas, n'étant pas même Milanais. Pour les deux qu'il m'a nommés, il peut compter, qu'ils ne le seront pas, mais il faut pour ces charges des gens distingués.

Je suis charmée de tout ce que Hasse, qui a déjà la goutte, et sa fille m'ont dit de vous, et vous suis obligée de toutes les attentions que vous avez voulu avoir pour eux, et vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 23 décembre (1771).

LXIX. Madame ma chère fille. Votre chère lettre du 14 m'a causé un vrai plaisir. Vous relevez si joliment et tendrement tout ce que mon fils a fait et dit, que j'étais comblée de consolation de cette heureuse union, et de la délicatesse

[1]) Graf Confalonieri war Obersthofmeister der Erzherzogin Marie Beatrix.

de vos sentiments. Dieu veuille continuer longues années ce bonheur, qui est le seul vrai dans ce monde.

Je vous envoie des étrennes de Vienne, où les fêtes et jeûnes sont abolis. En Italie vous continuerez encore sur l'ancien pied.

Tout ce que j'entends de mon fils, me fait grand plaisir. On ne saurait être plus content dans les affaires. Firmian en est enchanté, Kaunitz et Sperges de même. Dieu en soit loué, mais qu'il ne présume pas trop de ses forces; la chute ne serait que plus forte.

Je suis bien contente aussi, que vous l'êtes de Madame de Khevenhüller; je la connais depuis son enfance. Le caractère est excellent, bien susceptible d'attachement. Elle vous rend bien vos bontés, vous étant respectueusement attachée. Sa santé seule me faisait craindre pour elle, mais sa satisfaction lui donne des forces.

Je vous prie de dire à votre mari, que j'ai dû rire de l'oubli de la lettre qu'il m'a envoyée. A un nouveau marié cela était excusable; je répondrai jeudi.

Vous embrassant tendrement, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Je vous suis obligée d'avoir guéri à force de baisers la joue de votre mari.

1772.

Ce 3 janvier (1772?).

LXX. Madame ma chère fille. Vos charmantes lettres, si pleines de tendresse, m'ont charmée et animée à me ménager, pour vous conserver une vieille maman plus longtemps. Le désir de vous voir ici, est un grand point pour souhaiter de vivre. Je suis entièrement remise et souhaite que le carnaval ne fasse quelque dérangement à vos deux chères santés; cette contredanse me ferait bien plaisir de voir. Nous passons le nôtre très-doucement; les calamités publiques rendent les plaisirs peu animés. Le temps est si mauvais et si chaud que les maladies augmentent, et qu'on craint pour la récolte; si elle manquait, la misère serait au comble.

Je m'oublie, je vous entretiens de misères, et pensant à vous, je ne sens que consolations; Dieu vous conserve ainsi toujours. En vous embrassant, je finis, vous assurant de toute ma tendresse. Votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 13 janvier (1772?).

LXXI. Madame ma chère fille. Je suis tenue par un rhume très-incommode et une fluxion à la tête, quoiqu'à cette heure

sans fièvre, mais qui m'incommode encore assez. Maximilien se plaint aussi et a eu la fièvre hier; j'en suis presque inquiète, cette année les maladies sont très-mauvaises. Faucken, le frère [1]) du valet de chambre de votre mari, et Lehmann, son maître du violon, réchappent d'une pleurésie. Le dernier, on l'a saigné huit fois et mis sept vésicatoires, et le premier d'une fièvre chaude putride, qui l'a tenu en danger de mort quinze jours.

Il vaut mieux s'entretenir du carnaval; cela sent la vieille dame, mes contes.

Vos charmantes lettres font bien mon bonheur, il est inséparable du nôtre, et je crois qu'au carême mon impatience égalera peut-être la vôtre, de pouvoir compter les jours à vous tenir entre mes bras, ce qui fera une époque encore dans mes vieux jours qui courent, courent vite.

Je ne sais, si votre mari sera content de moi, lui ayant écrit sincèrement sur tous les contes qu'on a fait de lui. Cela ne veut pas dire que je les crois, et j'en attends toujours son éclaircissement. Les Welsperg, à peine arrivés, sont enchantés de vous. J'ai vu de leurs lettres qui m'ont fait grand plaisir, mais tout le monde parle sur le même ton. Voilà la réponse que je devais au duc, votre grandpère, et que votre mari a oubliée sur sa table; n'en faites pas de même et croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Mes compliments à Monsieur.

---

[1]) Etwa der Doctor der Medizin, Xaver Faucken, Physikus zu St. Marx.

Ce 17 février (1772?).

LXXII. Madame ma chère fille. Le secrétaire m'est bien cher de la part de mon fils, et je suis contente que vous en usez ainsi; pourvu que j'ai des nouvelles d'un de vous, je suis tranquille et contente. Grâce à Dieu que l'indisposition du duc n'a pas duré plus que vingt-quatre heures; à son âge tout fait craindre, et je suis obligée à mon fils, de m'avoir envoyé les bulletins du médecin selon la méthode d'ici. Vous me dites les choses les plus obligeantes des tendres soins qu'il a montrés. Ce n'est que son devoir, mais connaissant son cœur tendre et reconnaissant, je lui rends justice de l'intérêt et du soin qu'il aura eus. Je le vois devant mes yeux tout affairé, trop heureuse qu'il fait votre bonheur; puisse-t-il durer cinquante ans ainsi.

Vous ne me dites rien de votre carnaval, ni des bals ou théâtres. Mes enfants de Parme ne viendront cette année, la santé de ma fille étant trop délabrée, et il faut un peu rétablir les finances. Nous avons le plus mauvais temps, je crains que les biens de la terre souffriront; les maladies sont très-fortes partout, à proportion il y a peu qui meurent. Je vous charge de faire mon compliment au duc sur son rétablissement que je regarde bien constaté selon les dernières nouvelles; je suis si bien connue avec l'érésipèle, que je ne crains plus rien. Voilà des jours de retraite pour moi. Je vous embrasse tous deux et suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 9 mars (1772).

Madame ma chère fille. Le cher secrétaire s'acquitte, on ne peut mieux, de ses commissions, et le style tendre qui règne en tout ce qui a rapport à Ferdinand, m'a bien flattée. Ma pauvre fille de Parme commence à m'inquiéter, sa santé est des plus mauvaises. Cela a d'autant plus à m'étonner, qu'elle jouissait ici d'une parfaite santé, mais jamais gaie, et je crains qu'il y a beaucoup de mélancolie. LXXIII.

Rosenberg partira d'ici le 20. A ce sujet je ne peux attendre d'être bien au fait de sa situation; il viendra aussi à Milan, mais un peu plus tard. J'espère tout de son humeur gaie, et de sa façon de s'y prendre.

Voilà le carnaval fini, et je ne recevrai les listes qu'en huit jours au plus tôt; cela ne peut plus intéresser, mais bien avant que les choses se fassent. C'est ainsi que je les ai toujours de Florence et Naples. Cela s'arrangera, quand vous aurez fixé votre train de vivre.

J'ai une forte fluxion encore à la tête, je ne vous écris que d'un œil, l'autre étant couvert. Je n'ai point de fièvre, je fais mes devoirs, mais je dois un peu de ménagement à l'application; il me faudra encore une saignée, étant obligée depuis un an de la faire tous les deux mois. Mes compliments à votre cher mari. Je suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 6 d'avril (1772).

Madame ma chère fille. Fladerer vient d'arriver dans ce moment et me remet vos lettres. S'il a su vous contenter, c'est tout ce que j'ai voulu, et son retard lui est de mérite, LXXIV.

Vous peignez si vivement le tableau du baptême, (vous pourriez me faire venir à moi-même une envie, et p mettez-moi qu'après cinq mois de mariage seulement j'ai mieux vous voir comme marraine qu'accouchée.

Voilà le carême; après celui-ci il sera bientôt ten d'y penser. Rien n'est perdu encore, mais je comprends vo empressement, il est à sa place. Vous êtes une admira avocate, et même dangereuse, on ne saurait résister à raisonnements; ils sont si joliment donnés.

Tout ce que vous me dites sur les amusements du c naval et les dévotions du carême, ne peut être mieux. rends la justice à votre mari, qu'il est fâché et triste, qua il croit avoir manqué ou m'avoir déplu, mais il est quelq fois indolent volontairement. Il veut oublier les choses q n'aime à exécuter, si on l'avertit même, et c'est cela (je tâche de corriger en lui, n'exigeant sûrement rien de qui ne soit pour son bien. Pour moi, je ne suis ni curieu ni exigeante, mes enfants doivent me rendre cette justi D'autant plus suis-je affligée, quand je vois mes précauti prévoyantes souvent manquées, puisqu'elles ne tendent q leur seul bien.

Je suis charmée que vous êtes si contente de Hard(et même d'elle, et que les Khevenhüller sont de même u à vous bien servir et amuser. Je ne peux m'empêcher vous marquer qu'il y a une quantité de lettres ici, qui p lent de votre intérieur de la cour, façon de vivre. Si savais quelqu'un, je le marquerais, mais c'est l'empereur, en ville des petites gens qui savent les moindres minut L'histoire des chargeurs d'armes, celle de Bouchart, l'(pereur les a sues une poste avant moi avec des circonstan très-vilaines. On sait de même tout plein de contes des p ticuliers, mais on se cache devant moi soigneusement, ay

parlé tout haut contre. Je ne vous marque cette particularité que pour votre époux; je soupçonne les gens de l'écurie ou livrée, venus d'ici, en correspondance. Mais ce qui me déroute un peu, c'est que sur les affaires de Milan c'est la même chose.

Vous ne ferez aucun usage de tout cela, que vis-à-vis de votre mari et de Firmian. Il faut traiter la chose prudemment, pour venir à la savoir au juste.

La fluxion que j'ai aux yeux, me tourmente encore; j'ai dû écrire celle-ci à trois reprises. Mes compliments à votre cher mari, je ne peux m'empêcher de vous envoyer sa lettre qui m'a fait grand plaisir. Dieu vous conserve ainsi longues années, étant toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 13 d'avril (1772).

Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée de la chère lettre que vous m'avez écrite en secrétaire. Vous pouvez bien juger, combien de consolation m'a procuré la commission de votre cher mari, et vous aurez vu par la lettre que je vous ai mandée, combien j'étais touchée de ce qu'il m'en marquait lui-même. Dieu vous conserve ainsi longues années et toute votre vie. LXXV.

Votre mouvement d'envie au baptême m'a fait rire, et vous m'auriez bientôt séduite d'en sentir un aussi, mais je ne me le passe pas. Je dois encore me ménager à cause de la fluxion à l'œil, et je le fais un peu plus, pour ne manquer les fonctions de cette grande semaine. Nous prierons Dieu pour vous, et je vous souhaite à tous deux les bonnes fêtes. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 11 mai (1772).

LXXVI. Madame ma chère fille. Si vous n'avez un meilleur temps que nous ici, la campagne sera bien ennuyante. La nôtre a été différée pour cette raison et pour les maladies qui règnent, à quinze jours plus tard.

Le secrétaire s'acquitte bien joliment de sa commission, mais si j'étais Ferdinand, je ne serais pas indifférente de l'envie que vous portez à la grande-duchesse. Léopold a été votre premier promis et vous paraissez lui conserver de la prédilection et en avoir meilleure opinion que du vôtre. Vous voyez bien, comme je suis méchante. Votre arrangement pour une fille m'a fait rire; aussi l'accepterons-nous de bon cœur. Après quatre ans, le roi de Naples a dû attendre aussi longtemps, étant plus âgé que mon fils. Nous devons de même nous patienter; j'espère pourtant le contraire. Les trois visites publiques de dévotion m'ont fait plaisir; ils en causent toujours un grand au public, en même temps édifiant.

Vous aurez Rosenberg à Milan; son court séjour à Parme me fait grande peine. Ce que vous me dites sur la santé de votre grande-maîtresse, me fait de la peine à cause de ses souffrances, mais bien du plaisir par rapport à vos bontés pour elle. Je vous prie de ne lui céder, et qu'elle aille aux bains. J'ai bien de la consolation, trouvant vos lettres mutuelles toujours pleines de tendresse et de contentement. Dieu vous conserve tels longues années. Je suis votre fidèle mère Marie Thérèse.

Embrassez mon cher fils de ma part.

Ce 22 mai (1772).

Madame ma chère fille. J'adresse à vous le paquet avec l'uniforme de maréchal pour le faire mettre à mon fils le jour de sa naissance. Il n'en est pas prévenu, et la surprise ne pourrait lui venir plus agréablement que par vous; il souhaitait cela déjà à son départ. Vous l'embrasserez deux fois de ma part, et lui ferez mon plus tendre compliment. Dieu vous conserve longues années et contents comme vous l'êtes à cette heure, et que je puisse encore avoir la consolation de vous voir ainsi ensemble, et de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse. LXXVII.

Ce 28 mai (1772).

Madame ma chère fille et charmant secrétaire. La nouvelle que vous me mandez en doute, est si grande, que je n'ose à votre exemple pas me livrer entièrement à toute ma consolation, et veux encore attendre une couple de jours de poste. Mais ce dont je vous prie, c'est de vous ménager, si c'était même pour rien; la précaution n'est jamais de trop. J'ai vu justement les jours critiques une course à Milan, appartement, théâtre, et retourner la nuit; je ne saurais approuver cela. Les courses en voiture ne sont pas indifférentes, même à pied, avant les treize semaines. Ma chère fille, il ne faut rien gâter, et une fois une fausse-couche, adieu la santé, et si vous portiez même des enfants, leurs santés s'en ressentiraient. Je dois prêcher, puisqu'il m'importe trop, qu'on ne hasarde rien; vous ne pouvez en savoir tous deux les conséquences. Etant jeune, on croit que les LXXVIII.

vieux exigent trop, mais sur ce point la conscience est intéressée et tout votre bien-être. J'ai vu ce malheur ici avec notre première archiduchesse [1]), et je tremblais pour notre grande-duchesse, après celle de Naples. Le second fils qui est venu après, s'en ressent encore, et elle a vieilli et est tombée, comme si elle avait dix ans de plus. Je vous conjure donc, si le doute continue, de vous priver de toutes courses trop fortes ou longues en voiture et à pied jusqu'après le temps critique.

Bouchart est arrivé et ne m'a pas pu dire assez, combien mon fils a embelli et est content. Tout cela je vous dois, encore des raisons de plus de vous ménager; Faby écrit la même chose à van Swieten. Embrassez mon fils de ma part et croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter d'avoir ouvert la lettre à la Marie; c'est la faute de notre chère grande-duchesse.

Ce 8 juin (1772).

LXXIX. Madame ma chère fille. Je suis bien fâchée que m idées n'ont pas réussi, comme je l'avais imaginé pour grade de maréchal. Il n'a pu encore mériter celui qu avait, et ce n'est que pour lui faire ce plaisir qu'il av déjà tant souhaité à son mariage, que je l'ai voulu lui pr curer par vous, la chose étant bien indifférente, d'avoir grade ou l'autre, sa naissance n'en ayant pas besoin.

---

1) Isabella.

Je suis enchantée que vos espérances non seulement se soutiennent, mais se fortifient journellement. Je vous prie de vous ménager, pour que nous n'ayons des fausses-couches à craindre, qui seraient décisives pour le reste de vos jours, qui nous sont trop précieux et chers. Les mouvements trop forts ou trop longs, même à pied, ne conviennent.

Je suis sur le point de perdre le grand van Swieten, et j'en suis extrêmement touchée; je lui dois tant de reconnaissance pour ma famille et pour les études qu'il a mises sur le meilleur pied. Il était outre cela mon ami sûr en particulier; je perds beaucoup; à mon âge ces pertes sont irréparables.

J'attends aussi avec la dernière impatience les nouvelles de Naples, qui nous font longtemps languir. Dieu les donne seulement heureuses; à la fin de janvier ou au commencement de février je me trouverai de nouveau dans ces inquiétudes. Je vous prie d'embrasser votre mari de ma part, et de me croire tous deux votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 23 juin (1772).

Madame ma chère fille. J'ai reçu une lettre de votre cher mari aujourd'hui, qui m'a fait bien plaisir. Il me prêche un peu sur ma santé, et je vois par là, combien il m'est attaché. Son cœur est bien susceptible de tendresse et fait pour rendre heureux ceux qui lui appartiennent, ou ses amis. J'ose appeler à vous-même et suis sûre, que vous ne me donnerez point de démenti. J'ai infiniment approuvé qu'on ne vous a exposée à la procession, je tremblais d'apprendre qu'on ne l'ait entrepris. Faby par sa décision s'est LXXX.

fait un mérite chez moi. Je vois qu'il sait prendre s(parti, et c'est tout ce qu'il faut à une cour.

J'approuve le plaisir que mon fils marque d'avoir u petite musique à lui, mais je lui sais bon gré de voul(entendre mon sentiment là-dessus. Je ne lui refuserai sûr ment rien qui ne puisse tirer à conséquence, surtout jou sant de tout avec modération et économie. Celle-ci d(être pour ne se déranger, surtout si la famille augmen La situation de la monarchie exigeant des frais immens(on ne saurait pour des causes particulières et de famille l déranger. C'est la raison, pourquoi j'ai prêché la premiè année économie. J'accorde de même à Rollemann sa d mande et souhaite que le pape pense bientôt à lui. Je co seille que Firmian en écrive à Hrzan, l'auditeur de rot pour le lui recommander particulièrement; autrement il r stera avec la foule des prétendants. Je ne crains à cet heure pour votre cher mari que les chaleurs; il en est affec extrêmement, et mangeant tant, je crains qu'il n'en soit a cablé. Un peu de *siesta* lui fera du bien, mais pas longu et je vous recommande de ne le pas trop laisser s'abatt et d'insinuer que les heures soient bien réglées, selon ı promesse que je tiens encore en main. Rosenberg part e chanté de vous deux; cela augmente de beaucoup ma co solation.

La reine et sa santé parfaite me comble de joie. Voi un exemple que vous pouvez suivre: quatre heures de sou frances et depuis la plus parfaite santé. Son enfant de mêm Dieu en soit loué et nous donne la consolation de vous vo avancer heureusement dans votre grossesse. J'en suis co tinuellement occupée, non sans en appréhender encore ı peu, car avant quatre mois on ne saurait l'assurer à u première, et c'est une chose que je souhaite tant, qu'il e

naturel que j'en suis occupée. De la première grossesse tout dépend, et votre santé même, qui est un point capital pour moi, ma chère fille, vous aimant si tendrement, faisant le bonheur d'un fils qui mérite bien ma tendresse. Je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Comme c'est lundi, je vous ai écrit les réponses pour mon fils, ne vous regardant tous deux qu'un seul; ce qui est pour l'un, est pour l'autre.

Ce 2 juillet (1772).

Madame ma chère fille et charmant secrétaire. Ferdinand a raison de s'en servir pour le faire briller. Vous rendez si joliment sa crainte de me déplaire, en tenant le bal au théâtre et descendant au parterre, que j'ai fait l'exclamation en le lisant: je voudrais la prendre par la tête et l'embrasser, comme elle rend cela finement et joliment! Vous êtes peintre et tout ce que vous voulez. Ma chère fille, que nous sommes heureux de vous posséder! LXXXI.

J'aurais été bien fâchée, si l'électrice et tout Milan ne vous avaient vue danser quelques menuets, sans qu'elles vous fatiguent ou échauffent; elles ne sauraient vous faire du mal, mais point de contredanse. Je ne suis pas si rassurée que vous, ma chère fille, que vous n'incliniez pas à des fausses-couches. Dieu le veuille, délicate comme vous êtes, en même temps sanguine, plus d'esprit, plus d'âme que de corps; alors il y a tout à craindre.

Mon fils a tort de ne s'être tranquillisé d'abord, que Firmian l'a rassuré en cette occasion, et dans toutes les

autres, s'il doute que Firmian lui conseille une chose de son propre aveu, non arrachée par le plaisir que cela ferait à mon fils, il peut hardiment exécuter ce qu'il lui conseille, et si je ne le trouvais même pas bien, ce ne serait jamais de sa faute, et je l'excuserais toujours. Cette délicatesse a quelque-chose de très-touchant pour moi, car la crainte seule ne saurait le retenir; c'est donc par attention, amitié pour moi, dont je sens le prix. Vous embrassant tous deux tendrement, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Undatirt. (Juli 1772).

LXXXII. Madame ma chère fille. Je suis sûre que vous regarderez d'un œil gracieux Ingenhouse, qui a tiré si heureusement votre cher mari de la petite vérole. Il n'est pas petit-maître et souvent distrait. Il se fait un grand plaisir de vous revoir tous deux; que ne suis-je à sa place! Je vous embrasse. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 9 juillet (1772).

LXXXIII. Madame ma chère fille. Vous pouvez vous représent[illegible] l'effet qu'a fait sur mon cœur l'estafette du 2. La lettre [illegible] mon fils m'a fait verser des larmes de tendresse et de con[illegible]solation: l'offre que vous avez faite tous deux de ce précieu[illegible] gage de votre tendresse mutuelle, le bon Dieu vous la rend[illegible] au centuple. Tout ce que j'ai à vous prier, c'est le pl[illegible] grand ménagement. Vous avez beaucoup souffert pour u[illegible]

grossesse de trois mois seulement. Par bonheur que la perte n'a pas été forte, et point de faiblesse. Autant que me réjouiront vos chers caractères, autant je dois vous prier de vous en abstenir et ne rien hasarder, que le rétablissement soit parfait, et de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 20 juillet (1772).

Madame ma chère fille. Que vos chères lignes m'ont fait plaisir! Grâce à Dieu que nous sommes quittes pour cette fois à si bon marché. Je vous prie pourtant de vous ménager encore, les fausses-couches souvent laissent plus de faiblesse qu'une naturelle, et ne pensez pas trop vite à réparer cette perte. Je peux bien attendre une année encore, et tout m'importe que la maman respectable et si chère soit conservée. LXXXIV.

Je suis touchée extrêmement de la façon que mon fils s'est conduit en tout ceci. De sa vive tendresse je n'ai jamais douté, mais avec cette vivacité la vraie résignation m'a tiré et me tire toujours les larmes de consolation, quand j'y pense.

Marchisio m'a fait insinuer que la Piani était si affaiblie, qu'elle ne pouvait plus faire comme ci-devant son service, qu'elle souhaiterait de se retirer ici. Je vous avoue que j'étais étonnée du canal dont elle s'est servie, ne trouvant rien de plus naturel que de vous prier, ou mon fils, ou la grande-maîtresse, de me demander sa retraite. Je vous prie de ne vouloir rien lui dire de tout ceci, elle pourrait croire que c'est de grâce, mais de lui dire uniment,

si vous êtes d'accord, de la laisser aller. Comme effecti ment je la crois trop âgée, que je vous ai écrit, si elle une autre voudrait se retirer, ne pouvant plus vaquer, com il convient, au service, de vous le dire, et que vous m préviendrez, et dans ce cas vous pouvez lui dire, qu' peut venir quand elle voudra, et sera traitée de même comme ci-devant, avant que d'aller en Italie. Et tous c qui étaient ci-devant à ma cour, n'ont point de pensioı recevoir de vous autres; c'est moi qui m'en charge, et mé du voyage; que Mayer fasse cela avec son père. Si v voulez donner un présent ou souvenir, c'est autre chose, ne veux mettre à cela des bornes.

J'écris tout ce détail au secrétaire intime de mon : que j'embrasse tendrement avec son maître.

Marie Thérèse

Je suis bien consolée que vous avez été contente Faby, de la Khevenhüller et de tous les autres; cela tranquillise pour l'avenir, de vous savoir en bonnes et sû mains.

Ce 3 d'août (1772)

LXXXV. Madame ma chère fille. Votre charmante lettre ı fait bien de la consolation; il n'est pas facile de se cac de vous, vous devinez trop juste les sentiments du cœur; ayant tant, et tant d'esprit, c'est une suite toute nature Vous avez deviné juste, que j'ai recherché dans ma vie tête tous les sujets de consolation pour vous. Grâce à D que les suites n'étaient pas plus mauvaises, mais je v conjure de vous ménager dans ces grandes chaleurs, de

pas faire des courses longues ou tard, tant à pied qu'en *biroutsch*. Laissez-vous du repos nécessaire pour reprendre vos forces, et que nous ne nous exposions à une seconde; ce serait bien pis, Dieu nous en préserve. Je suis aussi d'opinion, que vous ne tarderez guère de réparer ce malheur; de la façon, que vous vous aimez, on n'en peut douter.

Je vous prie de dire à votre mari, qu'il sera servi pour la musique, c'est sûrement la meilleure dans ce genre. C'est la Marie que j'en charge de faire le contrat avec l'archevêque, qui sera enchanté de pouvoir vous servir. En même temps je vous prie de lui donner ce placet; je voudrais seulement savoir, si ce pauvre diable a quelque chose à espérer ou non, et qu'on finisse la chose.

Je vous embrasse tendrement et de même votre cher mari; je suis votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 17 août (1772).

Madame ma chère fille. Vos deux lettres de suite LXXXVI. m'ont fait grand plaisir; après votre mutuelle tendresse je compte notre perte bientôt réparée, mais je dois dès cet instant prêcher les plus grandes précautions; jusqu'à trois mois aucun mouvement violent de corps ni de l'âme. Qu'aviez-vous à la cheville du pied? N'est-ce pas un coup ou une morsure d'une bête?

Je vous prie de faire souvenir votre Ferdinand de choisir un endroit pour l'avenir, où vous pourriez-vous tenir en été. Vous l'aiderez de vos conseils; que l'air ne soit humide et de la bonne eau, et pas trop éloigné de la ville, si cela se peut.

La musique est prête et pourra partir à la fin de c mois; je crois qu'il en sera content. Le cadet des frère compose et joue même du violon, je les ai entendus à Schlos hof, ils sont préférables à ceux de la Marie. Mayer, qu est à votre service, les connaît bien.

Mes compliments à votre cher mari; je me trouve dan mes jours de retraite et suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 21 septembre (1772).

LXXXVII. Madame ma chère fille. J'ai reçu les lignes et de scriptions très-agréables des contrées de Lecco de mon che secrétaire. Grâce à Dieu que vos santés sont bonnes, e j'ai bien approuvé que vous étiez si courageuse de fair arracher la dent gâtée, unique moyen de s'en délivrer, e les marques de tendresse, que votre époux vous en a don nées dans cette occasion. C'est à sa place, mais cela n peut que nous flatter, quand on voit partager ses peines pa des traits non douteux d'une tendresse parfaite.

Je suis un peu courte, ayant cette après-dînée un exer cice militaire à quatre heures. La poste partant à six, l matin je me suis fait saigner par précaution, et j'ai dû u peu me reposer par ordre de la faculté. Je vous embrasse tou deux, mes chers enfants, et suis toujours votre fidèle mèr

Marie Thérèse.

Ce 19 octobre (1772).

Madame ma chère fille. Je suis dans une grande retraite ces jours-ci pour l'anniversaire de mon cher père et pour le commencement d'un assez malheureux règne de trente-trois ans. Stampa m'a porté vos deux plus que chères et charmantes lettres, qui m'ont bien consolée, comme celles de l'ordinaire précédente. Tout ce que vous me disiez tous deux pour ma fête et pour cet heureux jour, qui vous a unis et rendus si heureux, je ne saurais assez louer Dieu et le prier de vous conserver ainsi longues années. J'avoue, le dépit de Ferdinand et vos arguments, qui tombent toujours sur le même objet, m'ont fait rire: cela viendra, et plus que vous croirez le devoir réaliser, moins cela réussira. Je ne suis pas contente: le courrier vous a trouvée bien maigrie; avant tout il importe que vous vous portiez bien et ne soyez affaiblie. LXXXVIII.

Je dis au cher secrétaire pour son maître, que l'arrangement pour le huissier, je l'approuve; qu'il le fasse écrire par son fils à Mayer, et que je suis très-édifiée que Ferdinand a mis encore de l'argent pour ces gens mariés. Cela lui attirera la bénédiction, et on est obligé d'en avoir soin; par là il épargne sa bourse et sa conscience.

Stampa, que je n'ai pu voir, mais que je verrai d'abord après ces jours, m'aurait infiniment convenu là où vous le souhaitiez tous, mais Bettoni a la promesse depuis le séjour de Milan. Vous n'en direz pourtant rien en public, mais vous le direz à votre cher époux et à Firmian en secret. Vous lui direz aussi, que sur l'affaire de Bettinelli il laisse le cours au *dispaccio*, en le remettant au sénat pour l'exécution.

On m'appelle pour le service, et voilà l'empereur qui arrive; je n'ai que le temps de vous embrasser tous deux tendrement. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 5 novembre (1772).

LXXXIX. Madame ma chère fille. C'est au cher secrétaire qu je réponds aujourd'hui; nous sommes tous les trois d'accor pour la personne de Stampa, et je vous prie d'assurer voti mari, que j'aurai soin pour ce malheureux Montoya. J'éta bien contente de l'intérêt que votre mari sentait pour c malheureux père, qui a été toujours un très-bon officier e honnête.

Mais ce qui m'a extrêmement étonnée, c'est la démi sion de Llano, surtout, comme je crains, qu'elle est contr le gré et l'ordre du roi. Je ne comprends rien de ce qui s fait à Parme, ma correspondance est entièrement finie. J les abandonne à leur sort, n'ayant rien effectué par tou mes conseils. Je suis bien malheureuse de les voir couri tête baissée à leur fin, sans pouvoir les arrêter ou aider. J vous embrasse tous deux et suis toujours votre fidèle mèr

Marie Thérèse.

Ce 12 (novembre 1772).

XC. Madame ma chère fille. J'embrasse tendrement vieux domestique que vous honorez de votre amitié, et q s'exprime si joliment et tendrement. La description de chasse me laisse quelque doute sur la quantité du gibier la qualité. Et le règne de Firmian n'était pas de duré il en aura toujours été bien flatté et content. Je le v entre des jeunes dames et ne crains rien de sa pétulan C'est bien obligeant que vous avez voulu m'acquitter vis-à- des bonnes carmélites. Si elles sont comme celles de

pays, elles sont bien simples, mais saintes. Ce que vous me dites sur le *requiem* de Reutter, m'a touchée. C'est aussi ma pièce favorite de toutes ses compositions. Pour l'église il a fait plusieurs choses assez bien; il faut se mettre à sa place; il fallait que tout fût très-court et exécuté par des écoliers, des enfants. Il fallait donc suppléer par les instruments et basses. Pour le théâtre, j'avoue que je préfère le moindre Italien à tous nos compositeurs, et Gaismann [1]) et Salieri [2]) et Gluck et autres. Ils peuvent faire quelquefois une ou deux bonnes pièces, mais pour le tout ensemble je préfère toujours les Italiens. Pour les instruments il y a un certain Haydn qui a des idées particulières, mais cela ne fait que commencer.

Voilà à cette heure des commissions pour notre cher Ferdinand. Il m'a envoyé ce *promemoria* de Montoya; en conséquence le conseil de guerre expédiera, et on transportera ce jeune homme à Kufstein en Tirol [3]). J'étais très-contente que votre cher mari et mon cher fils était si touché de la situation du pauvre père; qu'il conserve et nourrisse ces sentiments que nous autres ne pouvons assez cultiver. La connaissance générale des hommes ne rend pas toujours plus tendre, mais souvent misanthrope. Jugez tous deux, mes chers enfants, de ma situation à Parme. Je ne peux y penser sans une douleur qui m'assomme d'autant plus que je ne vois ni

---

1) Johann Leopold Gassmann, Reutters Nachfolger auf dem Posten eines Hofcapellmeisters.

2) Der bekannte Compositeur Anton Salieri, Gassmanns vorzüglichster Schüler.

3) Wesshalb der Lieutenant Marquis Montoya, Sohn des Festungscommandanten zu Mantua, kriegsrechtlich verurtheilt und nach Kufstein gebracht wurde, hierüber liess sich trotz eifriger Nachforschung wegen seitheriger Vernichtung der Acten nichts auffinden.

espère rien de mieux. En vous embrassant tous deux, je su
toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Je vous prie de faire bien mon compliment au d
votre grand-père et à Madame Melzi.

Ce 3 décembre (1772)

XCI. Madame ma chère fille. J'espère que la Datel[1]) au
le bonheur de vous agréer et vous bien servir. Si je d
croire après les recommandations, elle serait parfaite; j
qu'au brave Laudon s'intéressait pour elle. Je l'ai eue
mois en cour, j'en étais contente. Vos bontés l'animeron
faire son devoir. Je suis toujours votre fidèle mère
Marie Thérèse

Ce 7 décembre (1772)

XCII. Madame ma chère fille. C'est la veille d'un gra
jour de dévotion pour moi, je ne vous dirai donc que
de chose, que j'étais encore enchantée de vos lettres, mê
de la jalousie de mon fils; je me corrigerai jeudi. Dep
six jours j'ai des grands maux de dent par intervalle, m
ils m'empêchent de dormir, ce qui est cause que je v
prendre à cette heure quelque repos, ayant un interva

---

[1]) Die neuernannte Kammerfrau Josepha Dattel. Sie kehrte
Jahre 1778 von Mailand nach Wien zurück und trat dann in den Di
der Kaiserin selbst.

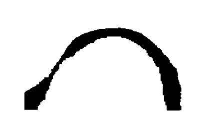
Je compte me faire arracher la dent d'abord qu'on saura, qui est la véritable douloureuse, n'en ayant de gâtée.

La *Kammerfrau* est partie hier, mais celle-ci viendra avant elle, lui ayant permis de s'arrêter quinze jours à Mantoue avec sa mère. Elle porte tout plein de petites choses, entre autres une tabatière de laque avec une bague, que vous voudrez présenter à la Melzi, et une tabatière avec le chiffre de l'empereur et le mien pour Firmian. Dans la petite liste qui y est jointe, il n'y avait pas question de ces deux pièces, la bague de la Melzi est une imitation d'une qui est venue de Paris; c'est un diamant plat, où il y a mon chiffre dessous. Bien mes compliments à votre cher mari, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 28 décembre (1772).

Madame ma chère fille. Il y a bien longtemps que je n'ai écrit au cher secrétaire. La nouvelle année me fournit l'occasion, vous chargeant de faire de même mon compliment à votre grand-père, et de bien bon cœur lui recommandant nos chers enfants. Vous m'avez paru bien touchée de la situation désolée de la famille de la Schonin [1]). C'est une grande charité, si vous voulez éprouver, comme votre mari me le mande. Si les filles sont en état de continuer leur services, il me paraît qu'il vaut mieux accorder quelque chose au père pour les enfants que de s'en charger. XCIII.

[1]) Die „Schonin" (wahrscheinlich hiess sie Schön) war Leibwäscherin am erzherzoglichen Hofe in Mailand und bezog als solche achthundert Gulden Gehalt.



1773.

Ce 11 janvier (1773).

Madame ma chère fille. Vous aurez vu la dernière ordinaire, que je n'ai osé répondre à ce cher secrétaire, mais bien à son rigide maître en droiture. Mais aujourd'hui, quoique un peu rendue, ayant mal à la tête — je crois, cela sera un rhume — je vous annonce celle que vous m'avez écrite le 2 de ce mois, l'arrivée de la *Kammerfrau* et votre satisfaction sur mes commissions, dont je vous ai chargée. Pour les faire agréer, je ne pouvais mieux choisir que cette habile et chère commissionnaire. Vous voulez vous souvenir de ma dent: elle est déjà dehors depuis trois jours, et fort heureusement par Müller. J'en étais soulagée d'abord; elle commençait seulement à côté à se gâter. Je suis bien aise du parti que j'ai pris; elle m'aurait toujours plus incommodée. XCIV.

Notre carnaval les masques ont commencé hier; il y avait sept cents masques. On était encore un peu gauche, cela n'allait pas encore gaiement; il faut espérer que cela viendra. Je vous recommande bien d'avoir soin du froid en sortant du bal; point de rhumatismes, je ne les aime pas. Vous avez mis bon ordre à cela par la bekèche bleue; cela m'a enchantée; je vois mon fils assez bien là-dedans. Embrassez-le de ma part et croyez-moi toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 25 janvier (1773).

M.T. Madame ma chère fille. Je suis charmée que votre incommodité n'a pas duré, et que vous comptez profiter du carnaval, avoir tous les mardis bal chez vous, car vous gagnez tous deux d'être connus, et tout le monde en est enchanté. Il faut qu'un pays et les particuliers ressentent les effets de la présence des princes, et cela ne se peut qu'en se communiquant, surtout quand on s'en acquitte si bien.

Notre carnaval s'anime beaucoup, hier il y avait deux mille cinq cents masques, et une foule, qu'on ne pouvait passer. La Marianne est tombée malade, a été saignée deux fois; elle est mieux, mais je ne suis pas encore tranquille, quoique la fièvre a presque fini. Je vous prie, mon vénérable secrétaire, de dire à votre maitre, que j'ai trouvé bon de lever l'indépendance de la chambre des contes, et la réunir, comme celle des pays l'est. Sinsin ne pouvant rester, je lui ai accordé le titre de ministre d'état sans fréquentation, et jusquà ce que la charge de landmaréchal, que Trautson a, sera vacante, Pergen ayant la promesse d'être chancelier de *Galizien*.

Par là les affaires iront plus vite, et moins des écrits, qui s'augmentent si furieusement. En carnaval il faut être discret et ne pas trop écrire. Pourvu que vous dormez tous deux au moins sept heures tous ces jours, car pour vous, étant délicate, il faut du repos, et pour votre cher Ferdinand aussi, ayant le sang bien échauffé. Tout le monde se récrie sur sa force et beauté; c'est le contentement; Dieu en soit loué. Je vous embrasse tous deux; votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 15 février (1773).

Madame ma chère fille. Votre charmante lettre du 6 m'a fait d'autant plus de plaisir, que je commençais à m'inquiéter pour ce rhume et mal de gorge. Grâce à Dieu que vous en êtes quitte, mais je viens de recevoir la triste confirmation de la fausse-couche à Florence. Je n'en doutais plus après les premières nouvelles. Dieu veuille que les suites ne soient mauvaises, la grande-duchesse étant affaiblie par tant de couches. XCVI.

Le petit reproche que vous me faites sur ma santé, est bien obligeant et mesuré. Je suis accoutumée à l'air; le temps chaud, qu'il a fait les derniers jours de janvier, l'a permis. Nous avons eu le 1er et jusqu'au 4 une gelée très-forte, si bien qu'on pensait à aller en traîneau; la nuit le dégel est venu, et il fait de nouveau doux. Je crois que le plus fort de l'hiver soit passé, mais tout nous pronostique un vilain printemps et une année pluvieuse. Le carême paraîtra bien long, s'il ne fait beau après le carnaval bruyant que nous avons eu. L'empereur s'y trouve journellement, hors le vendredi et samedi, jusqu'à quatre heures du matin. La Marianne est remise de son incommodité, mais elle est très-faible et aura besoin de temps pour se remettre, ayant été fortement attaquée. Il est bien juste que votre cher mari vous sert aussi quelquefois de secrétaire, et je lui sais bon gré de ne vous avoir permis d'écrire tant, quand vous aviez la fluxion à la tête. Embrassez-le de ma part et croyez-moi toujours, tous deux, votre fidèle mère Marie Thérèse.

Votre idée et confiance que vous me marquez, de n'avoir pas peur de vous présenter à moi, m'oblige infiniment, mais elle m'a amusée en même temps, avec quelle

finesse vous avez donné cette pensée. Mes chers enfant qui pourrait plus souhaiter que moi de vous voir le plus tô n'ayant plus guère à attendre? Il faut des raisons bie fortes et analogues à votre bien-être, qui m'empêchent en core de réaliser ce bonheur.

Ce 8 mars (1773).

XCVII. Je n'ai qu'un instant, madame ma chère fille, entr l'arrivée de la poste et le moment, où je dois me rendre l'appartement que nous avons à cette heure en carême tou les lundis, pour vous marquer l'intérieure consolation qu les lettres du 27 m'ont portée. Tout ce que vous m'en dite est si prudemment envisagé, que je n'ai rien à ajouter, sou haitant et espérant que le bon Dieu soutiendra nos espe rances. Mais il ne suffit pas d'éviter les mouvements exté rieurs; les intérieurs, ma chère fille, nuisent autant, presque plus jusqu'après trois mois finis. Vous me dire que cela ne dépend toujours de nous, je l'avoue, mais j vous en préviens, d'éviter tout ce qui peut vous affecter o frapper. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Marie Thérèse.

Ce 14 d'avril (1773).

XCVIII. Madame ma chère fille. La petite retraite que j'a faite, a tant accumulé les affaires, que je n'ai que cet in stant à dix heures du soir, pour vous assurer que tous le jours mes espérances s'augmentent. Je serai impatiente,

poste qui vient, de savoir des nouvelles de la saignée. C'est une époque très-décisive; j'espère que Faby vous aura tenue au logis les trois premiers jours.

Je suis enchantée, étant toujours occupée avec plaisir de vous autres, que j'ai encore prévenu les souhaits de Ferdinand pour la sage femme. Je vous prie, ma chère fille, de lui dire que je lui écrirai plus au long la poste qui vient, sur deux points qu'il me touche dans sa lettre, qu'il peut en attendant être tranquille, que je suis contente de lui, et que j'éclaircirai jeudi la chose. Je vous embrasse; votre fidèle mère Marie Thérèse.

Presbourg, ce 10 mai (1773).

Madame ma chère fille. Celle-ci arrivera un peu plus tard, devant revenir à Vienne pour être remise au prince Albani, qui compte se trouver bientôt à Milan. Il a mérité toute l'approbation ici par sa sage conduite, discrétion et politesse. J'avoue que moi-même, quoique peu répandue, dans les différentes occasions, où je l'ai pu voir, j'en étais charmée. Il est solide, a beaucoup de religion et de mœurs, et raisonne très-justement. Je lui dois cette justice et vous m'obligerez de le lui marquer. XCIX.

Je me suis rendue ici après le départ de l'empereur pour huit jours pour célébrer la naissance de ma fille [1]) en grand incognito, qui se trouve justement avec la mienne. J'ai eu des nouvelles de l'empereur du 7 de Bude; il a souffert la nuit du vent et froid, étant dans des calèches ouvertes.

[1]) Marie.

Je souhaite qu'il ne s'en trouve un jour mal, de trop br
quer les saisons et toutes sortes d'aisance.

J'ai déjà répondu la dernière ordinaire sur les points
votre cher mari. et j'attends à cette heure vos répons
Pour la Gröller cela ne se pourra. Les mêmes qui étai
nommées la première fois, auront le bonheur de venir.
commence à ne plus douter à cette heure de la réalité
mes espérances, mais je vous prie pourtant: du ménageme
et ces promenades trop longues, même à pied, ne sont nul
ment convenables. J'ai approuvé pleinement, que vous n'av
fait la procession de la croix, et que vous ne ferez non pl
celle de la fête-Dieu, de même que mon fils ait fait se
la course à Pavie. Cette petite excursion ne lui fera q
sentir de plus en plus le bonheur de se retrouver de nouve
avec vous. Des absences plus longues ou trop fréquent
je n'approuverais jamais. Je suis toujours votre fidèle mè

Marie Thérèse.

Ce 24 mai (1773).

Madame ma chère fille. Celle-ci viendra justement
temps pour le premier de juin, jour bien heureux pour nc
deux; je vous en fais bien mon compliment, et ne cède q
vous, et avec plaisir ce cher fils. Aimez-le, servez-lui
consolation en toute rencontre, vous en êtes bien capab
faisant le bonheur de ses jours, et lui tenant lieu de to
Dieu conserve votre cher fruit qui, j'espère, se fera bien
sentir. C'est si imperceptible, qu'au commencement on n'
le croire. Quel petit que soit le mouvement, si vous le sen
trois ou quatre jours de suite, vous pouvez compter là-dess
je vous prie de me le marquer.

Mon cher fils m'a encore charmée par sa candeur, en s'avouant de si bon cœur paresseux, qu'il ne me laisse plus rien à lui reprocher, connaissant bien et sincèrement ses torts. Comme son meilleur ami, faites-le souvenir que l'ordre dans les heures, c'est l'âme des affaires, pour la santé et pour être bien servi. Une fois accoutumé, tout va de soi-même, au contraire, s'il n'y a d'ordre, rien n'est solide et rien ne se fait bien, et on ne jouit pas de la moitié de la vie, puisquc tout se fait à la hâte ou à moitié.

Je suis indiscrète à un jour si occupé, de vous tourmenter avec ces lignes. Faites mes compliments à votre grand-père pour notre fils; connaissant sa tendresse et ses bontés pour lui, j'ose lui en marquer ma joie, et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 3 juin (1773).

Madame ma chère fille. Je ne saurais vous exprimer CI.
la joie que m'a causée le présent que vous m'avez envoyé de votre ouvrage, qui est parfait et m'a encore convaincue, que vous ne savez rien faire médiocrement. Le choix de la couleur, je l'attribue à notre cher Ferdinand, qui m'a fait un très-joli présent de Fayence et d'un bureau, mais que je ne verrai qu'après-demain, étant placé en ville dans mon nouvel appartement. Ce que vous me dites de bien tendre et obligeant sur le départ de votre tendre époux, m'a fait grand plaisir. Je prie Dieu que cela continue toujours ainsi. C'est le seul vrai bonheur dans ce monde, qui fait supporter tous les autres revers avec facilité, qui ne manquent jamais dans

ce monde. Oui, ma plus que chère fille, j'espère d embrasser un jour et de pouvoir vous marquer toute n dresse que vous méritez si bien. Votre fidèle mère

Marie Thé

Ce 20 juin (17

CII. Madame ma chère fille. Que ces gardes sont h de vous voir et de passer quelques jours à vous accomp Je crois que je rajeunirais, si je pouvais passer mes hors des affaires avec vous.

Le voyage de l'empereur me coûte au moins d de ma vie; il va pousser plus loin en Pologne, et r par la Moravie. Il se fatigue trop et il s'en resse dans peu d'années il sera vieux et cassé. La fatig bonne, mais de la façon que lui s'en donne, c'est se dé Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thér

Ce 19 d'août (17

CIII. Madame ma chère fille. Votre chère lettre et la de secrétaire m'a rassurée sur vos souffrances, voya chers caractères, mais j'avoue que je ne suis nullemen tente que ces vomissements continuent et augmentent D'où ce pauvre invisible prendra-t-il de la nourriture, vénérable maman des forces? Bientôt je commencerai à d de mon art de prédire, si cela continue.

Votre mari m'a mandé qu'il comptait aller à Cen Je n'ai rien contre, d'abord que Faby est d'accord et y

Votre voiture y sera à la mi-septembre; je vous prie de me dire sincèrement, comme vous la trouvez.

Les femmes et la sage-femme partent le 25; que ne puis-je aller avec elles! Je suis charmée des bonnes nouvelles que vous avez de Modène, du duc; nous avons des grandes chaleurs, cela vous sera plus incommode. Personne ne me mande rien, si vous êtes grosse ou non, si le sommeil est bon etc., tout des circonstances très-significatives, intéressantes pour quelqu'un qu'on aime bien; ces sentiments ne finiront qu'avec ma vie. Votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 23 d'août (1773).

CIV. Madame ma chère fille. Je vous prie de me dire si vous n'avez pas rougi en recevant celle-ci par la main de la sage-femme? Que ne suis-je à sa place pour vous assister, mais pas faire la besogne; nonobstant seize enfants je ne sais rien, pas même un conseil à donner. Cela vous donnera mauvaise idée de ma capacité; je l'avoue, en fait d'accouchement, et de tout ce qui a touché la médecine, j'ai voulu être ignorante, pour être plus obéissante, voyant tous les jours que les demi-savants sont les gens les moins traitables. Je ne peux que vous recommander celle-ci; tout le monde en dit un bien infini, et bien des larmes ont été versées pour elle de celles qu'elle accouchait. Vous recevrez encore une autre lettre par la *Kammerfrau*. Je suis votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 20 septembre

CV. Madame ma chère fille. Je suis enchantée les femmes sont arrivées, et que vous en êtes conte je le suis bien, puisque ces fréquents vomissemen minué, qui vous ôtaient trop de vos forces; nous grand besoin à la fin.

Je suis fâchée de vous annoncer la mort c Stampa. Je le regrette doublement, votre mari demandé à la place de Hardegg. Je ne vois à c que Browne qui pourrait lui convenir, mais il est encore. Je suis très-contente de l'acquisition du bani, et que vous en êtes contents de même. Vous que je pense à toutes les bagatelles pour vous; petit qui puisse vous intéresser, et je ne pourr employer mes instants qu'en pensant à vous, enfants.

La chaise et le trousseau de l'enfant ne son core arrivés; j'espère de l'apprendre l'ordinaire fait tard, j'étais extrêmement occupée ces jours-c des pauvres jésuites, je n'en dis pas plus et fidèle mère Marie

L'Aya est arrivée; elle est fort petite et maig tira les premiers jours d'octobre.

Ce 4 octobre

CVI. Madame ma chère fille. Je suis bien conten voiture a rencontré votre approbation. C'est tout c

désiré, de même les femmes qui, j'espère, feront leurs devoirs de même que l'Aya, qui part demain. Je vous la recommande; elle a besoin d'être encouragée. Il n'y a qu'une voix sur son compte. L'extérieur n'est pas choquant, mais pas bien, mais les quinze jours que je l'ai tenue à la cour, elle s'est acquis l'amitié de tout le monde. Tout commencement est difficile; vos bontés la rassureront, vous priant de lui dire tout uniment ce que vous souhaitez ou que vous n'approuvez pas. Elle paraît très-douce et fera sûrement exactement ce que vous ordonnerez. J'enverrai jeudi les points que je lui ai donnés, pour pouvoir avoir une idée seulement de ce qu'on peut souhaiter. Après la moitié de ce mois, je serai bien aux écoutes, et pas une voiture ni homme à cheval viendra, sans que je ne croie qu'il porte la grande nouvelle que j'attends avec beaucoup d'empressement, mais pas sans inquiétude. Je serais charmée de savoir le duc de retour et Madame Melzi, et vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Undatirt. (October 1773.)

Madame ma chère fille. La comtesse Almesloë aura le bonheur de vous remettre celle-ci. J'ose vous la recommander. Il n'y a qu'une voix sur son chapitre, hommes et femmes, vieux et jeunes. L'extérieur n'est pas prévenant, mais rien de choquant. Il faudra l'encourager un peu; n'ayant jamais été à la cour, elle est timide, craint de manquer; vos bontés la rassureront tout de suite. Je suis, Madame ma chère fille, votre fidèle mère Marie Thérèse. CVII.

Ce 8 novembre (17̄

CVIII. Madame ma chère fille. Quelle joie, quelle conso de vous savoir heureusement délivrée! J'avoue, je ı pas à mon aise, je commençais à craindre. Dieu eı loué! Ma chère fille et belle-fille et ainsi double fill donné une petite Thérèse, dont je suis enchantée. Mon Ferdinand est papa, que de sujets de consolation; manque à cette heure que de savoir les nouvelles chère accouchée, point essentiel après le pénible acco ment. J'espère que nous en recevrons demain; je vous de vous bien ménager, point essentiel pour le fond santé. Faites bien mes compliments à mon cher vieil le duc, votre cher père et mère et Madame Melzi; j vois tous hors d'eux de consolation. Je suis toujours fidèle mère Marie Thérè

Ce 12 novembre (177

CIX. Madame ma chère fille. Les nouvelles du 4 me encore plus de plaisir et de consolation que celles du mier, et je me flatte que la continuation en sera de m et quoique les neuf jours passés, je vous prie de ne croire que les ménagements finissent. Il faut encore quinzaine de jours de repos pour les gens délicats et su pour une couche pénible, comme vous avez eue, et la sesse assez incommode. Il fallait tout votre courage e tience pour le soutenir ainsi. Le fond de la santé à l'a dépend du ménagement en couches. Vous verrez des vi dames qui ont eu beaucoup d'enfants, mieux en san conservées que d'autres bien plus jeunes qui ne veulen

soumettre à ces ménagements. Vous m'avez fait passer des jours bien contents, et Dieu vous rende et à votre chère petite toutes ces consolations. J'avoue, j'attends à cette heure avec la plus grande impatience le 9 ou le 10 de voir de vos chers caractères, sachant fort bien, que moi-même je vous ai priée de ne pas le faire plus tôt. Mais mon empressement est plus fort que ma raison, vous aimant si tendrement, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 19 novembre (1773).

Madame ma chère fille. Quelle consolation n'ai-je pas eue en revoyant les chers caractères! Malheureusement je ne pouvais goûter de la joie après la perte de ma chère belle-sœur et amie, mais j'ai dormi toute la nuit, après avoir relu trois et quatre fois votre chère lettre. J'ai trouvé au commencement le caractère un peu changé et vous prie de me marquer, si vous l'avez écrite au lit ou levée, et si vous vous trouvez faible, si les jambes vous tremblent, si vous ne vous êtes trouvée mal, en vous levant la première fois, si l'appétit, le sommeil sont bons, tout des questions importantes pour quelqu'une qui vous aime si tendrement. Je me suis flattée que la Khevenhüller me marquerait ces détails les neuf jours. Je ne sais si elle est tombée malade, car elle ne m'a pas écrit une seule fois. J'étais informée de l'état de votre santé par mon fils et le bulletin, mais les autres particularités qu'on ne saurait exiger d'eux, j'en suis restée sans rien savoir, et rien n'est de trop à qui on s'intéresse et qu'on aime. Je vous prie de dire à la Khevenhüller une autre fois de s'en acquitter, car je ne veux d'autres

occasions que des couches. Dieu nous en préserve, et j père qu'une autre ne sera pas si pénible que celle-ci.

Tout ce que vous me dites de notre cher Ferdin me console infiniment, mais je vous conjure de vous l ménager pour la conservation de votre santé et perso En vous donnant à tous trois ma bénédiction, je vous brasse et suis toujours votre fidèle mère Marie Thérès

---

Ce 8 décembre (1773

CXI. Madame ma chère fille. Hardegg est arrivé hier je le trouve maigri, mais très-bien. Sa femme et ses enf sont arrivés de même bien; sachant vos bontés pour eux suis sûre que cette nouvelle vous fera plaisir, et quoi j'étais hier dans une espèce de retraite, je l'ai fait veni me suis entretenue avec lui une heure que j'ai passée l agréablement. Il m'a confirmé le parfait bonheur de v deux, mes chers enfants. Il m'a porté la hauteur de v mari, qui m'a frappée, et la grosseur pour vingt ans a bien. Je voudrais que lui diminuât un peu de son trop gr appétit, et que vous ajoutiez un peu au vôtre qui est mince, et vous prie de penser sérieusement à vous nou un peu plus. L'air d'Allemagne étant plus fort, jamai ne pourrais vous y exposer, si vous n'êtes plus grasse.

Ce que vous me mandez de la Stegner, est une mande un peu forte, qu'on n'accorde pas ordinairement. l'approbation que vous lui donnez, les bons services que me dites d'avoir rendus, me feront passer sur le pied et je compte lui accorder une pension sa vie durante,

que le pied ne soit changé, équivalent à peu près à sa demande.

Je suis enchantée que vous voyez si souvent votre petite, et que vous êtes contente de l'Aya. Tout le monde en a dit du bien, hors qu'elle n'a eu d'enfant, et cela n'a rien à dire, les dames n'osant se mêler de la santé, qui est réservée seule au médecin chez nous. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 27 décembre (1773).

Madame ma chère fille. Le secrétaire s'acquitte tou- CXII.
jours à merveille de ses commissions, et j'ai vu des lettres de Milan, qui vous trouvent très-bien remise. Je suis curieuse si vous pourrez mettre les corps que vous avez portés ci-devant. La petite doit augmenter aussi en bien. Le temps est si abominable que je ne peux assez vous recommander de ne pas vous exposer à prendre une fluxion. La nouvelle de Florence nous est venue le jour de Noël, en allant à midi à l'église. Jugez de notre joie, et heureusement un cinquième prince. Le bon Dieu m'a accordé quatre petits-enfants cette année, dont je ne peux assez l'en remercier. Que Dieu les conserve tous avec leurs aimables papas et mamans, et vous accorde la nouvelle année heureuse. Croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

1774.

Undatirt. (Erste Hälfte 1774.)

CXIII Madame ma chère fille. Marchisio ne pourra jam assez vous exprimer ma tendresse pour vous, et combien reconnais le bonheur de mon fils; flattée que dans tou vos lettres vous m'assurez de votre contentement réciproq rien ne me reste à souhaiter que la continuation et vo conservation. Je vous dirai même, que je ne serais pas chée si vous reposiez un an même, et ne suiviez l'exem de notre grande-duchesse, non pas pour n'avoir trop d'enfa on ne saurait en avoir assez, là-dessus je suis insatiable, m pour votre conservation il vous faut du repos. Votre gr sesse et surtout votre accouchement n'étaient rien moins faciles; il s'en faut de beaucoup, qu'il était comme no admirable grande-duchesse est accoutumée d'accoucher com rien. Il faut donc du ménagement jusqu'à ce que vous p niez plus de force ou d'embonpoint, et c'est la raison au que je vous prie de ne pas trop vous fatiguer dans tous exercices du corps, et de me croire toujours votre fidèle m

Marie Thérèse

Ce 28 mars (1774).

Madame ma chère fille. Provera est revenu et m'a porté vos chères lettres qui me marquent de nouveau l'empressement que vous avez de venir me voir, et vous vous exprimez si joliment et énergiquement, que cela augmente encore plus mes regrets de ne pouvoir vous y complaire tout de suite. L'année n'est pas encore passée, et d'abord que je verrai plus clair de ce qui s'arrangera cet été, je pourrai vous en dire de plus. Personne après vous autres le souhaite plus que moi, et jamais effort n'a tant coûté que celui-ci. CXIV.

Je n'ai pu parler à Provera, étant dans ma retraite, mais il m'a envoyé la mesure de votre cher mari, que je ne trouve pas si gros. Attribuez à Hardegg ce que j'en ai marqué là-dessus à votre mari.

Le bras droit, dont je dois me servir, est depuis quelques jours faible, c'est la raison pour laquelle vous trouverez mon caractère plus mauvais qu'à l'ordinaire, et qui me fait finir, étant toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Donnez cette note à votre mari; en quinze jours il partira. Störck n'a pas trouvé convenable un non-marié, et je n'ai pas cru pouvoir le traiter autrement que Störck [1]) en Toscane. Douze cents florins et un quartier d'abord qu'il a à assister les enfants.

---

[1]) Mathaeus Freiherr von Störck, Leibarzt des Grossherzogs.

Ce 4 d'avril (1774)

CXV. Madame ma chère fille. Le cher et charmant secrét trouvera ici mes remercîments pour deux lettres, par la derni poste et par Provera. Le détail que j'ai trouvé dans une d' respectable mère m'a fait grand plaisir. Je crois que le cha ment de nourrice a fait bien à la petite, mais je ne crois qu'elle fasse des dents avant dix mois ou plus tard enc Les accidents sont moins dangereux plus tard, étant plus fc

L'accident arrivé à l'enfant d'Espagne fait bien de peine; c'était un enfant beau, fort et aimable. Le roi et p et mère sont à plaindre, n'ayant jusqu'à cette heure d'autre

Les femmes seront arrivées avant le jeudi-saint; je v prie de me marquer sincèrement, si vous en êtes conte Le voyage de Mantoue sera bien agréable, si vous ave temps que nous avons depuis quatre semaines, chaud bien qu'on commencera à faire des prières pour la plui

Le carême a fait du bien cette année à tout le mo Je crois que l'exercice à cheval vous fera du bien p votre santé, et que vous vous en acquitterez très-bien. déjà une prétention de vous avoir peinte dans cet hab ment, chapeau sur la tête, mais je vous prie de ne pas allonger les courses, ou tous les jours; cela serait nuis et faiblirait trop, et les pavés dans ces villes, je vous de les éviter. Le meilleur cheval peut broncher et tom

Tout ce que vous me dites de touchant et agré pour votre venue ici, si j'étais seule, vous seriez citée cette lettre; mais ne sachant encore à quoi, et comm notre été se passera, je suis empêchée à cette heure

1) Der Infant Don Carlos, damals noch das einzige Kind des Pri Carl von Asturien, war am 7. März 1774 gestorben.

pouvoir vous dire quelque chose de plus. Personne ne le souhaite sûrement plus que moi; vous me donnez tous deux tant de consolation, que je voudrais en jouir moi-même de tout ce bien. Je suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 25 d'avril (1774).

CXVI. Madame ma chère fille. Deux de vos chères et aimables lettres j'ai reçues consécutivement. Vous me rassurez sur le trop de goût ou de fatigue à cheval, mais je ne vous passe pas ce que vous me dites sur votre portrait, pourvu qu'il vous ressemble; chapeau sur tête ou non, c'est à votre choix, et sachez que jamais le nez n'est trop grand, et dénote toujours de l'esprit.

Je suis inquiète à cause de notre cher duc, votre grand-père, et de ce que vous me marquez de votre tante [1]; quelle maladie a-t-elle? Elle était si forte, si grasse; je ne saurais croire la consomption.

Si vous avez le temps qu'il fait ici, je vous plains; depuis trois jours nous sommes à Schönbrunn, une pluie continuelle et des vents affreux. Votre beau-frère [2]) nous quittera encore le 30. J'avoue, cela me coûte, mais c'est pour son bien, et même nécessaire; cela me réveille tous les départs, qui sont tous bien imprimés dans mon cœur.

J'ai mis une condition à votre cher mari, d'observer cet ordre, tant de fois promis, huit ou dix fois de suite sans interruption, alors je pourrais dire quelque chose de plus positif de votre voyage. Il ne conviendrait nullement que

---

[1]) Bd. I, S. 294, Anmerkung.

[2]) Maximilian.

vous veniez sans que l'empereur y soit, et ne sachant jar
s'il reste ou parte, dans cette incertitude je ne peux me
soudre à rien. Actuellement il dit de nouveau de faire
core un voyage, pas un bien éloigné, mais encore un, a
le camp. Reste à voir ce qui en sera.

J'étais fort contente de l'attention que votre cher r
avait pour Firmian, ne voulant qu'il l'accompagne par
à cause de ses migraines. Ces sortes de traits font hon
à votre mari, et j'en suis bien contente. Vous savez la
fiance que j'ai de tout temps en Firmian, il la mérite
son honnêteté et attachement.

La séparation d'avec votre chère petite vous aura co
vous la trouverez changée à votre retour. Je vous embr
tous deux et suis votre fidèle mère Marie Thérès

Ce 4 mai (1774

CXVII. Madame ma chère fille. J'ose vous recommander c
dame qui est aimable et estimable [1]). Ils voyagent avec
enfants, quittent leurs familles pour me complaire; ce r
pas un petit mérite. Ils ont été l'exemple des ménages ici.
trouveront bien des parents à Mantoue, mais ne peuvent s'arr
quelque temps, mon fils les attendant à la fin du mois; il
pressent de partir pour vous trouver encore. Ils seraient l
fâchés de manquer cette occasion. Je ne veux plus
promettre; dans treize mois je compte avoir le même pla
Je vous embrasse. Votre fidèle mère Marie Thérès

---

[1]) Es handelt sich hier offenbar um die Bd. I. S. 274 zuerst erwä
Gemalin des Grafen Franz Colloredo, der damals als Ajo der jungen Erzher
in Florenz angestellt wurde.

Ce 9 mai (1774).

Madame ma chère fille. Enchantée de vous savoir arrivés heureusement à Mantoue, je ne vous écris à la hâte que ces lignes, pour approuver la course que vous comptez faire à Vérone et à Vicence. Je ne demande que d'être prévenue de ces courses, sans que vous ayez besoin d'attendre mon consentement. Toutes celles qui ne demandent que six ou huit jours d'absence, vous pouvez les faire, surtout celles que vous faites tous deux ensemble, ce sont celles qui ont toujours mon approbation, mais de préférence, en faisant celle de Vérone, il faudrait au retour aller à Colorno, mais n'y rester que le moins que vous pourrez, car malheureusement dans cette campagne il n'y a rien à apprendre, ni d'amusant. Vous pouvez, mes chers enfants, vous servir de mon nom, si vous ne voulez faire une telle course. Celles qui peuvent vous amuser et être utiles, je les approuverai toujours; vous méritez ma confiance, et vous gagnez d'être connus. CXVIII.

Je suis bien fâchée que votre chère tante n'est pas mieux. Nous venons de recevoir la triste nouvelle, que le roi de France a été attaqué de la petite vérole avec grande violence, et qu'elle sera confluante. Cette maladie est si dangereuse à la maison de Bourbon, que je tremble; ce serait une perte très-grande pour moi, il avait une amitié et confiance particulière pour moi, et pour la Dauphine une perte irréparable. J'en suis très-affectée et crains les nouvelles à venir. Je vous embrasse tous deux; votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Ce 5 juin (1774).

CXIX. Madame ma chère fille. J'ai reçu des charmantes lettr de votre part par la Latour et les gardes. On ne peut êt plus pressant que vous êtes tous deux, et plus séduisan surtout mon cœur étant d'accord avec vous. Ma situati étant encore en l'air, je ne saurais encore rien vous marqu de positif. Je suis toujours bien aise que la petite excursi vous ait fait plaisir. La Latour a été bien examinée, surtc pour la petite. Elle aura bientôt un an, et je n'ai pas encc son portrait. Je vous prie de remettre à votre cher Ferdina ces papiers, pour qu'il puisse m'envoyer des experts de là-ba c'est qu'ils trouvent de différence. Sur le chapitre des cheva je n'ai jamais vu penser deux hommes de même. Je suis occupée que je n'ai que ce moment à vous assurer de to ma tendresse. Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 14 juillet (1774).

CXX. Madame ma chère fille. Je vous fais bien mon co pliment pour la première dent de votre chère fille. Di veuille qu'elle les achèvera toutes heureusement.

L'accident de la *Kammerfrau* la rend entièrement hors service; on ne saurait exposer l'enfant une autre fois. D'ab que vous croyez que l'autre *Kammerfrau* suffit, je n'ai rie ajouter, et vous ferez dire par l'Aya à celle-ci, que je veux b lui conserver une pension de six cents florins, ce qui est double de ce qu'elle aurait jamais pu espérer, et qu'elle p les manger avec ses parents, où bon lui semblera, mais à la cour. Vous aurez la bonté de lui faire une petite g tification, mais point de pension, en sortant de la cour.

J'attends le portrait de la mère et de la fille avec grande impatience et suis extrêmement affairée à expédier des courriers. Je vous embrasse; votre fidèle mère

Marie Thérèse.

La lettre est pour la Almesloë.

Ce 18 juillet (1774).

Madame ma chère fille. Ce cher portrait de ma petite-fille, si longtemps désiré, est arrivé dans ce moment; je le tiens vis-à-vis de mon canapé, pour me le bien imprimer. Mais je ne trouve aucune ressemblance, ni du père ni de la mère, mais la peinture est affreuse, et je sais bon gré à ceux qui vous ont empêchée de m'envoyer le vôtre, s'il était de même. Mais je ne vous tiens pas quitte et souhaite de l'avoir, mais ressemblant. CXXI.

On a mis à la petite un bonnet affreux. Rien de plus joli que la tête, le front et les cheveux des enfants; un bonnet tout rond, sans tous ces ornements de rubans et dentelles, est ce qui leur va le mieux. Pardonnez-moi la comparaison, elle a son bonnet comme la perruque de son respectable grand grand-père. La chemise ne couvrait pas si bien son petit corps, qui a les chairs, comme vous dites, pas du tout naturelles, enfin, c'est un vilain peintre, mais un charmant objet et cher et intéressant, et me fait grand plaisir, mais en même temps augmente le désir d'en avoir un compagnon.

Spech s'est bien acquitté de sa commission avec tout le plus grand sérieux. Il a ajouté de bouche votre désir de venir me voir. Que j'aime ce cher et incommode créancier,

que je lui en sais bon gré! Je n'en ai pas moins m'acquitter d'une dette qui me pèse tant et qui me procure tant de consolation, et je compte tellement sur la promp tude dans l'exécution, que le jour que j'écrirai, je com en trois semaines vous tenir entre mes bras. Je vous e brasse en idée, en attendant la réalité avec un vrai e pressement, et suis votre fidèle mère Marie Thérèse.

Vous recevrez par le cocher des petites poupées po la petite Thérèse, elles ont fait bon effet auprès de m autres chers enfants, et les amusent.

Ce 17 d'août (1774).

CXXII. Madame ma chère fille. Spech vous remettra un pe paquet, le bracelet vous voulez bien accepter. C'est homme qui l'a porté de Paris, je le trouve drôle et partic lier. Vous ne sauriez le regarder sans me trouver occup de vous, mes chers enfants, et quoique je dois vous paraît cruelle, qu'après tous les empressements que vous me m quez de venir me voir, je peux résister, cela ne me coûte p peu; il faut des raisons si fortes, qui réjaillissent sur vo pour me rendre telle.

La petite croix avec le coulant, si vous voulez la don à la Almesloë, puisque vous en êtes si contente. Je v prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

L'autre paquet est pour la femme de Spech, ce s des grenades.

Ce 29 d'août (1774).

Madame ma chère fille. Je ne crois pas manquer à m'adresser au cher secrétaire pour marquer toute ma consolation sur la lettre du 20 d'août. J'espère que vous aurez le temps rafraîchi comme ici, car il fait presque froid, ayant plu toute la journée. CXXIII.

J'ai trouvé très-bien les prières publiques en procession, que notre très-cher Ferdinand a ordonnées, mais j'étais touchée aux larmes, voyant l'heure que vous avez prié tous deux le plus malheureux jour qui a existé.

L'attention du portrait de votre petite est encore un trait qui caractérise si bien la façon de penser et le cœur de votre cher mari, qui est unique, après celui de son père. La de Pest en est devenue presque folle. Cette sainte et respectable fille a été dans la plus grande tristesse, ayant perdu son frère[1]), capitaine des ingénieurs, lui laissant une veuve et six enfants sans rien. Depuis ce matin elle est toute ranimée; je lui ai dit de s'expliquer elle-même. Je vous joins ses remercîments, n'ayant voulu, étant d'une femme, les lui envoyer en droiture, que par vos mains, pour le danger.

Je ne saurais vous marquer assez, combien ces trois traits ont encore augmenté ma tendresse pour un fils qui pense et agit si bien, et qui ne néglige aucune occasion pour m'obliger.

Les dents de notre chère Thérèse me consolent aussi, et que notre grand ami, votre cher grand-père, se porte si

---

[1]) Zwei Brüder, Jacob und Nicolaus de Pest, kommen schon 1757 als Lieutenants im Ingenieurcorps vor. Es lässt sich nicht ausfindig machen, welcher von Beiden hier gemeint ist.

bien. Embrassez votre mari de ma part et croyez-moi toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 5 septembre (1774).

CXXIV. Madame ma chère fille. C'est au milieu du bruit des canons, des fusils, que je vous écris. Il fait le plus beau temps, mais chaud, et la troupe sera très-fatiguée. J'en ai ma part aussi, et mes années ne supportent plus ces sortes de travaux; je compte retourner dans ma solitude avec grand plaisir. Ma pauvre fille[1]) n'a pu venir avec nous ici à cause d'un abcès qu'elle a à la joue, qui la tourmente beaucoup; je compte l'aller voir demain, étant un jour de repos. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Les nouvelles du duc, que je viens de recevoir, me font grand plaisir, de même ce que vous me dites de notre cher Ferdinand.

Ce 26 septembre (1774).

CXXV. Madame ma chère fille. Aujourd'hui en huit j'étais empêchée par une mascarade et fête champêtre de vous marquer toute la joie que m'a causé la nouvelle de votre grossesse. Je n'en doute plus, mais je vous prie, du ménagement jusqu'après les treize semaines; la première fausse-couche doit et exige ces précautions. J'avoue, la promptitude de votre obéissance m'a fait rire, je me le tiens pour dit que c'était vous qui en étiez en défaut. Vous avez

[1]) Elisabeth. Vergl. I. 297.

arrangé le tout si parfaitement bien, que pour l'*ascensa* vous serez en état de venir nous voir ici l'année qui vient, si j'existe. Vous avez dès à cette heure mon consentement, et vous pouvez bien être persuadée que j'en ai autant de plaisir et d'empressement que vous.

Vous me remerciez pour le déjeuner; j'ai l'obligation à la Hardegg de me l'avoir confié, mais j'avoue, je n'en étais pas entièrement contente, mais le temps pressait, je ne pouvais le changer. Je vous prie de dire à votre cher mari, que le courrier Aqua m'a bien sensiblement réjouie, voyant l'application et le travail qu'il a fait. Mais ce qui m'en fait le plus, c'est le témoignage de Firmian, qui n'est pas capable de flatter, qui dit que c'est presque l'ouvrage seul de mon fils, les quatre consultes, et qu'il n'a rien à ajouter. J'attends le rapport de Kaunitz, qui est d'accord pour Mambrini, et même a loué la façon, dont on s'est pris et est d'accord pour le *lotto*, je crois, et pour l'emploi du million, à peu des choses près. Mais pour le sel il est encore un peu en doute, mais j'espère que le tout sera expédié la semaine qui vient. Pourvu que votre cher mari veut mettre de l'ordre dans sa journée et tenir ferme à la continuation, car de là tout dépend, j'ose me flatter qu'il sera un grand et utile travailleur, et rendra heureux ceux qui lui appartiennent, et mènera une vie heureuse, qui ne peut l'être à la durée sans ordre. En attendant, vous rendez tous deux mes jours, autant que ma situation le permet, heureux; Dieu vous en bénit, et je suis votre fidèle mère Marie Thérèse.

La plaisanterie pour les blondins de la garde, j'espère que vous l'aurez prise telle[1]; je ne badinerais sûrement

[1] Vergl. den Brief an Ferdinand vom 4. August 1774; I. 291.

pas sur cette matière délicate, où on ne peut trop êtr
ses gardes.

Undatirt. (October 177

CXXVI. Madame ma chère fille. La Latour m'ayant porté de vos lettres, je la charge volontiers de celle-ci, ench de la continuation de l'état incommode, où vous vous tro Je vous recommande le ménagement, plus que nous est cieuse votre santé et celle que Dieu nous a accordé surplus. J'avoue, ma joie est très-grande, et je vous l'a encore une fois: sans plus demander l'approbation, je attends, si je vis, au mois de juin ici, si cela convie vous deux. D'ici vous n'avez plus rien à attendre que patience de vous tenir entre mes bras.

Je vous embrasse; adieu.

Ce 17 octobre (177

CXXVII. Madame ma chère fille. Je vous remercie de tou souhaits et du tendre que vous voulez me marquer sur fête. J'ai beaucoup de désir de vivre encore une a pour vous embrasser, et je crains que votre connaiss fera augmenter encore plus cette envie, qui tous les perd pourtant beaucoup de sa durée; enfin j'espère de voir avant huit mois.

C'est un vrai bouquet, que la petite Thérèse a ét vrée si heureusement, que vous êtes si contente de l'A

: Faby. La première marque déjà des merveilles de la :tite, de son entendement.

Votre mari me marque une histoire du boulanger qui tourne; je suis bien aise d'en être prévenue, il ne mérite rement aucune grâce. Il est bon d'être prévenu, ces sortes : gens content de leur façon les faits, mais voilà un autre. a Balogh, la cuisinière, a écrit ici pour demander la permission de se marier. Je lui ai fait répondre fort bien, ›urvu qu'elle a votre agrément. Aujourd'hui arrive une ttre, que votre cher mari ne veut qu'elle se marie, ne vount la garder mariée. Je crois la voilà entièrement déconrtée. Je crois une cuisinière meilleure mariée que fille; vous faut une pour les enfants et la nourrice, si vous vou:z même vous en passer en couche. D'ici je ne saurais us trouver une à envoyer; je vous le marque seulement, ie de moi elle a le consentement, mais conditionné que la vous convienne; je vous en préviens qu'on ne puisse me ter autrement.

Je suis bien aise que vous allez à Cernusco et par eau. vous envoie ici cette bagatelle que tout le monde porte . En vous embrassant tendrement, je suis toujours votre lèle mère Marie Thérèse.

Ce 7 novembre (1774).

Madame ma chère fille. Les dévotions de l'octave des orts, et des maux de dents, qui me tourmentent, sont la .use que je serai courte. Je suis bien contente que la elzi va bien, mais j'avoue, je trouve qu'elle hasarde beau›up d'aller si vite à Varese. Je vous prie de lui faire bien ›on compliment sur son prompt rétablissement. CXXVIII.

Je suis charmée de ce que vous me dites de charmante Thérèse et de votre santé. La différence grossesse à l'autre me rend hardie de pousser mes cc tures plus loin, et j'avoue, j'en aurais une grande joie core plus pour notre cher duc, votre grand-père. J'appı les promenades par eau, vous priant de ne vous expo l'humide, s'il commence à faire plus froid, et de tenir c les pieds et genoux, point essentiel pour nous autres.

Mes compliments à notre cher Ferdinand. Je sui jours votre fidèle mère Marie Thérè

Ce 21 novembre (177

CXXIX. Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que les b nouvelles de votre santé et grossesse se soutiennent. Il seulement se garder du premier froid pour un rhum rhumatisme, qui serait très-mal à propos à cette heure. n'écris pas à votre mari, le faisant jeudi. Cet abbé me paraît un homme de mise et à être employé, m'a mandé une lettre. C'est tout un d'écrire à Ferdinand sa chère moitié et fidèle secrétaire.

Je suis déjà occupé à partager les logements et arr ments pour vous recevoir, et cette occupation m'est chère. Je souffre depuis quelques semaines d'une fl aux dents et à la tête. Je suis même condamnée à r dans la chambre, ce qui m'a empêchée d'aller à Presb Je suis déjà mieux, mais cela exige des ménagements. ne suis pas accoutumée à être incommodée, et je m'en modo très-mal, et on me taxe d'impatience.



Je vous prie de dire à notre cher Ferdinand, que Maximilien va revenir vers Pâques ici pour une quinzaine de jours, et que de là il viendra en droiture à Milan. Je m'en fais un vrai plaisir de le voir, s'il s'est changé un peu. Il se plaît beaucoup à Bruxelles; son oncle a mille bontés pour lui. Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 12 décembre (1774).

Madame ma chère fille, charmant secrétaire *und gute Hausmutter*. Votre lettre du 3 m'a d'autant plus enchantée, que j'ai prévenu en quelque façon vos idées en conséquence de ce que vous m'avez marqué pour la Gröller. Quand je vous ai envoyé la Lanz, j'ai fait dire à la mère, qu'elle se prépare, que je n'attends que votre réponse. Elle est hors d'elle de joie; la fille paraît bien. Je ferai de même pour la sœur de la Greibich, trouvant si bien et gracieux de vouloir récompenser ceux qui vous servent bien. CXXX.

J'approuve de même l'arrangement du service, que vous comptez faire avec les femmes chez les enfants, quand ils logent l'un près de l'autre. Il n'y aura qu'une *Kammerfrau* à choisir. J'ai une veuve de colonel, mais il faut que je l'éprouve un peu plus; le dehors est prévenant. Je compte vous envoyer toute la boutique à la fin de mars, si cela vous convient.

Je vous souhaite un si heureux accouchement qu'à ma fille de Parme, mais j'avoue, je souhaite ardemment un fils à mon cher Ferdinand et à sa chère épouse, ma fille, et

pour mon grand ami, votre cher grand-père. Je m'en un peu et suis bien contente que vous l'êtes de l Cela nous rassurera tous trois d'autant plus pendant absence.

Embrassez de ma part votre cher Ferdinand; j toujours votre fidèle mère Marie Thér

1775.

Ce 20 février (1775).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que vous vous portez bien. Les menuets ne peuvent pas vous faire du mal; l'exercice modéré et pas exposé au froid ne peut que faire du bien, mais je connais le pas de Ferdinand, et qu'il a toujours chaud. Je craignais à juste titre pour vous, mais je sais gré à mon fils de m'avoir fait rassurer sur un objet si cher et important par la relation de Faby, qui s'accorde entièrement avec mes suppositions. Mes craintes ne roulaient que sur le trop. Ces maux de tête n'étaient pas à négliger ni indifférents. CXXXI.

Je viens de recevoir du 8 de Paris des lettres de Maximilien. Il est arrivé à La Muette le 7 à midi, où la reine est venue une heure après. Ils dînèrent seuls d'abord, après elle est retournée à Versailles, et lui est venu le lendemain voir le roi. Il y avait des larmes de joie versées.

Le nouvel ambassadeur Breteuil est arrivé et a eu audience hier. Je le trouve très-vieilli. Il m'a porté le portrait de la reine en buste de porcelaine. Je la trouve bien maigrie et le visage allongé, mais on dit le tout ensemble bien.

Le temps recommence de nouveau d'être plus froid. Nous avons eu des terribles inondations qui ont fait bien du

dommage, en Hongrie surtout. Notre carnaval finit tout dou ment. Je n'aime pas ordinairement l'été, mais cette anı je soupire après, et suis toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse

Ce 13 mars (1775).

CXXXII. Madame ma chère fille. J'avoue que je suis bien ai que ce long carnaval soit fini, et quoique vous en avez jo avec toute la modération, les longues veilles à la fin d'u grossesse ne laissent que d'être de considération, surtout (hiver, et avec des personnes délicates.

Le cher secrétaire est toujours bien agréablement reç ses aimables lettres me causent toujours une vraie consol tion, et le mois de juin est attendu avec empressement, actuellement je suis très-occupée de tous les arrangemen J'attends en dix jours mon fils qui ne restera que les fêt ici, et continuera son voyage en Italie. Il viendra vous vo avant votre départ d'Italie.

Ce que vous me mandez de la petite Thérèse, me fa grand plaisir. Vous la trouverez bien plus intéressante votre retour; à cette heure chaque mois ajoute à leur e tendement. On dit qu'elle a une mémoire prodigieuse.

Embrassez de ma part notre Ferdinand, et si voı voulez bien, mes compliments au duc, votre grand-père, étaı toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 26 mars (1775).

Madame ma chère fille. Voilà la colonelle des Croates, j'ai oublié son nom[1]), qui, j'espère, s'acquittera mieux que l'autre veuve d'officier. Elle m'est recommandée du militaire comme du politique, la sage-femme l'a eue chez elle quelques semaines, elle n'en peut dire assez de son habileté et bonne volonté et humeur. En cas qu'elle ne vous convienne, vous n'avez qu'à me la renvoyer. Elle jouira de la pension due à son caractère. J'espère que la Gröller et Greibich se conduiront de même, et vous embrasse. Quand vous recevrez celle-ci, vous serez près de votre terme. Je suis votre fidèle mère Marie Thérèse. CXXXIII.

Ce 6 d'avril (1775).

Madame ma chère fille et secrétaire. Entre les dévotions et les affaires je n'ai que peu de loisir; étant vieille, je ne suis plus expéditive. Je suis enchantée que vous vous portez si bien, et que vous êtes leste. Il y aura plus à espérer sur Serbelloni que sur les Viennois. La cabale vient de manquer aujourd'hui chez une Palffy née Colloredo[2]), qui CXXXIV.

---

[1]) Offenbar die Kammerfrau Radinkovich, von der in dem Briefe an Ferdinand vom 5. Juli 1776, II. 36 die Rede ist. Ihr Gatte Andreas Radinkovich, seit 1. Mai 1773 Commandant des Warasdiner-Kreuzer Grenzinfanterie-Regiments, war am 28. Mai 1773 zu Kopreinitz gestorben.

[2]) Marie Gabriele, die zweitgeborne der fünf Töchter des Reichs-Vicekanzlers Fürsten Rudolph Colloredo. Sie war mit dem zuerst Bd. I. S. 115 erwähnten Capitän-Lieutenant der ungarischen Leibgarde, Grafen Johann Leopold Palffy vermält.

a eu cinq filles et point de garçon, et devait avoir encore la sixième; elle s'est changée en garçon. Si le bon Dieu vous accorde un fils, vous le nommerez Joseph François Jean; si c'est une fille, Marie Louise Josephe Jeanne, et ajouterez encore les noms que vous voudrez, si c'est un fils, celui du duc, s'il veut bien vous accorder cette grâce; je n'en doute pas.

Pour la Khevenhüller, elle ne restera chez vous qu'autant que vous le trouverez convenable. Au retour du mari, elle pourrait finir, mais si vous le voulez, elle peut continuer jusqu'à votre départ, ce ne serait qu'une plus grande grâce. Cela dépend de vous uniquement, étant bien sûre que vous aurez jusqu'à la fin toutes les bontés pour elle. Il doit arriver la semaine qui vient, pour prêter le serment et retourner tout de suite; je ne l'empêcherai pas.

Tout ce que vous me marquez de la petite, m'enchante. Le tableau est charmant, mais si je dois juger de la ressemblance de mon fils à la vôtre, elle n'est pas trop bien.

J'écris à la hâte et dans le sombre, je n'ai pas même le temps de le relire; excusez ce griffonnage. Embrassez votre mari de ma part; adieu.

Ce 20 d'avril (1775).

CXXXV. Madame ma chère fille et cher secrétaire. Je m'empresse de vous écrire; celle-ci vous trouvera bien près de vos couches, car je crois toujours, le trois de mai sera le terme. Tout ce que je vous prie, est de vous ménager infiniment, tant pour le repos que pour les odeurs, et de ne rien faire ni penser d'entreprendre sans l'aveu de Faby.

ien de si important que votre conservation, le bonheur de tre cher Ferdinand et de nous tous en dépend.

Tout ce que vous me marquez de la petite Thérèse, t surprenant, et j'espère que les femmes seront exactes à ır service. Le portrait en cire de votre mari est arrivé tte fois-ci heureusement et lui ressemble extrêmement; ırdegg en a été agréablement frappé. Il est parti ce atin à neuf heures; il attendra en chemin la permission votre cher mari pour arriver à Milan; il en a un grand ıpressement. Vous trouverez Hardegg très-changé, je tremble i'il ne tombe malade en chemin.

L'empereur nous a quitté aussi hier par un temps froid abominable, j'en suis un peu en peine. Marchisio a fait sez de diligence, il ne peut jamais dire assez de ma ten-esse pour vous et de ma reconnaissance pour le duc.

Je vous prie de me croire toujours votre fidèle mère

Marie Thérèse.

Embrassez votre mari de ma part.

Ce 18 mai (1775).

Madame ma chère fille. Quelle joie, quelle consolation! CXXXVI.
ne me possède pas depuis vingt-quatre heures. Toute la ur est de même, et on compte déjà les jours de vous voir . Je suis très-satisfaite de cet empressement, mais je vous njure de vous bien ménager et de ne rien hasarder. Que grâces à rendre à Dieu! J'attends à cette heure les afettes avec empressement, et ne voulant trop fatiguer vos ux, je vous embrasse tendrement. En vous donnant ma nédiction et à vos chers enfants, je suis votre fidèle mère

Faites mes excuses à la Melzi que je ne lui écris; (
sera en huit jours, étant trop chargée aujourd'hui d'affair

Ce 22 mai (1775).

CXXXVII. Madame ma chère fille. Je suis assez contente du r
port du 14, mais je ne saurais assez vous prêcher ména
ment, surtout voulant entreprendre bientôt le voyage. Vo
votre cher Ferdinand parti et demain tous les quatre frè
seront à Venise. Je souhaite que le mauvais temps q
fait chez nous, ne soit de même le 25 à Venise; on diffé
rait la cérémonie et par là le voyage et le séjour de mên
dont je serais fâchée pour vous deux et ceux de Floren
car je suis sûre, Ferdinand sera sur les épingles à Veni
Il a raison, je l'en aime d'autant plus.

Chez nous rien ne se passe; nous vivons très-solitai
ment, et nous attendons les nouvelles d'Italie, qui nous in
ressent seules. Je vous embrasse, ma chère fille, et v
enfants, vous faisant mon compliment pour les jours
votre mari.

Votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 25 mai (1775).

CXXXVIII. Madame ma chère fille. Les nouvelles du 18 nous po
tent un mieux dans votre chère et précieuse santé, ma
j'avoue, je ne suis nullement rassurée, tant que la fièv
dure, et mes inquiétudes augmentent d'autant plus que
départ de Ferdinand approche. Quelle situation pour l

Je suis charmée que la Khevenhüller est encore avec vous; elle a du courage et s'entend aux couches, et son attachement m'est connu. Ne voulant abuser de vos forces, ne pouvant assez vous prêcher ménagement, vous priant même de ne pas me répondre, autant que je serais charmée de revoir vos chers caractères, je vous prie de m'en priver et de me croire toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 3 juin (1775).

Madame ma chère fille. Je renvoie ce courrier avec plus de contentement, sachant que vous êtes entièrement remise, et il ne faudra qu'un ménagement très-exact pour recouvrer vos forces. Autant de plaisir que m'a causé ce fils nullement attendu, autant votre indisposition m'a alarmée, et j'avoue, je ne suis pas encore rassurée, que je crains les suites. Je ne pourrais jamais permettre, si Faby même le permettait, d'entreprendre le voyage; votre conservation nous importe trop. Il ne faut donc rien hazarder; toutes les précautions ne sont pas de trop. Personne ne perd plus que moi, le temps est précieux chez moi, mais je vous conjure de ne rien négliger ni hazarder. J'attends la poste d'après-demain avec la plus grande impatience, pour savoir de vos nouvelles. CXXXIX.

Je vous envoie pour le négligé en couches des rubans d'ici, et des joujoux pour la belle et charmante Thérèse, en même temps ma gageure pour Serbelloni, qu'il a bien méritée, et qui m'a fait tant de plaisir.

Mes compliments au duc, votre grand-père, et je suis toujours votre fidèle mère et heureuse grand'-maman

Marie Thérèse.

Ce 5 juin (1775).

CXL. Madame ma chère fille. Quelle joie, quelle consolati de revoir vos chers caractères que j'ai bien épluchés, s n'y a du changement, et une si longue lettre! J'avoue, nouvelle de la naissance du fils m'a causé une joie infin mais celle de votre lettre n'était pas moindre, car je vo avoue, j'ai été bien en peine, et je voyais bien noir. Il fa vous aimer tant que je le fais, pour pouvoir évaluer m inquiétudes. Une lettre de votre mari m'a percé le cœ où il me dit que la joie qu'il avait de ce fils, n'a pas d longtemps. Il m'a fait grande pitié, et je n'avais auc force de le rassurer. Je vous conjure, si vous aimez vo mari, vos enfants, moi, de vous ménager extrêmement rien n'est de trop — et de ne pas penser au voyage, av que le médecin m'a envoyé l'attestat, et que je l'ai approu Je crains l'empressement de vous deux, qui, quoique r proque et flatteur, ne me consolerait jamais, si quelqu commodité s'en suivait. Vous allez dans un autre clim air, eau, chaleurs, vents, tout cela n'est pas indifférent, s tout sortant d'une maladie. Si vous voulez être bien reç quinze jours plus tôt ou plus tard ne font rien à l'affai Je vous prie surtout de vous nourrir bien.

Faites mes compliments à votre cher mari, et dites Hardegg, que j'approuve entièrement la marche-route q m'a envoyée, et que j'étais bien contente des soins qu'il donnés à Maximilien, qui en est très-touché, et de me cro toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Ce 22 juin (1775).

Madame ma chère fille. Je suis enchantée avant tout, que vous êtes entièrement remise de vos couches, et que vous êtes contente des nœuds; j'en dois l'idée à la Khevenhüller. Celle-ci ne vous trouvera plus à Milan — quel plaisir — mais en chemin. Si vous avez de l'empressement à voir une vieille maman, jugez du mien, de faire connaissance avec une double fille, et en revoyant mon cher Ferdinand. Je vous prie de lui dire que je ne lui écrirai plus, et que le rapport des quatre-temps m'a fait pleurer de joie, que l'empereur sera ici le 3, et que je ne doute nullement, qu'il viendra avec moi à Neustadt, où je me rendrai deux jours avant vous. Je vous prie donc de me marquer au juste votre arrivée, le matin ou le soir, et quel jour? A la place de Krieglach il vaudrait mieux coucher à Mürzzuschlag, ce sont des beaux noms styriens. Que votre mari et vous ayez la bonté de recevoir en passant les gens du pays, pas à manger avec eux, mais à chaque gîte permettre qu'ils vous fassent leur cour sans distinction une demi-heure; cela s'est pratiqué de même avec nous et le grand-duc. L'empereur ne voit personne, il est unique, mais je ne saurais l'approuver; cette petite gêne d'une demi-heure est bien récompensée par la satisfaction qu'on cause à ces bonnes gens, qui viennent de si loin pour voir leurs princes. Je vous prie de le dire aussi à Hardegg, car j'ai adressé tout le monde à lui, hommes et femmes. CXLI.

Vous embrassant tous deux tendrement, je suis toujours votre fidèle mère Marie Thérèse.

Undatirt (1775).

CXLII. Ce n'est qu'un mot pour vous tous deux, mes chers enfants, en vous assurant de toute ma tendresse, et que j'espère que les nouvelles de Milan seront bonnes, n'ayant rien de là. Vous voilà encore sûrement au lit, nonobstant qu'il sonne dix heures; des bals et autres fêtes prennent toute la nuit. Je me fais une fête de vous revoir tous deux; adieu.

Undatirt (1775).

CXLIII. Je suis bien honteuse de mon étourderie, d'avoir ouvert et même déchiré le couvert de cette lettre; mon empressement pour les lettres d'Italie étant grand, et ayant eu le grand-chancelier qui me parlait, j'ai ouvert toutes mes lettres sans les regarder. J'étais bien honteuse, voyant ma faute; *ich bitt' um Verzeihung*. A cinquante-huit ans une étourderie est plus grande; je compte sur votre beau cœur et votre bonté.

Ce 18 octobre (1775).

CXLIV. Madame ma chère fille. Je me flatte de recevoir demain de vos chères nouvelles. J'en ai besoin, car le vide que votre départ m'a laissé, est inexprimable. La place, où nous avons déjeuné, me paraît insoutenable et m'a rendu vraiment triste et de mauvaise humeur; ces réflexions me chasseront en bas. Il a fait le plus beau temps, et j'espère

que cela continuera encore; je le souhaite bien, et vous recevrez celle-ci à Marbourg, et tous les jours nous sommes plus éloignées. La consolation que vous m'avez causée tous deux pendant votre court séjour, fait sentir d'autant plus la privation; j'en suis vraiment accablée. J'ai fait trop la forte et m'en ressens doublement dans ces tristes jours.

Embrassez votre cher mari; adieu.

Ce 20 octobre (1775).

Madame ma chère fille. J'ai reçu hier avec grand transport de joie la vôtre du premier gîte; l'estafette de Graz manque encore; il est quatre heures après-dîner. Je ne saurais vous exprimer le vide que votre départ me cause, et j'étais bien touchée que nous nous sommes rencontrées sur la place du déjeuner. Je dois rendre justice à mes compatriotes qui ne sont pas ordinairement si tendres, que depuis les premiers jusqu'aux *Extraweibern* ils sont fâchés de votre départ. Vous le méritez bien, mais jamais je n'ai vu une approbation plus générale, que vous avez emportée tous deux; jugez, combien j'en suis contente. Mais ce regret général doit bien influer et d'autant plus dans mon particulier. CXLV.

J'écrirai encore demain à Trieste à votre cher mari, mais à l'avenir je compte me remettre aux jours de poste. Je vous ai écrit tous les lundis à l'un ou à l'autre; je commencerai à les adresser à Mantoue, et commencerai avec ma très et très-chère fille. Tant que vous serez à Venise, vous ne recevrez rien.

Il a plu cette nuit, mais un grand vent s'est levé et a nettoyé le ciel; il fait beau à cette heure, je souhaite la

continuation. Embrassez votre cher mari de ma part. Je suis toute à vous, adieu.

Vous finirez de même vos lettres à l'avenir sans les signer.

Ce 23 octobre (1775).

CXLVI. Madame ma chère fille. Vous ne recevrez celle-ci qu' Mantoue, où je l'adresse. Hardegg m'a porté vos chères ligne de Graz; il a renouvelé ma douleur, en me contant le cong que vous avez pris tous deux de lui; il m'en paraît tout touch Je l'ai fait déclarer hier comme grand-maître de Maximilie il s'est rendu après tout de suite à sa terre, où il compt rester jusqu'à décembre, au retour de son nouveau maîtr

Nous venons d'avoir la nouvelle de la mort de Cr stiani; c'est une perte irréparable pour son poste, et je plai mon cher Ferdinand qui en avait bonne opinion. Il éta l'unique fils d'un ministre qui m'a rendu des grands service et auquel je dois le bonheur de vous avoir pour fille, don je ne peux assez exprimer tout le prix que ma tendress sent si vivement, plus que vous rendez mon cher fils heureu

Vous voilà tout près à voir vos chers enfants. Je vou prie de me faire une description, comme vous les aure trouvés; je m'en fais une vraie fête. Je suis venue loge cette après-dînée dans mes chambres en bas. Le temps s'es fortement changé en grand vent et froid; je serai charmé de vous savoir à Venise, passé le Tagliamento. Vos nou velles sont attendues avec un empressement sans égal. J m'occupe en attendant avec cinq peintres pour faire vos por traits. Je vous prie de me croire toujours votre bien attaché et fidèle mère et amie.

Le 24 octobre 1775.

Ma chère fille[1]). Charmée et consolée de votre parfaite union, je prie le bon Dieu de la faire toujours durer sans la moindre altercation. Vous y réussirez en cherchant à vous attacher votre époux, comme vous l'avez fait jusqu'ici. Un des moyens les plus propres et les plus aisés à cet effet est d'avoir l'humeur égale et douce, de tâcher de procurer de temps en temps des amusements raisonnables, de voir plus de monde, surtout des étrangers de condition, en écartant toutefois des petites gens et ces beaux esprits, dont les mœurs sont gâtés, ces rapporteurs des historiettes de la ville, ces mauvais plaisants. Vous feriez bien encore d'engager votre époux à la lecture, même en compagnie, CXLVII.

---

[1]) Diese Art Instruction der Kaiserin für die Erzherzogin Marie Beatrix ist offenbar von Maria Theresia selbst verfasst, aber von Pichlers Hand auf Papier sehr kleinen Formates geschrieben und von der Kaiserin unterzeichnet. Sie steckt in einer Brieftasche von rosenfarbener Seide mit grüner Stickerei, auf welcher die Initialen des Namens der Kaiserin: M. T. sichtbar sind. In dieser Brieftasche befindet sich ausserdem ein ungemein fein gemaltes Miniaturbildchen, eine aufrechtstehende Nonne darstellend, welche einem vor ihr sitzenden jungen Mönche etwas in die Feder dictirt. In den Gesichtszügen der Nonne glaube ich die der Kaiserin wiederzuerkennen; ob der junge Mönch einer ihrer Söhne, Ferdinand oder Maximilian sein soll, wage ich kaum zu vermuthen, viel weniger zu bejahen. Auf der Rückseite des Bildchens stehen von der Hand der Kaiserin die Worte: „liebste Frau Tochter. So gros mein trost ist, beede „so vergnügt mit einander zu sehen, umb so mehrers bitte ich gott, sie „lange jahr also zu erhalten, die alzeit verbleibe bis in mein grab ge„treüeste Mutter und Freündin Maria Theresia.

„Den 16. octobris 1775."

Nachdem Ferdinand und Marie Beatrix, wie schon Bd. I. S. 336 gesagt wurde, am Morgen des 17. October 1775 die Rückreise nach Mailand antraten, so werden wir in der Brieftasche mit dem Bildchen wohl ein Abschiedsgeschenk der Kaiserin an die Erzherzogin erblicken dürfen.

pour armer son esprit et dissiper l'ennui, de l'animer à l
promenade pour affermir sa santé, et de mettre de l'ordr
dans vos affaires, en vous fixant à une règle stable de vi
Mais pour en venir à bout, il faut s'exécuter à se décide
sur les choses ordinaires et journalières, sans laisser aucun
incertitude à cet égard. Il faut encore tenir à ce qu'on
décidé, sans le moindre changement, et s'en faire même u
amusement. Je me suis bien trouvée de cette maxime tout
ma vie; je l'ai passée sans ennui, et j'ai goûté tous les amus
ments, quoique d'ailleurs insipides. J'en suis redevable au
soins, que j'ai pris de mettre de l'ordre dans mes affair
et de m'occuper ou prêter aux plaisirs des autres.

On peut jouir du plaisir des bals masqués, spectacle
promenades; mais c'est toujours avec un maintien conv
nable, que vous avez en perfection, pour imposer à ceu
qui s'aviseraient de s'émanciper. Sans courir dans les log
des autres, il convient plus de faire venir, qui on voudrai
dans les siennes.

Je vous recommande Firmian; il vous est attaché d
cœur et mérite vos bontés; il a à juste titre toute ma co
fiance.

Je souhaite que vous soyez toujours entourée de bonn
compagnie: c'est le meilleur moyen de passer agréablemen
la vie, et de maintenir la réputation que vous vous êtes ac
quise, et que vous méritez si bien.

En vous embrassant tendrement, je suis toujours votr
fidèle mère et amie Marie Thérèse.

Undatirt. (October 1775).

Ma chère fille. Zephyris vous remettra la boîte avec les nippes. Je répète encore une fois de les changer à votre bon plaisir. J'ai destiné le portrait à Sylva, étant si vieux serviteur, ne me connaissant plus depuis trente-sept ans. La tabatière pour Firmian suivra avec Ferrari. J'ai ajouté une petite vilenie bleue pour ma chère fille; l'homme qui m'a promis deux pierres bleues, a manqué entièrement. CXLVIII.

Le vide qui me reste de votre départ, est incroyable. Celle-ci vous trouvera au milieu de vos chers enfants; je vous embrasse.

Ce 30 octobre (1775).

Madame ma chère fille. Celle-ci vous est déjà adressée à Milan, et je serai charmée de vous y savoir en repos et auprès de ces chers enfants et de votre grand-père; il me paraît le voir et l'entendre. Je vous prie de m'acquitter auprès du prince, votre cher père, pour toutes les attentions qu'il a voulu avoir pour Maximilien. On ne peut faire plus, ni avec plus d'affection et de politesse; j'en suis très-touchée et j'en connais tout le prix. CXLIX.

L'estafette de Trieste est arrivée avant celle que vous avez écrite, ou plutôt votre mari, du cabaret, où la *Bora* vous a tenus arrêtés. L'action de la Rivière[1]), en venant

[1]) Maria Theresia nennt den Bd. I. S. 237 zuerst erwähnten Obersten Marchese Sfondrati della Riviera einmal bei seinem ersten und dann wieder bei seinem zweiten Namen. Dieselbe Handlung, die sie hier an dem Marchese della Riviera belobt, führt sie ein Jahr später (II. 213) zu Gunsten Sfondrati's an.

par force vous joindre, m'a fait grand plaisir et me rassure pour l'avenir. Je vous prie de lui en marquer ma satisfaction.

La perte de Cristiani me fait grande peine pour votre mari. Vous savez, combien j'ai aimé son père; voilà cette famille éteinte. Tout ce qu'on pourrait faire pour les trois sœurs et leurs enfants, me sera cher.

Nous sommes en ville depuis trois jours. Tout y paraît triste, et le vide que vous avez laissé, se fera sentir encore longtemps. J'ai quitté avec facilité Schönbrunn, je ne pouvais plus voir les endroits, où nous étions ensemble. Le temps est toujours pluie et grand vent.

Embrassez de ma part votre cher Ferdinand; je vous embrasse.

Ce 6 novembre (1775).

CL. Madame ma chère fille. Je viens de recevoir votre estafette de Venise. Grâce à Dieu que vous avez passé tous les *torrenti* et la *Bora*. Messieurs les pantalons[1]) n'ont pas fait de bonne grâce leur cour, et j'approuve infiniment, que vous avez distingué la procuratesse Foscarini[2]) comme bien attachée à votre maison. Nous ne pouvons avoir dans ces sortes d'occasions assez d'attentions pour ces sortes de per-

[1]) Vergl. I. 340, Anm. Ferdinand und Marie Beatrix waren am 28. October in Venedig eingetroffen und am 2. November wieder von dort abgereist.

[2]) Elisabeth Foscarini, Tochter des Procurators Francesco Corner und seiner Gemalin Lucretia, gebornen Dolfin, Witwe des Procurators von San Marco, Piero Foscarini. Sie starb im Februar 1778, 83 Jahre alt.

sonnes, l'unique moyen de nous en attacher d'autres, et notre bonheur consiste dans celui des autres et leur satisfaction.

Je vous remercie d'avoir vu ma bonne vieille gouvernante[1]; elle m'a envoyé exprès son fils[2]) pour m'en marquer toute sa consolation; je la partage avec elle, mais j'avoue, j'aurais voulu la partager réellement.

Mes compliments à votre cher mari et à votre beau-frère. Je n'ai pas eu le temps de lui écrire, comme j'ai voulu, ayant fait avec mes trois filles, l'empereur et le prince Albert par le plus beau temps une promenade à l'*Augarten*, et à ma honte je l'avoue, je suis revenue rendue.

Je ne peux à cette heure attendre le moment de votre arrivée à Milan, comme vous aurez trouvé notre grand ami, votre cher grand-père et ces chers enfants. En vous embrassant tous deux, je suis ....

Le prince Trautson étant mort, j'ai pris Sternberg à sa place. Les bontés que vous aviez pour elle, me font espérer que ce choix vous sera agréable.

Ce 13 novembre (1775).

Madame ma chère fille. La poste ne vient que d'arriver à cinq heures du soir et m'apprend avec grand plaisir votre heureuse arrivée à Mantoue, ce qui me fait désirer d'autant plus l'ordinaire future, pour savoir votre satisfaction, CLI.

---

[1]) Die schon in der Vorrede und dann II. 386 erwähnte Gräfin Edling.

[2]) Philipp Graf Edling, Oberst und Kammerherr des Erzherzogs Maximilian, sodann Oberdirector des Theresianums.

en vous retrouvant avec vos chers enfants, et que vo petite impatience là-dessus m'a fait plaisir. Mais j'étais t chée jusqu'aux larmes de tout ce que vous voulez me d sur le portefeuille. Je trouvais superflu tout ce qui y ét puisque vous ferez toujours mieux et n'oubliez jamais ri Vous me l'avez demandé[1]), j'ai cru vous l'envoyer, en v traitant d'égal avec mon cher fils, vous aimant si tend ment que lui. Il n'y a que le point sur l'arrangement heures, où j'ai quelque doute, d'où dépend pourtant tout reste. Le travail de votre mari sera de beaucoup augmer il faudra donc un ménagement, pour jouir en même ten des plaisirs et sociétés, sans négliger les occupations.

Je serai charmée de savoir Maximilien chez vous; i eu une fièvre catarrhale à Gênes, et toute sa suite. Je cra que le séjour en Piémont aura été fatigant et l'aura augment Nous avons beaucoup de malades; la belle Auersperg[2]) mon Trautson sont entre les morts.

Je suis fâchée que vous n'avez eu la consolation revoir Madame la princesse à Mantoue; il ne dépend q de vous et du duc de faire des courses pour la revoir u autre fois ailleurs même.

Je vous charge de mes compliments pour mes de fils, et vous me direz sincèrement, comme vous trouv Maximilien.

En vous embrassant tendrement . . . .

Je suis bien aise que vous avez trouvé Firmian bi

[1]) Anspielung auf die in der früher erwähnten Brieftasche e haltene Instruction. Es kann auch sein, dass Beides erst nachgeschi und das Miniaturbildchen später in die Brieftasche gesteckt wurde.

[2]) Sie war am 21. October, erst 37 Jahre alt, gestorben.

Ce 20 novembre (1775).

Madame ma chère fille. C'est au moment, en voulant me mettre en voiture, pour aller à Presbourg pour quatre jours, que je vous écris ces lignes, vous remerciant du peu de lignes intéressantes, que vous m'avez écrites à votre arrivée à Milan. Grâce à Dieu, vous voilà heureusement arrivés, hors l'accident seul avec ce terrible ouragan vers Trieste, et contents de vos chers enfants, et reconnus par la petite. J'ai fêté hier le jour de Sainte-Elisabeth en déjeunant avec mes deux filles dans le cabinet noir, où pour la première fois vos portraits étaient placés. Le déjeuner était à sept heures et avait l'air d'un souper. Tous les lustres étaient allumés, et tout le monde, à ma grande satisfaction, s'est arrêté avec plaisir, en vous voyant. Les uns vous bénissaient, les autres disaient: *warum sind sie nicht hier geblieben;* chacun exprimait son attachement à sa façon. CLII.

J'attends les lettres qui doivent arriver ce soir, avec empressement, pour savoir plus de détails de votre arrivée. En vous embrassant tendrement, je suis toujours, mais cette fois-ci à la hâte, toute à vous.

Ce 27 novembre (1775).

Madame ma chère fille. Il est huit heures du soir, et point de lettres. J'ai envoyé trois fois à la poste, pour en recevoir, mais cet abominable temps empêche qu'on ne peut avancer d'aucune part. Jugez de mon impatience. Les lettres d'aujourd'hui devaient me tirer d'inquiétude sur le rhume de Ferdinand; j'espère qu'il n'aura eu des suites. CLIII.

Peut-on être tranquille quand on aime? J'ai bien remarqu à votre dernière lettre, que vous n'étiez à votre aise, (j'avoue que ce trouble que j'observai, ne m'a pas fait d'ii quiétude, mais m'a bien charmée, connaissant le fond d'ur tendresse bien flatteuse pour nous deux. Pourvu qu'il ı ménage quelques jours et ne mange pas à l'ordinaire et ı garde de l'humidité, j'espère que cela n'aura pas des suite Je crains l'arrivée de son frère, qu'il voudra courir parto avec lui. Je ne sais rien non plus de ce dernier; je n flattais d'apprendre par cette ordinaire son arrivée à Mila Je suis charmée de la lettre et du plaisir du duc; je comp lui écrire l'ordinaire prochaine. On dit le prince de mên satisfait sur l'envoi de l'ordre[1]). Votre mari a encore trè bien proposé la même cérémonie, comme on l'a tenue av(lui et son frère.

Vous serez bien étonnée d'apprendre que le prince A bert et elle comptent faire un tour en Italie. Tout cela e analogue au voyage de Gorice, sur lequel j'ai demandé ne me décider qu'en carême. Je ne saurais nier que m'en fais un grand sujet de consolation, mais j'avoue que me trouve peu remuable et éloignée de mon train de vi L'empereur leur avait proposé, ne pouvant venir à Goric d'aller à l'*ascensa* y voir Léopold, et lui et elle ayant accep avec satisfaction ce projet, l'envie est venue d'aller plus loi Il n'y avait que la difficulté des camps en Hongrie, que prince ne voulait manquer. L'empereur a proposé de faire à cette heure, le tour, et de revenir en juillet, ce q a été accepté avec grand plaisir et s'exécutera après nouvelle année, n'attendant que des lettres de Léopold, s

[1]) Maria Theresia verlieh dem Erbprinzen von Modena das Gros kreuz des Stephansordens.

veut et peut les recevoir tout de suite; de là dépendra le reste du tour. Ils comptent finir par Parme et Milan, je crois au temps que nous devons être à Gorice.

Voilà bien des arrangements; embrassez, ma chère fille, votre mari de ma part. Adieu.

Voulant fermer celle-ci, la poste arrive. Grâce à Dieu, tout va bien, mais il faut du ménagement. Maximilien est aussi arrivé, et votre cher mari en est bien content et rend justice à ma confiance, en lui remettant ce Benjamin.

Il est près de dix heures, je dois finir, mais je dormirai bien tranquillement après ces nouvelles. J'avais bien deviné ces inquiétudes, cela me flatte doublement.

Ce 4 décembre (1775).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que la reine a été délivrée heureusement, et je lui pardonne même la fille, puisque nous avons le petit Joseph à Milan, qui selon les cabales devait être une fille, et cette petite Marianne un fils. Je compte Maximilien bien près d'ici, quand vous recevrez celle-ci. Le temps et les chemins sont abominables, je souhaite seulement qu'ils changent aux fêtes pour le voyage de la Marie, qui est arrivée ici aujourd'hui de Presbourg, et compte, s'ils peuvent tout ranger, partir tout de suite après les fêtes, droit à Florence par Venise. CLIV.

Je vous suis bien obligée de ce que vous me dites de Maximilien; c'est une attention de votre part de vous occuper de ce qui peut m'intéresser, et votre suffrage m'est cher et précieux.

Je suis un peu incommodée aujourd'hui d'une indigestion des truffes de Turin et des huîtres. Ayant jeûné rigoureusement aujourd'hui, je m'en trouve mieux le soir. Je vous le marque seulement, vous ayant promis de vous informer exactement. Je ne pourrai plus rien dire à notre cher Ferdinand sur sa voracité, me trouvant coupable.

Tout ce que vous me mandez de vos chers enfants, charme; gardez-les seulement des rhumes qui sont épidémiques cette année. Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tous deux.

A la nouvelle année voudriez-vous donner le *Zutritt* à la femme de Khevenhüller, comme belle-fille du grand-maître d'ici à mon su.

Ce 11 décembre (1775).

CLV. Madame ma chère fille. Le cher secrétaire s'est acquitté encore très-joliment. Le retour aura bien été pour Milan, puisque Maximilien marque, qu'il sera ici entre le 15 et le 16, et que je ne crois pas que par cette saison il peut aller vite, et nullement de nuit. Je suis un peu en peine, le froid étant très-grand depuis trois jours.

La nouvelle des quatre dents de notre cher archiduc Joseph me fait grand plaisir. La reine me marque que sa dernière fille est si forte, mais qu'elle en a souffert plus cette fois-ci. Je lui souhaiterais un peu de repos, comme à vous, ma chère fille, ne vous permettant qu'un enfant avant de nous revoir.

Je vous prie de faire mes excuses à la Melzi, que je ne lui ai répondu; en avent le temps est plus court, et le départ de la Marie m'occupe beaucoup, et le temps et les

chemins de même. Si vous pensez aux moments, car ce n'étaient que des instants, où nous nous sommes trouvées ensemble, que ne dois-je penser moi? Mais je dois avouer à ma honte, que la promenade proposée dans mes chambres ne s'est faite que deux fois depuis ma rentrée en ville. Je me corrigerai, et en pensant à vous, je m'exécuterai avec plaisir.

Mes compliments à votre cher mari, je vous embrasse tous deux.

Ce 18 décembre (1775).

Madame ma chère fille. Votre voyage à Mantoue était charmant, et votre beau-frère est encore tout touché de vous avoir dû quitter tous deux si tôt. Je n'ai pu encore lui parler au long, les dévotions et le départ imminent de la Marie m'occupent entièrement. J'avoue, je ne suis pas entièrement tranquille de ce voyage dans cette saison, et nous avons fait sentir à la république de Venise, combien peu nous sommes contents de la différence qu'ils ont faite entre Léopold et votre mari. Ne voulant m'exposer encore à une seconde bévue de leur part, je trouve bien de ne leur faire la politesse de leur annoncer l'arrivée de ma fille; elle passera comme une autre particulière. L'ambassadeur a fait l'impossible pour excuser la république, mettant tout sur Tron [1]), CLVI.

---

[1]) Andrea Tron, derselbe, der bis 1753 als Botschafter Venedigs in Wien beglaubigt war, jetzt Cavalier Procurator di Sant Eustachio, Savio del Consiglio, eletto Procuratore di San Marco il 28 febbraio 1773.

et me faire changer, mais je suis restée fière, et ils méritent.

Je vous prie de dire à votre cher mari, que je s d'accord avec lui, que le projet de Dravetzky ne peut av lieu. Celui des anciens officiers ne peut être exécuté ı plus; que je serais bien aise — pourvu que cela ne co beaucoup — qu'il m'envoie les deux projets. Comme garde du prince Charles va, encore mieux une milanaise pourrait.

Votre mari m'ayant envoyé la lettre de Sylva, je v renvoie ma réponse, et je ne sais si je fais bien. Cela a risera les craintes de Ferdinand sur votre compte.

Grâce à Dieu que les enfants vont bien. Il faut garder, et vous deux aussi des rhumes. Je vous embras

---

Ce 25 décembre (1775).

CLVII. Madame ma chère fille. Le grand jour de dévot et le départ imminent de la Marie m'occupent tellement, q je n'ai que cet instant à vous assurer, que tout se po

---

Ihm legte man zunächst das Verfahren der Republik zur Last, welc man am Wiener Hofe als ein für den Erzherzog und dessen Gemalin leidigendes ansah. In seinem Berichte vom 11. November 1775 sagt kaiserliche Botschafter Durazzo über ihn: „Il Sig. Procuratore Tron quale secondo quello, che viene supposto, è stato il primo motore di t novità, per quell' animosità, con cui è sempre contrario a tutto ciò, non viene da esso direttamente appoggiato . . .“ Und am 9. Decem schreibt Durazzo von dem Collegio de' Savij, fra i quali è onnipote il Sig. Tron . . .

bien, que je souhaite que la nouvelle année nous soit si heureuse que la passée, qui était une de celles qui depuis dix ans ont été les plus agréables et heureuses. Vous y avez contribué beaucoup, mes chers enfants; Dieu vous conserve longues années et vous procure de vos enfants les consolations que vous m'avez procurées. En vous embrassant tendrement, je suis toujours toute à vous.

1776.

Ce 1er de l'an (1776).

CLVIII. Madame ma chère fille. La date vous fera voir grand jour que nous avons. Je suis dans toute ma paru avec un commencement de rhume qui m'a fait dispens de l'appartement à cause du chaud. L'église, le dîner, l baise-mains, tout a été exécuté. L'Elisabeth n'avait p besoin de me faire souvenir au dîner de cette chère pla que j'avais à Schönbrunn en septembre. Ces sortes de fa ne se laissent oublier; les regrets sont trop réels et le vi trop grand, et pour surcroît point de poste arrivée aujou d'hui, ni des nouvelles de la Marie. Mon pauvre Neny, q je regrette beaucoup, ne survivra pas cette nuit. Tout ce mêlé à la parure, me rend *grantig,* terme autrichien. E brassez votre mari de ma part. Je suis . . . .

Ce 4 janvier (1776).

CLIX. Madame ma chère fille. Voilà la note que j'ai appro vée non-seulement pour le cas de la pauvre Arconati[1]), ma

[1]) Entweder die Gräfin Innocente Arconati, geborne Casati, od die Marchesa Enrichetta Arconati, geborne von Tremond.

pour tous les autres, comme vous l'avez souhaité et reconnu vous-même. En cela, comme en tout, vous allez toujours à l'essentiel et au vrai. J'avoue, la nouvelle grossesse, dont je ne doute plus, me fait plaisir. Peut-on avoir trop d'un si cher couple? Mais je vous aurais bien passé un peu plus de repos, vous aimant si tendrement. Remercions-en Dieu, et je vous prie, ne vous exposez à une fausse-couche. Je vous embrasse tous deux.

Ce 8 de l'an (1776).

Madame ma chère fille. Je ne suis nullement fâchée des nouvelles du 30, qui contredisent celles du 26. J'ai marqué en dernier lieu, qu'on ne saurait avoir trop d'une si bonne et chère race. Vous êtes assez jeunes, mes chers enfants, pour en avoir encore beaucoup, et si le bon Dieu nous conserve nos deux anges, je ne suis pas fâchée que la chère maman soit un peu ménagée, et n'aura que des enfants plus forts, s'ils sont un peu éloignés. Je suis donc très-contente, et d'autant plus que vous l'êtes tous deux. Je ne connais rien de si obéissant que vous, mes chers enfants; *recht fromme Kinder, recht liebe.* J'ai eu un rhume, comme tout le monde, mais je n'ai pas été alitée. L'empereur a dû garder un jour le lit, mais il est bien à cette heure. Je crains seulement la trop précoce sortie et une rechute. Nous avons une grande neige, et après-demain on devait avoir une grande course, mais depuis cette nuit tout est fondu; l'eau coule; je n'en suis pas fâchée. L'empereur voulait la voir des fenêtres en diverses maisons, ce que je crois plus nuisible que d'être en grand air. CLX.

Votre ouvrage est le premier qui est revenu, et
brodé avec la plus grande beauté. Il ressemble à la p
qu'habile brodeuse. La joie de Sylva m'en a fait vraime
Vous aurez actuellement le bonheur de posséder votre cl
père; s'il y est encore, bien mes compliments. Je suis b
sûre que vous regretterez la grande perte que je viens
faire dans la personne de Neny.

Les nouvelles que j'ai de la Marie, sont de Gorice
4 du matin. Une petite indisposition, survenue à la prince
Batthyany, les a fait séjourner là un jour de plus, mais
sont partis le 4 pour s'embarquer à Porto Gruaro. Sa
s'arrêter à Venise, ils iront tout de suite, le dégel se m
tant toujours plus fort et Léopold les attendant, à Bologn
Ils ont eu de très-mauvais chemins, et la Marie ne me
raît plus si animée.

Notre carnaval a commencé hier; aux redoutes il
avait que quatre cents masques. Tout le monde est inco
modé de rhumes. L'épouse aussi, c'est-à-dire la Khev
hüller, qui épouse Zichy [1], dont vous vous souviendrez de
contre-danse.

Mes compliments à mon cher Ferdinand. Je pe
moins m'accoutumer au froid Maximilien après le tend
Ferdinand. En vous embrassant, je suis toujours votre

Marie Thérèse.

Ce 15 de l'an (1776).

CLXI. Madame ma chère fille. On ne peut rendre plus agréab
ment et plus tendrement le récit que vous me faites de

[1]) Vergl. II. 249. Anm. 1.

belle cérémonie de l'ordre entre père et fils[1]). Je vous charge de celle-ci pour votre cher père, et vous ferez mes compliments les plus tendres au duc, ne voulant l'incommoder par mes écrits, connaissant ses attentions, qu'il répond, et cela pourrait l'incommoder, et ne pouvant mieux m'acquitter vers lui que par le canal de nos chers enfants, qui sont les garants de nos sentiments et amitiés.

Mes compliments à votre cher Ferdinand. J'ai eu un grand jour de poste aujourd'hui; vous m'excuserez que je suis si courte.

Ce 22 de l'an (1776).

Madame ma chère fille. C'est une grande journée CLXII.
chez nous, course de traîneaux, bal, dîner, jour de poste. La course a réussi à merveille. C'est Maximilien qui l'a menée avec l'Elisabeth. Tous deux se sont très-bien produits; tant l'habillement que le maintien était bon. Il m'a paru que Maximilien est maître du cheval. Actuellement le dîner se tient dans la salle, et je profite de ce temps pour m'entretenir avec vous, et vous dire, que vos deux protégés ont été bien. Le soir il y aura bal, et pour cela je me suis fait saigner avant-hier, et m'en trouve très-bien.

Je ne saurais vous exprimer, combien votre charmante attention de m'envoyer les portraits de vos anges, m'a fait

---

[1]) Am 3. Jänner 1776 hatte der Erbprinz von Modena aus den Händen seines Schwiegersohnes, des Erzherzogs Ferdinand, die reich in Brillanten gefasste Decoration des Grosskreuzes des Stephansordens empfangen.

plaisir. J'y trouve le père et la mère; jugez, quelle con lation cela m'a causé. Depuis ce jour je les porte en poc et ne m'en peux séparer. Votre cher mari me marque c vous êtes à une épreuve de contre-danse de Noverre, et c vous avez eu l'attention de lui suggérer Batthyany[1]). vous en suis bien obligée; rien ne vous échappe; c'est u charmante attention.

Noverre sera bien étonné, s'il apprend que tout ce q a cru qu'il était réglé avec lui, est entièrement dissous. I créanciers, ne voulant faire double dépense, sont allés à la just contre Keglevich et les autres[2]). Il faut finir avant tout procès. Je suis bien aise de ne m'avoir mêlée du tout, ı même voulu en entendre parler; il y a un grand galimati

Les lettres du 13 de Florence assurent la bonne sa des neuf de la famille, et leur satisfaction, se trouvant ré proquement meilleur visage, qu'ils ne l'ont cru. Je ne dou pas que l'Elisabeth vous envoie la liste des traîneaux. vous embrassant tous deux tendrement, je suis toujours tou à vous.

Ce 24 de l'an (1776).

CLXIII. Madame ma chère fille. Je ne saurais voir partir auditeur-général sans le charger de ces lignes, étant toujou

---

[1]) Wahrscheinlich ist hier Graf Ludwig Batthyany gemeint, 1753 geboren, im Jahre 1787 seinem Vater Adam in der fürstlichen Wü nachfolgte.

[2]) Ueber die Leitung der Wiener Theater durch den Grafen Ke vich und dessen Erklärung, dieselbe nicht mehr fortführen zu könı vergl. Wlassack, Chronik des k. k. Hofburgtheaters, S. 25—27.

bien-aise de trouver des occasions à m'entretenir avec vous. Je vous écris à dix heures du soir à la fenêtre, en attendant la seconde fois le passage de la course de traîneaux, de laquelle Maximilien est et mène la Julie Attems. Il y aura encore une demain pour Laxenbourg, mais en *biroutsch*. Sa Majesté en sera, et après petit bal à la cour. Il me paraît que mon fils a mauvais visage. On est trop souvent en traîneau et dansant; toute la semaine est remplie. Je fais des vœux que la neige s'en aille, et que celle-ci vous trouve tous en parfaite santé, surtout ces charmants enfants, vous embrassant tendrement.

Ce 29 de l'an (1776).

Madame ma chère fille. Il fait un froid exorbitant, et on court pourtant en traîneau, et on danse, et il y a moins de malades, au moins entre ceux qui s'en donnent. Cela fait voir que l'air et le mouvement ne peuvent nuire, surtout si l'amusement s'en mêle. Je voudrais bien assister aux épreuves de la contre-danse à Milan; cela m'amuserait plus que tout ce qui se passe ici. Je vous envoie par la diligence vos deux portraits par Weikard; ils font mes délices avec ceux de vos charmants enfants, que j'ai fait tirer dans ma chambre en grand. Je suis charmée que le prince a montré tant de tendresse à vos enfants, et de confiance en vous. Votre mari sent ce bonheur, et je lui en sais bon gré. Aurez-vous votre fête *dei festoni* dans la nouvelle salle? Les miroirs sont-ils arrivés et bien? La Marie me marque qu'elle jouit du plus parfait repos, qu'elle est enchantée de la famille. Je suis un peu rassurée sur le fond de sa santé, CLXIV.

ayant soutenu si bien la fatigue. Mes compliments à votr cher mari, je suis toujours . . . .

Ce 5 février (1776).

CLXV. Madame ma chère fille. Nous voilà un peu soulagé dú froid horrible qu'il a fait pendant dix jours. Toutes le courses de traîneaux ont fini; reste à voir si elles reprendront après-demain je donne une en *biroutsch* à l'*Augarten* pou mes femmes. Les bals jusqu'à cette heure n'ont pas ét animés. Tout le monde tousse, et moi moins que d'autres La Vasquez, ses deux sœurs [1]), la Hamilton, la Brandis, toute sont alitées et saignées, et beaucoup en ville.

J'ai trouvé encore charmantes les petites sociétés qu vous avez imaginées pour voir du monde. C'est le seul moye de jouir de la vie, surtout quand on gagne tout à se fair connaître. Hartig [2]) a écrit une lettre charmante ici à l Berchtold sur vous deux, et qu'il aura de la peine à quitte Milan, uniquement pour le personnel de mes chers enfant Je n'aurais pas laissé ignorer à la bonne Berchtold ce qu vous m'en avez marqué. Elle a pleuré de joie; elle vou est sans cela infiniment attachée.

Je vous prie de dire à votre cher mari, qu'il suffi que Zephyris soit avant Pâques ici, qu'il recevra par la pre

---

[1]) Die eine derselben war wohl die Bd. II. S. 399, Anm. 3 erwähnt Eleonora Franziska Gräfin Kokorzowa, verwitwete Gräfin Aspremont, un die zweite das Kammerfräulein der Kaiserin, Gräfin Sophie Kokorzow welch' Letztere am 11. December 1777 starb.

[2]) Wohl Anton Graf Hartig, 1746 geboren, seit 1774 mit Ernestin Gräfin Sinzendorff, einer Nichte des Hoffräuleins Gräfin Berchtold vermäl

mière poste des réflexions sur le projet de l'*annona*, qui par une erreur a été mêlé entre les écrits du pauvre Neny, que je regrette toujours beaucoup.

Divertissez-vous bien ce carnaval, de même votre gros mari, pour diminuer un peu, et croyez-moi toujours toute à vous.

Ce 12 février (1776).

Madame ma chère fille. Votre cher mari se souviendra bien encore, quel jour heureux et bruyant était celui d'aujourd'hui; c'était celui de mon heureux mariage. Nous le passions toujours en famille, toute la journée, déjeûner, dîner et le soir; c'était un bruit continuel. Le calme est d'autant plus à cette heure. Je viens de passer depuis une heure toute seule dans mon cabinet, expédier ma poste et me consoler avec mes chers enfants absents, pleine de réflexions, entre autres que vous, ma chère fille, auriez été une grande favorite de notre cher défunt maître. CLXVI.

J'ai vu de la liste de la contre-danse la main du cher secrétaire de Ferdinand. Je vous prie de lui dire, qu'il n'y aura aucune difficulté d'approuver l'arrangement qu'il me propose pour Ferrari, mais que j'en parlerai à Kaunitz, et ferai jeudi expédier en forme par la chancellerie. La contredanse, apprise en trois heures, aura étonné Noverre. Je crois que son affaire se rapproche de nouveau, et que nous le posséderons ici; mais ne voulant me mêler en affaires du théâtre, je ne sais les choses que par ouï-dire. Je suis fâchée de l'indisposition de la Confalonieri; surtout la jaunisse est un mal incommode et qui exige du temps. A-t-elle

vu sa fille, et ne lui reste-t-il plus d'espérance à la faire changer?

Notre carnaval finit tout doucement; pour me ménager à cause du grand chaud, nous n'aurons plus de grand bal. Vous voyez combien je deviens délicate, mais je ne veux rien gâter pour le carême et pour le jubilé, qui commencera chez nous le 3 de mars et durera six mois. La visitation de quatre églises quinze fois paraît au commencement beaucoup, mais osant la faire en voiture et à diverses reprises pourvu qu'on visite chaque jour les quatre ensemble, rend la chose très-facile. Nous aurons le 3 une procession solennelle, que l'empereur, Maximilien et l'Elisabeth tiendront des Augustins à l'église St-Michel, de là aux Ecossais, et à la fin à St-Etienne, où je serai aussi en voiture avec la Marianne, et je commencerai le 8 avec mes filles et dames le jubilé, en visitant en voiture pendant quinze jours à huit heures du matin ces quatre églises. J'espère en Dieu, que nous achèverons ainsi ce saint temps.

Je suis bien fâchée de la maladie du cardinal à Milan, je crains pour lui à son âge. La Vasquez, ses deux sœurs et la Brandis ont été malades toutes à la fois, qu'il fallait les saigner plusieurs fois, mais la Vasquez est sortie aujourd'hui pour la première fois. Aujourd'hui se fait le mariage de la Khevenhüller avec Zichy. La mère fait pitié, elle en est accablée. Je souhaite que cela fasse un bon mariage, elle est bien neuve; je n'ai pas grande opinion des couvents de Paris.

Nous avons un temps chaud et la glace est passée heureusement, en n'endommageant que quelques arcs au dernier pont. On craignait les inondations; nous en voilà quitte heureusement. Je vous embrasse.

Ce 19 février (1776).

Madame ma chère fille. Vous recevrez celle-ci les premiers jours de votre carême, et j'avoue, la description des contre-danses que vous avez exécutées, m'a fait venir bien de l'envie contre ceux qui y ont assisté. Je vois très-modestement, mais avec grâce et lestement ma chère fille, et mon gros fils se secouer beaucoup, pour faire aller la chose. CLXVII.

J'ai trouvé très-bien la loterie; des choses pareilles de temps en temps font bon effet.

Je suis enchantée que notre bon vieux cardinal échappe encore cette fois, et c'est bien consolant pour lui, ce que vous m'en écrivez tous deux et même tout le public. C'est dans le dôme, que votre mari me mande qu'on a fait des prières pour lui. C'est cette heureuse et chère église pour nous tous, dont vous m'avez si joliment écrit en dernier lieu.

Connaissant vos bontés pour les Hardegg, elle vient de prendre une ébullition très-légère, ce qu'on appelle chez nous *Nesselausschlag,* qui se gagne très-facilement, mais qui n'est rien en soi, mais empêche le mari de venir à la cour, dont je suis fâchée pour Maximilien.

C'est actuellement que se font les adieux des opéras comiques au théâtre allemand, et je ne sais si Noverre consolera entièrement de cette perte. J'ai vu ses adieux pour Milan; ils m'ont divertie, surtout des certains yeux clairvoyants qui y sont relevés.

La Marie me marque qu'elle compte partir le 22 pour dix jours à Livourne, et que le compte de la grand'-duchesse n'est fini que le 17. Son voyage ultérieur se croisera, s'arrêtant plus longtemps à Florence. Elle me marque qu'elle engraisse; il se peut à cause du repos et du contentement dont elle jouit. Si le temps continue à être beau comme

depuis huit jours, vous pourrez profiter en carême d'alle
cheval. Je vous embrasse tendrement et suis toute à v

Ce 26 février (1776

CLXVIII. Madame ma chère fille. Les lettres du 17 ne me
pas plaisir. Vous êtes saignée pour un mal de gorge; notre c
Ferdinand seul me rassure, qui me dit qu'il n'est pas inqu
Je ne vois que demain Störck, et ne saurai qu'alors le rap
du médecin. Vous pouvez bien juger, combien je serai
pressée de recevoir la poste qui vient. Il me reste encore
grande inquiétude les derniers jours et semaine du carna
qu'alors vous ne soyez pas assez bien remise, que cela ne pu
faire une rechute. Ce qui me rassure, ce sont les soins
Ferdinand et votre propre raison, mais vous aimant si ten
ment, cela ne laisse pas de m'inquiéter. J'espère que p
la St-Joseph je pourrai vous envoyer vos diamants. C
était un peu tardé, mais nos ouvriers sont lents, et tant
mariages faits ce carnaval, les ont distraits un peu.

Ferdinand me marque l'invitation du duc pour
dène. Cela vous fera mutuellement beaucoup de consolat
Je m'en remets en tout pour le temps, la durée et la fa
à votre bon plaisir et celui de notre cher vieil ami.
serais fâchée, si l'arrivée de la Marie vous gênait; elle
peut venir que vers le 20 de mai au plus tôt, n'ayant com
y venir qu'après l'*ascensa*. Elle me marque qu'elle engra
et est enchantée du séjour de Florence et des enfants,
tout du troisième fils Charles. Je suis à cette heure à
tente des couches de la grande-duchesse, et vous embra
de tout mon cœur.

Ce 4 mars (1776).

Madame ma chère fille. Cette dame m'ayant porté à son arrivée ici de vos lettres, je la charge de nouveau de celle-ci d'autant plus volontiers, qu'elle a très-bien réussi ici, qu'elle est fort attachée à sa maîtresse et enchantée du bonheur de vous connaître. C'est une femme d'esprit, elle ressemble beaucoup à son frère défunt en dernier lieu, que je regrette toujours, et n'oublie non plus son père[1]). Les Milanais peuvent en dire ce qu'ils veulent, il m'a rendu des grands services, et le plus grand d'avoir fait l'alliance entre nos deux maisons, et cette heureuse union, dont vous faites le bonheur principal, en rendant mon cher fils et sa vieille maman si heureux. Dieu vous conserve ainsi longues années! Je vous embrasse. CLXIX.

Ce 4 mars (1776).

Madame ma chère fille. Notre cher Ferdinand s'est encore bien conduit, m'envoyant l'estafette à cause de l'accident du théâtre, commençant par me dire que tout allait bien. J'ai trouvé la nouvelle très-tolérable après ce préambule, et ne saurais assez remercier Dieu, que ce malheur ne soit arrivé pendant que le monde s'y trouvait, et que la cour n'en a été endommagée, et surtout que notre cher duc CLXX.

---

[1]) Diese Andeutungen beweisen, dass Maria Theresia hier von einer Tochter des Grosskanzlers Grafen Beltrame, und somit einer Schwester des vor kurzem verstorbenen Grafen Luigi Cristiani spricht. Sie meint wohl die verwitwete Marchesa Castiglioni.

n'a été effrayé. C'était à peu près tout cela en peu mots, que votre cher mari m'a rapporté et m'a cau bien de satisfaction; embrassez-le de ma part bien tend ment. Je vous charge en même temps de vouloir faire m compliment au duc et à la Melzi. Que je suis impatie pour l'ordinaire qui vient, de savoir les suites et plus détails! Je me représente les vôtres, éloignée de votre m et grand-père; je suis enchantée qu'il a accepté de log avec vous.

Vous m'avez bien amusée de ce que vous me dites cont le peintre qui a rendu votre mari si gros; il l'est effecti ment, et j'espère que le carême le diminuera. Mais vot portrait est bien mal; la tête passerait, mais la taille est se fâcher, et tout l'ensemble. Difficilement un peintre po rait attraper votre taille et maintien. J'en connais peu point de pareils si agréables, en même temps si naturels convenables. J'ai gardé de ces deux tableaux les originau mais en France, Pays-Bas, Naples j'ai envoyé les copies la Payer avec la pelisse bleue. En Italie on a le bonhe de vous voir, j'ai cru pouvoir envoyer ceux-ci, trouvant Fe dinand mieux que dans l'autre.

Je reviens de l'empereur qui s'est fait arracher u dent à trois reprises, et a souffert avec un courage et u patience étonnants plus d'une demi-heure. Votre mari pour deviner, qui c'était qui l'arrachait,[1]) et je crois qu'il l'a fa souffrir un peu plus pour faire voir son savoir-faire. Grâ à Dieu que cela a passé ainsi. Il est neuf heures, je do finir à vous embrasser.

---

[1]) Vergl. I. 172, Anm. 1.

Ce 11 mars (1776).

Madame ma chère fille. Il est sept heures du soir, point de poste arrivée; c'est dans ces sortes de moments qu'on sent vivement l'éloignement. Grâce à Dieu que le malheur, arrivé au théâtre, n'a pas causé de révolution à la santé de notre cher et précieux ami et parent. J'ai déjà chargé Ferdinand de lui faire mon compliment, de même à la Melzi, que je regarde comme la femme forte, qui est toujours, comme on dit en allemand, *gefasst auf Alles*. Mais votre mari ne m'a pas peu obligée, m'envoyant une estafette et me contentant sur tous les différents points si chers à mon cœur, et le détail que vous venez de me faire, ne m'a pas fait moins. J'avoue, j'étais très en peine pour vous. Après un long carnaval, dans le premier sommeil, d'être éveillée par une cause pareille, n'est pas indifférent, et Faby a très-bien fait de vous faire faire gras. CLXXI.

Nous sommes dans la plus grande dévotion du jubilé, et l'Elisabeth est des plus ferventes. Je souhaite la continuation; en vous embrassant tous deux Marie Thérèse.

Ce 18 mars (1776).

Madame ma chère fille. Nous sommes aujourd'hui dans le plus grand gala pour le nouveau-né à Florence. L'empereur n'a pas voulu faire le gala demain, quoique le nouveau-né s'appelle Joseph. Je vous ferai bien mon compliment pour le vôtre, surtout étant sevré si heureusement; que le CLXXII.

bon Dieu le conserve et sa charmante sœur. Le n Archetti[1]) m'a fait son compliment et en est extasié.

Je suis toute rassurée sur la santé du duc, d'aborc vous m'avez marqué que ce n'était que de l'estomac. J'e que le bon Dieu nous le conservera encore bien du te

Votre voyage à Modène dépend uniquement de et du duc, et la Marie ne doit pas vous gêner. Elle] rait passer droit, sans s'arrêter à Milan, à Turin, et ne r que peu de jours à la fin à Milan. Cela dépendra de commodité.

Nous finissons cette semaine le jubilé, et les dévo m'occupent plus qu'à l'ordinaire. Je vous embrasse.

Ce 25 mars (177

CLXXIII. Madame ma chère fille. Zephyris est arrivé hie m'a porté votre chère lettre. Il est parti avant les n de tête que vous aviez. Ma première question était: co vous vous portiez. Il a été très-étonné, en apprenant j'étais inquiète, vous ayant laissée en bonne santé. Les le d'aujourd'hui par la poste me rassurent entièrement, et m'avez sensiblement obligée de m'avoir donné part même de l'état de votre santé. Monsieur Faby est trè en écrivant, et je vais lui faire savoir par Störck, qu'il un peu plus exact à l'avenir, unique moyen de me re

[1]) Der neuernannte päpstliche Nuntius bei der Republik I Giovanni Andrea Marchese Archetti, befand sich damals auf der D reise in Wien.

la tranquillité dans le lointain pour de si chers objets. Je vous prie de continuer encore un peu le *china,* il ne pourra faire du mal. Je crois votre estomac faible, puisque vous ne mangez rien. Je suis charmée que votre fils est sevré si heureusement, et sa charmante sœur ravit tout le monde. Le nonce Archetti, Serbelloni, les Botta, tous en raffolent.

Je m'informerai pour le placet de la sœur de la Datel, si cela est faisable. Depuis le 1er février on a fait un arrangement, et je ne me mêle plus du tout des pensions des veuves militaires. Tout va par le conseil de guerre, auquel j'ai augmenté cinquante mille florins par an pour ces pauvres femmes et enfants. Il y en a une si grande quantité, que cela seul pourrait empêcher la continuation des deux cents florins, car sur ma caisse je n'en ai plus.

Je suis enchantée que vous êtes la première de me faire souvenir d'une autre grossesse. Vous aurez vu par ma dernière lettre à votre mari, que j'en ai pensé de même, et que vous ne vous porterez bien, que quand vous le serez. Mais je vous fais pourtant grâce encore pour le terme fini; si cela arrive plus tôt, je ne vous gronderai pas. L'idée seule a réveillé une envie que j'ai supprimée. Mes compliments à votre mari. Je suis toujours toute à vous.

Mon sincère et tendre compliment pour l'heureux jour du 7 d'avril. A propos, si votre mari veut changer le jour de Ste Thérèse pour le 13 de mai, il peut le faire, et commencer cette année pour toujours. En trois jours partent vos diamants.

Ce 30 mars (17

CLXXIV. Madame ma chère fille. Un courrier qui passe porter des arrangements pour le voyage de Gorice, rei celle-ci avec les bijoux à Montoya, pour vous les en Nous souhaitons d'avancer notre voyage au 23 d'avril éviter les chaleurs de juin, mais j'en doute que cei Toscane pourront être prêts, surtout la grand'-duchesse, à peine à six semaines alors de ses couches, quoique reuses, mais de si fréquentes affaiblissent beaucoup. J à cette heure comme un enfant; l'affaire étant décid ne peux attendre le moment, vous embrassant tous tendrement.

L'Amélie viendra à Trieste pour cinq jours; sa l'intérêt que vous y avez pris, je n'ai voulu manqu vous le marquer. Je voudrais la prendre avec moi à Kl furt, mais je doute que je réussis.

Ce 8 d'avril (177

CLXXV. Madame ma chère fille. Je vous écris pendant neige à force, et il fait de nouveau froid, ce qui caus plein de malades. J'en étais du nombre, mais bien lé ment en comparaison à d'autres, comme la Marianne, Vas Schwarzenberg etc. Me voilà déjà hors de mon lit d hier. Je suis un peu faible, ayant été saignée; je t encore, mais point de fièvre. Je me ménage à caus voyage, ne voulant rien risquer pour ne pas inquiéte autres, et pour mes chers enfants, entre lesquels vous à si juste titre tous deux une grande place.

Mon idée pour l'Amélie a réussi, et je la verrai à Trieste à mon retour. Je m'en fais une vraie consolation, souhaitant seulement que je puisse lui être utile. Nous ne nous verrons que peu de jours. Si vous vous souvenez de Laxenbourg, vous étiez tous deux avec la Marianne les dépositaires de cette idée, que vous m'avez encore animée à réaliser. Cela est resté secret à l'honneur de ceux qui en étaient les dépositaires, et a réussi entièrement. Cela me fait d'autant plus de plaisir par comparaison à vous autres.

Mon voyage, qui doit s'exécuter selon le plan le 23 et selon cette liste, dérange entièrement celui de la Marie. Je suis curieuse de ce qu'elle fera, si elle viendra à l'*ascensa* ou non.

Je vous recommande, ma chère fille, si vous faites des voyages ou courses, de ne pas trop vous fatiguer et oublier vos aisances. Vous n'êtes pas de cette force que vous croyez, et votre conservation importe trop. Le voyage à Livourne me paraît trop pour une dame; une journée de plus ou de moins n'est pas un objet, une couple de mille florins, quand on dépense tant, n'est non plus un objet pour faire les choses en règle et sûreté. Cela peut réussir, mais le contraire peut arriver aussi; alors tout est dit et tous les regrets ne recouvrent plus ce qu'on a hasardé. Vous êtes tous deux jeunes, vous ne savez encore le danger, et par complaisance vous pourriez adopter des choses, surtout si elles vous touchent, que votre raison dans une autre occasion trouverait ne convenir. J'excite donc l'amie de Ferdinand et sa raison contre la complaisance de son épouse et le goût même *des theuren Ferdinand,* de lui faire des représentations convenables en temps et lieu. Je ne hasarde rien, connaissant la prudence et tendresse de cette amie, vous embrassant tous deux tendrement.

Les nouvelles de Rome que je viens de recevoi
ma fille, ne peuvent assez me marquer leur contentemen
l'accueil qu'ils reçoivent, et des bontés du Saint-Père, le
ils trouvent beau et aimable. Ils comptent partir le 10]
Naples, le 1er mai se trouver à Florence, mais tout
dérangé à cette heure. Je crois vous avoir envoyé pa
dernière poste la liste de notre voyage.

Ce 15 d'avril (1776

CLXXVI. Madame ma chère fille. Une charmante lettre de \
pour les rubis. J'espère, l'aigrette vous plaira aussi. J'a
à orner ma chère et charmante poupée, et votre mari con
un *savio grande* m'a écrit une autre lettre, pour me prê
pour ma santé. J'en étais touchée, et il n'a pas tort; ı
rhume m'inquiète encore, et l'empereur en a gagné un,
a deux jours. J'avoue, je voudrais différer notre dé]
au 3. Je vous embrasse tous deux.

Ce 22 (avril 1776

CLXXVII. Madame ma chère fille. Vous aurez déjà appri
retard de notre voyage au 3 de mai, à cause d'une recl
que j'ai faite, mais je peux vous assurer actuellement,
je suis entièrement remise. Un peu faible encore, je con
sortir demain, pour voir comment je soutiendrai le mouvem

Je vous envoie cette lettre que vous brûlerez, eı
faisant voir à votre cher mari. Mon indisposition et

départ imminent me serviront pour ne répondre, ne sachant ce qui vous conviendrait que je dise. La promotion de l'ordre de la croix ne se fait pas le 3 de mai cette année; les trois dames que vous m'avez envoyées, devront attendre une autre promotion.

Ne soyez pas inquiète pour ma santé; je suis trop convaincue de votre tendresse, pour ne vous conserver une vieille maman et tendre amie, mais je suis entièrement bien, et mieux qu'avant le rhume. Je vous embrasse tous deux.

Ce 29 avril (1776).

Madame ma chère fille. J'ai reçu vos lettres par estafette, que vous m'adressiez en chemin. J'ai senti toute la délicatesse de cette attention, et que vous savez bien m'obliger, connaissant mon tendre attachement pour vous. Mais ces lettres ne m'ont plus trouvée en chemin, mais pour toujours condamnée à ma place d'ici. Ce qui ne se pouvait exécuter cette année dans la plus belle saison, avec toutes les préparations, n'est plus exécutable, et j'avoue, je ressens d'autant plus ce renversement, que je me suis livrée à la plus douce espérance, et je vous avoue, si l'idée d'une surprise de Naples pour Trieste s'était effectuée, que je ne sais que par des lettres de Florence, alors l'idée de vous faire venir aussi, aurait eu lieu; je ne l'aurais pu me refuser. CLXXVIII.

Ma santé est bonne, mais je tousse encore, et on me dit que je le ferai encore bien des semaines. La pauvre Amélie me fait le plus de pitié, comme la plus malheureuse, et après elle c'est moi qui ressent vivement la privation d'une entrevue si chère.

Embrassez votre mari de ma part; son compte de di
huit postes plus près de l'Italie n'existe plus; aujourd'h
j'aurais été à quelques heures de Gorice. Je dois m'étourd
là-dessus, pour vous conserver au moins mon ombre. Je vo
embrasse; adieu.

Ce 6 mai (1776).

CLXXIX. Madame ma chère fille. La nouvelle que vous me ma
quez, est depuis trois semaines la seule consolation que j'
eue, car je vous avoue, le changement de notre voyage m
bien affectée et me peine encore beaucoup. Mais ne croy
pas que je n'ai pas exactement calculé; c'est par discrétion q
je ne vous ai rien touché, mais depuis le commenceme
d'avril j'étais attentive, si vous ne me marquerez rien,
ayant observé que cela vous faisait de la peine, si le dou
ne se réalisait, j'ai cru faire mieux de ne rien toucher, ma
je vous avoue que je ne doute nullement, que cela ne
réalisera cette fois-ci. Je vous prie bien instamment de vo
ménager bien, surtout à Modène; ce serait toujours un gra
malheur de perdre un enfant, mais ces sortes d'acciden
influent beaucoup sur la santé de la mère, et cette adn
rable et chère maman nous est trop précieuse, trop chè
pour n'en être alarmés à la moindre occasion qui pourr
lui porter du risque.

La Payer est accouchée heureusement d'une fille; e
s'appelle Marie Béatrix. Je vous enverrai un de ces jou
la copie de vos portraits par elle; ce sont déjà les second
et personne ne réussit si bien qu'est l'original.

Celle-ci vous trouvera à Modène; bien mes complimen
au duc, au prince et à Madame votre mère, à vos tante

mes amies, et à votre belle-sœur que j'ai connue comme enfant[1]). J'ai oublié de vous marquer que Marchisio m'a demandé mon portrait pour elle en bracelet. Je n'ai rien répondu et vous laisse l'arbitre de me marquer, si elle le souhaite ou non, et si cela convient.

Je vous embrasse *und den vorsichtigen Ferdinand* aussi. J'espère qu'il aura tous les soins, que vous vous donniez assez de repos; c'est le plus important à cette heure. Adieu.

Ce 13 mai (1776).

Madame ma chère fille. Nous voilà à Laxenbourg par le plus beau temps, et vos chères lettres et souhaits sont arrivés justement au déjeuner sous les arbres au jardin avec l'empereur et les deux filles. On n'a pas oublié le bien cher jour de naissance de l'année passée, que Dieu conserve, et sa charmante sœur et le nouveau en chemin, qui me fait grand plaisir. Il pourrait bien venir à la St-Léopold, et je ne serais pas fâchée que ce fût un. CLXXX.

Je me porte très-bien, mais je suis très-affairée, devant aller à la chasse. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Les Khevenhüller sont arrivés; je suis contente de ce que votre mari m'en mande.

---

[1]) Da der einzige Bruder der Erzherzogin Marie Beatrix schon im Jahre 1753 als ein Kind von wenig Monaten gestorben war und sie auch keine Schwester besass, weiss ich wirklich nicht anzugeben, wen die Kaiserin hier unter der Bezeichnung einer Schwägerin der Erzherzogin verstanden haben mag.

Ce 20 mai (1776).

CLXXXI. Madame ma chère fille. Ce serait indiscret de vo tourmenter avec mes lettres au milieu de votre chère fami et patrie. Vous n'aurez que trop peu de moments pour vo et pour le repos nécessaire, et vous ferez à tous mes bi tendres compliments, sentant la consolation dont ils jouisse après celles de l'année passée. Je vous recommande seu ment du ménagement; j'aurais été plus tranquille, si ce grossesse n'était venue qu'après le voyage, mais je ve me rassurer sur votre prudence et les soins de votre] triarche.

La Marie a changé tout son voyage et ne viendra Milan qu'à la mi-juin, se trouvant à cette heure de nouve à Florence, dont je lui sais bon gré, pour un peu tenir co pagnie à son frère et sa belle-sœur, qui sont bien afflig ce qui augmente encore plus mes regrets.

Nous sommes par le plus beau temps à Laxenbou l'Elisabeth vous mande les nouvelles. Je vous embra tous deux.

Ce 27 mai (1776).

CLXXXII. Madame ma chère fille. Je suis enchantée que vo avez du beau temps à Modène, et que tout passe si amiab ment et agréablement en famille. Vous ne serez pas non pl pressée par le retour de la Marie, qui ne compte être q le 21 à Milan; ses arrangements ont dû être changés à ca des nôtres. Je vous prie de faire bien mes tendres comp ments au duc, au prince et aux princesses vos chères tant et à votre belle-sœur. L'idée d'aller à Bologne et à Parn me plaît beaucoup mieux que la longue course à Livourn

La pauvre Amélie, ma fille, est inconsolable, mais je ne désespère pas de la voir une autre année, mais jamais à Vienne. Je suis sûre que votre présence lui sera d'une grande consolation.

J'ai approuvé tout ce que me marque votre cher mari, comme il s'est comporté avec la duchesse de Chartres et la Melzi. En vous embrassant à la hâte, devant me rendre à la chasse, adieu.

Ce 10 juin (1776).

Madame ma chère fille. Celle-ci vous trouvera déjà CLXXXIII.
de retour à Milan. Ce séjour vous paraîtra encore plus triste après celui de Modène, et sans théâtre et sans campagne; dites à votre mari, qu'il y pense sérieusement et me fasse des propositions.

Mayer m'a porté vos lettres; je le trouve engraissé et façonné. Je verrai un de ces jours sa femme, et ayant votre approbation, je ferai tout, pour que les parents agissent bien avec elle. De lui je voudrais presque répondre, mais d'elle pas, mais je ferai mon possible.

Par une confusion les portraits, que je vous ai promis de la Payer, — c'est-à-dire les copies, car les originaux sont dans ma chambre, je ne saurais m'en séparer — partiront la semaine qui vient.

Je suis très-inquiète pour le prince Kaunitz. Il a depuis quatre jours de la fièvre, on l'a saigné deux fois. On nomme son mal *einen verschlagenen Katarrh.* J'avoue, je ne suis pas tranquille, d'autant plus qu'il a soixante-quatre ans et est très-délicat et appréhensif. J'avoue, sa perte serait pour moi un coup décisif, ayant toute ma confiance, et à juste

titre. Je suis sûre que votre mari partage mes peines. I vient de finir encore l'affaire de nos frontières avec le Turcs très-convenablement.

J'attends par la poste qui vient, la décision de Florence, quand mon fils et elle pourront venir; j'espère jusqu'au 10 de juillet. Je m'en fais un vrai plaisir. Maximilien, je l'attends cette semaine. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 17 juin (1776).

CLXXXIV. Madame ma chère fille. En recevant celle-ci, vous serez occupée à faire les honneurs chez vous à la Marie, qui n'a assez pu se louer, combien vous lui étiez nécessaire à Sassuolo, ne connaissant personne, et le duc la faisant toujours aller la première. Mais elle était enchantée, le peu de temps qu'elle y était, de toutes les marques d'amitié de tout le monde. Vous recevrez par un Monsieur milanais la croix pour votre tante Mathilde. Je n'ai pas cru devoir attendre le 14 de septembre pour avoir le plaisir de vous l'envoyer, et comme elle ne connaît pas celle qui le lui envoie, j'y ai joint mon vilain visage. Je vous envoie le tout, si vous l'approuvez, de le lui envoyer. Vous recevrez une lettre d'accompagnement, n'ayant pas le temps aujourd'hui, commençant ma retraite.

Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tous deux.

Ce 24 juin (1776).

Madame ma chère fille. L'arrivée de la Marie le 17 CLXXXV.
a fait grand plaisir, et Arconati[1]) a mis une grande dili-
nce, arrivant hier à sept heures. Elle est enchantée des
litesses et attentions de Turin, et frappée de la beauté et
ntillesse de vos enfants, surtout de la fille. Elle me dit
on connaît à votre physionomie d'être enceinte, ce qui
est arrivé aussi. La grand'-duchesse est différente, on
lui connaît jamais du changement.

Voilà ma lettre pour votre chère tante. Je suis bien
e que le duc a promis son retour au mois d'août; pour
us deux, pour lui, pour la Melzi c'est plus convenable.
ur tous le séjour ne sera pas si agréable que celui de
odène, surtout pour le théâtre. Je ne sais pas, si l'affaire
: terminée pour celui à faire, et je voudrais qu'il le fût,
ur gagner du temps.

Nous avons à cette heure neuf spectacles allemands,
opéra buffa, trois feux d'artifice, et tout le monde crie
s'ennuie, non sans raison. J'en suis fâchée, mais j'ai
omis de ne pas m'ingérer.

J'ai encore été saignée avant-hier, et je m'en trouve
en, hors le bras droit justement, qui s'en ressent et m'em-
che de l'appliquer trop longtemps.

Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse
us deux tendrement.

J'espère que vous aurez reçu le petit paquet avec l'ordre
: la croix.

---

[1]) Wohl der kaiserliche Kämmerer Marchese Carlo Arconati.

Ce 1er juillet (1776).

CLXXXVI. Madame ma chère fille. J'ai vu des lettres de Milan — ni de ma fille[1]) ni du ministre — qui disent qu'on vous trouve maigrie. Je vous prie de vous donner le repos nécessaire, et de vous nourrir; il faut que vous mangiez pour deux.

Ferdinand me mande qu'il veut pousser jusqu'à Ferrare voir son frère et sa belle-sœur. Je lui sais gré de cette envie et attention, mais j'ai peur qu'ils ne l'acceptent, voulant dormir de jour et aller la nuit. L'Amélie avait la même intention, je ne sais si elle l'exécutera.

J'ai eu des affaires bien longues à finir. Je suis un peu accablée, mais je me porte bien, ne voulant ne vous rien cacher. J'avoue, je ne suis pas gaie et assez triste, vous embrassant tendrement.

Ce 8 juillet (1776).

CLXXXVII. Madame ma chère fille. Votre grande et chère lettre, en vous embarquant pour Ferrare, m'a fait grand plaisir. Grâce à Dieu que les chaleurs et la poussière jusque là ne vous ont incommodée, et je suis rassurée un peu, que Faby est de la compagnie, quoique je le trouve un peu léger, d'y avoir acquiescé. J'ai cru, au retour au mois de septembre par Mantoue vous auriez pu les voir à votre aise quelques jours. L'empressement de voir un frère et une belle-sœur si intéressante, est bien à sa place, et je réponds de même de l'empressement des autres, mais je crains que ces peu

[1]) Marie Christine.

eures auront été fort à leur désavantage, ayant besoin deux un peu de parure, mais gagnant infiniment d'être nus. Je n'espère pas que le premier époux qui vous t destiné, fera tort au présent, surtout après tout ce que m'en dites dans votre dernière lettre, dont j'étais vrait touchée et contente. Il ne fait rien de trop pour son able moitié, mais il est si rare à cette heure de trouver els maris. En cela il imite son adorable père, et ce qui fait plaisir, c'est que dans toutes les occasions il ne se ient jamais. Dieu vous conserve ainsi, c'est le seul vrai heur dans ce monde.

Ce 15 juillet (1776).

Madame ma chère fille. Je suis bien consolée des CLXXXVIII.
tres d'aujourd'hui, que j'attendais avec la plus grande imtience, de vous savoir arrivés, et que vous avez vu ce er et précieux enfant. Grâce à Dieu, ces deux importes choses ont fini à notre consolation, dont je ne saurais ez rendre grâce au bon Dieu. Je ne saurais vous eximer, combien mon cœur était serré tous ces jours-ci, de on même, que l'arrivée même de deux couples si chéris pu me tirer de cette inquiétude. Si vous avez été conits d'eux, ils l'ont été de même de vous autres. Rien de heureux et nécessaire pour leur bonheur mutuel que l'union s familles.

Je trouve mon fils bien maigri et elle de même [1]). Il est pas étonnant, vu la quantité d'enfants qu'elle a eus. C'est

[1]) Leopold und seine Gemalin.

un ange qui n'a point de volonté, qui est à admirer plu qu'à imiter. J'avoue, elle me confond souvent.

Pour la Marie et le prince, je les trouve aussi maign qu'ils sont partis, et même plus, mais ils m'ont porté quat tableaux bien chers et intéressants. Les quadres sont cha mants; celui de Milan est le plus de goût, et je l'attribue à vou Votre mari y est bien traité, mais sa chère épouse pas de mêm

J'espère que vous aurez reçu les copies de la Payc et après celui-ci les peintres se régleront. N'avez-vous pa reçu des joujoux pour vos enfants? Je ne sais où cela rest si longtemps? Je voudrais savoir, si vous avez déjà le meubles pour vos cabinets à Milan ou à Mantoue? Si vou ne les avez, je vous prie de m'envoyer la hauteur et la geur des murailles, peut-être trouverai-je quelques meuble convenables. Je vous prie de me mander aussi, commen vous meublerez le reste des chambres?

Dites à votre cher mari, que tout est résolu pour l théâtre, et que ce projet de quatre (?) mille sequins a trouv approbation, dont je suis bien aise, que Zephyris lui aur mandé que nous souhaitons de même une décision sur le chemins et le retour de l'homme pour ici, et surtout u arrangement pour la monnaie, et je ne trouve rien de meil leur que de suivre celui de Piémont.

Dites-lui en même temps, quoique, pour ne le laisse languir, ma lettre ayant été déjà fermée, j'ai fait écrir Zephyris l'autre poste, que tout est décidé pour les régiment du duc et du prince, et que ce n'est que par une négligenc non permise, qu'on n'a pas continué les paiements à tou deux, et l'empereur vient de l'ordonner encore une fois pou le passé et le courant, et ils n'ont qu'à charger Volpi [1]), qu

[1]) Der Hofagent und modenesische Legationsrath Dominik von Volpi

j'ai fait prévenir, de s'adresser pour cela au conseil de guerre, trop heureuse, si dans une bagatelle pareille tous deux connaissent le prix que nous mettons à ce qui peut les intéresser.

Je vous embrasse tous deux tendrement, et suis toujours toute à vous.

Ce 21 juillet (1776).

Madame ma chère fille. Nous avons une grande partie aujourd'hui; je dois écrire le matin, car nous ne reviendrons guère avant dix heures. Nous irons dîner et rester toute la journée à Dornbach. Je ne sais si le temps nous favorisera, ayant eu avant-hier la nuit des terribles orages qui ont fait rester tout le monde sur pied; il fait un temps très-bas aujourd'hui, et je crains encore un. CLXXXIX.

Votre mari m'a bien sensiblement obligée, en me rendant justice de ma tendresse pour mes enfants, que l'estafette de Milan a diminué la joie que j'avais de revoir les autres. Je suis contente de la grande-duchesse, mais nullement des autres que je trouve tous maigris, surtout Léopold.

J'ai un autre chagrin: pauvre Störck a la fièvre putride. On l'a administré hier; je n'espère rien pour lui, quoique l'empereur décide qu'il ne mourra pas, et cela, parce que Kestler, le médecin, lui a dit qu'il a encore de l'espérance.

Le rhume de votre mari, qui a existé déjà avant la course à Ferrare, dure un peu et ne me fait pas plaisir. On m'appelle, je vous embrasse tous deux.

Ce 29 juillet (1776)

CXC. Madame ma chère fille. Vous ne laissez aucun :
rite aux choses. Vos charmantes attentions et expressi
récompensent suffisamment, et ma tendresse — si cela
pouvait — augmenterait encore. Connaissant le parfait ret
de vos deux cœurs, je vous prie de ménager mes vieux joı
de me mettre au fait des moindres incommodités, et là-des
aucun oubli ne peut avoir lieu. Le rhume de votre m
n'est pas une chose qu'on a pu cacher, et j'ai dû l'appren
par des étrangers. J'avoue, cela m'a percé le cœur.
médecin doit à la maladie du pauvre Störck de n'avoir
une verte réprimande, mais il ne l'échappera pas, et sur
point je n'ai aucune indulgence.

Je répondrai aujourd'hui en huit à Madame la prince
de Modène, votre chère mère. Je vous charge de lui fai
mes compliments et lui marquer, combien j'étais touchée
la lettre de votre tante Mathilde, et en même temps je vo
charge de mes compliments pour votre cher grand-père
la Melzi, espérant qu'ils reviendront bientôt à Milan, vo
embrassant tendrement et vos chers enfants.

Dites à votre cher Ferdinand, que Serbelloni recev
tout par son canal pour les chevaux; qu'il les garde.

Je voudrais savoir si votre mari veut garder Dravetzl
pour la nouvelle garde, ou le faire retourner ici; cela dépe
de lui.

Ce 5 d'août (1776).

CXCI. Madame ma chère fille. Il fait une chaleur extrên
et nous sommes appelés à trois heures l'après-dînée po
venir à Minkendorf au camp. La poussière et le chaud ser

extrêmes, et nous ne retournerons pas avant dix heures au plus tôt. J'avoue, je m'aurais passé volontiers de cette apparition, mais étant la seule pour notre bonne grand'-duchesse, tous nos princes étant depuis trois jours là-dehors, cela me donnera des forces. Elle mérite bien toutes les attentions, mais j'avoue, je crains même pour elle, souffrant du chaud.

Je vous prie de dire à votre cher mari, que j'étais charmée de sa promptitude et diligence, qu'il m'a par là confondue, mais c'est bien agréable de l'être ainsi par ses propres enfants. Je ne ferai semblant de rien jusqu'à ce que la grande relation viendra.

L'Amélie m'a marqué de même comme votre mari, qu'elle a différé son voyage pour votre campagne, et si vous voulez lui faire ce plaisir, c'est une œuvre de charité. Elle n'a guère de ressources, mais elle n'en est que plus à plaindre, et j'avoue, elle me tient bien à cœur. Mais je dois vous prévenir tous les deux, de ne vous laisser entraîner en rien avec elle, où elle puisse vous citer, étant aussi imprudente, pas autant que l'Elisabeth, mais assez pour commettre. Si je ne vous aimais tous deux si tendrement, et ne faisais autant de cas de la bonté de vos cœurs, je n'aurais jamais pu m'expliquer ainsi; je ne vous traite pas seulement comme mes chers enfants, mais comme mes amis.

Je suis enchantée d'avoir pensé en même temps pour les femmes. J'en ai écrit la dernière poste à votre cher mari, vous serez servie avec deux *Kammerfrauen* et une *Kammermensch,* approuvant en tout votre arrangement. Si vous avez une fois besoin d'une fille de chambre, surtout auprès d'une fille ou chez vous, je vous prie de penser à la fille de Woller, qui est à Hetzendorf. Elle est très-habile et une très-bonne fille; lui mérite par ses services cette consolation; c'est pour une autre fois.

On m'appelle pour ma toilette; je vous écris en chemi
Il est deux heures; j'avoue, de toute façon j'aimerais mie
continuer. Je vous embrasse tous deux, adieu.

— —

Ce 19 d'août (1776).

CXCII. Madame ma chère fille. Je n'ai rien de plus pre
que de me servir de ma vilaine patte, nonobstant la sen
bilité qui me reste, et un peu d'enflure, ce qui me fait cro
plutôt au *chiragra* qu'à un rhumatisme, pour vous assu
tous deux de mon rétablissement et de ma tendresse. Je
saurais exprimer, combien m'a coûté cette privation, de
pouvoir m'expliquer moi-même avec mes chers enfants.

Grâce à Dieu que la fièvre de cette chère Thérè
dont la Windischgrätz n'a pu me dire assez, soit passée.
viens de recevoir de votre cher mari une grande lettre p
le manège et les chambres à faire. D'abord que j'en au
parlé à Kaunitz, je pourrai lui donner une réponse définiti
Nous avons cru pouvoir gagner du terrain pour des dép
taires de papiers.

Pour Cernusco, je suis bien sûre que Greppi agira aut
ment que ce vilain Alario. J'approuve la tabatière d'or
les mille ducats, bien aise d'en être quitte, et que Firmi
en soit chargé.

Je vous envoie ici une liste des dames italiennes;
ne sais si vous en connaissez ou souhaitez quelques-unes
préférence. Je vous prie de mettre seulement à côté cell
qui vous sont connues, ou non, mais les preuves elles doiver
toutes envoyer. Les trois dernières, je les crois vos dame
de cour; j'attends là-dessus votre réponse pour les comprendr
ou non dans la première promotion.

Pardonnez tous ces pâtés; c'est le vent qui a emporté cette feuille. Je dois un peu de ménagement encore à ce bras; je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 26 d'août (1776).

Madame ma chère fille. Toute occupée de vous deux, et sentant vivement la triste situation, où vous vous trouvez, je peux d'autant moins vous consoler, que j'en ai besoin moi-même, et que je vous avoue que les nouvelles du 19 ne me laissent guère d'espérance. J'aurais presqu'espéré sur celles du 18, mais celles d'aujourd'hui me rendent toute perplexe. Je crains pour vous et même mon fils; ce tendre fils et père ne m'occupe moins que vous et le fruit que vous portez. Comme je crois connaître votre cœur et sensibilité, tout est à craindre, et vous êtes doublement à plaindre. La religion et la résignation seules dans ces occasions peuvent porter coup, et c'est là-dessus que j'établis toute ma consolation et confiance. Connaissant vos sentiments là-dessus, j'espère que cet être suprême vous conservera ce fils, ou vous donnera sa grâce de pouvoir prendre de sa main le sacrifice qu'il vous demande. CXCIII.

Je vous embrasse tendrement et fais prier pour vous trois dans tous les couvents. Si vous voyiez l'intérêt que tout le monde prend à notre triste situation, cela pourrait vous donner quelques instants de consolation. Votre belle-sœur, la grand'-duchesse n'en peut parler que les larmes aux yeux; je l'en aime davantage. Je vous embrasse tristement et vous donne ma bénédiction.

Undatirt. (27? August 177€

CXCIV. Madame ma chère fille. Je ne suis occupée qu vous et de votre douleur et de votre santé. La religion rassure que vous saurez prendre de la divine providenc sacrifice qu'elle a exigé, mais je crains que ce cœur te et maternel ne succombe. L'amour que vous avez pou cher Ferdinand, qui a plus que jamais besoin de vous tendresse et amitié, pour moi, qui dans mon âge avanc besoin de consolation, et trouve tant dans cette heur union de mes chers enfants, tout cela sont des sujets — o les soins pour celui que vous portez — qui doivent ranimer. Pleurez, affligez-vous, mais ne vous abandoı pas seule. Il faut du monde pour se débonder et s'étou même en se gênant. La situation heureuse de ce bel a doit vous consoler, et l'intérêt vif, que tout le monde pı à votre perte; je n'ai vu que des visages en larmes. *armen jungen Herrschaften,* ce n'était qu'un écho.

Je vous embrasse tendrement et fais prier pour v Adieu.

Mon cher ami, le vieux duc, votre père et mère Melzi, tous me pénètrent.

Ce 2 septembre (1776

CXCV. Madame ma chère fille. Je ne saurais vous expriı avec quelle consolation j'ai revu vos chères lignes, nonobs la profonde tristesse qui y règne. Rien de si naturel temps seul peut y porter remède, et notre religion e bien-être de cet ange, qui a gagné très-facilement son sa

qui nous coûte tant. Il faut, autant que vous pouvez, car il ne faut pas trop exiger de soi-même dans l'état où vous êtes, vous ranimer pour celui que vous portez, et pour votre propre conservation, qui nous importe tant, et pour votre cher Ferdinand, qui dans cette occasion s'est conduit encore très-bien. La sensibilité de son âme m'étant connue, je crains encore un peu pour lui.

Je me suis mise aujourd'hui en règle avec la correspondance. Si l'écrire vous incommode ou vous coûte trop, il suffit que par la Confalonieri vous me faites écrire un mot, que vous vous portez bien: entre amis il ne faut tant de cérémonies. Je suis sûre de votre tendresse, et je crois que vous l'êtes de même de la mienne.

Embrassez Ferdinand de ma part; je suis toujours toute à vous. Adieu.

Ce 9 septembre (1776).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que les nouvelles de votre santé sont toujours bonnes, mais je crains que le mauvais temps et le froid qui commence déjà à se faire sentir, ne vous chassent en ville, ce qui sera une nouvelle épreuve de patience et de douleur. Je suis charmée de tout ce que vous me dites de votre mari; on peut beaucoup supporter, quand on est heureux, et qu'on a un mari qui est en même temps notre ami. CXCVI.

Il est résolu que les Toscans nous quitteront le 19; elle sera un mois en chemin, ce que je trouve affreux. L'accoucheur et mon fils l'ont concerté ainsi, et moi, je ne me suis mêlée de rien. Pour elle, c'est un ange; elle n'a de volonté. Je sais bien, que je ne serai tranquille que quand

je les saurai à Florence. Que ce peu de semaines n
ront de regrets!

L'empereur est toujours en Bohême, le princ
fille sont à Pest; je les attends après-demain. Ma
de chambre, la Dunand, que vous connaissez, a pri
liaire; elle est un peu mieux, mais elle a dû être trar
ce qui m'a bien inquiétée. Nous avons aussi la
qui règne furieusement, et Léopold ne l'a pas eu
sujet d'inquiétude, surtout à cette heure à leur départ.
cette année est pleine d'amertume pour moi.

Je vous embrasse tous deux, adieu.

Ce 16 septembre (

CXCVII. Madame ma chère fille. J'attends avec empre
de savoir votre entrée en ville, et comme vous aur
le 14, jour si cher à nos cœurs. Je suis bien char
le duc viendra encore ce mois, et que les lettres de
étaient déjà arrivées.

Je suis sur le départ pour Neustadt; je tiens
et après-demain ma retraite, et jeudi à neuf heures n
tons. J'avoue, il me coûte d'autant plus que notr
archiduchesse est grosse, et je tremble pour le voya
le mauvais chemin et temps. Ils comptent être en
jusqu'au 14 octobre, par Venise, où je crois que
l'Infante, se trouvera; ils s'y arrêteront quatre jour
attendons l'empereur le dernier du mois.

En vous embrassant, je suis toujours . . . .

Ce 23 septembre (1776).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que vous vous portez bien, mais j'attends non sans inquiétude les lettres de Milan et de votre séjour dans cette ville. Celles de Ferdinand ne me plaisent pas, sa santé est dérangée. Les grandes inquiétudes y ont contribué; il faut du temps pour tout calmer. CXCVIII.

Me voilà privée de la compagnie de mes enfants de Toscane. La séparation s'est faite hier à midi à Neustadt, où j'ai eu la consolation de vous embrasser la première fois, et ce sera bien pour la dernière, que j'aurai vu ceux-ci; je m'en ressens un peu et suis toute abattue. J'avoue que le peu de séjour qu'ils ont fait, a passé bien vite et m'a comblée de consolation, tant par leur union que par leur qualité essentielle. Il faut les estimer, même s'ils ne m'appartenaient pas. Leur attachement m'a touchée, et j'avoue, je suis en tout bien plus consolée de cette entrevue que de celle de six ans passés. Dieu veuille les conserver ainsi et faire terminer ce voyage critique à la grand'-duchesse, qui ne me donne pas des petites inquiétudes, la saison étant si avancée.

Les Khevenhüller comptent partir après-demain; ils m'ont priée de leur donner des lettres. Je n'ai pu les refuser, d'autant moins que je leur dois la justice à tous deux, qu'ils vous sont bien attachés. Je vous prie tous deux, de les traiter selon vos bontés anciennes et comme des vieux serviteurs, sans exiger intimité, mais quelques bontés devant le monde, dont vous êtes si capables tous deux, et desquelles les Viennois et Schönbrunn sont encore imbus et leur vieille maîtresse charmée.

Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 24 septembre (1776).

CXCIX. Madame ma chère fille. C'est la princesse Khevenhül qui aura le bonheur de vous présenter celle-ci. Je souha que le voyage ne lui cause une maladie, le voulant fa bien vite, et sa santé étant faible; elle a eu beaucoup chagrins ici. J'ose vous la recommander, d'avoir pour e quelques bontés; elle les mérite par son attachement.

Etant toujours toute à vous . . . .

Ce 30 septembre (1776)

CC. Madame ma chère fille. Votre mari me marque] même, qu'il va mieux et pourra se passer d'une secor saignée, dont je suis bien aise; les trop fréquentes le r draient toujours plus gros, et je le verrais en peu com Firmian.

Il me marque avec beaucoup d'empressement de v délivrer tous deux de cette garde hongroise. Comme ce malheureuse affaire dépend de trois différentes juridictio cela a arrêté, et malheureusement le conseil de guerre y mis le plus d'entraves. Mais il aura su depuis huit jou que tout est fini, que j'ai dû trancher tout court, en les réf mant, comme un autre régiment, les agrégeant tous avec demi-gages aux régiments, leur laissant les gages entiers j qu'au dernier jour de l'an. Ceux qui ne veulent deve militaires, n'auront rien, mais défense de venir à Vien Ceux qui selon les listes de Dravetzky sont moins coupabl ou les plus jeunes qu'on a pris des régiments, je les reprer à la garde; par là je crois couper tous les procès hors tro

Dravetzky pourrait revenir, ou si votre mari le veut garder à la nouvelle garde, rester à la commander; cela dépend absolument de votre mari. Je dois ajouter que je ne lui conseille plus de revenir à la garde ici; il ne passera que des jours peu tranquilles; la prévention est bien contre lui. S'il veut se retirer, on lui accorderait un grade et la pension: cela dépend uniquement de votre mari et de Dravetzky même. Je ne ferai pas usage du placet; s'il veut se retirer, qu'il le dise net, et il recevra *eine gnädige Abfertigung.*

C'est bien long et ennuyant, mais j'écris au secrétaire, à l'amie de mon fils, que j'aime tendrement, et dont je ne crains point d'être compromise, qui veut bien me supporter. Je vous embrasse.

L'empereur est arrivé cette nuit; il a bon visage. Des voyageurs j'ai des nouvelles de Rosegg[1]) du 28.

Ce 7 octobre (1776).

CCI.

Madame ma chère fille. J'ai bien prévu l'impression que vous aura faite le retour à Milan et l'appartement. Je voudrais bien, que le retour du duc et de la Melzi soit passé de même, et nous ne pouvons assez remercier Dieu de vous avoir conservée dans cette accablante situation, et j'espère qu'il vous soutiendra encore ces deux mois. Vous ne me dites rien, si vous êtes plus grosse ou moins que la dernière fois, et si le sommeil est bon? Vous me rassurez sur notre cher Ferdinand, mais vous ne dites rien sur cette chère épouse. Je vous prie de vous ménager et de ne pas faire

[1]) In Kärnten, jetzt Eigenthum des Fürsten Friedrich Liechtenstein.

ce qui vous coûte. Nonobstant tout ce que vous me dites de votre santé, je vois régner dans vos lettres un accablement que vous tâchez de diminuer, mais qui, vous aimant si tendrement, ne saurait m'échapper. Il n'y a rien de si naturel, surtout à la fin d'une grossesse. Je vous prie de vous distraire autant que vous pourrez, je parle par expérience et par tendresse.

Nos chers voyageurs me mandent du 3 la nuit de s'être embarqués pour Venise à Porto Gruaro. Grâce à Dieu que ce pénible voyage s'est terminé, mais il leur reste encore beaucoup à faire, si les pluies continuelles, qui ont causé tant de malheurs en Tyrol, et je crains aussi en Italie, ont gâté les chemins. La poste d'aujourd'hui n'est pas arrivée, celle de l'autre semaine n'est arrivée que hier. Tous les chemins et ponts en Tyrol du côté de l'Italie sont rompus; les chasseurs par les plus hautes montagnes doivent transporter les lettres.

L'empereur est revenu en parfaite santé de ses camps, et voilà du repos pour trois mois. Je compte aller à Schlosshof pour deux jours, voir la Marie que je ne trouve pas bien du tout en santé. Je compte bientôt entrer en ville, m'y établir.

En vous embrassant tous deux tendrement, je suis toujours toute à vous.

Bien mes compliments pour la charmante Thérèse.

Dites à votre mari, qu'il recevra bientôt une réponse sur les monnaies, bien satisfaisante à ce que j'espère.

Ce 14 octobre (1776).

Madame ma chère fille. L'irrégularité des lettres, oc- CCII.
ınée par les inondations, est bien désagréable. Nous
eu des fortes pluies qui ne m'ont pas peu inquiétée
ıos chers voyageurs, mais qui sont heureusement arrivés
ıise. C'est aujourd'hui qu'ils auraient dû arriver à
ıce, mais j'en doute à cause des chemins.

La veille de ma fête et celle de mon départ d'ici m'oc-
t de telle façon, outre les vigiles pour ma fille, que je
le moment de vous assurer en hâte, que je suis con-
que votre mari va mieux, et que je vous embrasse
leux.

Ce 21 octobre (1776).

Madame ma chère fille. La vôtre me marque le retour CCIII.
ıc, votre grand-père, qui me fait plaisir, quand je le
heureusement arrivé. Vous dites fort bien, qu'à son
ɔut est important. Je vous prie de lui faire bien mes
.iments, de même à la Melzi, que je suis charmée de
à Milan, surtout pour vos couches, et je vous prie de
'e de m'écrire, comme elle vous aura trouvée à cette heure
ndant les neuf jours de vos couches. C'est un point
:her, trop important à mon cœur, pour ne me procurer
ce qui peut soulager ma situation, ne pouvant exiger,
notre cher Ferdinand ni du médecin des petits détails
.e laissent que d'être bien précieux dans ces moments.
Je crains un peu le premier attendrissement à l'arrivée
uc, et j'avoue, ces maux de tête[1]) de votre mari me

[1]) „Dettes“ schreibt die Kaiserin.

déplaisent. Je les crois tous de l'estomac, et je ne sais, vous mangez plus réglés aux heures que ci-devant, ce q fait beaucoup.

Pour les Khevenhüller, j'ai voulu prévenir sur les brui qui ont couru sur leurs affaires; dans le fond on leur a fa bien du tort, et à leurs enfants. La chose étant finie, il n' a plus rien à dire, mais je leur dois la justice, qu'en ce qu concerne vous deux, je les ai trouvés tous deux toujours trè attachés, et parlant de même à moi comme aux autres, ca je les ai fait observer; je n'espère pas qu'en Italie il changent.

Votre cher mari m'a encore écrit sur les gages de nouvelles *Kammerfrauen;* cela dépend uniquement de so bon plaisir. Ce que j'ai marqué sur la diminution de cer ou même deux cents florins, ne fait objet sur le total, ca l'épargne pour dix *Kammerfrauen* par an, les mettant au plu haut, ne ferait par an que deux mille florins, et pour ce gens deux cents florins de plus est un très-grand objet, fa sant cher vivre à Milan. De s'expatrier doit être mis aus en compte, et si elles sont réduites qu'au plus nécessair les dettes suivent, la mauvaise humeur, et les enfants s'e ressentent, et on ne peut même en justice plus exiger d'eu que le plus strict de leurs devoirs. Alors il faut répar par des présents ou payant les dettes, ce qui mène encor plus loin.

Tout ce que je marque ici, n'est pas que j'exige qu vous changiez l'arrangement que vous voulez faire, mais c que j'en dis, c'est pour vous prévenir sur les inconvénient et que la différence des gages entre les femmes ne fera poi bon effet, et que l'objet est petit pour vous et grand pour elle

Nonobstant le beau temps, je suis établie en ville e sans regrets; je vieillis furieusement. Je viens de recevoi

du 12 de Bologne de bonnes nouvelles de nos voyageurs. Le 15 ils sont arrivés, et j'attends entr'aujourd'hui et demain un courrier. Dans un mois je serai bien aux écoutes de recevoir un autre, quoique cela pourrait traîner jusqu'au 8 de décembre, mais je ne le crois pas. Nos prières commencent à la mi-novembre, et vous ne me dites jamais rien sur votre propre santé, si vous êtes plus grosse que les autres fois, si vous sentez des incommodités, si le sommeil et appétit sont bons, toutes des circonstances des plus intéressantes pour quelqu'un qu'on aime à juste titre tendrement, et qui ne finira qu'avec ma vie.

Ce 28 octobre (1776).

Madame ma chère fille. J'approuve bien ce que Ferdinand me mande, qu'il ne vous a laissé aller au service pour le 20 de ce mois. Dans ces dernières six semaines il est bon de se promener, mais des courses si longues et dans ce temps-ci en voiture, et l'idée de cette triste cérémonie dans ce moment-ci, ne conviennent pas à votre état. Je suis vraiment impatiente de savoir le duc à Milan, et surtout la Melzi; ce sera donc une nouvelle satisfaisante pour moi, quand je les saurais arrivés. CCIV.

La Marie est revenue de sa chasse en Haute-Autriche passablement; elle reste jusqu'au 6 ici. Je fais partir demain la Dunand pour Florence; j'avoue, cela me coûte, mais sa santé a besoin de raccommodage, et ce sera une grande satisfaction pour sa sœur, dont la grand'-duchesse est contente. Elle a trouvé tous ses enfants bien, hors l'avant-

dernier, dont elle est même inquiète. Grâce à Dieu q
a si bien soutenu le voyage.

Mes compliments à votre cher Ferdinand. Je vou
brasse tous deux.

Ce 4 novembre (177

CCV. Madame ma chère fille. Je vous charge de dire,
cher et féal secrétaire, à votre seigneur, que j'ai reç
lettre, qu'il permet à Dravetzky de venir ici, et que j'
soin de lui, et que lui, mon cher gouverneur, ne soit pas
barrassé sur la dépêche pour les monnaies. Si elle est n
différente de notre sentiment, nous serons bien aises de
les raisons contre, qui nous sont échappées, et encore
le danger de cette opération. Nous avons à ce sujet s
licat expressément voulu savoir le sentiment préalabl
gouvernement, et qu'il a fort bien fait d'avoir demand
sentiments par écrit. Nous ne voulons que le bien, le
et je crois, la chose finira à la satisfaction mutuelle.

Je suis bien contente que Bagnesi est venu ann
notre cher duc. On dit Bagnesi plus en grâce, on no
un autre. J'espère d'apprendre par les lettres de la pren
poste l'arrivée du duc; je vous prie de lui faire bien
compliments, et à la Melzi aussi.

Votre avant-dernière lettre m'a enchantée, je l'ai ma
à votre cher mari. Vous êtes très-habile en peignant,
on peut l'être, quand on n'a que de bonnes choses à
avec candeur et tendresse. Tout ce que vous me dite
la grossesse, me charme et me tranquillise, mais je vous
de vous ménager extrêmement en couches. Voyez l'exe

de la grand'-duchesse, qui est bien à imiter. J'ai toute présente à moi l'alarme que vous nous avez causée la dernière fois. Il faut être tranquille de corps et d'esprit, ne s'occuper de rien, ni voir du monde les neuf premiers jours, et dans cette occasion seule faire plutôt trop que trop peu. Il s'agit de votre conservation, et sur ce point tout est de la plus grande importance, vous aimant tendrement et connaissant le prix de vous posséder.

Mes compliments à votre cher mari; adieu.

Ce 11 novembre (1776).

CCVI.

Madame ma chère fille. La description que vous me faites de l'état de votre cher grand-père, me fait bien du plaisir, de même de la Melzi et de toutes vos propres circonstances, qui toutes sont les plus favorables, et votre légèreté devrait faire espérer un fils, mais il vaut mieux s'attendre à une fille; aujourd'hui un mois nous le saurons déjà.

J'ai vu un lieutenant Cuore de Nugent qui n'a pu finir à me conter des agréments de la chère Thérèse, que vous avez très-bon visage et n'êtes nullement épaisse, que votre cher mari est un peu maigri, et j'étais toute contente que vous avez relevé la comparaison de Firmian.

Nous avons assez froid, on nous menace encore d'un fort hiver. Je vous recommande de vous bien ménager en couches, pour faire *vita chi dura*. En vous embrassant tendrement, mes compliments à Monsieur.

Ce 18 novembre (1776).

CCVII. Madame ma chère fille. Mes lettres deviendront cette heure tous les jours plus courtes, souhaitant que derniers jours vous ne vous incommodiez à écrire; un n de votre mari, de la Melzi ou Confalonieri me suffit, et vous conjure que vous preniez les plus grands ménageme — en couches rien n'est de trop — pour ne vous exposer à accident pareil comme la dernière fois. Dieu nous en pı serve, et vous ne pourriez me donner une plus tendre marq de votre attachement, qu'en vous ménageant et ne rien c chant. Ces premiers jours tout est important; le moind mal de tête, de reins, de colique n'est pas à négliger.

Je pars demain pour quatre jours à Presbourg, apr avoir déjeuné avec mes quatre enfants pour la fête de Elisabeth, que la Marianne fêtera par un dîner, bal d'enfan et une comédie. Le temps était abominable ces jours- mais aujourd'hui il se remet au beau.

Mes compliments à votre cher mari; je vous embras tous deux. Adieu.

Ce 25 novembre (1776).

CCVIII. Madame ma chère fille. Je serai à cette heure fo laconique, comptant que celle-ci vous trouvera à peine ho du lit. Ce que vous me mandez de la Latour, je l'ai remédi ces mille florins lui resteront. Quoiqu'elle a toujours sig ses quittances jusqu'à ce qu'elle reçoit plus de gages, cas étant arrivé, on a cru être à même de la lui retire Il suffit qu'elle aie votre protection, pour la regarder difl remment et la lui conserver.

En vous embrassant tendrement, et votre cher mari, et peut-être le nouveau-né, je suis toujours toute à vous.

Ce 2 décembre (1776).

Madame ma chère fille. Je vous fais bien mon tendre compliment pour votre délivrance qui, j'espère en Dieu, sera heureuse. Je ne pense qu'à vous à cette heure, et j'accepte avec joie la petite Léopoldine. Je vous conjure, beaucoup de ménagement, la saison est mauvaise, et bien des femmes cette année sont incommodées en couches. CCIX.

J'adresse celle-ci à votre cher secrétaire pour vous la lire. Il est juste qu'il soit le vôtre pendant six semaines, après que vous l'êtes le reste de l'année. En vous embrassant tous deux, je suis toujours . . . .

La lettre de la Melzi m'a fait grand plaisir.

Ce 9 décembre (1776).

Madame ma chère fille. La petite Léopoldine nous fait bien attendre. Pourvu qu'elle a été discrète en venant, et que les couches soient heureuses, elle sera la bienvenue. Notre gala est déjà tout ordonné, et je crains le gros Weyrother sera six jours en chemin. CCX.

Votre secrétaire a bien fait de me marquer la nouvelle débitée de Massa, qui a été déjà débitée aussi la poste dernière. Je ne l'ai pas crue, et ne le trouverais nullement convenable dans ce temps-ci. Je ne sais qui sont les nou-

vellistes de Milan, mais l'empereur sait toujours les moindres choses et une poste avant moi; je suis donc bien aise de les savoir aussi, pour pouvoir en parler. Ce que vous m'avez marqué de Bagnesi, me fait plaisir.

Je vous conjure, ma chère fille, accouchée dans le plus mauvais temps, de vous bien ménager et ne penser à sortir avant six semaines. Il y a des exemples terribles de femmes ici, tombées grièvement malades après quinze jours heureux en couches, s'étant exposées au froid d'une chambre, et tombées très-malades, percluses des membres. La Fürstenberg[1]) l'était l'année passée, celle-ci la Kolowrat, femme du président de la chambre[2]), et encore d'autres. Je ne serai pas si discrète cette fois-ci, il nous faut un petit garçon. Je finis les cinquante et entre en soixante, il faut donc se dépêcher, si vous voulez me donner cette consolation. Il faut que vous ne soyez trop affaiblie cette fois-ci, pour oser faire des vœux pareils, car votre conservation est toujours le premier objet.

J'embrasse le secrétaire et sa maîtresse tendrement; adieu.

Ce 16 décembre (1776).

CCXI. Madame ma chère fille. Quelle consolation, quelle joie, de vous savoir heureusement délivrée! J'avoue, j'étais cette fois-ci bien en peine, et le suis encore pour les suites des

---

[1]) Sophie Therese Walburga, geborne Gräfin Oettingen-Wallerstein, 1772 vermält mit Joachim Egon Landgrafen zu Fürstenberg.

[2]) Maria Theresia, geborne Gräfin Khevenhüller, des Grafen Leopold Kolowrat zweite Gemalin.

uches. Quand celle-ci viendra, j'espère en Dieu que vous rez entièrement relevée, mais l'hiver exige des grands mégements pour les rhumatismes qui causent des maux longs doulouroux.

Nous aurons demain grand gala et de bon cœur. J'emasse maman avec ses chères filles.

Mon compliment au duc. Pour nous deux il y a du mps perdu, mais pour vous deux cela reviendra bientôt, je doute de ma discrétion de ne souhaiter dans le count de 1777 un autre.

Ce 23 décembre (1776).

Madame ma chère fille. L'estafette du 16 vient d'arver et me porte les plus chères, les plus intéressantes nouelles, mais continuez à vous ménager. Le temps est trèsauvais et cette année plusieurs de nos jeunes dames ont é très-mal à quatre semaines. N'oubliez pas de vous nourrir, ur reprendre des forces. Je vous avoue, cette fois-ci je serai pas si discrète que les autres fois, et l'année 1777 us doit encore procurer un prince; notre cher duc et moi avons pas beaucoup à attendre. CCXII.

Je vous fais mon tendre compliment pour le renouellement de l'année. Que Dieu vous conserve de même ue les passées, et il ne me reste rien à désirer qu'à remerier Dieu de ses grandes grâces, et le prier pour la connuation.

Je vous prie, mon cher secrétaire, de dire à votre seineur, que je n'ai rien contre le voyage de l'Amélie à Milan, ue cela dépend uniquement de votre bon plaisir à vous

arranger ensemble le moins que cela vous incommode Pour le garde Borsos, je ne saurais changer son sort, m je me ferai informer de son procès. Je vous embra tous deux.

Mes compliments à la Confalonieri; je suis très-conter de ses rapports.

Ce 26 décembre (1776).

CCXIII. Madame ma chère fille. Quelle consolation pour mo de revoir ces chers caractères qui font la consolation de me vieux jours! Que de grâces à rendre pour cette heureus grossesse et couche! La petite Léopoldine nous doit êtr bien précieuse, quand on pense qu'elle a si peu coûté à so incomparable mère. J'ai trouvé votre caractère ferme e beau, comme ordinairement, une grande différence des autre fois. Vous avez un peu excédé sur les neuf jours, ma vous trouvant si bien, que cet excès est flatteur, venant pa tendresse et conviction de la consolation que vous me pr curerez. Je suis aujourd'hui rajeunie de dix ans. J'en ava un peu besoin, m'ayant trouvée hier très-accablée, je cro des fatigues de ces derniers jours de dévotion, mais aujou d'hui je suis *fresca come una rosa.* Je vous prie de vo ménager; plus que vous vous portez bien, et plus grand e le danger. La saison est la plus mauvaise, un rhumatisn est bientôt pris, et les incommodités en couches ont des suit très-mauvaises. Même en écrivant, je vous prie de vous m nager; ces chers yeux doivent se ménager, rester dans le beauté. On dit que la petite a encore les yeux bleus.

Que dit la Thérèse, n'est-elle pas jalouse? Je vous pr de faire mes compliments à la Melzi et Confalonieri de c

heureux événement, et j'étais fort contente des rapports de la dernière. Je vous embrasse tendrement.

Ce 30 décembre (1776).

Madame ma chère fille. L'estafette expédiée le 23 CCXIV
m'a fait bien de la peine. Grâce à Dieu que le duc en est échappé si heureusement, et si l'on pouvait partir de là à l'obliger de ne jamais aller seul, et je crois qu'on pourrait le faire sans qu'il s'en aperçoive. Mais l'épouvante que vous en aviez, est bien fâcheuse, et le mal de tête, j'espère, n'aura pas de suite. Ce serait un grand malheur, si après les plus belles espérances cette couche avait des contretemps. Mon fils m'en paraît à juste titre affecté, et même fâché; sa tendresse en est cause, et cela m'enchante toujours. Je le vois devant mes yeux, empressé et occupé.

J'espère qu'aucune autre estafette ne suivra, et que tout sera terminé par la peur. Je vous embrasse tendrement.

1777.

Ce 6 de l'an (177

CCXV. Madame ma chère fille. Nous sommes sans lettres cune part. Une prodigieuse quantité de neige est to depuis trois jours avec un vent violent, qui a empêché communication, si bien qu'entre ici et Schönbrunn i avait pas de gens; ceux qui étaient en ville, ne pouvaien retourner le soir. Cela a empêché le départ de l'emper il est différé au 10, et je doute presque s'il pourra s' tuer. Si cela n'était possible, il retarderait à mars le vc Je ne sais ce que je souhaiterais, aussi je ne dis rien.

Je suis si occupée à cause du départ, que je n'a un moment à moi, toutes les affaires roulant seules su et surtout celles de Bohême et de Moravie, assez désagré J'attends les lettres avec empressement, pour savoir au votre santé. Je vous embrasse.

---

[1]) Nach Frankreich.

Ce 13 de l'an (1777).

Madame ma chère fille. Voilà un bon mois de passé, et on pensera bientôt à la sortie, pourvu que le temps ne soit si mauvais comme ici depuis le jour de l'an. Nous avons une neige prodigieuse depuis hier, la nuit à une heure un grand éclair avec un coup de tonnerre, et depuis un *scirocco;* tout se fond et actuellement il pleut. On peut tout tolérer, sachant l'empereur au logis. On est tout plein de projets de courses de traîneaux, mais rien ne se met en exécution. L'empereur ne veut se donner la peine, la Marie et la Marianne pour leurs santés ne sont à compter, l'Elisabeth et Maximilien ou enrhumés ou n'osant trop s'avancer: c'est ainsi que passe le plus tristement notre carnaval. La mort de la Liechtenstein a mis la moitié de la ville en deuil. CCXVI.

Je viens de voir le dessin du nouveau théâtre. Il me paraît beau et grand, mais quand sera-t-il achevé, et quand irez-vous loger dans votre nouvelle maison? Il me tarde de vous y savoir, et hors de celle où vous êtes.

Je doute que l'Infante vienne à Parme. Elle est dérangée et ne sait pas bien, si elle est enceinte ou non, et dans ce doute je ne saurais pas le lui conseiller.

Embrassez de ma part votre cher Ferdinand; je suis toujours toute à vous.

Ce 20 de l'an (1777).

Madame ma chère fille. Si ma lettre a eu un sort si heureux, de vous faire plaisir, jugez combien la vôtre m'en a causé. Elle est venue très à propos pour me relever un peu sur les affaires de Bohême, qui me donnent beaucoup CCXVII.

d'ouvrage et d'inquiétude, d'autant plus que je suis secondée.

Je vous prie de dire à votre cher mari, que j'e que le duc aura été servi par les rapports du régin pour en être sûre, j'ai chargé Hadik, et je n'en ai rie plus loin; je suis charmée et flattée que le duc veut e s'en occuper.

Je suis bien consolée de voir que par ce terrible t vous voulez rester vos six semaines au logis. Les neige finissent pas encore, et les postes manquent. Vous rece par la voie de Mantoue un paquet à votre adresse po vénérable maman, les deux filles, la grande-maîtresse et l' des bagatelles. Ce sont les gens de Parme, qui ont men chevaux pour la Marie, qui retournent.

Embrassez de ma part votre cher Ferdinand; je toujours . . . .

Ce 27 de l'an (177

CCXVIII. Madame ma chère fille. Je m'impatiente pour le vais temps. Il n'a pas fait jour toute la journée à forc neiger. Je me flattais, il y a quelques jours, que le viendra, mais ces espérances sont disparues, et que je aise que l'empereur est au logis, mais les chemins seron praticables pour longtemps. Ce matin la poste est ar mais je crains pour celle de jeudi. Nous tenons demain dernier bal de cour; la Marie nous quitte le 3, si elle passer le Danube. On danse beaucoup, mais rien n'est tant bien animé et soutenu. J'avoue, ce mauvais temp fait d'autant plus de peine pour la sortie des couches.

Je vous prie de dire à votre mari, que pour Durini[1]) j'ai fait ordonner qu'il aie la clef des chambellans, en payant les taxes; que j'étais bien aise de voir par la lettre de votre mari, qu'il pense sérieusement à une maison de campagne, et qu'il a abandonné l'idée de Cernusco, trop humide pour vous et les enfants. Je ne sais si Monza est mieux situé; tout ce qu'il m'en dit, me plaît, et je le trouve convenable. J'attends avec toute l'impatience les plans et ce que cela doit coûter. Pour le jardin seul vous y perdez, mais pour tout le reste vous gagnez en bâtissant à neuf. Je souhaite bien que vous puissiez venir loger cette année la nouvelle maison, si l'intérieur même n'est pas entièrement achevé; je vous vous voudrais hors la maison Clerici, pourvu que les murs soient secs.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Ce 11 février (1777).

Madame ma chère fille. Je suis toujours bien contente des dispositions que vous prenez ensemble; telle est encore celle du décès de votre tante[2]). Je trouve très-convenable que vous n'avez pas tenu la première semaine le bal chez vous ni été en public au théâtre. La décision du duc, je la trouve très-polie, et elle vous met à votre aise pour la fin du carnaval. Le vôtre dure encore six jours, le nôtre finit CCXIX.

---

[1]) Graf Carl Durini. Er wurde am 20. Februar 1777 bei Firmian als Kämmerer beeidet.

[2]) Die Bd. I. S. 280 zuerst erwähnte Prinzessin Henriette von Este war am 30. Jänner 1777 gestorben.

en vingt-quatre heures; il m'a paru triste. Il se peut mon intérieur y contribue; je suis affairée d'affaires agréables. Le temps est abominable depuis six semaines ne voit que neige. Je crains le dégel et les inondation

Embrassez votre mari de ma part; je vous embra

Ce 17 février (1777

CCXX. Madame ma chère fille. C'est une soirée de retr pour moi, et cette semaine-ci j'étais obérée d'affaires, et plus désagréables. J'en suis un peu harassée; le temps r aussi mélancolique. J'espère que le rhume de cerveau n'a pas eu des suites. L'empereur recommence de parler voyage, j'en suis au désespoir. Les chemins seront enti ment rompus pour longtemps. Je me flatte encore un qu'il n'en sera rien. C'est ainsi que mes jours passent inquiétudes, soins, et peu de tranquillité. Les consolat que je reçois d'Italie, sont les seules qui me soutienn celles de Milan ne sont pas les moindres. Je vous embr tous deux.

Ce 24 février (1777

CCXXI. Madame ma chère fille. Je suis enchantée que ce je vous ai envoyé, a si bien rencontré votre goût, et q est encore arrivé pour le dernier jour du carnaval, ét occupée toujours de vous, mes chers enfants, qui font b mes plus heureux moments, et qui me soutiennent.

La Confalonieri m'a écrit aussi; elle a un grand mérite devers vous; elle vous est attachée et agréable. Je suis enchantée que la Calderara [1]) se remet; de certaines gens sûrs et de mérite devraient être immortels, et ce choix vous fait honneur à tous deux; il n'y a qu'une voix sur son mérite. L'Aya mérite bien toute ma reconnaissance, après ce que vous m'en dites, et votre contentement. Ce n'est pas un petit sacrifice d'être avec les enfants, surtout si petits. Elle ne négligera sûrement rien, et on voit à la petite Thérèse qu'elle n'est pas aveuglément attachée, car tout le monde qui la voit, en dit des merveilles. Mais ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que vous en êtes contente.

Depuis hier le soleil reparaît, et nous commençons à espérer le dégel. L'empereur recommence de parler de son voyage; j'avoue, cela ne me ferait nul plaisir, les chemins étant pires à cette heure qu'en janvier, et il me paraît qu'il y a partout des orages politiques, qui, quoique de loin, menacent, et j'avoue, l'idée seulement me fait trembler. C'est une raison de plus que je ne voudrais voir éloigné l'empereur.

Mes compliments à votre cher Ferdinand. J'espère qu'il fera de l'exercice en carême, et je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 3 mars (1777).

Madame ma chère fille. Les lettres du 22 vous disent souffrante de votre fluxion, mais grâce à Dieu, sans fièvre, CCXXII.

---

[1]) Ich finde eine Marchesa und zwei Gräfinnen Calderara, die Erstere, Margaretha, aus dem Hause Litta, die Letzteren, Josepha und Theresia, geborne Aliprandi und Vimercati.

ce qui me rassure. Le temps abominable qu'il fait, est bien cause des indispositions qui règnent. Je suis encore à l'abri, ne sortant et ne me tenant jamais dans une chambre chauffée, évitant les bals et appartements, qui me les ont causés les autres années. Je crois pourtant que je me ferai saigner par précaution, me sentant fort pesante et toujours du sommeil. Il se peut qu'il s'y mêle quelqu'appréhension, beaucoup de gens mourant d'apoplexie, et à mon âge et ma place on a trop de compte à rendre, pour ne pas craindre un passage si prompt. Ne croyez pas que je suis malade, au contraire, Bolognini et tout le monde me trouvent à merveille, mais j'avoue, ce temps triste et les circonstances m'accablent un peu.

J'ai peur que le voyage en France n'aura encore lieu. J'avoue, je n'étais pas fâchée de l'avoir vu manquer, quoique pour la reine il serait à souhaiter et très-nécessaire; elle donne trop dans la dissipation, et les flatteurs lui ont tourné la tête.

J'espère d'apprendre le premier jour de poste votre entier rétablissement, vous embrassant tendrement.

Ce 10 mars (1777).

CCXXIII. Madame ma chère fille. Grâce à Dieu pour la plus belle journée de soleil, froide encore, mais il suffit que depuis deux jours nous n'avons ni neige ni pluie. J'espère que ce temps, qui sera beaucoup plus beau à Milan, résoudra votre ténace fluxion, qui ne laisse que de me déplaire, et notre cher Ferdinand en est tout à fait inquiet. Je suis bien aise qu'on n'a pas mis le vésicatoire derrière l'oreille, mais entre les épaules; les trois mois pour une accouchée, quelque heureuse

qu'elle soit, sont toujours à observer, et les voilà seulement finis aujourd'hui. J'espère d'apprendre votre entière guérison la poste prochaine. Je vous prie de vous dorloter; il faut engraisser et reprendre des forces, pour ne déranger nos projets pour l'année qui vient.

Vous serez bien étonnée que je vous prie de dire à votre mari, qu'il ne parle du voyage de l'empereur, qui est de nouveau différé depuis hier, sans aucune essentielle raison. Grâce à Dieu, il n'y a rien de mauvais qui pourrait l'exiger. Je vous embrasse tous deux tendrement, mais pas gaiement.

Ce 17 mars (1777).

Madame ma chère fille. Nous voilà bientôt à la fin du carême, et le temps ne veut pas encore nous favoriser. Il y a des rhumes et fluxions sans fin; tout le monde en est attaqué. Il n'y a que moi qui en suis encore quitte. Je suis charmée que le voyage de l'empereur a été différé après Pâques, mais je le serais encore plus, s'il ne se faisait plus du tout. CCXXIV.

L'Elisabeth souffre encore de ses dents et du même côté où elle avait cet abcès, mais elle n'en convient pas, et soutient que c'est une dent qui lui vient; je le souhaite, mais ne le crois pas. Elle n'a point de fièvre; je suis donc moins inquiète.

Je suis très-affairée et puis ma retraite commence aujourd'hui avant Pâques. Je prierai Dieu pour vous particulièrement. Je vous embrasse.

Ce 24 mars (1777)

CCXXV. Madame ma chère fille. Dravetzky est arrivé heureu ment le 21. Je le trouve vieilli, mais il a les larmes aux ye quand il parle de vous deux, et est au désespoir que vous n'a pas de garde, et j'avoue, il m'a paru qu'il retournerait volonti s'il y avait une à former, mais pas sous celle d'ici, seule aux dres de votre cher mari, comme celle du duc, et pour Milan s

Je veux me flatter, après la lettre de votre cher m que le voyage de Massa n'aura pas lieu, et si cet hom est habile, que l'opération se fasse à Milan. La pau Melzi est à plaindre à tout cela, mais ni vous autres ni ne peuvent trop insister à empêcher cette résolution. En prolongeant, on gagne toujours, et j'avoue, si le duc pa il ne revient plus; Dieu sait ce qu'on lui a mis en tête.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir rien vous dire favorable pour Serbelloni. J'y suis revenue à deux repris et l'empereur m'a répondu la première fois, qu'il s'est e pliqué vis-à-vis de votre mari, qu'il ne trouve pas la ch convenable, et la seconde fois, que le jeune homme ne v pas lui-même quitter ainsi le service, et jouer seulement militaire, et qu'il peut l'épouser en Hongrie comme à Mil J'ai représenté la différence pour les deux vieux, mais n'ai pas reçu d'autre réponse, ne voulant insister, crainte faire du tort au jeune homme que je n'ai pas parlé, croy pouvoir attendre ce que votre mari me dira sur la répo de l'empereur. Il faudrait qu'il appuie sur la grâce à fa à la Melzi et au maréchal; je me flatte alors peut-être réussir encore; je suis fâchée de cette perte de temps.

Je ne sais encore rien de sûr du voyage à Paris, m j'en doute plus que jamais; jugez par cette circonstance, co bien ma situation est peu agréable.

Celle-ci viendra pour Pâques; je vous fais à tous mes plus tendres compliments et souhaits. Voudriez-vous les faire de ma part au duc et à la Melzi. Je vous embrasse.

Ce 31 mars (1777).

Madame ma chère fille. Votre charmante lettre comme secrétaire fidèle m'a causé bien du plaisir, mais je suis si affairée, que je ne sais où j'ai la tête. Depuis le soir du vendredi-saint le voyage de l'empereur est décidé, et il s'exécutera demain matin. Ce prompt départ me surcharge dans ce moment de travail, et ne me laisse que cet instant à vous embrasser tous deux tendrement. CCXXVI.

Ce 7 d'avril (1777).

Madame ma chère fille. Nous avons de nouveau chez nous l'hiver, après avoir eu des journées réellement chaudes. On ne voyait la neige pas seulement dans les montagnes, mais même sur les toits, ce qui a fait reculer mon transport à Schönbrunn pour le 18 le soir, où Maximilien m'aura déjà quittée. Voulez-vous donner à votre cher mari cette note pour savoir son existence pendant trois mois. Dieu donne que l'air d'Hongrie et de Temeswar ne porte préjudice à sa santé et sa suite. CCXXVII.

Je viens de recevoir depuis une heure les premières nouvelles de l'empereur de Munich. Il y est arrivé le 3 à six heures du soir heureusement, mais dans ces calèches

ouvertes transi de froid. La Marie me quitte aussi dema
Je suis passablement contente de sa santé, nonobstant
chagrin qu'elle a de voir périr la pauvre Windischgrätz [1]), «
réellement est une perte pour Vienne même. Vous aviez mi
bontés pour elle, je suis sûre que vous partagerez avec nc
cette perte, qui est fort grande pour l'empereur. C'était u
société sûre et tranquille; il en était aussi très-affecté.

Pour Albani dites à votre mari, que tout est réso
pour la naturalisation, et quoiqu'il ne marque rien dans sc
mémoire pour les taxes, je n'ai pas voulu attendre si lon
temps à attendre pour cela un autre recours, et le lui fa
expédier gratis pour les bons services et l'attachement qu
a pour vous deux. Je l'estime pour ces bonnes qualités;
est bon de l'imiter, et je me fais un vrai plaisir de le voi
établi. Cela fera une heureuse union, voyant devant se
yeux journellement la vôtre, pourvu que l'épouse aie d
l'esprit.

J'espère de pouvoir expédier en peu l'affaire de Ser
belloni selon leurs souhaits, mais la chose n'est pas allée s
facilement, et encore il y a des contradictions que j'espèr
surmonter.

Je vous charge, mon cher secrétaire, de dire à votr
maître, qu'il ne tarde pas un moment pour mettre la mai
à l'affaire de Monza, qu'il prenne les argents selon qu'il e
a besoin, et selon la force des caisses, que j'approuve e
trouve très-raisonnables les trois points qu'il m'a envoyé
mais qu'il ne tarde pas une semaine à mettre la chose e
train, et à m'envoyer les plans rectifiés.

Je suis bien contente que le voyage de Massa n'aur
plus lieu, et je souhaiterais même que l'opération n'eût lieu

[1]) Vergl. II. S. 80, Anm. 1.

Grâce à Dieu, vos santés et celles des enfants sont bonnes. L'accident de la nourrice ne fait rien; si elles ne perdent le lait ou que les enfants ne crient beaucoup, je suis du sentiment qu'il vaut mieux les continuer. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 14 d'avril (1777).

Madame ma chère fille. Vous recevrez par la poste d'aujourd'hui deux échantillons pour des meubles, qui m'ont paru bien. Je vous prie de me dire sincèrement s'ils vous plaisent, et de garder les deux rouleaux, s'ils vous conviennent. Vous me faites, mes chers enfants, des remercîments sur une chose qui fait le bonheur de mes jours; en pensant à vous, j'en suis continuellement occupée. CCXXVIII.

Votre cher mari me marque que l'oculiste est arrivé. Son raisonnement me paraît juste et pas d'un charlatan; pourvu que le duc ne parte pour cela de Milan, j'espère que l'opération même ne pourrait lui nuire.

La pauvre princesse Batthyany a un autre chagrin mortel. Son fils unique, aujourd'hui au service pour sa sœur a pris le même crachement de sang, et je le crois perdu comme elle[1]). Le comte Blumegen est aussi très-incommodé, et j'avoue que je suis obérée d'affaires. De l'empereur rien que d'Augsbourg; le beau temps qu'il fait depuis huit jours, me rassure sur sa santé. Je vous embrasse tous deux tendrement.

[1]) Vergl. II. 82, Anm. 1 und 2.

Ce 20 d'avril (1777).

CCXXIX. Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée du charmant détail que vous m'avez fait de notre cher ami. Grâce à Dieu que cela est passé ainsi, et j'ai bonne opinion de ce Janin[1]). Ce que votre cher mari m'en a marqué, m'a vraiment touchée, et que lui reste immuable à vénérer la mémoire de ce grand van Swieten, nonobstant les opinions contraires de plusieurs.

Je serai un peu courte, ayant pris depuis hier une assez forte érésipèle au visage, causée par le grand froid qu'il fait. On chauffe partout, et je dois me ménager pour la vue, ayant tout le côté droit et l'œil pris. En huit jours étant très-connue avec cette incommodité, tout sera dit.

De nos voyageurs rien, mais j'attends à tout moment celui de Paris. Je vous embrasse tous deux.

Ce 5 mai (1777).

CCXXX. Madame ma chère fille. Cette vilaine érésipèle me laissa beaucoup de faiblesse, surtout aux yeux et à la tête; de sorte qu'il faut me ménager, ne pouvant pas autrement; mais cela me fâche et me donne de l'humeur, mais je me porte entièrement bien, mais *grantig*.

Votre cher mari m'a écrit une lettre très-touchante sur la maison à Monza; je suis bien contente, mes chers enfants, de vous faire plaisir; vous m'en faites en toute occasion

---

1) Der berühmte französische Chirurg und Oculist Jean Janin de Combe-Blanche.

Pour les tapisseries, vous en serez servis d'abord qu'ils sont de votre goût; vous n'avez qu'à m'envoyer à peu près combien d'aunes il vous faudra; je verrai s'il y en a autant. Je crois même, que pour un lit il y aura assez, ayant plusieurs pièces.

Me voilà encore avec Serbelloni. Vous savez, dès le premier instant j'aurais accordé *den Flügeladjutanten mit Oberstlieutenantscharakter*, mais ce titre n'est pas à espérer. J'avoue, je crois, le meilleur serait qu'il quitte, et je le mettrais à la chambre des comptes. J'attends là-dessus ce que vous me marquerez; en attendant j'ai arrêté l'expédition militaire, mais votre mari peut assurer le vieux, qu'il n'aura point des *Klappen;* je me souviens trop bien, combien ceux-ci ont fait du chagrin au pauvre Edling.

Je dois finir, mes yeux ne veulent plus continuer. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Rien de nos chers voyageurs.

Ce 12 mai (1777).

Madame ma chère fille. Vos bons souhaits, vos inquiétudes pour ma santé feraient revenir un mort. Je suis pour votre satisfaction entièrement remise, un peu faible et pas gaie, en pensant aux soixante ans et à leurs suites. Je ne vis que pour mes chers enfants, autrement mon existence me pèserait encore plus qu'elle ne fait. Vous souhaitez ma conservation, je veux passer sur les ennuis de ma subsistance, et encore plus sur ce terrible compte à rendre, qui augmente journellement, et on ne gagne rien en vieillissant. On se CCXXXI.

relâche en tout et s'excuse, on perd à la place de ga
mais je veux dans ce moment-ci me livrer seulemen
plaisir de vous conserver une tendre mère et amie, e
n'est occupée que de votre bien-être et du retour des
dresses pour toutes les vôtres.

C'est en revenant de la noce de la Czernin, dam
cour[1]), d'un dîner de trente couverts, que je vous écri
fait un temps abominable, pluie, vent, froid. Après-de
le prince et la Marie nous quittent, et le 6 de juin l'éle
de Trèves avec sa sœur viendront nous voir; ils iron
droiture à Presbourg. Je viendrai le 19 les joindre à Sch
hof pour quelques jours, et à la fin de juin j'espère le r
de Maximilien, duquel j'ai des lettres de Peterwardein
se portant très-bien.

Celles de Paris sont du 1er. L'empereur est tou
très-content de sa sœur. Il trouve qu'elle monte très-bi
cheval, à l'anglaise, comme j'ai monté. Il lui trouve b
coup de goût pour la musique, et une très-belle voix.
talent je ne lui connaissais pas du tout, elle ne l'aimait
et ne pouvait chanter une chanson. Votre mari se souvie
qu'elle avait presque sa façon de chanter, qui, vous l'avou
malgré votre prévention, n'est pas des meilleures. On
flatte que j'aurai un de ses portraits, n'en ayant pas un
est bon, je vous en enverrai une copie, mais je crain
parure, et celle-ci pourrait bien être la cause de n'en a
reçu jusqu'à cette heure.

Je penserai bien au déjeuner de la famille et m
au dîner à ceux qui me manquent, et il y a encore d'au
réflexions sur ce jour, qui mettront du trouble dans

---

[1]) Vergl. II. 79, Anm. 3. Aber nicht in Pressburg, wie die Kai
früher meinte, sondern in Schönbrunn fand diese Trauung statt.

âme. Il était trop heureux, il y a deux ans, et mon bonheur ne dure jamais, mais bien les revers.

Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 19 mai (1777).

Madame ma chère fille. Je vois partir Weyrother avec plaisir; j'espère qu'il pourra vous servir à Mantoue. J'avoue, je n'aime pas que vous montiez à cheval sans lui, et on dit qu'à Mantoue il y a plus de promenades qu'à Milan. Vous aimant si tendrement, je vous assure que je me ménagerai et même me dorloterai, pour ne vous donner des inquiétudes. Il faut bien une raison si forte pour le faire, car j'avoue, pour moi seule je ne le ferais pas, n'ayant que trop vécu. CCXXXII.

Nous avons un temps bien changeant, beaucoup d'orages. Nous avons nos jours de dévotion; je compte vous écrire encore aujourd'hui. Je vous embrasse.

Ce 19 mai (1777).

Madame ma chère fille. Je ne suis pas contente que votre mari se plaint de l'estomac. Je ne voudrais pas qu'il se gâtât tout de bon; on en est très-incommodé et souvent. C'est que les dîners et soupers sont toujours très-irréguliers. Cela ne peut durer à la longue; il faut de l'ordre en tout, si l'on veut jouir longtemps et sans reproches de la vie. CCXXXIII.

Votre tendresse pour moi vous fait voir toutes les choses au mieux. Dans l'occasion de Janin je n'ai rien fait que

de laisser aller mon cœur et ma reconnaissance et amitié pour notre bon vieux duc et ami[1]). Je tremble pour lui, car une toux ou un éternuer peut le rendre de nouveau aveugle et ce serait affreux. Je suis bien fâchée de l'éloignemen de Bagnesi, qui a mérité toute approbation.

Je vous prie de m'envoyer au plus vite, sans attendr votre retour à Milan, la mesure du cabinet de votre mai en ville, pour un tapis fait ici, qu'on prétend très-bien, o si vous voulez, pour une autre chambre, pourvu que la me sure soit juste.

Les nouvelles de Paris sont toujours très-flatteuses, ma je crois que j'apprendrai bientôt le départ de l'empereu J'avoue, j'en serais bien aise; je crains toujours que so retour se retarde encore.

Je suis pressée pour aller prier mon heure aux qu rante heures. Je vous embrasse.

Ce 26 mai (1777).

CCXXXIV. Madame ma chère fille. Je vous charge, ma très-chèr fille, de mes plus tendres compliments pour le 1er de juin la fête de Ferdinand; il ne pourra les recevoir par un can plus cher. Nous avons tous les trois les mêmes sentiments, le mêmes intérêts, et nos cœurs sont intimément attachés les un aux autres, ce qui fait notre bonheur et notre félicité. J'avou cela me soutient seul dans ma difficile carrière. Le bonhe dans ma famille, dont vous n'êtes pas une des moindres, m procure toute sorte de consolation et contentement.

---

[1]) Maria Theresia richtete für die gelungene Operation ein Dan schreiben an Janin und begleitete es mit einem reichen Geschenke.

Votre cher mari me mande que le *quinquina* lui a fait du bien pour l'estomac. Je voudrais qu'il mangeât moins et mène une vie plus réglée; sans cela sa santé s'en ressentira toujours, et tout le service.

Votre mari me mande qu'il a fait inoculer douze enfants, pour vous faire voir la suite de ce mal. La Thérèse sera bientôt en âge de l'être, surtout pour les femmes je la trouve plus nécessaire encore. Le fils de Léopold l'a passée très-heureusement, et chez nous aussi trente-un à la fois à Hetzendorf. Plus que je vois cette méthode et plus j'y suis portée, mais je n'exigerai jamais, de qui que ce soit, encore moins de mes enfants, de la faire sans y être portés eux-mêmes.

Je vous prie de dire à votre cher mari, qu'après avoir reçu hier la décision du maréchal Serbelloni pour son neveu, qu'aujourd'hui j'ai ordonné à Hadik d'expédier, qu'il est fait major avec les gages assignés en Italie hors du régiment, avec la permission de porter l'uniforme du régiment. Voilà, à ce que j'espère, cette affaire finie à la satisfaction de tout le monde.

Je vous envoie ici le tour que l'empereur compte faire encore, mais ne me marquant ni le jour de son départ ni les séjours, cela ne peut guère contenter. Il me paraît toujours très-content de Paris et de sa sœur, grande consolation pour moi.

Mon cher prince Albert a été très-fortement malade; grâce à Dieu, il est hors d'affaire. C'était une inflammation de poitrine, mais il lui faudra grand ménagement, et c'est ce que je crains qu'il ne fera pas. Tout cela ne raccomodera pas la santé de la Marie.

Je suis enchantée que vous allez au *lago di Garda;* l'empereur en était enchanté. Vous y trouverez le duc de

Gloucester et elle, qui y veulent passer l'été avec leurs de enfants, qui sont ordinairement sans bas et rien sur la tê et les filles les cheveux coupés en avant sur le front comı les garçons, ce qui me déplaît infiniment. La princesse Ligne [1]) a une fille de quatre ans ici avec elle, habillée ain cela va un peu loin. Bientôt on ne mettra plus rien, et marchera comme les nègres. On pousse aujourd'hui tout l'excès, au merveilleux; c'est là où ce siècle éclairci échoı

Je vous embrasse tendrement.

Ce 2 juin (1777).

CCXXXV. Madame ma chère fille. Je n'ai qu'un instant de v marquer toute ma satisfaction que je sens sur l'entrevue Madame votre chère mère. Quelle consolation pour elle, je sais bon gré à Ferdinand de la fête qu'il a donnée théâtre.

Les torrents en Tyrol ayant encore rompu les chemi la poste est arrivée fort tard; je n'ai que ce moment de vo embrasser tendrement.

Voilà la liste de la tournée encore de l'empereur, q fait frémir, dans les chaleurs. Il est parti le 31 à son reg et de tout le monde.

---

[1]) Der bekannte Fürst Carl de Ligne war vermält mit Franzis einer der Töchter des Fürsten Emanuel Liechtenstein, jüngeren Schwes der Fürstin Amalie Khevenhüller. Das vierjährige Kind, von welch die Kaiserin hier spricht, war Euphemie, im Juli 1773 geboren und 17 mit dem Grafen Johann Gabriel Palffy vermält. Sie starb 1834 als Wit

Ce 9 juin (1777).

Madame ma chère fille. Il est neuf heures, et je viens d'arriver de Presbourg par un chaud et une poussière terribles. J'y ai mené nos princes de Saxe, le prince et votre sœur étant encore malades. J'ai trouvé la dernière très-sérieusement malade; le septième jour cela a commencé à changer. Il lui reste encore la toux et les insomnies et point d'appétit, mais je les ai laissés pourtant beaucoup mieux. Le prince, qui était déjà mieux, a fait une rechute et a eu depuis six jours de suite six accès de fièvre, en avançant toujours; cela l'affaiblit beaucoup. On lui donnera le *quinquina;* les médecins assurent qu'il n'y a rien à craindre. Je les ai quittés pour cela, ayant bien des affaires ici; je compte retourner en quatre jours. Outre leur incommodité c'est fatal que c'est justement que l'électeur et elle sont ici, ce qui rend à tous ce moment plus triste. CCXXXVI.

Le cher secrétaire s'est encore acquis à merveille de ses commissions, mais je voudrais savoir bientôt quitte votre cher Ferdinand de ses malaises; c'est le peu d'ordre qu'il tient dans tout son vivre, pour dormir, manger, travailler et prier. Tous quatre s'en ressentent, et on ne peut rien faire bien, si tout se fait ainsi. Mon cher secrétaire, travaillez à ce point, et tout ira mieux, et il aura pour tout plus de loisir et même agrément; ce n'est que le commencement qui coûte.

Je vous embrasse.

Ce 16 juin (

CCXXXVII. Madame ma chère fille. Je reviens de Presb
j'ai encore passé deux jours, et j'ai trouvé à ma gra
solation mes enfants étonnamment mieux, la faibl
de la Marie, qui à peine peut rester deux heures le
se flatte de pouvoir aller à Schlosshof le 22; j'en
les suivrai le 25 et compte y rester jusqu'au 3.
comptent venir ici et partir le 15.

Je trouve l'électeur très-bien en santé et très
c'est touchant d'entendre sa messe qu'il dit à sept heure
jours. Elle n'est pas belle, mais pleine de mérite et de
et j'avoue, mes regrets sont revenus [1]), mais que j'ai d
si souvent, en voyant la grand'-duchesse, en voyant m
chère fille Béatrice etc. Je crois que ces deux chères f
plus heureuses avec leurs maris, mes chers fils, mais
mais surtout pour l'état cela fait une grande différe

Le projet que vous avez formé sur le *lago d*
m'a fait plaisir et flattée. J'espère de vous voir sa
l'année qui vient, au printemps ou en automne; tou
à vous recevoir et loger, tant en ville qu'ici. L'
de notre grand'-duchesse, retournant enceinte, qui
plus faible que vous, m'a encouragée, et je crois q
faut toujours un peu plus de repos qu'à d'autres.
servation de cette chère et estimable maman ex
précaution, avec son jeune époux.

J'avoue, je suis un peu rendue et vais me co
meilleure heure. Je vous embrasse.

---

1) Wie es schon in ihren gleichzeitigen Briefen an Ferdinan
beklagt Maria Theresia auch hier das Scheitern ihres Planes
Vermälung Josephs mit Kunigunde von Sachsen.

Ce 23 juin (1777).

Madame ma chère fille. Votre retour à Milan vous aura fait grand plaisir, à revoir vos chères filles, surtout Thérèse, de laquelle Molinari et Egger[1]), un conseiller d'ici, disent merveille. Vous aurez, à ce que j'espère, trouvé un commencement de la maison de campagne, qui pourra être achevée l'été futur, et logeable l'été 1779. CCXXXVIII.

J'ai des nouvelles de l'empereur de Brest par courrier; il se porte bien, charmé de voir un port, et quatorze vaisseaux manœuvrer. Maximilien est revenu aussi, mais hâlé extrêmement et maigri, mais se portant bien, de même Hardegg.

La Marie comptait se rendre aujourd'hui à Schlosshof; elle est encore bien faible. Je compte y aller à la fin de la semaine pour y rester neuf jours; ils comptent venir le 8 ici et partir le 15; alors je commencerai à compter les jours pour le retour de l'empereur.

Je suis très-affairée aujourd'hui, ayant à expédier le courrier pour l'empereur. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Schlosshof, ce 29 juin (1777).

Madame ma chère fille. Je dois renoncer à recevoir les lettres avant d'expédier celle-ci, étant ici depuis avant-hier, comptant y rester jusqu'au 5. Voilà la liste de ce qui se fera à Schönbrunn pendant que mes chers hôtes y resteront incognito. La princesse gagne infiniment d'être connue, et l'électeur est édifiant et bien dans son état. Il nous dit CCXXXIX.

[1]) Friedrich von Eger, Hofrath bei der Hofkanzlei.

à sept heures tous les jours la messe, Dieu le conserve ‹
J'ai trouvé mon beau-fils bien, mais maigre, mais ma
est extrêmement maigre et défaite; elle fait plus qu'ell
devrait, mais cela n'est pas à empêcher.

Je vous écris sous le tableau de votre chère fan
j'en suis bien agréablement occupée. Votre portrait est ‹
bien, celui de votre cher mari pourrait lui ressembler à
heure, plus maigre et pâle. Nous nous tenons toujours
ce cabinet qui contient mes chères colonies d'Italie, t‹
les quatre, mes trésors, mes consolations, mon soutien.
peinture n'est pas telle, mais il suffit que c'est une o‹
de ces chers enfants qui font mon bonheur.

Je n'ai non plus oublié ici notre séjour, et encore n
en chemin notre voyage tête à tête, qui a mis le sce
notre confiance mutuelle, que notre tendresse avait déjà
mencée, et qui, j'espère, ne finira qu'avec nos jours, et
les rende heureux et tranquilles autant que cela se peut
ce monde. Je vous embrasse tendrement.

Ce 7 juillet (1777

CCXL. Madame ma chère fille. La fluxion dont vous
encore souffert, me fait d'autant plus de peine, que je
nais cela; ces vilaines fluxions reviennent plus souvent,
tout étant venues à la suite de la couche. Votre cher
ne me disant rien de nouveau, je veux me tranquilliser a‹
que je m'efforce de courage sur la santé de mon fils,
je n'avais pas cette grande confiance en vous, que vou
me laissiez sûrement pas ignorer la moindre circonstanc
cette chère santé.

Les contes et les lettres qui viennent de Venise et du Tyrol, sont assommants. Je ne vous en dirai qu'un, dont je suis bien rassurée, et je ne l'ai pas cru. Je vous prie de me dire seulement, si vous avez vu périr un bâteau? Voilà le fait. Au *lago di Garda* votre mari voulait absolument s'embarquer par un orage, contre l'avis de toutes les gens du pays, et à peine il marchait une demi-heure, qu'un bâteau a été submergé devant vos yeux. Votre mari s'est trouvé mal d'épouvante, et depuis ce moment il était comme mélancolique et de mauvaise humeur. La lettre de lui m'a beaucoup rassurée, et je suis bien aise que vous allez tous à Varese, tenir compagnie à mon ancien ami.

L'empereur a gagné plusieurs jours sur son voyage; je commence à espérer de le voir encore ce mois. Je suis pressée et vous embrasse.

Tout ce que vous me dites tous deux de Belcredi, est bien flatteur pour lui; il me plaît.

Ce 14 juillet (1777).

Madame ma chère fille. L'accident de Faby est frappant et bien à contre-temps; votre mari me paraît bien agité et inquiet. J'avoue, je ne suis pas tranquille; cette situation est cruelle. Je suis aujourd'hui et demain occupée à prendre congé de mes chers princes de Saxe. Je viens d'un grand dîner[1]), je dois retourner aux marionnettes d'Esterházy; jugez, combien tout cela me coûte, le cœur navré d'inquiétudes. CCXLI.

---

[1]) Bei dem Fürsten Franz Liechtenstein, in dessen Palast in der Stadt; das Singspiel, dessen die Kaiserin ebenfalls erwähnt, fand Abends in Schönbrunn statt.

On m'appelle, et j'attends les premières nouvell
le plus grand empressement.

Ce 21 juillet (1'

CCXLII. Madame ma chère fille. Votre chère et tendr
de Varese m'a bien consolée et encore plus rassurée
santé de notre cher Ferdinand. Vous ne sauriez croire
contes on fait, quelles raisons on donne à cette incom

Je suis vraiment curieuse de voir éclaircie l'affa
lago di Garda, où vous avez paru en héroïne, selon l
velles vénitiennes, de même sur l'électricité, sur le bá
à Monza, où il a dû s'exposer trop au remuement des
à l'intemperie de l'air fort avant dans la nuit.

Je suis charmée du mieux de Faby, car j'y ai
ma confiance, et l'attachement que mon fils lui a i
dans cette occasion, lui fait honneur et fera revenir p
le pauvre Faby. Mais je n'en fais plus grand com
je pense sérieusement à le remplacer, non pas tant c
bon homme vit, mais pour n'être pris à l'imprévu.
être sûr du sujet et le bien connaître, car je n'aura
de repos, si je ne savais quelqu'un de confiance, de
de van Swieten chez lui.

Je suis charmée que notre cher duc va mieux
content.

J'ai vu hier en épouse la Rosine plus jolie que jar
La pauvre mère est dans la joie de son cœur: Serbel
surpassé mon attente, et elle est très-bien établie.

[1]) Vergl. II. 67, Anm. 2.

Nous avons eu hier un orage des plus forts, qui est tombé dans la tour de Saint-Etienne et à Hietzing sans feu, et actuellement nous sommes encore menacés d'un autre.

Je vous embrasse tous deux tendrement; adieu.

Ce 28 juillet (1777).

Madame ma chère fille. Votre lettre, où vous me faites CCXLIII.
un détail si exact de cette vilaine histoire du *lago di Garda*, que je croyais toujours brodée, m'a fait d'autant plus de plaisir, que je puisse donner le démenti tout haut. J'espère qu'il en sera de même du bâtiment de Monza, comme de l'électricité.

Vous m'avez entièrement rassurée sur la toux qui me donnait le plus d'inquiétude. Mais ce qui m'en donne beaucoup, c'est l'état de Faby, grande perte, surtout dans ce moment-ci.

Le comte Erdödy et Baldacci sont revenus de leur tournée, enchantés de votre fille et du fils de la reine, duquel ils m'ont même porté en esprit de vin des fraises, qu'il m'a envoyées. Je commence à être aux écoutes pour mes deux filles; toutes deux ont eu une incommode grossesse. Je crois la reine accouchée entre le 6 et le 13, l'Amélie entre le 19 et le 25. Je souhaite à toutes deux des garçons, surtout à la reine.

Je vous prie de faire bien mes compliments au duc pour avoir retenu Ferdinand à Varese; qu'il se serve plus souvent de son droit de grand-père pour nous conserver ce cher fils. Je vous embrasse tous deux tendrement.

Ce 4 d'août (177

CCXLIV. Madame ma chère fille. Le 2 à sept heures du nous avons eu la surprise complète de l'arrivée de l'empe mais qui repart demain jusqu'en octobre. Vous ne sere: étonnée que vous ne recevrez que ces lignes, profitai chaque instant à le voir. Je le trouve maigri, mais pas que de son voyage d'Italie. Il me paraît très-content (nation, mais le plus de la famille et de sa sœur. Vous po juger, quelle joie il nous a causé, mais la durée est un courte. Je vous embrasse.

Ce 11 août (177

CCXLV. Madame ma chère fille. La dernière lettre de v cher mari de Milan ne me fait pas plaisir. Tout le qu'il croyait sentir à Varese, a disparu en deux jou Milan. Je suis vraiment impatiente pour les premières velles du lac de Come. L'état de Faby m'inquiète le] car jamais je ne pourrais me contenter de ne le savoir po d'un médecin allemand de l'école de van Swieten, un moyen de me tranquilliser.

Je n'entends pas parler d'aller loger à votre nou maison, celle de Clerici étant si abominable. Si même tou meubles et commodités ne sont pas prêts, allez y toujo il vaut mieux y être, sans qu'elle soit achevée, que de tenir encore cet hiver à l'ancienne maison. Je ne sais peut arriver le peu d'empressement que je vois à mon de s'y placer; après l'empressement, avec lequel elle a bâtie, on ne saurait craindre qu'elle soit trop neuve, a

pu y loger il y a un an, et je crois ce changement utile pour la santé et l'humeur. Cela ferait même un amusement d'hiver, d'achever chaque mois, chaque semaine une autre chambre.

Nous avons à cette heure des grandes chaleurs. J'ai des nouvelles du 7 de l'empereur du camp de Leibnitz, où il est arrivé en dix-neuf heures avec son frère, qui aura le plaisir de l'accompagner par tous les camps. Cela décidera de son sort, s'il convient à l'empereur ou non; j'en suis très-occupée, sans le paraître.

Nous sommes exclus du camp de Minkendorf, et l'empereur viendra seulement nous voir ici deux fois. Je vous embrasse tendrement.

Ce 18 d'août (1777).

Madame ma chère fille. Je vous recommande bien le médecin Quarin, qui aura le bonheur de vous présenter celle-ci. C'est un homme de réputation, et auquel j'ai l'obligation de s'être prêté tout de suite, pour me tranquilliser sur l'état plus que critique de votre cher mari, d'autant plus à craindre dans son âge et le peu d'ordre qu'il met dans toute sa façon de vivre. Cette horrible graisse m'a fait gémir, mais ce terrible changement en si peu de temps fait tout craindre. Je ne saurais vous le cacher, personne ne vous parlera clair. On le dira faiblement, ajoutant même des circonstances qui diminuent la force et l'attention, si essentielles à son état. Il n'y a pas de temps à perdre, et il faut un changement total, si on ne le veut perdre ou le conserver misérablement. De lui-même cela n'est pas à espérer. Mes lettres et con- CCXLVI.

seils n'ont été suffisants de le faire revenir en rien. V
les effets, il faut donc que nous concourons tous sans
nagement à le retirer de cette triste et dangereuse situati
et je vous prie d'écouter le médecin et de le suivre en t
il s'agit de la conservation de notre cher Ferdinand, qui n
importe tant à nous deux, et qui fait notre seule occupat
et consolation. J'espère que le bon Dieu nous le rendra
conservera, et je serais bien moins inquiète, si je ne sav
par expérience, que sur les mauvaises coutumes prises,
le désordre en six années de temps, je n'ai rien gagné sur

Votre secours est l'unique dont je fais compte. Il v
aime si tendrement, et connaissant votre tendresse et
sages conseils, je sais que vous appuyerez les miens, v
assurant de toute ma tendresse.

Ce 18 d'août (1777)

CCXLVII. Madame ma chère fille. Je serai fort courte, v
écrivant par le médecin Quarin qui part demain, et la tri
journée qui est aujourd'hui, m'occupe beaucoup. La vô
du 9 aurait dû me consoler, si toutes les lettres de Mi
n'avaient trouvé le contraire sur la santé de mon fils.
crois, le voyant tous les jours, vous ne pouvez trouver
grand changement que les autres trouvent, et on se fla
toujours dans un point si essentiel, que l'idée seulement d'
danger assommerait. Je suis obligée au public d'être
alarmé; cela marque son attachement.

Je vous prie, à l'arrivée du médecin, qu'on le tien
toujours à la cour, qu'il puisse à toute heure tout obser
de ses yeux, et que mon fils suive entièrement le régime

les remèdes qu'il trouve nécessaires, mais surtout la façon de vivre. Sans cela tout est inutile, et nous ne serions pas à cette triste époque, s'il avait voulu se prêter un peu à toutes mes remontrances depuis tant d'années.

Employez, ma chère fille, toute votre tendresse et éloquence; vous ne sauriez me donner une marque plus essentielle de votre tendresse, qu'en me conservant un fils et un si tendre époux. Il est plus que temps, on regarde ce mal ici de la plus grande conséquence; il faut du repos, la jeunesse justement de mon fils est le plus à craindre. Il faut faire *vita chi dura*. Toute mon espérance consiste dans votre esprit, tendresse et attachement pour moi. Je vous embrasse.

Ce 25 d'août (1777).

Madame ma chère fille. La lettre de votre cher mari du 16 n'a rien qui me rassure. L'air de Come ne fait rien de mieux que celui de Milan, du *lago di Garda,* de Varese. Je remercie Dieu de n'avoir différé l'envoi du médecin, nonobstant toutes les assurances du mieux. CCXLVIII.

Je n'ai rien à ajouter à tout ce que j'ai écrit, et dont j'ai chargé Quarin. La chose est très-sérieuse, et si votre mari ne s'assujettit à une règle très-exacte pour le dormir, manger et mouvement, je dois vous dire que tout est à craindre. J'ai fait mon devoir, personne ne vous dit à vous autres la vérité, et il est bien dur à moi de le devoir seule et dans une occasion si importante et accablante pour moi. Je suis . . . .

Ce 1[er] septembre (177

CCXLIX. Madame ma chère fille. La vôtre du 24 m'a consolée, entrant dans un si grand détail, en même te la lettre très-longue de votre cher mari. Dieu veuille mes peines soient pour rien, je ne les regrette pas. J'att le rapport de Quarin à la fin de la semaine. Quan aime bien et est éloigné, et qu'on a fait des grandes pe tout effraie. Ce n'est pas que je vous taxe de me ca quelque chose, mais étant toujours ensemble, on ne co pas si bien la diminution et augmentation journalière ceux qui vous voient plus rarement, et on se flatte touj plus, quand on aime et que le mal n'est pas violent. se fait des illusions, et on tâche de se ranimer pour pou suffire. Le temps d'automne qui vient, le peu d'espéra que votre mari range une fois ses heures, la mauvaise ma de Clerici, ce sont tous des sujets à augmenter mes so Je suis bien contente que vous me dites que vous log en novembre dans votre maison, et je veux d'avance me rani sur le mieux de la santé de votre cher mari; la toux s serait le plus inquiétant, avec la maigreur dont il est.

Vous excuserez, mes chers enfants, le tendre atta ment que j'ai pour vous, mes trop vives alarmes, et il faut toute ma raison et religion, pour me tenir en règl ne me laisser aller à toutes mes appréhensions. Je embrasse tous deux.

Ce 4 septembre (1777

CCL. Madame ma chère fille. Je ne rouvre ma lettr votre mari, que j'avais écrite avant l'arrivée du courrier

avant que l'empereur est venu me parler de la lettre de votre mari, qui lui propose d'anticiper de six mois son arrivée ici. Si le médecin le trouve convenable, il n'y aurait rien au monde qui me ferait plus de plaisir, et ce serait le seul vrai moyen de me rassurer sur les inquiétudes que l'état de sa santé me cause. Mais je vous prie, qu'on ne l'entreprenne qu'à l'entière approbation du médecin, sans le lui extorquer, et à petites journées. Le plus tôt le mieux: c'est ce que j'ai à ajouter à la lettre de l'empereur.

Le détail que vous me faites, m'a bien touchée, et votre situation n'est point ce qui me touche le moins. Je vous recommande Quarin et suis contente que son premier début ne vous a pas rebutée. Le courrier de Milan m'a causé autant de joie que celui de Naples, et l'idée de vous revoir, n'est pas une des moindres. Je vous embrasse tendrement.

Que cette expression m'a été touchante de la lettre de votre mari: „Oh, si j'osais venir en place du courrier à ses „pieds, lui baisant les mains et la rendre témoin de ma santé „et faire évanouir en partie ses inquiétudes.“ Il ne dépend que de vous et du médecin, que nous puissions avoir cette grande consolation.

Ce 8 septembre (1777).

Madame ma chère fille. Je suis consolée un peu, que vous êtes contents tous deux de Quarin; Dieu veuille l'aider de nous tirer de la situation présente. Je suis bien impatiente d'apprendre ce qu'il trouvera de l'idée de venir ici. Je n'oserais le décider, les chemins et la saison me parais- CCLI.

sent contraires, c'est à lui de le décider. Vous pouvez b croire que je souhaiterais de vous revoir, mais je vous av je tremble sur la situation de mon fils; j'ai vu Léopold ai et je sais quelle peine cela cause.

Je n'ai pas encore des nouvelles de l'empereur, de arrivée à Prague. Le temps est froid et abominable. vous embrasse.

Ce 15 septembre (1777

CCLII. Madame ma chère fille. Je rends grâce à Dieu Quarin ne trouve point de fièvre à votre mari, ni la c somption formée, mais je ne saurais me rassurer nonobs d'un si subit changement, d'être trop gras, et à cette he des plus maigres; cela doit avoir une cause non indifféré où il faut plus de temps que douze jours d'observat J'espère de savoir aujourd'hui en huit plus qu'à cette he si vous comptez encore venir ici l'hiver, s'entend avec la per sion de Quarin et pas autrement. J'avoue, je sens un gr soulagement de me nourrir de cette espérance, qui se chang peut-être à votre arrivée dans des nouvelles inquiétudes p la saison. Voilà la vie humaine, qui ne peut jamais j d'un parfait contentement. Le mien sera grand, quand pourrai vous embrasser.

Ce 22 septembre (1777

CCLIII. Madame ma chère fille. Les lettres arrivées hier m'ont bien consolée. Je vois que Quarin n'hésite nullem pour le voyage, marque consolante de l'état de mon c

fils, et que vous êtes tous deux bien contents de venir. Jugez, si je le suis, quoique l'hiver me fait un peu trembler, et aussi pour l'ennui, car Vienne, surtout la cour, est très-retiré et ne fournit rien de brillant, pas même d'amusant.

J'attends à cette heure avec la dernière impatience le temps et la liste de vos gens. L'automne paraissant vouloir réparer ce que l'été a manqué, je crois, la fin d'octobre sera le plus convenable, mais je ne vous prescris rien, hors le repos en voyage. Tout se doit faire avec Quarin et selon ses ordres. Que je suis ravie que vous y ayez tous deux votre confiance; je m'attends que vous le soutiendrez toujours. Je vous embrasse; adieu.

Ce 29 septembre (1777).

Madame ma chère fille. Les nouvelles que vous me donnez de la santé de mon cher fils, et la joie que vous me marquez de venir, relèvent infiniment mon cœur opprimé. Faby est arrivé hier heureusement; je ne le trouve pas si mal, et lui m'a aussi rassurée sur la santé de votre cher mari. Il m'a remis vos chères lettres; je souhaite que le bain le rétablisse, mais il me paraît qu'il en doute lui-même. CCLIV.

J'ai reçu la liste des gens que vous amenez; j'espère les pouvoir loger, pas grandement, mais passablement. Ce qui m'importe le plus, était la Confalonieri; celle-ci sera bien, Albani moins, les autres comme nos gens. Vous me dites que vous nous verrez encore en octobre; je l'approuve infiniment à cause de la mauvaise saison.

J'attends demain matin Maximilien et le prince, l' pereur après-demain ou demain soir; il vient par Feldsb Je vous embrasse tous deux.

Ce 6 octobre (1777

CCLV. Madame ma chère fille. J'ai reçu la marche-route la poste, et une autre par Serbelloni. Je ne fais que com combien de jours encore. Grâce à Dieu, pas plus que v deux, et trois lundis à attendre. L'empereur compte v je crois jusqu'à Bruck, vous voir, et pour me préveni votre mari était si maigre et défait que Léopold; j'av j'en serais très-frappée. Si le temps se soutient, comı cette heure, ce sera très-convenable; je ne crains que le de papiers que votre mari voudra achever, qui pourr déranger l'ordre, qui est l'âme de la santé. Je l'ai pré là-dessus, de ne pas porter tant de papiers que l'autre ici, et de les remettre tous à Firmian. Le transport d famille, les adieux de notre cher duc et de la Melzi exi aussi du temps, et de tous ces Messieurs: à la fin to monde veut encore dire quelque chose, et je crains qu' se fatigue avant de se mettre en marche. Je vous pri soutenir dans ces occasions Quarin; c'est très-essentiel.

Serbelloni me paraît embelli. Pour elle c'est une gr différence, si vous n'êtes pas à Milan.

Je suis charmée que la mort de votre grand'-1 n'a pas fait des mauvaises impressions chez le duc[1]; :

[1]) Vergl. II. 105, Anm. 2.

certain âge on ne sent plus de même. Rien de plus vilain et désagréable pour soi et les autres, que de vieillir, surtout les femmes.

La Melzi sera bien mortifiée de vous voir partir, mais moi, je suis bien aise et compte les moments à vous revoir. Je vous embrasse.

1778.

Undatirt. (Anfangs 1778?)

CCLVI. Voulez-vous, ma chère fille, vous servir de cette ba telle pour épreuve (vos femmes auront à faire à ran vos bijoux pour demain) et de me croire bien agréablem occupée de vous deux? Embrassez de ma part votre cl Ferdinand; je lui donne la commission d'embrasser no chère et admirable Marie.

Voulez-vous donner à Madame Confalonieri la boîte laque, et à la Crivelli l'autre, pour souvenir d'un jour cher à mon cœur?

Ce 23 mars (1778).

CCLVII. Madame ma chère fille. Après une interruption quatre mois et demi je suis trop heureuse de revenir à servir de la plume à vous exprimer, combien j'étais touch de votre départ, et vous marquer toute la consolation satisfaction que votre séjour m'a causées; le vide n'en est q plus grand. Cette chère tête, qui a paru encore à la por m'a achevée, et toute ma constance a échoué. J'ai pa ma journée seule et triste et occupée de mes chers enfa que Dieu veuille conserver et bénir, et les rendre heure plus que leur mère, qui vous embrasse tendrement.

Ce 29 mars (1778).

Madame ma chère fille. J'ai reçu hier par le fidèle et cher secrétaire des nouvelles du cinquième jour du voyage de mes si chers enfants, mais sans date et sans mettre l'endroit, points essentiels pour des absents, et que je prie le secrétaire de ne pas omettre une autre fois. Du contenu de la lettre j'ai pu voir que vous étiez à Villach, le plus mauvais et misérable endroit de la route, et que vous ne deviez pas y venir du tout, et il me paraissait que vous aviez gagné toute une journée. Pourvu que cela ne dérange votre voyage en Tyrol, en rencontrant les troupes, et je tremble que dans ces montagnes vous n'ayez le mauvais temps que nous avons ici depuis quelques jours, un ouragan furieux avec beaucoup de neige, tombée la nuit du 26 au 27, que la Marie, qui était à Presbourg, n'a pu revenir et pas même sortir du château. Nos héros se préparent à partir, les équipages le sont déjà, mais aucun ne dit quand, et notre discrétion nous empêche de demander. CCLVIII.

Celle-ci vous trouvera déjà en repos, et Dieu veuille en bonne santé. Je vous prie de vous bien dorloter pour reprendre un peu sur ce que vous avez perdu. Mon cher roi de Naples doit être guéri; j'avoue, cela me paraît presque trop léger. Ils comptent eux-mêmes, pour plus de sûreté, faire inoculer des enfants de lui, pour être sûrs, car il n'avait presque point de fièvre et pas vingt boutons, et peu qui ont supuré. Si Gatti réussit avec le roi, je serais presque d'avis que votre cher mari s'en serve pour la Thérèse; il est plus que temps de la garantir de la naturelle.

Je vous envoie cette tabelle que j'ai promis à votre mari de lui envoyer, pour la tenir présente et ne pas différer de la mettre en exécution. Vous aiderez aussi de

votre côté à mettre un *metodo*, le seul moyen de se porte bien et jouir convenablement de la vie. Votre mari en con vient, mais il est trop indolent de se surmonter; il le fau s'il veut être heureux. Nous deux, qui en avons tant d'in térêt à le voir tel, ne pouvons nous taire, et devons employe le vert et le sec à venir à ce but. Je vous embrass tendrement.

Ce 6 d'avril (1778).

CCLIX. Madame ma chère fille. L'estafette d'Ala m'a por de vos nouvelles. Grâce à Dieu que vous étiez si près « votre arrivée qui, j'espère, aura fini le rhume, et le rep« que je vous prie de vous donner, remettra votre chère sant« car nous avons besoin d'un prince qui se porte bien et n fasse tort à sa précieuse mère. Sans cette condition je m passerais même du premier. Il y a des officiers d'arrivés qui ont été examinés sur votre compte, et m'ont tous dit qu'ils vous ont trouvée défaite et harassée. J'avoue, cela ne me fait plaisir, et je vous prie, dorlotez-vous et prenez un peu plus de nourriture; je vous conjure, ne vous négligez pas.

Nous venons de recevoir de Berlin la nouvelle, que le roi avec le prince héréditaire veut se rendre le 8 ou le 10 en Silésie, et le prince Henri en Saxe. Si cela se confirme, les nôtres partiront de même et encore cette semaine; ce moment sera terrible pour moi.

Nous avons des chaleurs comme dans les canicules. Nous avions un fort orage cette nuit, qui est tombé *in der Josephstadt*. Si les chaleurs continuent, tous les arbres pousseront et tous les fruits se perdront, car ce temps-ci ne peut continuer.

J'attends la semaine qui vient, les nouvelles de votre arrivée avec grand empressement, surtout sur l'entrevue avec notre cher vieux duc et avec vos enfants. Dieu vous conserve tous, je vous embrasse.

Ce 13 d'avril (1778).

Madame ma chère fille. Me voilà seule depuis trois jours; vous pouvez juger, combien je suis affligée, le roi étant venu le 8 en Silésie. Si l'espérance, mais qui devient tous les jours moindre, ne me soutenait encore, je crois que je serais nulle. Nous n'attaquerons pas, et on assure que le roi dit la même chose; en peu de temps nous serons éclaircis. Ce saint temps contribue beaucoup à ma solitude, mais ma tête est toute troublée. CCLX.

J'attendais avec un empressement mêlé d'inquiétude votre arrivée. Mon cœur ne m'a pas trompée, et les lettres marquent votre incommodité, qui ne laisse que de m'inquiéter. Cela dure trop longtemps, vous vous affaiblissez et maigrissez trop. Ces douleurs sont fortes, et je ne serai contente, que quand j'aurai vu quelques lignes de la main du cher et fidèle secrétaire, nonobstant celles de Ferdinand, Quarin, Albani, la Melzi et Confalonieri, que j'ai reçues toutes cette poste, et une de mon cher et vieil ami. Le caractère n'a pas changé, cela m'a fait plaisir; je ne réponds pas, ne voulant le tourmenter. Je vous charge de mes compliments, de même à la Melzi, n'ayant à cette heure guère du temps, et ma tête et mon cœur sont très-dérangés.

Je vous conjure de vous bien ménager, il faut reprendre des forces et de l'embonpoint. Je vous ai trouvée si bien

à votre arrivée; que de réflexions me cause cette pens que ce n'est pas l'hiver d'Allemagne, mais le froid de nc maison, qui vous a causé cet affaiblissement.

Je vous embrasse; mes compliments à votre cher ma adieu.

Ce 20 d'avril (1778)

CCLXI. Madame ma chère fille. Mon attente est accomp en revoyant vos chers caractères, je me suis écriée: les vo en recevant la poste, que mes gens sont accourus, croy que je les appelais. Grâce à Dieu que la fièvre et les d leurs sont passées, mais je vous conjure: ne brusquez r sur la faiblesse, ni à vous exposer à l'air, encore moin l'humidité, et la toux doit cesser bientôt, car votre poitr n'est pas des plus fortes, et j'en serais très-inquiète. T que vous trouverez encore la tête pesante, je ne suis p tranquille, et l'incommodité de Quarin vient à contre-tem je peux m'imaginer ses inquiétudes. Grâce à Dieu que vo vous êtes décidée pour Borsieri, qu'on loue beaucoup, m il aura sûrement à Milan tous les autres contre lui.

Votre cher mari m'a écrit lui-même sur son arrang ment; je veux bien m'y prêter, pourvu qu'il soit commen et soutenu, car de là dépend son avenir. Je vous envo cette lettre pour votre mari; l'orage se tire toujours de p en plus ensemble, et il y a plus à craindre qu'à espér qu'il n'éclate, et si cela est, nous serons déjà au clair, qua vous recevrez celle-ci; jugez de ma situation. Je ne prév rien de bon, nonobstant la bonne volonté de la troupe et tout le monde. Il nous manquent encore dix régiments

hussards et dragons, et nous sommes en totalité inférieurs en cavalerie.

J'ai eu une grande expédition aujourd'hui, ce qui s'est accumulé la semaine sainte. Je dois finir, étant déjà dix heures, en vous embrassant tendrement.

Ce 27 d'avril (1778).

Madame ma chère fille. Le dernier du mois nous irons CCLXII.
à Schönbrunn; il me coûte d'y aller. Dans ma situation présente je ne jouis de rien et n'aime à me déplacer. Grâce à Dieu que nous sommes à la fin du mois sans guerre; si nous arrivions ainsi à la fin de mai, j'aurais plus de courage que je n'en ai encore. Grâce à Dieu, l'empereur et mes deux autres fils se portent bien, nonobstant les terribles froids et neiges qui sont tombées là dans les montagnes, et l'immense travail dont ils sont chargés, car à vous dire en confidence, nous n'étions rien moins que prêts, et ne le serons que le 16 de mai tout-à-fait.

Grâce à Dieu que votre santé s'affermit. J'étais au couvent de la reine [1]), où j'ai prié pour vous et vous ai bien recommandé à ces bonnes simples nonnettes. Je tiens beaucoup sur leurs bonnes prières; un fils n'a pas été oublié.

Il fait une chaleur chez nous comme en juin, mais je crains que cela ne se soutiendra pas. On voudrait se flatter

---

[1]) Das königliche Frauenkloster der Clarissinnen nächst der Hofburg in Wien, gewöhnlich Königskloster oder Königinkloster genannt. Von Elisabeth, Tochter Kaiser Maximilians II., Witwe König Karls IX. von Frankreich im Jahre 1582 gestiftet, stand es an der Stelle des heutigen Pallavicinischen Palastes am jetzigen Josephsplatze und wurde 1782, nach gerade zweihundertjährigem Bestande aufgehoben.

d'un commencement de grossesse à Paris. J'avoue, je sui très-incrédule et le resterai tous les neuf mois. Je le sou haiterais bien, mais je n'ose m'y abandonner. Je vous em brasse tendrement.

Quoique je ne fais point de promotions, les deux dame que vous avez souhaitées, recevront la croix; l'Arconati une autre, dont j'ai oublié le nom.

Ce 7 mai (1778).

CCLXIII. Madame ma très-chère fille. Votre tendre et charman lettre m'a fait un plaisir extrême, puisque vous me rassur entièrement sur votre précieuse santé. J'ai approuvé la peti course que votre mari m'a proposée; rien de plus juste. n'y a que la circonstance, en cas que la guerre commenç et qu'une bataille décisive la commencerait, alors la part de plaisir à l'*ascensa* et à Bologne ne serait de convenanc mais alors il n'y aura qu'à la passer.

Quand j'ai écrit lundi passé à votre mari, j'attends le même soir la nouvelle de l'irruption du roi en Bohêm mais grâce à Dieu, elle ne s'est faite, et je peux vous di en confidence pour vous seuls, qu'il existe depuis une nég ciation à Berlin, dont je n'espère rien, mais qui au moi laisse encore quelqu'espérance et du temps. Dieu veui qu'elle nous obtienne le calme.

Je vous avoue, je me sens si faible, que j'ai peine me ravoir, et le séjour de Schönbrunn ne m'a pas égay au contraire, au milieu de mon accablement notre premiè séparation de cet endroit est revenue aussi avec toutes c

circonstances si chères, si intéressantes à mon cœur. Les comparaisons ont suivi, et un bouleversement total s'est fait dans mon cœur, dont j'ai eu bien de la peine à prendre le dessus.

C'est aujourd'hui au cher secrétaire que j'écris, ayant changé les jours pour cette fois-ci, mais je les reprendrai la semaine qui vient. La seule chose qui m'inquiète dans cette petite course est, que vous ne vous donnerez aucun repos, dont vous avez tous deux grand besoin, et qu'une rechute chez votre mari serait bien plus dangereuse et moins à surmonter que la première, et je crains beaucoup le manger, dont j'entends de nouveau des médisances ou vérités qui en parlent.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 11 mai (1778).

Madame ma chère fille. Nous avons des bonnes nouvelles de la santé de nos guerriers, mais nous n'avons rien de satisfaisant; selon mes souhaits tout reste encore sur le même pied. Mais nous venons de recevoir par une estafette de Florence la triste nouvelle, que Maximilien, leur cinquième fils, est très-mal d'une fièvre continue, et ne voulant rien prendre, on ne peut le secourir, pas même avec de l'eau. J'en suis d'autant plus fâchée, que les parents en seront inconsolables. CCLXIV.

Pour la course que vous comptez entreprendre, si vos santés sont assez fermes, et que le médecin l'approuve, je n'ai rien de contraire, espérant que jusqu'au 1er juin il ne se passera rien de funeste. On a dit ici Quarin mort, je

crois par malice, pour détourner de ses patients de lui, on dit la Melzi avoir la rougeole; je n'en crois rien. Vous n l'auriez marqué, n'étant pas une chose indifférente pour noı

J'ai la tête toute prise aujourd'hui, et je compte ı saigner un de ces jours, sans être malade, mais je sı abattue. Je vous embrasse.

Ce 18 mai (1778).

CCLXV. Madame ma chère fille. Nous avons reçu hier la tris nouvelle du décès du petit Maximilien à Florence; j'en su très-affectée, et surtout pour les parents. Je suis sûre de part que vous en prenez, et je crains qu'elle ne renouvel chez vous autres une plaie rien moins que fermée.

Ferdinand me marque que vous êtes bien. J'espèr la petite course, si elle est ménagée, avec du repos et poi de ces voyages de nuit et de poussière, vous fera du bieı

Les nouvelles de Bohême sont toujours les mêmes, entr la guerre et la païx; je crains tous les jours plus la pre mière. Celle-ci vous trouvera à Venise. Mes compliment à votre cher mari; je vous embrasse.

Ce 25 mai (1778).

CCLXVI. Madame ma chère fille. Celle-ci n'arrivera que le ainsi deux ou trois jours plus tard que la fête double « votre cher mari. Ma tête n'est occupée que d'armes, vivre canons et argents. Grâce à Dieu que nos héros se porteı

bien, et que nous soyons encore tranquilles. Dieu vous conserve tous deux en meilleure santé que cette année, et nous accorde un petit-fils. Que votre tendresse se conserve pour moi, comme la mienne vous est entièrement dûe. Je vous embrasse.

Ce 1er juin (1778).

Madame ma chère fille. Votre charmante relation de Bologne m'a fait bien du plaisir. Pourvu qu'il y avait assez de repos, cette partie a toute mon approbation, vous ayant fait plaisir, et votre tendre attention à vouloir m'attribuer la réussite, est bien obligeante. Vous me rendez justice, que je voudrais vous en procurer toujours, le méritant si bien. Le jour d'aujourd'hui est un grand jour pour nous; Dieu vous conserve longues années en santé et contentement, et dans un an *un figlio maschio.* CCLXVII.

Notre situation est toujours la même; plus cela traîne, plus je commence à espérer, mais il y a aussi des moments qui me font tressaillir de venir au dénoûment; c'est la raison, pourquoi j'étais saignée avant-hier. Je me porte très-bien et vous embrasse.

Ce 8 juin (1778).

Madame ma chère fille. Il fait bien chaud, et je crains que l'été ne sera pénible; je me sens toute abattue. Nous avons les quarante heures, dans ces fêtes il fait bien chaud CCLXVIII.

à l'église. Grâce à Dieu que vous avez achevé votre c(avant les chaleurs. Je suis bien fâchée que vous n'ave: tenu le gala pour votre mari dans la nouvelle maison; aurait été toujours mieux, même y manquant encore que! ornements, que l'ancienne.

L'Amélie se plaint toujours de sa santé; je suis fâ que vous l'avez trouvée maigrie. La grossesse de la continue heureusement, et notre situation politique et taire de même, mais je crains d'un jour de poste à l'ı de devoir vous marquer un changement.

L'empereur est encore revenu d'une tournée ve Lusace, grâce à Dieu, heureusement, mais je crain chaleurs et la mauvaise eau. Le prince Albert et pre toute sa suite ont la fièvre. Vous pouvez vous représ sa pauvre femme, qui jusqu'à cette heure s'est conduite beaucoup de courage, mais à cette heure je la vois ab de douleur et ne saurais trouver à redire. Que de tr suites le métier de la guerre n'attire-t-il pas sur le g humain et trouble toute félicité et repos! Le mien l'a souvent, mais jamais comme cette fois-ci. J'en deviens t hébétée; je ne peux penser ni parler d'autre chose. (aussi décadence, mais tous les deux ensemble m'accal furieusement.

Je vous embrasse tous deux; adieu.

Ce 15 juin (1778

CCLXIX. Madame ma chère fille. Je vous écris à huit he du soir par une chaleur étouffante et un gros orage au (qu'il fait sombre que je vois à peine à écrire. La Ma

et Hottenroth [1]) sont arrivées heureusement et me rassurent sur la santé de votre cher mari, mais ne me disent pas autant de vous. Je vous prie de vous dorloter tout de bon, car il faut engraisser, de vous nourrir un peu plus.

Notre situation est toujours la même, on attend d'un moment à l'autre le commencement des hostilités.

Mayer est pénétré de vos bontés et du billet de votre cher mari; il vous est bien attaché. Qui ne l'est pas, qui vous connaît bien? Je vous embrasse.

Ce 22 juin (1778).

Madame ma chère fille. Je commence toujours par le plus important, qu'il n'y a rien de changé dans notre situation, et que tout le monde se porte bien. Mais plus que le mois va à sa fin, et plus la *tremerola* me prend; par bonheur je suis femme. Nous avons eu depuis six jours un temps non-seulement pluvieux, mais froid. Il paraît qu'il se lève un peu aujourd'hui, mais rien de stable. CCLXX.

Je vous prie de dire à votre mari, qu'il a très-bien fait de laisser partir Quarin. Je l'attends avec impatience, autant pour votre santé que pour celle de Ferdinand; toutes deux ne me rassurent pas depuis un temps, et je vous prie de ne négliger aucune occasion de vous ménager. Le trop s'échauffer ne vaut rien à cette heure, ni se refroidir non plus. Mettez, mes chers enfants, mon cœur en repos de votre côté. Je vous embrasse.

---

[1]) Wohl die Ehefrau des erzherzoglichen Kammerdieners Mathias Hottenroth, der im Juni 1778 in der gleichen Anstellung nach Wien versetzt wurde.

Ce 29 juin (

CCLXXI. Madame ma chère fille. Notre situation est enc
jours la même, grâce à Dieu. Je serais plus rassurée
la fin de juillet que de juin; en attendant il faut se c
du présent et de la bonne santé de nos princes.
heure suivent toutes les mauvaises nouvelles. Lacy a
du sang quatre jours et en a été très-abattu, mais ce
sans avoir été saigné; le huitième jour il est sorti à
J'avoue, cela me fait de la peine, et je ne fais guère
sur lui. L'empereur en a été très-affecté, ce qui me fai

Le pauvre Rottenberg, qui a été chez votre ma
trouvé mort dans son lit; c'est sa femme qui l'a tro
il a été le jour auparavant jusqu'à neuf heures du
à Schönbrunn chez la Lanz.

La pauvre petite Batthyány, née Pálffy, est ac
hier assez vite d'une fille morte déjà depuis quelqu
Elle a commencé à délirer en accouchant, a contin
cette nuit, et ce matin la petite-vérole s'est manifes
la crains perdue; c'est trop à la fois, quoiqu'on n'a
core perdu toute espérance qu'elle revienne à elle,
situation est trop contrariante pour les deux maladies qu

Voilà encore des raisons bien fortes pour l'ino
surtout pour les femmes. Vous ne pourriez avoir Gat
attaché au service de Naples, et je ne saurais conse
genhouse. Si Borsieri s'en veut charger, je n'hésite
à lui confier de préférence à d'autres les enfants.
prie, pensez à la Thérèse qui devient grande.

Votre mari m'a écrit une fort tendre lettre su
lais à Milan. J'en ai eu une vraie consolation de vou

---

[1]) Vergl. II. 127, Anm. 1 und 2.

hors de cette *spelunca* de la maison de Clerici. Il y a un bruit ici qu'il y a eu un malheur sur le nouveau *naviglio* avec des bâteaux de sel, et qu'il n'y a pas assez de profondeur. Je ne le sais ni par Kaunitz ni par le département, mais des ministres étrangers d'Italie en écrivent. Je ne veux le croire avant que votre mari ne m'en touche quelque chose.

Si vous avez le temps que nous avons depuis deux fois vingt-quatre heures, des orages continuels qui ne rafraîchissent pas l'air, vous souffrirez bien. La Marie compte aller à Zell après-demain et revenir le jour après dans la nuit. La course est un peu vite; si l'air est rafraîchi, elle la fera bien en douze heures; elle priera bien pour les critiques circonstances. On dit très-bien remis son mari de la fièvre, maigri, mais pas faible. Elle se conduit toujours très-convenablement. La Marianne souffre plus qu'à l'ordinaire des migraines, et l'Elisabeth avec son estomac et ses genoux.

Je vous embrasse.

Ce 5 juillet (1778).

Madame ma chère fille. Quarin est arrivé, comblé de vos bontés, les larmes aux yeux, quand il parle de vous deux, mais je le trouve maigri et un peu jaune; j'ai eu garde de le lui dire. Il m'a porté les nouvelles les plus rassurantes sur votre santé qui, j'avoue, m'a intriguée beaucoup depuis votre départ, les nouvelles les plus charmantes de vos filles, les plus consolantes de votre mari, s'il tient l'ordre prescrit et se ménage, autrement la rechute serait pire que la première fois. CCLXXII.

Notre situation n'est pas changée, mais approche to jours de plus. Notre armée est marchée plus vers les fro tières, le roi ayant fait de même, et tout campe. Ce mois sera bien intéressant et désolant. Le prince a repris fièvre; je ne suis guère en état de dire plus. Je vous ei brasse.

Ce 13 juillet (1778).

CCLXXIII. Madame ma chère fille. Depuis l'entrée du roi du il est venu camper tout droit vis-à-vis de nous, et si pı qu'à tout moment on peut s'attendre à une attaque. Vc pouvez juger, combien cette situation est cruelle.

Les dernières nouvelles du 11 donnent que tout par encore tranquille, mais que toutes les nuits il fait tirer c coups de canon, et par là empêche toute l'armée à se repos Il n'est presque pas possible que l'empereur puisse du avec ces fatigues, et le pauvre prince, faible, mais ay tous les deux jours la fièvre. Je ne suis capable de ri toujours occupée de cette situation. Je ne pense autre cho à peine dans l'église je peux me recueillir. Je vous e brasse tendrement.

Si vous ne recevez pas une expédition particulière, c' une marque qu'il n'y a rien de nouveau.

Ce 20 juillet (1778).

CCLXXIV. Madame ma chère fille. Grâce à Dieu, il n'y a po de changement dans la situation des armées, ce qui est d'a tant plus étrange, que c'est le contraire de ce que le roi

accoutumé à faire. On prétend même qu'il fait défiler en arrière quelques troupes, mais on ne peut s'y fier, c'est un ennemi hardi et fourbe, et qui entend son métier. Ce qui me fait le plus de peine en tout ceci, c'est que nous passons pour des usurpateurs injustes partout, et lui comme le sauveur de l'empire; cela me désole, et tout le monde se range de son côté.

La déclaration et conjonction des Saxons ne m'a pas fait moins de chagrin pour la façon autant que la chose même. Le prince Albert en est désolé; la fièvre l'a quitté, mais il est si faible et maigri, qu'il fait peur, et il n'a guère le temps pour se remettre, ne dormant ni mangeant, étant toute la journée à cheval, par le soleil et la pluie. On dit même l'empereur très-maigri; cela ne se peut autrement. Mes nouvelles sont du 18; rien de nouveau, pas même du côté du prince Henri et de Laudon.

Vous pouvez bien vous représenter ma consolation sur vos malaises. Point de pitié de ma part, mais je vous prie de vous ménager et vous nourrir. Ne craignez d'engraisser, votre tempérament n'y incline pas, il y aurait plus à craindre de trop maigrir. La providence qui a soin de nous, m'a envoyé cette consolation, qui est grande pour moi, vous aimant tous deux si tendrement, dans ma plus que triste situation. Je vous embrasse tous deux; adieu.

Nous portons le deuil pour votre tante [1]).

---

[1]) Die letzte der drei Schwestern des Herzogs Franz von Modena, Grosstanten der Erzherzogin, Prinzessin Anna Amalie war am 5. Juli 1778 gleichfalls in sehr hohem Alter gestorben.

Ce 30 juillet (1778)

CCLXXV. Madame ma chère fille. C'est aujourd'hui à la pl
de Ferdinand que je vous écris, l'ayant fait le dernier lu
pour contremander les fêtes qui malheureusement ne s
pas de temps à cette heure, étant dans la plus grande c
de l'état. Jusqu'à cette heure rien n'est arrivé encore
particulier ou de décisif, hors les choses particulières que
journal contient. Mais cela doit se changer, tous deux
pouvant plus continuer de même; les grandes chaleurs oc
sionnent aussi des dysentéries et fièvres chaudes. La lon
demeure dans les mêmes camps a ses grands inconvénie
pour la salubrité de l'air, et quoique le prince a perdu
fièvre, il en est si abattu, et il lui est restée une toux sè
qui le tourmente beaucoup, et je tremble pour l'emper
qui ne se laisse aucun repos. Tout le monde en est en pei
mais il ne se laisse rien dire. On n'est pas heureux de vi
longtemps; on n'a guère de consolation.

Ma santé se soutient, je ne maigris pas même, m
je ne mange presque point de viande et soupe, mais
fruits et légumes, et dors à toutes les heures de la nuit
du jour. Quand je me sens abattue, je fais comme
chiens qui peuvent dormir à toutes les heures. Je ne
ferais pas pour ma conservation, mais pour l'amour de m
enfants qui veulent encore ma conservation, et les aim
si tendrement, qu'aucun sacrifice ne me coûte. Dieu veu
seulement conserver votre grossesse qui me cause une j
inexprimable, autant sûrement que celle de France, car
enfant est à la maison, à nous. La reine de Naples
aussi enceinte, mais souffre beaucoup de vomissements
des nerfs. La reine de France accouchera vers la m
décembre, celle de Naples en janvier, et vous, ma chère fil

à la fin de février. Les mois d'hiver seront donc marqués par des événements plus consolants que ceux d'été.

Je délibère déjà quelque temps de vous faire une demande qui me coûte d'autant plus, sachant que vous êtes contente des services de la Datel. La Fischerin n'est presque plus en état de servir, la Lanz seule ne peut durer, elle fait plus qu'une autre, mais elle doit aller aux bains, et je souhaite que cela la rétablisse. Si le sacrifice ne vous coûtait trop — je vous prie de vous en expliquer sincèrement — je demanderais que vous fîtes la proposition à la Datel, si elle croit et veut venir me servir. C'est la seule que je connaisse, et ce que vous m'en avez dit, me la fait préférer à toute autre, et j'avoue, de prendre des nouvelles qui n'ont pas servi, est un grand inconvénient pour quelqu'un qui, je l'avoue, est impatient et a tant d'affaires en tête, et j'espère, son âge conviendra pour durer plus que moi. Je vous le répète encore, si elle vous manquait trop, n'en faites rien, mais si vous pouvez vous en passer, ayant encore la Gmeinerin, je vous charge tout de suite de lui en parler et de faire à mon compte toutes les dispositions nécessaires, si elle accepte, pour son arrivée ici, ou que je puisse me décider pour une autre. Je vous embrasse tendrement.

Ce 10 d'août (1778).

Madame ma chère fille. Me voilà en règle, souhaitant CCLXXVI. bien d'y rester; ce serait une marque que rien ne serait dérangé, comme je peux vous assurer, que depuis que Laudon est reculé jusqu'à Kosmanos, le prince Henri n'est pas avancé. Le gros de son armée se tient encore à Gabel; ce n'était qu'une avant-garde qui nous a poussés si vite. N'ayant aucun

bon espion, on s'égare souvent dans ses conjectures.]
vasion de Komotau était de même; ce n'étaient que (
mille hommes qui se sont retirés le troisième jour.]
voilà tous bien près ensemble, et si cela est un peu
bable, on ne laissera passer l'Iser à l'ennemi, car s'
passe, la position de l'empereur ne peut plus se garde
alors la pauvre Bohême et Prague courent risque d'être
cagés. On attribue, c'est-à-dire le général de Vins, à B
je crois le lieutenant-colonel, toute la faute. Comme il
prisonnier, il ne peut se défendre, mais le général ne pc
jamais s'excuser de s'être engagé dans ces gorges sans
cautions. Il a été mis aux arrêts; l'exemple est nécess
Nous sommes toujours surpris, ou il y a des fausses ala
qui ruinent la troupe.

Les troupes des Pays-Bas ont joint depuis. Ce :
pas le manque de forces, mais un certain esprit de ve
que je ne connais que trop, qui est toujours au comme
ment d'une guerre. La perte n'est pas si grande qu'o
faite; il y a du monde qui revient, mais l'impression
cela fait, et les fatigues immenses, que la troupe a souffe
deux jours sans pain, le reste dit la gazette. Mais j'ai v
vous mettre vous deux au fait de toutes les circonstan
mais pour vous seuls.

L'empereur a fait encore défendre rigoureusement, q
ne mette rien dans les gazettes que ce qu'il envoie.
public n'en est nullement satisfait, et j'avoue, la tour
ne me plaît pas, comme si nous voulions relever les moin
choses à notre avantage. Il est sûr que nos troupes lég
se conduisent avec beaucoup de valeur, et que la dysent
commence à se mettre à l'armée; jugez de mes inquiétu

Conservez-vous avec soin, ma chère fille. Le gén
des Trinitaires m'a assurée que votre mari se porte b

puisqu'il a un bon gras de jambe. Je lui ai presqu'éclaté au visage de cette réflexion.

Les chaleurs m'abattent, je n'en ai pas besoin, l'étant assez de notre situation. Je vous embrasse.

Ce 17 d'août (1778).

Madame ma chère fille. Je suis honteuse de vous priver de la Datel. Si elle vous est nécessaire, vous pouvez la garder autant que vous la voudrez, et je vois partout percer, même par ce prompt envoi, votre tendresse que je vous rends bien tendrement. Je plains seulement la Datel, qui vous quitte pour moi, qui suis bien près de ma carrière, et pleine d'humeur et d'impatience. Je vous assure que je ne la verrai jamais sans penser à vous, quoique cela n'est pas nécessaire, le faisant sans cela, vous aimant si tendrement, mais ce sera une occasion et obligation de plus, que je vous aurai. CCLXXVII.

Grâce à Dieu que vous vous portez bien dans ces terribles chaleurs. Je voudrais bien me flatter que cette grossesse est différente de la dernière, je vous recommande seulement de vous garder de l'humidité et des fluxions, surtout dans l'automne. Je ne doute nullement que nous aurons un moins beau, plus humide et froid que les autres années, l'été ayant été si sec et chaud. C'est aujourd'hui depuis trois semaines le premier jour qu'on respire, mais il fait déjà assez frais.

Pour vous envoyer des femmes, je compte le faire de même qu'avec la grand'-duchesse, mais si vous ne m'en demandez, je ne vous en enverrai pas. Cela n'est pas si facile, je vous prie donc de ne me le marquer pas au moment, où

vous en aurez besoin, mais un peu avant, pour les choisir, et qu'elles aient aussi le temps à se préparer. Il ne serait que mieux, si mes bonnes sujettes d'Italie voudraient aussi un peu s'accoutumer à servir, et si vous pouviez les choisir vous-même. Ce n'est qu'auprès des enfants, que je souhaiterais des Allemandes pour la langue, qu'ils apprennent celle-là dès leur enfance, étant si difficile de l'apprendre par maître. Personne ne choisira mieux que les parents, et je ne vous ferai aucune recommandation, hors la Woller pour femme de chambre chez un de vos enfants. Elle est habile, et je lui dois en mémoire des services de son père cet établissement un jour.

Etes-vous contente de la fille d'Anthoine? La petite est un excellent sujet; vous pourriez fort bien vous en servir comme *Kammerfrau;* elle vous a servie ainsi en voyage.

Je ne vous dis rien de nos armées; tout y est dans le même état. Si cela se pouvait encore six semaines ainsi, alors on aurait fait un grand coup, et plus que donnant deux batailles, surtout pour l'empereur, un jeune héros contre ce roi actif.

Du côté de Laudon cela ne va pas trop bien; la retraite a été un peu précipitée. La perte du poste du général de Vins, sur lequel il faisait tout son compte, l'a troublé, et entre nous dit, fâché tellement, qu'il en était malade de colique, et dans ce trouble est reculé un peu trop vite. L'empereur s'y est rendu en personne dans une seule calèche pour le consoler et rassurer, mais cela pourrait pourtant nous obliger, si le prince Henri avance plus que Niemes et Aicha, de devoir quitter nos retranchements, ce qui serait très-désagréable.

Mes compliments à votre cher mari. J'étais toujours occupée de lui dans ces grandes chaleurs, le voyant pâle et

éfait, et craignant qu'il ne mangeât beaucoup et se gâte estomac. Quarin est bien maigri et vieilli; il a encore de mps en temps des accès de fièvre.

Je vous embrasse tendrement.

Je rouvre ma lettre, car dans l'instant je reçois une ttre de l'empereur du 15, où il me dit que le roi est décampé de son camp la nuit, faisant une marche rétrograde ers Trautenau ou Hohenelbe. Partout il compte le prévenir, t par là cette bataille que je crains tant, pourrait se faire. ugez, combien je suis occupée.

Ce 21 d'août (1778).

Madame ma chère fille. Que je suis bien aise de vos nouvelles; cela me confirme qu'il n'y a pas d'accidents suivis; Dieu en soit loué! J'avoue, je suis très-sensible à cet événement qui m'a tant causé de plaisir, et à cette heure j'en avais grand besoin, car nos affaires vont mal. Je ne veux vous troubler de mes craintes, et vous conjure de vous ménager, même dorloter, surtout en automne. Je vous embrasse. CCLXXVIII.

Ce 24 d'août (1778).

Madame ma chère fille. Autant de plaisir que j'avais, de n'avoir reçu qu'une estafette, autant votre chère et touchante lettre m'a causé. Je l'ai bien considérée et examinée, si je ne trouvais dans le caractère un changement, mais grâce à Dieu que vous vous portez bien. Mais je vous prie, CCLXXIX.

du ménagement, car il nous faut un fils; je ne peux vous faire grâce là-dessus. Votre consolation doit être, de n'avoir donné aucun sujet à cette fausse-couche; les suites ont été si bonnes, que j'espère, que vous ne vous trouverez pas même faible, quand vous sortirez.

Notre situation est toujours la même, mais à chaque instant cela peut se changer, étant si près l'un de l'autre.

Ce que votre mari me mande pour l'inoculation de la Thérèse, je l'approuve bien, et je voulais vous le proposer moi-même, étant à cette heure sûre de n'être grosse, et il n'y a pas de temps à perdre pour ce cher enfant. Gatti ne pourrait venir, étant attaché à Naples, et Ingenhouse rôde le monde. Je ne sais actuellement où il est, mais si tous deux étaient à avoir, je ne saurais vous conseiller aucun. Cela ne dépend que de vous seuls, en qui vous avez la confiance. Mais que ce soit, je vous prie, sous la direction de Borsieri, et qu'on lui demande son avis sur la chose de même que sur le sujet. J'enverrai jeudi à votre cher mari la méthode de Störck, que je trouve excellente et beaucoup meilleure que celle d'Ingenhouse, plus naturelle et moins incommode. Les effets le démontrent. Tous les ans, où on inocule une centaine à Hetzendorf, il n'y a pas un de mort jusqu'à cette heure. Quel exemple du duc d'Arenberg, qui à cinquante-six ans prend cette maladie! Je suis vraiment en peine qu'il n'en meure, l'estimant comme un sujet très-attaché et zélé. La margrave de Bade, sa sœur [1]), qui est avec nous, en est très-affectée, mais ayant beaucoup de piété, elle prend la chose très-chrétiennement. C'est un plaisir de raisonner

---

[1]) Victoria Pauline, älteste Schwester des Herzogs Carl von Arenberg. 1714 geboren, wurde sie 1735 mit dem Markgrafen August Wilhelm Georg von Baden vermält, 1771 Witwe und starb 1793.

avec elle, comme un missionnaire, mais agréablement, rien qui rebute. Mais sa santé est des plus mauvaises, elle n'a de passion que pour la chasse, elle tire très-bien.

Il fait encore des chaleurs étonnantes qui m'incommodent beaucoup, et ma journée finit toujours à ne pas sortir de ma chambre.

Ce 31 d'août (1778).

Madame ma chère fille. Je vous aime, si cela se peut, encore plus, vous ménageant si bien, et étant restée au logis même pendant les belles journées. Si vous avez le temps que nous avons, vous aurez l'hiver, car moi-même je trouve qu'il fait froid depuis cinq jours. Gare les maladies, surtout à l'armée. CCLXXX.

Notre situation est toujours la même. L'empereur s'y soutiendra tant que Laudon n'abandonne l'Iser, mais dès l'instant que celui-ci se retire, il faut que l'empereur en fasse de même et aille vers Königgrätz, comme Laudon à Brandeis. Ce serait triste, mais à prévoir. J'ai envoyé Rosenberg pour être sûre des trois santés; il est revenu après quatre jours et m'a porté des nouvelles plus satisfaisantes que je ne me flattais, sur ce point. Mais il a trouvé tout le monde très-fatigué et occupé pour le maintien favorable de notre position, pour couvrir plus de pays, car les cruautés qui se commettent, sont inouïes.

Je vous prie de dire à votre mari, que je ne sais rien encore de l'affaire de Bossi, mais que j'en aurai soin dans le sens, comme votre mari m'en écrit. On dit, mais je ne le donne pas pour vrai, que nos propres gens du bataillon lui ont tué le cheval sous lui, étant un peu rigide.

J'ai des courriers à expédier aujourd'hui, et j'attends en dix jours le grand-duc; elle suivra peut-être. Tant que je serais bien aise de la voir, je souhaiterais dans ce moment le contraire, ne souhaitant que la paix. Si elle se faisait, lui retournerait bientôt.

Je vous embrasse.

Ce 7 septembre (1778).

CCLXXXI. Madame ma chère fille. Hier à huit heures du soir est arrivé le grand-duc; je le trouve, comme il a été, il y a trois ans; elle compte venir le 20.

Avant-hier est arrivée la Datel et m'a porté votre chère lettre, et m'a assurée que vous êtes très-bien remise, mais pas engraissée. J'étais presqu'aux regrets, en la voyant, de vous en avoir privée, après tout ce que vous m'en dites. Mais connaissant votre tendresse, je me suis ravisée, en ayant grand besoin, la Fischer n'étant pas en état de servir, et la Lanz commence aussi à s'affaiblir; elle est actuellement aux bains. Je vous remercie donc doublement, de me l'avoir envoyée si vite.

Grâce à Dieu, nos armées sont encore dans leurs positions anciennes. Le temps est froid et abominable, cela fait trembler pour la santé de chacun, mais encore plus pour ceux qui nous intéressent si fort. Maximilien a déjà attrapé la fièvre, mais encore discrète; l'empereur l'a renvoyé dans un château à quatre heures du camp, dont je suis enchantée; j'ai tous les jours de ses nouvelles.

Quant à ce que vous me dites pour la Gröller, à cause des conséquences je ne saurais le faire, de donner une

ısion pour se marier. Mais ayant appris qu'elle avait des tes, j'ai ordonné à Mayer de lui faire payer une fois pour jours mille florins encore.

Je suis actuellement très-occupée avec les Hongrois, qui s diète ont accordé douze mille recrues et six mille husds, c'est-à-dire les seigneurs seuls. L'armée en aura grand ɩoin; ce temps abominable abîme hommes et chevaux.

Je vous embrasse.

Ce 14 septembre (1778).

Madame ma chère fille. Rien de nouveau des armées CCLXXXII.
l'un mouvement rétrograde, qui sera suivi apparemment de retraite de l'armée[1]) de ces contrées, mais pour revenir alheureusement autre part, ne pouvant subsister plus dans s montagnes. J'ai bien peur qu'il[2]) ne reparaît par Friednd ou Reichenberg et donne après une bataille générale, i ne nous convient nullement, vu sa supériorité. En la rdant, nous perdons la Bohême, et en la gagnant, nous ne gnons rien, ne pouvant le poursuivre pour les vivres dans retraite, qui lui est sûre entre ses places en Silésie. Voilà tte malheureuse situation, qui nous est si contraire et nous ène en tout.

Je crains d'avoir débité une fausse nouvelle, la mort e Serbelloni, que je regrette sincèrement, l'Infante m'ayant crit qu'elle était justement arrivée à sa mort. Votre mari e m'en dit rien, hors qu'il est en danger, et n'ayant lu que lus tard la lettre de votre mari, je n'ai pu me rétracter.

[1]) Der preussischen.

[2]) Der König.

La Datel sert déjà et couche à la chambre. J'en suis très-contente et vous en remercie.

Je trouve votre arrangement pour l'inoculation très-bien, et surtout que vous avez mis une dame auprès de la petite, et que l'Aya reste avec la Thérèse. Je ne peux attendre le moment que cela soit fait, la petite-vérole régnant partout chez nous très-mauvaise.

L'Infante est enchantée de vos deux filles, mais surtout pour la beauté et gaieté de la seconde. Elle est bien contente de se trouver avec vous, elle mérite quelquefois un peu de relâche.

Je vous prie de dire à votre mari que l'affaire du lieutenant-colonel est finie. On lui a insinué, pour éviter le *Kriegsrecht,* de demander son congé avec défense de venir à Vienne ni à Milan. Il l'a accepté, voilà tout ce que j'en sais, mais *extrajudicialiter,* car ni l'empereur ni personne ne m'en a touché un mot. Il n'y a rien de diffamant pour la famille; il n'est pas cassé ou renvoyé. Il passe pour avoir quitté lui-même; à sa place j'aurais eu grande peine de m'y prêter.

Ce matin le grand-duc est parti pour l'armée. Grâce à Dieu que Maximilien est sans fièvre, mais faible, et moi, je vous embrasse tendrement.

Ce 21 septembre (1778).

CCLXXXIII. Madame ma chère fille. Dans ce moment je reçois l'estafette du 14, qui me porte l'inoculation de la Thérèse, que Dieu nous accordera heureuse. Mais je vous plains,

sachant combien cela coûte, même en étant pleinement convaincu. Combien ne deviez-vous être affectée, qui n'aviez pas encore l'expérience, et m'avez paru ici plus par complaisance que par conviction vous y prêter. Si le temps est beau, j'espère que tout ira à souhait. Ne soyez affectée, si des convulsions en suivent. C'est aujourd'hui déjà un jour très-incommode, mais ceux de demain et après-demain le seront le plus. J'espère de vous pouvoir faire mon compliment aujourd'hui en huit.

Rien de nouveau de l'armée. Le roi a bien de la peine de quitter la Bohême; il est, selon les nouvelles du 18, encore à Trautenau, et le prince Henri à Lobositz. Le grand-duc est depuis le 14 parti d'ici et s'arrête encore avec l'empereur. Tant que le temps est beau, il y a moins à dire, mais je suis très-impatiente à le revoir, d'autant plus que votre cher Maximilien est bien malade, et j'avoue, voyant noir, je crains pour lui. Il a pris une fièvre légère, mais avec un abattement total des forces, qu'on n'a pu attribuer qu'aux terribles fatigues essayées depuis cinq mois. Cette fièvre finissant, il a pris des évanouissements et puis une hémorragie très-forte, qui l'a réduit bien bas. Il en était un peu mieux, quand l'empereur et le grand-duc viennent le voir. Est-ce la joie ou qu'il voulait se faire plus fort, il reprend pendant la nuit la fièvre qui lui dura treize heures; cela à un corps exténué. J'avoue, je suis dans des craintes très-réelles, et j'attends à tout moment l'estafette du jour, ne comptant fermer celle-ci qu'après l'avoir reçue, connaissant votre tendresse de tous deux pour ce cher frère, et si je n'envoie d'estafette, croyez qu'il n'y a rien de nouveau et que tout va bien. Ce surcroît de peine m'abat beaucoup, et notre bonne grand'-duchesse est arrivée dans cet instant, où je ne vaux rien du tout.

Je vous prie de dire à votre cher mari, que j'envoie par Firmian notre énorme déduction contre le manifeste du roi de Prusse. Peu de personnes la liront, et je crains, votre mari non plus. Mais il y a une petite pièce avec, qui mérite d'être lue: c'est notre déclaration à la diète de l'empire, pour rendre la Bavière.

Le général Koch est parti ce midi, il va se rendre en droiture à Milan; il vous est bien attaché à tous deux. Je souhaite que l'air de Milan lui fasse du bien. Vous le trouverez vieilli, mais la tête très-bien. Il m'a souvent consolée avec ses raisonnements militaires; c'est dommage qu'il ne peut y être.

Je serai ces dix jours plus à Sadowa et à Milan qu'à Vienne, avec mes chers malades. Je fais prier partout et vous embrasse tendrement.

Je vous remercie pour la Datel; c'est une trouvaille pour moi. J'en suis très-contente.

Grâce à Dieu, les nouvelles sont meilleures de votre frère; il est sans fièvre. Il faut voir demain.

Ce 28 septembre (1778).

CCLXXXIV. Madame ma chère fille. Je ne peux mieux vous assurer tous deux, que de vous envoyer la lettre même de mon cher fils. Il sera parti aujourd'hui, nous nous établissons après-demain en ville, et je suis de la dernière impatience de le revoir, pourvu qu'il ne lui reste des suites de cet accident.

Le grand-duc est revenu hier soir de l'armée. J'en suis bien aise; il m'a rassurée sur la santé de l'empereur,

ıais il m'a prévenue sur l'état de Maximilien, qui doit être ien défait, si bien que Charles Pálffy et Kolowrat, qui l'ont u, ne l'ont pas reconnu.

Les armées du roi de Prusse restent toujours sur nos 'ontières ou plutôt lisières; ils ont peine de nous quitter. e crains toujours encore une entreprise extravagante, ne ouvant croire que le roi veut finir si honteusement cette ımpagne.

Je suis extrêmement rendue ce soir, ayant fait la même romenade avec la grand'-duchesse et son mari à la mon-gne avec mes petits chevaux, et dîné dans la même chambre ı famille, et tout m'est revenu et m'a accablée, ce qui se ıssa ces jours dans vos cœurs. Cela m'a rendue encore lus triste qu'à l'ordinaire, et ces jours se renouvellent si ıuvent, mais je suis toujours votre fidèle mère et amie

Marie Thérèse.

J'attendais aujourd'hui l'estafette de la fièvre de la ıère Thérèse.

Ce 5 octobre (1778).

Madame ma chère fille. Les nouvelles de notre chère ıoculée sont bonnes, mais un peu difficiles pour votre cœur, ıi voit souffrir un si intéressant objet. Vous dites très-bien, près la copieuse petite-vérole qu'elle a gagnée, si elle l'avait rise naturelle, elle aurait eu à faire de réchapper; sa chère ıaman en a été aussi vivement attaquée. Dieu en soit loué, oilà le gros passé, mais je vous prie, qu'on la ménage en-ore six mois après, surtout étant hiver. Qu'elle n'approche CCLXXXV.

pas la petite avant que les croûtes des bras ne soient entiè ment tombées, et au moins six semaines complètes. Tou ces précautions ne sont de trop.

L'estafette envoyée à votre cher mari à l'arrivée Maximilien vous aura consolés tous deux sur son arri étonnamment bien après un accident si terrible. La joie le revoir me l'a fait voir assez bien, mais depuis que je vois journellement, je lui trouve très-mauvais visage. mène sa vie ordinaire, vient à la messe à neuf heures, mang dort bien, va au spectacle, mais j'avoue, je ne suis pas e tièrement rassurée; il est vrai que je vois noir.

Nous étions si contents de la sortie du roi de l Bohême; le voilà rentré en Moravie. Depuis le 1er de c mois le prince de Brunswick avec un corps de vingt mil hommes est à Troppau et va ravager et vivre à nos d pens; j'avoue, cela me désole. Nous y envoyons des troupe mais en attendant le coup est fait. Il y a à faire le cerc intérieur, nous l'extérieur, et avec sa nombreuse cavalerie a beau jeu.

Je vous prie de dire à votre mari, que l'empereur m écrit de destiner le maréchal Wied à la place de Serbellon qu'il n'en parle pas encore avant qu'il ne le sache par conseil de guerre. Wied a été chez moi et est au comb de sa joie. Il a été longtemps à Pavie, aime l'Italie, m surtout d'être loin d'ici. Il espère que vous n'aurez ri contre lui tous deux, espérant de gagner la confiance votre cher mari en toute occasion.

Pardonnez la confusion qu'il y a dans cette lettre; suis affairée et un peu basse pour les dispositions à faire Moravie. Je n'ai pas le temps de la relire. Je vous e brasse.

Ce 12 octobre (1778).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que notre chère CCLXXXVI.
petite est hors d'affaire, mais elle a été attaquée fortement, et je rends grâce à Dieu que vous n'étiez grosse; je vous prie seulement qu'on la ménage tout cet hiver.

Des armées rien de nouveau; j'espère à cette heure que pour cette année cela soit fini; on tâchera de renvoyer aussi le corps à Troppau et Teschen en Silésie. J'ai bien peur que la paix ne se fera cet hiver; nous en aurions grand besoin.

Votre pauvre frère Maximilien ne me plaît pas encore; il est triste, et voilà qu'il a pris un mal à la jambe; la même humeur qui se promène dans son corps qui le fait bien souffrir, et j'ai peur qu'il ne soit condamné au lit encore. Il n'a pas de fièvre, mais ces sortes d'incommodités font souvent longtemps souffrir.

Je suis pressée et vous embrasse.

Ce 19 octobre (1778).

Madame ma chère fille. Je suis extrêmement pressée CCLXXXVII.
et occupée aujourd'hui. Je ne peux que vous marquer par ce peu de lignes que, grâce à Dieu, tout se porte bien, et qu'à la fin d'aucun côté il n'y a plus de Prussiens chez moi. Dieu nous donne la paix cet hiver, c'est tout ce que je souhaite.

C'est un terrible jour pour moi, celui de demain. Quel compte à rendre de trente-sept ans de régence!

Je vous embrasse tendrement.

Ce 26 octobre (1778)

CCLXXXVIII. Madame ma chère fille. Le roi de Prusse nous m
fond véritablement. Après que nous l'avons fait sortir
la Bohême, il entre à cette heure par la Haute-Silésie
Moravie. Nous y envoyons des troupes pour le déloger;
se retire à Troppau, et tout d'un coup on nous dit à ce
heure, que s'étant retiré de Bohême, il a fait défiler p
derrière des troupes, et le voilà en force pour nous fai
face et au moins se soutenir l'hiver en Haute-Silésie; on (
même qu'il y est en personne. Si cela est, alors nous pou
rions encore avoir quelque chose de plus décisif de ce côt
et nous avons tout lieu de croire que c'est un concert av
les Russes, qui se sont à la fin déclarés pour lui et cont
nous. Je m'y attendais toujours, mais le trait est noir.
ne crois pas que pour cette année leurs troupes viendro
mais sûrement la campagne future. Dans cet emplaceme
où il se trouve à cette heure, il menace la Moravie, H
grie et Galicie, sans que nous pouvons l'empêcher.

Nous nous livrions à la plus grande joie à revoir
quinze jours nos héros, et je crains bien que cela ne s
encore reculé pour toute cette année. La Marie attend
prince en quatre jours; jugez de sa joie, pourvu que t
ceci ne porte du changement. Mon cœur, qui voit toujo
noir, ne me dit rien d'agréable; jusqu'à cette heure il n'av
que trop bien deviné.

Maximilien va bien, mais depuis deux jours je lui trou
plus mauvais visage, mais il ne se plaint de rien, et, grâce
Dieu, l'empereur va bien. Je suis si pleine des malheurs de n
peuples, que je ne sais jouir de rien et suis encore plus pesan
et retirée que d'ordinaire. Je ne vaux rien du tout, mais je
vous aime pas moins tendrement, étant toujours toute à vo

Vous recevrez un paquet que j'ai oublié de vous annoncer, pour la chambre de la petite Thérèse pour l'inoculation. Tous les billets s'y trouvent, et Firmian est chargé de vous fournir l'argent.

Ce 2 novembre (1778).

Madame ma chère fille. Grand jour de dévotion, et qui l'est plus pour moi que pour d'autres, étant si vieille. J'ai perdu mari, sœur, enfants, amis, ministres civils et militaires, deux fois renouvelés. J'avoue, il est difficile de se trouver ainsi isolée en place aussi; j'en sens tout le poids et l'ennui. CCLXXXIX.

Ce vilain roi de Prusse nous tourmente, et tant de milliers d'hommes, à recommencer ses opérations en Moravie, ou même peut-être en Galicie, ce que je ne saurais croire, l'ayant garantie. Aussi peu me paraît-il vraisemblable que les Russes y concourent, et qu'ils doivent encore venir cet hiver, nous porter la guerre. De leur mauvaise volonté je n'ai jamais douté, mais cela paraît contre toute honnêteté publique et civile; enfin tout est perverti. La déclaration est claire et mauvaise de leur part, mais rien ne m'a tant étonnée que ce que deux jours avant que Galitzin[1]) nous l'a faite, la gazette de Florence l'a marquée. Une chose qui devait être sue de nous premièrement, a été divulguée autre part.

Le roi tient Troppau et Jägerndorf, le prince de Brunswick est marché à Oderberg; par là il menace la Moravie,

---

[1]) Der russische Botschafter in Wien, Fürst Demeter Galitzin.

tient Teschen et menace les salines en Galicie. Nos gén raux croiaient si bien la chose finie, que le prince, que trouve très-bien, est ici, Lacy vient aujourd'hui, et Laudo de même Pellegrini et Charles Liechtenstein. L'empere voulait encore visiter le cordon, mais je lui ai envoyé courrier pour le faire venir ici, si la marche à Oderberg l'empêche; je tremble qu'il y court. Je n'aimerais pas da ce moment-ci l'exposer là sans nos meilleurs généraux troupes. Je suis vraiment affligée de tout ce contre-tem Je commençais à goûter un peu de repos, la chute est cruel

Croyez-moi toujours bien sincèrement votre fidèle mè et amie.

Ce 9 novembre (1778).

ccxc. Madame ma chère fille. Aujourd'hui, l'octave des morts, est pour moi et pour quelqu'un qui a tous ses parents, amis, contemporains morts, un jour très-occupé et assez triste. Le vilain temps qu'il fait, l'augmente encore; il ne fait que pleuvoir, et tous les eaux sont débordés et les chemins impraticables. L'empereur m'a sacrifié quelques journées de plus dans les montagnes; voilà la nouvelle liste que j'ai reçue hier, qui me fait grand plaisir, et j'espère le 23 au plus tard, si cela ne se brouille encore, car on nous menace d'une nouvelle invasion en Bohême, mais que je ne saurais croire.

Tous les généraux que j'ai vus, ont bon visage, Lacy, Laudon, Liechtenstein, Pellegrini, Bréchainville, dont la femme se meurt [1]). Dieu veuille que l'empereur en soit de même.

[1]) Der Generalmajor Ludwig Graf Bréchainville und seine Gemalin Louise, geborne Gräfin Desfours.

La Russie, après sa déclaration, vient d'accepter la médiation avec la France. Je ne fais pas grand cas sur la réussite, et j'avoue, les espérances pour la paix se perdent journellement de plus. Jugez de mon abattement, car je ne prévois rien de bon.

La santé de Maximilien est bonne, mais je ne suis pas contente des incommodités dont il souffre, qui l'empêchent à monter à cheval; cela dure un peu trop.

Votre mari me marque qu'il rengraisse. Je ne le souhaite pas à ce point, qu'il l'a été, mais je voudrais entendre cette nouvelle de vous, cela me ferait grand plaisir.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 16 novembre (1778).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu, voilà encore un peu de tranquillité. Le roi est à Breslau, et j'espère revoir à la fin de cette semaine l'empereur; les chemins et le temps sont bien mauvais. Je suis enchantée du retour de la Thérèse en ville, je vous prie de la ménager cet hiver. CCXCI.

J'ai été avant-hier chez le père Parhamer aux vêpres; j'y ai pris un rhume. J'ai la tête prise et un peu mal à la gorge, mais sans fièvre. En vingt-quatre heures cela se passera, ne mangeant pas, mais l'inondant toutes les deux heures.

J'ai fait un nouveau réglement dans ma chambre, mes femmes ou étant malades ou se mariant.

A l'avenir mes lettres vous arriveront dans ces couverts. Je vous embrasse.

Ce 22 novembre (1778).

CCXCII. Madame ma chère fille. Enfin je possède l'empereur, qui est arrivé ce matin nous surprendre à neuf heures à l'église, grâce à Dieu, en parfaite santé, mais fort maigri. Vous pouvez vous imaginer notre joie, ma consolation! Nous étions tous huit ensemble à l'oratoire; j'ai bien remercié Dieu de m'avoir conservé et ramené ce cher fils. Que ne ferais-je si la paix s'en suivait, mais sur cela il faut la volonté des deux, et la situation a bien changé avec le secours des Russes et le maintien de cet hiver en Silésie.

Je suis charmée que vous avez du beau temps, que vous en profitez encore; chez nous l'hiver est en entier. Demain nous avons gala pour notre chère grand'-duchesse. Je vous embrasse.

Ce 30 novembre (1778).

CCXCIII. Madame ma chère fille. Nous avons le temps le plus triste et humide, il y a bien des malades. Je suis étonnée, comme la grand'-duchesse soutient tout cela, n'est nullement frileuse, et ne fait pas de feu encore. Lui en revanche est dans la cheminée, et on ne peut le faire sortir. Je souhaite que l'empereur se porte si bien en hiver qu'en été; c'est une terrible chute de repos et d'inquiétude. En Silésie cela n'est pas encore tranquille; nos avant-postes se sont chamaillés encore à Weisskirchen le 27. De part et d'autre on s'est bravement conduit, la perte aura été de quatre cents hommes des deux côtés. J'avoue, je regrette beaucoup nos deux cents braves gens, n'ayant abouti à rien qu'à se battre. Chacun

s'est retiré dans ses anciens quartiers. Il n'y a pas de détails encore; c'est le général Stein qui les a commandés.

Combien de fois, mes chers enfants, est-ce que je ne pense à vous! Chaque jour, chaque circonstance est profondément gravée dans mon cœur. Le même train commence que l'année passée, et je prévois le même mécontentement. Ne suis-je pas malheureuse, que ce qui fait le bonheur des autres mères, fait mon malheur! J'avoue, j'en suis pénétrée et troublée, de façon que j'ai peine à me traîner. Cela est pour vous seule, mais j'avoue, mon cœur opprimé a cherché dans le vôtre à s'épancher, étant sûre que vous partagez mes peines. Je vous embrasse.

Ce 7 décembre (1778).

Madame ma chère fille. Une veille d'une grande fête et très-particulière pour moi, ayant été le jour de naissance de feu notre adorable maître et mon époux, m'empêche de m'étendre de plus. Il n'y a rien de nouveau, nos santés sont bonnes, mon cœur et ma tête sont affectés, en regardant le passé, le présent et l'avenir, mais toujours votre tendre mère. CCXCIV.

Ce 14 décembre (1778).

Madame ma chère fille. Je suis de nouveau enrhumée et plutôt enchifrenée; cela est incommode et m'impatiente. Mes yeux coulent et mon nez, sans la moindre fièvre. Nous avons eu un *scirocco* qui a fait fondre toutes les neiges dans les montagnes. Rien de nouveau, ni de guerre ni de paix. CCXCV.

Les santés sont bonnes, mes Toscans nous quitteront le 7 de janvier. Huit enfants exigent des soins, lui en est fou plus qu'elle. Ce départ m'afflige, et je suis en peine pour la saison. De toute façon j'ai le cœur opprimé, et je suis bien aise de me mettre ces jours en retraite. La reine nous fait languir aussi, je ne suis pas entièrement tranquille sur ses couches. Je vous embrasse.

Mes compliments à la Melzi.

Ce 21 décembre (1778).

CCXCVI. Madame ma chère fille. La vôtre du 12 m'a bien touchée, et je ne me suis pas trompée, en comptant sur votre tendre attachement, ce qui fait un sujet de grande consolation pour moi. Vous rendez justice à mes sentiments, qui ne finiront qu'avec mes jours, et je connais vos cœurs et compte bien là-dessus.

Notre situation est toujours la même, entre paix et guerre mais je me flatte un peu plus pour la première. Le voyage de Léopold reste toujours fixé au 7 janvier, si des circonstances physiques ne l'empêchent. Les dévotions, les affaires qui augmentent journellement, ou ma décadence, qui a besoin de plus de temps, m'empêchent d'être plus longue. En vous embrassant tendrement . . . .

Ce 28 (décembre 1778).

CCXCVII. Madame ma chère fille. Dans le plus grand gala pour la délivrance de la reine [1]), entre le baisemain et l'apparte-

ment je me hâte de vous écrire, n'étant nullement contente de cette cinquième Thérèse. Le courrier qui est venu depuis, m'a rassurée, car dans les trois heures elle a été très-mal, hors d'elle, étant en convulsions. On l'a saignée au pied, cela l'a remise. On dit à cette heure que tout va au mieux. Je veux l'espérer, mais je ne suis pas entièrement rassurée.

Vous pouvez vous imaginer, combien ces fêtes de Noël ont contribué à mes réflexions de l'année passée. Il y en a cette année qui ne cèdent pas beaucoup à celles de l'autre année. Dieu vous accorde une heureuse et tranquille année, je vous la souhaite bien de tout mon cœur. Pour moi je n'ose plus l'espérer; la volonté de Dieu soit faite.

Votre mari veut que je réponds tout de suite pour la permission des bals pour le public; sans publication il les laissera aller, mais à la cour rien de public, des parties closes, mais point de fête. Je souhaite de devoir vous envoyer bientôt un courrier avec la nouvelle qui pourrait vous faire tenir des fêtes, mais il paraît que nous en sommes encore loin, hors un heureux hazard qui n'est guère pour moi.

Je dois vous avertir que tout le paquet d'office de la dernière poste a été volé. De la Lombardie aucune lettre, ni de votre mari ni de Firmian, ni à la chancellerie ni à Pichler. Les lettres de Rome et de Naples se sont trouvées ouvertes et déchirées, mais rien du tout de Milan que votre chère et tendre lettre de Varese. Cela devient un peu trop fort; c'est arrivé entre Friesach et Neumarkt en Styrie.

On m'appelle, je n'ai que le moment de vous embrasser.

1779.

Ce 4 janvier (1779

CCXCVIII. Madame ma chère fille. J'espère que notre bon v ami, votre grand-père, se porte mieux de son rhumatis Vous avez bien raison de dire qu'à son âge tout est à crain Si vous le jugez à propos, faites-lui mon compliment p la nouvelle année. J'avoue, j'ai quitté l'ancienne avec pla car depuis le jour de l'an, que vous m'avez vue, jusq dernier elle m'était fatale, ayant appris la mort du pri de Naples, qui me fait une peine infinie, et surtout pour parents. La méthode d'annoncer grand gala pour les t jours qu'il est exposé et enterré, où tous les grands, magistrats et les ministres étrangers sont invités, a de q s'étonner, quoique dans le fond c'est bien son plus beau jo et qu'il a fini heureusement sa carrière.

La reine me marque qu'elle n'a pas senti de chan ment, étant grosse de huit mois, et très-incommodément. lui souhaiterais un fils, mais elle aura une fille comme ce de France, qui a été sauvée par son accoucheur [1]) qui, s hésiter, l'a saignée, ce qui l'a sauvée. Tout le sang lui ét monté dans la tête, elle étouffait; elle était sans conn sance et noire dans le visage. La fille est grande et for

---

[1]) Bekanntlich der ausgezeichnete Chirurg Vermond.

j'avoue, elle ne me fait pas grand plaisir. On l'appelle Madame, fille du roi; c'est une cinquième Thérèse.

Le présent que j'ai envoyé à la reine, qui consistait entre autres choses en deux vases de bois pétrifié avec des fleurs en biscuit, mêlées d'insectes de diamants et travaillées très-bien en bronze, est arrivé en poudre. J'en étais d'autant plus fâchée, n'ayant rien d'autre préparé, et que l'ouvrage était beau et de goût.

Toutes les moindres anecdotes que vous relevez du jour de l'an, m'ont bien touchée et me confirment de plus en plus de votre tendre attachement. Celui de cette année était tout différent. La grand'-duchesse n'a pas été habillée le matin, et n'a assisté au dîner à cause du doute où nous en sommes, ni au baisemain ou à la table, seulement le soir à l'appartement. Son mari compte différer son départ entre le 20 et le 28, pour être sûr de son état. J'ai déjà marqué à votre mari qu'il n'aille point le voir dans son passage; il est très-pressé. Mais si vous pouvez lui procurer qu'à Modène on ne l'arrête non plus, il vous serait obligé. A son retour on pourrait le voir, mais à cette heure il est très-pressé.

D'une semaine à l'autre j'espère de pouvoir vous marquer de plus sur la paix tant désirée, mais je commence à m'en flatter beaucoup, de façon que les masques seront permises. Le carnaval est court, à la cour il n'y aura rien du tout, ni course de traîneaux. La grand'-duchesse a perdu le jour de l'an à peu près sa tête, comme vous à la course. Les têtes énormes qu'on porte à cette heure, ne peuvent se tenir sans grande incommodité. Elle se sert du friseur Luxembourg, qui la coiffe entièrement selon la mode, haut et large.

Je vous prie de dire à votre mari, qu'il m'a porté guignon par son étonnement des quatre mariages annoncés dans ma chambre. Il n'y a qu'un de sûr et qui m'incom-

mode beaucoup, celui de la Dunand avec Wiesenthal, fils de Schleichhart. La grande Normann a un rhume depuis deux mois, qui a l'air poumonique. L'époux hésite, je serais bien aise si elle me restait, mais elle serait au désespoir, aimant son vilain Monsieur qui a déjà eu deux femmes. Celui de la cadette Normann, je ne le trouve pas assez convenable et l'ai renvoyé: elle n'en est pas fâchée. Et le quatrième, celui de la Conti, la Marianne, que ses parents n'ont pas approuvé, étant un vieil homme de la garde allemande. J'en suis d'autant plus aise qu'elle est à cette heure ce que j'ai de mieux; sa santé seule me déplaît.

La lettre charmante de la Thérèse ne m'a pas seulement fait plaisir, mais j'ai admiré le style et le caractère. Je lui répondrai d'abord que j'aurai un peu plus de loisir. Vous faites très-bien de la faire penser elle-même, mais je ne voudrais pas qu'elle soit trop sérieuse. A cet âge il faut jouir de tout et ne pas s'abandonner à ces réflexions qui ne viennent que trop tôt.

Je suis rendue aujourd'hui de ma journée, et vous embrasse tendrement.

Ce 11 de l'an (1779).

CCXCIX. Madame ma chère fille. Me voilà encore quitte de mon rhume; je souhaite que Ferdinand le soit de même à si peu de frais. Le grand-duc compte encore partir le 25 ou le 26; il passera par le Tyrol et ne se pressera pas. Le froid est perçant chez nous, j'espère que jusque là il diminuera un peu, mais ne dégèlera pas. Il reviendra d'abord après Pâques, chercher sa femme. J'avoue, je suis un peu inquiète pour elle, surtout tant que l'accoucheur Vespa, auquel elle a toute sa confiance, ne sera pas ici.

Les nouvelles de France sont, grâce à Dieu, bonnes. ıi reçu quelques lignes de la reine même, dans la lettre roi qui fait aussi son secrétaire. Il lui a marqué bien s attentions et tendresses, et l'a bien rassurée sur la fille. fectivement le silence morne, qui a suivi son accouche- nt, lui a appris le sexe, dont elle a été si saisie, qu'elle failli en mourir, si l'accoucheur ne l'avait saignée sur le mp. Mais ma pauvre reine de Naples m'occupe bien rement, et la perspective d'accoucher dans cette désola- ion, après une grossesse très-incommode.

Je vous fais bien mon compliment que le duc sort de veau, et je suis enchantée qu'il était si content, que vous teniez compagnie; c'est une grande consolation de pou- r être utile à ses parents.

Notre carnaval a commencé hier assez mincement, lement deux cents masques, personne de la famille hors ximilien. Je ne suis pas encore rassurée entièrement sur santé, il n'engraisse que trop, mais il a encore la jambe lée et une tache rouge. Je crains les fatigues à cheval.

Dieu veuille nous accorder la paix! On devrait le ire, mais on ne peut l'assurer avec ce méchant homme.

Le général Brockhausen, frère de la Origoni [1]), est mort ne goutte remontée en peu de jours; c'est une perte pour service. On dit ici le pauvre Bossi fou. Mon grand ori Bolognini compte aussi se retirer, sa santé ne lui per- ttant de continuer. Il sollicite seulement le grade de néral, je ne sais s'il réussira. Je répondrai un de ces rs à la chère Thérèse et vous embrasse tendrement.

[1]) Die Marchesa Maria Theresia Origoni, geborne Brockhausen.

Ce 15 de l'an (1779).

CCC. Madame ma chère fille. Bolognini aura le bonheur de vous remettre celle-ci avec un paquet et une lettre pour la charmante Thérèse. Il ne part pas content, mais qui l'est à cette heure? Je ne saurais vous représenter la tristesse qui règne ici; ce n'est rien en comparaison de ce que vous avez vu. J'avoue, je ne comprends pas comme cela finira, car pour durer, cela n'est pas possible, c'est trop fort. Nous sommes entre la paix et la guerre; je souhaite trop la première pour ne craindre qu'elle ne se fasse pas, quoiqu'on devrait l'espérer.

Je suis depuis quelques jours affectée d'une légère érésipèle qui va déjà mieux, sans fièvre; je ne vous le mande que pour ne vous rien cacher et imiter votre exactitude à me mander les moindres dérangements de vous deux et de nos chères petites, unique moyen à me tranquilliser.

Je ne vous cache pas que la perte du fils de la reine de Naples m'affecte beaucoup et augmente mes ennuis qui n'ont pas besoin de se multiplier. Léopold compte partir encore le 25 ou 27; j'avoue, tout cela m'abat et m'anéantit. Je vous embrasse tendrement.

Ce 18 de l'an (1779).

CCCI. Madame ma chère fille. Le voyage de Léopold a été différé au 3 de février, ce qui m'a fait grand plaisir, et j'en aurais encore plus, s'il l'était jusqu'en mai, car je ne doute plus que la grand'-duchesse ne soit grosse; son visage même le dénote. Elle a été hier à la première redoute. On a dû

y forcer les gens par des billets gratis de six cents, qu'on a partagés aux *Kammerjungfern,* laquais, *Stubenmädel* etc. pour remplir la salle; il y avait quatorze cents masques. Comme c'est mon jour de retraite, je n'ai vu personne; je ne sais si elle en aura été contente. Je crois qu'oui, tout lui ferait plaisir; autre chose c'est pour lui.

J'ai de nouveau un rhume et quelques rougeurs au visage, sans fièvre. On me marque aussi que vous êtes enrhumée légèrement. Je suis bien aise que notre bon duc ne sort pas de chez lui; il faut lui procurer de l'amusement à la maison, unique moyen de le conserver, ce qui sera d'autant plus facile, logeant à la même maison.

Je vous prie de dire à votre mari, que Bolognini a été si pressé de partir, que, quand je lui ai envoyé ma lettre pour lui, il était parti de Vienne depuis deux heures. Il la recevra, mais un peu vieille, par Wied, ne pouvant la donner à la poste. Assurez-le que, si nous avons la paix, il recevra un courrier; j'en aurais trop de joie. Une bonne n'est pas à espérer, mais une moyenne.

Pour laisser reposer un peu ma tête qui n'est pas mûe, mais lourde, je vous embrasse.

Undatirt. (Januar 1779.)

Madame ma chère fille. C'est le maréchal Wied qui aura le bonheur de vous remettre celle-ci. Il n'est pas indigne de vos bontés, et je suis sûre qu'il vous conviendra à tous deux. Je lui porte envie de vous voir, et surtout nos chères petites poupées. Je vous embrasse tendrement. CCCII.

Ce 25 de l'an (1779).

CCCIII. Madame ma chère fille. Vous ne recevrez que ces peu de lignes, vous ayant écrit par le maréchal Wied qui part demain; je souhaite que son rhume n'empire en chemin. Nous avons des belles journées, mais un grand froid. Le voyage de Léopold reste à cette heure décidé au 3 par le Tyrol, les lettres arrivées hier l'ayant décidé, ayant presque tous ses gens employés malades.

Grâce à Dieu, la famille jouit d'une parfaite santé. Mon rhume ni la rougeur au visage n'ont pas eu des suites, mais cela revient à tout moment. Ferdinand me marque une idée d'une saignée, dont je ne serais contraire; elle pourrait nous mener plus vite à nos souhaits, au moins chez moi c'était immanquable, mais il y a une grande différence entre vous et moi; le médecin doit le savoir.

Ce que Ferdinand me marque pour le canal, me fait d'autant plus de peine, que c'est à lui qu'on doit cet ouvrage qui avait tant de contradiction. Qu'on se laisse seulement le temps dé le bien, bien éplucher! Je vous embrasse tous deux tendrement.

Pour la fille de la *Kammerfrau*, je ne saurais la prendre chez moi. Il m'en faut d'un certain âge et qui savent me lire en différentes langues.

Voilà le courrier de retour à Breteuil, qui porte qu'avant le 19 de février nous ne pourrons savoir rien pour la paix ou la guerre. Voilà les malheurs de cet horrible éloignement.

Ce 1er février (1779).

Madame ma chère fille. Nous avons un mauvais temps qui cause bien des fluxions et maladies; notre grand'-duchesse en est du nombre. Cette humeur rhumatique qu'elle avait au côté et à l'épaule, s'est déclarée en rhume, elle tousse très-sèchement, et je lui trouve très-mauvais visage, un peu de fièvre tous les soirs. J'avoue, je ne suis pas à mon aise. Son accoucheur ne peut arriver que le 10, elle n'a aucune confiance dans nos médecins et médecines, quoiqu'elle fait tout, mais l'état de grossesse, dont je ne doute plus, est un surcroît d'inquiétudes. Lui reste ici, et j'avoue, j'en suis soulagée de toute façon. CCCIV.

Notre hiver se passe bien agité en dedans; Dieu nous préserve que l'été ne le soit par la guerre. Rien de nouveau de la paix; j'avoue, je ne vois rien qui puisse me rassurer, et tout à craindre.

Je suis bien aise que je n'ai insisté pour Bolognini. Rosenberg [1]) qui a quitté, a dû passer à renoncer à tout grade militaire et à toute pension. Cette règle ayant été prise en temps de guerre, si on veut nonobstant se retirer, il faut passer par là.

Je suis enchantée que la médecine vous a épargné une saignée; je compte faire de même après-demain. Je vous embrasse.

---

[1]) Wolfgang Philipp Graf Orsini Rosenberg, jüngerer Bruder des vielgenannten Vertrauensmannes der Kaiserin, Grafen Franz Xaver Rosenberg. Ersterer, 1734 geboren, war Oberst des Regimentes Callenberg und gegen Ende des Jahres 1778 durch Krankheit genöthigt, das Lager bei Hohenelbe zu verlassen. Da seine Gesundheit sich nicht besserte, sah er sich genöthigt, seine Charge zu quittiren. Josephs Entscheidung vom 22. Jänner 1779 lautete: „Da in Kriegszeiten denen quittirenden Offizieren „noch Pension noch Charakter beigelegt werden kann, so ist Rosenberg „darnach zu behandeln."

Ce 8 février (1779).

CCCV. Madame ma chère fille. J'ai reçu votre chère lettre avec d'autant plus de plaisir, puisqu'elle m'apprenait et me rassurait sur l'état de votre santé et saignée, et vous aurez trouvé par mes lettres, reçues depuis, que j'ai pensé comme les dames à Milan, que cela pourrait accélérer une grossesse, et je vous ai même cité mon exemple. Je ne suis donc nullement fâchée, que vous l'avez été, surtout ne vous sentant affaiblie, car autant que je souhaite un petit-fils, si cela se devait faire aux dépens de votre santé, tout souhait cesserait, et votre conservation m'est trop chère et nécessaire pour le bonheur de mon fils. Mais je suis toute édifiée que vous y avez pensé vous-même; une grossesse ne peut jamais être sans incommodité de la mère. Je vois combien notre bonne grand'-duchesse doit se ménager; elle le fait avec la dernière exactitude, et j'attribue à cela seul que nous n'avons eu une fausse-couche.

Grâce à Dieu, Vespa est arrivé et la trouve bien, et ils partiront par la voie de Venise d'abord que quinze semaines seront passées. J'avoue, je serai bien inquiète avant de les savoir arrivés.

Maximilien nous quitte aussi, il va à Bade à cause de l'enflure de sa jambe. Vous vous souviendrez que je n'étais jamais contente de sa santé. Je souhaite que cela le rétablisse ou l'empêche de suivre à l'armée, dont il serait au désespoir, mais je fais ce souhait en cachette.

Rien de la paix. Le roi de Prusse a voulu prendre sa revanche, et a poussé un corps de dix mille hommes dans nos quartiers par différents postes. Il ne nous a surpris dans aucun endroit, mais où il était plus fort, il a poussé nos postes, et après avoir pillé une ville, Brux, il s'est retiré

comme ci-devant chez lui. Notre perte entre morts, blessés et pris n'ira pas à cent quarante hommes et deux canons, et la leur ne sera pas moindre, surtout en déserteurs. Ce sont ces affaires que je ne peux pas souffrir, qui n'aboutissent à rien et ne font que des malheureux.

Je suis appelée pour le chapelet, et l'empereur est dans mon cabinet. Je me presse et vous embrasse.

Ce 14 février (1779).

Madame ma chère fille. J'ai écrit aujourd'hui par un courrier napolitain à votre mari, croyant qu'il recevrait plus tôt cette lettre que par la poste, mais j'apprends qu'il fait un détour et ne passera pas à Mantoue. Je crains que cette lettre ne se promène et vienne plus tard. Je vous dirai donc par celle-ci, qu'avant-hier fort tard nous avons reçu un courrier de Breslau, qui annonçait que le roi de Prusse était entièrement d'accord avec notre ultimatum, et qu'il ne dépendait que du retour du courrier de Pétersbourg pour pouvoir signer cette tant désirée paix. Je vous avoue, je ne m'y attendais pas du tout, et ma joie est bien sincère, mais je n'ose m'y livrer tant que tout ne soit signé. CCCVI.

En même temps qu'il nous fit faire cette déclaration, il est marché de Breslau à Schweidnitz avec vingt bataillons et ses gardes. J'avoue, on ne peut compter avec lui qu'à coup sûr. Je ne saurais croire que la déclaration qu'il a faite à Repnin[1]), qui l'a écrite en son nom à Breteuil, tous

[1]) Fürst Repnin war bekanntlich Russlands Vermittlungsbotschafter bei dem Friedenscongresse zu Teschen.

deux les ministres nommés des puissances médiatrices, puis souffrir des doutes, mais je souhaite trop la paix, pour ne pas craindre un contre-temps. Vous direz à votre mari que j'ai voulu envoyer un courrier, mais je n'ai pas voulu insister ayant été trouvé mauvais, rien n'étant encore signé.

Pour les emprunts votre mari trouvera plus de facilité espérant que nous n'aurons pas besoin de si grandes sommes mais sur cela le prince Kaunitz lui fera tenir les éclaircissements.

C'est en grande hâte que je vous embrasse tendrement on m'attend.

Ce 22 février (1779).

CCCVII. Madame ma chère fille. Je suis bien fâchée des nouvelles de Wied, mais je suis bien aise de ce que votre mari me marque de vos deux santés, et en même temps de la lettre du duc. Nous avons le plus beau temps, même trop beau

Après l'espérance que je vous ai marquée, il y a huit jours, de la paix, on aurait dû s'attendre que le roi ne ferait en même temps une invasion en Bohême. Cela s'est pourtant' fait; il est actuellement à Braunau. Cela aboutira à piller et amener les sujets et le bétail et rendre encore plus de malheureux. Vous vous souviendrez que ma joie n'était pas entière, encore moins la confiance que j'en avais, connaissant par une expérience de trente-huit ans ce cruel ennemi. Paix ou non, notre courrier le décidera, qui reviendra en dix jours; cette attente n'est pas agréable.

Je suis extrêmement occupée et pas encore entièrement tranquille de la grand'-duchesse, à laquelle je trouve si mauvais visage. Je vous embrasse tendrement.

Ce 1er mars (1779).

Madame ma chère fille. Toujours en grande hâte, ayant des expéditions à l'infini ce soir pour la France, Bruxelles et Breslau. Je vous dirai que les apparences de paix augmentent toujours, que Repnin et Breteuil partiront le 8 pour Teschen à signer la tant souhaitée conciliation. On devrait croire la chose faite, mais je n'ose encore. Il faut la signature, et il y a encore tant d'intérêts et hazards, que je n'oserais m'en flatter, d'autant plus que par représaille, à cause de la marche à Braunau, nous avons ordonné une en Silésie, dont nous ne pouvons savoir l'issue qu'en deux jours, et qui pourrait faire changer et aigrir les choses de nouveau. CCCVIII.

Jugez de ma situation; outre cela le départ de ceux de Florence m'accable, et je ne suis pas contente de la santé de Maximilien. Je vous embrasse.

Ce 8 mars (1779).

Madame ma chère fille. Depuis neuf heures mes enfants de Toscane m'ont quittée; j'avoue, j'en suis très-affligée. Je me suis accoutumée à les voir, à jouir de leur union, de leurs attentions pour me soulager. Me voilà encore plongée vis-à-vis de moi-même, et seule. Le triste, dont mon cœur est rempli, rend cette compagnie à charge, surtout dans le moment présent, où l'armistice a été accepté, où les ambassadeurs sont partis ce matin et doivent se trouver tous le 10 à Teschen pour commencer leurs négociations. J'ai bien peur qu'elle traînera à cause des prétentions de la Saxe au Palatin. Il faudrait entretenir nos armées à si grands frais ensemble, la troupe sera désolée, tant de malheureux que cela CCCIX.

fera encore par les réformes et congés, le manque d'argent, les pays épuisés. On ne sentait pas tant tout cela dans l'agitation d'une guerre, mais à cette heure ce sera plus qu'accablant et pour moi de toute façon. Marie Thérèse sera encore plus malheureuse que la reine, c'est dit beaucoup.

Le temps se met au froid, et même il a commencé à neiger, autre inquiétude pour les voyageurs qui n'arriveront que le 28 ou 29. Je vous conjure, mes enfants, de vous conserver, une inquiétude de plus de votre part m'assommerait. J'en ai assez pour Maximilien, lequel je ne trouve nullement mieux de ses bains, où il est encore retourné aujourd'hui, donnant à dîner aux voyageurs, à l'empereur, au prince Albert et à elle. Tous sont revenus touchés à cinq heures; les autres sont partis à trois heures à Neustadt. Voilà la route qu'ils tiendront.

Je suis bien fâchée de la perte de Wied; il est bien heureux de mourir regretté des honnêtes gens, et tranquillement. J'ai eu la Vasquez bien malade d'une espèce de petite-vérole qu'on appelle *Feuchtblattern,* très-incommode; elle va mieux, mais ne sort pas encore. Nous avons bien des malades, mais plutôt dans les basses classes que chez la noblesse, surtout les jeunes gens meurent beaucoup. Mon esprit est extrêmement noirci aujourd'hui; je finis, vous assurant que je vous aime bien tendrement.

Ce 14 mars (1779).

CCCX. Madame ma chère fille. Des bonnes nouvelles de nos voyageurs, du beau temps, le congrès commencé, ce sont des nouvelles bien agréables, mais votre beau-frère empoisonne tout cela. Le bain a empiré de façon le dépôt dans

jambe, que je tremble qu'il faudra le lui ouvrir, et je ii aucune confiance dans nos chirurgiens. A son âge cela t de la peine, pour l'avenir surtout; j'en suis toute occupée.

Je vous prie de dire à votre mari, comme on ne m'a s fait de représentation sur l'emprunt, je n'en parlerai n plus, n'aimant pas me mêler des finances, surtout à tte heure. Mais il me doit une réponse sur le choix du nfesseur et le réglement de ses dévotions, qui tarde et me t craindre bien de la négligence. Je vous embrasse.

La Wildenstein[1]) est mourante.

Ce 22 mars (1779).

Madame ma chère fille. Un courrier de Teschen avec CCCXI.
lle difficultés qui arrêtent la grande conclusion, rien dans ssentiel, mais assez pour ne pas achever, m'a occupée la moitié la journée. Le soir j'avais toutes les dames de l'ordre, ur tirer les heures pour demain, la fête ne pouvant se iir jeudi, à cause de la grande fête. J'ai vu Maximilien ssi, qui est bien et a bon visage, mais la jambe est tourrs la même. Cela m'a occupée de telle façon, qu'il est ès de dix heures, et j'avoue, je suis un peu rendue, et us embrasse tendrement.

---

[1]) Die verwitwete Gräfin Marianne Wildenstein, geborne Freiin von hatzel, früher Aja bei den jungen Erzherzoginnen. Sie starb jedoch cht, als Maria Theresia, die Alles im düstersten Lichte sah, es vorhergte, sondern die Kaiserin selbst theilte fast fünf Monate später — n 2. August — ihrer Schwiegertochter mit, dass die Gräfin Wildenein sich wieder wohl befinde.

Ce 29 mars (1779).

CCCXII. Madame ma chère fille. La semaine sainte, ma retrai mon âge et les angoisses pour Maximilien me rendent presq rien. On a déjà fait deux incisions à la jambe, et je crai qu'on en fera encore d'autres. Aucune matière, rien q de l'eau putride, et il y a à craindre pour l'os de la jamb On tient actuellement une consulte; je ne doute nullem que Hardegg informera de tout votre mari. A le voir, ce rassure; il est assis sur son canapé, tout habillé, les pl belles couleurs, à ce qu'il dit, ne souffrant pas, et tranquill Dieu lui donne la continuation, je veux bien avoir mes i quiétudes pour rien, mais j'avoue, je suis basse.

Rien de la paix; c'est aussi de ce côté que les chose me déplaisent.

Je vous embrasse.

Ce 5 d'avril (1779).

CCCXIII. Madame ma chère fille. J'avoue, le secret qu'on m' fait d'un événement qui n'était que tout ce qui pouvait m faire plaisir[1]), m'a d'autant été plus sensible par la comp raison, comme je ne pourrais me rassurer en cas d'un acc dent fâcheux, chute ou autre, et par là toute tranquilli bannie de mon cœur, ne pouvant plus y compter. L'eff que cela procure, est qu'on doit en charger d'autres pa devoir de ce qu'on attendait par tendresse et confiance filial Il faudra un peu de temps pour guérir cette plaie, mais j

[1]) Vergl. II. 187, Anm. 1.

ne suis pas capable de rancune et ne vous en toucherai plus rien, comptant que vous ne me donnerez plus de sujet de m'en souvenir.

Votre beau-frère est toujours de même, et la paix n'avance non plus, ce qui me désole. Nous avons un chaud comme en juin, beaucoup de malades. Les affaires dans la semaine sainte se sont beaucoup accumulées; je vous embrasse.

Ce 12 d'avril (1779).

Madame ma chère fille. Mon fils me mande que vous avez soutenu très-bien les grandes et consolantes cérémonies de la semaine sainte, mais sans lavement des pieds, dont je suis contente qu'on ne l'a tenté. Ce n'est nullement une position pour une dame grosse, et sur ce point de précaution j'avais toute ma confiance dans les soins de mon fils. CCCXIV.

Vous me parlez d'un voyage à Mantoue; j'espère que Borsieri et l'accoucheur iront avec, et que ce voyage se fera tout à votre commodité. Vous souhaitez de prendre votre aînée avec; rien de si naturel, surtout Madame sa grand'-mère souhaitant de la voir. Mais je vous avoue, je ne suis pas entièrement de cet avis. C'est le premier voyage et changement d'air, que ce cher enfant fera. Mantoue n'est pas un endroit qui rassure; mais ce qui me fait le plus de réflexions, c'est qu'il n'y a pas encore une année que l'inoculation a été faite, et ordinairement dans son courant les enfants ou font une maladie ou prennent la rougeole ou autre ébullition. J'avoue, je ne saurais être tranquille, tant pour ce précieux gage que pour vous autres. Quelle épouvante, si cet enfant prenait une maladie!

Vous avez voulu savoir mon sentiment, je vous le di avec cette sincérité et tendresse que je vous porte. Si elle ne venait que pour peu de jours, deux ou trois, pour vo sa grand'-mère, mais un séjour de quelques semaines, j'avou me paraît doublement hasardé, surtout dans votre situatio

Je suis inquiète pour la reine de France, qui a la ro geole et en a été assez incommodée d'un mal de gorge, ava qu'elle est sortie. Ma pauvre reine de Naples a été aus incommodée par l'épouvante, d'être sur le point de perdr sa seconde fille par la même scarlatine, dont elle a perdu son fils, duquel elle ne peut se consoler.

Maximilien va très-doucement, à ce qu'on dit, mieux, mais il console à le voir, cette patience, cette tranquillité, cette bonne humeur qui ne le quitte dans aucune occasion. Pas un mot d'impatience ou d'ennui, il s'occupe, il lit, grande ressource, il fait musique, entend sa messe tous les jours, fait conversation, et passe ainsi les vingt-quatre heures, à dormir huit à neuf, le reste en philosophe, mais chrétien. Je ne peux assez remercier Dieu de me procurer une telle consolation, et je dois dire, l'admirer. J'avoue, moi-même, je ne me croirais pas assez forte à me conduire ainsi. Toutes les trois heures médecines et décoctions, point de café ou autre déjeuner, point de souper du tout. Son dîner consiste dans une petite portion de soupe, un plat de légumes, dessus deux *Briesel* ou deux foies de poulet et un poulet rôti, rien d'autre depuis quatre semaines, un peu de Tokay à la fin. Connaissant l'amitié que vous avez pour ce cher beau-frère, j'entre dans ce détail, pour partager avec vous ma consolation.

L'Elisabeth a perdu sa voix depuis lundi de Pâques, son agitation fait qu'elle en aura encore pour quelques jours.

Rien de Teschen. Je vous avoue, mon cœur commence à trembler. Voilà un second incendie à Braunau, comme

celui de Jägerndorf. Ce ne sont plus les souverains qui se font la guerre, mais on la fait au pays, aux paysans, comme des Tartares. Les Turcs et Russes ont fait mieux leur paix et l'ont signée depuis le 21 mars.

Je vous embrasse.

Ce 15 d'avril (1779).

Madame ma chère fille. Il n'y a que treize heures, que j'ai écrit à votre cher mari par le courrier, étant le jour aujourd'hui que je lui écris toujours. J'ai préféré de vous répondre sur vos deux dernières lettres, en vous assurant que ma tendresse ne saurait diminuer pour vous, ni être capable d'aucune rancune. Mais il me faudra un peu de temps pour que cette confiance, que j'avais sans réserve, se rétablisse. Vous ne me donnerez plus de sujet, et je me trouve très-portée de vous assurer, que je ne vous laisserai rien à désirer, et que je n'en parlerai pas et tâcherai de ne m'en pas même souvenir, vous embrassant tendrement. CCCXV.

Ce 19 d'avril (1779).

Madame ma chère fille. Je vous annonce la paix, Dieu en soit loué. Comme elle n'est qu'arrangée et pas signée, je ne voudrais pas qu'on le sût par moi. Aux conférences de Teschen nous sommes d'accord, reste à voir si le roi le sera. Je ne saurais presqu'en douter, mais avec lui il faut aller bride en main. Nous avons à nous louer beaucoup des CCCXVI.

ministres médiateurs, de Breteuil et Repnin, qui ont bien travaillé à finir la besogne.

On a fait encore deux incisions à Maximilien; il me paraît qu'il s'en trouve assez bien, mais il fait pitié.

Je n'espère pas que la marche de la petite aura des mauvaises suites. N'ayant rien aux jambes, il faudra seulement prendre bien garde, qu'elle ne se jette pas plus d'un côté que de l'autre, et pas sur un pied, et qu'elle tienne, même assise, les jambes également.

Je suis bien charmée que le séjour de Monza vous a fait tant de plaisir, et que vous ne danserez pas au bal.

Les nouvelles arrivées de Teschen m'ont occupée tellement, qu'il est dix heures du soir. Je vous embrasse.

Aujourd'hui s'est mariée, à mon grand regret, la Dunand[1].

Je vous envoie cette belle galanterie à mettre aux montres.

Ce 26 avril (1779).

CCCXVII. Madame ma chère fille. Grâce à Dieu, je jouis de plus de liberté, espérant d'une semaine à l'autre la signature de la paix. Mais tout est conjuré à me faire languir et me faire racheter cher ce grand bien.

J'ai pris aujourd'hui médecine, dont je me porte bien le soir. L'empereur a été travaillé beaucoup des hémorrhoïdes, sans avoir de fièvre ou mauvais symptômes, mais cela rend triste et inquiet; il est mieux, mais pas entièrement guéri. Le pauvre Maximilien est toujours de même.

---

[1]) Die Kammerdienerin Magdalena Dunant selbst war es, welche sich am 19. April 1779 verheiratete. Hienach ist die Anm. 3, Bd. II. S. 172 zu berichtigen.

Celle-ci vous trouvera à Mantoue; pour combien de »s comptez-vous y rester? Le temps s'est changé depuis : jours, il fait même froid.

Je vous embrasse tous deux et vous assure de toute :endresse.

Ce 3 mai (1779).

Madame ma chère fille. Quoiqu'il a plu de temps en CCCXVIII.
s depuis le 25, c'était plutôt d'orage, et n'a pas seulement hé la poussière qui est terrible, et la chaleur de même.

J'ai répondu la poste passée à votre cher mari sur le ge de Mantoue, comptant que mes lettres étaient en nun entre vous comme à Florence et Presbourg. Celle-ci trouvera à Mantoue; je souhaite que la chaleur ne con- comme elle commence. Je la sens d'autant plus, que is encore ici en ville autant pour les affaires que pour de Maximilien, qui a encore pris médecine aujourd'hui, i commence à se plaindre furieusement de l'autre jambe. »ue, cela me remet dans les plus grandes inquiétudes, ant plus qu'on fait à cette heure des contes, que c'est ncien mal, ce qui m'inquièterait d'autant plus, et je pré- une longueur terrible de tout cela; Dieu veuille encore heureuse fin.

Je n'ai su que depuis samedi, qu'il y a un nouveau général né à Milan. On l'a offert à Lobkowitz [1]), qui ne pouvait epter à cause des dépenses. Harrach en peut fournir,

---

[1]) Der Bd. I. S. 4 zuerst erwähnte Fürst Joseph Lobkowitz. Er war ahre 1779 General der Cavallerie und starb 1802 als Feldmarschall.

et le nom sera, je crois, agréable à Milan, et la famille distinguée par la cour.

J'espère d'apprendre bientôt, que le rhume de votre mari soit fini. Nous attendons à tout moment la signature de la paix pour tenir le *Te Deum*. Tout va lentement, il y a trop d'intérêts impliqués.

Je vous embrasse tous deux.

Ce 10 mai (1779).

CCCXIX. Madame ma chère fille. C'est aujourd'hui que vous comptiez de faire votre voyage à Mantoue. Si vous avez eu le même chaud, combien en aurez-vous été incommodée! Il est neuf heures, je suis à la fenêtre à écrire, et si les chaleurs augmenteront à proportion, je ne sais ce que nous deviendrons; toute l'herbe est brûlée, de même la récolte menacée. Les insectes sont en grand nombre, gâtent les arbres et les fruits, et les maladies ne sont pas moindres. Il paraît que ces misères font acheter cher la paix, qui n'est pas encore signée, et par là le *Te Deum* arrêté et notre sortie à Laxenbourg ou Schönbrunn, et les dépenses énormes continuées encore bien malgré nous.

Grâce à Dieu, Maximilien sort, mais sans pouvoir mettre les pieds à terre, mais au moins pour prendre l'air, mais je ne suis nullement rassurée encore. Je suis bien aise que le rhume de votre cher mari soit passé; gare les grandes chaleurs et fêtes à Mantoue. Ma fille de Parme avait grande envie de venir vous voir; je suis bien aise, si elle a cette satisfaction, si cela ne vous dérange. Je vous embrasse.

Ce 13 mai (1779).

Madame ma chère fille. Je vous écris à la place de mon fils, comptant le faire plus au long demain par le courier. J'attends avec empressement les premières nouvelles de Mantoue, et vous remercie de vos bons souhaits et la charmante lettre de la chère Thérèse, qui est merveilleuse pour son âge, et vous avez bien raison, qu'une ligne de sa propre diction vaut mieux qu'une feuille de compliments. Je vous prie, qu'on ne la surcharge de leçons; tout ce que les enfants apprennent si jeunes, n'est que de mémoire — le jugement n'étant pas encore formé — et s'oublie si facilement qu'ils l'apprennent. Il n'y a que le catéchisme et la lecture spirituelle, qu'on ne peut leur apprendre trop tôt, et les faire pratiquer avec respect et exactitude, surtout dans le siècle présent. Devenant plus grands, les exemples manquent, les discours pernicieux et lectures mauvaises renversent ou suspendent pour un temps les bonnes instructions et coutumes de leur jeunesse. Ils reviennent au moins plus facilement, si on les tient exactement et avec affection à ce devoir dès leur tendre jeunesse. Jamais de punition, en leur ordonnant des prières, mais jamais sous quelque prétexte leur relâcher les prières du matin et du soir, avant et après le dîner, et l'*angelus*. Je sais que ces trois dernières ne sont plus de mode, mais dans notre maison et auprès de chaque vrai chrétien elles doivent l'être, pour se mettre dans la présence de Dieu, en le remerciant ou le priant, et comme nous sommes au-dessus du vulgaire et même obligés à tenir par notre exemple les autres à leur devoir, nous en sommes doublement coupables, en les omettant, ou d'être honteux de porter le nom chrétien et celui de nos ancêtres, en le professant publiquement. CCCXX.

Je vous enverrai un petit livre que la reine de Naples a fait faire pour ses enfants, que je trouve très-bien, et qu'elle change à mesure qu'ils deviennent plus grands. Ce n'est pas exigé trop, qu'en vingt-quatre heures on donne une pour son âme, mais malheureusement on n'en donne pas autant dans une semaine. Peut-on se flatter après de faire son salut, en perdant ce temps si précieux, je ne veux pas même dire vicieusement, mais inutilement et en frivolité? Il n'y a donc aucun âge trop tendre pour les faire aimer, respecter et exercer les devoirs de la religion, sans les en surcharger, et toutes les autres sciences seront plus faciles et plus solides pour eux, si leur fond est formé par l'amour et la crainte de Dieu et sa sainte loi. L'obéissance se formera de soi-même, qui est l'unique grand objet depuis trois ans jusqu'à seize, et qui les rendra heureux, autant que cela se peut dans ce monde.

Je ne suis donc nullement du sentiment, qu'on ne doit informer dès leur tendre jeunesse la religion et ses devoirs aux enfants. Il faut les leur montrer d'exemple, et les faire aimer et désirer d'eux comme l'unique objet de leur bonheur, et ne pas entrer en tant de questions qu'à peine ils comprennent à seize ans. Il faut par l'exemple et la coutume les leur rendre chers et nécessaires.

Attribuez à ma tendresse cette longue digression. Je vous aime trop pour pouvoir être indifférente sur un point si essentiel, et que je vois négligé de votre mari, qui a pourtant reçu tout autres informations. C'est ce qui me fait trembler pour l'avenir, et vous n'y sauriez trop prévenir chez les enfants cette indifférence aux devoirs de la religion, et représenter avec votre façon unique et tendre, qu'on mette plus d'exactitude et ordre et exemple à ses devoirs, unique moyen de faire son salut et même être heureux dans ce

nde. Sans vrai fond de religion on n'est rien, et toutes vertus morales ne tiennent à la longue.

J'ai reçu la visite ce matin du cher Maximilien, plus ɛeux que jamais; c'est à cette heure la jambe gauche. eu toutes les peines à retenir mes larmes; à son âge, avec ; de patience et de fermeté, cela est touchant et édifiant.

Nous avons reçu hier au soir une estafette de Teschen. a voulu publier aujourd'hui la paix. Il n'y avait qu'une le question entre le duc de Deux-Ponts et l'électeur Palatin, arrêtait; reste à savoir si cela aura été surmonté.

La chaleur et la sécheresse sont extrêmes ici. A cause *Te Deum* je suis restée en ville, on souffre doublement. vous recommande le ménagement dans cet état où vous s; la perspective du 15 octobre me fait bien augurer. Adieu.

Ce 17 mai (1779).

Madame ma chère fille. Je suis toute rassurée sur les ıvelles du 10, et il me paraît que Borsieri va très-sage-nt. Voilà à cette heure les mauvais jours que, j'espère, ıs passerons bien avec l'aide de Dieu, quoique je crains 'elle en aura beaucoup. Je suis toute flattée que je me s rencontrée avec Borsieri de ne pas vous défendre de r la malade, mais pas la soigner ou s'arrêter trop long-ıps dans la chambre, surtout si la supuration la défigurera. l'arrivée de celle-ci vous serez entièrement rassurée, et je ıs en fais à tous deux bien mon compliment. CCCXXI.

Nous aurons le *Te Deum* dimanche; nous irons huit jours rès à Laxenbourg pour trois semaines. Cobenzl et Bre-ıil sont arrivés; tout est fini, et par galanterie pour moi

le roi a fait évacuer Braunau, Troppau et Jägerndo
la paix signée, mais pas publiée.

La chaleur est excessive en ville, mais elle se
pire à Laxenbourg. J'espère que le mois de juin s
vieux, autrement nous dessécherons.

Mes compliments à votre cher mari; je vous en

Ce 24 mai (1

CCCXII. Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que notr
petite a passé si heureusement cette vilaine maladie,
encore avant votre départ. Vos inquiétudes aurai
cruelles de si loin, et revenir tout de suite dans ce
tation, n'aurait nullement convenu. Je vous avoue, p
ce voyage a été retardé, et plus il m'inquiète pour les
chaleurs et le mauvais air. Vos malaises me font a
peu penser, justement au cinquième mois, où l'enfa
mence à grandir; c'est un des plus mauvais de la gr
où on devrait faire le moins de mouvement. Outre
fêtes et spectacles, qui dureront bien avant dans la
fatigues et échauffements, et connaissant votre mari
jamais de modération, et qui a gagné à peu près
même temps sa maladie. Tout cela et la Thérèse a
fait passer des moments d'inquiétude, mais je sera
aise d'en être quitte pour la peur.

Nous avons ici ce comte Lucchesini, fils de la
maîtresse[1]) de Madame votre mère, qui me plaît be

[1]) Die Marchesa Maria Catterina Montecatini-Lucchesini
21. Juni 1761 mit einem vom 1. Mai desselben Jahres beginne
halte von dreihundert Lire monatlich zur ersten Hofdame der P

et n'a pas l'air italien; ne vous en déplaise. Mais nous avons une autre ici, qui ne me déplaît pas du tout, et que je trouve jolie; c'est l'ambassadrice de Venise[1]). On dit qu'elle a été élevée à Modène, et que vous la connaissez. Je la verrai un peu plus à Laxenbourg, mais son début a été très-bien, mais je doute qu'elle sera édifiée de notre politesse pour les étrangers.

Maximilien est un peu mieux, mais c'est peu de chose. La chaleur et sécheresse sont de nouveau revenues. Nous comptons nous rendre à Laxenbourg le 30 pour y rester le mois de juin. Le séjour de Schönbrunn ne sera pas long cette année. Je vous embrasse tendrement.

Je ne sais qu'elle confusion règne dans les postes et mes lettres, mais je n'ai manqué aucune poste à vous écrire, et le dernier jeudi à vous à la place de votre mari, puisque je lui ai écrit par le courrier.

Maria Theresia Cibo, Erbprinzessin von Modena ernannt worden. Ihr Gemal, der Marchese Francesco Lucchesini, der als Kammerherr und später als erster Stallmeister am modenesischen Hofe angestellt gewesen und Ende Mai 1768 vom Dienste zurückgetreten war, starb im Juni 1770, sie selbst aber am 2. November 1787 in den Bädern von Lucca, wohin sie sich zur Wiederherstellung ihrer erschütterten Gesundheit zurückgezogen hatte. Das königliche Staatsarchiv zu Modena, dessen Direction ich diese Auskünfte verdanke, verwahrt noch heute eine Anzahl von Briefen der Marchesa Lucchesini.

[1]) Die Gemalin des damaligen venetianischen Botschafters in Wien, Nicolò Foscarini, war die ihm am 3. Juni 1766 angetraute Andrianna Barbaro, Tochter des verstorbenen Ermolao Barbaro und seiner Gemalin Cecilia, gebornen Emo. Gefällige Auskunft des königlichen Staatsarchives in Venedig.

Ce 29 mai (1779).

CCCXXIII. Madame ma chère fille. Pour ne pas manquer un j
de poste, car je n'en manque jamais, et vous me marquer
si les lettres qui ont manqué il y a huit jours, ne vous s
arrivées depuis, — je vous écris ces lignes, en vous anno
çant la réception de la vôtre de Mantoue, et, grâce à Dieu, e
bonne santé. Je suis entièrement satisfaite sur la façon do
vous élevez notre chère Thérèse. Le seul point d'aller
la messe les dimanches et fêtes, me paraît devoir s'ajoute
ayant passé les cinq ans, et ayant tant d'esprit. Les im
pressions à cet âge sont plus grandes, et je vous enverr
le livre de Naples par la première poste. Je vous embrass

Ce 29 mai (1779).

CCCXXIV. Madame ma chère fille. Spech vous portera un paque
pour notre chère petite Léopoldine, un cœur pour l'Aya
de laquelle vous me paraissez contente, et une tabatière pou
Borsieri. Pour les femmes et autres, je vous prie de leu
faire des petits présents en argent ou nippes à mon compte
comme à l'inoculation de la Thérèse, et de m'envoyer la liste

Dieu soit loué que cela est passé si heureusement. O
m'appelle pour le chapelet, et nous partons après tout d
suite pour Laxenbourg. Il fait froid, mauvais temps, mai
ne pleut pas.

Je vous embrasse.

Ce 7 juin (1779).

Madame ma chère fille. Je suis bien fâchée de l'in- CCCXXV.
uiétude que vous cause la petite Thérèse; j'espère en Dieu ue cela n'aura des suites. Il n'y a que l'air de Mantoue, lans cette saison surtout, qui augmente mes craintes. Je 'aurais renvoyée plutôt à Milan à petites journées, couchée lans la voiture, avec le médecin, que de faire venir l'Aya t Borsieri. Voilà encore la petite à peine relevée de la petite-vérole, sans médecin et l'Aya, et après une maladie pareille il faut être alerte. Pourvu que vous ne vous en ressentiez; cela est le grand point, mais je ne saurais m'en flatter, et ce pauvre enfant doit s'en ressentir et la mère aussi. Que je serai aise de vous savoir de retour à Milan et ne recevoir aucune estafette. Maximilien nous a rejoint ici ce matin, cela m'a fait grand plaisir. Je vous embrasse.

Ce 14 juin (1779).

Madame ma chère fille. J'ai aujourd'hui l'expédition CCCXXVI.
du courrier en Italie, et la vie qu'on mène ici, est très-remplie, surtout pour une *vecchierella* comme moi. Celle-ci vous trouvera à Milan, et je suis impatiente de vous y savoir. Grâce à Dieu que Thérèse est rétablie; je lui crois l'estomac mauvais, cela dérange d'abord un si petit corps. Je suis impatiente de savoir, comme vous avez trouvé l'Infante; elle se plaint beaucoup de maux de tête; les fluxions sont mauvaises cette année.

Nous sommes dans des inquiétudes ici pour le duc d'Arenberg, qui a une fièvre continue avec un peu de crache-

ment de sang; j'en serais bien fâchée de le perdre, sa mère étant une si digne femme, et son épouse une bien jolie et gentille petite femme[1]).

Maximilien se remet peu à peu. On m'appelle, je vous embrasse.

Ce 21 juin (1779).

CCCXXVII. Madame ma chère fille. La poste du 14 m'annonce votre départ de Mantoue, ce qui est pour moi un vrai soulagement, de vous savoir partie de cet endroit, et que la Thérèse est remise à pouvoir soutenir le voyage de quatre jours. Nous avons depuis deux jours des vents et peu de pluie, mais il faut qu'il a grêlé quelque part, car nous avons vraiment froid; nous comptons aussi nous tenir bien au logis.

Il y a encore tous les jours des troupes qui passent, et cela sera jusqu'au 28, alors seulement cela se décidera pour notre séjour. Les tremblements de terre à Bologne ne sont pas agréables et bien près. J'espère que vous aurez trouvé notre cher duc et la petite en bonne santé. Je vous embrasse tous deux.

---

[1]) Ludwig Herzog von Arenberg, 1750 geboren und seit 1773 mit Louise Gräfin von Lauragais vermählt. Seine Mutter, die Witwe des Bd. II. S. 136 erwähnten Herzogs Carl von Arenberg hiess gleichfalls Louise und war als einzige Tochter die Erbin des Grafen Engelbert von der Marck.

Ce 28 juin (1779).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que vous êtes arrivée à Milan. Mon cœur et ma raison ont été bien d'accord cette fois à craindre cette inutile course à Mantoue; j'attends les nouvelles du premier courrier avec impatience, pour me rassurer sur les suites. J'ai oublié la dernière fois de vous répondre pour les bagatelles à donner aux femmes de la Léopoldine. Si vous voulez donner cent cinquante florins à chaque *Kammerfrau*, cent florins à chaque *Kammerdienerin* et quatre-vingts florins à chaque fille de garderobe. Je vous dis la somme, puisque vous l'avez souhaité, mais vous pouvez ajouter ou retrancher ce que vous trouverez de plus convenable. CCCXXVIII.

Nous sommes encore à Laxenbourg par un temps assez changeant. Avant-hier matin nous avons eu un terrible spectacle à neuf heures du matin. Plus de cent mille patrons de canon, chargés à six et douze livres, sont sautés en l'air, à la ligne de Nussdorf, à la tour où on travaillait. On ignora la raison; tous les vingt-un artilleurs et ceux qui les aident, avec la douane, les douaniers et le piquet sont sautés en l'air, plus de trente-huit personnes, mais il manque encore bien d'autres, et des blessés plus de deux cents, dont peu en reviendront. Toutes les maisons et jardins attenants ont été rasés, beaucoup de dommage à Döbling, mais le plus à Währing, où les boulets sont tombés; point de fenêtre entière, beaucoup de dommage. Vous ne croirez qu'au bourg, mais surtout au manège et à la bibliothèque les fenêtres étaient cassées et enfoncées. Tant de malheureux et tant de perte est bien affligeant. L'empereur a sauvé encore plusieurs qui étaient comblés par les ruines. Il était justement en chemin pour aller en ville, quand il a vu ce malheur qu'il

a d'abord jugé grand, et y est allé tant que les chevaux pouvaient; tout était passé pour le danger, car tout cela est sauté ensemble par un seul coup. Dans ce grand malheur le bon Dieu a eu pitié des gens, que le vent a porté vers Döbling, non sur le faubourg, et que le feu n'a pas pris, mais il y a une désolation qui fait grande peine.

Grâce à Dieu, Maximilien va mieux, mais la jambe n'est pourtant pas fermée. Je vous embrasse.

Ce 5 juillet (1779).

CCCXXIX. Madame ma chère fille. C'est ici bien difficile de trouver des moments entre les affaires, audiences et sorties, et je ne suis guère expéditive et ne puis me dépêcher. Tout me coûte, mes bras, mes genoux, mes yeux, tout va en décadence. Nous avons des heures chaudes et froides, on ne peut dire des journées; il y a des orages qui sont mêlés de la grêle, et qui rendent si froid. Grâce à Dieu, nous n'avons eu des forts jusqu'à cette heure.

Les suites du malheur, arrivé au magasin de poudre, sont très-affligeantes et ont rendu bien des gens misérables. Voilà six heures qui sonnent, je dois me rendre à la salle, je n'ai que le moment de vous embrasser tendrement.

Ce 12 juillet (1779).

CCCXXX. Madame ma chère fille. Les lettres du 3 me rassurent sur la santé de la Thérèse, qui n'a pas manqué d'être assez

incommodée depuis deux mois; les voyages avant dix ans sont toujours hasardés, surtout dans la saison et après l'inoculation. Vous voyez les suites d'une petite-vérole avec ses glandes; cette vilaine maladie laisse toujours des restes dans le sang, il faut toujours s'en garder quelque temps. Vous me dites que vous mangez plus qu'à l'ordinaire; j'en serais charmée; ce que vous mangez ordinairement, est peu de chose, et je voudrais un gros et sain François.

Nous sommes encore ici jusqu'à la fin du mois, le temps nous favorise, faisant tout alentour de nous des orages qui rafraîchissent et nous laissent pourtant sortir tous les soirs après le chapelet à six heures. Nous avons tous les soirs spectacle hors les lundis et vendredis; on joue à la salle, où on a une musique. Madame Paswiz[1]) et Wurm[2]) se sont distingués sur le clavecin et la Clary[3]) en chantant.

Maximilien, qui est des nôtres et marche passablement, a dû essayer encore deux incisions à la première jambe qui ne se fermait jamais, nonobstant les vanteries du chirurgien. Il dit que ce n'est rien, mais d'avoir une jambe avec six incisions qu'on brûle tous les jours avec la pierre infernale, d'où sort matière et sang, je ne saurais convenir guérie. L'autre reste aussi avec son enflure; on dit que cela sera long, il l'est déjà. J'avoue, je n'ai guère de confiance dans ces Mes-

---

[1]) Offenbar Bassewitz, doch kann ich nichts darüber finden, welche Dame dieses Namens damals in Wien anwesend war.

[2]) Vielleicht der damalige Reichshofrath Graf Joseph Wrbna, 1738 geboren, oder auch dessen Gemalin Marianne, Tochter des Fürsten Heinrich Auersperg, 1743 geboren und 1760 vermält.

[3]) Wohl die Gemalin des damaligen Grafen, späteren Fürsten Johann Clary, Christine, älteste Tochter des Fürsten Carl de Ligne. 1757 geboren und 1775 vermält, starb sie 1830 als Witwe.

sieurs, et j'en suis vraiment en peine, ne fût-ce que la longueur de cet état et la patience de mon fils.

On m'appelle pour le chapelet, je suis toujours toute à vous.

Ce 15 juillet (1779).

CCCXXXI. Madame ma chère fille. Ayant écrit hier soir à votre cher mari, je profite de changer le jeudi en vous écrivant. Nous avons des pluies et orages, qui rendent ce mois bien froid; on dit que nous sommes encore mieux qu'en empire. Grâce à Dieu que vos chères filles sont mieux; les glandes après la petite-vérole, je ne les aime pas. S'il fait bien chaud, laissez la petite bien au soleil, pour fondre ses humeurs.

Je suis consolée de vous savoir bien, et que vous vous nourrissez plus. Il est étonnant que notre ami commun à son âge fait des courses la nuit après l'opéra, mais je suis fâchée que vous le trouvez diminuer, ayant beaucoup de confiance dans votre coup d'œil. Vous étiez la première qui m'avez marqué que Ferdinand diminuait, tandis que tout le monde assurait le contraire. Je ne suis nullement contente de la jambe de votre beau-frère, cela traîne, et je ne vois pas d'entière guérison. Cinq heures sonnent, nous avons la bénédiction et de là on sort; je vous embrasse à la hâte.

Ce 19 juillet (1779).

Madame ma chère fille. Nous venons de recevoir la nouvelle de la nomination de Hrzan, qui a un peu traîné, et que vous verrez dans le courant d'août à Milan, comptant venir ici. Je me fais un vrai plaisir de le voir. CCCXXXII.

Notre séjour ici[1]) a été fixé enfin au 29, où j'entrerai le matin en ville pour faire les noces de la Trauttmansdorff[2]), et je me rendrai à dîner à Schönbrunn, qui me paraîtra d'autant plus solitaire, commençant le mois d'août, si fatal à moi. L'empereur compte nous quitter aussi; tout correspondra à la tristesse, et le pauvre Schönbrunn doit porter la peine.

Les lettres par la poste ne me font nul plaisir, voyant de temps en temps incommodée la Thérèse. Maximilien ne me rassure non plus; la plaie reste toujours de même, ce qu'on nomme *schwammig*. J'avoue, je n'ai plus de confiance et voudrais bien l'envoyer aux Pays-Bas, où on sait mieux guérir ces maux. Il faut voir jusqu'en septembre; sa patience et sa fermeté ne se démentent pas. La Marie est aussi incommodée, sans rester au logis; elle doit prendre les eaux de Spaa et compte nous quitter d'ici. Nous avons une petite espérance de douze jours de la reine de France, nouvelle bien intéressante, si elle se soutient, comme je l'espère.

Nous aurons encore ces derniers jours deux ou trois fois comédies françaises, jouées des dames et cavaliers; je leur sais bien bon gré de se prêter à nous amuser; il y a la jeune

---

[1]) In Laxenburg.

[2]) Das Kammerfräulein der Kaiserin, Renate Gräfin Trauttmansdorff vermälte sich, schon 38 Jahre zählend, mit dem nur um zwei Jahre älteren Grafen Franz Kinsky, der sich später als Director der Militärakademie zu Wiener-Neustadt so grosse Verdienste erwarb.

Arenberg qui est non-seulement jolie, mais très-aimable. Ils vont nous quitter; lui, qui est aveugle [1]), fait pitié, mais plein d'esprit. Ses yeux n'ont rien qui frappe, il les tient ouverts, ne fait point de grimace, mange très-proprement, joue le *tric-trac* fort bien; moi-même j'ai joué avec lui, et il m'a gagné et m'a relevé une école. Il est gai entre le monde, mais triste dans son particulier.

Nous voilà depuis trois jours au beau temps, mais beaucoup de vent; il ne peut plus gâter la chasse, n'ayant plus d'oiseau pour voler, étant en mue. Il ne nous reste que la chasse du lièvre, dont nos Messieurs s'en donnent en courant de toutes leurs forces.

Il est cinq heures, c'est le chapelet et de là à la chasse, je vous embrasse.

Ce 26 juillet (1779).

CCCXXXIII. Madame ma chère fille. Nous finissons notre séjour avec éclat; cette nuit il y avait bal jusqu'à quatre heures: la cour s'est retirée à une heure, et moi et la Marianne à onze. Aujourd'hui il y aura chasse et opéra buffa, demain chasse le matin et chasse le soir, et comédie. Le temps nous favorise, des orages de loin rafraîchissent, et après-demain les noces de la Trauttmansdorff et d'une femme de chambre de la Marianne [2]) nous ramènent en ville et de là à dîner à Schönbrunn, où je continuerai à voir du monde au jardin

[1]) Herzog Ludwig von Arenberg hatte durch einen unglücklichen Schuss auf der Jagd beide Augen verloren.

[2]) Victoria Reichart.

s mardis et vendredis un instant. Je doute que le monde ntinue à venir, mais alors on pourra se décider sur l'hiver; cette heure peu de monde est en ville, tous sont sur leurs rres.

Je suis enchantée que l'air de la campagne vous fait ı bien, de même à vos chères filles, car j'avoue, je ne suis ıs contente de la santé de toutes les deux et je crains que la ne rejaillisse sur le troisième.

Le prince Albani a écrit ici, qu'il souhaiterait faire une urte absence pour voir ses parents; rien de si juste, si vous ı êtes d'accord. Koch vient d'arriver, tout misérable, et a pas pu venir nous voir; je me fais un plaisir de lui ırler de vous. Je vous embrasse.

Schönbrunn, ce 2 d'août (1779).

Madame ma chère fille. J'ai pris médecine aujourd'hui CCCXXXIV. ır précaution et pour éloigner la saignée; je m'en trouve ès-bien et bien consolée que vous et vos chers enfants se rtent bien. Vous m'avez écrit, il y a quinze jours, pour rrangement des femmes chez les deux petits; j'avoue, de sser servir une *Kammerfrau* deux et les changer, me paraît t, d'autant plus que la Müller est vieille et infirme, et e tout dépend d'une bonne *Kammerfrau* dans ce bas âge.

Tout le reste de l'arrangement — vous devant mieux nnaître les gens là-bas — me paraît bon. Je vous prie ur la première occasion de prendre la Woller et pour fille garderobe une Latour, très-brave fille; ces deux ont la omesse de moi depuis longtemps, et j'espère que vous en riez contente.

Maximilien n'est rien moins que mieux. On lui a fait encore deux incisions depuis que nous sommes ici; je n'y comprends rien et ma confiance est mince.

Il m'a paru à mon retour de Laxenbourg tout fort triste ici; le temps a été aussi mauvais. La pauvre Linden est très-mal ici, nous la perdrons bien cet été, mais la Wildenstein et Saurau sont bien. La Vasquez est bien malingre depuis cet hiver, elle prend de nouveau des bains. Nous voyons du monde mardi et vendredi le soir, on se promène, on joue, et les eaux jouent à la grotte et à la ruine. Il faut voir, si à la continuation le monde s'y trouvera toujours ici; il n'y a que la nouveauté qui attire, mais rien ne se soutient.

Il est dix heures du soir, je dois me presser et mon bras ne veut non plus se prêter à plus. Je vous embrasse tendrement.

Ce 6 d'août (1779).

CCCXXXV. Madame ma chère fille. Je pars d'ici en trois heures pour retourner à mes travaux qui commencent à me peser beaucoup. Le séjour d'ici m'a bien occupée de vous autres, et le chemin à mon retour le fera encore plus, étant le même, où vous avez changé vous deux pour venir avec moi en voiture. Espérant que vous avez vu dès lors, combien votre bonheur et agrément m'est cher, et combien je mérite votre confiance, les choses n'ont pas changé depuis, et vous pouvez toujours compter sur une tendre mère, comme je compte sur votre attachement, mes chers enfants.

Je n'ai pas encore reçu la poste, étant ici, puisqu'on sait que je suis de retour à midi, mais votre dernière me

t une question pour la Confalonieri, qui dépend uniquement votre bon plaisir et convenance. C'est le bon des dames iriées, que chacune peut servir où et comme on veut. Je suis pas en peine du choix que vous ferez; je souhaiterais ux en cas de maladie. Il est vrai que vous en pouvez re venir et n'êtes pas dans le même cas qu'était la Marie ec la Batthyany.

Vous m'avez bien rassurée par votre longue lettre sur te incommode fluxion. Je vous prie, ne vous exposez pas, is être mieux habillée ou couverte, à l'humidité qui, comme is êtes délicate et avez les nerfs sensibles, exige plus ménagement. Je me souviens très-bien d'une fluxion à bouche, que vous avez prise d'abord au commencement votre mariage dans les promenades sur le bastion; depuis les ai prises en aversion, et à cette heure encore plus. vous prie de vous ménager bien en couche, beaucoup repos et transpirer, unique moyen de faire dissoudre ces uleurs rhumatiques, et voulant faire le voyage en hiver, faut être en force. La grand'-duchesse se soutient seule r ce ménagement en couche; elle sait se mettre au-dessus toute réflexion, comme si elle était hors du monde, et rde un régime corporel exact, de dormir neuf et dix ures, d'être beaucoup au lit les premiers quinze jours, et u à peu elle se remet dans son train ordinaire. Je vous e de vous dorloter et de ne penser que creux, sans us occuper. C'est difficile, mais vos nerfs et délicatesse xigent; je vous crois bien plus délicate que la grand'-chesse.

Mes nouvelles de l'empereur et de Maximilien sont nnes, mais pour ce dernier je ne saurais me rassurer en-re. Nous attendons Hrzan. Nous venons de perdre la nden par une terrible maladie et lente mort.

J'ai bien deviné: Léopold me marque la plus grande joie de vous voir chez lui; il attendra l'arrangement de votre mari, mais il me prie que cela ne soit en novembre; c'est justement la saison la plus ingrate, les courtes journées; il ne fait que pleuvoir, aucun amusement ou théâtre, encore moins sociétés, et il me prie de tâcher que vous ne veniez avant Noël. Effectivement cela sera plus convenable, aussi pour le rétablissement de vos couches.

La reine de Naples m'a souvent écrit que, si quelqu'un de la famille veut les venir voir, que cela soit au carnaval ou aux mois de juin et juillet, où ils sont à Naples; tout le reste du temps ils ne sont fixes dix jours et toujours occupés de la chasse, qui n'est à propos ni pour votre mari ni pour vous. Généralement le séjour de Naples je souhaiterais court pour tous les quatre; je m'en expliquerai plus par le courrier. Je ne fermerai celle-ci qu'à mon arrivée à Schönbrunn; en attendant, je vous embrasse tendrement.

Quelle joie n'aurais-je pas de recevoir en six semaines la même nouvelle de Milan; pourvu que vous soyez délivrée heureusement et des bonnes couches, tout sera compensé.

Ce 9 d'août (1779).

CCXXXVI. Madame ma chère fille. Je ne suis nullement contente des coliques que m'annoncent les dernières lettres, et je ne suis rassurée que par la tranquillité que Ferdinand me marque et dont Borsieri assure que cela n'a aucune connexion avec la grossesse. Mais je ne puis me rassurer sur vos souffrances qui, comme la Datel me dit, ne sont pas petites,

je vous prie d'observer si cela ne vous vient, si vous vous fraîchissez trop ou restez le soir exposée à l'humide, ou .r échauffement ou trop de mouvement, car pour faire :cès en mangeant ou buvant, je ne suis pas en peine. Mais vous conjure d'y réfléchir sérieusement et de ne vous :poser. Grâce à Dieu que vos petites vont bien.

Mon pauvre fils est plus incommodé que jamais, et les iirurgiens hors sept jours ont toujours assuré qu'il était en et n'avait rien à l'os, ce qu'ils n'ont reconnu que vingt-ıatre heures avant que l'os est sorti de la jambe. Ils disent cette heure, qu'ils sont bien aises de savoir à quoi ils sont, ais ma confiance est perdue par les fausses assertions du ssé; il me fait grande pitié, et je ne suis pas tranquille r l'avenir. Votre mari aura le détail par Hardegg, et il convient à votre état de vous en occuper; je connais tre tendre amitié, et cela me fait trembler doublement.

Hier nous avons eu un si terrible orage, que j'ai cru que us périrons tous; une grêle, un vent, des coups de tonnerre affreux, *eine* espèce *von Wolkenbruch,* que du côté de ähring, Lerchenfeld, Thury, Lichtenthal bien des maisons nt emportées et des gens qui manquent; à Schönbrunn :s milliers de vitres cassées, tout le fruit abîmé, le jardin ı quelques endroits fortement endommagé. Vous pouvez ›us représenter, qu'il fallait entre cinq et six heures allumer :s bougies, et de la fenêtre on n'a pu distinguer le parterre. ela a duré, le fort, trois quarts d'heure, mais l'orage depuis ıatre heures jusqu'à neuf du soir. J'avoue, c'était le spec-cle le plus triste et affreux; tous les alentours sont endom-ıagés, et on ne peut encore savoir au juste la perte qui sera rande; voilà en six semaines deux grands désastres par le feu t par l'eau. Nous sommes consolés par la paix, mais affligés ›ar ces malheurs; cela m'afflige d'autant plus que les cir-

constances présentes ne permettent pas de soulager les pauvres, comme on devrait et souhaiterait.

Je suis fâchée de n'avoir que des malheurs à vous mander et vous prie d'avoir bien soin de votre santé. La grossesse manquée de la reine de France m'a causé aussi de la peine; ce n'est que de l'Italie, où je trouve de la consolation, et vous embrasse tendrement.

Ce 16 août (1779).

CCCXXXVII. Madame ma chère fille. J'ai écrit deux lettres à votre mari pour le voyage que vous souhaitez tous deux; il n'y a rien contre que la dépense, à laquelle je ne puis contribuer dans les circonstances présentes. Et le seul séjour de Rome exige quelques attentions et arrangements, les deux autres étant en famille et incognito, cela va de soi-même. Mais ma condition *„sine qua non“* est que vous soyez ensemble.

Il serait mieux de n'entreprendre ce voyage, qu'après les fêtes de Noël. Vous embrasserez votre frère à Florence dans ce saint temps, où il n'y a ni théâtre, les plus courts jours et mauvais temps, aucun amusement qu'en famille, car ils n'ont pas aucune société — c'est bien différent de chez vous. En revanche après la nouvelle année les masques commencent tout de suite, et comme vous n'avez aucun temps fixé pour le retour, le carême à Rome serait très-convenable et agréable.

Je vous avoue, la même contrariété m'a persécutée sur ce voyage comme sur le dernier que vous avez fait ensemble ici; on [1]) voulait absolument faire voyager seul votre mari:

[1]) Der Kaiser.

me suis opposée en refusant plutôt à tous deux. Je ne ce qu'on a écrit à votre mari, mais si cela est tel qu'on dit, je ne suis pas édifiée, et voyez par là ma difficile ation.

Votre frère a été encore opéré pour l'onzième fois; il eaucoup souffert et saigné. Je suis bien triste et n'augure de bon; je vous embrasse.

—

Ce 23 d'août (1779).

Madame ma chère fille. Votre mari me mande par la nière poste, qu'il attendait en peu de jours notre réponse le voyage; nous n'avons pas tardé un moment et avons ondu la première ordinaire, pouvant bien vous imaginer npressement, et nous mettant à votre place. Il n'y a que lépense que vous devez bien réfléchir, et que je ne peux is ce moment-ci, où l'état a si grand besoin, faire des gesses particulières, et hors de mes pays. Et l'autre point, nt de voyage seul, mais ensemble. Quand je saurai vos es pour Rome, je vous enverrai les réflexions d'ici. Il t au moins un couple de cavaliers; à votre suite Albani suffit pas seul, de même deux dames, et on ne peut 'ager avec une suite si petite qu'ici. Vous devez être ée et habillée partout, l'incognito ne portant que pour ctérieur et éviter des chicanes, mais le caractère ineffaole des princes royaux doit paraître avec décence partout, plus qu'avec Maximilien et Marie, qui n'a accepté ni fête, dîner, ni souper, ce qui paraîtrait un peu dur à vous tres, si vous vous arrêtez plus que dix ou douze jours. CCCXXXVIII.

Ce que vous me mandez pour les femmes, j'en suis d'accord. Je ne vous aurais nommé la Woller et la Latour, si on ne m'avait assurée de leur habileté. L'extérieur est bon, mais pour une *Kammerfrau* c'est bien plus difficile; je crois effectivement que vous en aurez besoin.

J'ai des nouvelles du 21 d'Olmütz de l'empereur, qui n'ira plus aux salines en Galicie, les pluies ayant tout inondé et rompu les ponts; il gagne par là trois jours de voyage et des chemins affreux, dont je suis bien aise. Je vous embrasse.

Ce 30 d'août (1779).

CCCXXXIX. Madame ma chère fille. Il est neuf heures passées, je dois me presser avec mes lettres. Maximilien va un peu mieux, mais je ne me fie plus. Mais la petite altération que Ferdinand m'annonce, ne me fait pas plaisir; je n'espère pas que c'est une fluxion comme ici, qui vous fait souffrir; dans l'état, où vous êtes, il faut du repos. Je vous prie de vous garder de l'humidité. Il commence depuis deux jours à faire froid les matins et soirs.

Je suis dans l'attente du courrier de Florence et de Hrzan. Je compte aller pour cinq jours à Schlosshof. Dans l'instant je reçois la lettre de votre cher mari à cause du voyage; c'est un plaisir de lui en faire, il sent si vivement. J'attends ses ultérieures idées et vous embrasse.



Ce 13 septembre (1779).

Madame ma chère fille. C'est la Bruckenteiss qui aura CCCXL.
e bonheur de vous remettre celle-ci, avec la petite Dornfeld
ui est un assez joli enfant, et je partage la joie qu'en aura
a mère, puisque vous êtes contente de ses services. On loue
ette fille, quoique la Petsch ne veut en répondre comme de
'autre.

Je suis un peu gâtée par la grand'-duchesse, qui ne aisse rien à désirer dans sa fécondité et heureuse couche. Faites-en de même, ma très-chère fille, c'est ce que je vous souhaite à tous deux et à moi qui vous aime si tendrement. Je vous embrasse.

Ce 13 septembre (1779).

Madame ma chère fille. Voilà la réponse de la Marie; CCCXLI.
nous souhaitons tous, qu'elle ne soit que l'assistante et pas
a vraie marraine. Il fait de nouveau un temps charmant, nais je n'en profiterai pas de quelques jours, ayant eu la naladresse de me laisser tomber sur l'escalier, et grâce encore aux gardes qui devancent: ils m'ont soutenue si bien, que je n'en suis que pour un genou bleu et les doigts du pied un peu écrasés[1]). Il n'y a pas le moindre mal, car je suis sortie, sans m'arrêter, pour assister à la première poste, à Purkersdorf, à la seconde messe du curé. Mais en retournant sentant un peu de douleur, je suis restée chez moi, et cela sera pour quelques jours.

[1]) Vergl. den Brief der Kaiserin an Ferdinand vom 14. September 1779, II. 210, 211.

J'envoie cette lettre à l'adresse de votre cher mari, crainte qu'elle ne vous inquiète, connaissant vos tendres soins, mais je puis vous assurer que ce n'est que par précaution que je reste au logis. Je vous embrasse tous deux.

Ce 20 septembre (1779).

CCCXLII. Madame ma chère fille. J'ai écrit la dernière poste à votre cher mari, que j'approuvais beaucoup votre idée pour les deux *Zutritte*. Je suis bien contente que votre fluxion n'a pas eu une plus longue suite, quoiqu'elle vous a fait souffrir assez. Vous devez conserver toutes vos forces ensemble et ne pas troubler le repos si nécessaire à votre état présent et futur. Je ne saurais vous faire un souhait plus parfait, que d'imiter en tout notre chère grand'-duchesse. Dès le 6 octobre je serai aux écoutes; je commence déjà les prières à cette fin à la fin de ce mois, et pourvu que vous vous portez bien, la fille sera bien-venue.

Je me porte après la saignée très-bien; je ne puis encore sortir de ma chambre à cause de la jambe, mais cela va son train, et j'espère d'en être quitte cette semaine; il n'y a que le genou qui me refuse de m'en servir, et qui est enflé et meurtri. L'os de la jambe, les doigts du pied vont bien. Je vous fais ce détail, connaissant votre cœur; je vous

Ce 27 septembre (1779).

Madame ma chère fille. Celle-ci viendra bien près de os couches; je suis bien aise que vous vous donnez encore u mouvement, mais je vous prie de vous garder de l'hunide du soir; il ne serait convenable que vous preniez un hume ou rhumatisme. Je vous avoue, ce que vous me marquez, que Borsieri est rigide, me rassure beaucoup. L'idée le l'illumination de la salle m'a fait grand plaisir, mais j'en aurai encore plus, quand le petit François Joseph y sera, ou une petite morveuse. Pardonnez cette expression, mais elle sera bien reçue, si elle n'a coûté à sa mère, et que les couches sont bonnes. Je vous embrasse tendrement. CCCXLIII.

Ce 11 octobre (1779).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu, grâce à Dieu, vous voilà heureusement délivrée, c'est le grand point, et outre cela d'un brave garçon, dont je ne me flattais pas, quoique la Datel me le prédisait toujours. L'accouchement était lent et fort, mais pour les suites des couches moins à craindre. Je ne me sens pas de joie, et je partage bien sincèrement la vôtre. Votre cher Ferdinand ne se possède pas; que ne puis-je vous voir avec ces chers enfants! Ferrari le dit fort et beau, il a fait grande diligence. Je vous embrasse tous trois bien tendrement. CCCXLIV.

Ce 14 octobre (1779).

CCCXLV. Madame ma chère fille. Ce serait le jour pour écrire à votre cher mari, mais le faisant ce soir par courrier, je vous adresse celle-ci, les neuf jours étant passés demain, et vous en serez bien aise. Il y a bien de gagné d'oser se mettre proprement, se lever un peu, car je compte absolument que vos couches sont heureuses, peu de fièvre, peu de lait. J'avoue, je me suis flattée qu'une estafette du 7 aurait dû arriver aujourd'hui, mais il n'y en a rien. Quand on souhaite à raison une chose, cela fait doublement ressentir le retard, et moi, qui suis impatiente, d'autant plus.

Le mieux de Maximilien se soutient, j'en suis vraiment consolée, au-dessus de mon attente. La Marie est arrivée ce matin, pour passer la journée de demain avec moi; elle est horriblement hâlée, ayant été à la chasse dix jours à Halbthurn. Elle aura une cicatrice à la main droite, la plaie est presque guérie, qu'elle s'est donnée, en cassant une fenêtre, arrêtant le prince qui bronchait sur des livres dans sa bibliothèque.

Je vous prie, ma chère fille, de faire bien mes plus tendres compliments au duc, votre grand-père. Je ne lui écris pas par discrétion, et je me flatte qu'il est persuadé de mes sentiments pour lui et nos enfants et petits-enfants, qui font le bonheur de nos vieux jours. Je vous embrasse tendrement.

Votre longue lettre du 5 m'a bien touchée.

Ce 18 octobre (1779).

Madame ma chère fille. C'est dans ce moment que je eçois l'estafette du 11. Vous êtes encore incommodée du ait et d'un peu de fièvre; j'espère que cette dernière cessera, votre mari me mandant qu'il ne m'enverra plus d'estafette. Je vous prie, n'oubliez pas le ménagement les six semaines; vos enfants vous coûtent toujours plus qu'à bien d'autres, et vous n'êtes pas forte; il faut un peu engraisser pour le voyage, et je voudrais que vous soyez tout-à-fait remise et ussi bien que la première fois, que vous étiez ici. Vous voyez que je suis un peu coquette avec mes chères belles-illes, que je veux paraissant partout, comme moi je les vois. CCCXLVI.

Je vous prie de dire à votre cher mari, que l'idée pour a princesse Albani me paraît très-bien, mais que je lui en lirai plus jeudi. Voilà la lettre pour le duc et la Melzi. Je vous embrasse tendrement. Voilà encore mes lettres, si vous les trouvez convenables, pour le prince et la princesse et la Melzi.

Ce 21 octobre (1779).

Madame ma chère fille. Quelle consolation de revoir vos chers caractères, et ensuite d'une heureuse couche, mais pas si facile, d'un fils qui se porte bien, et dont la chère maman m'annonce elle-même sa convalescence. Quelle grâce à rendre et prier en même temps, qu'il vous conserve toujours de même. La lettre est presque trop longue, le caractère ne marquait aucune faiblesse, mais je vous prie nonobstant de ne négliger le ménagement. Plus on se porte bien et plus on l'oublie, et quoique ce n'est pas le jour de CCCXLVII.

notre correspondance, je n'ai pu m'empêcher de marquer à vous même tout de suite mon contentement.

Je vous prie de dire à Madame Confalonieri et à Albani, combien je suis contente de leurs rapports, car chaque circonstance, un œuf que vous avez mangé avec goût, était pour moi une fête. Grâce à Dieu, des bonnes nouvelles de vos beaux-frères, et moi, je vous embrasse tendrement.

Ce 25 octobre (1779).

CCCXLVIII. Madame ma chère fille. La vôtre du 15 m'a fait grand plaisir, et je vous remercie de vos bons souhaits; vous les réalisez, en me comblant de satisfaction. Votre cher mari me marque qu'il a eu un peu de tirement des nerfs; je n'en suis pas étonnée; les grandes joies causent les mêmes effets que les chagrins, et il était hors de lui. J'espère d'apprendre que cela n'aura eu des suites.

Vous avez très-bien deviné que je ne suis pas inquiète pour la diète que vous tiendrez en couche, mais tout ce que je crains, c'est que vous prenez trop tôt l'air humide de Milan, ou que vous veillez trop tôt et ne vous laissez du repos suffisant, ce qu'on appelle se dorloter.

Je suis enchantée de la joie du duc, mais pas qu'il mène sa vie trop active, se sentant si faible. Pourvu qu'il ne tombe et se laisse conduire; je le fais à cette heure aussi, me trouvant affaiblie.

Je compte vous envoyer par la première occasion sûre deux glands de diamants, comme c'est à cette heure la mode, mais vous recevrez une armoire que j'ai reçue cette année de Paris, et qui pour moi est trop belle, mais qui, je crois.

conviendra dans votre grand cabinet. Vous recevrez aussi une petite chaise d'enfants avec des joujoux très-ordinaires. J'ai vu moi-même au jardin de Schönbrunn deux enfants de Jean Pálffy aller assez loin avec un petit garçon de derrière, qui les menait, qui ne doit savoir que de remuer les pieds convenablement. On ne laisserait sans cela les enfants, sans qu'une grande personne y soit.

Il fait un temps admirable. Les nouvelles de l'empereur et de Maximilien sont très-satisfaisantes; j'attends le premier entre le dernier et le 6; il est déjà à Linz. Je vous prie de me croire toujours toute à vous.

Ce 30 octobre (1779).

Madame ma chère fille. Ferrari pourra vous dire que CCCXLIX.
je me porte bien, et Maximilien aussi, et que notre joie est parfaite, surtout vous voyant rétablie. J'ai chargé Ferrari d'un billet pour la chère Thérèse, et d'une boîte qui est pour jouer le *lotto,* non pas qu'elle s'en serve, mais je l'ai trouvée particulière. Ces boîtes sont ici à la foire, au reste rien de fort particulier. Le petit filet ira bien à sa petite personne.

Nous attendons l'empereur le 7. La Marie est aussi de retour ici de ses chasses, elle est horriblement hâlée. Le temps qui était si beau, s'est mis depuis hier à la pluie, et il y a des vents horribles. J'en suis fâchée pour l'empereur qui se trouve justement dans nos nouvelles acquisitions.

Je vous embrasse.

Ce 1er novembre (1779).

CCCL. Madame ma chère fille. C'est un grand jour de dévotion aujourd'hui. Le temps, quoiqu'un peu plus froid, s'est remis au beau, car depuis deux jours il n'y avait que pluie et vent. J'attends au plus tard l'empereur à la fin de la semaine; il échappe à une semaine de dévotion, et surtout à celle de l'ordre de Saint-Etienne, qu'il a ordonné qu'on tienne et que le prince Albert en fasse toute la cérémonie; il s'en serait passé volontiers. La Saint-Hubert sera tenue aussi en cérémonie, et le 4 on tirera les faisans à Schönbrunn; on croit au moins mille pièces en tout. On veut m'y entraîner, mais je n'ai aucune envie.

Grâce à Dieu, tout va à souhait chez vous. Je vous embrasse.

Ce 8 novembre (1779).

CCCLI. Madame ma chère fille. Les jours de poste d'Italie me causent toujours des satisfactions non communes de vous, mes chers enfants. Votre charmante lettre, pleine de tendresse, et relevant tout avec tant de délicatesse, m'a tiré les larmes. La lettre de votre cher Ferdinand et du mien pour le général Preisach[1]) a fait le plus grand effet sur moi à cause de son cœur, de l'intérêt qu'il prend aux anciens serviteurs, et comme il me suggère à le consoler. Je vous remets ma réponse ici pour lui, je n'ai pu attendre jusqu'à

[1]) Der Feldzeugmeister Jakob von Preysach, Inhaber des Infanterie-Regiments Nr. 39.

ndi; des certaines choses perdent de leur valeur à être ifférées.

Je vous embrasse tous deux bien tendrement.

L'empereur est arrivé hier à une heure très-bien; un u maigri.

Ce 15 novembre (1779).

Madame ma chère fille. Après avoir expédié le cour- CCCLII.
r, je n'ai pas voulu manquer la poste, mais les lettres qui nt arrivées du 6, m'ont bien frappée. Votre mari me nde qu'il compte passer à Monza, y passer quelques jours ns la plus mauvaise et humide saison de l'année. Vous, atre semaines seulement en couches, très-susceptible au id et à l'humidité, et au-dessus de tout cela dans une maison uvellement bâtie, et où on bâtit encore actuellement! On pris tant de précautions en ville pour venir loger, et en mpagne et dans ce mois-ci on se transporte sans des pré-utions. Vous pourriez bien vous en ressentir tous deux, et suis vraiment *grantig* du peu de ménagement et raisonne-nt; cela m'inquiète pour tout le voyage à faire. Je ne vois rsonne qui ose représenter à temps des inconvénients pareils.

Pour la pension de la Latour, elle jouit déjà d'une; ux pensions ne sont pas de coutume à en avoir. On pour-t peut-être les mettre dans une somme convenable à la ice de celle que le mari avait; j'espère en huit jours vous dire de plus. Mais pour le mariage de la Fritz, qui n'a un mérite, et ses parents, l'ayant si bien établie chez s, ne demandent pas mieux, et si vous êtes contente de services, étant tous deux si jeunes, ils pourraient bien ndre quelques années encore. En donnant des emplois

avec des gages, sans vacance, aux sujets qui épousen femmes de chambre, on en sera inondé et tourmenté leurs établissements, comme il arrive déjà. Le moment sent, dans lequel la monarchie se trouve, défend tout pense extraordinaire et exige la plus grande économie. pouvez juger, dans quel embarras m'a jetée le mémoi votre mari. Il faudra toute l'habileté et bonne volor Kaunitz et Sperges, et ma tendresse, pour pouvoir en vous aider. Je ne m'explique pas plus par la poste, et prie de faire de même.

Mes compliments à votre cher père, et tâchez conserve le bon vieux grand-père content, et qu'il n se plaindre de rien. Je vous embrasse.

Ce 22 novembre (17

CCCLIII. Madame ma chère fille. Je vous suis bien oblig m'avoir écrit vous-même, et tous les détails de votre sa J'avoue, en l'apprenant par d'autres, j'en aurais été fr vous aimant si tendrement. Jusqu'à cette heure tout c Borsieri fait, me plaît beaucoup; il n'y a que la pern d'aller à Monza, que je n'approuve. Le temps s'étai tièrement changé, j'espère qu'il n'aura lieu, même en l ailleurs que chez vous.

Je vous plains pour la Calderara; de certaines espè gens ne se trouvent plus, il me paraît qu'elle était telle p société. Nous avons perdu aussi Meraviglia [1]) qui est très-re

[1]) Der Bd. II. S. 84 erwähnte geheime Rath Graf Stephan viglia starb zu Wien am 20. November.

Je suis un peu incommodée aujourd'hui, mais je n'ai point de fièvre, ce qui me fait finir, vous embrassant.

Ce 25 (novembre 1779).

Madame ma chère fille. La vôtre du 18 me fait grande peine, d'autant plus qu'on ne pouvait s'attendre à rien de si funeste, plutôt à une fin traînante [1]). Je perds un ami sincère et qui m'a donné des marques non équivoques de son amitié et constance, mais je tremble pour vous deux. Mon fils n'a pas besoin de secousses pareilles et frappantes, et vous, ma très-chère fille, avec toute la force de votre esprit, votre corps est délicat, a besoin d'être ménagé, et en quatre semaines en couches, en campagne dans cette saison, venant d'être saignée: j'avoue, c'est de quoi se perdre. Vous me promettez bien tout le ménagement, mais vous ne sauriez avoir trop pour vous conserver. Je voudrais encore me flatter, ne voyant venir ni courrier ni estafette, qu'il se remette encore cette fois, mais si c'est une apoplexie, la répétition l'emportera une autre fois. CCCLIV.

Tout ce que vous me dites dans le premier moment de votre douleur, est si bien, si fortement donné, qu'il m'a percé le cœur. Vous dites bien qu'à Dieu tout est faisable, mais à son âge il y a bien plus à craindre qu'à espérer. A chaque bruit que j'entends, je crains l'arrivée d'une autre nouvelle, ne doutant pas que votre mari enverra tout de suite un courrier.

Je vous embrasse tendrement.

---

[1]) Der Herzog von Modena war in Varese sehr schwer erkrankt.

Ce 29 novembre (1779).

CCCLV. Madame ma chère fille. Par bonheur la poste es arrivée et nous a porté le meilleur état de notre bon et che duc. Il est étonnant qu'il a soutenu à son âge une fièvr si forte. Dieu donne la convalescence de même, mais cet âge tout est à craindre, et je suis fâchée de ne vou pas pouvoir laisser une jouissance trop tranquille. Je sui très-impatiente de savoir, comme vous l'aurez trouvé, et j'a trouvé très-juste et bien à vous tous deux cette excursion Je crains que pendant tout l'hiver il ne soit transportable et je serais bien aise de savoir, si vous avez une litière e cas de transport, meuble nécessaire à une cour.

Le temps est abominable et cause bien des fluxions Je vous prie d'avoir bien soin de vous; je vous embrasse

---

Ce 6 décembre (1779).

CCCLVI. Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que la course que vous avez faite à Varese, et le mauvais état, dans lequel vous avez trouvé notre cher duc, n'ont pas dérangé votre santé. Je souhaite plus que je n'espère que le rétablissement de notre bon duc soit solide, mais je ne saurais vous cacher que l'envoi de Frosini dans ce moment-ci, sans en avoir été prévenue autrement de vous autres que par le canal de cet été du prince Kaunitz, m'a étonnée, mais encore plus sa commission de demander notre agrément pour son établissement à Gênes et Massa, qu'il voulait faire l'année passée qu'on l'a éconduit, et surtout la Melzi, qui ne le traitait pas convenablement et disait toujours des piquanteries à table e

en société. Jugez de mon étonnement, ne m'y attendant point du tout. J'ai répondu, autant que je souhaite que le duc reste avec nos enfants, desquels, j'espère, il n'aura point de plainte à faire, ce qu'il me confirmait, autant le duc était toujours le maître de faire et aller, comme cela lui plaît, souhaitant que sa santé se soutienne et qu'il revienne à Milan, où il est aimé et estimé. Je vous avoue, cela me paraît si extraordinaire, et l'envoi d'un jeune homme peu expert et dans l'état présent du duc: tout cela me paraît un rêve. J'ai voulu ne rien marquer au commencement, mais après mûre réflexion il me paraissait de devoir vous mettre au fait, non pas pour en faire le moindre usage. Je vous prie même de n'en rien dire qu'à votre mari, avec la même condition du secret, hors Firmian, et si vous le trouvez convenable, à la Melzi. Au reste il ne me paraît nullement convenable d'en faire semblant de toute cette étonnante histoire.

Je suis un peu travaillée d'un rhume de cerveau, qui m'empêche d'écrire, mais sans fièvre, vous embrassant tendrement.

Ce 13 décembre (1779).

Madame ma chère fille. Le courrier m'a comblée de joie sur votre bonne santé et sur le rétablissement de notre cher duc, qui est incroyable à son âge. Le congé, j'ai bien peur, vous coûtera, et pourvu que cela ne lui fasse une révolution, mais rien de plus juste que de s'y rendre. Plus que je pense à la commission de Frosini, et plus je me perds; il n'y aura que vous qui pourrez nous éclaircir d'où ce trait part, qui n'a aucune vraisemblance. CCCLVII.

Celle-ci vous trouvera bien près de votre départ; l temps me désole et les chemins encore plus. Je continuera toujours de même la correspondance; vous me préviendre des gîtes que vous ferez, et mes lettres vous viendront sûre

J'ai tant à faire avec l'expédition du courrier, que dois finir, vous embrassant.

Ce 16 décembre (1779).

CCCLVIII. Madame ma chère fille. Ayant écrit hier par le cou rier longuement à votre cher mari, c'est aujourd'hui à vou que je m'adresse. Vous pouvez bien juger, combien v deux chères, tendres et contentes lettres m'ont touchée. C sont des moments indéchiffrables, de pouvoir faire plaisi et à qui, à des enfants si chers et si attachés. J'ai re vos deux lettres trois fois, et j'en ai eu à chaque repri une nouvelle consolation. Je vous prie de dire à votre ma que ce que je lui ai écrit par le courrier, avant que la pos est arrivée, ne change rien au *dispaccio*. Ce que je lui d sur l'économie, n'est que pour lui-même; je n'y entre plu moi, mais vous autres, s'il y a de l'épargne.

Je suis contente des nouvelles que vous me donn du 7 du bon état de notre grand ami, mais je ne voudra pas que vous vous flattiez trop, à cet âge tout est dangereu Je serais fâchée, si votre voyage fût interrompu ou arrêt au printemps par un fâcheux accident.

Je ne reviens pas de la commission de Frosini. Il r dit plus rien, et nous ne lui fournissons pas des occasions revenir.

Votre mari m'a écrit pour le logement en cour en ca de malheur pour la Melzi. Je lui ai répondu de le lui offr

jusqu'à ce que ses arrangements et affaires seront fixés, pour ne se lier les mains en cas que cela ne convînt. Si vous restez satisfaite, vous jugerez bien que cela me décidera. Je crains bien qu'on n'aura rien fait pour elle.

Je vous donne part que l'empereur a donné le régiment de Ried au second fils de votre beau-frère, Ferdinand, que par là ayant deux régiments Ferdinand, celui de votre mari devient *Alt-Ferdinand.*

Je vous embrasse tous deux, mes chers enfants. Je fais prier pour vous, particulièrement tant que vous serez dehors, et suis toute à vous.

Ce 23 décembre (1779).

Madame ma chère fille. Ce n'est pas le tour pour vous, mais ayant écrit à votre cher mari lundi, je m'en acquitte avec plaisir aujourd'hui vis-à-vis de vous. Votre recommandation pour la Fritz aura toujours chez moi toute considération, mais ses mérites ne sont encore rien, et de créer des charges pour ces filles, cela irait à l'infini; elle profite de pouvoir vous suivre. CCCLIX.

Vous ne recevrez plus celle à Milan. Oserais-je vous charger de mes compliments pour le prince, votre père, et Madame votre mère, et la princesse? Espérant que la santé de notre cher duc n'aura point porté de changement, je crains un peu les adieux.

Je prends toute la part au prince Albani pour la perte de son oncle; j'aurais bien souhaité à ce vieillard la consolation de vous voir. Je vous prie de marquer au prince mes regrets.

Je suis un peu occupée ce soir, faisant demain mes dévotions. Vous y serez aussi compris, et depuis le 29 les prières sont ordonnées jusqu'à votre retour. Je vous embrasse.

Ce 27 décembre (1779).

CCCLX. Madame ma chère fille. Sans poste, sans lettres, je serai d'autant plus courte, que celle-ci vous trouvera déjà hors de Milan, et le jeudi qui vient, j'écrirai droit à Florence au comte Nellenbourg.

Nous avons les quarante heures et un temps chaud et humide. Le jour de l'an n'existera que depuis quatre heures de l'après-dînée jusqu'à huit; point de dîner ni église publique. Je me souviendrai toute ma vie de celui que nous avons passé ensemble; Dieu en soit loué, que les suites n'ont été encore plus mauvaises.

Je suis sûre qu'il vous coûtera de quitter notre bon ami, et selon le compte que j'ai fait, les lettres devraient m'annoncer la réception de celles de l'audience de Frosini. Je vous recommande de ne pas trop vous fatiguer et de prendre vos aises et de vous bien ménager. Je vous embrasse tendrement.

1780.

Ce 3 de l'an (1780).

Madame ma chère fille. Je joins celle-ci à notre grand'-duchesse pour vous l'envoyer à Rome. Le temps s'est changé cruellement en neige, froid et vent, et c'est le moment que vous aurez passé les montagnes. J'espère pourtant que vous n'aurez point de pareil comme en passant pour Trieste. Dans le moment, où je vous écris, qu'il est huit heures du soir, je vous compte à Florence au milieu d'une famille respectable et chère. Vous vous expliquez si bien dans vos lettres, que je vous prierais, si cela ne vous incommode, de me faire une description des enfants de Florence et de Naples, à votre commodité, et si vous voulez, par les courriers. Je ne demande que leurs figures, santés et comme ils vous plaisent, sans cérémonie, et ce n'est que pour moi seule. CCCLXI.

Je suis rassurée sur le rhume de votre cher mari, puisque vous l'êtes, et j'approuve la conduite de la Melzi vis-à-vis de Marchisio. Sa situation est terrible, et je sens bien et approuve tout ce que vous me dites pour elle. J'ai donné les ordres à Firmian de l'assister de conseils, en cas que sa situation l'exigeait pendant votre absence. Dieu nous conserve ce bon prince et vos enfants, pour que vous puissiez jouir de cet agréable voyage. Je vous embrasse tous deux.

Ce 10 de l'an (1780)

CCCLXII. Madame ma chère fille. Vous recevrez celle-ci par fille, la reine, comptant qu'il faudra bien douze jours et p pour arriver, les chemins étant tous rompus, et j'avoue, ı sans inquiétude pour vous autres. Votre mari m'a écrit Reggio, me disant qu'il avait beau temps; je souhaite continuation. Mon fils, le grand-duc, était inquiet pour passage des montagnes. Vous avez donc vu tous ces n enfants si intéressants, cette grande ville de Rome, et actue ment Naples, et ma chère reine et ses enfants. Je v recommande sa santé et un peu de ménagement pour état, car je suis inquiète, connaissant sa vivacité et attachement, qu'elle voudra faire trop. Ce serait indiscré de vous faire perdre des moments précieux. Il me su de me marquer par deux mots: nous sommes bien et tents, tant que vous ne serez de retour à Rome, où v aurez plus de loisir, ne souhaitant savoir que l'état d santé et figure de nos familles, et comme les pays et nations vous auront paru, et je me flatte que le retou Milan et avec les Milanais ne vous déplaira pas. Je n flatte au moins et suis bien aise que vous voyez un pe l'étranger par vos propres yeux les choses.

Mes compliments à votre cher mari; qu'il se garde la chasse et en montant à cheval, car pour le *biroutsch*, lui en ai demandé le sacrifice, avec sa courte vue. J'avo je vous porte un peu d'envie de vous trouver avec ma ch fille, et vous embrasse.

Ce 17 de l'an (1780).

Madame ma chère fille. Celle-ci vous trouvera au milieu du plus grand tourbillon du carnaval. Il serait indiscret de vous prendre le peu de moments qui vous restent, mais je suis assez avantageuse de croire que vous n'en goûterez sans être rassurée sur notre situation ici, qui, grâce à Dieu, est au mieux, et de même la poste qui vient d'arriver, dit la même chose de Milan, et notre bon duc un peu plus tranquille. J'ai écrit moi-même à la Melzi et l'ai adressée en tout à Firmian, auquel j'ai donné les ordres en conséquence, ne souhaitant que de soulager ceux qui s'adressent à moi, et auxquels je suis reconnaissante. Je crois par là vous tranquilliser aussi, et je voudrais que vous puissiez jouir de cet agréable voyage en plein. CCCLXIII.

Vous voilà de voir une autre famille, celle de Naples, qui n'est ni si nombreuse ni si avancée, mais dont la mère a grand soin, même trop. Je souhaite que son état ne l'empêche d'être partout avec vous, et je vous recommande de la faire souvenir de prendre du repos. Mes compliments à votre cher mari. Je vous embrasse tous deux.

Hrzan, qui voulait partir aujourd'hui, est tombé malade d'un gros rhume et mal de gorge; le temps est abominable.

Ce 24 de l'an (1780).

Madame ma chère fille. Enchantée de vous savoir heureusement arrivés à Rome, et reçus de notre père commun avec tant d'amitié et distinction. Il a fait faire un compliment ici par le Nonce, combien il était enchanté de CCCLXIV.

vous, et qu'il s'est entretenu trois quarts d'heure avec vous. Les lettres de Rome me rendent toute glorieuse, tout ce qu'on dit sur votre compte; jugez de ce que j'en sens, vous aimant tous deux si tendrement, et l'amour-propre même étant flatté, qui ne nous quitte jamais.

Je ne suis pas inquiète sur le rhume de votre cher mari, après ce que vous m'en dites. Je ne crains que les trop grandes veilles et le trop peu de repos, surtout à Naples.

Je souhaite bien que les lettres de Milan ne troublent ce charmant et glorieux voyage.

C'est aujourd'hui le neuvième jour de la maladie de Hrzan, qui est une fièvre inflammatoire. Il l'a passé assez bien, mais je ne saurais me flatter encore, la maladie n'a point fait de crise encore, et son faible tempérament aura bien de la peine à se remettre; je crains plus que je n'espère.

Ce serait indiscrétion de vous entretenir trop les derniers jours du carnaval, qui seront bien occupés à Naples. Je vous recommande la reine, de lui prêcher de se ménager. Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tous deux.

Ce 31 de l'an (1780).

CCCLXV. Madame ma chère fille. Point de lettres d'aucune part, justement au moment, où j'en souhaitais le plus passionnément. Le temps et les chemins sont affreux. Je veux me flatter que chez vous cela sera différent; l'agrément de ce voyage diminuerait de beaucoup, si vous aviez le temps que nous avons, et je voudrais que vous puissiez bien jouir de cette course, en ménageant en même temps vos santés. Nous avons tout plein de rhumes assez mauvais ici. Le cardinal

Hrzan revient de loin, mais il n'a encore ni sommeil ni appétit et est très-faible. Le général Koch est aussi fort mal; je crains de le perdre. Il a pris après un rhume inflammatoire une grosse humeur ou abcès au cou, et avec ses propres drogues et dispute et impatience il s'est vu tout d'un coup abandonné de tous les médecins, et à juste titre Quarin était du nombre. C'est Störck qui depuis hier le voit, mais cela finira de même. Je lui ai conseillé de le traiter très-laconiquement, en lui imposant de ne plus revenir, s'il ne veut faire ce qu'on dit. Il est si accoutumé de s'emporter, que même malade il ne peut se soumettre; j'en suis fâchée.

Notre carnaval ne bat que d'une aile et s'éteint peu à peu. Les redoutes ont été bien moindres, et personne n'est gai, pas même aux cabarets, hors quelques jeunes femmes et hommes qui poussent les choses à l'outrance.

Grâce à Dieu, la famille va bien. La Marie nous quitte demain jusqu'à Pâques.

Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tous deux.

Ce 7 février (1780).

Madame ma chère fille. Vous recevrez déjà celle-ci par Veigel de Florence, ne sachant le jour de votre départ de Naples, qui aura bien coûté à la reine. Je suis très-impatiente de savoir de vous, comme vous l'avez trouvée, si elle est bien épaisse et se porte bien? Elle croit avoir une santé de fer, mais plus on porte d'enfants, plus on affaiblit. Je crains une fois une catastrophe, surtout dans l'état, où sont son accoucheur et sa sage-femme. CCCLXVI.

Notre bon duc vivote; il est complaisant même en cel de durer le carnaval, mais nos dernières nouvelles ont é des plus mauvaises.

Toutes les lettres de l'Italie me causent bien de la co solation. Tout le monde est enchanté de vous, surtout le pap et on vous attend avec le plus grand empressement à Rom

Je vous écris avec un œil, et c'est ce qui me fait fin vous embrassant tous deux. Adieu.

Ce 14 février (1780).

CCCLXVII. Madame ma chère fille. Vous n'aurez que ce peu lignes de moi, comptant vous écrire demain par le courri Je vous remercie de votre relation de tous mes petits-enfan qui ont tous lieu de me consoler. Je vous fais bien mes tend compliments pour la première dent de François. Les nouvel du duc sont mauvaises, et je crains d'une poste à l'autre.

Le temps est abominable et me désole pour les cl mins et pour votre voyage et agrément, à voir ce beau particulier pays. La santé de la reine me désole, surto dans ce moment-ci. Ce que vous voulez me dire sur s compte, j'en sens toute la délicatesse et force. De la re semblance, je l'ai trouvée moi-même, étant encore enfa mais je la plains bien. On ne trouve pas toujours des Fe dinands et Maries Béatrices, et alors on se trouve bien ba Vous voulez me supporter, en reconnaissant le fond de m tendresse. Je souhaite que cette chère reine trouve de pa reilles consolations, car il en faut pour pouvoir se soutenir Mes compliments à votre cher mari; je vous embrasse tendrement.

Ce 16 février (1780).

Madame ma chère fille. Je suis si occupée depuis huit jours, que je n'ai que ce moment pour vous écrire et vous assurer que nous nous portons tous bien, et que les nouvelles d'Italie, où vous avez passé et où vous vous trouvez, me consolent infiniment. La pauvre reine incommodée se plaint amèrement de ne profiter de votre compagnie. Elle me marque aussi, que vous lui avez trouvé tant de ressemblance avec moi. Elle est assez bonne d'en être contente, mais elle dit que les soins que vous lui rendez, la touchent infiniment. Je vois votre mari à exiger une prompte obéissance et un rigide régime, comme il est accoutumé ou gâté chez lui. Je vous avoue, je ne suis pas tranquille pour cette grossesse ni l'accouchement. CCCLXVIII.

Le temps continue à être abominable. Tous les chemins sont rompus, et je suis aujourd'hui établie dans ma chambre à coucher, ne pouvant tenir du côté du bastion à cause du vent, neige et froid; c'est tout dire.

Maximilien a voulu aller demain à Presbourg pour deux jours, mais je doute qu'il le pourra, même à cause du passage du Danube.

Grâce à Dieu que la Marianne est mieux. Elle a pris ce rhume inflammatoire; deux saignées de suite l'ont sauvée. Le rétablissement de Hrzan va lentement.

J'ai bien peur que vous ne recevrez que trop tôt la nouvelle fatale de Varese; le malade diminue de jour en jour. J'ai écrit à votre cher mari de faire tout ce qu'on fait dans une occasion pareille, et plutôt trop que trop peu, et selon les occurrences du pays, où vous serez, voulant et ne pouvant assez honorer la mémoire de ce bon ami, qui m'a procuré de préférence une si chère fille, qui fait le

bonheur de mon fils et lui est si profitable en tout. Je p et fais prier particulièrement pour votre conservation, surt par ce temps abominable, qui est bien contraire à vo voyage. Tout le monde vous attend avec empressement Rome. Je vous suis bien obligée du détail des enfants Naples. Il n'y a que la Louise qui m'inquiète.

Je suis curieuse si la mascarade a réussi; je n'esp pas que la reine en était, et j'avoue, votre mari à che dans cette foule d'un peuple indomptable, ne me fait plaisir. Je l'ai fâché en lui demandant de ne pas condu lui-même en chaise ou *biroutsch;* non-seulement que je 1 aucune opinion qu'il sait mener, il a deux défauts essenti Il dit au moins qu'il ne voit et doit se servir de verres, le second la distraction. Votre beau-frère et le prince bert m'ont dit tous deux, qu'ils se sont excusés de me eux-mêmes, les chevaux étant ardents, et je ne veux cue de ce voyage que consolation et honneur.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 21 février (1780)

CCCLXIX. Madame ma chère fille. Vos nouvelles du 5 ne m'ı pas fait plaisir comme d'ordinaire, à cause de ma ch reine. J'en suis vraiment inquiète, connaissant son activi elle ne se donnera pas le repos nécessaire pour son ét présent.

Le temps augmente aussi mes inquiétudes, étant ab minable. Je crains même pour vos santés. Nous avons t froid peu commun, beaucoup de neige; de façon que Max milien, ayant été pour deux jours chez sa sœur, le 17 et 1

en est revenu en traîneau. Depuis le château (car on passe le Danube à sec), il a été en deux heures jusqu'à Fischa; c'est bien allé.

La Marianne continue sa convalescence, et le cardinal de même. Le vieux prince Schwarzenberg est à cette heure bien malade; on l'a déjà saigné cinq fois. Les maladies sont violentes cette année.

Nous avons des meilleures nouvelles de Varese, et je veux espérer que vos vœux seront exaucés, puisque la plaie qui m'a tant alarmée, s'est mise à sa guérison; c'est étonnant à son âge.

Les nouvelles de vos charmants enfants ne laissent rien à souhaiter. Dieu les conserve et vous autres jusqu'à votre heureux retour. Je vous embrasse et le comte [1].

Ce 28 février (1780).

Madame ma chère fille. Vous m'annoncez la première dent de François, et moi, je vous fais mon compliment pour une seconde. Il m'est arrivé comme à vous, que cela me paraissait trop tôt, mais on m'a assurée que c'est un signe de force. La Thérèse a perdu une dent, pourvu que celles qui viennent, remplacent bien celles qui tombent, car on les dit bien belles, surtout la Datel. CCCLXX.

Je suis bien aise que la santé de la reine s'est remise, mais je n'aime pas cette petite-vérole volante. D'abord que Lamberg ne manque à votre service, il ne peut faire mieux que d'accompagner le roi.

[1] Anspielung auf Ferdinands Incognito.

Je suis bien aise que le temps vous a permis de sorti chez nous il fait un vilain temps, beaucoup de neige et u hiver froid et long.

J'étais voir aujourd'hui Hrzan que j'ai trouvé bien, ma faible, et point de sommeil. La Marianne va mieux et s lève déjà. Maximilien monte déjà à cheval et ne se resse pas de ses jambes.

Il est dix heures, et j'avoue, je tombe de somme Mes compliments à votre cher mari. Je vous embrasse.

Je ne vous dis rien sur le duc; cela s'en va doucemen

Ce 2 mars (1780).

CCCLXXI. Madame ma chère fille. Nous avons reçu hier fort tard la triste nouvelle de la perte de notre cher duc. Elle était à prévoir, mais elle n'est pas moins sensible, et connaissant votre attachement, je crains un peu pour votre santé délicate. Je suis d'autant plus alarmée, que je ne l'étais que trop pour la reine et ses enfants, et que depuis le 12 je n'ai point de nouvelles de vous, et Lamberg me laisse ainsi. Que l'éloignement est cruel dans ces moments-ci! Je vous embrasse.

Ce 13 mars (1780).

CCCLXXII. Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée de votre lettre par la poste du malheureux 22. J'avoue, j'en suis bien triste et crains beaucoup pour la reine. Une fatalité répandue sur tout ce séjour, qui ne devait être que de plaisir,

et qui aura fini par la nouvelle du décès de notre cher duc. Je suis un peu en peine pour vous, et je ne comprends pas que le 1er vous n'en aviez pas encore cette nouvelle. Tout ce que vous me dites dans cette occasion, ressemble à votre attachement et attention pour moi. J'en suis très-sensible et reconnais bien le fond de votre tendresse. C'est ce qui me fait trembler pour vous plus que pour d'autres, connaissant la sensibilité de votre âme. Je vous prie de vous conserver et de vous garder de fluxions. Je vous embrasse.

Ce 16 mars (1780).

Madame ma chère fille. Je vous écris à la place de CCCLXXIII.
Monsieur, le faisant cette nuit par le courrier à votre cher mari. Celle-ci vous trouvera à Rome, et la triste nouvelle vous aura trouvée en chemin. Je ne comprends pas qu'elle ne vous est parvenue à Naples. Ce séjour était déjà malheureux, et vous auriez pu mieux partager vos regrets.

Je suis toute consolée de ce que vous me dites de la Louise. La reine ne peut assez répéter, combien elle regrette qu'elle n'a pu profiter de votre présence, et que le mauvais temps même a empêché la beauté de Naples. Elle ne saurait assez marquer sa reconnaissance pour toutes les amitiés et tendres soins que vous aviez tous deux pour sa cruelle situation, et le roi regrette infiniment votre chère compagnie qui ne l'a gêné en rien, et qui l'a occupé et distrait bien agréablement.

On vous attend à Rome avec le plus grand empressement. Le temps s'est mis presqu'au chaud, mais aujourd'hui il menace pluie.

On raconte ici les plus belles choses du duc de Modène; qu'il garde tous les domestiques, une réforme dans les troupes au bien du pays, et des arrangements les plus convenables en tout. Je sens un vrai plaisir, pouvant m'imaginer votre consolation. Il n'y a que pour la princesse, où on ne parle. Il a eu une attention bien délicate, en envoyant les testaments et codicilles en original ici, le défunt ayant fait l'empereur exécuteur du testament. On lui a renvoyé le tout en peu de jours, avec un compliment, de ne pouvoir croire qu'il faut un exécuteur à part, que l'héritier lui-même. Comme ces paquets étaient venus à l'empereur, je ne saurais vous dire, si la Melzi ou quelques autres soient avantagés; les uns disent oui, les autres non. Tout m'intéresse, qui vient de là; vous me ferez plaisir de me marquer ce que vous en saurez.

Je vous avoue, je suis toute troublée du malheur de la pauvre reine. Je crains pour sa santé, sa tête, son enfant. Il n'y a que Dieu et la religion qui peuvent procurer du calme dans des moments si assommants.

J'attends votre arrivée à Rome, mais encore plus les premières nouvelles de la perte de notre cher duc, avec le dernier empressement. Je vous embrasse tendrement.

Ce 20 mars (1780).

CCCLXXIV. Madame ma chère fille. C'est dans ce moment que la poste arrive du 8 de ce mois de Rome, qui me porte la nouvelle tant désirée de votre arrivée et de la triste nouvelle que vous y avez trouvée. Grâce à Dieu que votre santé n'a été altérée; depuis quatre semaines vous n'aviez que des tristes objets et les plus touchants pour votre cœur à éprouver,

votre attachement m'étant connu, je tremblais pour ce ment, et vous me dites si bien, la coutume de vivre avec dès votre enfance. Mais vous y ajoutez des choses si dres pour moi, qui me font venir les larmes aux yeux. us faites le bonheur de mon cher Ferdinand; il me le rque de même, dont je lui sais bon gré. Comptez donc ièrement sur ma tendresse et volonté de rendre, autant il dépend de moi, vos jours heureux, et mon amitié et onnaissance pour votre famille ne finira qu'avec mes jours. is j'ai soixante-trois ans; combien cela peut-il traîner en-e? On dit que j'ai le meilleur visage; je n'ai pas été ommodée de tout l'hiver; j'ai fait le carême, nonobstant it cela je me sens défaillir à grands pas. Le voyage que npereur compte faire en mai, me donnera bien des inquié-les et désagréments. C'est ainsi que le temps se passe ez vite, mais triste pour moi.

Je suis toute consolée de ce que vous me marquez de reine, et elle me marque que le vide est très-grand depuis tre départ, et regrette de n'avoir pu en profiter mieux, se ttant pour une autre fois, dont elle me demande déjà mon rément; cet empressement m'a fait plaisir.

Tout ce que vous avez fait pour le deuil, la retraite le service, je l'approuve, et dites à votre mari, que j'ap-ouve tout son plan; qu'il aura vu par la lettre du cour-r, que je pense de n'employer que lui, s'il y avait des nvenances entre nos maisons à fixer, mais que je n'en is aucune pour ce moment, tout étant réglé, et ne comp-nt nullement me mêler dans celles de l'intérieur de la fa-ille et de la Melzi, que par des recommandations et pro-ctions personnelles. J'ai écrit moi-même tout de suite au ic, et je serais charmée de lui continuer les mêmes senti-ents qu'au défunt.

Pour le logement de la Melzi, elle s'y trouve actuellement. Elle a demandé quelques bagatelles qui seront faites, mais je ne saurais encore lui assurer le logement pour toujours. Je vous promets qu'il ne lui sera ôté avant que vous en soyez prévenue. En attendant elle en peut jouir tranquillement *ad interim*. Je vous prie de me croire toujours toute à vous.

Mes compliments à tous deux pour les bonnes fêtes.

Ce 3 d'avril (1780).

CCCLXXV. Madame ma chère fille. Quel plaisir de recevoir de vos nouvelles, et je vous en sais un gré infini, de m'avo informée de votre indigestion. Avant que d'avoir fini lecture — j'étais à ma toilette le soir — je me suis récriée avec la Datel: une indigestion, notre archiduchesse! Elle en a été aussi étonnée que moi, et nous avons presque porté des autres soupçons qui ne seraient pas à cette heure convenables. Je veux bien que vous engraissez, mais mon fils m'a mandé aussi qu'il mangeait et engraissait; gare encore les nerfs et les grandes chaleurs! L'hiver est pour lui moins dangereux que le grand chaud.

Quel plaisir de vous voir tous deux si contents! Mais si vous voyiez les lettres de Rome et de Naples, cela fait vraiment plaisir, et vous me rendez toute avantageuse, tant pour la piété, et que vous la montrez en toute occasion, tant pour la politesse, le savoir et la patience. Je ne finirais jamais, si je voulais dire la dixième partie. Ces Messieurs et dames de Naples ne viennent que pour vous à Rome, car vous les avez tous enchantés.

Je souhaite que le temps se soutienne; depuis deux jours nous avons des grands vents. J'ai aujourd'hui une occupation extraordinaire qui presse, dont je rendrai compte jeudi. Je vous embrasse.

Ce 17 d'avril (1780).

Madame ma chère fille. Grâce à Dieu que jusqu'à cette heure votre voyage était aussi heureux qu'agréable. Il n'y a qu'une voix sur votre chapitre, et c'est un plaisir de voir les lettres qui en viennent, et les regrets que vous laissez. CCCLXXVI.

Le temps qui était assez froid depuis Pâques, paraît se remettre aujourd'hui. Je le souhaite bien stable pour le terrible voyage de l'empereur, qui sera dans les plus vilains pays jusqu'en août. Ce qui me désole, c'est qu'on n'aura guère de ses nouvelles, ne voulant qu'on lui expédie que tous les huit jours, aucune poste n'allant de ce côté. Le train qu'il prend avec, est encore plus mince que jamais, et j'avoue, mon fils vis-à-vis de Cathérine ainsi, me fait de la peine. Je crains pour sa santé et celle de sa suite. Il n'y a pas un homme de trop, ainsi un manque réel, s'il y en a un seulement qui manque.

Je suis enchantée de toutes les attentions que vous avez pour le pape, qui en a tant pour vous. J'espère qu'il sera de retour avant votre départ, pour pouvoir prendre congé. Il a écrit ici avec beaucoup d'éloge et de tendresse pour vous. J'ai reçu aussi votre marche-route jusqu'en Toscane. Il me paraît que votre séjour paraît presque trop court à Léopold. Je lui en sais bon gré, mais j'avoue, avant les grandes chaleurs je voudrais vous savoir chez vous.

Je suis enchantée que vos chers, beaux et charmants enfants se portent, grâce à Dieu, à merveille. Firmian a été incommodé d'un rhume, mais il est mieux; c'est de même du mien. En toute hâte je vous embrasse tendrement.

Ce 20 d'avril (1780).

CCCLXXVII. Madame ma chère fille. Enchantée de votre attention à m'écrire par le courrier de Naples, qui m'a comblé de joie, et tout ce que vous m'en dites, m'oblige infiniment. J'étais toute abattue toute la journée; me voilà toute ranimée. Dieu en soit loué. La pauvre reine méritait, comme vous dites, cette consolation. Dieu vous comble aussi des siennes, m'en procurant tant. Je vous embrasse.

Ce 24 avril (1780).

CCCLXXVIII. Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée du détail que vous me faites de votre séjour à Rome, qui vous fait le plus grand honneur. Il n'y a qu'une voix là-dessus: jugez de ma consolation. Il me paraît qu'en Toscane ils ne sont contents que vous ne vous arrêtez que le mois de mai, mais moi j'en suis bien-aise et même pour vous tous. Rien ne m'a plu davantage que le regret de cette petite séparation; vous vous convenez si bien l'un à l'autre, vous êtes sur un pied si solide ensemble, que la reine m'a écrit qu'elle regrette bien de n'avoir pris le même pied, et de ne pouvoir à cette heure que difficilement imiter. Son bonheur en serait plus

stable, étant enchantée de la solidité et tendre amitié qui existent entre vous.

Ici toutes les lettres se flattaient de gagner encore quelques jours pour Rome. Je voudrais savoir le pape en santé de retour. Le temps est froid et humide; nous passerons sûrement la Pentecôte en ville, et après-demain se fera le voyage de l'empereur. Je vous avoue, jamais voyage ne m'a tant pesé, quoique l'impératrice fait l'impossible pour montrer sa satisfaction et de le recevoir au mieux et comme il voudra. Je suis sûre qu'il sera enchanté d'elle, car on dit que dans la conversation et en particulier elle sait si bien jouer son rôle qu'en souveraine.

Celle-ci vous trouvera à Florence; je préférerais cette entrevue à celle de Mohilew. Tant que je vous saurai à Florence, je ferai comme à Naples; j'enverrai vos lettres par mes enfants comme je commence avec celle-ci. Ma chère reine s'est portée assez bien quinze heures après son accouchement. Hors des tranchées ce fils m'a fait bien du plaisir. Dieu est plein de bontés; en prenant d'un côté, il rend de l'autre.

Mes compliments à votre cher mari. J'embrasse mes chers enfants milanais; adieu.

Ce 1er mai (1780).

Madame ma chère fille. Depuis deux jours nous avons CCCLXXIX.
des chaleurs affreuses, et je vous plains, si vous les avez de même dans les petites villes, où vous vous trouverez. J'ai des nouvelles du 29 de l'empereur. Il a trouvé des chemins affreux; il commence sa tournée à cheval jusqu'en Galicie

Les nouvelles de Rome sont toujours les mêmes et me comblent de joie. Le cardinal Hrzan est incommodé des yeux; il ne peut se remettre entièrement. J'avoue, je voudrais le voir partir d'ici, espérant que l'air d'Italie lui fera plus de bien.

Le général Koch est de nouveau à l'extrémité; il souffre beaucoup et plus qu'un autre par son humeur. Il regrette fort d'être ici et veut retourner en Italie; je doute qu'il le puisse.

L'accident arrivé à votre cher mari, qui lui a procuré de la sensation dans les nerfs, lui fait honneur, mais fait voir combien ses nerfs sont irritables, et qu'il ne faut pas qu'il s'expose à voir ou s'occuper de tristes et frappantes idées. Je suis bien aise que vous n'y étiez à la chute de cet homme sous la roue. L'histoire de l'ambassadeur de Malte a été bien hors de saison. Il ne peut se mettre en égalité avec les ministres des premières cours et parents.

Je suis bien aise que vous avez attendu le retour du pape, qui vous aime bien tendrement, et moi, je vous embrasse tous deux.

Ce 8 mai (1780).

CCCLXXX. Madame ma chère fille. Je vous suis bien obligée de m'avoir écrit en même temps que votre cher mari de Fano et du petit accident à Lorette. Dans les circonstances où vous vous trouvez, sans prie-Dieu et en deux messes dans un endroit bas et chaud, cela n'est pas étonnant. Grâce à Dieu que les suites ont été bonnes. Si vous avez le temps que nous avons depuis hier, vous aurez bien chaud. Cela change d'un jour à l'autre et cause bien des fluxions. Nous

vions sortir aujourd'hui à Schönbrunn; Störck ayant pris fort rhumatisme au cou, et la Marianne étant toujours ommodée, j'ai différé notre sortie au 24.

Je vous remercie bien de vos bonnes prières à Lorette, votre mari me marque la même chose. Je vous vois tous ıx devant mes yeux; lui se courbant et soufflant, et vous te recueillie et tranquille.

Vous avez oublié un titre de plus, que j'ai vis-à-vis de ıs; votre amie jointe à votre mère comprend tous les ıtiments les plus tendres. Tant que je puis vous être le, je veux bien encore traîner mes tristes jours qui me ent bien.

Vous voilà en famille. C'est bien à cette heure que je ihaiterais de pouvoir partager ce bonheur. Tout le beau, llant, agréable de Rome n'a pu me tenter; mais le séjour Naples et de Florence ne peut que m'occuper continuelle-nt. J'ai des bonnes nouvelles du 2 de l'empereur; de ces aux pays, où il voyage, on n'a rien à mander hors la santé. s compliments à votre cher mari. Je vous embrasse.

Ce 15 mai (1780).

Madame ma chère fille. Le courrier viendra plus vite CCCLXXXI.
ec ma lettre et le portrait pour Madame Albani, que celle-ci rrivera. Je l'adresse à votre mari, ayant cru de convenir écrire moi-même après ce que vous m'en avez écrit, et y gnant mon portrait et non le chiffre, ce qui est une plus ande distinction.

Pour la toison vous savez que j'en doutais alors que us me l'avez dit, qu'on vous l'a promise si tôt. Vous trou-

verez Thurn et l'Ayo[1]) qui n'ont aucun ordre, pour lesqu
je sollicite si longtemps. Je ne serai pas contraire à Alb
que j'estime et qui vous est si attaché, et qui m'informe
exactement de ce qui vous touche, mais je dois aux d
autres depuis plus long temps encore ma protection. Il
paraît qu'on a fait espérer trop légèrement cette marque
distinction, et qu'on ne sait comment s'en tirer à cette heu

Grâce à Dieu, le voyage de l'empereur se souti
bien. J'ai de ses nouvelles du 10 de Galicie; je suis b
aise que vous avez donné ces jours, que vous vouliez don
à voir les légations, encore pour la Toscane. Je ne cr
que les grandes chaleurs pour vous deux, et que vous
vous donnez pas suffisamment du repos.

J'écris à votre cher mari pour le duc votre cher p
ne doutant qu'il vous le fera voir, de même pour votre b
frère[2]). Vous serez étonnée, mais je ne peux m'explic
de plus. Malheureusement les confusions et irrégularités d
les postes ne sont pas encore finies.

Je compte le 22 me rendre à Neustadt pour deux jo
Je penserai bien à mes chers enfants, et à cette entre
sur le grand chemin sous la tente; et de là me rendre le
à dîner à Schönbrunn. Je prends votre beau-frère et
belles-sœurs avec[3]). Combien de pensées ne me caus
pas cet endroit. Je vous embrasse tendrement.

---

[1]) Anton Graf Thurn und Franz Graf Colloredo.

[2]) Wenn schon früher, auf S. 231 gesagt wurde, dass ich nicht we
wen Maria Theresia unter der Bezeichnung einer Schwägerin der E
herzogin verstand, muss ich hier das Gleiche in Bezug auf deren Schwa
wiederholen.

[3]) Maximilian und die Erzherzoginnen Marianne und Elisabe

Ce 18 mai (1780).

Madame ma chère fille. Ayant écrit hier à votre cher mari, je change aujourd'hui à vous écrire, et vous remercie de la charmante lettre que vous m'avez écrite de Florence. CCCLXXXII.

Le temps est très inconstant: ou des chaleurs excessives, ou froid et des vents insoutenables. Il y a beaucoup de malades, mais rien de dangereux. Nous allons faire le nôtre le 22[1]), qui occupe plus que tout celui de l'empereur. L'Elisabeth s'en fait une grande fête, n'étant pas accoutumée d'en faire. Je souhaite que la Marianne soit en état de l'entreprendre, alors je prends Störck avec moi.

J'ai du 12 de bonnes nouvelles de l'empereur de Jaroslau. Il comptait venir le lendemain à Léopol ou Lemberg et y rester tant qu'il n'apprenne l'approche de l'impératrice.

C'est mon jour de retraite, je suis un peu occupée et vous embrasse tendrement.

Ce 22 mai (1780).

Madame ma chère fille. Celle-ci vous trouvera chez vos parents, et cela finira l'agréable et en même temps utile et glorieuse course que vous avez faite. J'en ai une vraie consolation, car ce n'est pas dans votre présence, ou les lettres à la cour, qui le disent, mais c'est des particuliers, et c'est après que vous êtes éloignés, et que vous ne reverrez peut-être jamais plus ces contrées, qu'on se répand en louanges et regrets. Jugez ce que j'en dois ressentir. C'est la seule CCCLXXXIII.

[1]) Die schon im vorigen Briefe erwähnte Reise nach Neustadt.

récompense dans ce monde, la réussite de ses enfants, je remercie Dieu bien, en le priant de vous conserver

Cette consolation me soutient dans mes inquiétude ne sont pas petites, pour le voyage de l'empereur. aujourd'hui le jour qu'il voulait être à Brody, passer de suite, ou y attendre l'approche de l'impératrice. était destiné pour l'entrevue. On y devait rester six j et rien n'était décidé, si l'empereur poussera plus loi retournera tout de suite, et je vous avoue, tant que je tiens dans mes pays, je n'aurai aucun moment de satisfa Les nouvelles seront toujours de trois semaines. On fai préparatifs et précautions sans fin, à cela rien ne manq Il me paraît que l'empereur en est déjà excédé, car Roma est venu lui-même à quarante lieues chez nous, pour lui que tout est prêt.

Vous comprendrez encore un autre sujet d'agit pour moi, c'est ce que j'ai mandé à votre cher mari p courrier [1]). C'est un point qui m'agite à juste titre extrême Je ne peux m'expliquer de plus à cause des postes restent toujours très-suspectes.

Si vous trouvez bon de faire mes compliments partic au duc et à la duchesse et à votre tante, vous ne pou jamais dire assez, et si vous pouvez sans inconvénient ra les affaires de la Melzi. Je n'aime pas les voies lé entre un prince et une particulière. Ces messieurs confon toujours et font traîner les choses, où des sentiments g reux et équitables doivent décider seuls. Je n'entre dans l'affaire même, n'en étant pas instruite à fond, e

---

[1]) Vgl. den Brief vom 16. Mai 1780 an Ferdinand (II. 268), w ihm die erste Mittheilung über den Plan gemacht wurde, Maximilia Köln und Münster zum Coadjutor wählen zu lassen.

voudrais m'en mêler qu'à la porter à sa fin ou l'étouffer pour le bien-être des deux, et pour leur gloire et la mémoire du défunt. Ce que je vous en dis, n'est pas à entrer en négociation, je ne voudrais vous commettre, mais pour vous instruire du fait et de la part que je prends autant pour la gloire du duc que le bien-être de la Melzi. Il est incroyable, combien peu d'amis elle a ici; tout est contre elle.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 29 mai (1780).

Madame ma chère fille. Celle-ci vous trouvera à Mantoue au milieu d'une foule que votre heureux retour y attire. CCCLXXXIV. Nos bons Lombards le sentent vivement, et je me flatte, nonobstant les magnificences et la beauté du pays et les richesses des particuliers, que vous ne serez pas fâchée de vous retrouver avec nos Milanais et Mantouans. Ce serait un moment bien touchant de vous revoir avec vos chers enfants. Le bon Dieu les a préservés de toutes infirmités pendant votre absence, et jamais voyage n'a été plus heureux et glorieux. J'en ressens une grande satisfaction.

Je serai à cette heure au moins quinze jours sans nouvelles de l'empereur. Les dernières de chez moi étaient celles du 21 de Brody; il voulait passer tout de suite le lendemain la frontière. Comme il n'y a ni poste ni chevaux, cela fait le retard des nouvelles.

Vous direz à votre mari, que les nouvelles de l'empereur vont bon train. La santé de la Marianne va un peu mieux, mais je la trouve très-défaite.

Je suis si occupée de rattraper la perte des deux jours de Neustadt, que j'ai bien à expédier, et mes mains ne

veulent pas me servir. Je crains d'en perdre l'usage, ‹ qui serait d'autant plus incommode à cause de la pesante dont je suis; personne ne pourrait me remuer. Je vous e: brasse tendrement.

Ce 5 juin (1780).

CCLXXXV. Madame ma chère fille. Ce n'est que peu de lign que je peux vous marquer aujourd'hui, ayant un grand dîn et une fête de vingt-quatre personnes à Dornbach. J'avoı dans ce chaud j'en ai peur, mais c'est une affaire concer depuis cet hiver, et cela est la seule occasion, où je pe obliger Lacy.

Grâce à Dieu, ici et en ce train tous se portent bi J'ai eu hier des lettres de l'empereur du 26 de Kiovie. s'est trop pressé, et s'arrêtera dans cette grande, mais] belle ville quelques jours, et verra des exercices des troup Il y en a beaucoup; il a été très-content qu'on l'a reçu sa aucune cérémonie, seulement comme comte de Falkenste

Je ne saurais vous marquer assez les regrets que v avez laissés en Toscane. C'est bien agréable d'avoir part la même réussite, et c'est bien flatteur pour moi. Mais je n doutais jamais, et vous m'avez rendu ces mois de voya bien de consolation. Je vous embrasse.

Tout ce que vous me dites des Albani, je m'y att dais, connaissant vos cœurs.

Je viens de recevoir des nouvelles de Bruxelles m'affligent. La santé de mon beau-frère se dérange; soixante-huit ans tout est dangereux. Il sort tous les jou mais les nuits sont mauvaises et le pouls intermittent.

Ce 15 juin (1780).

Madame ma chère fille. Je vous écris aujourd'hui, comptant le faire demain par le courrier à votre cher mari. La poste n'est pas encore arrivée; je crains encore des orages en Tyrol. Nous avons eu un assez fort, mais sans grêle, et actuellement nous en sommes encore menacés; il fait fort frais. CCCLXXXVI.

Le courrier et la poste sont arrivés à deux heures de différence. Le dernier est venu en me mettant en voiture pour Laxenbourg, où nous avons dîné et passé le soir au camp, et ne sommes revenus qu'à dix heures et demie par le plus beau clair de lune. Le temps était admirable, et le prince Charles[1]) s'en est donné tout son sou. Il faut lui rendre justice, que tout ce qu'il a produit, a été bien, et surtout étonnant pour les recrues au nombre de cinq mille, qui seront toutes congédiées aujourd'hui, le camp finissant, pour onze mois. C'était un plaisir de voir leur attention et bonne volonté. Je souhaite seulement que l'année qui vient, ils sachent encore quelque chose, et que l'officier, surtout le bas-officier ne soit à recommencer avec eux.

Enfin hier à midi j'ai reçu l'agréable nouvelle de Mohilew du 4 à la place du 1er. L'entrevue s'est faite au gré des deux partis. Tous deux ont montré beaucoup d'empressement à se trouver, et grâce à une estafette que Cobenzl a expédiée à l'empereur, l'impératrice serait arrivée avant lui. Mais en voyageant deux jours et une nuit sans interruption, il l'a devancée de quelques heures.

Elle a fait une entrée magnifique; des régiments de cuirassiers, hulans, toute la noblesse polonaise à cheval derrière sa voiture, toutes les autres voitures des gens du pays.

---

[1]) Liechtenstein.

Elle est descendue à l'église, comme elle fait partout, reç
de tout le clergé. Pendant ce temps l'empereur, qui a v
tout cela, s'est rendu à son palais. Elle l'a reçu seule dan
son cabinet. Le dîner était de cinquante couverts, où el
a entretenu tout le monde avec tout l'esprit et affabilit
L'empereur dit qu'elle est encore bien et a grand air.
ne dit rien, s'ils resteront plus que les premiers six jour
ensemble, ou s'ils ajouteront les trois qu'ils ont gagné sur
premier voyage, et s'il compte retourner, comme je le so
haite, mais ne l'espère, tout de suite. Ici on parle d'un tor
à Moscou, qui ne me plairait nullement, tant pour l'éloign
ment, qu'en perdant tout le mérite de son voyage, uniqu
ment à faire la connaissance de l'impératrice.

Ces incertitudes ne devraient pas se trouver entre nou
et j'avoue, si je ne sais à temps et avant ce qu'on me con
après coup cela ne m'intéresse ni me fait plaisir.

Mais je me trouve dans une autre triste situation; c'e
l'état de mon cher beau-frère que je crains de perdre.
ne peut plus se tenir au lit, doit passer les nuits, pas su
une chaise longue, mais assis, et là il est sujet à des suffoque
ments. Je crains l'hydropisie de poitrine; il peut durer, mai
péniblement, mais peut finir aussi tout d'un coup. C'est un
perte pour moi des plus sensibles.

Celle-ci vous trouvera réunie avec vos chers enfants
dont Botta ne peut assez me dire de leur beauté et gen
tillesse.

Les bons Milanais seront aussi bien contents d'avoi
leurs princes, et moi-même je sens de la satisfaction de vou
savoir chez moi, contents et glorieux. Je vous embrasse

Ce 19 juin (1780).

Madame ma chère fille. J'ai reçu votre chère et longue CCCLXXXVI
lettre de Mantoue, mais j'attends celle de Milan avec bien de l'empressement. Tout ce que vous me dites sur votre voyage, et les fruits que vous en tirez, sont tous au mieux, et ainsi je ne crains jamais que vous vous ennuyerez, tirant profit de tout.

Ce que vous me dites sur votre cher père et la Melzi, je serais charmée que cela se finisse à l'amiable. Je vous avoue, je m'en suis entièrement retirée; on me taxait de prédilection pour la Melzi, et on m'écartait et cherchait ailleurs à prévenir. Je vous prie de n'en faire plus mention, le tout étant arrangé.

J'ai reçu deux nouvelles aujourd'hui, qui ne me font pas plaisir; l'une du 8 de Mohilew. L'impératrice ayant invité l'empereur de la voir à Pétersbourg, il n'a pas cru pouvoir le refuser. Voilà la route qu'il compte faire. Je vous avoue, ce grand tour et retard dans cette saison me fait beaucoup de peine.

L'autre est encore pis; c'est l'état pénible et dangereux de mon beau-frère. Il ne peut plus se coucher, ni faire du mouvement, sans se sentir étouffer. Cet état cruel et dangereux n'est que pour lui seul pas tel. Il sort en *biroutsch,* mais avec peine; il signe les affaires et parle de retourner à Bruxelles, étant à Tervueren, en peu, et personne n'ose lui dire son état. Nous sommes bien malheureux, que nous n'avons point d'amis qui nous parlent clair dans ces occasions.

Vous donnerez ce papier à votre cher mari; ne faisant aucune différence entre femme et mari, je vous embrasse tendrement.

Ce 26 juin (1780).

LXXXVIII. Madame ma chère fille. Rien de plus touchant que vos deux relations sur le sujet de vos chers enfants. Les larmes me sont venues, surtout quand votre mari marque, comme ils étaient tombés sur vous et vous tenaient serrée. Il ajoute que la petite aura beaucoup de sensibilité de la mère et de son caractère, et qu'elle rendra sûrement un époux heureux. Cette ajoute me rend mon cher Ferdinand encore plus cher, et je partage bien son bonheur. Je n'espère pas que cette charmante petite effacera la raisonnable Thérèse; elle a déjà l'âge pour elle et la figure et l'humeur gai, c'est un grand avantage. Tous les étrangers sont charmés de l'accueil de Thérèse, et ce que vous me dites sur les leçons, est étonnant. Je suis entièrement de votre avis, de ne la pas charger de leçons, même si cela ne lui coûte.

Je viens à cette heure à nos bons Milanais qui gagnent bien chez moi, en vous aimant si tendrement. Ils savent ce que vous leur valez.

Je viens de recevoir dans cet instant une lettre de l'empereur du 14 de Smolensko; il comptait en partir le 15 pour Moscou, et l'impératrice pour Pétersbourg, où il compte être en quinze jours, s'y arrêtera quinze jours ou trois semaines, et il reviendra droit par Riga et *Litthauen* en Galicie, sans toucher Varsovie ni la Transylvanie, le Banat, l'Hongrie, en droiture ici vers les premiers jours d'août. J'avoue, tant que je ne le vois, je ne serai tranquille. Il a voyagé deux jours avec l'impératrice en public dans une voiture à six, elle, lui et Romanzow dans le fond, la dame de cour, fille et très-jolie nièce de Potemkin, Engelhard, Cobenzl et un adjutant vis-à-vis. Dans toutes les villes reçus par le

strat et le clergé, des harangues sans fin, des dîners de 'e-vingts couverts, dîners et soupers, bals, spectacles les soirs, même en voyage. J'avoue que ce public me ›laisir par malice. Il ne peut assez dire, quel agrément princesse a dans sa conversation, comme elle est grae, mais aussi aimée.

Mes nouvelles d'aujourd'hui sont aussi meilleures de cher beau-frère, mais je n'ose m'y livrer; à son âge el mal n'est pas à guérir. Les choses vont très-bien les chapitres pour votre beau-frère; nous attendons avec tience le courrier de Rome pour cela; il ne tardera après endre la tonsure et l'habit. Je vous avoue, je tremble ce moment; je ne pourrai m'accoutumer à le voir lise. Je sais que c'est un grand bonheur pour lui, mais ue, je suis là-dessus un peu faible et délicate. Je vous rasse.

Ce 3 juillet (1780).

Madame ma chère fille. Les nouvelles de mon cher CCCLXXXIX.
ı-frère sont étonnamment bien, mais je ne saurais pourme rassurer entièrement, vu son âge et le grand écoulet de la matière âcre, qui pourrait procurer soudainement ıngrène, et ce qui me fait le plus de peine, qu'il devient ıncolique.

Je viens de recevoir cette après-dînée des nouvelles 19 de l'empereur de Moscou, grâce à Dieu, en bonne é, trouvant cette ville plus grande que Paris, Naples et ıe, mais bien des maisons de bois, très-peuplée et tout à la française et des jolies personnes. Il comptait être

le 3, aujourd'hui, à Pétersbourg; j'espère donc son retour le dernier ou le premier de l'autre mois, espérant qu'il ne s'arrêtera plus en chemin.

Je suis enchantée de vous savoir à Monza avec toute la famille et même avec la Melzi; de se trouver avec vous, lui tiendra lieu de tout. Les affaires de Cologne sont presque sûres, si le vieux roi n'y met des entraves contre toute règle, mais il n'en a jamais tenu. Votre frère prendra la tonsure, mais pas encore l'habit. Il a reçu aujourd'hui un canonicat, il est donc *ex gremio,* et moi, étant pressée, je vous embrasse tendrement.

Ce 9 juillet (1780).

cccxc. Madame ma chère fille. Je vous écris bien tard, partant demain de grand matin pour Schlosshof, pour y rester toute la semaine. Point de nouvelles de l'empereur de Pétersbourg. Notre secrétaire [1]) nous écrit, que l'impératrice a fait ordonner son bain, qui est un magnifique bâtiment dans les jardins de Zarskoje Selo, à mettre l'enseigne, pour représenter une auberge aux armes du comte de Falkenstein, puisqu'il ne veut loger dans les palais, et en a fait cabaretier un jardinier anglais, qui est un grand favori d'elle. Je trouve cette attention très-obligeante, et en tout les choses vont à souhait. Il faut en espérer des fruits pour l'avenir.

Les nouvelles de Bruxelles ne sont pas bonnes, et je crains que nous perdrons plus tôt encore ce cher prince. Voilà deux maisons illustres et chères, que je vois s'éteindre.

---

[1]) Der kaiserliche Gesandtschaftssecretär in St. Petersburg, Emanuel Johann von Seddeler.

C'est vous, mes chers enfants, qui devez les faire revivre pour le bonheur de ceux auxquels vous présidez.

Les nouvelles de Firmian m'affligent aussi. Votre mari m'a bien obligée de ce qu'il m'en a écrit; je suis entièrement de son avis.

C'est aujourd'hui que Maximilien a reçu la tonsure par les mains du Nonce tout incognito, sans en mettre encore l'habit, ce qui ne se peut, étant une affaire d'élection, et notre mauvais voisin mettant toutes les entraves pour nous nuire. On ne peut assurer la chose, avec tous les bons aspects qu'elle a. Il a fait cette courte cérémonie avec tant de dignité et recueillement, que je n'ai pu empêcher mes larmes, par bonheur dans un oratoire seule.

Dans ce moment je reçois votre chère lettre pleine de tendresse pour moi. J'en suis toute pénétrée et surtout dans ces moments-ci, où je suis si touchée de l'état du prince, de l'établissement de mon fils et de l'absence de l'empereur, et le futur départ de la Marie. J'ai besoin de restaurants pareils pour me relever, et mes consolations viennent toujours d'Italie, et vous n'y attribuez pas le moins. Dieu vous le rende; je vous embrasse.

L'horrible histoire de Naples fait frémir, à quoi la pauvre reine est exposée. Nous devons bien des grâces à la providence [1]).

---

[1]) Am Abende des 25. Juni schoss ein als Gardist in neapolitanischen Diensten stehender Schweizer auf den Wagen, in welchem sich der Erbprinz, seine Schwester Louise und die Aja, Fürstin Cariati befanden, jedoch ohne zu treffen. Allsogleich verhaftet, wurde der Soldat bald als irrsinnig erkannt und in das Spital der Unheilbaren überbracht.

Ce 17 juillet (1780).

CCCXCI. Madame ma chère fille! La vôtre du 8 m'a bien fait plaisir, aimant beaucoup vos lettres et surtout votre confiance dans les grandes comme dans les petites choses. Je crois la mériter par le parfait retour et l'envie de vous être bonne et utile.

Vous apprendrez avant celle-ci par votre cher mari la perte que nous venons de faire, et doublement, n'ayant eu ni hydropisie ni aucun mal, hors la gangrène qu'on lui a procurée par ces cautères, vésicatoires etc. etc., et ce sera le même cas avec Firmian. Je ne compte plus sur lui, et vos regrets sont justes et font honneur à votre façon de penser. Votre mari s'est encore conduit dans cette occasion, ce qu'on dit en allemand: *unverbesserlich*, et surtout qu'il voulait publiquement accompagner le saint sacrement, si on l'avait administré, m'a touchée au vif et aurait été une grande édification pour tout le monde et une démonstration des plus grandes de son estime pour la personne. Je suis presque fâchée que cela n'a pas été, ne me flattant nullement que vous le conservez longtemps.

Le détail dans lequel vous entrez pour vos chères filles, ne m'a pas fait moins de plaisir, et je ne suis pas inquiète là-dessus, vous voyant si occupée à les bien étudier. Voyant que vous voulez bien que je vous entretienne quelquefois de cet objet, je le ferai de bon cœur, à condition que vous n'agirez pas selon ce que je vous marque, sans bien considérer si mon raisonnement à cent lieues malheureusement peut entrer en considération sur les lieux mêmes.

L'événement que vous me marquez de notre bon archevêque, m'a fait le plus grand plaisir. Je voulais en faire de même avec Hrzan à Schlosshof, quand la malheureuse

nouvelle du décès de mon cher beau-frère a tout interrompu. L'idée de Ferdinand m'a encore bien touchée. Je vous vois, ma chère fille, avec quel intérêt et transport modéré vous aurez contribué à l'applaudissement universel. Ce sont des occasions uniques et bien intéressantes, et qui caractérisent si bien les cœurs. Je vous remercie de m'avoir procuré cette consolation; dans le récit que vous m'en faites, on connaît encore, combien vous en étiez pénétrée, et cela augmente ma satisfaction.

De l'empereur je n'ai que peu de lignes, étant arrivé à Pétersbourg avec une diligence et fatigue pas petite, et si lui le dit, cela doit être bien fort. Il ne dit autre chose, qu'il se porte bien et toute sa suite, et dites à votre mari, qu'au moins j'espère que la Bukowina est gagnée. Il veut s'arrêter à Pétersbourg quinze ou vingt jours; il devrait donc actuellement en être parti. Il lui faut quinze ou vingt jours pour revenir ici, je l'attends donc vers les derniers jours de ce mois.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 24 juillet (1780).

Madame ma chère fille. Par une grande chaleur je vous écris avec un rhumatisme à l'épaule gauche, qui m'empêche de me plier, et ma vue étant des plus basses, je ne sais pas bien ce que j'écris. CCCXCII.

Nous avons des nouvelles du 8 de Pétersbourg; l'empereur voulait partir le 18 et revenir par Riga en droiture ici; je me flattais l'autre jour de le voir en quinze jours, mais il m'écrit que cela ne sera que vers le 20 de l'autre mois.

J'attends à peu près vers ce temps la nouvelle de Cologne et Münster. Si notre cruel voisin n'y met empêchement, vous aurez un courrier pour cela.

Je ne suis pas inquiète pour le rhume de votre cher mari, mais contente de votre rapport et de sa sagesse. Je vous embrasse tous deux. Adieu.

Ce 31 juillet (1780).

CCCXCIII. Madame ma chère fille. A la veille de faire mes dévotions, revenant le lendemain du service que les deux régiments ont tenu très-touchant[1]).

Un courrier arrivé du 20 de Narva, premier gîte de Pétersbourg. Grâce à Dieu, le voilà de retour. Il dit être le 2 à Zamosc chez nous, et je crois le 9 ici.

Je recevrai en même temps la nouvelle de Cologne, mais à Münster cela se brouille et pourrait encore traîner et même manquer. Mon fils prend demain les *quatuor minores*. Cela sera encore une scène touchante pour moi. J'avoue à vous seule, que je ne peux me faire à le voir d'église; j'en connais tout le prix, mais il me coûte et ne me fait pas plaisir.

Le rhumatisme va mieux. Je vous embrasse à la hâte; adieu.

---

[1]) Vergl. II. 469, Anm. 1.

Ce 7 d'août (1780).

Madame ma chère fille. Nous venons de recevoir la ıvelle de Cologne, qu'aujourd'hui l'élection se sera faite ınimement. Nous attendons la nouvelle le 13, et je vous ferrai tout de suite un courrier, et nous tiendrons gala le demain, qui consistera dans un appartement et baisemain. tre beau-frère s'est fait couper tout de suite les cheveux, demain il sera en abbé. CCCXCIV.

Un autre courrier du 3 de Zamosc a porté l'heureuse ıvelle de l'arrivée de l'empereur chez nous en bonne santé, is ne pouvant être le 17 matin ici, et sachant que je suis retraite trois jours, il compte voir le petit district entre Vistule et Krakau qu'il voulait voir au commencement, n'arrivera ici que le 20. Voilà donc une heureuse journée. ut cela m'a occupée toute la soirée. Il est dix heures, il ıt que je finisse, vous embrassant tendrement.

Ce 14 août (1780).

Madame ma chère fille. Je joins ici la réponse pour duchesse, votre chère mère[1]). Sa situation est bien triste, CCCXCV.

---

[1]) Das gleichfalls eigenhändige Schreiben der Kaiserin an die nunıhrige Herzogin von Modena lautet:

Ce 14 d'août (1780).

Madame ma chère cousine. La part qu'elle prend à la perte de on cher beau-frère, avec lequel j'ai passé quarante-cinq ans, et que j'ai aucoup aimé pour sa bonté et douceur, et qui était mon meilleur ami conseiller, m'a été d'autant plus touchante par celle qu'elle en prenait ır amitié pour moi. La séparation que cette perte attire après soi, de a seconde fille et de son époux pour les Pays-Bas, est pour moi une

et je partage sincèrement sa situation. J'avoue, il me coûte d'écrire; ayant tant à écrire à la famille et dans mes affaires, il se peut que j'ai oublié de lui répondre, mais pas de volonté.

J'espère, votre charmante Mimi[1]) remettra sa marche. Pourvu qu'on ne fasse rien à la jambe, en la baignant ou la graissant avec l'attention qu'on en a, avec l'âge on ne s'en apercevra pas. Pourvu qu'il n'y a rien à la hanche, qui dénote une chute; tout le reste ne m'inquiète pas.

Je vous prie de dire à votre cher mari, qu'il ne recevra pour Münster plus de courrier. J'enverrai une estafette qui, j'espère, suivra en peu cette lettre, et je vous en préviens, qu'une estafette n'épouvante pas.

La Marie est venue avant-hier pour le gala et reste jusqu'à l'arrivée du 20 de l'empereur. J'ai des lettres de Bielitz en Silésie; il se porte bien, mais un peu excédé du voyage. Je vous embrasse.

Ce 21 d'août (1780).

CCCXCVI. Madame ma chère fille. L'arrivée de l'empereur, l'attente du courrier de Münster, où nous sommes sûrs, aussi beaucoup d'autres écritures me rendent si courte, n'ayant

---

grande privation, de même celle de mon fils à Cologne, qui est un établissement bien convenable, mais me prive de mon fils.

Nos chers enfants de Milan se portent bien et m'ont procuré bien de la satisfaction par le tour qu'ils ont fait en Italie, approuvés partout.

Que Votre Altesse soit persuadée de la sincère amitié, avec laquelle je suis toujours, Madame ma cousine, bien affectionnée cousine

Marie Thérèse.

1) Leopoldine. Die Kaiserin nannte sie mit Vorliebe nach ihrem ersten Namen Marie oder Mimi.

s un moment à moi. Je me flatte que vous me rendez ıtice, que je vous aime tendrement, et qu'il n'y a qu'une possibilité qui me fait manquer à ce qui m'est cher.

Grâce à Dieu que vous vous portez bien, de même mpereur, qui est bien content de son voyage.

J'ai remis le placet pour la croix à Rosenberg, pour tenir présent en cas que je tiens la fête en septembre.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 28 d'août (1780).

Madame ma chère fille. Dans l'instant arrive le garde CCCXCVII.
Milan à sept heures du soir. Comblée de vos bontés et chantée de vos enfants, vous trouvant très-bien, mieux 'ici, j'ai failli éclater de rire.

Vous me parlez de certains cinq jours, et vous dites ès-bien, avant treize jours on ne saurait y compter; mais cela ıit commencer ainsi, et je vous avoue, cela me ferait grand aisir. Vous ayant reposée, on ne saurait trop avoir de cette pèce, pourvu que vous n'en êtes pas incommodée ou trop faiblie. Mais vous m'avez sensiblement obligée de me l'avoir arqué tout de suite.

Votre cher mari m'a aussi prévenue sur la Fritz. Je suis en aise qu'il en a écrit à Sperges; si cela est possible, ıyant l'intérêt que vous en prenez, je le ferai. Vous êtes ınne, mais ses mérites et services sont encore bien minces.

Vos deux lettres sont bien touchantes, et votre mari ıt devenu presque flatteur. Connaissant son cœur, son atıchement, cela touche de voir des sentiments pareils d'un ls et d'un ami, et j'avoue, j'en ai quelquefois besoin, me

laissant trop aller à mes tristes réflexions, pour me réveiller. Je dois m'accuser, que je ne peux m'accoutumer à voir Maximilien en habit d'église. Il est parfaitement content, compte se rendre à Mergentheim en octobre, et peut-être avant à Cologne et Münster, si l'électeur le souhaite. J'espère que ce prince vivra encore trois ans, alors je compte vous l'envoyer en Italie, pour se rendre à Rome et voir ces quatre établissements de famille. Il va étudier à cette heure à force, et j'ai tout lieu d'être contente de lui.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 11 septembre (1780).

CCCXCVIII. Madame ma chère fille. Vous voyez que je vous traite comme vous le souhaitez, en ne vous écrivant que ces lignes, me préparant pour le courrier, et ayant pris hier chez le père Parhamer un rhumatisme au bras droit, qui m'empêche d'écrire, sans fièvre et autre incommodité. J'ai été assise aujourd'hui deux heures au soleil pour cela; il me paraît que cela m'a soulagée.

Vos doutes ne continuent pas seulement, mais se confirment toujours de plus. Pourvu que vous ne souffrez, cela me fait plaisir; un frère à François me ferait grand plaisir. Ce double couple me ferait grande consolation.

Les gardes qui viennent, sont extasiés de la beauté et grâce de vos enfants, que Dieu conserve! Je suis charmée de la résolution de les faire venir à Milan. La saison n'est plus pour des petits enfants, comme est votre fils; l'humide est plus mauvais que le froid.

Je vous embrasse.

Ce 14 septembre (1780).

ıe ma chère fille. J'envoie par le courrier, sans CCCXCIX.
ıir par votre cher Ferdinand, un médaillon qui
heure la plus grande mode, et le nœud. Il me
bien, et je suis sûre qu'il vous sera agréable.
·ner mes chers enfants; tout me réussit, quand
·ous. La Guttenberg le trouve aussi; c'est que
ge nos idées, et tout vous va bien.
zendorff a été bien consolée que vous avez tenu
ə au baptême.
ilien part le 19, l'empereur le 25 et moi aussi
ıqu'au 28. Ce sera la dernière fois; à Presbourg
e plus aller.
ver passera bien vite, il commence déjà à se

ıs embrasse tendrement.

Ce 18 septembre (1780).

ıe ma chère fille. Si vous êtes incommodée, ma CD.
ɜra de beaucoup sur votre état, et je serai bien
ıée passée, et vous prie de vous bien ménager,
lre des fluxions ou rhumatismes. Tout le monde
ıé ici, et moi-même, je ne suis pas encore quitte
ıit. Il paraît que l'hiver viendra plus tôt que les
es; je crains qu'il ne se mette au mauvais.
ıilien part, et en six jours l'empereur. Votre mari
qu'il n'a pas trouvé si bien Firmian, comme il
haité, mais qu'il tâchera de lui faire avoir un

homme, pour en avoir plus de soin. Je crains qu'il finira, comme mon prince a fini, traîner quelques mois, mais pas plus.

Mon bras exige encore quelque ménagement, et en vous embrassant, je suis toujours toute à vous.

Ce que votre mari m'a marqué de Thérèse pour le plan de Monza, est vraiment étonnant à son âge.

Ce 2 octobre (1780).

CDI. Madame ma chère fille. Votre charmante lettre a augmenté encore le plaisir que j'avais de la prompte réussite du médaillon, pour lequel vous me marquez les plus tendres et jolies choses. Je les mérite par la tendresse que j'ai pour vous deux, qui la méritez si bien.

J'ai des nouvelles du 1er de Königgrätz de l'empereur, il se plaint de la pluie. J'ai des nouvelles du 27 d'Aschaffenbourg de votre beau-frère[1]), qui se porte bien; le voyage ne lui a causé aucun ressentiment à la jambe. Il a le plus difficile à supporter, quand il sera à Cologne; j'espère qu'il s'en tirera bien, comme jusqu'à cette heure.

Je suis pressée, commençant ma petite retraite; on m'a déjà annoncé le prélat. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Bien mon compliment pour François et la Thérèse.

---

1) Maximilian.

Ce 9 octobre (1780).

Madame ma chère fille. Je suis à mon départ d'ici, j'ai été accablée d'affaires ces jours-ci. Mon bras est ssi encore écloppé; je me porte au reste très-bien, et nos ıx voyageurs de même. L'empereur était le 5 à Gitschin Maximilien à Trêves le 3. CDII.

Votre incommodité exige du ménagement, au troisième is et dans cette saison humide. J'étais enchantée que vous avez nommé la chaise longue.

Je vous prie de dire à la Confalonieri la part que je ends à la maladie de son fils; et la fièvre d'Albani me plaît aussi, étant délicat, et les fièvres cette année sont ıuvaises. Ma fille de Parme s'en ressent, et la petite Thé- se en France aussi. Grâce à Dieu que les vôtres sont n. Je vous embrasse.

Ce 16 octobre (1780).

Madame ma chère fille. J'avoue, ces coliques, je ne aime pas, et j'attends la poste prochaine avec inquié- de. Point d'estafette; je crains encore une affaire comme , et cela vous affaiblit extrêmement, et nous avons besoin vos forces, qui ne sont sans cela pas grandes, ayant plus force d'esprit que de corps. Vous ne pouvez m'obliger us sensiblement que de vous bien ménager. CDIII.

Je suis bien en peine pour la Confalonieri; elle est ve et sensible; une perte à cet âge d'un enfant, et surtout un qui promettait, est terrible. Il n'y a que la religion ule, qui peut nous la faire supporter.

Nous attendons l'empereur le 20, Maximilien le 5 ou le 6 du mois prochain.

Je vous embrasse tendrement.

IV.

Ce 23 octobre (1780).

Madame ma chère fille. Je suis bien contente des nouvelles d'Italie. Notre bonne grand'-duchesse heureusement délivrée et vous entièrement remise des inquiétudes que vous nous donniez à juste titre.

Plaignant bien sincèrement la pauvre Confalonieri, je crains pourtant cette visite pour vous et votre cœur; je n'aime pas le mot de nerfs. Si vous croyez de pouvoir servir de soulagement à cette pauvre mère la part que je prends et ceux qui la connaissent, et surtout lui, je vous serais obligée de la lui marquer. Je ne lui ai pas écrit, crainte de renouveler sa douleur en me répondant.

Nous avons le plus beau temps. L'empereur est revenu très-bien et reposé de Bohême et de la meilleure humeur, et il me paraît très-content de Pellegrini. Je vous le marque, sachant vos bontés de tous deux pour lui. Il les mérite par son attachement.

De votre beau-frère je n'ai encore rien de Mergenthei mais bien de Coblence. Le départ était touchant en l'électeur et lui.

Je vous écris avec un bras estropié, un œil fermé, fluxion et un peu de rhume; tout cela très-légèreme sans fièvre.

Je vous embrasse.

Ce 25 octobre (1780).

ne ma chère fille. Je vous envoie cette lettre pour la falonieri, en cas que vous croyez que cela puisse :, ne voulant renouveler sa grande douleur. En n'avez qu'à la jeter au feu. J'ai cru lui devoir ion. CDV.

·e est la réponse à notre charmante Thérèse. C'est attaché Zephyris qui est mon secrétaire pour mes enfants. Je vous embrasse.

Ce 30 octobre (1780).

ne ma chère fille. J'espère, ayant ici le plus ·, que vous l'aurez de même et pourrez profiter agne et faire du mouvement modéré. Je suis ée à cette heure, surtout si la treizième est passée. ouches de la grand'-duchesse, elles sont passées ndre fièvre ni incommodité, et dans une heure couchée; l'enfant se porte de même à merveille. suis pas rassurée sur la santé de ma fille à Parme; sentiments de fièvre. J'avoue, cela dure trop, soi-déjà. Hrzan l'a trouvée maigrie et défaite, mais qu'on devrait le croire. On l'attend à cette ence. Il a quitté à regret Milan et n'a pu assez bontés reçues. CDVI.

eux filles ici ont pris des rhumes avec de la ut la Marianne, qui généralement ne me plaît pas er passé. Je la trouve bien tombée; j'en suis

Maximilien se porte bien. J'ai des nouvelles du 25, le jour de son intronisation à Mergentheim. Il se conduit à ma grande satisfation; il ne sera de retour avant la mi-novembre.

J'attends le portrait de votre cher fils avec le plus grand empressement; les gardes hongroises ne peuvent assez dire de sa beauté.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Ce 2 novembre (1780).

CDVII. Madame ma chère fille. La date vous marquera le jour occupé d'aujourd'hui. Nous avons encore du beau temps.

Brambilla est arrivé avec ce charmant et intéressant portrait, dont je ne saurais assez vous marquer ma sensibilité. Il est beau, on lui trouve de la ressemblance avec le père. Je ne le trouve pas, et l'idée de votre cher mari, à envoyer à l'empereur un tableau d'un maître d'Italie, ressemble à vos attentions et ne sera pas mal reçue.

J'attends votre beau-frère le 14 de ce mois; il me paraît qu'il souhaite son retour; j'en fais de même.

La Marianne m'inquiète beaucoup. L'Elisabeth a un rhume à sa façon bruyante, sans danger.

Je suis charmée que vous vous portez bien à Monza. Si ce temps continue, vous ferez bien d'y rester tout le mois. Je vous écris aujourd'hui, comptant d'écrire demain à votre mari par courrier. Je vous embrasse.

Ce 5 novembre (1780).

Madame ma chère fille. Votre chère du 28 m'a fait grand plaisir, étant entièrement rassurée sur votre santé et de vos chers enfants. Je vous suis obligée de m'avoir marqué le petit accident arrivé, de la chute de la femme qui le portait. Grâce à Dieu que cela est passé ainsi, mais cela fait frémir, ce qui en pouvait arriver, et je vous remercie de me l'avoir marqué, unique moyen de me tenir tranquille sur tous les mauvais propos qui se divulguent souvent dans le public. CDVIII.

N'auriez-vous pas besoin de femmes? Je ne vous sais que quatre filles de chambre, avec quatre petits enfants, et deux *Kammerfrauen*. On dit la Dornfeld héctique, et cela ne conviendra avec les enfants, la Müller estropiée et la Tausent bien vieille. Je vous le marque seulement dès à cette heure, pour qu'on aie le temps de chercher des sujets qui sont rares. Si vous les trouvez en Italie, je n'ai rien contre, mais j'en doute après l'épreuve de la *Kammerfrau* que je vous ai envoyée, et la caméristc que vous avez prise, et chez les filles je ne souhaiterais que des Allemandes. Les parrains que vous voulez prendre, me font le plus grand plaisir, et ils vous sont tendrement attachés.

Pour Parme je suis en peine, et doublement. Vos deux sœurs ici sont toutes malades de rhumes, qu'on a dû les saigner, mais rien à craindre, hors le mal de la Marianne, qui a augmenté par ses nouvelles incommodités.

Mon rhume existe encore et m'incommode en écrivant, mais il est pourtant mieux.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 16 novembre (1780).

CDIX. Madame ma chère fille. J'ai expédié ce matin le courrier à votre mari, et le soir je m'entretiens avec sa chère épouse. Ce n'est pas quatre heures et demie; cette heure est destinée à cette heure à Maximilien, pas tous les jours. Il vient à huit heures avec les sœurs au café, hors les dimanches, mais s'il veut me parler à part, c'est l'heure de Ferdinand et de Marie, que j'ai passée bien souvent avec de la satisfaction, mais rarement avec plaisir. Je sens encore les déboires d'alors, votre sensibilité, mais sage conduite de tous deux. Je sentais tout doublement, pour vous et pour moi. De certaines époques ne s'effacent pas.

Le portrait de votre fils fait l'étonnement de ma chambre à coucher. Il est beau, comme un ange, mais il ne ressemble ni au père ni à la maman. Je suis bien aise que vous croyez d'engraisser; vous en aurez besoin. Brambilla a dit ici, qu'il vous trouvait très-défaite. Lui-même a pris dès son arrivée une fièvre bileuse, mais en est remis.

Vos sœurs sont toujours enrhumées, mais Maximilien se porte à merveille et pense sérieusement à ses études. Je suis très-contente de lui et de notre cher Ferdinand sur deux papiers qu'il a envoyés, un à l'empereur, qui m'a fait de la bile, et l'autre à moi, qui m'a fait plaisir à cause du sentiment qu'il a fait voir. Dieu vous conserve longues années de même pour vous et vos enfants et les provinces qui jouissent de votre présence et gouvernement.

Je vous embrasse tendrement.

Ce 20 novembre (1780).

Madame ma chère fille. Je suis dans la mode; j'ai is un rhume que mes filles et tout le monde prend ici, et mme j'hésitais depuis un mois à me saigner, je le serai cinq heures pour diminuer la force de la toux. Ne croyez s que je suis malade. Je fais mon train de vie ordinaire, ais incommodée et pas patiente. Un rhume avèc la diffiulté de ma respiration est un peu plus pénible. Vous pouvez re assurés tous deux que je ne vous cache rien. Je vous nbrasse. CDX.

L'empereur est même à la chasse.

INHALT.

An die Erzherzogin (Königin) Caroline.

An die Erzherzogin Marie Beatrix.

1766.

1771.

Seite

1777.

Druck von Adolf Holzhausen in Wien.
k. k. Hof- und Universitäts-Buchdrucker.

Historische Werke

aus dem Verlage

von Wilhelm Braumüller, k. k. Hof- und Universitätsbuchhändler in Wien.

Falke, Jac. von, k. k. Regierungsrath, fürstl. Liechtenstein'scher Bibliothekar, Vice-Director des k. k. österr. Museums für Kunst und Industrie in Wien. **Geschichte des fürstlichen Hauses Liechtenstein.** 2 Bände. gr. 8. 1868. 1877. 10 *fl.* — 20 *M.*

Friedenfels, Eug. von. Josef Bedeus von Scharberg. Beiträge zur Zeitgeschichte Siebenbürgens im 19. Jahrhundert, 1783—1858. Mit dem Bildniss und Facsimile Bedeus'. 2 Theile. gr. 8. 1876. 1877. 10 *fl.* — 20 *M.*

Friedjung, Heinr. Kaiser Karl IV. und sein Antheil am geistigen Leben seiner Zeit. gr. 8. 1876. 3 *fl.* — 6 *M.*

Gervinus, G. G. Historische Schriften. Geschichte der florentinischen Historiographie bis zum sechzehnten Jahrhundert, nebst einer Charakteristik des Machiavell. — Versuch einer inneren Geschichte von Aragonien bis zum Ausgang des barcelonischen Königsstammes. Neue Ausgabe. Mit einem Nekrolog von Professor Dr. Carl Röder in Heidelberg und Gervinus' Bildniss. gr. 8. 1871. 2 *fl.* 50 *kr.* — 5 *M.*

— — **Hinterlassene Schriften.** gr. 8. 1872. 1 *fl.* 30 *kr.* — 2 *M.* 60 *Pf.*

Heigel, Dr. Carl Theod., a. o. Professor der Geschichte an der k. Universität in München. **Aus drei Jahrhunderten.** Vorträge aus der neuern deutschen Geschichte. gr. 8. 1881. 3 *fl.* — 6 *M.*

Kerschbaumer, Dr. Ant., geh. päpstl. Kämmerer, Canonicus und Stadtpfarrer in Tulln. **Cardinal Klesel,** Minister-Präsident unter Kaiser Mathias. Quellenmässig bearbeitet. Mit Porträt. gr. 8. 1865. 4 *fl.* — 8 *M.*

Klinkowström, Clem. von, Archivar im k. k. geheimen Haus-, Hof- und Staatsarchiv. **Aus der alten Registratur der Staatskanzlei.** Briefe politischen Inhalts von und an Friedrich von Gentz, aus den Jahren 1799 bis 1827. Mit geschichtlichen Anmerkungen. gr. 8. 1870. 2 *fl.* — 4 *M.*

Kremer, Alfr. von, k. k. Geheimrath. **Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen.** 2 Bände. gr. 8. 1875. 1877. 12 *fl.* — 24 *M.*

Künzel, Dr. Heinrich, weil. grossh. hessischer Hofrath in Darmstadt. **Leben und Briefwechsel des Landgrafen Georg von Hessen-Darmstadt,** des Eroberers und Vertheidigers von Gibraltar. Ein Beitrag zur Geschichte des spanischen Successionskrieges, zur Memoirenliteratur des 17. und 18. Jahrhunderts und zur hessischen Landesgeschichte. Mit dem Bildnisse des Landgrafen Georg und einer Karte von Gibraltar. Neue, mit einer Biographie des Verfassers vermehrte Ausgabe. gr. 8. 1877. 4 *fl.* — 8 *M.*

Druck von Adolf Holzhausen,
k. k. Hof- und Universitäts-Buchdrucker in Wien.

BRIEFE

DER

AISERIN MARIA THERESIA

AN IHRE

KINDER UND FREUNDE.

HERAUSGEGEBEN

VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

VIERTER BAND.



WIEN, 1881.

WILHELM BRAUMÜLLER

K. K. HOF- UND UNIVERSITÄTSBUCHHÄNDLER.

Historische Werke

aus dem Verlage

von Wilhelm Braumüller, k. k. Hof- und Universitätsbuchhändler in Wien.

Lorenz, Dr. O., Professor an der k. k. Universität in Wien. **Deutsche Geschichte im 13. und 14. Jahrhundert.** Zwei Bände in 3 Abtheilungen. gr. 8. 1864—1866. 10 *fl.* — 20 *M.*

1. Band: Die Zeit des grossen Interregnums mit besonderer Rücksicht auf Oesterreich. 1864. 4 *fl.* 50 *kr.* — 9 *M.*
2. „ Geschichte Rudolfs von Habsburg und Adolfs von Nassau. 1866. 5 *fl.* 50 *kr.* — 11 *M.*

Loserth, J. Die Geschichtsquellen von Kremsmünster im XIII. und XIV. Jahrhundert. Mit einem Vorwort von Ottokar Lorenz. gr. 8. 1872. 1 *fl.* 30 *kr.* — 2 *M.* 60 *Pf.*

Pusikan. Die Kaiserstein. Geschichte des Hauses. Mit einem Titelholzschnitte. gr. 8. 1873. 1 *fl.* 50 *kr.* — 3 *M.*

Radics, P. von. Herbard VIII., Freiherr zu Auersperg (1528—1575), ein krainischer Held und Staatsmann. Mit einer Einleitung: Die Auersperge in Krain, einem Porträt und der facsimilirten Handschrift Herbard's. gr. 8. 1862. 4 *fl.* — 8 *M.*

Ranke, Leop. von. Die serbische Revolution. Aus serbischen Papieren und Mittheilungen. Mit einer Karte von Serbien. gr. 8. 1829. 2 *fl.* — 4 *M.*

Schlossar, Dr. Ant. Innerösterreichisches Stadtleben vor hundert Jahren. Eine Schilderung der Verhältnisse in der Hauptstadt Steiermarks im achtzehnten Jahrhundert, zugleich Beiträge zur Literatur- und Culturgeschichte der Aufklärungsperiode. Mit einer Ansicht der Stadt Graz im Lichtdruck. gr. 8. 1877. 3 *fl.* 50 *kr.* — 7 *M.*

Silberstein, Dr. Aug. Denksäulen im Gebiete der Cultur und Literatur. gr. 8. 1879. 3 *fl.* 50 *kr.* — 7 *M.*

Inhalt: Abraham a Santa Clara, Barfüssermönch und Humorist. — Ulrich von Lichtenstein, der ritterliche Minnesänger und seine Abenteuer. — Teufel und Hexen in Geschichte und Sage. — Neidhard Fuchs, der Bauernfeind. — Der Holzmeister von Nasswald und seine protestantische Colonie in den österreichischen Alpen.

Stillfried-Ratènic, Eduard Freiherr von. Thomas de Mahy, Marquis de Favras und seine Gemahlin. Ein Beitrag zur Geschichte der französischen Revolution aus den Jahren 1789 und 1790. Mit dem Bildnisse des Marquis de Favras. gr. 8. (Unter der Presse.)

Svátek, Jos. in Prag. **Culturhistorische Bilder aus Böhmen.** gr. 8. 1879. 3 *fl.* — 6 *M.*

Inhalt: Die Hexenprocesse in Böhmen. — Die Alchemie in Böhmen. — Adamiten und Deisten in Böhmen. — Ein griechischer Abenteurer in Prag. — Die Guillotine in Böhmen. — Bauern-Rebellion in Böhmen. — Schiller in Böhmen. — Die Rudolphinische Kunstkammer in Prag. — Die Zigeuner in Böhmen.

BRIEFE

DER

KAISERIN MARIA THERESIA

AN IHRE

KINDER UND FREUNDE.

HERAUSGEGEBEN

VON

ALFRED RITTER VON ARNETH.

VIERTER BAND.

WIEN, 1881.
WILHELM BRAUMÜLLER
K. K. HOF- UND UNIVERSITÄTSBUCHHÄNDLER.

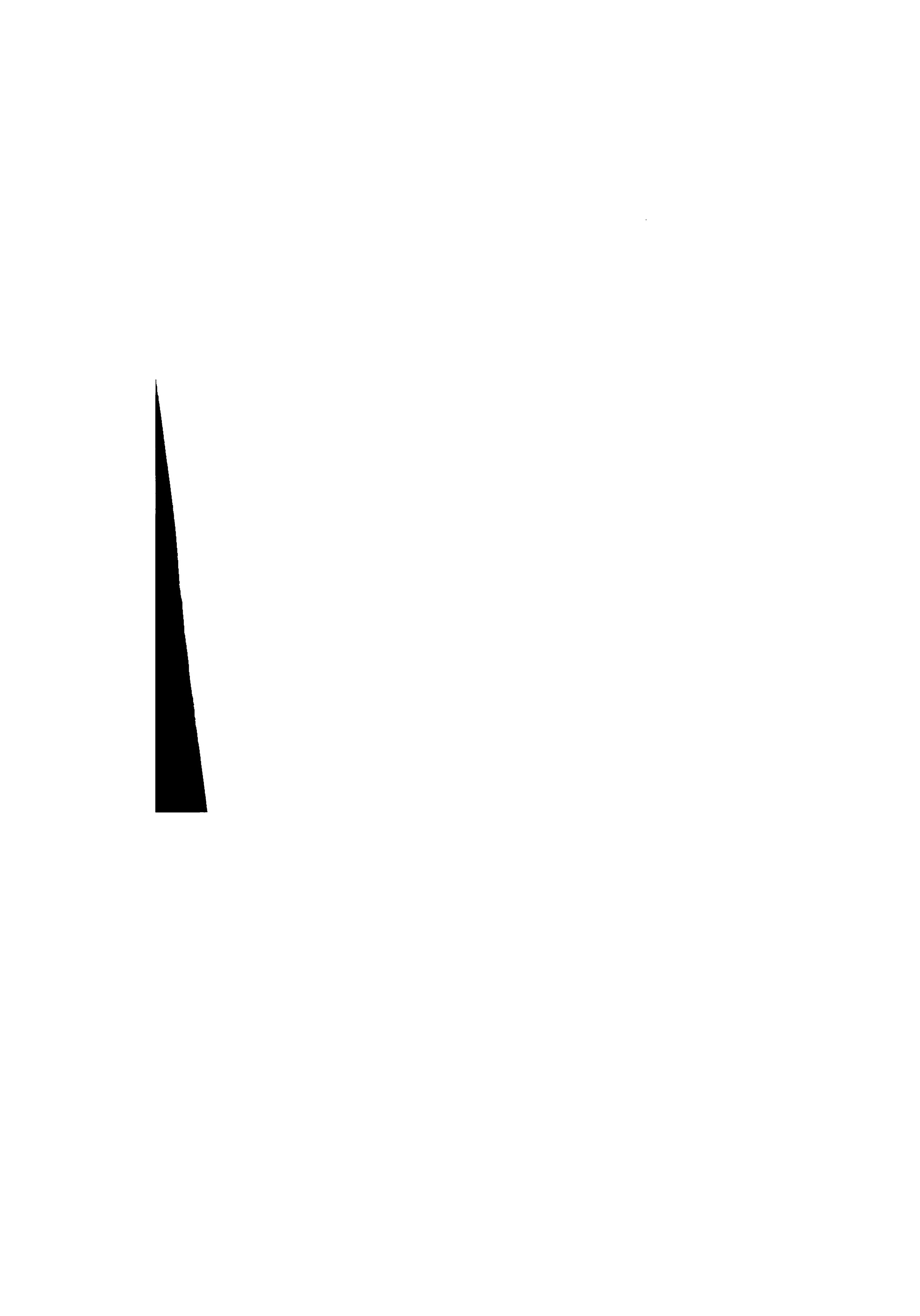
Erste Abtheilung.

Zweite Abtheilung.

ERSTE ABTHEILUNG.

AN DEN

GRAFEN BATTHYÁNY.



Instruction der Kaiserin Maria Theresia für den Ajo ihres Sohnes Joseph, Feldmarschall Grafen Batthyány [1]). *(1751.)*

Nachdem ich meinen ältesten Erzherzog dem Grafen Batthyány zu erziehen übergebe und anvertraue, und dadurch sowohl meine von demselben geschöpfte gute Meinung als gänzliches Vertrauen genugsam an den Tag lege, finde ich nöthig, ihm einige Erkenntniss von meines Sohnes Eigenschaften zu erklären, welche man die Jahre seiner Kindheit hindurch an ihm beobachtet, um ihm Batthyány in seiner uns hiemit gewidmeten eifrigen und verlässlichen, getreuen und wohlmeinenden Intention ein und andere Wege zu bahnen und erleichtern zu können.

Da mein Sohn als ein uns so lieb und importantes Pfand mit grosser Zärtlichkeit und Liebe von der Wiege epflegt worden, ist sicher, dass seinem Willen und Verlangen in vielen Stücken zu viel nachgegeben worden, und insbesondere seine Bediente ihn sowohl durch unterschiedliche Schmeicheleien als auch einige unzeitige Vorstellungen seiner Hoheit verleitet, sich gern gehorsamen und ehren zu sehen, hingegen die Widersetzung unangenehm und fast unerträglich zu finden, sich nichts zu versagen, gegen Andere aber leicht, ohne Gefälligkeit und rude zu handeln.

---

[1]) Abschrift. Vergl. Geschichte Maria Theresia's IV. 159—161.

Obwohl nun zwar diese Neigungen theils durch d
dahin angewendete Sorge und Lehren seines fleissigen Abbé
in etwas corrigirt worden, mein Sohn auch viele Anzeich
eines guten Herzens von sich gibt, so ist doch sicher, da
seine grosse Lebhaftigkeit, die man ehmals nicht von ih
vermuthet, von welcher man aber in Vielem zu seine
Besten wird profitiren können, dermalen merklich zunimn
woraus dann erstlich heftige Verlangen entstehen, sein
Willen in allen kleinen Gelüsten zu erfüllen, davon so se
occupirt zu sein, dass er die Ermahnungen kaum hört, sell
wie die meiste Jugend oft tausendmal vergisst, und au
oft zu der nöthigen Application schwer zu disponiren i
am wenigsten aber durch die langwierige oder so zu sag
trockene Schärfe und Art, welcher sich die meisten Meist
in den Schulen bedienen, denn dadurch wird er nur in ei
Langmuth verfallen, die ihn zwar gehorsamen lässt, ab
niemals reussiren macht, welches oft und vielmals probi
worden, dahingegen durch einige abgewechselte Absicht
einiger ihm anständigen Recreationen und einige Aufmu
terungen zur Ehre und dergleichen hat er schon oft me
gethan, als man von ihm erfordert.

Was aber in dergleichen Fällen und durchgehen
zu beobachten, ist, dass derjenige, von welchem er gänzli
dependirt, sich von ihm ehren und fürchten mache. I
sage nicht auch lieben, weil dies zwischen meinem Sohn
der ein gutes Herz hat, und dem Batthyány ohnedem
keinen Zweifel zu ziehen. Das unumgänglich Nothwendi
ist, dass der Ajo das Vertrauen des Kindes besitze, da
aber sich von ihm consideriren mache; zu dem ist nöth

[1]) Franz Joseph Weger, Augustinerordenspriester, Lehrer und
zieher des Kronprinzen.

selbst weniger um die kleinen, des Tages hin-
·r sich wiederholenden Fehler anrede, als die-
›n Lectionen und Uebungen ihm zugegeben
·ch mehr die gänzliche Direction, die
strafung und die zu seiner Zeit noth-
.schaft und Vorstellungen reservire, als die
.merwährenden Ausstellungen und Correctionen,
das Kind allzusehr mit ihm familiarisiren und oft
.omettiren würden, dahingegen eine oft vorhergehende kleine Vorstellung, ein vorher erfordertes Versprechen des Wohlverhaltens oft einen ganzen Tag das Kind im Zaume halten wird. Durch diese reservirte Conduite kann der Ajo selbst kleine Nachlässigkeiten übersehen, welche durch eine Besserung bei Meister und Instructor selbst ersetzt, von ihm können dissimulirt werden, wodurch er vielen Wortwechseln entgehen wird, die mein Sohn, dem es an Verstand nicht mangelt, mit vielem Schmeicheln, Entschuldigungen oder vehementen Einwendungen, auch Disputiren, sonderlich wenn er animirt ist, anwenden würde, dadurch oft ein Vorgesetzter selbst irre gemacht wird, oder zu Verhütung unanständiger Szenen weichen müsste, wovon die Jugend, die solches genau wahrnimmt, zu ihrem Vortheil profitirt. Hingegen aber, wenn die Fehler vorsätzlich oder schwerer, muss der Ajo die Strafe oder Privation, die er etwa gedroht, auch unwiderruflich halten, und das Kind muss seiner Fermetät so versichert sein, dass ihm auch dies zum Antrieb und Erfüllung seiner Schuldigkeit dienen muss. In solchem Fall, wenn man nicht nöthig findet, seine Ursachen oder Entschuldigungen mehr zu hören, müssen dieselben auch nicht gestattet und ihm hierüber vorhinein die Versicherung gegeben werden, dass dieses Schweigen und Ueberwindung seiner selbst eine Probe seiner gänzlichen Unterwerfung und

seine beste Entschuldigung sein muss, welche gleich wie alles Uebrige, aus Liebe für sein künftiges Bestes, und ihn an Leib und Seele glücklich zu machen, von ihm erfordert wird. Auch auf diese Weise hat bisher der Abbé am meisten mit ihm ausgewirkt und hat ihn geschwind und leicht in der französischen Sprache, in vielerlei Lesung, Raisonniren und Schreiben, ungeachtet der anfangs bezeigten Aversion, so wie jetzt zu sehen, geübt und instruirt.

Es wird an ihm auch beobachtet, dass es ihn sehr hart ankommt, seiner Fehler zu conveniren. Er schämt sich derselben und sucht oder durch andere Discurse oder Ausflüchte sie zu bemänteln, damit er enthoben sein möchte sie zu bekennen oder sich darüber zu demüthigen. Eine dergleichen Beschämung zeigt er auch oft, wenn man von ihm einige laute Rede, ein Compliment oder ernstliche Ceremonie im Gespräch, oder Reverenzen erfordert, worüber man ihn aber muss suchen jederzeit zu apprivoisiren, damit er theils mit mehrerer Aufrichtigkeit seine Fehler bekenne und die Verzeihung suche, theils einen den grossen Herren so übel anstehenden Embarras nach und nach gänzlich verlieren möge.

Eine von den Neigungen, die am meisten müssen bestritten werden und abzuwenden gesucht, ist die aus seinem aufgeräumten Gemüth entstehende Lust, an Jedermann die äusserlichen und auch innerlichen Fehler alsbald zu beobachten, sich davon einnehmen zu lassen, dawider zu raliliren, welches nicht allein wider die Liebe des Nächsten, sondern ihn auch an dem vernünftigen Urtheil so sehr verhindert, dass er oder von einer Gestalt oder Contenance oder Sprache eines Menschen frappirt bleibt, die wirklichen Qualitäten nicht mehr erkennen kann und auf diese Weise oft in der Conversation irre gemacht wird, so allenthalben üble Wirkungen nach sich zieht.

· Ajo soll beflissen sein, alle diejenigen, die ihm
chmeicheln, die ihm von der Hoheit seiner Geburt
nöthige Einbildungen geben wollen, die ihm durch
·, durch Mienen, durch Schwätzereien und Räp-
dere Leute oder üble Nachreden enthaltend, durch
cherze und Remarquen zur Unterhaltung dienen
von seiner Person zu entfernen, damit er lernen
ne unnöthige Curiosität den wahren, soliden Werth
mann zu schätzen und nicht sein Gemüth zum
l seines Nächsten zu ergötzen, welches besonders
sen Herren zu tadeln ist, denen es leicht ist, der-
Personen zu betrüben oder zu embarrassiren, welchen
ubt, sich gleichen Masses gegen sie zu gebrauchen.
nt d'honneur soll in dem bestehen, seiner Eltern
ınd Liebe durch seinen Fleiss und gute Auf-
zu verdienen, und die übrigen Menschen durch
chkeiten und gütige Antworten in allen erdenk-
elegenheiten an sich zu ziehen, die Fehler der An-
chuldigen, gern fürbitten, wenn es ihm erlaubt ist,
ıt nur durch Particularaffection, sondern aus einem
guten Gemüth angetrieben, wovon er so viel gute
seiner Vorfahren vor sich hat, und wodurch er
uldig ist Anderen zum Vorbild zu dienen.

ist der Tag allzeit mit dem Gebet anzufangen, und
e und Nothwendigste für meinen Sohn, von der
Gottes in einem demüthigen Herzen überzeugt zu
zu lieben und zu fürchten, und aus den wahren
en Uebungen und Schuldigkeiten alle übrigen Tu-
zu schöpfen.

erste Wirkung seiner Andacht und beständig er-
christlichen Lehre soll die Ehrerbietung und Liebe
ine Eltern sein, die ihm stets einzuprägen und als

eine angenehme, unumgängliche Schuldigkeit vorzustellen ist, ohne welche kein Christ vor Gott gesegnet sein kann, durch genaue Erfüllung dieses Gebotes aber ein Kind in seinem Gewissen mit Trost erfüllt und bei Jedermann beliebt ist.

Der Ajo soll nicht bei ihm schlafen, auch nicht regelmässig dem Gebet, dem Anziehen oder den Lectionen beiwohnen, sondern seine Befehle den Untergebenen ertheilen, besonders aber sich hierin wie in allem Vorhergehenden auf die unermüdete Attention des Abbé remettiren, als auf welchen er sowohl für die Sorge des Leibes und des Geistes als der Seele vertrauen kann, dabei auch seiner Soumission gegen ihn Batthyány in sich ereignenden Veränderungen oder Dispositionen versichert sein. Sonntage, Feiertage aber, oder wenn öffentliche Kirchendienste sind, soll der Ajo, ausser Unpässlichkeit oder wichtiger Geschäfte halber, allzeit in der Kirche ihm beiwohnen, ingleichen beim Tafeldienst, Ausfahrten und allem Uebrigen, was man Ceremoniell oder Function nennen kann, wie sie immer Namen haben mögen. Was aber in der Kammer oder sonst en retraite geschieht, soll der Ajo, nachdem er es nöthig findet, mehr oder weniger, vielmals ungefähr den Erzherzog zu hören, nachsehen und ihn sammt seinen Kammerherren, Meistern und Bedienten in erforderlicher Ordnung erhalten, weil die ersteren und letzteren in all' dem, was meinen Sohn betrifft, gänzlich von ihm dependiren.

Wenn der Erzherzog erwacht, soll man alle Tage den Ajo avertiren, welcher, wenn er gegenwärtig, dem Erzherzog das Hemd übergibt, und den übrigen Tag hindurch muss man ihm von Allem dem, wovon er es verlangen wird, Bericht geben, es wäre Fremde anzusagen, vorfallende Zweifel, und endlich généralement was immer Ausserordentliches in der Kammer vorfallen möchte.

'enn der Erzherzog bei seinen Frauen Schwestern soll der Ajo ihm den Sessel rücken und das Handben, die Fräulein aber ihm zu trinken bringen; bei zherzog selbst aber schänken ihm seine Kammerein.

›ends und an den Tagen der Retraite soll sich der :h dem Sesselrücken von ihm entfernen, wenn es hm den Kammerherrn an die Seite stellen, er aber tem seine Manieren, seine Stellungen und dergleichen ıten, um davon judiciren und ihn darnach corria können. In dergleichen retirirten Mahlzeiten, es ags oder Abends, ist auch dem Ajo erlaubt, sich ;u dispensiren, um seinen Geschäften oder seiner heit obwarten zu können. Doch soll er allzeit vor dem ıgehen, es sei etwas früher oder später, den Erzsehen, um von seiner Gesundheit und übrigen Uminformirt zu sein; so es aber nicht sein könnte, : sich doch genauen Rapport geben lassen.

em Ajo steht frei, dem Erzherzog die Ergötzungen nehren oder zu vermindern, ausser es wäre etwas eres, in welchem Falle selber uns hierüber befragen gleichwie in allen anderen ausserordentlichen Zufällen, etwas zweifelhaft und important sein können.

ı Allem und Jedem recommandire ich sich des Abbé :auchen, weil er sich die Schwäche und Stärke des diese Zeit herum so genau angelegen seyn lassen, :h der Ajo seiner besonders dermalen, da noch kein 'on ihm abgewendet werden darf und ihn seine Unnheit in stete Gefahren setzet, mit Nutzen bedienen Ueber die Gesundheit aber ist sich in Allem an den vieten zu adressiren, und dem zu folgen, es müsste on Wichtigkeit sein, allwo wir selbst decidiren.

In publico fährt der Ajo allein mit dem Erzherzog und die Kammerherren cortegiren; bei Jagden oder Spaziefahrten aber kommt es auf des Ajo Gutdünken und Anordnung an, wann er die Kammerherren zur Hülfe mit zBedienung ziehen will, die in voriger Ordnung bleibe doch mehr oder weniger zur Conversation anzuwenden sin

Wenn der Ajo, welchem aller Orten die Entrée w einem Obersthofmeister gebührt, den Erzherzog zu uns füh oder in die Spectakel und dergleichen, kann sich der Abl bei sich zu Hause, oder wo er will, aufhalten und da niemals mitbegleiten, ausser der Ajo fände ihn nothwendi oder wollte ihn zu einer gewissen Stunde bestellen, so im Spazierengehen öfters gut sein wird, um einige schon gewöhnte instructive Discurse mit führen zu helfen. Sobald aber der Ajo abwesend, soll der Abbé wie jetzt bei dem Erzherzog anzusehen sein, ist ihm auch allzeit erlaubt, bey allen ansehnlichen Functionen nachzufahren und zuzusehen und a proportione der Umstände und des Platzes in die Tribünen oder Zimmer sich zu nähern, wie es der Ajo wird à propos finden.

Die Kasse des Erzherzogs, so der Abbé bisher besorgt, wird der Ajo künftig nach seiner Meinung führen lassen, und wird von uns ihm allererst der Gehalt ausgesprochen werden.

Alle Domestiken, welche dem Erzherzog zugegeben, haben ihre Ordren seiner Bedienung und ihrer Dienste halber von dem Ajo zu nehmen und sind demselben gänzlich unterworfen.

Wegen Knaben [1]) und Livréebedienten, auch Pferden, Wagen und dergleichen soll der Ajo sich mit dem Oberst-

[1]) Edelknaben, Pagen.

stallmeister verstehen; es wären denn neue oder ausserordentliche Anstalten, allda wir selbst müssten befragt werden.

Eine gleiche Beschaffenheit hat es mit der Tafelbedienung, in welcher sich mit dem Oberstküchenmeister abzureden ist, wie ingleichen in Umständen, welche das Departement des Oberstkämmerers betreffen, an ihn zu gehen ist, da aber Zweifel vorhanden, wollen wir selbst decidiren.

Und endlich übergeben Seine Majestät der Kaiser (dessen Willen und Meinung gemäss alle diese Punkte von mir sind verfasst worden) sammt mir nochmals unseren werthesten Sohn, den Erzherzog Joseph seinem lieben Ajo, und verhoffen durch seinen Eifer und Fleiss an ihm allen Trost und Gott gefälliges Vergnügen zu erleben.

AN DEN

GRAFEN FRANZ THURN.

Undatirt. (1761.)

Trouvant nécessaire pour le progrès de l'éducation de I.
›n fils Léopold, qui me tient extrêmement à cœur, de sou-
;er la santé de son Ayo, le comte de Künigl [1]), le zèle
l'attachement, que vous m'avez marqués jusqu'ici pour
›n service, et les talents que je crois trouver en vous pour
emploi aussi important que l'est celui que je vous destine,
ont déterminée à vous nommer comme second sous l'Ayo,
ır veiller à l'éducation de mon fils, et pour que vous
issiez vous y attacher tout entièrement et sans aucune
erruption, je compte de vous décharger de toute autre
:upation, et m'attends de votre part, que vous vous con-
:rerez à votre tour entièrement au service et au bien du
ınce que je vous confie, voulant surtout le mettre au fait
militaire et du service, pour être utile à sa famille et à
patrie, et pour continuer à suivre mon attention particulière,
ıe j'ai toujours eue pour cet état, tant par reconnaissance
ıe par inclination. Vous serez assigné pour votre personne
'Ayo; celui-ci fera toutes les fonctions publiques, auxquelles
›us suppléerez en son absence. Comme vous êtes le second
›rès lui à la tête de l'éducation, les chambellans, les

---

[1]) Graf Philipp Künigl, Ajo des Erzherzogs Leopold. 1696 geboren, lte er damals schon 65 Jahre und starb 1770.

instructeurs, les différents maîtres, et tout ce qui conce la cour de l'archiduc, vous sont assignés sur ce pied.

Pour vous mettre d'autant mieux en état de répon à ma confiance et d'exécuter mes intentions, j'ai jug propos de vous les marquer par les points suivants.

L'objet principal de votre emploi est de trava sur le cœur, l'esprit, les mœurs et la conduite du fils; p cet effet il s'agit:

1° de lui inspirer les devoirs envers Dieu et de l' fortifier;

2° les sentiments qu'il doit à Sa Majesté l'empereu et à moi, à ses frères et sœurs, et à la famille;

3° les attentions requises à la conservation de sa santé, sans l'amadouer;

4° de former sa façon de penser, de s'annoncer et de se produire.

Pour ce qui est du premier point, qui concerne la religion et la conscience, cela est confié à son confesseur[1]; il ne vous reste qu'à seconder pendant le cours de la journée, quand les occasions s'en présentent, les principes de la religion et confiance en Dieu, qu'il recevra pendant les heures d'instruction. Et si vous remarquez pendant le cours de la journée quelque défaut essentiel, qui entre dans cet article, vous ne vous contenterez point de l'en faire revenir vous-même, mais vous en avertirez aussi et moi et le confesseur. Il ne reste à ajouter à cet article que la défense de se servir d'aucun livre pour l'instruction ou l'amusement du fils, qui ne soit approuvé par le confesseur, et personne n'en apportera

[1]) Der Bd. I. S. 251 zuerst erwähnte Jesuit P. Franz Lechner war der Beichtvater des Erzherzogs Leopold, so lange Letzterer noch in Wien weilte.

pareils pour son propre usage dans les chambres ou anti-ımbres. Sur ce point je vous recommande une sévère ıctitude.

Pour ce qui est des sentiments envers nous, le fond y est; e reste qu'à le cultiver et à lui inspirer ce qu'il doit à son é et à ses autres frères et sœurs, et pour nous plus de franse et d'ouverture de cœur, surtout à ne jamais employer des es ou des voies détournées pour obtenir quelque chose de nous.

Quant à la santé, elle est entièrement confiée à van ieten, et vous n'avez qu'à vous borner à exécuter ponctuellent ses ordonnances, et ne rien faire ni laisser conseiller d'autres, à veiller exactement à tout ce qui pourrait iver le jour, et d'en faire rapport à van Swieten dans visites journalières.

S'il tombait malade, ou s'il lui arrivait quelqu'autre cident, vous ferez avertir tout de suite, à quelle heure que la soit, et moi et van Swieten. Vous devez vous poser ur principe, que tout ce qui pourrait passer dans des isons particulières pour indifférent, ne l'est point à l'égard mes enfants. Ainsi rien ne doit être dissimulé et tout lationné, pour ne point se rendre responsable.

Il s'entend de soi-même, que personne ne s'avisera de nner le moindre remède, même le plus innocent, à l'archiıc, sans l'avis de van Swieten, de même que vous aurez in qu'il ne s'échauffe excessivement dans ses divertissements. Il est mou et paresseux, sur ce point vous travaillerez rec exactitude. Vous aurez grande attention qu'il soit, sis et debout ou marchant, sans contorsions, car dans l'âge u'il est, les jeunes gens prennent souvent un pli qui leur este toujours. Il est tout plein de défauts pareils.

Pour ce qui est de l'esprit et du cœur, il faut que ous vous appliquiez avant toute chose à étudier à fond

son naturel et ses inclinations, pour mettre à profit ses talex et tirer même adroitement avantage de ses faiblesses et ses défauts, avec une attention extrême de les déraciner étouffer, tant par principe que par coutume.

Il ne faut lui permettre aucune familiarité avec pei sonne, mais bien lui recommander la politesse pour tout l monde. Il ne faut souffrir, ni des contes sur ce qui s passe dans la ville ou chez nous, ni des tracasseries, ni des badineries, soit de mains ou de paroles. Si on commence le ton badin, toute politesse cesse, et on est embarrassé à dire quelque chose d'obligeant. Il faut tenir sur ce point

Il est très-susceptible de préjugés, et il les quitte difficilement, ayant trop bonne opinion de soi-même et n'aimant pas à demander conseil et à le suivre.

Léopold a le cœur naturellement bon, généreux et compatissant. Il est curieux à savoir et à approfondir les matières, même les plus abstraites. Il est assez adroit dans ses exercices, mais avec cela il a une mauvaise honte qui lui fait infiniment du tort. Il tâche à parvenir à ses vues par des ruses et voies détournées, qu'il ne faut point lui passer. Je lui voudrais un air et un port dégagés, plus ouverts et plus assurés, une prononciation et un ton de voix moins rudes, un abord et une façon d'énoncer plus prévenants. Il aime beaucoup les petites gens et les mots plats. Il voudrait être poli, mais il ne sait point s'y prendre encore.

Il faut l'animer à la conversation avec des gens de mise, et l'induire insensiblement à dire des choses obligeantes. Sur toute chose il s'agit dès-à-présent de former son caractère tel que l'exige sa naissance; il est déjà d'âge qu'on peut commencer à raisonner avec lui là-dessus, point à titre de leçon, mais en discours d'amitié, et vous tâcherez surtout

:iter à entrer en raisonnement avec vous, et de l'ac-
ır à penser même sur son avenir. Cela vous fournira
ın à lui faire comprendre, combien il lui importe de
du goût et de s'instruire à fond dans la science des
comme la seule voie, par laquelle un prince de sa
e peut se rendre utile à la monarchie, briller dans
.e et se faire particulièrement aimer de moi. C'est
t qui me tient beaucoup à cœur, et qui m'a déter-
choisir préférablement un militaire à l'emploi qui
t confié. Vous formerez un plan, comment vous
vous y prendre, pour lui donner du goût et des
sur cet article.
ur conclusion j'exige et m'attends à une parfaite
ıtre vous et l'Ayo, comme chef de l'éducation, et
ıme il aura des ordres de soutenir l'autorité que je
nfie, vous ne cesserez point d'inspirer au fils les
ıts de tendresse, d'obéissance et de reconnaissance,
it à l'Ayo.

— — —

Undatirt. (Mai 1762.)

t écrit est parfait et vous rend justice, avec quelle II.
ı vous avez accompli votre charge. Cela me tran-
beaucoup pour l'avenir, sachant mon cher fils en si
mains, et quoique presqu'émancipé, il aura besoin
votre secours. Ne vous ralentissez pas là-dessus, le
yen de le rendre heureux et moi tranquille.

ıse Zeilen der Kaiserin bilden offenbar ihre Antwort auf Thurn's
nden Bericht vom 15. Mai 1762:

Fidèle tableau de S. A. R. l'archiduc Léopold

dans le temps, qu'on me chargea de la direction de sa conduite.

Défauts.	*Corrections.*
1° Monseigneur avait un air sombre et désagréable, qui dénotait toujours une humeur triste et fâchée, avec un extérieur peu recommandable pour un grand prince, dont le but devrait être de s'attirer tous les cœurs même par l'agrément de sa physionomie.	Ad 1^{mum} Il s'en est corrigé en partie, hors dans les audiences, où l'embarras de se produire le fait encore tomber quelquefois dans cet inconvénient.
2° Il avait une impolitesse décidée pour tout le monde en général, ne saluant personne par habitude et n'adressant la parole qu'à ceux qu'il voyait tous les jours, avec lesquels tout le discours ne roulait alors ordinairement que sur la chasse ou sur les chevaux, mais jamais sur quelque objet raisonnable.	Ad 2^{dum} Il a tâché de se corriger notablement sur l'article de la politesse, et il ne lui manque qu'elle lui devienne habituelle. Les discours sont à cette heure variés et de temps en temps très-raisonnables.
3° Il aimait beaucoup les petites gens, les platitudes, les contes de rues et la conversation de ses domestiques.	Ad 3^{tium} Ce point est borné par les précautions qu'on prend de ne le jamais laisser seul, et parce qu'on a retranché toutes les occasions; mais l'inclination subsiste encore en partie.
4° Il paraissait avec un air gauche dans les audiences, ne savait que dire, et on lui lisait la confusion, la crainte et la fausse honte dans sa physionomie.	Ad 4^{tum} Il se produit infiniment mieux dans les audiences, se pique même de dire des choses gracieuses, quoiqu'elles ne lui sont pas encore naturelles, et qu'il faut de temps en temps les lui suggérer.
5° Son esprit n'était tourné qu'aux frivolités, petitesses et à différents ouvrages peu convenables pour un prince de sa naissance. Ayant été nourri là dedans, cela l'éloignait de toutes les conversations raisonnables et de la société des gens de mise.	Ad 5^{tum} Il a beaucoup relâché de ces frivolités et commence à préférer la conversation raisonnable.

fauts.

n était fort modique,
u'il a faits, il les
à la supériorité de
mémoire et à l'assi-
tructeurs.

llement incliné à la
n'était qu'à force
s. Il était très-in-
it été raisonnable-
quement mis, tout
principe, de crainte
la réputation d'un
qu'enfin a dégénéré
plus mauvaise ex-
e qu'il s'est donné
l'opposé grotesque.

l'épargner la vérité,
jets et de s'excuser
e, lorsqu'il se voyait
a avec quelqu'un;
e, il se mettait à
un enfant, et cela
e rage. Il était que-
sion, disputait par
erchait d'obtenir ses
r ruses et détours,
s ce que c'était que
ce, affection et atta-
ouait non plus fort
ssez généreusement.

orté aux enfantises
au point, qu'on ne
que la moitié de
nait aussi que ceux
it dans ces babioles.

ait pas les hommes,
il ne savait jamais
i mérite, ni faire le
nes de son attention.

Corrections.

Ad 6^{tum} L'application pourrait être en vérité bien plus grande, et ce n'est que parce qu'on l'oblige à ses occupations, qu'il les fait, mais fort peu par goût et par l'envie de se qualifier.

Ad 7^{mum} La propreté lui coûte encore et exige des avertissements continuels, mais semble pourtant mieux établie que ci-devant; au reste l'indifférence pour son habillement subsiste encore toujours.

Ad 8^{vum} Depuis six mois il n'a jamais fourni sujet de plainte sur tout cet article, et s'est corrigé entièrement sur tous les points. Il agit même avec confiance et semble être susceptible d'attachement et de considération pour ceux qui, sans le flatter, cherchent son bien.

Ad 9^{num} Il a quitté considérablement ces inclinations enfantines et ne paraît guère plus estimer ces jeux.

Ad 10^{mum} Il commence à faire attention sur le choix de son monde, et semble même donner la préférence au mérite.

Défauts. | *Corrections.*

11° Le cœur paraissait absolument endurci, insensible, ne s'intéressant pour quelqu'un qu'après des sollicitations continuellement réitérées, et cela avec une indifférence marquée de réussir ou de manquer sa recommandation: point de cordialité pour Mesdames ses sœurs et ses frères, bien moins encore de politesse à leur égard. Il aimait les tracasseries et à donner une tournure aux discours qui était capable de brouiller les meilleurs amis ensemble, s'obstinant aussi de garder des préjugés sur quantité de personnes qu'il n'a pas seulement connues, et qu'il a gagnés par les relations de certaines gens apparemment d'une méchanceté avérée.

Ad 11^{mum} Il est beaucoup plus porté à présent de s'intéresser pour tous ceux qui osent recourir à sa clémence; il épouse même leur cause avec ardeur et semble prendre vraiment part, quand il n'y réussit pas. La cordialité et la sincérité avec la famille royale n'est pas encore sur le pied, comme il serait à désirer, quoique la politesse a en quelque façon augmenté. Les tracasseries ont entièrement fini, si bien que les préjugés et cette envie de brouiller les gens dans l'intention de se rendre recommandable dans l'esprit de celui qu'il cherchait de s'attirer et de gagner.

12° Il affectait de parler un allemand des gens de sa nation, mais de ces gens sans mœurs et sans éducation.

Ad 12^{mum} Malgré les exhortations continuelles, qu'un prince doit se souvenir, qu'il aura à parler à différentes nations, et qu'alors il se donnera un furieux ridicule, il n'est pourtant pas fort flexible sur cet article. Je l'attribue à un faux principe qu'il a pris, de croire qu'un prince autrichien doit parler l'allemand autrichien.

13° Ses attitudes étaient généralement choquantes, de sorte qu'elles faisaient concevoir une fausse idée de sa personne, qu'il ne méritait certainement pas. Il ne savait ni marcher ni être assis ou debout avec grâce. Il avait quantité d'autres mauvaises habitudes, par exemple de tendre le ventre, de marcher et de se placer avec les genoux en dedans, de cracher sans cesse, de

Ad 13^{ium} Quoiqu'on n'a pas manqué de travailler très-assidûment sur la correction de ces défauts, il ne s'en est pas extrêmement corrigé jusqu'aujourd'hui. Il semble que la racine est prise au point, qu'il coûtera bien pour arriver à déraciner ces mauvaises habitudes de sitôt. Ce n'est que le temps et la raison qui produiront peut-être cet effet.

s.

s'appuyer con-
assez mal-
gens et
autre

,aillit
ait accou-
vec rigueur et
ice de vouloir
s plaisirs ou de
s Majestés dans
iers, ce n'était
fit encore agir,
vie de sa per-

était toute la
e donner une
vec des projets
ertissements, et
uaient, il était
neur pour toute

la dévotion y
is il a été fort
omestiques, les
t avait des em-
tous ceux qui
défauts et ne
nt à ses vues.

Corrections.

Ad 14tum Il commence à entrer peu à peu dans les sentiments d'honneur, mais semble encore s'y prêter trop légèrement, parce qu'on ne s'était guère servi de cette voie autrefois.

Ad 15tum Cette mauvaise habitude de s'occuper plutôt avec l'arrangement de ses plaisirs que de ses devoirs a diminué, mais n'est pas encore entièrement bannie.

Ad 16tum Pour la dévotion on a lieu d'être assez content et le fond de la religion y paraît être solide, mais quand les dévotions sont longues, il est sujet à de fréquentes distractions. Il est plus doux avec les domestiques et reçoit les avertissements sans plus s'emporter ou marquer si souvent sa mauvaise humeur. Il a la qualité de n'avoir jamais de rancune contre personne, quand même on lui dit des vérités qui pourraient lui déplaire.

Défauts.

17° Il ne savait pas se borner dans ses plaisirs et divertissements, n'en avait jamais assez et ne finissait guère, sans qu'on l'y obligeait. Il était d'un tempérament mou, indolent, paresseux, irrésolu, capable de passer des journées entières sans rien faire, si on l'avait laissé faire. Il paraissait aussi ne pouvoir supporter le moindre mal qu'avec peine et des plaintes continuelles.

18° Il affectait par un faux principe une indifférence pour toute sorte de plaisirs, qui sont pourtant de son âge et rejouissent ordinairement la jeunesse. Quand ensuite il s'y est trouvé, on était bientôt détrompé qu'il ne cherchait qu'à paraître différent de ce qu'il était effectivement.

19° La générosité n'était point établie sur les vrais principes, car elle ne s'étendait guère au-delà de ses domestiques, et quoique dans le fond il y inclinait, elle commençait à se relâcher à cause de fréquentes réprimandes qu'on lui donnait dans la révision de ses décomptes.

20° Son caractère n'était nullement décidé, et il aurait été très-difficile à déterminer, à quoi son génie le porterait par préférence, et pour quel état il sentait une inclination marquée.

Corrections.

Ad 17^{mum} On tâche de le renc[illegible] plus modéré, en lui faisant envisag[illegible] que tous les plaisirs ne doivent s[illegible] vir que pour un délassement ap[illegible] avoir rempli son devoir; il s'y pr[illegible] aussi de beaucoup meilleure grâ[illegible] Le reste changera probablement avec le temps, quand il aura é[illegible] mis un peu dans la nécessité d'e[illegible] suyer toutes sortes d'inconvénients dans la vie.

Ad 18^{vum} Il a beaucoup relâché de cette fausse affectation, surtout depuis qu'il a remarqué qu'on n'était plus dupe de sa dissimulation.

Ad 19^{num} Il a adopté avec plaisir les sentiments qu'on lui a inspirés sur cet article. Il exerce sa générosité à propos, et s'en souvient souvent, sans y être encouragé par d'autres.

20^{mum} La jeunesse est la grande passion pour toute sorte de plaisirs, mais nommément pour la chasse et les promenades à cheval. Ils ont été jusqu'à présent des obstacles invincibles à le faire penser sérieusement sur son avenir, mais les fréquents raisonnements sur ce point très-intéressant dévoileront peu à peu son vrai génie. Je le crois toujours encore porté par préférence

Corrections.

à l'état militaire, parcequ'il en connaît très-bien la nécessité absolue, et j'ai tout lieu d'être jusqu'ici assez content des progrès qu'il a faits dans l'instruction sur l'art de la guerre.

Progrès que Monseigneur a faits dans les branches des sciences pendant son éducation.

Son Altesse Royale possède fort bien la langue française, l'italienne, la latine et un peu de la bohême, mais n'est pas bien fort dans l'art de s'exprimer par écrit; il sait fort bien la religion, l'histoire profane et ecclésiastique, la géographie et l'histoire naturelle. Il est fort bien instruit dans la physique et dans les parties de son droit. Il entend assez de la méchanique et a plusieurs belles connaissances; entre autre un talent particulier de savoir bien conter et de se rendre par là fort agréable dans la société. Il sait bien ses mathématiques, et il ne s'agit que de lui donner la pratique de celles qui sont relatives à la guerre.

Quant aux exercices de corps, étant très-adroit, il est fort en état de s'en acquitter parfaitement, mais le peu d'envie de se gêner en rien l'empêche souvent d'y briller autant que son adresse naturelle lui donnerait d'avantage. Pour la musique il incline beaucoup plus au clavecin qu'au violon. Le comte de Thurn.

Schönbrunn, ce 15 de mai 1772. Cela fait les trois quarts d'an, ou neuf mois de temps.

Undatirt. (August 1765.)

J'ai cru vous rencontrer encore quelque part. Recevez III.
cette bagatelle pour vous souvenir des moments que vous venez de passer avec nous. Je vous recommande mon fils, surtout dans ce voyage pénible [1]). Qu'il ne s'expose trop ni

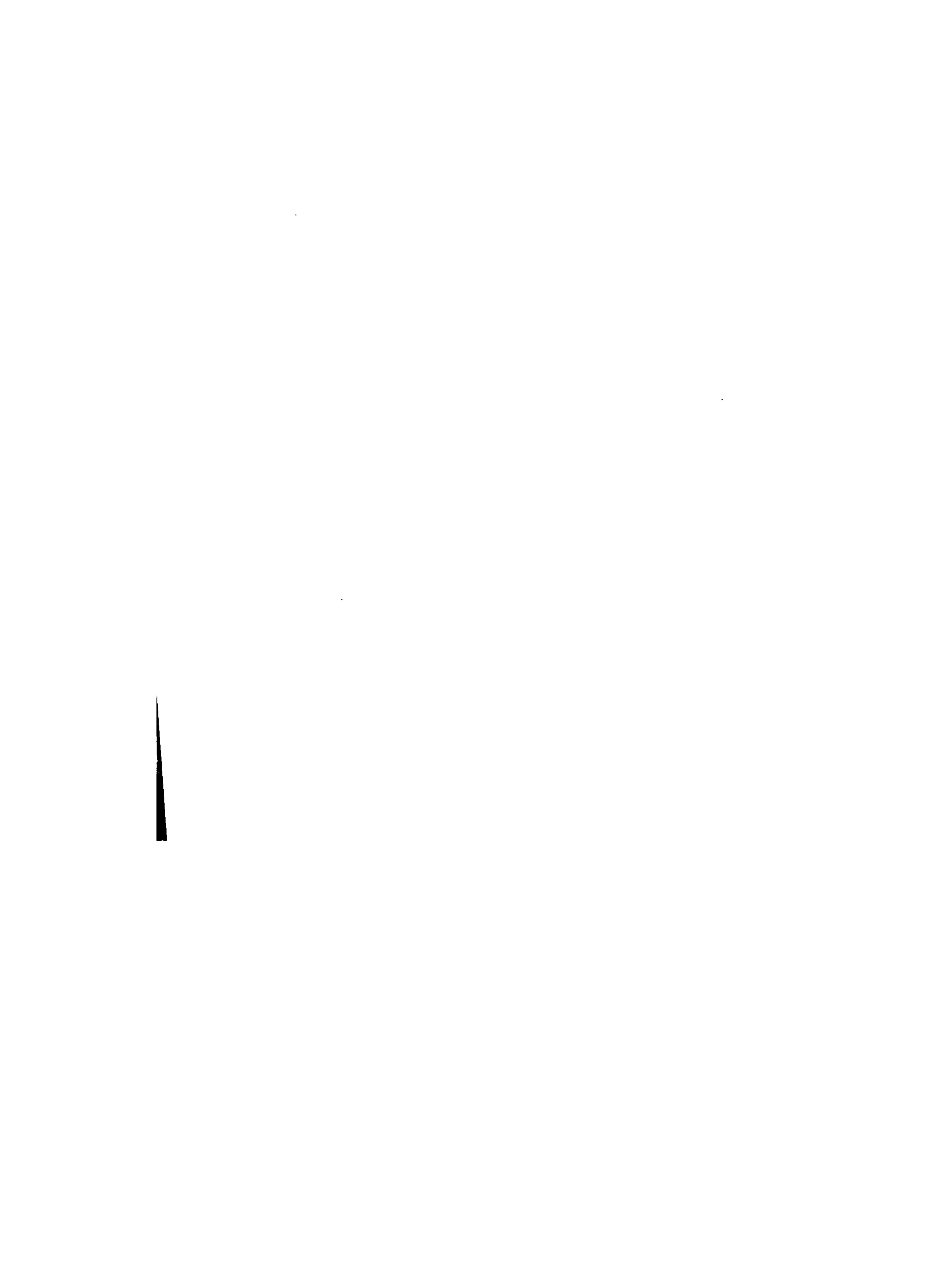
[1]) Von Innsbruck nach Florenz.

fasse de trop longues stations, et qu'il se donne du rep
et si par malheur quelqu'un tombât malade ou un accid
arrivait, vous n'épargnerez pas les estafettes, unique ch
à me rassurer et consoler. Croyez-moi toujours votre b
affectionnée Marie Thérèse

———— ————

AN DEN

GRAFEN ANTON THURN.



Undatirt. (Juli 1764.)

Vous viendrez, si cela est possible, jusqu'à mardi à I.
pt heures du matin ici[1]), pour rester avec Léopold, votre
ıre ayant repris la fièvre, et je veux le ménager, pour
'il puisse être rétabli pour l'autre voyage en Bohême. Je
mpte partir mardi à sept heures du matin; je serais bien
se de pouvoir vous voir encore avant. Marie Thérèse.

Undatirt. (Ende August 1764.)

Vous viendrez nous joindre cette nuit à notre gîte sur II.
Danube pour accompagner Léopold[2]). Notre gîte sera
-dessus du *König* et cinq heures distant de Presbourg.
us vous rendrez tout de suite sur le bâteau de Léopold,
vous y arrivez même la nuit, et vous vous y tiendrez

---

[1]) Wahrscheinlich nach Pressburg, wohin Maria Theresia den Grafen
on Thurn berief, um an Stelle seines erkrankten Bruders Franz den
herzog Leopold auf der Reise nach den ungarischen Bergstädten zu
leiten.

[2]) Es scheint sich um die zu Ende des August 1764 von Pressburg
h Waitzen unternommene Wasserreise zu handeln.

avec Goëss[1]) tout le voyage, comptant renvoyer celui-ci à notre retour d'ici pour ses intérêts en Carinthie. Vous montrerez ces ordres à Goëss.

Vienne, ce 17 février 1766[2]).

III. Comte de Thurn. La justice que J'ai toujours rendue à votre frère, et l'intérêt que Mon fils prend à sa mort, Me font également regretter sa perte. Comme J'en partage avec vous la douleur, Je veux en même temps donner une marque de Ma bonté aux deux enfants du défunt[3]), en assignant sur Mes biens de Hongrie à l'un et l'autre une pension de mille florins, qui leur seront continués leur vie durante, même après Ma mort. Je le fais avec bien du plaisir, ayant toujours pour votre famille, et pour vous en particulier, les mêmes sentiments de bonté et de bienveillance.

Marie Thérèse.

Eigenhändig geschriebener Zusatz:

C'est en vous seul que je mets à cette heure ma confiance, tant pour la santé que pour les mœurs de mon fils. Vous savez ma délicatesse sur tous les deux points. Je

---

[1]) Es scheint, dass der Bd. I. S. 57 zuerst erwähnte Graf Johann Carl Anton Goëss, der später zu Florenz die Leibgarde des Grossherzogs Leopold commandirte, damals bei ihm als Kammerherr diente.

[2]) Cabinetschreiben.

[3]) Graf Franz Thurn war zweimal vermält und hinterliess aus seiner ersten Ehe mit der Gräfin Marianne Rosenberg zwei Kinder, einen Sohn Namens Franz Joseph, geboren 1748, der im Jahre 1790 als Generalfeldwachtmeister vor Giurgewo blieb, und eine Tochter, Dominica, geboren 1753, später mit dem Statthalter von Steiermark, Grafen Philipp Welsperg vermält.

nais. votre droiture et votre zèle, c'est ce qui me tranllise et votre attachement me rassure, que vous n'abannerez pas de vos conseils ni mon fils ni mes espérances. ıfiez-vous entièrement à Rosenberg. Vos deux dernières res me font voir plus que jamais la nécessité de fixer solide système. Nous n'avons d'autre but que le bien- de mon fils et de l'état, que Dieu lui a procuré.

Je voudrais ravoir mes lettres et mes instructions à re frère défunt.

Ce 10 mars (1766).

Comte Thurn. Je vous renvoie ces papiers de votre IV.
ne frère, que je regretterai toujours. Ayant à juste titre ite ma confiance en vous, et quel que puisse être le grandambellan, que vous ne souhaitez pas vous-même d'être, us aurez toujours soin de mon cher fils, tant pour sa santé e pour ses mœurs, et de m'informer exactement sur ces ux points. C'est pour cette raison que je vous renvoie instructions et mes lettres à votre frère, puisque vous ndrez sa place tant auprès de mon fils qu'auprès de moi. ant capitaine des gardes, vous avez les mêmes titres à pprocher, et étant mon homme de confiance et celui qui partagé et contribué de tout temps à l'éducation de ce , vous avez les mêmes titres et les mêmes droits d'y aller tout instant, et d'achever ce que vous avez si bien comencé, de rendre mon fils un bon prince et père de ses uples, et de l'entretenir dans cette tendresse et confiance utuelle, qui se doit et convient dans les grandes familles. Espagne a donné des grands exemples; un roi de Naples,

un duc de Parme ont su bien combiner et soutenir cette maxime et s'en sont bien trouvés. Il y a une grande différence d'avoir de la confiance et demander conseil, et à traiter soi-même ses affaires. C'est ce dernier point que j'ai tant prêché à Innsbruck, de ne s'y pas engager, et lequel n'a pas été suivi et a causé nos chagrins. Mais le premier, la confiance de s'épancher mutuellement, de demander conseil, ne doit pas être oublié. On ne s'ingérera sûrement pas dans l'intérieur d'un pays, encore moins à le vouloir gouverner, mais on peut exiger d'en être informé, pour vous être utile; on a droit d'exiger un peu de confiance.

Jusqu'au moment d'aujourd'hui, mon fils ne m'a pas touché un mot du remplacement de votre frère. Dois-je être contente? C'était un homme placé de ma main; ne devait-il pas demander ce que j'en pensais, m'ouvrir son cœur, me demander celui qui lui aurait convenu le plus? Quand on aime, quand on a de la confiance, ne fait-on pas ces pas? Faut-il se le laisser ordonner ou commander? Ce sentiment m'aurait flattée et se devait. Vous connaissez mon fils, c'était là toujours son grand défaut. Combien des fois, même dans des bagatelles, il aimait mieux s'en priver que de les demander? Vous me direz: c'est timidité. Je n'en conviens pas; c'est manque d'attachement et de confiance, ou un orgueil et une présomption cachés, qui n'aiment pas le conseil, autre point qui pourrait devenir dangereux pour l'avenir, et où il faut travailler contre.

Nous autres ne pouvons assez travailler à approcher de nous les honnêtes gens et qui nous donnent conseil. Qu deviendra-t-il, s'il écarte ceux ou ne les demande, ce qui pourront lui en donner, ou s'il manque vis-à-vis de c gens qui ont droit de lui demander du retour et de la co fiance? Les flatteurs s'y mêleront, et en peu de temps n

rons ou un despote ou un prince léger et voluptueux. Vous oirez que j'outre la matière, mais je ne saurais la regarder trement. Je connais mon fils; il est violent; s'il se fortifie, us verrez venir tout cela plus vite que vous ne croirez. a une grande présomption, il a des talents, mais à quoi rvent-ils, si on ne s'en sert avec raison et modération? Il ime pas le conseil des gens de mise ou de ses égaux ou périeurs, par cet orgueil caché, mais il écoutera des petites ns qui le rendront méfiant et le dégoûteront de tous les tres, et par là il éloignera de sa personne toutes les hontes gens et qui pourront lui être utiles. Mais il faut les ercher, les cultiver, les conserver, et cela ne se peut pas ns confiance.

C'est donc sur ce point que je vous recommande la is grande attention, car ce qu'il fait à cette heure, ne stera pas ainsi. Les choses se changeront encore bien ivent selon l'âge et les années. Les goûts se changent, is les principes jamais, et pourvu qu'il soit entouré de ns honnêtes et de probité, qu'il doit écouter et consulter conserver, j'espère tout le bien, mais en revanche je vois bien des malheurs. Ecartez d'accord avec l'archichesse et votre belle-sœur[1]) les petites gens qui l'entrenent; ce goût d'être avec eux est dangereux. J'aimerais ux les voir courir et se divertir que de s'enfermer avec , et d'un autre côté je vous recommande d'être un peu s affable et prévenant avec lui et même avec les gens l'entourent; votre frère avait cela en perfection et savait

[1]) Die Bd. I. S. 208 zuerst erwähnte Witwe des Grafen Franz rn, Gabriele, geborne Freiin von Reischach. Sie war bis 1765 Hofe der Kaiserin, und es scheint dass Maria Theresia ihre Verheiratung Thurn veranlasste, ehe derselbe mit ihrem Sohne Leopold nach Floging.

par là gagner tant le fils que les subalternes. Il mettrai mon fils à son aise, car il a quelquefois de la fausse honte et vous savez mieux que moi, qu'il est fort sujet à des préjugés, qui sont d'autant plus difficiles à déraciner, puisqu'il ne se communique pas et croit se suffire à soi-même.

Je suis fort contente, comme vous vous êtes conduit dans toute cette occasion, et de vos lettres à moi j'ai reconnu ce caractère que j'estime tant, de candeur et de fermeté. Je ne saurais qu'approuver l'éloignement que vous marquez à prendre la charge de votre frère, quoique je le souhaiterais, mais je ne ferai rien sans en avoir bien délibéré, me flattant que vous vous prêterez à tout ce qui peut être utile à mon fils et à ma consolation. Je vous renvoie aussi mes lettres à votre frère, pour que vous les conservez ou brûlez, comme vous le voulez. Ma raison à vous les renvoyer, est de vous faire envisager les choses, comme on les voit d'ici. Si nous sommes dans l'erreur, vous me ferez plaisir de m'en éclaircir; ne craignez pas de me déplaire. J'espère que vous me connaissez assez pour être convaincu que j'aime la vérité, si elle est même contraire à mes souhaits, et que je n'ai refusé jamais le conseil de qui que ce soit, encore moins de vous, duquel j'ai mille et mille preuves de votre caractère et attachement.

Je ne saurais vous cacher que la lettre, que j'ai écrite par Rosenberg à votre frère, m'a fait un grand chagrin [1]. Lisez-la, mettez-vous en ma place dans ces moments, et vous ne trouverez pas qu'elle est de trop, mais on a mandé tout de suite ici, que c'est une lettre de moi qui a tué votre frère.

---

[1]) Maria Theresia spricht hier von ihrem Briefe an den Grafen Franz Thurn vom 12. Jänner 1766. Er ist abgedruckt in ihrer Correspondenz mit Joseph II. I, 170—172.

sais qui a pu être du secret, et malheureusement
:rère était déjà dans cet état, qui ne laissait guère
·ance. Ma lettre écrite tout de suite, en recevant celle
le décembre le 23 de janvier [1]), marque assez, combien
consolée à rendre ma confiance à votre frère, qu'il
jamais perdue, mais je suspendais mon jugement, et
a suis toujours bien trouvée, de ne pas me décider
es premiers sentiments. C'est à cette raison que je
envoie toutes ces lettres, que vous pouvez brûler. Le
point est que vous tâchez à faire fructifier la bonne
:e que vous avez jetée, que l'harmonie et la confiance,
as en paroles seules, soient bien consolidées, que l'éco-
surtout l'ordre dans les dépenses soit bien tenu. Vous
ez besoin; depuis que j'ai vu les états, je ne saurais
rous recommander ce point. Vous savez que mon fils
iais été réglé sur ce point; cela me fait craindre que
ordre pourrait en venir, et l'ordre une fois interrompu,
miers pas seulements coûtent; le reste ira grand train.
D'ici il ne faut compter à aucun secours. La monar-
a que trop souffert sous mon malheureux règne. Les
s ne sont que trop foulés; il faut penser sérieusement
r les dettes, à soutenir une armée au-delà des forces,
out cela est indispensable et rend ma situation tous
urs plus affligeante. Chaque jour m'approche à ma
: je regarde avec plaisir. Je ne vis que pour mes
:; si je peux leur être utile, je veux traîner encore
oin mes tristes jours. Jugez, combien je dois être
e, si je vois qu'au lieu de leur être utile, je vois le
re. C'est sur ce point seul que ma sensibilité ne sau-
surmonter, et je préférerais de goût une retraite par-

[1]) Abgedruckt a. a. O. S. 175.

faite, si je vois que ma malheureuse personne ne saurait pl être utile; par goût je l'aurais choisie depuis longtemps.

Un autre point qui me tient à cœur, c'est Botta[1]). Ta qu'il y est, je vous prie de le soutenir vis-à-vis de mon fi et de tout le monde. Je crois qu'il est indispensablemer nécessaire à mon fils. Encore je connais ses défauts, mai ils ne sont pas de nature de nuire aux intérêts de mon fil au contraire. La nation est des plus intrigantes et des plu difficiles à traiter; il vaut mieux qu'on charge Botta de tout que si le fils en était. Sur l'économie et sur l'attachemen à notre maison je peux compter sur lui; voilà les grand mobiles de toute votre politique.

Votre conseil pour Rosenberg est admirable, mais il a de grands obstacles à cela, ainsi tâchez de conserver Bott encore une couple d'années. Je ne vois ici point d'autres Firmian m'est nécessaire à Milan, et les autres sont rare J'ai pensé à Pallavicini[2]), qui est bien honnête homme e bien attaché et ferait honneur à mon fils, car ce choix doi venir de lui. J'avais pensé à Pergen, à Reischach, mai tous les deux ne sont pas forts dans l'italien et me sont trè nécessaires ici: le premier pour les affaires d'empire, l'autr pour l'empereur. Si vous savez quelqu'un, vous pourrez m le proposer, car je vous regarde toujours et plus que jamai à moi, mon conseiller intime et mon général, ainsi vous m devez aussi donner conseil. Vous en êtes bien capable, anim par votre zèle et attachement et votre droiture, et croye moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

---

[1]) Der Feldmarschall Marchese Antonio Botta d'Adorno war, wie scho Bd. I. S. 200 angedeutet wurde, bis zur Ankunft Leopolds an der Spitze de Regierung Toscana's gestanden und fungirte noch als dessen erster Ministe

[2]) Der Feldmarschall Graf Lucas Pallavicini, Bd. I. S. 234 zuer erwähnt.

Ce 19 mars (1766).

Comte Thurn. Votre lettre et l'offre de vos services vous ressemblent. Vous ne pouvez mieux me servir et me tranquilliser qu'en restant à votre place. Je suis sûre que mon fils pense de même, et que l'empereur vous marquera lui-même ses intentions, que je ne crois pas différentes des miennes. V.

Votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 24 mars (1766).

Je suis fort contente de vos lettres, mais je suis inquiète sur l'humeur de mon fils. Vous savez, depuis un an et demi il a commencé d'avoir de temps en temps de ces intervalles, surtout dans le printemps. Il ne faut pas le laisser vis-à-vis de ces réflexions, il faut toujours le distraire, fût-ce même par des enfantises, car nous sommes *noch etwas kindisch;* je vous prie d'avoir bien soin de ce point. On dit ici, *dass er wie ein Heimweh hat,* et que je devrais lui laisser quelques espérances de venir ici. Je ne peux me résoudre à promettre ou faire espérer une chose que je ne trouve convenable. Je n'en dirai rien, mais jamais je ne pourrais l'approuver; c'est donc uniquement pour votre direction, que je vous marque ceci. Je vous écris empressément par cette ordinaire, pour que le fils ne voie arriver ma lettre. Je ne déciderai rien pour le remplacement de votre frère avant que Rosenberg ne vient ici, mais je suis tout-à-fait d'accord avec vous. D'abord que vous ne souhaitez de l'être, il faut VI.

un duc Salviati[1]) ou autre pour le cérémoniel, et Rosenberg à la place de Botta. Mais comme je ne saurais me résoudre de forcer Rosenberg aussi peu que vous, j'attends son arrivée ici.

Goëss vient d'arriver; il m'a apporté une vieille lettre de mon fils, dans laquelle il me le recommande beaucoup et marque de la sensibilité qu'il retourne. J'ai pensé, s'il vous convenait, s'il retournait avec sa femme; lui n'en sait rien, ce n'est qu'une simple idée de moi. Vous êtes à cette heure le seul Allemand avec lui; si vous tombiez malade, il n'aurait personne. Si Goëss y était comme chambellan, ne pourrait-on lui trouver seulement un autre titre? Il pourrait vous soulager, mais j'exige de vous, que vous me parlez avec votre franchise ordinaire, si vous trouvez cette idée bonne ou non. Chez l'empereur je ne crois plus qu'il sera placé, mais peut-être chez le prince Albert. J'attendrai tout ultérieur arrangement jusqu'à votre réponse, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 24 d'avril (1766).

VII. Je suis fort contente de vos lettres, et c'est le seul moyen de me tranquilliser, à me marquer tout, même la moindre chose qui puisse vous inquiéter ou intéresser mes enfants. Ne soyez pas inquiet pour les drogues que le médecin[2]) donne; c'est par ordre de van Swieten. C'est un

---

[1]) Wie Maria Theresia hier andeutet, wurde wirklich der Duc Salviati an Stelle des Grafen Franz Thurn zum Oberstkämmerer des Grossherzogs ernannt.

[2]) Lagusius.

homme entendu, et vous voyez que mon fils en avait besoin; son naturel n'étant que trop faible, il faut le soutenir.

Je dois vous prévenir que j'ai proposé à mon fils Goëss; il ne dépend que de vous à cette heure de me le demander, et dès l'instant j'en parlerais à Goëss, duquel je suis sûre qu'il se prêtera avec plaisir. Il y a encore un autre qui aurait souhaité ardemment d'être comme chambellan attaché à Léopold; c'est Edling[1]), qui a servi *als Grenadierhauptmann unter* Sincere[2]). Il dit que vous le connaissez, et que c'est la raison, pourquoi il ose se présenter. On en dit du bien; sa femme serait le même cas que celle de Goëss.

J'espère que mon fils ne néglige pas la langue allemande ni le militaire; tâchez de l'exercer dans ces deux points. J'ai ordonné à Lacy de tenir une correspondance avec lui et lui envoyer tous les campements, mouvements et réglements de temps en temps. J'attends Rosenberg avec impatience et compte bien vous l'envoyer, et suis toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 11 juin (1766).

Je suis extrêmement contente des nouvelles que je VIII.
reçois de vous, et de votre exactitude de me marquer les moindres circonstances. Vous connaissez mes inquiétudes et ma tendresse pour mes enfants, et je vous suis bien obligée de me tranquilliser entièrement sur ce point. Continuez de

---

[1]) Graf Philipp Edling, schon III, 201 erwähnt, später Kammerherr bei Maximilian. Seine Gemalin Elisabeth war eine geborne Gräfin Lanthieri.

[2]) Der Feldzeugmeister Claudius Freiherr von Sincere, Inhaber des 54. Linien-Infanterieregiments.

même, et vous ne sauriez me rendre un plus grand et plus cher devoir. Les nouvelles de Toscane sont pour moi un baume et relèvent seules mon âme accablée. Mais ce qui me console le plus, c'est votre suffrage que je connais vrai. J'avais quelques plaintes contre mon fils, mais je veux bien les oublier. Il ne m'a rien marqué par trois postes consécutives sur l'état de l'archiduchesse. Est-ce oubli, est-ce fausse honte ou timidité? Ni l'une ni l'autre ne conviennent vis-à-vis de moi. Il n'avait qu'à me marquer qu'il se remet en tout à ce que Madame me marquait des nouveautés qui passent chez eux; mais rien, même très-étudié à éviter le moindre doute. Je ne peux pas croire qu'il n'en est très-occupé et sensible, et ces précautions qu'il prend, en restant pas loin de Florence à l'Impériale[1]), me font bien augurer qu'il ne manquera en rien. Qu'elle se ménage les cinq premiers mois, pour éviter au commencement une fausse couche, qui influerait sur toutes les autres.

J'ai donné les ordres à Mayer, qu'il avait déjà, pour les argents du régiment, mais adressez-lui seulement l'homme qui en est chargé ici, pour savoir le temps que cela commence. Goëss sera le premier jour de l'autre mois en Toscane, Rosenberg au mois de septembre. J'ai prévenu Botta là-dessus, pour faire tout d'un coup; ce vieillard mérite toutes mes attentions et ménagements.

Vous saurez déjà, que Rosenberg a fini les prétentions des deux frères; j'en suis très-contente, que cette pierre d'achoppement soit ôtée. L'empereur vient de partir pour six semaines. Vous recevrez tous les journaux de ce voyage et du camp en septembre, et de tout ce qui se fait et s'or-

---

[1]) Das grossherzogliche Lustschloss Poggio Imperiale in der Nähe von Florenz.

nne dans le militaire, souhaitant de cultiver le goût et les ents de mon fils dans ce genre, quoique je souhaite qu'il soit jamais à même de les mettre en exécution.

Je dois vous prévenir sur le prince de Brunswick[1]); il it être charmant, insinuant, poli; mais sous ce dehors charnt il cache des sentiments pourris et acquis à l'école de ı oncle[2]), dont il est grand favori. Il a laissé des traces Angleterre et en France et même chez lui, son père[3]), haitant de le tenir éloigné, autant qu'il peut, pour la nquillité de la maison. Pandolfini[4]) s'est conduit ici trèsn, je lui dois ce témoignage; il fait honneur à votre cour. suis, on ne peut plus l'être, satisfaite de vous et de tout qui se passe en Toscane. Dieu veuille que cela continue même, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Je vous fais mon compliment pour votre fête d'aprèsmain.

— — —

Ce 25 juin (1766).

Je suis fort contente de vos lettres, et j'en étais de ıx.
me de votre empressement à venir me porter la nouvelle voir un petit-fils. Mais j'ai quelque difficulté: jamais mon n'aura plus besoin de vous que dans ce temps, où il ra seul, désœuvré, sans aucun amusement. Je le connais;

---

[1]) Carl Wilhelm Ferdinand, Erbprinz von Braunschweig (II, 152).

[2]) Friedrich II.

[3]) Herzog Carl von Braunschweig (II, 263), vermält mit Philippine arlotte, Schwester des Königs von Preussen.

[4]) Der toscanische General Graf Ferdinand Pandolfini.

étant accoutumé à être amusé, il ne cherche lui-même de s'en procurer. Sa chère petite femme lui manquera beaucoup, et je n'aurais de tranquillité que sur votre vigilance. Mais il y a du reste du temps encore pour y arranger les choses, car je serais bien aise de vous revoir.

Mon fils recevra par Goëss une ancienne lettre, où je lui marque ma sensibilité d'avoir fait passer cinq jours de poste, sans me marquer un mot de nos espérances; cela a diminué de beaucoup ma joie que je devais avoir. Il y a plusieurs oublis pareils, dont je ne me souviens pas à cette heure, mais qui marquent peu de confiance ou de tendresse, car on ne saurait bien estimer ni aimer quelqu'un, si on l'oublie et peut rester un moment de ne pas partager ses joies et peines avec lui. Mais ce qui me frappe de nouveau, c'est le silence sur la lettre de Botta; il ne me dit autre chose que lui-même me répondra. La poste qui est arrivée encore depuis, ne m'en dit pas plus, et Botta me marque qu'il souhaite rester jusqu'à l'été prochain, que le fils lui a accordé ses gages entiers, et qu'il me prie de le décider sur son voyage. Mon fils ne m'en dit rien. C'est pour lui épargner la peine de le dire le premier, que je me suis avancée de faire les premiers pas de la retraite de Botta, et il ne m'en dit rien, s'il en est content ou non? Il lui accorde ses pleins gages, dont il n'a pas besoin, et dont je l'ai même prévenu, et sur tout cela il ne me touche pas un mot. Vous trouverez que j'ai lieu d'être mécontente et point du tout d'être flattée de la confiance qu'il a en moi. Si le fils veut garder Botta, je ne suis pas embarrassée pour Rosenberg, et jamais je ne pourrais l'envoyer comme second; s'il y vient, Botta doit être parti ou sur le point de l'être. Cette générosité mal placée, je ne saurais l'approuver non plus, car il faut savoir apprécier les choses, et je crains à la fin un dérange-

ment dans vos finances, dont je ne saurais vous en tirer. Combien de monde aurait-il pu gratifier, qui en ont réellement besoin! Je connais cette mauvaise coutume chez lui; il n'avait jamais rien à me dire, et même il oubliait volontairement ce qu'on lui suggérait de me dire. Je me flattais que c'était plutôt embarras de s'expliquer, mais je ne lui vois pas le même vis-à-vis des autres. Ce n'est que pour moi seule, qui met tout le monde à leur aise, qui entre en tout ce qu'on me propose, et qui suis plus amie que mère de mes enfants. Jugez combien j'en suis affectée, ne le méritant pas.

J'ai cru devoir vous prévenir pour chercher à détruire, si vous pouvez, ce préjugé qui me fait tant de peine, mais je ne veux pas que vous lui montrez cette lettre; il faut que cela vienne par soi-même, et que cela ne soit forcé. Quelle différence de ses lettres à celles de son épouse! Tout cela me fait craindre que son caractère ne soit pas si bon ni si tendre que je m'en suis flattée, mais qu'il y a du rude et du dur. Prenez y bien garde, car cela augmente avec l'âge et les forces, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée . Marie Thérèse.

Ce 26 juillet (1766).

Vous me demandez, si le prince de Brunswick doit X.
être logé à la cour et servi par les écuries de mon fils? Je ne saurais vous dire autre chose que ce que j'ai écrit à mon fils il y a quelques semaines là-dessus. Le prince voyage sous un autre nom [1]; si vous honoriez celui-ci particulière-

[1]) Eines Grafen von Blankenburg.

ment, il faudrait en faire de même pour tous les autres; cela ferait à la fin un objet; à Turin on s'aperçoit déjà de cet inconvénient. Vous vous informerez donc exactement de ce qu'on aura fait à Turin, mais surtout à Parme, qui est votre propre cas. Vous ne pourriez faire moins; rendre une visite au prince après qu'il aura été chez mon fils, me paraît convenir, sans publicité et avec le plus d'honneur et de politesse qu'on pourrait lui faire, ne vous fera qu'honneur. Mais tâchez que mon fils sente pourtant toujours ce qu'il est, car je crains les compliments sous les dents, des mauvaises révérences et une marche non-soutenue, qui dénote l'embarras et la gêne, et qui est suivie de grands pas, que toute la suite ne peut suivre. Au moins c'était l'étiquette de Vienne et d'Innsbruck; peut-être est-elle oubliée à Florence; je serais enchantée de m'être trompée.

Goëss est ici; ses affaires sont embrouillées de façon qu'il n'a pu les quitter; j'espère qu'en trois semaines il le pourra. Je l'ai mis au fait de plusieurs points qui me tiennent à cœur et m'affligent, que je ne crois pas insurmontables, mais qui sont enracinés dès la jeunesse et affermis par les préjugés et coutumes; il n'en fera qu'autant que vous le trouverez à propos. J'en parlerai aussi à Rosenberg; vous trois et Madame de Thurn doivent être les seuls instruits de ce que je crois, ne souhaitant que le bien de mon fils, qui est encore bien jeune et doit être soutenu et conduit par la bonne voie. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 13 septembre (1766).

Comte Thurn. J'ai prévenu sur tout Rosenberg; il a XI.
;es les instructions; je lui en ai donné encore des nou-
es et des petits points pour en parler amiablement à mon
sur le maintien, la propreté et la représentation. Je crois
roir rien oublié, qui puisse être utile à mon fils, à le rendre
reux, parfait et content. La réussite ne pourra manquer,
it en si bonnes mains entre vous et lui. L'archiduchesse,
e belle-sœur, et Goëss pourront de même vous soutenir
bien d'occasions, mais l'essentiel roule sur vous deux; je
sens consolée en y pensant, et prie Dieu de vous con-
er tous deux en santé. Toutes les nouvelles d'Italie
bien consolantes pour moi, mais je vous recommande
iculièrement la langue allemande et le militaire à ne pas
iger. Je lui ai marqué une fois de m'écrire tous les
s en allemand, mais il l'a voulu oublier comme bien
itres. Goëss vous instruira de toute la légende des oublis,
t j'ai à me plaindre; ce n'est pas pour en faire des re-
hes, mais pour éviter à l'avenir les mêmes occasions.
suis extrêmement contente de vos lettres, continuez de
ne, et si Rosenberg croit pouvoir se passer de vous, je
is bien aise de vous revoir pour peu de temps. Croyez-
toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 9 octobre (1766).

Je suis bien aise que vous êtes content de mon fils, XII.
re témoignage n'étant pas douteux, et si mon fils croit
pouvoir passer cet hiver de vous pour six semaines, je
serais pas fâchée que vous me portiez la nouvelle d'être

grande-mère; si c'est même une fille: cela aura le même chez moi, pourvu que la mère se trouve bien. J'ét peu fâchée contre vous, que vous avez trouvé trop l'agitation que Madame [1]) a eue à votre départ, et d ment nous sommes toujours les dupes, puisque les h surtout les maris ne veulent pas s'incommoder à nous de même, et ne le font la plupart du temps que pour l d'eux-mêmes. Je vous le pardonne vis-à-vis de vous, jamais eu d'épouse, et ayant vu tant d'autres, qui ne p entrer dans ce nombre, ou sont peut-être même à ch leurs époux, mais celle-ci mérite exception.

Si votre voyage avait eu le but de remédier a lamités publiques, au devoir de souverain à acquérir gloire, j'aurais été la première d'exiger ce sacrifice. vous affligez, agitez de gaîté de cœur une personn chère, pour tuer cent daims et voir un musicien ou une teuse, danseuse hors de votre pays [2]). Est-ce que ces peuvent entrer un moment en comparaison à un cœu vous affligez seulement pour une heure, si non pour huit

Voilà mon sermon fini; je vous abandonne à vos réf et ne suis pas fâchée contre vous, mais j'ai cru entrer dans tout ce détail, pour éviter absolument un fois à y tomber ou de nourrir pour un instant le g

---

[1]) Offenbar die Grossherzogin, welche sich über eine kurz die ihr Gemal in Thurn's Begleitung am 21. September zur Ja Pisa und dann nach Livorno antrat, und an der sie wegen ih gerückten Schwangerschaft nicht theilnehmen konnte, gekränkt z scheint.

[2]) Ich kann nicht finden, dass der Grossherzog, der von aus die in dessen Nähe unternommenen Arbeiten zur Trockenleg Sümpfen besichtigte und schon am 27. September nach Poggio I zurückkehrte, die Grenzen seines Landes überschritten hätte.

urir ou voyager hors de vos états, ce qui ne peut jamais nvenir. Voyez l'exemple de l'Infant défunt, de celui d'à tte heure[1]), du duc de Savoye[2]), du roi de Naples; jamais n'ont fait des courses hors de chez eux. Il vaut mieux ire des fêtes chez soi pour attirer les autres; cela convient ieux et rapporte même aux pays. Croyez-moi toujours tre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 3 novembre (1767).

Je souhaite bien, que Taaffe[3]) réussisse à Rome, alors XIII.
otre affaire doit réussir de même. J'ai reçu vos lettres

---

[1]) Maria Theresia meint hier die Herzoge Philipp und Ferdinand von Parma.

[2]) Die Kaiserin scheint unter dieser Bezeichnung den König Carl Emanuel III. von Sardinien zu verstehen.

[3]) Der Dragoneroberst Franz Graf Taaffe. Damals neunundzwanzig Jahre alt, wollte er sich mit der Bd. I. S. 200 bereits erwähnten Witwe seines zwei Jahre zuvor — am 11. December 1765 — verstorbenen älteren Bruders, des Reichshofrathes Grafen Johann Taaffe, vermälen. Er begab sich zur Erlangung der päpstlichen Dispense nach Rom, doch wurde sie ihm, und zwar, wie man sieht, gegen den Willen der Kaiserin verweigert. Er verehlichte sich später mit Clementine, einziger Tochter des Lord Bellew, zog sich jedoch nach dem Tode seiner Gemalin nach Budweis zurück und widmete sich bis zum Ende seines Lebens astronomischen Studien. In dem Werke: „Memoirs of the family of Taaffe, Vienna 1856", welchem diese Angaben entstammen, sind auf Seite 337—346 die Instructionen der Kaiserin Maria Theresia für den Grafen Johann Taaffe, als er sich in ausserordentlicher Mission nach Portugal begab, ein nachträgliches Billet an ihn, einige seiner Berichte, und endlich die beiden Briefe abgedruckt, in welchen Maria Theresia dem Vater, Grafen Nicolaus, und der Mutter, Gräfin Anna Taaffe, ihr Beileid über den Tod ihres Sohnes Johann kundgab.

qui me font toujours beaucoup de satisfaction; même l'idée du transport de l'épouse par mer au printemps m'aurait assez plu, mais Dieu en a disposé autrement; c'est une perte que cette fille, qui ne m'a jamais donné aucun déplaisir et beaucoup de satisfaction [1]). La Elisabeth, je la tiens hors d'affaire; elle a été de même assez mal. Je dois revenir à cinquante ans et voir périr mes enfants. Je crains pour mes fils, quoiqu'ils se portent encore bien; je suis un peu intimidée.

Mes compliments à votre belle-sœur, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 24 janvier (1768).

XIV. Le temps approche de la délivrance de notre chère archiduchesse; jugez, combien j'en suis occupée. Je m'attends à une fille; pourvu que le père et la mère se portent bien, tout le reste on peut attendre. Ils feront le voyage avec ma fille [2]) à Naples, dont je suis bien aise. Elle sent très-bien tout le difficile de sa situation, elle fait pitié. Vous la trouverez très-changée à son avantage; elle part le 7 avril.

Il y a longtemps que vous ne me dites plus rien de mon fils; j'espère que vous en êtes content. Il ne m'a pas touché un mot qu'il souhaitait un Allemand à la place de Wöber [3]). Le frère de Streffler [4]) ne conviendrait pas; il est

---

[1]) Die Erzherzogin Josepha, welche bekanntlich als Braut des Königs[redacted] Ferdinand von Neapel an den Blattern starb.

[2]) Caroline, welche an die Stelle ihrer verstorbenen Schweste[redacted] Josepha trat.

[3]) Der Kammerdiener Johann Weber.

[4]) Der Kammerdiener Ferdinand Streffler.

chargé de famille et a grand besoin. Ses lettres se ressentent toujours de cette retenue vis-à-vis de moi, dont je me plaignais si souvent ici; elle m'écrit tout autrement. Vous ne toucherez rien vis-à-vis de mon fils de ce que je vous mande, ne voulant le gêner encore plus, et ne l'attribuant pas à manque de confiance seul vis-à-vis de moi, mais à son caractère. Vous m'informerez exactement partout, où vous vous trouverez avec mon fils, de tout ce qui se passe, vos lettres étant très-agréablement écrites et méritant toute ma confiance, et par ce caractère vrai et solide que j'estime tant en vous.

Croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 22 juillet (1768).

Grâce à Dieu que le courrier est arrivé hier au soir XV.
à neuf heures avec l'heureuse et tant souhaitée nouvelle de votre heureuse arrivée sans aucun accident[1]). Je suis charmée que vous êtes tous si contents du séjour de Naples, et que le roi vous a fait à tous des présents; cela marque son attention. Mais je suis bien aise que ces continuelles courses, danses dans cette saison soient finies. On commençait à les trouver un peu trop par tout l'univers, tant pour la santé que pour la convenance de tous ces hauts personnages, et la réputation que mon fils mérite à si juste titre, commençait à s'offusquer, puisque lui et elle doublaient encore la dose de ces courses, et effectivement moi-même, je commen-

[1]) Thurn war im Gefolge des seine Schwester Caroline nach Neapel begleitenden Grossherzogs und seiner Gemalin.

çais à trembler pour sa santé et sa réputation. Je n' jamais doųté de la contenance de mon fils dans le danger[1] il vient d'un sang qui ne sait que c'est craindre, mais j'ét bien aise de m'informer, si vous en étiez content, et p votre rapport sincère voir affermir mes espérances.

L'incommodité dont il souffrait, était le second point cunement indifférent pour moi. Je sais ce que sont les commodités sur mer; j'ai vu succomber les Anglais mêm nation née pour la mer. Je voulais donc savoir à quel deg il s'est senti incommodé, me souvenant très-bien, que da ses moindres incommodités il se laissait aller et en était tr abattu. Il m'importait donc de savoir, si cela était enc de même, ou s'il a gagné sur lui sur ce point.

Voilà les paroles qu'on a écrites de Venise, et qui s dispersées par toute l'Italie et ici: „Les courses, fêtes, b „sont continuels; c'est plus qu'une fatigue. C'est le gran „duc qui en est l'auteur et le promoteur. Il y a beauco „à craindre pour le roi, qui n'est accoutumé à ce train. L'au „jour à la pêche de Procida, malgré le bavardage du gran „duc, c'est notre roi qui a eu la meilleure contenance d'e „tous." Ne devais-je pas être fâchée de ces bruits que sais faux, mais pas tout le monde, et les dehors étaient cont vous? Aimant tendrement mes enfants, plus pour eux q pour moi, je devais être fâchée, si dans les occasions i donnent prise contre eux.

Mes compliments à votre belle-sœur; je n'ai pas temps de lui écrire. Cette lettre n'est que pour vous, c j'en ai parlé d'abord selon mon devoir clair à mon fils, cela suffit. Je ne voudrais pas lui causer du chagrin po

[1]) Bei einem Sturme, der die ganze Gesellschaft auf dem Me überfiel. Vergl. VII. 460.

le passé, ne craignant rien pour à cette heure; au contraire, je voudrais qu'il continuât à danser de temps en temps, cela faisant plaisir à elle, et à vingt-deux ans il faut savoir goûter de tous les plaisirs. Je suis toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 30 décembre (1768).

Dieu veuille que l'année 1769 passe comme celle que nous XVI. venons de finir, qui a été la plus belle et heureuse, que j'ai eue depuis douze ans. Aucune mort, aucune grande maladie, la naissance de notre archiduc François, trois mariages au moins conclus, l'inoculation heureuse, point de guerre ni des revers particuliers; on ne saurait assez remercier Dieu. Mais je crains beaucoup, que cette tranquillité n'existera pas de même l'année qui vient. Les troubles en Pologne, l'inoculation de mon fils Léopold, l'accouchement de notre archiduchesse sont des événements qui troublent déjà le commencement. Pour les deux derniers je compte bien sur votre exactitude et celle de votre belle-sœur, de ne me laisser rien ignorer, pas la moindre bagatelle de ce qui peut intéresser ces chères santés. J'en ai déjà des épreuves qui font toute ma consolation dans l'éloignement où je me trouve.

Pour les troubles j'espère que nous n'y serons pas mêlés, ni que le bon Dieu me punira plus dans mes vieux jours avec une guerre, et surtout des Turcs. Ainsi je ne compte pas sur vos offres, dont je reconnais néanmoins la source et le zèle d'où elles partent. J'ai plus besoin de vos soins en Italie qu'à une armée, ayant à si juste titre toute ma confiance, qui ne finira qu'avec mes tristes jours, étant toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 11 juin (1770?)

XVII. Comte Thurn. Mon fils ne me parle qu'avec gra amitié et confiance de vous; cela me fait grand plaisir. rend justice à votre zèle, à l'ordre que vous introduisez p tout, et à la décence. Je vous en sais bien bon gré, et v envoie par ce courrier un échantillon du service de por laine, que je fais faire ici, s'il vous plaît et à mes enfa et si pour vingt-quatre personnes cela est suffisant.

Les incommodités des deux fils[1]) et de la Thérèse m'ont pas fait plaisir; ils me sont trop chers et préci pour ne trembler au moindre accident, surtout moi, qui s accoutumée aux revers et malheurs, mais en ne pas re vant d'estafette, cela me fait bien augurer. Croyez-moi t jours votre bien affectionnée Marie Thérèse

Ce 3 janvier (1771).

XVIII. Comte Thurn. J'ai reçu la vôtre du 24, et je n'ai ri à ajouter à ce que vous a dit Rosenberg de ma part, q vous restiez logé même à la cour près de la personne mon fils et de ses gens du service, comme la seule person après le départ de Rosenberg, qui ait ma confiance, et q ma tranquillité en dépendait. Outre cela la dépense q mon fils devrait faire pour créer une maison entière po vous, aurait incommodé de beaucoup ses finances, et si ne vous ai pas parlé avant votre départ de cette idée, c'e que mon fils voulait être le premier de vous en parler,

[1]) Franz und Ferdinand.

à la fin le temps est devenu trop court pour toutes choses. Vous voulez savoir, combien de temps je vous destine encore de rester? Si cela dépendait de moi seule, ce serait pour toujours; mais ne voulant vous prescrire rien, ni à mon fils, je crois deux ou trois ans au moins. Au bout de ceux-ci vous pourriez accompagner de nouveau mes enfants à nous voir ici et rester avec nous. Vous serez partout, où vous serez, très-bien, et jouirez de ma confiance et reconnaissance, qui sera toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

---

8 d'avril (1771).

Comte Thurn. J'ai reçu la vôtre. Ayant pris sur vous la charge de grand-maître, je vous en sais bon gré et suis d'autant plus contente, que mon fils m'en paraît au comble. C'est votre propre ouvrage, tâchez de le perfectionner. Je suis très d'accord avec vous, que votre cour doit avoir un peu plus l'air de l'être; elle est trop simple et trop retirée, surtout à Florence; la santé, l'humeur s'en ressentent à la longue. Vos bons conseils, soutenus par Madame, effectueront ce qui manque, ce qui est peu de chose encore, mais avec le temps pourrait devenir plus sérieux à cause de la santé et humeur. A peine je suis tranquille de vous voir à cette place, que vous pensez à la quitter, et mon fils même veut, pour vous complaire, m'en persuader. Pour cette année-ci il n'y a rien à faire, et vous pouvez tranquillement faire votre campagne à la cour à Florence. Il faut espérer que jusqu'après un an nous viendrons à bout à faire la paix; je regarde donc à pure perte tous ces arrangements. Vous avez très-bien fait de vous avoir adressé à l'empereur même

XIX.

et à Lacy; je ne sais ce qu'ils vous répondront, mais po cette année je peux vous assurer qu'il n'y a question pour vou

La perte que j'ai faite de ma chère amie et grand maîtresse, m'a été très-sensible. Je suis sûre de la sensil lité qu'elle vous aura causée, mais cela ne diminuera jama l'estime et la reconnaissance que je vous porterai tou ma vie.

Marie Thérèse.

Undatirt. (Schönbrunn, 22. April 1771.)

XX. Je suis fort contente du présent pour Rosenberg. Fait souvenir quelquefois vos maîtres, que même des petits pr sents, faits quelquefois à temps, nourrissent l'amitié. Je su très-contente de l'arrangement pour les dames du palais.

Il y a un grand vide ici[1]) de celui de l'année passé et à Vienne c'est de même, ne trouvant plus ma chère ami la bonne comtesse de Paar. La carrière que je cours, e bien longue.

Je suis touchée que vous n'avez pas eu la confian de me parler à cœur ouvert; vous me deviez pourtant mieu connaître. On vous explique plus par cette lettre de qu il s'agit[2]). Ce n'est que pour vous rassurer sur votre pe

[1]) Die Kaiserin war in diesem Jahre schon am 20. April na Schönbrunn übersiedelt.

[2]) In einem Cabinetschreiben vom gleichen Tage belobte die Kaiser den Grafen Thurn wegen eines Planes, den er zur Reorganisirung d grossherzoglichen Hofstaates ausgearbeitet hatte. Sie erblickte darin e neues Zeugniss seiner Thätigkeit und seines Ordnungssinnes, verspra sich die Entfaltung grösseren Glanzes und wunderte sich nur über d geringen Gagen. Sie frug, ob denn auch die Leute dabei bestehen könnte

sonne et vous assurer que nonobstant le peu de justice que vous m'avez rendu, je ne suis et ne serai pas moins toujours votre vraie amie ....

Ce 21 mai (1772).

Comte Thurn. Il y a longtemps que je ne vous ai écrit; les fluxions fréquentes aux yeux et à la tête, que j'ai depuis dix mois, m'en ont empêchée. Ne croyez pas que c'est une diminution de ma confiance en vous; je n'oublierai jamais ce que je vous dois, et encore journellement mon âme est tranquille, vous sachant avec mon fils: c'est le plus grand service que vous me pouvez rendre. XXI.

Je vous prie d'informer Firmian ou Khevenhüller de tous les honneurs qu'on aura faits à l'électrice de Saxe: canons, tables, fêtes, envois à la rencontre etc. Ferdinand est adressé d'imiter en tout votre cour; il ne pourrait mieux faire, hors le trop peu de représentation que je ne lui passerais pas, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Undatirt. (November 1772).

Comte Thurn. J'ai chargé Wilczek[1]) de vous assurer que je suis toujours très-contente de vos services, que je XXII.

---

[1]) Der schon so oft erwähnte Graf Joseph Wilczek sollte zum Ajo der Söhne des Grossherzogs Leopold ernannt werden. Doch kam es hiezu nicht, und er wurde, wie schon gesagt worden, als kaiserlicher Gesandter in Neapel beglaubigt, wo er im Juli 1773 eintraf.

suis bien aise d'apprendre que votre santé se soutient mieux, et que vous pouvez compter sur mon amitié et ma reconnaissance, qui ne finiront qu'avec mes tristes jours.

Votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Le cadet que vous avez souhaité que je place, l'est déjà; Mayer en est chargé.

Ce 4 mai (1774).

XXIII. Comte Thurn. Je vous recommande Colloredo[1]), de l'aider de vos conseils. Vous connaissez trois générations, et ma façon de penser ne vous est pas cachée. Vous avez élevé le père, et les enfants doivent vous paraître les vôtres. Je connais votre probité, vos talents et votre attachement; j'y compte et suis toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Undatirt. (Anfangs November 1774.)

XXIV. Comte Thurn. Je ne vous ai pas répondu sur la vôtre, où vous marquiez que vous voudriez savoir une fois votre sort décidé. Il faut parler plus clair à votre amie Thérèse. La reine[2]) a cru le fixer par le poste que vous occupez, ne trouvant aucun équivalent à celui-ci. Il faut donc nommer les choses que vous souhaiteriez; ma reconnaissance et ma

[1]) Graf Franz Colloredo-Wallsee, soeben zum Ajo der Söhne Leopolds ernannt.

[2]) Maria Theresia spricht hier von sich selbst.

confiance sont toujours les mêmes, et je vous marquerai sincèrement ce qui est possible ou non, ne souhaitant que votre satisfaction, que vous trouverez plus difficilement ici qu'ailleurs. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Nous avons un nouveau colonel[1]) qui me fait bien du plaisir. Dites-moi quelque chose des deux garçons aînés, comment vous les trouvez.

Undatirt. (Schönbrunn, 15. September 1775.)

Vous n'avez pas besoin d'aucune instruction; je me remets entièrement à votre zèle et connaissance de ma façon de penser. Je suis charmée que vous aimez déjà Maximilien, et que vous lui trouvez des talents. Vous mènerez l'économie et la décence partout sans ostentation, ce qu'on ne veut pas à cette heure dans ce siècle. Aucun temps n'est fixé; quelques jours plus tôt ou plus tard ne font rien au total, et en le ramenant à Milan, vous le consignerez à son frère qui en aura soin, comme Hrzan a fait à Florence[2]). XXV.

---

[1]) Das durch den Tod des Generals der Cavallerie Grafen Michael Anton Althan erledigte zweite Carabinier-Regiment wurde dem Erzherzog Franz verliehen.

[2]) Der schon so häufig genannte Uditore di Rota und spätere Cardinal Graf Franz Hrzan, der sich in Gemässheit seines Amtes und als Bevollmächtigter des Kaiserhofes in Rom befand, stand kurze Zeit hindurch, während des Aufenthaltes des Erzherzogs Maximilian in Italien, an der Spitze seines Hofstaates. Thurn übernahm nun, jedoch auch nur bis zum Eintreffen des Erzherzogs in Mailand, diesen Posten.

Ce 7 octobre (1775).

XXVI. Comte Thurn. Je vous ai déjà marqué l'autre jour que vous n'avez pas besoin d'instruction, que vous ferez tou mieux que tout ce que je pourrais vous dire, connaissan votre zèle et attachement, et vous me connaissez assez pou deviner mes pensées, ma façon de penser n'ayant chang en rien, nonobstant mon âge et ma triste situation. Je n vous marque ce peu de réflexions que pour votre plus grand sûreté et tranquillité. Vous prendrez la direction de la petit maison de mon fils, comme Hrzan l'avait; vous ferez le fonctions de mon ministre qui l'accompagne et est charg autant de sa personne que de tout le reste. Le voyage se fer selon la liste que le grand-duc a faite avec lui. Hors la nui qu'il passera à Modène, et le dîner à Reggio, on ajoutera o tranchera au reste du voyage, comme vous le voudrez ou l trouverez convenable, pourvu qu'il n'arrive avant le 10 à Milan plus tard cela est indifférent. Le plus souvent que je pourrai avoir de vos nouvelles, ne fût-ce même que deux lignes, cela m suffira. S'il y avait une maladie, vous enverrez une estafette et vous continuerez de même jusqu'à ce qu'il soit rétabli, e ne me cacherez rien et y ajouterez le rapport du médecin

Vous ne ferez pas les généreux pour rien, mais poin de vilenie, un milieu entre l'archiduc et le comte. A Gêne ces Messieurs ne méritent guère des attentions, hors la poli tesse due à chacun. Turin est presque de même. Vou répéterez toujours et tiendrez tant que vous pourrez l'in cognito; vous nommerez même mon fils dans tous ces en droits Monsieur le comte, vous refuserez tous les palais. S cela choquait les maîtres, je vous laisse l'arbitre de céder Vous pourriez vous arrêter là tant qu'il vous plaira et faudr pour vous reposer, connaissant très-bien que de voyager dan

cette saison ne peut qu'être très-incommode. Si vous étiez incommodé en chemin, arrêtez-vous tout de suite et ayez soin de vous conserver; huit jours ne seraient pas de trop, si mon fils devait s'arrêter pour vous. Ugarte[1]) et Weingarten iront partout avec lui; ce sont des gens sûrs, et il reviendra seul avec ces deux ici. Quand vous serez en repos à Milan ou ailleurs, vous me ferez plaisir de me faire une description de Parme, surtout de ma fille, de Modène, de Gênes et de Turin, particulièrement du prince de Piémont et elle[2]), et du duc de Chablais et elle. Mais cela à votre plus grande commodité, même à votre retour, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 16 novembre (1775).

Comte Thurn. Je ne saurais vous exprimer mon contentement sur vos rapports intéressants et agréables; je n'étais pas un instant inquiète, sachant mon fils entre vos mains. La remarque juste que vous avez faite, qu'il ne conviendrait pas qu'il ne vît les forteresses, est très à sa place, et j'espère que vous aurez décidé mon fils en conséquence. Rien ne presse son arrivée à Milan et même ici; çela dépend de lui: le commencement de l'autre mois ou le 22; plus tard à cause des grandes fêtes cela ne conviendrait pas. J'ai cru que j'étais encore de ces temps, où nous avons partagé nos travaux et nos plaisirs ensemble, en voyant croître mes XXVII.

---

[1]) Der schon Bd. I. S. 343 erwähnte Graf Wenzel Ugarte war jetzt statt des Grafen Lamberg Maximilians Reisebegleiter in Italien.

[2]) Der nachmalige König Carl Emanuel IV. von Sardinien und seine ihm erst vor einem Monate, am 6. September 1775 angetraute Gemalin Clotilde, Schwester Ludwigs XVI. von Frankreich.

enfants sous vos yeux et votre direction. J'aime beaucou m'occuper du passé; le présent n'est pas si consolant, l'av encore moins. Est-ce l'attribut de la vieillesse ou est-ce lité, mais je vois que tout le monde pense à mon âge a Jugez, combien j'estime ceux qui ont tant contribué à satisfaction, et qui m'ont été attachés de même, entre quels je vous compte avec justice.

J'attends de vous un tableau, comme vous trou Maximilien, son caractère, sa capacité, ses défauts, et m votre conseil, quel remède à y employer, surtout à la par corporelle et indifférence spirituelle; j'avoue, j'en suis a mée. Votre papier ne servira qu'à moi seule, personne le verra ni ne le saura, mais je l'attends de votre atta ment pour moi. Dites-moi aussi, comment vous trouvez] dinand? A qui pourrais-je mieux m'adresser qu'à vous

Comptez que je suis toujours votre bien affectionné

Marie Thérèse

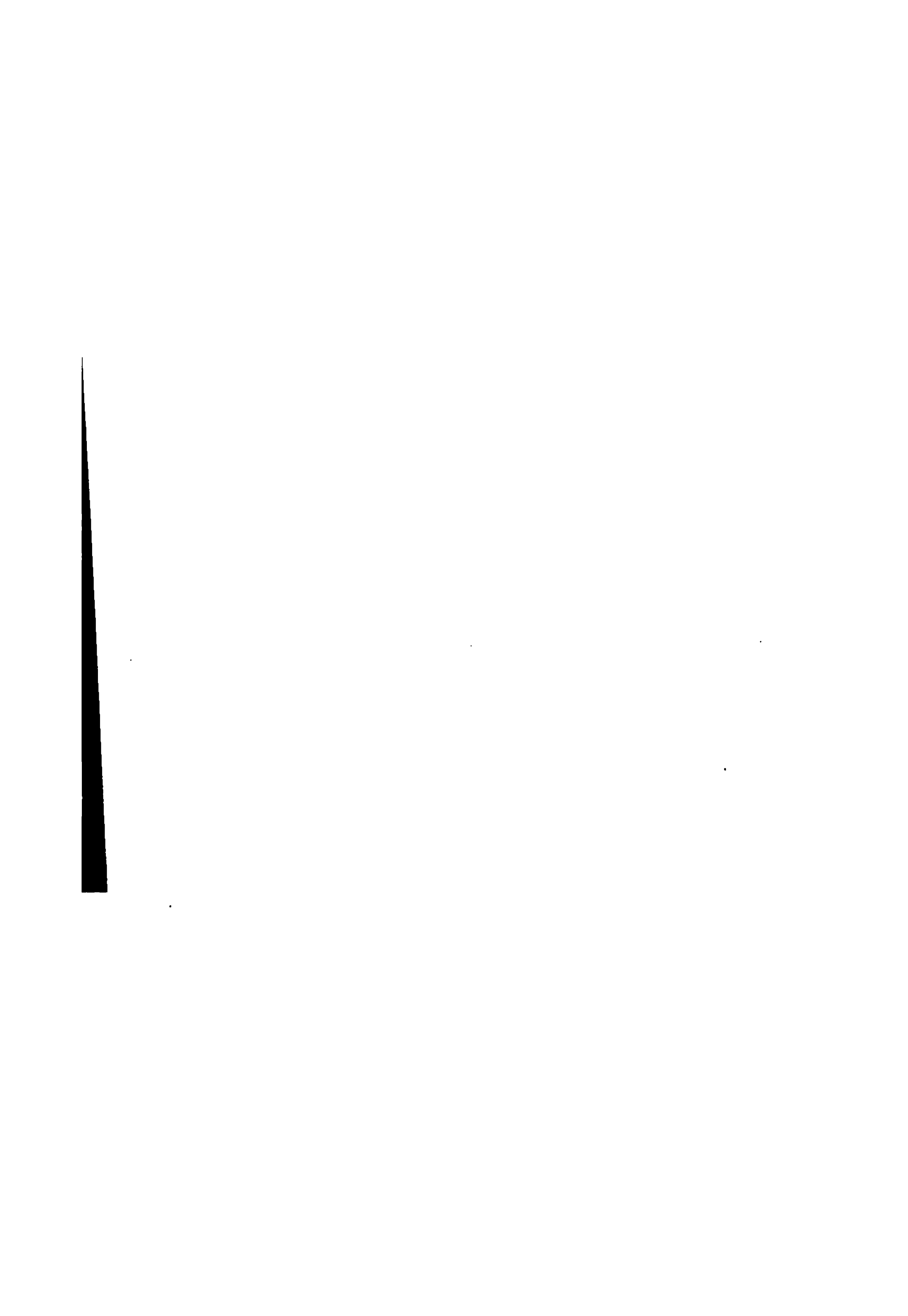
Undatirt. (Wien, 16. Mai 1780.

XXVIII. Vous saurez déjà la résolution que votre digne be sœur[1]) a prise de s'établir à Grätz. Je ne saurais le désapprouver; le train qu'on mène ici, est trop mauvais insoutenable pour quelqu'un de raisonnable. Elle m'a pro de revenir quelquefois les étés; je lui ai offert *ein Abst quartier für allzeit zu Schönbrunn.* Si nous avions pu n voir quelquefois, cette séparation n'aurait pas eu lieu, m comme je vis, personne ne me peut être de soulagement, moi-même, je me suis très à charge.

[1]) Die Gräfin Gabriele Thurn war 1770 von Florenz nach W übersiedelt.

AN DEN

GRAFEN ROSENBERG.



Undatirt (Ende Februar 1769[1]).

1. Je veux vous prévenir, mais dans le plus grand secret, qu'il se pourrait très-bien, que vous voyiez arriver tout d'un coup l'empereur. Il veut partir le 3, pousser tout de suite à Florence et Rome, et profiter comme vous autres de la vacance à Rome[2]). La dispense qui nous manque et fait différer le mariage[3]), et entre nous dit, encore plus le contrat de mariage; quand on croyait ne devoir que le signer, il s'est trouvé bien différent de celui de la sœur[4]) et même tel que je ne saurais jamais passer outre. Le prétexte donc de la dispense est très-favorable pour pouvoir ajuster le tout en même temps, les Turcs ayant fait demander en grâce, que le voyage en Croatie sur leurs frontières n'aie lieu, et qu'ils ne pouvaient répondre de leurs gens. Toutes ces circonstances ont déterminé tout d'un coup l'empereur à changer son voyage, et je n'ai pu me refuser à ses instances, d'autant moins que ce voyage a été concerté déjà il y a deux ans, où les inconvénients ont été bien pires. La joie qu'il marque, est incroyable, et l'empressement à se retrouver avec vous.

---

[1]) Fürstlich Rosenberg'sches Archiv.

[2]) Der Erledigung des päpstlichen Stuhles durch den Tod Clemens XIII.

[3]) Der Erzherzogin Amalie mit dem Infanten von Parma.

[4]) Caroline.

Je ne suis pas inquiète, étant hors d'ici et pour peu de temps, que tout ira au mieux. Dieu veuille que ce mariage le fasse décider à se marier. Je ne lui en touche rien, car ce serait tout gâter, mais je souhaiterais que la Modénaise[1]) ou Piémontaise[2]) puisse lui convenir, et c'est une des grandes raisons qui m'a décidée plus facilement à lui accorder cette course. S'il revient sans en faire choix, je serai bien plus abattue que jamais; cette espérance me soutient.

J'ai prié l'empereur d'aller voir sa sœur; il en est très-content et le fera, mais il vaut mieux à Caserta ou ailleurs qu'à Naples, et s'il voulait voir absolument cette ville, il le faudrait sans le roi et elle dans le plus grand incognito et sans s'y arrêter; s'il ne le demande, il vaut mieux n'en rien faire. Je vous en préviens, et vous pourriez le prévenir sur tout ce que vous croirez convenir pour la reine, surtout pour la dame qu'on croit convenir, et pour l'éloignement de ceux qu'on croit nécessaire.

Je dois vous prévenir que l'empereur n'a pas lu vos lettres, mais qu'il sait que je vous en écris quelquefois. Vous ne ferez aucun usage de cette lettre, et je m'attends que vous aurez soin tant à Rome que pour le voyage de Naples, que tout se fasse en ordre, et vous direz toujours ce qui convient ou non. L'empereur aime la vérité, quand on la dit de certaine façon, sans *brummen*, et il vous estime. Vous me rendrez compte, autant que vous pourrez, de tout: j'y mets toute ma confiance. Au moindre accident — que Dieu nous en préserve — vous m'avertirez, sans rien dissi-

[1]) Elisabeth Ernestine, Prinzessin von Modena. Vergl. I. 294.

[2]) Maria Theresia meinte wohl die älteste Tochter des Herzogs von Savoyen, nachmaligen Königs Victor Amadeus III., Marie Louise, 1753 geboren, somit damals sechzehn Jahre alt, im Jahre 1771 mit dem Grafen von Provence vermält.

muler. Vous ne ferez nullement semblant de cette lettre, et ne vous laisserez interrompre à rien, et vous laisserez surprendre à Rome même [1]). S'il y avait un changement, je vous en préviendrais.

Je ne marque rien de tout ceci à mes enfants. Je suis toujours ...

Points pour Parme.

Undatirt. (October 1769.)

Je ne vous prescris rien, vous êtes informé de tout, II. vous ferez mieux que tout ce que je pourrais vous dire. Il s'agit de mettre ou conserver ma fille dans l'intention de ne se mêler plus d'affaires; plus de parti contre du Tillot, quoique je ne saurais le croire utile à la longue. Tâchez de lui parler de ma part, et que j'ai droit d'exiger de lui d'avoir bien soin de ma fille. Le pas que j'ai fait après la mort de l'Infant pour lui en Espagne, celui que je viens de faire de nouveau, exigent bien de sa part, qu'il ait quelque retour pour moi et me rassure sur le sort de ma fille; qu'il doit être persuadé que les bruits contre lui n'ont pas manqué d'être ici aussi, et malheureusement je crains, sans le savoir, que ma fille en a dû avoir eu aussi, mais que chez moi ils n'ont pas porté la moindre atteinte, et que Knebel est venu exprès pour ramener ma fille, et que Mahoni a été employé en Espagne pour rectifier ma fille, voyant que je n'en pouvais venir à bout; qu'après un témoignage pareil j'ai lieu d'exiger de lui tout; que je voudrais savoir, si effectivement les finances soient en si mauvais état, le pays abîmé, et que bientôt ils

1) Wohin Rosenberg und Thurn den Grossherzog Leopold begleiteten.

ne pourront rester à Parme. Du secours d'ici il n'y a à attendre; reste à voir s'ils ne pouvaient se défaire de l militaire absolument inutile, de la quantité des domestiques effectivement on pense à un voyage à leur faire faire, je n'au rien de contraire en Espagne, mais en France ce serait au chose, et ici les inconvénients seraient grands, et le voy devrait être au moins de deux ou trois ans. J'avoue, aut que je serais aise de recevoir ma fille et de lui adoucir sort en quelque façon, autant je prévois les plus gra inconvénients et embarras de toute façon, surtout si le deh et maintien de l'Infant est si mauvais. J'ai même pe à un divorce; j'en serais bien fâchée à cause de l'éclat, m je vous prie de vous informer exactement chez le méde Camuti, s'il espère pour l'avenir ou s'il n'espère rien. Il v mieux être au fait à temps, que de se repaître d'illusio

Vous verrez par ma lettre à ma fille ce que je cr pour le caractère de l'Infant. Il m'est impossible de le cro faux, fourbe et ne sentant rien; il est toujours temps de convaincre de ses mauvaises qualités. Je crois toujours q faut tâcher le plus tard qu'on peut de s'en persuader, d'employer tout au monde pour le changer, l'occuper, l'amus Tous ces enfantillages, l'Arléquin, le Brighello, tout est préférer aux polissons et mauvaises compagnies, aux cour en campagne, auprès des prêtres etc. Il ne faut pas le trai avec rudesse, mais avec beaucoup de douceur et respe Je voudrais que Knebel le puisse gagner; il ne serait ri de plus mauvais, que s'il le prît en guignon ou le croir son contreparti. La lettre du roi[1]) doit me faire soupçonn déjà et lui être très-désagréable, l'ayant accusé; il faut do tâcher de le faire revenir de cette idée et de ne donner p

[1]) Von Spanien.

gain de cause au parti contraire. Le refus du régiment lui doit pourtant avoir été sensible. Vous pouvez faire revenir cette idée; je lui accorderais même celui d'Italie, pourvu qu'il ne le souhaite sur un autre pied que mes fils l'aient, et qu'il reste toujours dans mes pays, et qu'avant tout il ait l'agrément des deux rois[1]).

Si Knebel savait quelque chose qui pourrait faire plaisir à mes enfants, il peut me le marquer. Je crois moi-même, qu'à la longue ma fille doit gouverner, mais il faut que cela soit de l'agrément des rois, et qu'ils l'exigent d'elle.

Qui est donc le confesseur de l'Infant, qui lui passe toutes ces nigauderies? Dites-moi ce qui vous paraîtra de Madame Malaspina; vous pourriez lui dire, si vous le voulez, bien des assurances de ma part. Informez-vous aussi exactement du médecin Camuti et du chirurgien du sein de ma fille, s'il n'y a plus la moindre dureté ou sensibilité ou grosseur, ou une glande et de quelle grandeur?

Les billets à détruire; mes lettres, au moins deux ou trois longues, à me renvoyer; ne voulant plus garder un vestige de cette histoire. Point de générosités. Les courriers et estafettes extraordinaires à envoyer à Pichler; pas les mettre en compte. Tous les huit jours une relation allemande; les particulières à moi.

---

[1]) Von Frankreich und Spanien.

Instruction für den Grafen Rosenberg nach Parma[1]).

Undatirt. (März 1772.)

III. Sein in so vielen Gelegenheiten erprobter Diensteifer und seine ausnehmende Geschicklichkeit machen, dass wir in Gegenwärtigem dem Grafen ein zwar in Ansehung der Staatsbetrachtungen im Geringsten nicht wichtiges, unser mütterliches Herz aber sehr nahe angehendes Geschäft hiermit auftragen. Die in Parma seit dem Tage der Verbindung unserer Tochter Amalia mit dem Infanten und Herzoge von Parma entstandenen Irrungen und unangenehmen Ereignisse sind dem Grafen, wie leider ganz Europa, dem es zur Fabel und zum Gelächter dienet, nicht unbekannt. Anfangs sahen wir alle Handlungen unserer Tochter als Folgen ihrer Jugend und ihrer Unerfahrenheit an, mit welcher sie zu einem eingebildeten Guten mit gar zu vielem Eifer und ohne mindeste Ueberlegung und Vorsicht zu Werke ginge. Wir wandten dagegen die stärksten und häufigsten mütterlichen Ermahnungen, theils durch unseren eigenhändigen Briefwechsel, theils durch Abschickung und mündliche Vorstellungen verschiedener unserer vertrauten Minister, wie nämlich des Grafen selbst, des Grafen Firmian, des Baron Knebel, Auditor di Rota Hrzan, einiger anderer kleinerer zu geschweigen, an, allein umsonst. Ihre Gemüthsbeschaffenheit, die der Wahrheit gegen ihre eingewurzelten Vorurtheile wenig Wurzel zu fassen gestattet, ihr unglückseliger Hang zur Herrschsucht, der üble Rath und die Schmeichelei kleiner und schlechter, sie umgebender Leute, in welcher sie die Liebe des Volkes und einen

[1]) Abschrift. Vergl. Geschichte Maria Theresia's VII. 404—408.

gewissen Ruhm anzutreffen glaubte, endlich ihre stützige und igensinnige Denkungsart und schwache Ueberlegungskraft n Auswählung und Unternehmung ihrer Handlungen, wohl ber Spitzfindigkeit und Heftigkeit in gewaltsamer Behauptung hrer einmal angenommenen Sätze, dieses Alles unterdrückte ie Wahrheit und gab nur Anlass zum Missbrauch unserer nütterlichen Vorstellungen. Wir haben daher eine Zeit her gänzlich von selben abzustehen für das Räthlichste gehalten, und wollten die Zeit und ihre eigene Erfahrung das Meiste wirken lassen. Ja da wir weder Ehre noch Nutzen aus allen unseren weiteren Vorstellungen vorhersahen, so hätten wir auch diese unterlassen, und es ist nicht eine Folge unserer mütterlichen Liebe, welche zwar alle ihre Kinder gleich liebt, aber dennoch nach ihren Verdiensten und uns gebendem Trost zu unterscheiden weiss, dass wir gegen diese unsere Tochter, welche uns schon zu so vielem Unlust die Gelegenheit gegeben hat, noch diesen Versuch als gewisslich den letzten wagen, sondern das Verlangen beider gekrönten Häupter[1]) hat uns dazu allein verleitet, da wir nichts Besseres, so sehnlich als wir es wünschten, zu erhalten gegründete Hoffnung haben. Allein es sei dies noch der letzte Versuch, beiden Königen zu Ehren und unserem eigenen Gewissen zur Ruhe, in welcher wir nachher mit Gelassenheit Alles, was immer geschehen könnte oder nothwendig geschehen wird, ohne uns im Mindesten darein zu mischen, mit ruhigem Gemüth und möglichster Gleichgiltigkeit ansehen werden.

Der Graf wird also noch einmal ernstlich und gemessenst unserer Tochter vorstellen, wie dass ihre Handlungen unschicksam, sowohl gegenüber ihrem Gemal als gegen die beiden bourbonischen Höfe sind, deren Unterstützung, ja sogar Gnade

---

[1]) Der Könige von Frankreich und Spanien.

sie und ihr Gemal, ja ihr Kind[1]), ihre Erhaltung und Ansehen, ja das Auskommen selbst zu verdanken und n weiterhin einzig und allein von selben zu hoffen haben, d unsererseits wir weder wollten, noch jemals mit Billigl könnten ihnen unter die Arme greifen, da die Staatseinkü von den Unterthanen nicht nach unserer Willkür, sond zu ihrem eigenen Besten und zur Erhaltung des Ganzen verwenden uns obliegt, ja dass wir selbst noch so v unversorgte Kinder haben, welche uns alle Zufrieden geben, dass wir aller Billigkeit nach auf selbe unsere S falt vor Allem verwenden müssen. Er wird ihr also bünd und gemessenst diesen unseren festgefassten Entschluss Willen vor die Augen legen und ihr versichern, dass keiner, sei es was immer für einer Gelegenheit sie auf immer für eine Zubusse, es möchte geschehen was wo von uns aus rechnen könnte, da durch die letztbezah fünfzigtausend Gulden, so sie noch hier im Banco anlie hatte, sie von aller nur möglichen Verbindlichkeit o Forderung sich selbst freigemacht hat. Daraus entsteht d auch die Folge, dass wir ihretwegen unsere mit den b bonischen Höfen nicht auf die blosse Neigung getroffe engsten, sondern unserem Staatsinteresse so sehr angemesse Verbindungen keineswegs in die Schanze schlagen werd noch weniger ohne mindesten Anschein einer Billigkeit sel Ziel und Mass in Einrichtung eines ihnen so nahverwand Hauscadeten, ja pensionirten Prinzen innerlichen häuslic Verfassung und persönlichen Handlungen setzen wollten, aber als seine Gemalin so enge mit ihm verknüpft sei, sow als Frau wie als Mutter, dass sie unmöglich anders als

[1]) Die am 22. November 1770 geborne Prinzessin Caroline M Theresia, im Jahre 1792 mit dem Prinzen Maximilian von Sachsen vern

ein Theil seiner selbst betrachtet werden könne, also zwar, dass auch mit ihrer Person, insoweit sie es für billig, für nothwendig, ja verantwortlich halten würden, zu schalten und zu walten ihnen freie Hände gelassen werden würden, da wir so wenig als Andere gestattet haben, noch gestatten werden, sich in unsere häuslichen Umstände zu mischen, ebensowenig auch jemals solches uns gestatten, von Anderen verlangen oder ihnen ansinnen werden.

Nach erschöpftem besonders diesem letzten recht mütterlichen Rathe wird uns nichts mehr als die Gleichgiltigkeit für Alles, was immer geschehen wird, ja der einzige Wunsch übrig bleiben, dass zu Verhinderung alles weiteren Unsinns die Höfe die kräftigsten Mittel anwenden, und dass Noth und Zwang dasjenige hervorbringen und zurechtweisen mögen, was der Mutter Rath so oft umsonst und vergebens versucht hat.

Auf diesen zwei von mir unabweichlich gefassten Sätzen wird er in allen seinen Unterredungen beharren und sich aller nur dazu dienlichen und gar keinem Zweifel unterliegenden Sätze, um selbe ihr, unserer Tochter, recht begreiflich zu machen, gebrauchen. Um aber uns noch klarer auszudrücken, so sind folgende Sätze ihr vorzulegen, deren Unwidersprechlichkeit sie hoffentlich überzeugen wird.

1° Was ist die Erzherzogin Amalie nach ihrer ehelichen Verbindung mit dem Infanten Herzoge von Parma, als dessen Gemalin und folglich, da er Herzog ist, dessen Herzogin? Aus dem ersten Wort Gemalin fliessen die natürlichen Schuldigkeiten, so einer jeden christlichen und guten Ehegattin weltkundig ausgemessen sind, nämlich die Liebe, Treue, Hochschätzung und Unterwürfigkeit gegen ihren Gemal. Wie wenig selbe in Allem erfüllt worden sind, wird wohl sie von selbst eingestehen müssen, da weder Treue noch

Liebe, noch weniger Unterwürfigkeit und Hochschätzung aus allen denjenigen Handlungen, in welchen sie den Infanten auf eine so schwächliche, ihm und ihr nachtheilige Art hat erscheinen machen, hervorleuchten. Sie hat also aus dem nämlichen unumstösslichen Grundsatze, dass sie seine Gemalin ist, sein Schicksal in Allem zu theilen, seine Person unter keinem Vorwande zu verlassen. Sollte er es auch selbst verlangen, so sollte sie alles Mögliche thun, um es zu verhindern, und thäte er sich auch auf einige Zeit von ihr entfernen, wo andershin begeben, so liegt ihr Bestes und ihr Heil daran, die Residenz, den Palast ohne werkthätige Gewalt nie zu verlassen, da sie selben mit keinem Orte der Welt als mit einer lebenslänglichen Retraite in einem in dem Parmesanischen liegenden Kloster, in welchem sie von aller Welt abgesondert im Trennungsfalle von ihrem Ehegemal allein anständig leben könnte, verwechseln, und da kein anderes Land, noch weniger aber unsere Staaten ihr einen anständigen Aufenthalt in solchen Zuständen geben könnten. Es geschehe also was wolle, so hat sie als Gemalin ihren Gemal, so lange als sie nur immer kann, nicht zu verlassen, ja aller Orten hinzubegleiten, sollte es aber nicht sein können, wenigstens ruhig in Parma in dem Palaste zu verbleiben.

Was das Andere anbetrifft, nämlich ihre Pflichten als Herzogin, so wird ihr leicht zu begreifen sein, dass sie diesen Titel nur, weil er regierender Herzog ist, besitzt, dass also ihm allein die Regierung und Verwaltung der Geschäfte obliegt, dass, wenn auch Augenblicke, in welchen er sich von selben gänzlich entledigt, erscheinen, sie dennoch sich ihnen zu unterziehen nie zu getrauen habe, weil es vielmehr nicht an Rathgebern fehlen wird, welche dem Herzoge ihre Regiersucht unter den gehässigsten Farben vorbilden, und allen ihren Einfluss, ja selbst die Freundschaft ihres Mannes

zu vereiteln trachten werden. Ist ihr Gemal so schwach, dass er, was zwar nie anständig, ihr die Leitung einiger Geschäfte überlässt, oder hat sie genugsame Gewalt über seinen Geist, dass sie ihn Handlungen nach ihrem Sinne wird wirken machen können, so muss sie nicht vergessen, dass wenn sie über seinen Geist Gewalt hat, auch Andere, die gegen sie sein werden, sie ohne Zweifel haben werden; dass, wenn er schwach in Haltung seiner Vorsätze ihr gegenüber ist, er nicht in Haltung desjenigen allein, was sie von ihm verlangt, stark sein wird, dass endlich andere Minister und Lieblinge mit mehr Geschicklichkeit und Kenntniss des menschlichen Herzens in ihn dringen werden, als sie jemals dazu wird anwenden können, also zwar, dass ohne Zweifel sie das Kürzere ziehen und ihre Meinungen immer unterliegen werden, wenn auch nicht gleich, doch in der Folge. Als Herzogin und als Mutter hat sie eine Verbindung nur aber insoweit, als durch ihren Gemal und das Wohl der ihrem Gemal von der göttlichen Vorsicht anvertrauten Lande. Deren Wohl muss sie also recht betrachten und solches nicht in Verwirrung und allerhand Persönlichkeiten bestehen lassen. Die Regierung eines Staates fordert Gesetze und gemessene Principien; nicht etwas Mutterwitz oder der anscheinende Vortheil des Augenblickes, dem man nacheilt, ist dem angemessen; gründlich müssen die Sachen eingesehen werden, eine Folge beständigen Fleisses, der Einsehung aller Papiere und vorangegangenen Sachen; nicht einseitige Reden können Staatsentschliessungen mit Nutzen hervorbringen. Wie wenig also sie, die durch ihren Stand nicht dazu berufen ist, von Gott die besonderen Gaben dazu haben wird, ja wie wenig ihr Fleiss und ihre gesetzte Nachsinnungskraft zur Leitung der Geschäfte angemessen ist, wird sie wohl selbst beurtheilen. Wäre aber auch der Infant zu schwach dazu, so

würde doch gewiss ein Minister oder anderer in Geschäften geübter Mann dazu tauglicher sein als sie.

2° Sie ist Mutter eines Kindes und kann es vielleicht noch mehrerer sein. Dieses theuerste Zeichen ihrer Gemalsliebe verbindet sie nur noch mehr, alles dasjenige zu thun, was ihm gefällig und anständig, ihrem Kinde aber nutzbar sein kann. Könnte in der Welt diesem etwas schädlicher sein als die Trennung seiner Eltern? Wie könnte sie verhoffen, dass sie in einem solchen Falle selbes beibehalten könnte? Wie schwer müsste es nicht ihrer mütterlichen Vorsorge fallen, selbes in andere, ihr unangenehme Hände versetzt zu sehen, und wenn dieses ihr eigenes Kind ohne Kenntniss seiner Mutter, und ihm alle natürliche Neigung gegen selbe versteckt und erstickt würde? Wie sehr diese Ursache allein sie von allen Gedanken, ja auch nur auf wenige Zeit sich zu entfernen, abhalten müsse, wird ihr Herz besser empfinden, als es ihr auszudrücken wäre, dass aber bei so verwirrten Umständen, so lang sie sich nicht zum Ziel legt, die interessirten Mächte und Verwandten ihre Entfernung auch nur unter dem Vorwande einer kurzen Weile sehnlichst wünschen, um ihre Zurückkunft, wo nicht gar zu vereiteln, dennoch unter solchen Bedingnissen und mit weit gebundeneren Händen zu veranlassen, während der Abwesenheit aber solche Sachen, welche ihr höchst unangenehm und ehrenrührig, zu veranstalten, ja selbe also zu befestigen trachten werden, dass sie unumstösslich sein werden und sie ihre Reiselust theuer gebüsst haben wird. Ja ihre Gesundheit selbst kann zu einem in allen Punkten ihr so nachtheiligen Schritte nicht hinlängliche Ursache geben, noch weniger hätte sie sich zu schmeicheln, dass wir dazu den mindesten Anlass geben oder gegeben zu haben scheinen wollten, weshalb wir sie in unsere Länder oder in die

nseres Sohnes, des Grossherzogs, nie einladen, ja nicht einmal n ärgsten Falle gedulden und aufnehmen wollten, da wir nichts ıergeres für sie ansehen, als einen solchen Schritt zu wagen, den nsere Ehre erforderte nicht allein durch Worte, sondern auch urch Thaten vor ganz Europa zu missbilligen, da nach so oft riederholten Reden, gutem Rathe und mütterlichen Befehlen, ınd nach diesem letzten Versuche wir es als einen förmlichen Jngehorsam und Beleidigung ansehen und aufnehmen müssten.

3° Sie ist ein Enkel des Königs in Frankreich und eine Nichte des Königs in Spanien. Aus dieser beiden nahen Verwandtschaft entsteht noch das Dritte, dass ihr Gemal, sie, ihr Kind, ihr ganzes Ansehen, die Möglichkeit ihrer Subsistenz, ja ihre Selbsterhaltung von ihnen und ihrem guten Willen abhängen, da selbige ihnen nichts schuldig und sie es nur von der mehreren oder wenigeren Neigung zu erwarten haben. Wie sie sich aber diese durch alle solche verworrene Händel zuzuziehen vermöge und wie sie solche nicht längst schon verloren habe, bewundern wir und lassen es ihr selbst beurtheilen.

4° Sie ist die Gemalin eines Cadeten vom Hause Bourbon. Er ist ein Infant von Spanien; also ist sie schuldig, ihre Denkungsart, ihre Gesinnungen, ja wohl noch mehr ihre Handlungen, sei es in ihrem Privat- oder öffentlichen Lebenswandel, den Hofgebräuchen oder in was immer, die Etiquette und ihren zu führenden Staat angehenden Sachen sich in Allem nach dem von uralten Zeiten in den Bourbonischen Häusern eingeführten oder von selben neu einzuführenden Gebrauche, so ihr und ihrem Gemal von ihnen vorgeschrieben werden wird, zu richten, da es so unschicksam wäre, dass ein Infant die österreichischen Gebräuche oder Lebensart einführte, als wenn ein Erzherzog die spanische Etiquette nachahmen wollte.

5° Sie ist meine Tochter. Ich kann nicht zweifel dass in ihrem Herzen die gegen mich schuldigen und in d Natur gegründeten Pflichten so tief eingewurzelt sind, da ich selber Erinnerung nicht bedarf. Allein sie ist meir mütterlichen Sorgfalt nicht allein Dankbarkeit und Liel sondern auch werkthätigen Trost und eine solche Aufführu schuldig, welche meiner in ihrer Auferziehung so vielfäl verwendeten Sorgfalt und Mühe, und nie gesparten gut Rathgebungen das öffentliche Zeugniss legen, die zu ihr Ehre, ihrem Besten und meiner Vergeltung dienen.

Wie schmerzlich mir das Gegentheil und der Undan besonders meinem so zärtlichen als rechtschaffenen Herz fallen, wird er ihr auf das Kräftigste vorstellen, ja wo keines anderen Beweises bedürfen, als getreulich die häufig Thränen ihr hinterbringen, so er ihretwegen und um ihı einzigen Besten willen, das sie so muthwillig auf eine Gott und den Menschen unverantwortliche Art in die Schan schlägt, und deren Folgen ich noch für betrüblicher anseh mich hat vergiessen sehen. Ich bedauere selbe nicht, wer sie fruchten, und wäre bereit, noch mehrere für ihr Glüc aufzuopfern. Allein wenn ich sehe, dass Eigensinn, kurz sichtige Stützigkeit und Vorurtheil dasjenige vereiteln, wa gesunde Vernunft, Nothwendigkeit, Schuldigkeit, Gewisse und getreuer mütterlicher Rath vermögen sollten, so wir der Graf sie auf das Bündigste versichern, dass ich ihr Aufführung nicht allein öffentlich missbilligen, sondern auch geschehe was immer wolle, mich ihrer in keiner Gelegenhei annehmen, und zur Erhaltung meiner Ehre und Ruhe si ihrem Schicksal und elenden Rathgebern auf ewig überlasse werde.

Diesen ernstlichen Entschluss wird ihr der Graf ers dann zu bedeuten haben, und ihr allen weiteren Schrift

wechsel, sei es mit mir oder einem meiner Kinder aufkünden, wenn die vorerwähnten, so triftigen Ursachen wider besseres Vermuthen nichts fruchteten. Sollte sie endlich dahin gebracht werden, dass sie fragte, was ich denn von ihr verlangte, so wird er ihr Folgendes vorschreiben:

a) Alles dasjenige zu thun, was einer guten Ehefrau zusteht; nicht mürrisch, nicht zänkisch (zu sein) und noch weniger ihren Mann eine üble Rolle spielen zu machen.

b) Selben nie zu verlassen, sei es auf dem Lande oder in der Stadt. Verreisete er, soll sie trachten mit ihm zu gehen, wenn es aber nicht sein könnte, so hätte sie ruhig in Parma zu verbleiben.

c) In Geschäften sich von allem Einfluss sowohl direct als indirect zu enthalten, noch weniger Personen zu protegiren oder Stellen nach eigener Willkür vergeben zu wollen, keine Nachspionirung oder heimliche Nachrichten zu empfangen oder zu leiden, dem Minister Llano nicht im Mindesten Einhalt zu machen, sondern auf selben ihr Vertrauen zu setzen, selbes öffentlich zu zeigen und alle Leute zu dem Nämlichen anzuhalten, nichts dagegen anzuhören, sondern lediglich auf ihre Schuldigkeiten als Weib und Mutter zurückzusehen.

d) Was innerliche Hofsachen und Privatlebenswandel angeht, blos dasjenige zu thun, was ihnen der Minister Llanó, so den Willen beider Könige weiss, anschaffen oder gestatten wird, und dies blindlings, auch in den geringsten Angelegenheiten, wodurch sie für nichts mehr verantwortlich sein werden.

e) Endlich sich eine gute Gesellschaft auszuwählen, mit ihm und dem Grafen Llano die Art auszumachen, wie sie ihr Leben christlich, sicher und angenehm zubringen, sich auch besser unterrichten und bilden könnte, theils durch Lesung, theils durch Umgang vernünftiger Leute, damit sie

in ihren Reden behutsamer, nachdenkender, sicher, in ihren Handlungen schlüssiger zu Werke zu gehen lerne, ihren Ruhm und ihre Ehre in ihren Schuldigkeiten suche, nicht in den schmeichelhaftesten Ausdrücken betrügerischer und lasterhafter Lieblinge.

Dies Alles wird der Graf ihr bestens vorstellen und mit all' den Wahrheitsgründen vor die Augen legen, nicht aber ihr Herz einzig und allein rühren, so zur so oft unnütz angelobten und nichts bedeutenden Verheissung und Besserung Anlass gegeben, sondern ihre Vernunft zur Ueberlegung zu bringen, ja sie allsogleich, damit sie werkthätig ist, darnach wirken und ihre Handlungen in seiner Gegenwart einrichten zu machen.

Ich erwarte von seinem Eifer die Erfüllung dieser mir so nahe am Herzen gelegenen Sache. Da ich aber nicht gesonnen bin, ihn Monate lang, besonders fruchtlos, allda zu lassen, so soll er, wenn er wider besseres Vermuthen nichts auszurichten fände, nach Ausrichtung meines letzten Nr. 5 gemachten Auftrages, ohne weiters von mir neue Befehle zu erwarten, Parma verlassen, um auf beständig mir alle weiter anzuwendende Mühe zu ersparen.

Undatirt (April 1774[1]).

IV. Comte Rosenberg. Vous trouverez ci-joint l'instruction que j'ai donnée à mon fils pour le faire souvenir et l'aider à l'exécuter. Je n'en donne point à Lamberg, puisqu'il est adressé à vous seul, et en cas que vous ne pouvez suivre mon fils, c'est

ui qui doit prendre votre place en tout, et vous lui communiquerez les papiers, en lui joignant encore ce que vous trouverez à propos. Voilà de même les points pour le confesseur et le médecin; tous sont adressés à vous, et vous les soutiendrez tous à pouvoir faire leurs devoirs pour le bien le mon fils et ma tranquillité. Je n'ai rien à ajouter que le vous bien recommander votre propre ménagement et santé, et de faire en tout de même comme vous avez fait avec Léopold à mon entière satisfaction et éternelle reconnaissance dans la plus affreuse et critique situation au départ de mon fils d'Innsbruck. Vous ne l'avez pas seulement soigné et conservé, mais formé Léopold et son épouse et leur gouvernement, et établi cette réputation, dont ils jouissent à cette heure, et en même temps leur bonheur réciproque et celui de leur état.

Vous n'avez qu'à former la personne de mon fils; il a de l'esprit, des talents, a très-bien fait toutes ses études, il est bon, n'a point de vice, mais est très-sournois, et son extérieur et ses expressions sont les plus défavorables; il aura besoin de votre exemple et de vos soins. J'espère qu'il les suivra et vous demandera en tout conseil, étant convenu lui-même ici de ces défauts.

Pour la correspondance, vous la tiendrez de même comme en Toscane, et adresserez les paquets à Pichler et même les estafettes, en cas que vous m'en envoyez, unique moyen d'être tranquille dans ce grand éloignement. Vous n'épargnerez rien là-dessus; vos nouvelles seront attendues avec le plus grand empressement. Comme vous êtes quatre, un mot de vous autres me suffira et me consolera; sans cérémonie, par Madame et en signant votre nom seul. J'espère que mon fils ne sera pas si paresseux à écrire, qu'il l'a été ici avec sa famille, mais je répète encore: à chaque gîte,

si la poste part, ou mon fils ou vous ou Lamberg ou Weingarten écriront quelques mots; la différence sera que je ne répondrai point aux deux derniers.

Pour la suite vous pouvez et devez renvoyer les gens de mon fils, qui ne conviennent pas ou tombent malades ou voudraient retourner, et vous prendrez d'autres, dont vous êtes sûr de leur religion et mœurs. Mon fils n'ordonnera rien lui-même; il fera tout passer par vous. Il n'ira aucune part sans que vous ne le saviez et sans être accompagné de vous ou de Lamberg, pas même d'une chambre à l'autre dans les auberges ou maisons, où il logera, encore moins dehors à la promenade ou dans le théâtre ou des loges. Je ne voudrais pas qu'il coure indifféremment partout, mais qu'il choisît deux ou trois des premiers pour y voir du monde. Point de polissonneries, agaceries, ironie ou donner du ridicule ni en prendre ou imiter.

Pour la dépense vous en aurez soin; je destine par an soixante quinze mille florins; Starhemberg, Firmian vous fourniront ce dont vous aurez besoin. Je vous destine huit mille extra, à Lamberg quatre mille et à Weingarten trois mille florins par an; les autres de la suite ont les *Liefergelder* ou la table. Pour les présents et *Trinkgelder* vous ne ferez rien de superflu, mais le convenable; j'aurais cru le double de ce qu'un particulier donnerait, surtout pour les quartiers; Mayer a fait une liste. Vous ne laisserez rien manquer aux gens, mais vous tiendrez avec exactitude à ce qu'ils ne prennent des présents ou sont grossiers ou rossent quelqu'un ou forcent les chevaux. Vous suivrez la méthode que l'empereur a introduite, qu'il n'y a que deux différences de gens, officiers ou livrée: cela doit aller, manger et être ensemble, sans différence des vôtres, et même l'arrangement des voitures peut être changé, selon votre plus grande commodité ou de ceux du service.

Comme l'incognito doit être parfait, vous ne recevrez aucune part ni compliments ni recommandations ni cérémonies. Il y a partout de mes chambellans et des gens qui se sont insinués à servir ou à accompagner mon fils. Je ne crois pas que cela soit convenable; on ne pourrait dans ce grand nombre faire un choix sans affecter les autres, et on courrait risque d'en faire de mauvais. Tout dépend de la compagnie, point essentiel. Je ne vous dis cela que pour pouvoir vous garantir des sollicitations qui seront sans nombre, de pouvoir vous servir en tout de mon nom, étant bien tranquille que vous n'en abuserez pas.

Je ne vous défends pas de choisir quelqu'un pour former la compagnie ou suivre mon fils, si vous le trouvez convenable, mais ce sera avec grande circonspection, en vous consultant aux Pays-Bas avec votre ami Starhemberg, et en Italie avec Firmian. Mon fils étant si jeune et si neuf, mais sans vices, il faut bien se garder, en voulant tout d'un coup le changer, qu'il ne retombe tout d'un coup dans la légèreté et frivolité, ce qui conviendrait moins pour lui que pour un autre, étant destiné au célibat et pour le militaire. Vous connaissez la façon de penser sur cela de l'empereur pour les frivolités, et la mienne pour les mœurs. Tâchez que mon fils contente en tout son cher oncle [1]), et si vous trouviez qu'il lui fût à charge, vous le ferez partir plus tôt; si vous trouviez le contraire, vous pourriez traîner votre départ tant qu'il voudra. Vous le ferez écrire de temps en temps à la Dauphine, et le tiendrez à faire ses réflexions et à les mettre par écrit.

Je vous demande pardon de tout ce verbiage. Je sais qu'il est superflu; vous ferez mieux que tout ce que je pourrais

---

[1]) Carl von Lothringen.

dire. J'en ai les preuves, mais vous excuserez une vieille maman, à qui on arrache le dernier de ses jeunes. Je vous le recommande; j'espère qu'il méritera votre amitié; vous me direz sans flatter ce que vous en espérez. Je ne me flatte de rien jusqu'à Bruxelles, mais dès ce séjour j'espère beaucoup.

Croyez-moi toujours votre fidèle et reconnaissante

Marie Thérèse.

Pour le confesseur.

En fait de confesseur et de conscience on ne peut être trop délicat. Mon fils ne lira aucun livre, fût-ce même la plus petite brochure, sans l'aveu de son confesseur. Il lui rendra tous les discours sur la religion qu'il sera dans le cas d'entendre, pour s'éclaircir sur leur valeur, pour qu'il ne lui en reste des doutes.

Jusqu'à cette heure mon fils s'est approché des saints-sacrements tous les mois; à l'avenir cela dépendra de son confesseur, qui en réglera l'ordre. Mon fils ne négligera pas les grandes fêtes comme Noël, Pâques, Pentecôte, l'octave du saint-sacrement, les fêtes de la Sainte-Vierge (*s'il se* peut faire), comme c'est la coutume de notre maison. Mon fils jeûnera les veilles de ces fêtes, qui ne consistent qu'en quatre jours toute l'année: le 1er février, purification, le 1er juillet, visitation, le 7 septembre, nativité, le 7 décembre, conception. Le 24 mars, annonciation, est compris dans le carême, et le 14 août, assomption, est un jour de jeûne par toute l'église; le surplus ne consiste donc qu'en quatre jours. Mon fils observera exactement le carême et les quatre-temps. Il a été prescrit ici de prier alors les trois jours de jeûne les sept psaumes pénitentiaux, les litanies des Saints et l'office des morts, particulièrement pour ceux qui sont morts dans les derniers trois mois; nous nous devons mutuellement cette charité et secours. Les psaumes pénitentiaux servent à faire pénitence de nos péchés, spécialement de ceux que nous avons commis pendant les trois mois passés, en faisant une petite récapitulation de notre vie et une comparaison avec le passé. Par les litanies des Saints nous implorons le secours de ce bon Dieu par les mérites de ses Saints, pour mieux et heureusement passer les trois mois suivants, pour lui demander en général sa grâce pour tous et le bien de la terre, pour le prier de nous garantir des maladies, de la guerre, du tremblement de terre et d'autres maux généraux, en y ajoutant ses peines et souffrances particulières. On devrait dans ces jours faire plus de prières, jeûner plus exactement et donner plus d'aumône.

Une petite réflexion sur sa vie quatre fois par an est très-utile. Mon fils ne devrait jamais la manquer; c'est un trésor, laissé par son adorable père, qui nous l'a laissé et l'a observé lui-même pendant toute sa vie. Si dans les pays, où mon fils serait, il ne trouvait pas du maigre, cela ne devrait pas l'empêcher de se contenter ce peu de jours de pain, d'œufs, fruits et choses pareilles, sans y obliger cependant sa suite; il ne s'en trouvera pas mal. Dans le carême le cas serait différent, dont son confesseur décidera, mais je ne voudrais pas que la dispense du maigre et du carême devînt coutume, comme elle l'est presque généralement, personne ne voulant plus remplir ce commandement de l'église par rapport au jeûne. Si mon fils est obligé par incommodité ou nécessité à faire gras, il observera la règle de ne manger que comme un malade, sans délicatesses et sans plats, particulièrement de son goût, pour substituer du moins cette petite mortification à la nécessité de se relâcher du commandement de l'église; il donnera alors quelque aumône de plus à son confesseur pour les pauvres.

Le confesseur réglera les dévotions, prières et lectures spirituelles de mon fils. Il prendra connaissance des livres profanes, que mon fils lira, et il les lui montrera toujours. Mon fils ne laissera subsister aucun doute en fait de religion ou mœurs, sans s'en éclaircir avec son confesseur. Comme chez nous c'est la coutume de se faire administrer publiquement dans toutes les maladies un peu sérieuses, quoique pas mortelles, et de se faire donner même l'extrême onction sur l'avis du médecin, mon fils ne manquera pas de donner cette marque de son attachement à notre sainte religion, si le cas l'exigeait.

Mon fils entendra tous les jours, s'il sera possible, la sainte messe, et se fera même éveiller une demi-heure plus tôt qu'il ne le faut, pour avoir le temps de dire ses prières de matin avec attention, et de faire une lecture spirituelle. Pendant le jour il réfléchira sur l'objet de sa lecture spirituelle journalière, et se recueillera quelquefois. Quand on sonne l'*Angelus Domini*, il n'aura pas honte de le prier, et il ne négligera non plus de faire le signe de la croix avant et après le repas. Il dira de même le soir sa prière et fera l'examen de conscience. Tous les dimanches et toutes les fêtes il entendra deux messes; il tâchera même d'assister ces jours au service solennel, au sermon et l'après-midi aux vêpres dans les endroits, où il y en aura et autant qu'il sera possible. Ces jours il ne fera ni partie de plaisir ni voyage, et tâchera de fixer les jours de repos aux dimanches et aux jours de fête, ou de ne faire ces jours qu'un trajet de peu d'heures. Le 18 août (jour anniversaire de feu l'empereur son père) il tâchera de le passer dans les exercices de dévotion, de même que le 13 mai, jour de

ma naissance, tant qu'il ne change pas en celui de mon annivers
alors il ne m'oubliera pas dans ses prières. Le confesseur m'écrira
les trois mois pour m'informer exactement, si tout s'observe selon
ordres, ou si l'on a manqué dans quelques points et par quel motif.

Pour le médecin.

Mon fils aura pour le médecin toute la déférence en ce qui reg
le corps et la santé, comme il l'a vu pratiquer ici. En cas de gr
maladie on ne consultera pas plusieurs médecins, hors que celui-c
demande, mais il perdrait de son crédit chez moi, s'il faut soutenir c
qu'on a choisi. Si on le faisait légèrement, on court risque de sou
doublement et de rendre perplexe un tel homme, au point de lui f
manquer toutes les qualités essentielles et toute tranquillité dans les mom
critiques. Si Dieu veut bénir les soins d'un médecin, il n'a pas be
de dix, mais il faut qu'on suive la route ordinaire, en se servant de c
qui ont les informations et pratiques nécessaires, sans recourir à des c
latans ou remèdes, prétendus capables de guérir tous les maux en géné
j'abhorre ces remèdes.

Le médecin mandera tous les mois à Störck, comme mon fil
porte, et en cas de maladie tous les jours, en envoyant son bulletin
des estafettes, sans rien cacher, ni même le danger, ou fût-ce mêm
moindre chose ou le plus petit accident: c'est l'unique moyen d'ass
ma tranquillité dans ce grand éloignement.

Quand on est malade, on est faible. Il faut, pendant qu'o
porte bien, regarder cet état avec attention, en se soumettant entière
dès à cette heure à la divine providence. Nous n'avons sans cela ja
à nous inquiéter pour nous, ayant tout le monde pour nous soigne
soulager, alors il faut faire tout, prendre médecine, saigner, et tout ce
le médecin trouvera convenable, sans capituler ou vouloir être info
des médecines. Tout cela ne vaut rien, mais il ne faut rien cach
cet homme, car des petites choses ont souvent des grandes conséquen

Le médecin n'a à rendre compte à personne de ce qu'il do
qu'à Störck, mais aussi est-il responsable de tout, et peut et doit éc
si on ne le laissait faire. Il est adressé entièrement au comte Rosenl
en tout. Il n'a d'autres ordres à suivre que les siens; il se concer
aussi en tout avec lui. Si lui, comte Rosenberg, était incommodé, il
aura le plus grand soin et ne s'adressera qu'à celui qu'il lui désign
Il aura de même grand soin de toute la suite, et si quelqu'un res
derrière, il tâchera de le pourvoir de tout le nécessaire.

Je ne suis pas tranquille sur la taille de mon fils et surtout de la roideur du cou, qui du côté droit paraît beaucoup plus gros, de même tout le visage. Mon fils n'étant pas délicat, il faut deviner ce qui lui manque; il dissimule autant qu'il peut. En cas de danger il ne faut pas tarder à faire administrer les saints-sacrements, et sans détour le dire tout de suite même à mon fils. Aucun respect humain dans son métier, et mes enfants depuis leur plus tendre jeunesse sont prévenus sur ce sujet comme l'action la plus importante et consolante de leur vie.

J'espère que mes précautions seront inutiles, comme chez les autres de mes enfants, mais je suis plus tranquille, quand j'ai tout dit, et crois par là aussi soulager ceux qui en sont chargés, ne les rendant jamais responsables de rien des événements, mais bien des soins et attentions à employer de leur part, en les assurant toujours de ma protection.

AN DEN

GRAFEN FIRMIAN.

Undatirt. (1769).

Vous remettrez en main propre et sans que d'autres perçoivent, cette lettre à Reischach[1]). S'il vous donne e réponse, vous me l'enverrez sous votre couvert à Pichler, i a la fièvre tierce avec vomissement, ce qui m'inquiète aiment. Si l'Infant accepte l'offre qu'on lui a faite, que a fille soit à Parme à la mi-juillet, l'empereur la verra à antoue. Je vois qu'il compte de prolonger son voyage. urvu qu'il se donne du repos suffisant et ne tombe male, je suis bien aise qu'il voie par lui-même les affaires talie. Il me paraît content de vous, et il le sera encore is, s'il vous connaîtra plus et vos travaux. Envoyez-moi journal du séjour de l'empereur; tout m'intéresse. Croyezi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse. I.

Ce 6 juillet (1769).

Comte Firmian. Je suis bien affectée de votre incommodité; il faut bien se ménager et ne rien hazarder. Vous ouvez m'être fort utile dans votre chambre avec vos coneils, et ne plus faire des courses à Mantoue, dont j'attribue bsolument votre incommodité, quoique vous l'avez fait rayer la lettre du fidèle Pichler. Vous tiendrez prêts deux mille II.

---

[1]) Derselbe scheint einer der Begleiter des Kaisers während dessen Reise in Italien gewesen zu sein.

sequins pour ma fille de Parme, si elle vous les demande; je vous les ferai rembourser par Mayer. Marie Thérèse.

Ce 11 juillet (1769).

III. Comte Firmian. Ce qui m'intéresse le plus à cette heure, c'est de recevoir sûrement des nouvelles de ma fille, surtout dans ces premiers moments. Vous vous entendrez donc avec la Paar [1]), et vous lui laisserez même un ou deux gens sous le nom de domestiques, qu'elle pourrait vous envoyer, et de Milan vous pourriez me les envoyer jusqu'à Ala ou Mantoue par estafette, ne sachant combien de jours elle s'y arrêtera. Vous prendrez les mêmes mesures avec le confesseur carme, qui est la seule personne d'ici avec ma fille, pour vous envoyer en cas de besoin avec sûreté les nouvelles. Lui et ma fille sont prévenus que je vous charge d'imaginer les moyens pour cela tant que je n'y tiendrai un ministre.

J'ai chargé Madame de Paar, si ma fille était encore incommodée, de demander à la cour de Parme, que Störck, le médecin, pourrait y rester le temps nécessaire; je souhaite qu'on n'en ait besoin. Les autres gens ont la permission d'aller à Milan, de là à Venise, de même les gardes hongroises. Vous en aurez donc soin, et si Störck s'arrêtait plus, les autres pourraient toujours partir, et vous lui procurerez seulement une voiture pour retourner.

Celle-ci vous viendra bien près de l'*entrega* [2]); je serai plus tranquille, quand je saurai tout passé. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

---

[1]) Die Gräfin Antonie Paar, geborne Fürstin Liechtenstein, begleitete die Erzherzogin Amalie als deren Obersthofmeisterin.

[2]) Das spanische Wort *entrega* bedeutet Uebergabe.

Undatirt. (October 1777.)

Je suis inquiète pour votre santé. Il me paraît que IV.
ıon fils [1]), étant un peu plus tranquille, est mieux; on se flatte ientôt, quand on souhaite une chose. J'ai écrit une lettre rès-courte au vieux duc [2]) à leurs instances; le prétexte de leur rrivée, et que je m'attends qu'il voudra bien vous écouter, omme la première fois sur les affaires; ils espèrent par là le le retenir. J'ai cru ne pouvoir le leur refuser, en répétant expressément comme la première fois, et que je vous lonne à cet effet les ordres, ne croyant pas nécessaire que cela soit par un *dispaccio*, hors que vous le croyez nécessaire. Vous ferez bien en attendant de le lui dire, pour le fixer. Je suis aussi attaquée d'un rhume et mal de gorge, mais déjà mieux, et à cette heure sans fièvre. Je suis impatiente de savoir des nouvelles de votre santé.

Ce 25 de l'an (1778).

Comte Firmian. Je vous recommande le maréchal Wied; V.
c'est un homme qui s'est fait aimer partout par son caractère excellent et noble; je l'estime et souhaiterais qu'il puisse jouir tranquillement de ses vieux jours. Personne ne pourra mieux y contribuer que vous, ayant les mêmes qualités de cœur et d'attachement pour moi. Je vous tiens attachés tous

[1]) Ferdinand, der mit seiner Gemalin bekanntlich am 29. October zu längerem Aufenthalte in Wien eingetroffen war.

[2]) Franz von Modena. Er scheint während der Abwesenheit des Erzherzogs Ferdinand von Mailand sein früheres Amt eines Generalstatthalters der Lombardie wieder verwaltet zu haben.

deux à Marie Thérèse, non à la malheureuse reine[1]). Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Undatirt. (Ende 1779.)

IV. Comte Firmian. Vous aurez appris par Pichler, comme Frosini a débuté ici, en se plaignant des humeurs de la Melzi vis-à-vis du duc; on n'a jamais entendu quelque chose de pareil. Je crois qu'ils veulent se défaire d'elle avant la mort, pour ne lui rien donner; ce serait affreux. Mes enfants m'ayant priée de la prendre sous ma protection, je leur ai promis de vous écrire, qu'en cas que le duc meure, ou qu'elle ait besoin de conseil, de s'adresser à vous, que je vous préviendrai, et qu'elle pourra retourner dans son quartier de cour, jusqu'à ce que ses affaires soient rangées, et jusqu'à nouvel ordre. Vous pouvez l'assurer vous-même, que vous avez reçu là-dessus mes ordres. Je ne vous dis rien d'agir avec prudence, sans choquer le prince de Modène, qu'il nous importe de ménager, et vous y aurez toute l'attention et me suggérerez quelqu'un qu'on puisse lui envoyer avec un compliment en cas de mort.

Je vous recommande avec plus d'empressement l'Aya, que vous lui soyez de conseil et de soulagement, et qu'elle se ménage bien elle-même. Vous direz à Borsieri, que je suis très-contente de lui, qu'il correspond toujours avec Störck. Dieu veuille que ce voyage, commencé dans une si mauvaise saison, et avec un rhume de mon fils, n'entraîne des mauvaises suites. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

---

[1]) Unter dieser Bezeichnung versteht sich die Kaiserin selbst. Offenbar spielt sie auf ihre Besorgniss eines Kriegsausbruches an.

AN DEN

AFEN FRANZ ESZTERHÁZY.

(Undatirt. 177 .)

Kaunitz hat gestern lang mit uns geredet wegen des
ınes Studien[1]). Er ist völlig Eurer Meinung, will sich
r noch mehr mündlich besprechen, also thut nichts der-
chen. Es wäre nöthig, einen ganz kurzen Precis, wie
Poal seine waren[2]), zu entwerfen, wie man es anders
ı könnte. Wenn Ihr gehört hättet, wie Kaunitz von Euch
ədet, hättet Ihr wohl Consolation gehabt; mich hat es sehr
'eut.

---

[1]) Es gewinnt den Anschein, als ob Maria Theresia den Grafen
ız Eszterházy über die Studien zu Rathe gezogen habe, welche ihr
ı Maximilian machen sollte, um sich auf die dereinstige Uebernahme
Statthalterschaft von Ungarn vorzubereiten.

[2]) Der Marquis Emanuel von Poal, Mitglied des niederländischen
italienischen Rathes, war während der Knaben- und Jünglingsjahre
Kronprinzen Joseph sein erster Kammerherr, und er übte, wie es
əint, grossen Einfluss auf dessen Erziehung und Unterricht.

AN DIE

GRÄFIN LERCHENFELD.

Undatirt. (November 1756.)

Es folgen hier die Stunden, wie glaubte, dass die Ord- I.
g mit den zwei Töchtern solle gehalten werden. Ich
e nichts Anderes beizusetzen, als dass auf die Gesund-
: eine genaue Obsicht getragen werde, und das Mindeste
. Swieten, dem allein die Kinder anvertraut sind, zu er-
ern. Es möchte die Gesundheit selbst, einen Fall oder
lere kleine Anstösse geben, so wäre nicht allein ich gleich
'on zu informiren, sondern auch van Swieten auf das Ge-
ıeste und das Geschwindeste. Was er erlaubt, dass die
ıder essen dürfen, ist selben zu gestatten, und sind sie in
sem Punkt nicht heiklich tractirt worden. Ich verlange,
ıs sie von Allem essen sollen und keine Ausstellungen oder
ssuchung im Essen machen von einem besseren Bissen
:r Speise, auch keine Discurs vom Essen selbe halten
sen. Fische essen selbe alle Freitage, Samstage und alle
leren Fasttage. Obwohl die Johanna besonders einen Ekel
selbe bezeigt, so wäre es ihr nicht angehen zu lassen
d sie zu animiren, dass sie sich nicht zu lang dabei auf-
te, indem alle meine Kinder die nämliche Aversion da-
ʒen gezeigt und Alle es müssen überwinden, dass alle die
ben älteren die ganze Fasten schon zwei Jahre mit uns
lten, mithin in diesem Punkte gar nicht zu weichen. Zucker
ıe ich nicht gern, dass sie viel bekommen, mithin so wenig

als es sein kann, ihnen zu geben, an den gebotenen Fasttagen aber sollen sie nichts ausser der Mahlzeit essen, ausgenommen ein kleines Stückchen Brod, um sie von Jugend auf an dieses Gebot zu gewöhnen. Ich erlaube auch, aber allein an Fischtagen, dass die Kinder abwechselnd einmal einen Milchkaffeh, einmal einen Milchthee bei mir zum Frühstück holen lassen, sonst aber bleibt es bei der Suppe.

Die Leute wird sie selbst noch besser ausnehmen können, als ich ihr selbe beschreiben kann; wenn sie aber einige Fehler bei selben fände, ist es mir gleich zu hinterbringen. Bei den Meistern sollen allzeit die Leute gegenwärtig sein, und ist ernstlich zu verbieten, dass Discurse, die nicht zur Lection gehören, gehalten werden. Dies ist sowohl den Meistern als den Kammerleuten zu befehlen; auch sollen selbe die Kinder dazu anhalten, dass sie nicht unnütze Discurse halten; wenigstens gar nicht zu antworten, lieber die Lection aufhören.

Die Sauberkeit ist genau zu beobachten, sowohl im Waschen als Kämmen, welches alle Tage geschehen soll. Wegen der Unterhaltungen überlasse ich ihr Alles. Ausgehen, Spielen, mit Karten, mit grossen oder kleinen Damen, Schauspiel [1]), Alles ist mir recht, was sie für gut finden wird, zu den Geschwistern gehen, bei ihr Leute sehen, Alles ist erlaubt und wird von ihr dependiren. Wegen der Religion habe ich nichts zu erinnern, weil sie ihnen da das beste Exempel geben kann, auch der Beichtvater allein mit ihrem Unterricht chargirt ist, mit dem alle geistlichen und weltlichen Bücher eher zu überlegen sind, ehe als man ihnen selbe gestattet. Im Zimmer und in der Kirche sollen sie ihr Gebet mit Respect verrichten. Obwohl sie nicht zu viel

[1]) Spectacle.

zu verschenken haben, so sähe ich doch gern, dass sie bisweilen Almosen und Einem oder dem Andern etwas geben, nicht aber auf die Sollicitation ihrer Leute, allein mit ihrem Vorwissen.

Mit keinem Thürhüter oder Kammerheizer sind Discurse zu gestatten oder haben sie ihnen Befehle zu geben; sie sind geboren zu gehorsamen und sollen es mithin bei Zeiten gewöhnen. Ich fürchte, die Johanna hat einen starken Kopf, obwohl sie sonst Fähigkeiten genug hat; wenn dem also ist, so ist ihr bei Zeiten selber zu brechen; das wird sie selbst noch besser mit der Zeit erfahren. Die Josepha scheint noch ein gutes Kind zu sein, aber nicht so capabel. Keine Furcht vor nichts ist selben zu gestatten, weder vor Gewittern, Feuer, Geistern, Hexen oder anderen Kindereien, auch den Leuten keine solchen Discurse zu erlauben oder furchtsame Sachen zu erzählen. Vor keiner Krankheit ist ihnen Scheu zu machen, sondern ganz natürlich von Allem mit ihnen zu reden, auch von den Blattern und dem Tode; es ist allzeit gut, ihnen denselben bei Zeiten bekannt zu machen. Keine Aversionen sind ihnen gegen nichts und noch weniger gegen Jemand zu gestatten, keine Familiarität mit den Leuten, höflich mit Allen, besonders mit Fremden. In all' ihren Spielen ist nicht zu erlauben, dass sie etwas Gemeines oder Hartes vorstellen. Sie wird am besten wissen, all' dies einzuleiten, und ich habe all' mein Vertrauen zu ihr. Jede Stunde, wann sie will, kann sie zu mir kommen, ich werde ihr in Allem gern an die Hand gehen. Keine Stunde ist ihr vorgezeichnet, da zu sein, doch sähe ich gern, dass sie, ohne zu sagen, wann sie kommt, abwechselte und nach und nach bei Allen sich einfände, denn auf die Rapporte der Leute ist sich nicht allzeit zu verlassen. Ernstlich verboten ist, dass Jemand den Kindern etwas bringe, weder von Esswaaren noch

anderen Sachen, ohne ihre Erlaubniss. Wenn sie etwas abzuändern fände, erwarte ich ihren Vortrag. Maria Theresia.

Norma und Regulirung der Stunden für Ihre königlichen Hoheiten die Erzherzoginnen Johanna und Josepha.

(Von fremder Hand.)	*(Bemerkungen und Zusätze von der Hand der Kaiserin.)*
Um halb 8 Uhr aufstehen. Um halb 9 Uhr den Schreibmeister, eine Stunde für beide Herrschaften zum Lesen, Buchstabiren und Schreiben.	Auch die Feiertage, ausser Sonntag.
Um 10 Uhr die heilige Messe, um 11 Uhr die französische Lection, um 12 Uhr speisen.	In die Messe allzeit die Aya, allzeit die Kammerfrau Bachofen[1]).
Um 2 Uhr dreimal die Woche den Pater Richter bis 3 Uhr, die anderen Tage, auch Sonn- und Feiertage die geographischen Karten, etwas traduciren, Fabeln, ein und anderes Fragbuch, Handarbeit und dergleichen bis 4 Uhr.	Montag, Mittwoch und Freitag, auch Feiertags. Sonntag, Dienstag, Donnerstag, Samstag von 2 bis 5 Uhr, allzeit die Bachofen all' dies besorgen soll.
Um 4 Uhr dreimal die Woche den Tanzmeister.	Montag, Mittwoch und Freitag, auch Feiertags.
Um 5 Uhr täglich den Rosenkranz in der Kirche.	
Abends Spiel, Visiten, bisweilen Theater und Ausgehen. Maria Theresia m. p.	Allzeit die Aya selbe führen. Die Pianin schläft allzeit in der Kammer, bleibt bis zur Messe um 10 Uhr, kommt wieder um 1 Uhr, Montag, Mittwoch und Freitag bis 5 Uhr. Kommt alle Abende um 8 Uhr wiederum. Die Bachofen kommt alle Morgen um halb 11 Uhr, bleibt bis 12 Uhr, Sonntags, Dienstags, Donnerstags, Samstags kommt selbe von 1 Uhr bis 5 Uhr, hat nachher nichts mehr zu thun, ausser die Aya liesse sie holen.

[1]) Die erste Kammerfrau Katharina Bachoffen von Echt.

Undatirt. (November 1756.)

Das Frühstück in der Fasten zu nehmen mit einiger II.
deration. Hier folgt, was für Befehle in die Küche ergen, nach welchen sich zu halten ist. Abends allzeit stensuppe, Eier und eine Mehlspeise, aber nichts Süsses, ine Obstspeise oder Gebackenes. Nichts unter Tags als ι Viertel einer Semmel, wenn es nöthig ist, zur Jause zu ben, keinen Zucker, Süsses, Chocolade oder Kaffeh.

Die drei Bitttage werden die zwei Töchter diese Stunden lten: zwei heilige Messen von 9 bis 10 Uhr, Nachmittags le eine halbe Stunde von 2 bis 3 Uhr, und um halb 8 Uhr m Beschluss Beide.

Ich wünsche, dass die Aya sich wohl befinden möge.

Undatirt. (April 1757.)

Ma chère Lerchenfeld. Vos billets me sont d'une grande III.
nsolation; j'en ai besoin, car outre les inquiétudes que j'ai ur votre pauvre petite, qui souffre si raisonnablement, la aladie de la Marianne a empiré de telle façon, que j'ai recourir à van Swieten [1]). La perte de cette fille si chère,

[1]) Dieser und die vier folgenden Briefe der Kaiserin an die Gräfin rchenfeld stammen offenbar aus dem April 1757, zu welcher Zeit die herzoginnen Marianne und Josepha gleichzeitig, die Erstere sehr gerlich, die Letztere in geringerem Grade erkrankt waren. Am 9. April rde Marianne, schon seit mehr als vier Wochen erkrankt, mit den rbesacramenten versehen, und nur allmälig schöpfte man wieder Hoffng, doch erst im Mai erholte sich Marianne in Hetzendorf, wohin sie Anfang dieses Monats gebracht worden war. Die völlige Wiederherllung der Erzherzogin Josepha wird jedoch schon am 20. April gemeldet.

et l'état misérable et de douleurs, dans lequel je la vois, m'abattent extrêmement; je suis bien plus faible que je ne l'aurais cru. Le bon Dieu m'a épargné depuis longtemps de telles pertes, et je sens revivre toutes celles que j'ai déjà faites; sa sainte volonté soit faite. Les moments que je peux voler aux fonctions de l'église [1]) et de mes devoirs, je les emploie à voir ma malade; c'est la raison, pourquoi je ne vous ai écrit ces jours passés. Pensez à vous-même et à vous ménager, et recommandez à Madame Morzin [2]) la Marianne; je tiens beaucoup sur ses bonnes prières. Adieu.

Undatirt. (April 1757.)

IV. Je suis très-contente de votre rapport; je voudrais pouvoir l'être aussi de la santé qui m'inquiète beaucoup. Toute ma confiance est au bon Dieu, qu'il me conservera ce cher enfant, et je suis toute tranquille, la sachant entre les mains de van Swieten et les vôtres. Voilà la boîte à défiler; je souhaite qu'elle soit bientôt en état de s'en servir. Vous l'embrasserez de ma part et l'assurerez, combien je suis contente de sa bonne conduite et obéissance. Qu'elle continue de même, nous prierons tous bien pour elle. Adieu.

Wer sich erinnert, dass gerade damals die Kriegsereignisse in Böhmen eine so ungünstige Gestalt annahmen, und dass am 6. Mai die unglückliche Schlacht bei Prag stattfand, der kann sich denken, wie viel zu jener Zeit Maria Theresia gelitten haben muss.

1) Der Charwoche.

2) Die älteste Schwester der Gräfin Lerchenfeld war Renate Barbara, geborne Gräfin Trauttmansdorff, Gemalin des Grafen Carl Joseph Morzin. 1707 geboren und 1751 verwitwet, starb sie 1777.

Comme elle a marqué tant de confiance à Saint-Blaise [1]), ilà une petite bougie qu'on met à l'entour du cou ou sous ı oreiller.

Undatirt. (April 1757.)

Ma chère Lerchenfeld. Je ne saurais assez vous mar- V.
er ma reconnaissance pour toutes les peines et soins que us vous êtes donnés avec la petite Josephe; j'attribue après eu et van Swieten sa conservation à vos attentions. Vous vez ma tendresse pour mes enfants; jugez, combien mon :ur vous en est redevable. Vos billets m'étaient comme ı baume dans mon plus grand accablement. Je vous suis finiment obligée de tous les petits détails et de la part .e vous avez prise à la maladie de la Marianne; j'ai cru ccomber. Je n'attribue qu'aux bonnes prières de tant de onde, mais particulièrement à celles de votre sœur sa nvalescence; je crains pourtant que sa santé sera toujours ès-faible à cause des circonstances qui l'accompagnent. ıites mes remercîments à votre sœur; elle peut vous tenir mpagnie, et je compte vous voir jeudi avec beaucoup d'em-essement. Je crois qu'on pourrait arranger que la petite uchât mercredi dans sa première chambre, et qu'on fît en airer la nuit et le jour la chambre, où elle est actuelle-ent, et je viendrai vous voir jeudi le matin. Je ne suis ıs tout-à-fait contente du rapport d'aujourd'hui, qu'elle se ɔuve si faible. Pensez un peu à vous-même et dites-moi,

---

[1]) Ueber den St. Blasiussegen vergl. Helfert, Gründung der österreichi-hen Volksschule, I. 27. Man legte zwei brennende Kerzen in Kreuzes-rm an den leidenden Hals.

comme vous vous portez. Vous pourriez sortir, pour prendre l'air, en carrosse, et prendre votre sœur avec; je crains que, si vous ne vous accoutumez pas à l'air, Schönbrunn pourrait vous incommoder.

Voilà encore de la parfilure et une boîte, n'ayant point d'autres que de laque, que je trouve trop belles pour de si petites mains. Je ne sais, si vous prenez du tabac; si je dois en juger après vos frères[1]) et Madame votre mère[2]), je croirais qu'oui. En tout cas cette boîte, qui vient d'arriver de Paris, vous servira pour des bonbons.

Bon soir. Marie Thérèse.

(Undatirt. April 1757.)

VI. Toutes les tapisseries, le dais, les écrans et les deux croix, tables et chaises doivent être ôtés, mis au garde-meuble, et les laisser airer un mois, et puis on peut les rendre au garçon de chambre pour les remettre. Le lit doit être ôté tout-à-fait, les taffetas et galons sont à vous, le bois du lit et les matelas au garçon de chambre et à la fille de garderobe. Le linge, la chemise, le bonnet et les draps doivent rester aux femmes.

---

[1]) Franz Norbert, Franz Carl und Johann Joseph Grafen von Trauttmansdorff. Der Erstere, 1705 geboren, wurde Obersthofmeister der Erzherzogin Elisabeth, als dieselbe einen eigenen Hofstaat erhielt, und starb 1785. Der Zweite, 1709 geboren, starb als Feldmarschall-Lieutenant im Jahre 1786, der Dritte aber, mit Antonie Gräfin Breuner vermält, im Jahre 1769.

[2]) Maria Theresia, geborne Gräfin Paar, in erster Ehe mit dem Grafen Johann Joseph Trauttmansdorff, in zweiter mit dem Grafen Anton Rottal vermält.

Comme je veux donner quelque chose aux femmes, us leur demanderez, si elles veulent en argent chacune c ducats, ou en argenterie; à la *Kammerfrau* je donnerai double. Vous pourriez garder la chambre; quand tous s meubles auront été ôtés pour la petite, vous pourriez ir la Jeanne, mais elle n'ira pas dans ces chambres, ni rra sa sœur encore quelque temps.

Je dois aller dîner; adieu.

Undatirt. (April 1757.)

Ma chère Lerchenfeld. Je vous suis extrêmement VII. oligée pour votre lettre, qui m'a tout-à-fait rassurée et onsolée; j'étais effrayée en apprenant cette rechute si vionte. Je vous envoie deux petites bagatelles, n'ayant rien ouvé de mieux ici, avec deux billets que vous remetez aux deux filles; la Jeanne peut choisir ce qui lui plaît plus.

Adieu; faites mes compliments à van Swieten.

Undatirt. (October 1760.)

Ma chère Lerchenfeld. J'ai parcouru la veille et le VIII. our de l'empereur toutes les demoiselles qui pourraient vous onvenir, et voilà ce que j'ai trouvé, toujours dans le principe d'en exclure des jeunes. Mademoiselle Sobeck[1]), demoi-

---

[1]) Wahrscheinlich eine Tochter jenes Grafen Sobeck, der sich am 9. September 1743 mit dem damaligen Hoffräulein Gräfin Cäcilie Saurau ermählt hatte.

selle chez la Wilczek [1]), on en dit un bien infini, et depuis longtemps je lui dois quelque restitution, lui ayant fait manquer Monsieur d'Althan [2]) pour la Wildenstein. Mademoiselle Sternberg, la fille de notre Sternberg [3]), qui a beaucoup de monde, est discrète, et n'est point gâtée à former des prétentions, et après votre nièce, la Trauttmansdorff [4]), que je ne connais pas assez. La fille de la Morzin [5]) m'est trop jeune pour la placer auprès d'une fille; elle pourra attendre d'autres occasions.

Pour une femme de chambre vous m'avez parlé d'une gouvernante qui était chez la Paar [6]); je ne pourrais m'y résoudre, ne sachant point l'allemand. On dit une autre ici,

---

[1]) Es lässt sich nicht entscheiden, ob die Kaiserin hier die Gräfin Friederike Theresia Wilczek, Gemalin des Grafen Joseph Maria Wilczek, geborne Gräfin Oettingen-Spielberg, oder die Gräfin Antonie, geborne Gräfin Kottulinsky, Gemalin des Feldzeugmeisters Grafen Joseph Balthasar Wilczek meint.

[2]) Graf Michael Althan, Sohn der sogenannten spanischen Althan, geboren zu Barcelona am 5. April 1710, Vicepräsident der Obersten Justizstelle, vermählte sich im November 1758 zum vierten Male mit der Hofdame Gräfin Juliane von Wildenstein.

[3]) Wohl Caroline, geboren 1741, jüngste Tochter des Grafen Franz Philipp Sternberg, später zweiten Obersthofmeisters der Kaiserin, und seiner Gemalin Leopoldine, gebornen Gräfin Starhemberg. Sie verheiratete sich 1764 mit dem Grafen Johann Gottfried von Lützow.

[4]) Die Kaiserin spricht hier ohne Zweifel von der viertgebornen Tochter des Grafen Franz Norbert Trauttmansdorff, Renate, deren schon Bd. III. S. 371 Erwähnung geschah. Sie wurde in der That, und zwar mit Decret vom 11. October 1760, zugleich mit den Gräfinnen Friederike Cavriani und Josepha Frankenberg zur Hofdame mit dem Gehalte von 450 Gulden jährlich ernannt.

[5]) Etwa eine Tochter des Grafen Carl Joseph und der Gräfin Wilhelmine Morzin, gebornen Freiin von Reisky.

[6]) Gräfin Antonie Paar, geborne Gräfin Eszterházy, Gemalin des Grafen, später Fürsten Johann Wenzel Paar.

ui était gouvernante chez la fille de George Starhemberg [1]; ladame Sternberg là doit connaître.

Tout ce que je vous barbouille ici, n'est que pour vous tire plus d'aisance à vous informer et vous décider sur ce hoix, dont je vous ai chargée. Vous pouvez être sûre que ersonne ne sait rien de tout cela, et que vous ne devez tre gênée en rien; votre choix sera toujours le meilleur, et la confiance est toute entière.

La Jeanne s'est comportée très-bien et a eu l'approbation le tout le monde. J'attends votre fils [2]) avec autant d'impatience que vous pouvez avoir, espérant qu'il contribuera à vous procurer des forces. J'ai déjà donné les ordres à Khevenhüller pour les entrées après la première *Aufführung*.

— — —

Undatirt. (1760?)

Ma chère Lerchenfeld. Jusqu'à ce moment je n'ai pu IX.
vous écrire, mais vous avez en attendant arrangé le tout pour la fille Mercier [3]) selon mes souhaits; reste à voir comment la remplacer. Si on pouvait m'épargner toutes ces différentes sortes de personnes, j'en serais bien aise. J'ai donc pensé plus tôt que de prendre une étrangère qu'on ne connaît, si la

[1]) Fürst Starhemberg's erstgeborne Tochter Leopoldine, 1749 geboren, starb schon 1756.

[2]) Philipp Nerius Graf Lerchenfeld, 1736 geboren, wurde 1781 bairischer Gesandter zu Regensburg und starb 1800.

[3]) Caroline Mercier, bereits II. 384 erwähnt, war mit Decret vom 3. October 1759 als Kammerdienerin bei der Erzherzogin Josepha angestellt.

femme de la Mine ne pourrait continuer cette instruction, ou sa sœur [1]), qui est chez la Jeanne? Pour la parure j'en aurais déjà quelqu'une qui conviendrait pour la remplacer auprès de la Jeanne, ou la Cuvillier [2]) à changer, ou la Bachofen, qui lui apprend très-joliment la géographie. Je laisse à vous de faire ou de me dire ce que vous trouverez le mieux; je me trouve très-bien de vos arrangements.

Je suis peinée pour votre santé. Si j'ai un moment à moi, je viendrai vous voir. Pour les montres émaillées, je verrai si on en trouve, et je tâcherai de vous contenter.

Undatirt. (August 1762.)

x. Je vous renvoie la Jeanne en bonne santé [3]), et j'espère qu'elle vous trouvera de même. Elle m'a remis la lettre de l'archevêque [4]) qui lui ressemble, et son présent; j'ai gardé

---

[1]) Philipp de la Mine war Josephs Lehrer in der Geschichte und dann sein Cabinetssecretär. Die Kaiserin spricht hier wohl von dessen Schwester, der sie im November 1757 in Anbetracht der Verdienste ihres Bruders eine Pension von jährlich sechshundert Gulden verlieh.

[2]) Josepha Cuvillier, Kammerdienerin der Erzherzogin Josepha. 1757 angestellt, starb sie 1762.

[3]) Am 16. August war Josephs Gemalin Isabella mit ihren sechs älteren Schwägerinnen Marianne, Marie, Elisabeth, Amalie, Johanna und Josepha über Dürnkrut nach Holitsch gegangen, wo die Kaiserin mit ihrem Gemal und ihren Söhnen Joseph und Leopold bereits verweilte. Isabella erkrankte bald nach ihrer Ankunft in gefährlicher Weise: man besorgte eine Fehlgeburt, die jedoch nicht eintrat. In Folge dieses Zwischenfalles wurden der Erzherzog Leopold und seine Schwestern Amalie, Johanna und Josepha am 23. August nach Wien zurückgesendet, wo Maria Theresia mit Isabella und ihren übrigen Töchtern am 27. August eintraf.

[4]) Offenbar von Gran, wo damals der bereits II. 352 erwähnte Graf Franz Barkoczy Erzbischof war.

, pièce. Je vous prie de lui en marquer le plaisir que ı fait sa lettre, voyant toujours son humeur de même, et ı attachement pour moi. Je dois vous faire bien des npliments sur la conduite de la fille; elle a eu l'approtion de tout le monde, s'est conduite en tout très-bien. empereur en est enchanté, et elle était ma seule satisfaction , car le malheur m'a encore suivi ici en différentes formes. état de l'archiduchesse nous a donné beaucoup d'inquiéde, et je craignais la curiosité de la Jeanne, mais nous vons gardée à vue. J'espère que vous ne trouverez rien de té, que ce que les leçons sont un peu plus distraites qu'à rdinaire. Je dois rendre justice à la Wallis, qu'elle s'est nnée bien des peines, et je vous prie de lui marquer ma tisfaction. Comme je regarde un peu plus profondément ıe les autres, j'ai fait des observations que je vous dirai bouche, ne voulant pas gâter le plaisir que vous devez voir, que la fille à sa première sortie s'en est si bien quittée et vous fait honneur. Je vous embrasse.

Undatirt. (December 1762.)

Dieu veuille confirmer mes espérances que je commence avoir depuis ce matin [1]). Personne au monde ne souhaite ınt que moi de vous revoir après quinze jours avec notre hère fille, mais il reste encore bien à faire. A Dieu rien 'est impossible, et aux soins des médecins. Dieu veuille ous conserver tous sur pied pendant ce pénible temps. XI.

---

[1]) In Bezug auf die lebensgefährliche Erkrankung der Erzherzogin ohanna.

Vous avez à votre disposition le cabinet, la chambre à coucher et le petit cabinet de l'Amélie. Les portes sont fermées de l'autre côté, mais vous n'avez qu'une sortie par votre grand cabinet; vous pouvez voir votre sœur[1]) comme à cette heure. Je souhaite que le monde suffit pour le service; j'en doute; la convalescence, si nous en avons une, sera terrible et pénible. Pour une seconde fille de garderobe, cela est nécessaire; elle viendra demain. C'est la fille de la Marini[2]); il faut la laisser servir.

Vous pouvez tous aller dans la tribune en haut à la chapelle de Saint-Xavier, mais pas en bas. Mes compliments à la Wallis; ménagez-vous tous et écrivez-moi quelquefois, s'il y a quelque chose d'intéressant de la fille. De la santé j'ai déjà les rapports des médecins, mais chaque bagatelle me console. La pauvre Josephe est auprès de la Cavriani[3]), sa pièce ayant dû faire place à l'Amélie.

Ne laissez rien manquer aux médecins, chirurgiens et autres gens, ni pour le manger que pour les *Frühstücke* ou autres rafraîchissements.

---

1) Wohl die früher erwähnte verwitwete Gräfin Morzin.

2) Mit Decret vom 6. September 1762 wurde Margaretha Marriny als Kammermädchen „(Kammermensch) bei den durchlauchtigsten jungen „Herrschaften“ mit 150 Gulden jährlichem Gehalte und einem Gulden täglichem Kostgelde angestellt.

3) Die Hofdame Gräfin Friederike Cavriani.

Undatirt. (23. [?] December 1762.)

Liebste Aya! Gott hat uns eine liebe Tochter [1]) genom- XII.
m, die sehr viel Trost uns versprochen, aber auch durch
en seligen Tod den grössten procurirt. Ich danke ihr für
e ihre mütterlichen Sorgen, die sie in ihren Lebzeiten und
er so langwierigen Krankheit so treu geleistet. Versichere
die Wallis des Nämlichen und alle Kammerleute; mehr
nn ich heute nicht über mich nehmen.

Undatirt. (1763.)

Ma chère Lerchenfeld. J'ai reçu votre lettre, et vous XIII.
uvez venir me parler quand vous voudrez, mais je ne
urais changer mes arrangements pour la Josephe. Je connais
is les inconvénients pour être auprès d'une plus grande,
e vous me détaillez et dont je ne saurais disconvenir.
ais ce n'est pas l'Amélie seule que j'ai nommée; j'ai dit
général une de ces deux, la Elisabeth ou l'Amélie. La
emière aurait bien plus besoin de votre direction. Per-
nne au monde ne vous rend plus de justice que moi sur
s talents, et vous pouvez toujours compter sur ma recon-
issance et amitié. Marie Thérèse.

---

[1]) Die Erzherzogin Johanna starb am 23. December 1762.

Schönbrunn, le 13 octobre 1763.

XIV. Comtesse de Lerchenfeld. Vous m'avez demandé une instruction; la voilà en gros, et tirée sur les circonstances présentes. J'ai cru devoir y ajouter quelques points réservés, et vous ouvrir mon cœur. J'ai toujours rendu justice à vos talents, et ma confiance en vous a été entière. C'est avec la même confiance que je vous rends ma fille; comptez toujours sur moi. Il s'agit non-seulement de l'éducation d'une de mes filles, mais d'une qui en quatre ans pourrait être appelée au trône, pour rendre heureux ou malheureux tout un royaume, un époux, et ce qui serait le moindre, soi-même. Il s'agit de son bonheur et surtout de son salut. Elle aura un époux jeune qui ne connaît rien au-dessus de lui, ni aucun frein depuis sa plus tendre jeunesse, qui n'a été jusqu'à cette heure appliqué à rien, qui n'a que des flatteurs à l'entour de lui, et des Italiens, ce qui est encore plus dangereux. Je travaille sous main à la cour d'Espagne, qu'elle permette que j'envoie une ou deux personnes avec ma fille, mais je m'en doute, et où trouver des gens pareils, capables de donner conseil? Ils seraient le but de tout le monde, et peut-être ne seraient-ils pas écoutés des jeunes gens. Je ne saurais vous cacher que je connais très-bien l'avantage de cette alliance, mais mon cœur maternel en est extrêmement alarmé. Je regarde la pauvre Josephe comme un sacrifice de la politique. Pourvu qu'elle fasse son devoir envers Dieu et son époux, et qu'elle fasse son salut, — dût-elle même être malheureuse, je serais contente.

Le jeune roi ne marque aucune inclination fixe que pour la chasse et pour les spectacles. Il est très-enfant, il n'apprend rien, il ne sait que le mauvais italien du pays, et même très-grossièrement; il ignore ce que c'est attention, et

il a même donné des marques de sévérité et rudesse en plusieurs occasions. Il n'est accoutumé qu'à faire sa volonté; il n'a personne qui puisse ou veuille lui donner une éducation; voilà le malheureux sort de ce prince. On le dit délicat, d'un teint blanc et tout-à-fait ressemblant à la famille de Saxe[1]); je souhaite qu'il en aie le cœur.

Tout ce que je vous marque, doit rester pour vous seule et pour votre direction, pour que vous vous trouviez plus en état d'imprimer à ma pauvre fille les vertus et les sentiments nécessaires pour réussir, ou du moins pour ne pas se perdre à la cour, où elle doit entrer. Vous saurez mieux que personne y parvenir, vos talents et votre expérience étant au-dessus de tout ceci.

Tâchez surtout et avant tout de nourrir cet esprit de dévotion, qu'elle a eu du moins ci-devant pour le dehors. Qu'elle reconnaisse qu'il n'y a dans ce monde d'autre ressource et de vraie consolation que la prière; qu'elle n'aie jamais honte d'en faire parade; qu'elle soit douce, gracieuse! Son visage n'est pas prévenant; ses façons ne le sont non plus; elle a quelque chose de rude; dans ce pays-là on veut bien de la douceur. Vous savez combien et dès le premier moment la reine défunte a été détestée à Naples, ne paraissant pas assez affable.

Qu'elle n'aie point d'entêtement; elle y inclinerait. Elle est très-dissimulée; cela a du bon, surtout dans ce pays-là, mais il ne faut pas pousser la dissimulation trop loin, pour qu'elle n'influe pas sur le caractère et dégénère en fausseté; il serait alors à craindre, qu'en se défiant des honnêtes gens, elle ne prodiguât sa confiance à de petits êtres. On doit

---

[1]) Seine schon früher erwähnte Mutter war bekanntlich eine sächsische Prinzessin.

bien lui prêcher la douceur et la bonne humeur, et qu'elle tâche de trouver dans son fond de quoi s'amuser par toute sorte d'ouvrages, lectures, peintures, musique etc. Elle ne verra pas trop de monde à Naples qu'en grand public; il faut donc l'accoutumer à se suffire elle-même, et à savoir s'amuser.

Je dois vous avertir sur ce point, étant très-mécontente qu'elle n'aime rester à rien; elle voudrait toujours courir d'une chambre à l'autre et n'achever rien. Ce serait une terrible perspective, l'oisiveté étant un poison pour tout le monde, mais encore plus pour des jeunes mariés.

Elle est fort curieuse; c'est un autre point qui me fait trembler. Elle est assez méchante et rude avec ses gens. Elle distingue la Kinsky [1]), parce qu'elle lui jase; elle sait beaucoup de particularités des maisons particulières. Je vous recommande de ne pas souffrir qu'on en parle devant elle, ni des arrangements de gouvernement, ni qu'elle fasse la rapporteuse. Elle est trop grande pour une telle petitesse qui mène au mensonge.

Je suis bien aise que la fille voit du monde chez vous ou chez elle dans son cabinet. Si elle monte dans vos chambres, elle sera précédée par un valet de chambre ou huissier, qui restera à la porte, si on a des ordres à donner, pour ne pas laisser approcher les domestiques.

Je vous rends cette chère fille de l'aveu de Sa Majesté l'empereur et selon ses propres souhaits. Vous n'oublierez jamais que c'est elle qui m'a le plus déterminée, et que je n'aurai jamais lieu de regretter et de rétracter ce choix.

---

[1]) Die Hofdame Gräfin Therese Kinsky, Tochter des im Jahre 1749 verstorbenen Mitgliedes der geheimen Staatsconferenz, Grafen Philipp Kinsky. 1730 geboren, vermählte sie sich 1765 mit dem damaligen Oberstlieutenant im Regimente Daun, Grafen Otto Philipp von Hohenfeld.



us pouvez compter sur toute ma protection comme ci-
'ant. Marie Thérèse.

La Leyser [1]) reste encore jusqu'à ce que j'en ai besoin
eurs.

Undatirt. (November 1763.)

Ich verweise sie vollkommen auf jene Instruction, welche XV.
Anfangs bei Uebernehmung der Töchter bekommen; nur
in folgende Punkte finde ich noch beizurücken.

Die Ordnung im Aufstehen, Schlafengehen, die Stunden
die unterschiedlichen Meister bleiben wie vorhin und
d hier beigeschlossen, wie sie diesen Sommer gehalten
rden.

Alle Sonntage geht sie öffentlich mit in die Kirche
l speiset auch mit uns.

Das Frühstück ist täglich abzuwechseln nach ihrem
lieben; man soll sie auch dabei Brod essen lassen, so viel
will, ausgenommen an gebotenen Fasttagen, wo sie all-
t Chokolade nehmen soll mit vier Stückchen Brod, niemals
er ein Kipfel. Abends an diesen Tagen nur eine Suppe
d noch eine Speise, aber nichts Süsses oder Gebackenes.

Gewöhnlich ist ihr zu Mittag und Abends genug zu
en zu geben, was und wie viel sie will, ohne sie darüber
chicaniren; auch kann sie ausgekleidet soupiren. Selbst
Speisen anzuordnen ist ihr nicht erlaubt, jedoch von
edem, was vorhanden ist, kann sie essen.

[1]) Die am 13. April 1763 zur Hofdame ernannte Ludovica Freiin
1 Leysern.

Den Rosenkranz soll sie laut in ihrer Kammer beten, ausser an Sonn- und Feiertagen, oder wenn das Gebet ist in unserer Capelle.

Ausgehen soll sie so oft als es sein kann, um sich zu kräftigen, in der wälschen und spanischen Sprache sich wohl üben, wie auch in der Musik. Weil sie nach Neapel destinirt ist, soll man ihr ihren Beruf möglichst erleichtern. Der dortige Hof geht sehr auf die Etiquette und will gnädige und freundliche Souverains haben. Aber eben dies kann die Tochter gar nicht, welches doch sehr nothwendig wäre.

Mit der Andacht bin ich eine Zeit her sehr übel zufrieden gewesen. Sie hat auch allerlei Propos über die Leute und etwas Rauhes und Widerwärtiges in ihrem Betragen, mit welchem ich unzufrieden bin.

Ich sähe nicht gern, dass noch junge Fräulein zu ihr kämen, indem sie ohnedies sehr kindisch ist.

Mit dem Obersthofmeister Salm[1]) wird es wie bei den Schwestern gehalten werden. Wegen aller übrigen Leute oder Verordnungen bleibt es beim Alten, wie sie es am Besten finden wird.

Die Tochter verdient ihre Tendresse wegen des Attachements, mit welchem sie ihr allzeit zugethan war, was auch die Hauptursache ist, warum ich ihr selbe wieder übergebe.

---

[1]) Carl Otto Graf Salm, Obersthofmeister der Erzherzogin Josepha.

Undatirt.

Ma chère Aya. Je suis contente de la petite corres- XVI.
ıdance, et si vous voulez mettre la petite étoffe sur mon npte, je le veux bien, pour ne pas déranger votre bonne nomie. A cette extraordinaire lettre de cette comtesse ıs pouvez lui mander, que Madame Hamilton sera chargée notre part de tenir son vilain poupon. J'espère de vous r bientôt ici, mais j'en excepte jeudi et dimanche.

Undatirt.

Ma chère Lerchenfeld. Je suis plus que jamais per- XVII.
dée que les mouvements de la fille [1]) ne sont pas encore ladie, mais très-mauvaise coutume, qu'il faut déraciner c toute la promptitude et exactitude. Je l'ai traitée fort ıcement, en lui parlant avec amitié, et en l'animant et la tant en même temps, mais je ne saurais me flatter d'un t réel tant que la source du mal, qui est la violence et amour-propre, ne soit un peu mise dans des bornes. La indre parole l'irrite à tel point, qu'elle est prête de pleurer colère; c'est cela qu'il faut attaquer avec prudence et meté. Le repos et la tranquillité lui sont nécessaires, et père avec l'aide de Dieu que nous viendrons encore au bout.

[1]) Ohne Zweifel Josepha.

Undatirt.

XVIII. J'ai voulu venir moi-même, ma chère Aya, vous faire mon compliment, mais ma physionomie allongée et plus triste encore qu'à l'ordinaire m'a fait prendre le parti de vous marquer par ces lignes l'intérêt et les bons souhaits que je vous fais de bien bon cœur. Je me suis condamnée dans un coin du jardin pour fuir tout humain et rester avec mes chiens en philosophe moderne, qui s'abandonnent à leurs humeurs.

Aimez-moi toujours; je vous aime de tout mon cœur.

Undatirt. (1767.)

XIX. Ma chère Lerchenfeld. Le courrier étant arrivé enfin de Naples, il y a neuf jours, et n'ayant porté aucun changement sur le départ de ma fille[1]), qui se fera en octobre, j'ai chargé la Sternberg de vous prévenir de mes intentions. Ne pouvant compter sur vous dans cette saison pour ce long et pénible voyage, je laisse à votre choix de prendre le parti qui vous convient le plus, pouvant compter toujours sur ma reconnaissance pour tous les soins que vous vous êtes donnés pour l'éducation de ma fille, et dont j'espère que vous en aurez toute la consolation, comme je l'ai, et d'être persuadée de toute mon amitié. Marie Thérèse.

[1]) Josepha.

Undatirt. (Ende März 1768.)

Ma chère Aya. Soyez tranquille sur votre sort, et XX.
s enfants me sont aussi chers que vous étaient les miens.
us recevrez toutes les assurances nécessaires avant le
part de ma fille[1]), qu'elle vous remettra encore elle-
me, en prenant congé de vous. Je suis fâchée que vous
voulez rester avec nous, mais il me suffit de savoir vos
es, pour les seconder de bien bon cœur.

Undatirt. (Mai? 1768.)

Voilà des lettres à la fois, que j'ai reçues hier au soir[2]); XXI.
ıx sont arrivées pour l'empereur, une pour les sœurs et
e pour les deux frères; elle a été donc fort diligente. Ces
tres vous feront pleurer, comme cela m'est arrivé.

Vous ne m'avez rien répondu sur mon dernier billet,
vous êtes d'accord avec tous mes arrangements?

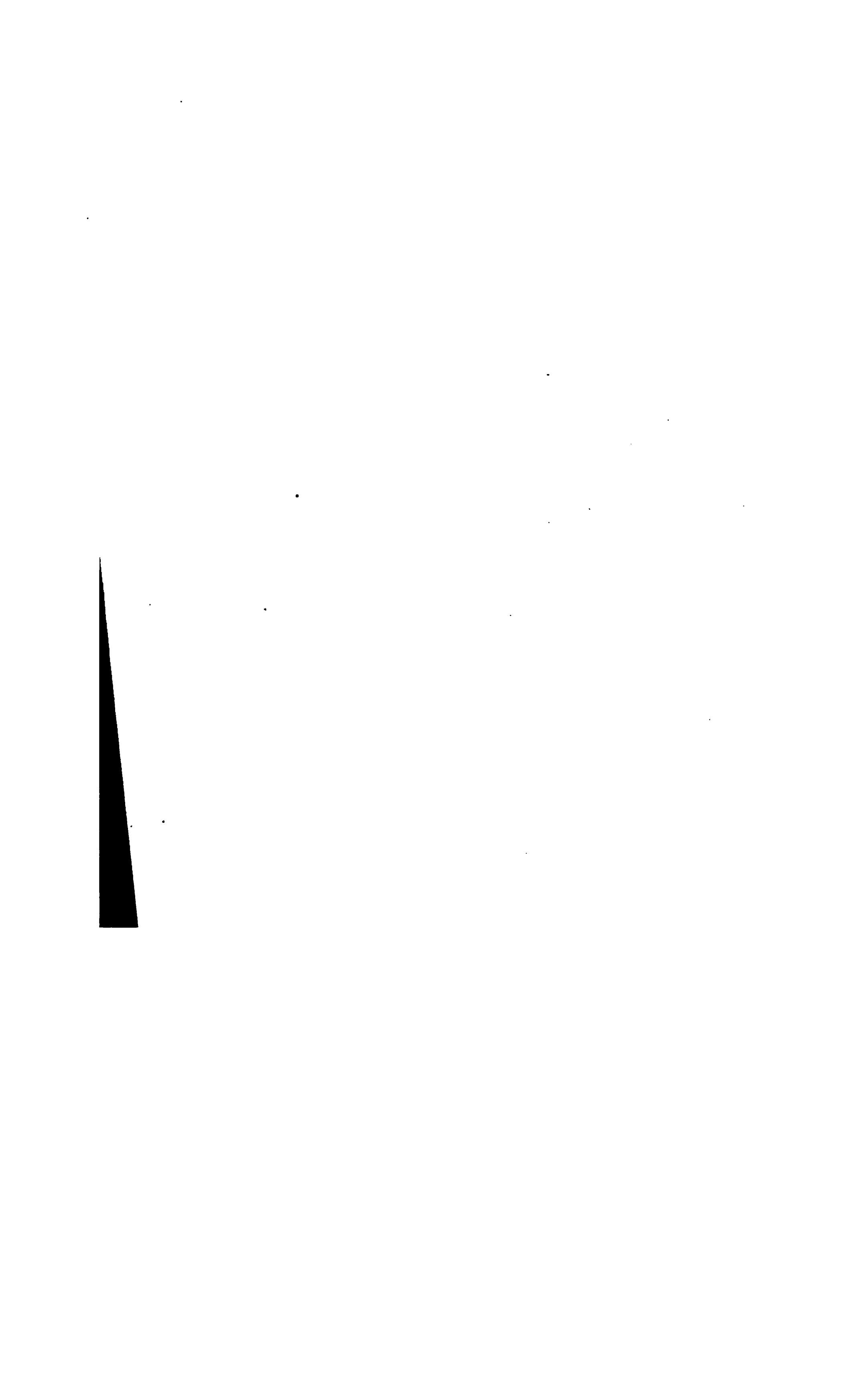
---

[1]) Caroline.

[2]) Von der auf der Reise nach Neapel befindlichen Erzherzogin
oline.

AN DIE

GRÄFIN ALMESLOË.



Schönbrunn, le 4 octobre 1773.

Comtesse d'Almesloë. Vous ayant choisie pour être Aya des archiducs ou archiduchesses, mes petits-enfants à Milan (place d'autant d'importance que de confiance), j'ai voulu vous faire connaître par écrit mes intentions, et en même temps ce qui s'est pratiqué avec succès à ma cour à l'égard de seize enfants que le bon Dieu a voulu m'accorder. Voilà ci-joint les points en question [1]). Si vous trouviez dans leur I.

---

[1]) I. Votre premier soin doit être d'inspirer aux enfants, dont l'éducation vous sera confiée, les premiers principes de notre sainte religion, et de les accoutumer à la respecter et à l'aimer dès leur plus tendre âge. Vous vous concerterez sur un point aussi essentiel avec le confesseur de mon fils. Jusqu'à l'âge de quatre ans il ne s'agit que de rendre les enfants dociles et obéissants.

II. Comme vous n'êtes nullement chargée de ce qui concerne la santé, ce qui est uniquement, selon les pièces ci-jointes, commis au médecin, vous aurez seulement soin que la propreté soit exactement observée, et qu'on se conforme à tout ce que le médecin trouvera bon de prescrire, sans faire ou laisser faire la moindre chose sans son approbation. Il faut encore l'informer régulièrement, et sans délai, de tout ce qui pourrait arriver de bon ou de mauvais, en le faisant même appeler dans ces cas à toute heure, jour ou nuit.

III. Les enfants de mon fils étant des princes allemands, il convient de leur faire apprendre préférablement la langue maternelle du chef de famille, dont ils auront toujours leur dépendance.

IV. Tous les gens, hommes ou femmes, du service des enfants vous seront subordonnés. Vous y tiendrez la main, que chacun fasse son devoir,

exécution quelqu'embarras, n'étant pas possible de tout prévoir, vous vous adresserez à mon fils et à ma belle-fille, dont vous dépendez uniquement et entièrement. Ils ont la copie de ce que je vous donne et prescris; et si le cas arrivait, que vous ne puissiez suivre en tout ces points, ou que même mes enfants ordonnassent quelqu'autre chose, vous ferez vos représentations; mais s'ils insistent, vous commencerez à exécuter leurs ordres. Vous enverrez cependant ici sur ce changement votre rapport, comme il est en ordre, parce que le soin de ces jeunes princes vous est confié par le chef de famille, dont dépendra toujours leur sort, et pour le présent et pour l'avenir. Mais pour convaincre mes enfants de votre droiture, vous leur montrerez toujours dans ce cas votre rapport, avant de le faire partir.

En cas de maladie ou de ma mort vous vous adresserez au grand-maître, comme celui qui vous expédiera aussi votre décret, pour recevoir par son canal les ordres du chef de la maison, en suivant d'ailleurs cette instruction, tant que vous ne recevrez pas des ordres contraires.

S'il n'y a rien de nouveau, il suffira que vous m'informiez tous les mois de l'état des enfants. Mais dans le cas de quelqu'événement extraordinaire ou de maladie, vous m'en manderez des nouvelles suivies, et même par estafette,

---

et que tout se fasse avec ordre, décence et tranquillité. Mais comme il serait trop pénible d'être toujours attaché à son poste, vous substituerez dans le cas de votre absence celle d'entre vos subalternes, en qui vous croiriez pouvoir mettre le plus de confiance, sans vous tenir au rang.

V. Quoique vous ne dépendiez de personne que de mon fils et de ma belle-fille, je n'en compte pas moins sur votre attention, de vivre en bonne harmonie avec les Khevenhüller, qui méritent de toute façon ma confiance, et pourront vous être utiles, de même qu'avec les autres gens de cour, ce qui rendra votre situation plus agréable et votre condition plus aisée. Marie Thérèse.

e mes enfants m'enverront alors, si le cas était plus im-
rtant. Marie Thérèse.

Ce 14 mars (1774).

Ma chère Aya. Je vous recommande cette *Kammer-* II.
au qui s'appelle Dornfeld, femme d'officier[1]). J'ai presque
sité de la prendre, l'autre n'ayant pas réussi. J'avoue
'elle ne m'a jamais plu, l'Italienne; j'ai cru que c'était
évention contre cette nation. J'avoue que je me sens cou-
ble sur ce point. La Dornfeld m'a produit une fille de
ans très-bien, un maintien charmant et convenable; je
rais très-aise que la petite Thérèse en ait de même à cet
e. Je me fais un grand plaisir de voir bientôt son portrait.

Mes enfants ne font que se louer de vous et de vos
tentions; j'espère que vous en soyez contente, aussi je suis
ujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Undatirt. (14? Juli 1774.)

Ma chère Aya. Je vous fais bien mon compliment III
ur la première dent[2]). Mes enfants ne peuvent assez se
ier de vos soins et attentions pour cette chère petite fille.
souhaite bien d'avoir un petit compagnon pour elle; cela

---

1) Friedrich Joseph Pingizer von Dornfeld, Rittmeister im Cürassier-
gimente Graf Podstatzky, quittirte im Jahre 1772 seine Charge mit
rzichtleistung auf seinen Militärcharakter.

2) Der kleinen Erzherzogin Therese.

tarde un peu trop; je n'ai guère de temps à attendre. Mon fils et l'archiduchesse même m'ont priée de vous marquer toute leur satisfaction. Jugez de la mienne, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 26 mars (1775).

IV. Ma chère Almesloë. Je vous recommande toutes ces femmes. Vous serez étonnée de la *Kammerfrau,* mais les recommandations qu'elle a eues de toute part, m'ont engagée de vous l'envoyer. Son mari a été colonel aux Croates, et son père chancelier à la régence de Graz. Elle sert comme une servante et a la meilleure volonté. En tout cas, si elle ne vous convient, il n'y a que de me la renvoyer; elle jouira de sa pension, car il faut que les enfants soient bien pourvus, et vous aidée, et que vous pouvez vous fier sur ceux qui sont auprès d'eux.

Je ne peux assez vous exprimer tout mon contentement pour vos soins infatigables pour ma chère petite Thérèse, dont vous faites une merveille. Tout le monde vous rend justice là-dessus. Présentez-lui de ma part le chapeau en porte-feuille. Dieu donne un heureux accouchement à l'archiduchesse, mais vous n'aurez qu'une Louise Josephe, et point un François Joseph, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 24 octobre (1775).

Ma chère Aya. Je vous fais bien mon compliment V.
avoir passé si heureusement avec vos chers et précieux
èves le temps de l'absence de mes enfants. On doit
ndre justice à vos soins, et j'ai eu la satisfaction, que tous
eux n'ont pu assez me le marquer, combien ils sont con-
ents et tranquilles, en voyant leurs enfants en vos mains.
e ne crains que le trop de fatigue pour votre délicate santé;
faut vous conserver. En aimant les enfants, c'est ce que
ous pouvez leur faire de plus utile.

Je n'ai rien touché à l'archiduchesse, ni à lui, de ce
ue vous m'avez marqué des mots français, que la petite
ira, mais ils ont eu grande satisfaction, qu'elle marchait
eule, et n'ont jamais pu dire assez, combien ils reconnaissent
s soins que vous vous donnez. Jugez de ma reconnais-
ance, et soyez toujours assurée que je suis votre bien
ffectionnée Marie Thérèse.

Undatirt. (December 1779.)

Ma chère Aya. Je ne vous recommande pas mes VI.
etits-enfants, mais je vous recommande d'avoir soin de vous,
e vous ménager, pour ne m'inquiéter sur votre santé, pour
quelle nous devons tous prier. Je vous avoue, ce que
ous me marquez du garçon, a beaucoup de ressemblance
vec le premier. Dieu veuille leur conserver ce second.

Vous me feriez plaisir de m'écrire toutes les semaines
ne fois. Vous remettrez ce billet à Firmian; rien ne presse,
votre commodité. Vous vous adresserez à lui dans toutes
s occasions, ayant toute ma confiance.

Voilà des almanachs allemands pour vos deux petites. Le sérieux de l'aînée est-il passé? Que cet enfant m'intéresse, et que je la plains, si elle est si sensible et si attachée! Si vous pouvez me suggérer ce qui pourrait convenir à ces chers enfants, vous me feriez plaisir. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Si vous voyez les Khevenhüller, mes compliments.

Ce 13 janvier (1780).

VII. Ma chère Aya. Vous remettrez à la chère Thérèse cette lettre. Je suis étonnée de tout ce qu'elle sait; j'espère que cela n'empêchera pas qu'elle ne soit gaie; je n'aime pas les enfants sérieux. Ce que vous me marquez du fils, ressemble beaucoup au premier, cette tranquillité, je ne l'aime pas. Dieu le leur conserve. La marche de la seconde me déplaît beaucoup; sur ces sortes de défauts ni médecin ni chirurgien sont clairvoyants.

Vous me continuerez vos rapports, comme vous avez commencé, et vous vous ménagerez pour l'amour des enfants, et pour moi qui connaît vos mérites.

Je voudrais envoyer quelque chose aux enfants, vous me le suggérerez.

Ce 8 mars (1780).

VIII. Ma chère Aya. Voilà une petite réponse à ma chère filleule. J'ai chargé le Vetturino de Milan d'une cassette expressément pour la Thérèse, de toutes sortes d'ouvrages.

.isque vous me dites qu'elle n'aime s'en occuper, il ne ıt pas la forcer, cela viendra avec le temps.

Pour la petite une boîte à filer, avec le papillon qu'elle souhaité. Pour celle-là je ne me flatte nullement qu'elle endra une autre façon de marcher; je crains comme vous elque défaut à la hanche. Le gland que j'envoie à la ıérèse, se défait tout entier, et fait un collier, comme on porte à cette heure, tout mince. J'ai joint deux petits res à prier pour toutes les deux, et trois livres pour vous, chère Aya, un livre que j'ai donné à tous mes enfants ariés, sur l'éducation des enfants; un autre, retraite de x jours avant Noël. Je trouve ce livre admirable, et un lemand, pour passer la semaine sainte, surtout les derères vingt-quatre heures de la passion. Je souhaite que livre vous vient encore à temps.

J'ai une grande inquiétude pour ma chère reine; la erte d'une fille chérie, et son état de grossesse me font embler pour elle. Mes enfants de Milan comptaient s'y rêter jusqu'au 4; ils n'ont guère joui du plaisir de se voir, reine a été incommodée tout le temps.

Je ne sais, si la mort du duc ne mettra du changeent dans leurs projets. Je ne vous recommande pas mes etits-enfants, vous n'en êtes que trop occupée, mais je vous commande votre santé, et souvenez-vous de moi dans vos nnes prières, j'en ai grand besoin.

Je suis très-affectée pour les affaires de religion en Moravie. oyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Je n'ai jamais eu un enfant entre les seize, que le n Dieu m'a accordés, qui avait cette vilaine gale; je n'aime s cette âcreté, mais il est en bonnes mains.

'EITE ABTHEILUNG.

AN DEN

GRAFEN NEIPPERG.

Undatirt. (14. Juli 1741.)

Je voudrais vous envoyer encore des officiers, car tous I.
nandent à servir, et il y a pourtant encore des bonnes
ıs, et qui pourraient se perfectionner sous vous. Mandez-
i, combien de cavalerie et d'infanterie? Je vous recom-
nde avant tout, de tâcher de faire quelque chose, car
résolution est prise, de ne me jamais mettre avec le roi
Prusse en perdant un pouce de Silésie. Je hazarderai
t pour ça. Ainsi, si vous croyez pouvoir trouver l'oc-
ion favorable, entreprenez tout, je me fie en vous.

Undatirt. (Pressburg, 23? September 1741.)

Comme je crains que l'expédition ne vous donnera II.
assez de clarté[1]), ayant notre style confus, je vous dirai
ıc, que le grand but est d'avoir l'armée ou en Autriche
en Bohême ou en Moravie, selon le besoin, et qu'on a
pour ça Znaim le plus convenable, et que vous vous
ssiez autant que cela se pourra et les préparatifs le per-

[1]) Maria Theresia bezieht sich hier offenbar auf die am 23. Sep-
ber 1741 an Neipperg abgegangene Ermächtigung zum Abschlusse einer
vention mit dem Könige von Preussen, welche denn auch bald darauf
Kleinschnellendorf wirklich zu Stande kam, von König Friedrich aber
der gebrochen wurde.

mettront. On vous accorde de donner Neisse, et comment le roi le voudra d'abord, ou le bloquer, mais rien de plus, et s'engager de n'aller pas plus loin. Je souhaiterais bien que vous auriez sa signée, du roi, sans que nous signions quelque chose de notre part, car ça, je voudrais l'éviter tant que je pourrais; de lui céder la basse Silésie, cela me fait trop mal au cœur. Mais l'armée presse avant tout, ainsi tâchez de la faire venir si vite que vous pourrez, sans vous arrêter à qui que ce soit. Kinsky[1]) fera déjà toutes les dispositions; c'est la seule chose qui nous peut sauver, et que je souhaite tant.

Au reste vous suivrez en tout la ci-jointe lettre, et Browne[2]) suivra en quelques jours avec les ordres du conseil de guerre, et des dispositions à faire. C'est pour votre notice, celle-ci, pour que vous pouvez d'abord prendre toutes les dispositions. Thérèse.

(Pressburg, 11. October 1741.[3])

III. Comme la situation violente, où je me trouve, n'a point d'autres ressources que dans les armes, et que le seul corps que vous avez, est capable de décider de mon sort, et ça même encore ce mois, ainsi je vous recommande avant tout de presser votre départ et marche, mais de laisser autant pour amuser l'ennemi, car ses intentions ne sont que

---

[1]) Der Oberste Kanzler von Böhmen, Graf Philipp Kinsky.

[2]) Der damalige Feldmarschall-Lieutenant Maximilian Ulysses Graf Browne de Camus, der bekanntlich als Feldmarschall im Jahre 1757 an seiner in der Schlacht bei Prag empfangenen Wunde starb.

[3]) Eigenhändig niedergeschriebener Zusatz zu einem amtlichen Rescripte an Neipperg vom 11. October 1741.

›mperies et lenteurs, exprès pour nous amuser. Je souiterais même, qu'avec la meilleure grâce du monde et hors de confiance vous pourriez partir, sans rien conıre, et le traîner, sans le faire marquer que c'est l'intention contraire, montrant du regret de ne l'avoir pu faire, ıis je crains que tout ça sera déjà fini. Je ne sais que us répéter toujours, de ne point vous arrêter, car de la omptitude tout dépend, et je me flatte qu'en trois semaines us serez, où le besoin le demandera. Browne est assez formé de tout, il vous dira le reste, et je suis toujours la ême, me confiant toute en vous. Marie Thérèse.

Undatirt. (Pressburg, Ende October 1741.)

Der Herzog[1]) gedenkt den 3. von hier aufzubrechen, ırch Skaliz in Mähren, oder wenn es möglich, gerade auf ikolsburg, wenn nicht die Beisorge vor den feindlichen ırteien (es hindert), wo seine Antwort erwarte, also zu ssen Person Bedeckung wenigstens ein Husaren-Regiment ler mehrere zu verlegen sind, damit sie selben convoitiren. n Uebrigen wünsche dass der Marsch pressirt, aufs wegste die Cavallerie vorausgeschickt (werde), denn an der it Alles gelegen und der Sicherheit des Herzogs Person, e ihm sehr anrecommandire. Maria Theresia. IV.

[1]) Maria Theresia nanute zu jener Zeit ihren Gemal, obwohl er on seit mehreren Jahren nicht mehr Herzog von Lothringen, sondern ossherzog von Toscana war, wohl aus früherer Gewohnheit immer noch n Herzog. Derselbe begab sich Anfangs November 1741 zur Armee, n der er jedoch schon Anfangs Januar 1742 auf Andringen seiner Gealin wieder nach Wien zurückkehrte.

Undatirt. (Wien, December 1741.)

V. Nous avons parlé aujourd'hui d'un meilleur ordre dan
le militaire. J'ai fait extraire des points de plusieurs pro
jets qu'on m'a donnés; vous me ferez plaisir de me dir
sur chacun de ces points votre sentiment à part, et ce qu
vous croyez le plus convenable, point par point, et auss
ce que vous croirez encore de convenable. Je vous ga
derai un grand secret, ce n'est que pour moi, ayant beau
coup de confiance en votre savoir dans ce métier. Pense
aussi pour la ville d'ici, et encore cette semaine vous aure
l'ordre que vous souhaitez, tant pour aller aux Pays-Ba
non sans regret de ma part. Je ne suis pas comme le pu
blic, je vous rends justice; ma situation et la vôtre dema
dent de céder au torrent.

Mais avant tout, je voudrais votre sentiment sur ce
points, et le militaire en général.

Undatirt. (September 1756.)

VI. Buccow [1]) wird das Mehrere mündlich sagen. Indesse
schicke diese Punkte, die allsogleich sollen vorgenomme
werden, und mit allen Kräften und Kosten die Ponton
Artillerie, besonders Munition zur Armee zu bringen, durc
beständige Vorspann, bei Tag und Nacht. Sicher ist e
wenn ihm [2]) Alles abgeht, dass er nichts thun kann, unve

---

[1]) Der damalige Feldmarschall-Lieutenant Adolph Nicolaus v
Buccow. Vergl. II. 464, Anm. 2.

[2]) Wohl der Commandant der Hauptarmee in Böhmen. Feldm
schall Graf Browne.

antwortlich aber wäre es, wenn man nicht gleich abhielfe dieser so lang vorhergesehenen Gefahr. Ueber die Disposition, die er mit seiner Armee und des Piccolomini[1]) seiner machen will, ist ihm nichts vorzuschreiben, ihm völlig zu überlassen. Pressiren thäte, dass Serbelloni[2]) zur Armee abgehe, diesen also zu pressiren. Diesen Zettel sammt der Note Kaunitz zu communiciren, und alle Sachen mit selbem zu concertiren und werkthätig in Stand zu setzen.

Undatirt. (September 1756.)

Ich habe zwar gestern das Referat resolvirt wegen der Portionen, die die Offiziere in Natura aus dem Magazin nehmen können, habe aber vergessen beizusetzen, dass dieses nur vom Obersten angefangen hinunter, aber keine Generale darunter begriffen sind, die bei dem Reglement der Bagage bleiben. Es sind auch noch einige Militärs, die glauben, dass wenn anstatt fünfzehn Portionen, die ein Oberst hat, man ihm zwölf passirte, er ganz zufrieden sein könnte, und à Proportion die Anderen, und machte es doch eine Verminderung in der Totalität, erwarte also seine Meinung dessenthalben. VII.

Es wäre auch zu expediren an Browne und Piccolomini, dass den Truppen aus besonderer Gnade a prima Novembris auf die sechs Wintermonate einen Kreuzer beilege,

---

[1]) Der Commandant der zweiten Armee, Feldzeugmeister Fürst Octavio Piccolomini.

[2]) Graf Johann Bapt Serbelloni, von welchem in der Correspondenz der Kaiserin mit dem Erzherzog Ferdinand und der Erzherzogin Marie Beatrix so oft die Rede gewesen, war 1756 General der Cavallerie.

welchen indessen bis auf weitere Verordnung die Regimenter aus ihren Cassen selben geben sollen auf die Hand. Den Offizieren aber wollte ich einen Gulden auf jede Mund-Portion beilegen, also dass sie einen Thaler hätten, dafür aber das Holz und Service sich selbst schaffen müssen auf die sechs Wintermonate. Die Irregulirten und der Generalstab sind auch darunter verstanden; habe das Nämliche auch dem Commissariat anbefohlen, dass es gleich expedirt werde

---

Undatirt. (September 1756.)

VIII. Diese Relation ist recht, und wären diese und alle nachfolgenden also, nachdem sie Kaunitz geschickt worden, unter den anderen Conferenzministern circuliren zu lassen. Einen Extract nur von der Position der Armee, und was vielleicht dabei vorgegangen, machen zu lassen durch einen Hofkriegsrath, der den Zeitungen hier alle Wochen ein- oder zweimal solle gegeben werden. Also hat man es gehalten in allen vorigen Zeiten, und auch diesmal so sein soll. Die Tabellen wegen der Artillerie haben nicht zu circuliren.

Weil dann die Kälte bald einfallen könnte, so habe ich eine Espece von einer halben Capote und Stiefletten machen lassen, um den Mann zu bedecken. Wäre also zu sehen, ob selbe approbirt, oder lieber, wie Viele meinen, Kotzen sollen abgegeben werden. Was ausgesucht wird, wäre bald zu thun, da es höchst an der Zeit ist.

Nach Olmütz möchte Salburg[1]) auch ein paar tausend Gulden allzeit abgeben, zu Vorfallenheiten wie wenn Deser-

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant und General-Kriegscommissär Graf Salburg.

teurs kommen, und Anderes dergleichen, die aber sollen verrechnet werden. Auch fände ich nöthig, der alldaigen Garnison, so lange sie so viele Extra-Arbeiten allda zu verrichten hat, so lange selbe dauern, einen Kreuzer Beilage durchaus für die Gemeinen und Unteroffiziere zu geben, a prima Septembris.

Undatirt. (September 1756?)

Ueber diese Note vom Hofkriegsrath verlange ein Referat, ob die zwei Stabsoffiziere ihre Schuldigkeit gethan, so lang der Oberst gelebt, und angezeigt haben diese Zugrundrichtung des Regiments, indem alle drei Stabsoffiziere dafür haften müssen. Ob also selbe verdienen avancirt zu werden, und ob sie tauglich sind selbes herzustellen oder nicht? Anders, nachdem es nicht möglich ist, dass dieses Regiment also in die Campagne marschirt, wie selbem zu helfen, dass man ihnen indessen als einen Vorschuss hier gleich die Monturen sowohl, als was noch nöthig, gleich anschaffe, dessenthalben mit dem Commissariat einen Vertrag befehle, zu geben was nöthig, wie und wie viel es kosten wird? IX.

Den Auszug aus der Relation wegen der Rimonta von Altvater[1]) will haben, und ein Referat darüber mir zu erstatten, was zu thun wäre.

---

[1]) Der kaiserliche Rosshändler Johann Heinrich Altvatter.

Undatirt. (Ende 1756?)

X. Nachdem der Churfürst aus Cöln[1]) so oft nur Fremd in sein Regiment recommandirt, besonders auch letzthin Wurmbrand[2]), so sehe daraus, dass nicht just besonders meritirte Leute allda sich befinden. Mithin habe Calenberg von Harsch versprochen, weil er die Thurn heirathet[3]), ihn allda zum Oberstlieutenant zu setzen, wenn den jetzigen Oberstlieutenant avanciren werde. Mithin wäre selber gleich, oder dahin zu setzen, oder zu aggregiren, wie er es am besten finden werde, damit der Proprietaire sich nicht mit Billigkeit beschweren könne, dass man ihm die Nomination benommen.

(1756.)

XI. Die Kasernen werden hier zu klein für so viele Recruten; es wären nur allzeit achthundert, so viel als ein Bataillon ausmacht, hier zu lassen und zu exerciren. Die anderen wären allsogleich nach Brünn und Olmütz zu verschicken, und auch in alldaigen Garnisonen soll ein Hauptmann, wie es hier befohlen, über sich nehmen, selbe zu exerciren. So oft er ein Bataillon abgerichtet, würde ich ihm ein Douceur geben, selbes zur Armee abzuschicken.

---

[1]) Clemens August von Baiern, von 1723—1761 Kurfürst von Köln.

[2]) Wahrscheinlich Ignaz Graf Wurmbrand, von dem älteren Zweige der steierischen Linie. 1724 geboren, diente er in der österreichischen Armee bis zur Charge eines Oberstlieutenants und starb 1797 zu Coblenz als Comthur des deutschen Ordens.

[3]) Der schon Bd. I. S. 58 als Vice-Ajo der Erzherzoge Ferdinand und Maximilian erwähnte Graf Carl Franz Callenberg vermälte sich am 20. Jänner 1757 mit Marianne, Tochter des Grafen Sigismund Thurn, Schwester der in der Correspondenz der Kaiserin so oft vorkommenden Grafen Franz und Anton Thurn.

(1756.)

Es ist nichts pressanter, als gleich die Ordre an die vallerie-Regimenter, und besonders alle Husaren, gleich marschiren, und zwar zwischen heute und morgen zu pediren, besonders die unterigen, da leider die Pest in r Orten auf das Neue ausgebrochen, mithin die Sache gen der Regimenter sehr pressirt. Das vacante Regiment n Vettes solle er dem Kriegspräsidenten [1]) melden, dass Adam Batthyány [2]) gebe, der in Croatien angestellt ist. XII.

Undatirt. (1757.)

Ich habe dem Prinzen geschrieben, dass keinem Ge- ral heuer erlaubt werde, ohne meinen Vorbewusst von der rmee zu gehen. Mithin hat Hofkriegsrath auch keinem ne Erlaubniss zu geben, ohne dass es expresse befehle. XIII.

Undatirt. (April? 1757.)

Diese Relation sowohl als die gestrige von Browne nd Königseck [3]) wären Daun zu communiciren. Was er regen der erbeuteten Wagen meldet, wären sowohl in diesen XIV.

---

[1]) Der Feldmarschall Graf Joseph Harrach.

[2]) Das im Jahre 1734 errichtete und dem damaligen Obersten La- islaus Freiherrn Kökemesdy von Vettes verliehene Infanterie-Regiment – jetzt Nr. 34 — erhielt im Jahre 1756 Graf, später Fürst Adam Wenzel Batthyány. 1722 geboren, starb er 1787 zu Roveredo.

[3]) Der Feldzeugmeister Graf Christian Moriz Eugen Franz Königsegg. 1705 geboren, starb er 1778.

als in allen anderen künftigen Fällen den Commandis di[illegible] selben bezahlen zu machen, mithin gleich aus der Oper[illegible] tionscassa für jeden Wagen die zwölf Gulden zu geben, d[illegible] von unseren Ländern bespannten Wagen gleich nach Ha[illegible] zu schicken, die aus Schlesien beizubehalten. Darmst[illegible] wäre gleich zu beordern, wegzumarschiren.

Undatirt. (Anfangs Juni 1757.)

XV. Après notre travail de hier tout est renversé; il est arrivé ce que je craignais toujours. Le roi est venu avec une grande force chasser Nádasdy [1]) derrière Kuttenberg, et ainsi Daun s'en allant à Deutschbrod, je suis au désespoir; ça nous coupe la gorge.

A la poste on disait que le conseil de guerre avait reçu une lettre; nous ne savons rien ici, envoyez la moi.

(1757?)

XVI. Ich schicke dieses Werk, welches zwar sehr weitläufig scheint, es zum Druck allsogleich zu befördern. Doch solle er, Graf Neuperg, noch selbes durchgehen, und wenn er was noch dazu zu erinnern hätte, es beisetzen. Leider ist man genöthigt, in solche Details einzugehen, welches in

---

[1]) Der schon I. 38 erwähnte Graf Franz Nádasdy war damals General der Cavallerie und hatte zu dem Heere, welches Daun sammelte, um Prag zu entsetzen, Truppen aus Mähren herbeigeführt.

vorigen Zeiten die Generale und Obersten nicht brauchten, jetzt aber unentbehrlich ist, weil die Aelteren sich auf nichts applicirt haben und es den Jüngeren an Experienz fehlt und sie eine Direction brauchen. Ich verlange drei Exemplarien davon für mich.

Undatirt. (October 1757.)

Es solle heut noch ein von mir unterschriebenes Rescript an Nádasdy ergehen mit eigener Estafette, dass ich ihm befehle, dass er von dem Tag, als die Tranchée vor Schweidnitz eröffnet wird, täglich directe an mich eine Estafette schicken solle, mit dem Journal und den kleinsten Particularitäten, besonders was Verlust von Leuten, oder wie die Arbeiten avanciren, dieses exacter als er jetzt die Correspondenz führt. XVII.

Undatirt. (April 1758?)

Kolowrat[1]) wären nicht allein diese Bataillons gleich zuzuschicken, sondern auch zu erlauben, die Karolýschen Husaren und alle andere Mannschaft, deutsch, ungarisch, Cavallerie oder Infanterie zusammen zu nehmen, wo er sie findet, um das Land[2]) zu beschützen. XVIII.

[1]) Der damalige Feldzeugmeister Graf Cajetan Kolowrat, schon

Undatirt. (1759?)

XIX. Ich habe zwar schon durch Plöckner [1]) den ersten Bericht von Prinz Zweibrück [2]) geschickt, habe ihm aber gemeldet, dass ihm schriftlich das Mehrere melden werde. Se. Majestät der Kaiser und ich haben gut befunden, dass die Correspondenz wie vorhin durch den Hofkriegsrath an die commandirenden Generale geführt werde, also aber, dass Alles durch unsere Unterschrift geschehen soll, und abgewechselt, einige durch Se. Majestät den Kaiser und einige durch mich. Wenn was Importantes wäre, wären die Expeditionen eher, als sie zur Unterschrift gebracht werden, mir zu schicken, Montag und Donnerstag, wenn es aber nur Currentia sind, zu expediren, doch aber nachgehends an diesen Tagen diese mir doch zu schicken. Den zwei Ministern Kaunitz und Colloredo wären auch die Relationen zu schicken; dieses schreibe Alles aus Befehl — auch des Kaisers.

[1]) Der Hofkriegsrath Franz Joseph Edler von Plöckner.

[2]) Herzog Friedrich von Pfalz-Zweibrücken war damals bekanntlich Oberbefehlshaber einer combinirten, aus österreichischen und Reichstruppen gebildeten Armee.

Undatirt. (Jänner 1761?)

Warum diesen drei, O'Donell[1]), Arenberg[2]) und Buccow XX.
e Erlaubniss beigesetzt, um selbe wegzubringen und Hadik, er noch lieber Laudon in Abwesenheit des Daun das ımmando zu geben. Die Prinzen aus Sachsen haben auch fragt, ob sie sicher über Bielitz nach Krakau gehen können. h hoffe von ja; sie haben mich auch gebeten, man möchte sächsischen Offiziere in Krems und Linz lassen, welches Krems unmöglich ist, wohl aber vielleicht zu Linz, indem n dort her und auch von Managetta[3]) viele Bedenken ihm ɔrden beigebracht werden wegen alldaiger Verlegung der ffiziere, und es viel besser wäre, wenn man sie noch anders ɔhin bringen könnte.

Undatirt. (Mai 1761.)

Dem O'Donell ist heute noch, gleich durch einen eigenen XXI.
ɔtafetten-Reiter oder Conducteur der Befehl nach Zittau zu theilen, dass er allsogleich sechs Bataillons, sechs Grenadierɔmpagnien, ein Regiment Cavallerie, ein Husaren-Regiment m Laudon abschicke, mit dem Ueberrest des Corps aber die eiteren Verlangen des Laudon abwarte, ob er alle an sich ziehen ill oder nicht, auch die nöthigen Generale dazu zu geben.

---

[1]) Der General der Cavallerie Graf Carl O'Donell. Nach der Schlacht i Torgau und Dauns Entfernung von der Armee führte er durch kurze it den Oberbefehl über dieselbe.

[2]) Der Bd. II. S. 136 zuerst erwähnte Herzog von Arenberg, gleich Donell Grosskreuz des Theresienordens, wurde wie Daun bei Torgau rwundet.

[3]) Der Hofrath bei der Hofkanzlei und Vicestatthalter in Niederterreich, Johann Joseph Freiherr von Mannagetta und Lerchenau.

Undatirt. (1764.)

XXII. Je vous invite lundi à dîner à Schönbrunn, pour y v‹
à votre aise l'empereur et le roi, qui y viendront. L'heu
la Marianne vous fera dire dimanche. J'espère que vo
santé se remettra de cette débauche qui, je suis sûre, vc
fera plaisir.

Undatirt. (November 1764.)

XXIII. Je ne doute pas que l'empereur vous aura fait p
du mariage de Joseph avec la princesse de Bavière.
connais votre attachement pour nous; vous savez comb
nous avons souhaité de le voir établi de nouveau; voilà
souhaits accomplis. Dieu veuille rendre ce nœud aussi h
reux, mais de plus de durée que le premier.

Undatirt. (Jänner 1768.)

XXIV. Der General Beck [1]), den wohl vom Herzen beda
und ein Verlust ist, wäre mit allen militärischen Ehren
begraben, öffentlich, wenn er nicht vielleicht durch eine and
Disposition was Anderes verordnete.

[1]) Philipp Lewin Freiherr von Beck, einer der österreichisc
Generale, die sich im Laufe des siebenjährigen Krieges am meisten her
thaten. Er starb als Feldzeugmeister und Grosskreuz des Theresienord
erst achtundvierzig Jahre alt, zu Wien am 23. Jänner 1768.

AN DIE

GRAFEN HARRACH.

An den Grafen Alois Thomas Raimund von Harrach.

Undatirt. (1742.)

Graf Harrach. Die Armee in Italien ist in einem so uervollen Zustande, dass bis Mittwoch, wo O'Donell[1]) fertigen thue, er mir von hiesigen Stadt- und Land-Kopf-uergeldern oder auch auf seinen eigenen Namen und Credit : sechs Procent fünfzigtausend Gulden bar haben machen le. Sein Namen beim Publico und sein Eifer im Dienst cht mich versichert, dass (er) diese Gefälligkeit mir thun :d in dem Termin. I.

Undatirt. (1742.)

Lieber Graf von Harrach. Der Hofkanzler[2]) hat mir II.
seinem Namen berichtet, was er mir wegen seines Sohnes[3]) :tlich zukommen lassen. Seine langen, treu geleisteten ienste, die ich gar wohl erkenne, die guten eigenen Quali-

---

[1]) Graf Carl O'Donell war damals Oberstlieutenant.

[2]) Graf Philipp Ludwig Sinzendorff.

[3]) Friedrich, damals bevollmächtigter Minister in den österreichischen ederlanden.

täten seines Sohnes können ihm zum Trost gedeihen und versichert halten, dass auf ihn nicht vergessen (werde) und er Alles von meinen Gnaden zu hoffen hat. Ich will hoffen, dass es noch mit ihm besser werde [1]) und also die Resignation für jetzt nicht gern und wohl annehmen kann, auch dessen Sohn mir noch nothwendig in den Niederlanden. Was aber das Künftige anbelangt, so versichere ihn, dass er ruhig und getrost sein und sich folglich auf selbes verlassen kann, und verbleibe allzeit seine gnädige Frau Maria Theresia.

An den Grafen Joseph Harrach.

Undatirt. (1743?)

I. Wenn ein Courier mit diesen Briefen an den Prinzen [2]) abgeht, ist er eher zum Kaiser zu schicken. Ich bin in nicht geringen Sorgen wegen Friedrich Harrach. Wenn ich was hätte, weltlich, geistlich, was ihm nützen oder (ihn) vergnügen könnte, so erlaube dass er mir es erinnere und man nichts unterlasse, einen so grossen Mann zu erhalten.

---

[1]) Graf Alois Harrach, Landmarschall in Niederösterreich, starb am 7. November 1742.

[2]) Carl von Lothringen.

Undatirt. (1744.)

Ich habe ihm wollen berichten, dass nach langem Plagen II.
d Bitten endlich seinen Vetter aus Niederland herkommen
se. Dies ist keine Abrufung, aber nur eine besondere
ndescendance auf sein so vielfältiges Bitten. Hier wird er
r sehr nothwendig und nützlich sein [1]), und meiner Gnaden
h zu gewarten (hat). Ich melde es ihm, um auch das
gene durch den Courier, der heute nach Brüssel geht, ihm
lden zu können.

---

14. Jänner 1762.

Lieber Graf Harrach. Nachdem er mir schon vor einigen III.
hren seine Demission begehrt und nur mir zu gefallen
ber länger continuirt hat zu meinem grössten Wohlgefallen,
habe, weil jetzt seine Kräfte mehr abgenommen und die
zigen Umstände der Monarchie erfordern, dass mein Hof-
iegsrath in mehrere Activität versetzt werde, den Daun
zu ersehen, ihm frei lassend, ob er selbst will sich ent-
digen dieser Charge, oder ob dieser Zettel ihm genug ist,
mit mit der Benennung des Daun fortgehen könne. (Ich)
ntinuire ihm seinen ganzen Gehalt, den er wie jetzt geniessen
lle, und wünsche vom Herzen noch etwelche Jahre.

Maria Theresia.

---

[1]) Graf Friedrich Harrach wurde nach Wien in die geheime Con-
enz berufen.

An den Grafen Ferdinand Harrach.

(25. April 1752.)

Comme j'apprends par votre femme [1]), que vous irez à Bruck [2]), je vous envoie ce petit amusement de campagne, pour me dire ce que vous en croyez, et ce qui est praticable ou bon. C'est par obéissance, que Scheib [3]), que vous connaissez bien, l'a fait, mais je vous prie de ne lui pas en parler ou à d'autres. Je suis extrêmement agitée toujours sur ce point de justice, et le *Reichshofrathspräsident* me manque beaucoup, étant toujours fort tranquille, quand j'avais chargé sa conscience des affaires. A cette heure je suis continuellement en doute.

---

[1]) Die Gemalin des Grafen Ferdinand Harrach war Rosa, älteste Tochter des Grafen Friedrich Harrach. 1721 geboren und 1740 vermält, spielte sie in Mailand, als ihr Gemal dort von 1747 bis 1750 die Stelle eines Generalstatthalters einnahm, eine ihr zu höchstem Lobe gereichende Rolle. Auch in Wien bildete ihr Haus den Mittelpunkt der besten Gesellschaft und wurde noch viele Jahre später von Joseph II. mit Vorliebe besucht. Sie starb im Jahre 1785.

[2]) Bruck an der Leitha, Besitzthum der Familie Harrach.

[3]) Franz Christoph Scheyb, Secretär der niederösterreichischen Landstände. Er war in vielfacher Verbindung mit der Familie Harrach und auch als Schriftsteller, insbesondere auf dem Gebiete der Geschichte und der Kunst erwarb er sich einen geachteten Namen. Die im Jahre 1750 erschienene Lobrede auf den Grafen Friedrich Harrach rührt von ihm her. Vergl. Wurzbach XXIX. 248.



AN DEN

GRAFEN DIETRICHSTEIN.

Undatirt. (26. Juni 1743.)

Es wird durch Stafette ein Befehl nach Tirol ergehen, I.
s Fugger, Firmian, Spaur, Trapp, Gentilotti und Fedrigazzi
pendirt sein sollen von den österreichischen Geheimen,
ingleichen auch an die Kammer der Befehl auszustellen
allsogleich allen diesen Beamten ihre Besoldungen zu
pendiren bis auf weiteren Befehl vom Tage meiner Re-
ation, dem 26. Juni. Ich weiss dass der Präsident darunter
aber der Befehl gerade zu executiren [1]).

---

[1]) Die Suspendirung der oberösterreichischen (tirolischen) geheimen
the, des Grafen Fugger, Freiherrn Franz von Firmian, Grafen Johann
ur, oberösterreichischen Regiments-Präsidenten, des Grafen Joseph Trapp,
rösterreichischen Hofkammer-Präsidenten, des Freiherrn von Gentilotti
l des Freiherrn von Fedrigazzi, oberösterreichischen Regierungskanzlers,
Amt und Gehalt wurde am 26. Juni 1743 angeordnet. Die schlechte Landes-
waltung Tirols veranlasste ohne Zweifel diesen Schritt, der zunächst wohl
lurch herbeigeführt wurde, dass kurz vorher die oberösterreichische
mmer sich ausser Stande erklärt hatte, das Militärerforderniss in Ober-
d Vorderösterreich aus den Cameraleinkünften für 1743 zu bestreiten.
18. December 1743 nahm jedoch Maria Theresia ihre strenge Ver-
fung in der Weise zurück, dass dem Grafen Fugger und dem Baron
ntilotti *a die restitutionis*, dem Freiherrn von Firmian, den Grafen Spaur
d Trapp, den Erben nach Baron Fedrigazzi endlich *a die suspensionis*
früheren Gehalte wieder angewiesen wurden und Baron Gentilotti die
laubniss erhielt, den geheimen Rath wieder zu besuchen. Bis auf weiteren
fehl hatte Freiherr von Elsasser das Vice-Hofkanzleramt zu verwalten, und
de Februar 1744 wurde der bisherige Statthalter in Böhmen, Graf Rudolph
otek nach Tirol abgesendet, um daselbst die Reorganisation aller Landes-
hörden vorzunehmen.

Undatirt. (19. Februar 1745.)

II. Bis Freitag verlange ich das Referat wegen der Debrecziner Prädien, wegen der Ueberfahrt von Comorn, wegen des siebenbürgischen Service, wegen der Jazyger und Cumanier, und was es denn für eine Bewandtniss mit den Gütern hat, die man in vorigen Zeiten dem Germetten schenken wollte [1]), was aber nicht zu Stande gekommen; ob sie nicht zu verkaufen, oder was zu thun wäre. Seitdem als zwei ungarische Referenten sind, arbeiten sie gar nichts mehr. Mein Kindbett ist aus, sie aber haben lange Vacanzen; alles dies verlange ich schriftlich bis Freitag.

Es könnte sowohl wegen des Service aus Siebenbürgen mit zweimalhunderttausend Gulden, als auch wegen der Einstellung der Civilbauten in Temeswar für heuer mit dem Kriegsrathe zusammengetreten werden, damit von Letzterem wenigstens zwanzigtausend Gulden hieherkommen könnten. Die Fonde verlange ich auch zu sehen, die für den Sommer zur Erhaltung der Armeen dienen sollen. Mit Koch [2]), Prandau [3]), Wiesenhütter [4]),

---

[1]) Bernhard Heinrich von Germetten, bis 1719 Professor und Consistorialkanzler an der Prager Universität, wurde in jenem Jahre zum Hofkammerrathe, 1725 aber zum gleichzeitigen Hofrathe bei der ungarischen Hofkanzlei ernannt. In beiden Stellungen leistete er die wichtigsten Dienste, und man schätzte sie so hoch, dass ihm ausdrücklich die doppelte Besoldung im Gesammtbetrage von vierzehntausend Gulden zugesprochen wurde. 1732 theilte ihn Karl VI. dem damals zum General-Statthalter in Ungarn ernannten Herzoge Karl von Lothringen als geheimen Kanzleidirector zu. In dieser Stellung erwarb er das Versprechen auf Betheilung mit ungarischen Staatsgütern; während der Verhandlungen über dessen Verwirklichung starb er jedoch 1739.

[2]) Der Hofkammerrath Daniel von Koch.

[3]) Der Vicepräsident der Hofkammer, Peter Freiherr von Prandau.

[4]) Bartensteins Schwiegersohn, der Hofkammerrath Franz Freiherr von Wiesenhütter. Vergl. über ihn: Geschichte Maria Theresia's, IV. 81—83.

.er wen er noch gut finden wird, wird zusammenzutreten ıd die Sache mir schriftlich zu geben sein, da sonst Salırg nicht arbeiten kann.

Undatirt. (23. Februar 1745.)

Das Referat wegen des Schuldensystems, das ich durch III.
/iesenhütter zurückgeschickt, habe ich Starhemberg[1]) mitetheilt, welcher bis jetzt wegen der einundfünfzigtausend iulden noch nichts positiv gemeldet, wohl aber ist sich mit elbem deswegen weiter zu verstehen, weil er es wohl noch hun wird. Damit aber doch ein System für die Capitalien ormirt werde, so approbire ich, dass die Schuldencasse ährlich mit einem Fonde von sieben Procent dotirt werde, icht aber aus dem Contributionale. Ueber die Modalität, lie Ausfindung des Fondes und die auszustellenden Papiere owie die Einrichtung der Sache ist mit Wiesenhütter das Weitere zu concertiren und mir vorzutragen[2]).

Maria Theresia.

[1]) Der greise Conferenzminister und Präsident der Banco-Hofdeputation, Graf Thomas Gundaker Starhemberg, der schon am 8. Juli 1745 im zweiundachtzigsten Lebensjahre starb.

[2]) Wiesenhütter erhielt damals in seiner Eigenschaft als Director der Schuldendirection und Casse eine aus neun Punkten bestehende Instruction für Schuldentilgung u. s. w.

Undatirt. (13. März 1745.)

IV. Es ist heute noch ernstlich an die ungarische Kammer zu schreiben, allsogleich dem jetzigen Bischof von Erlau die Reliquien des heiligen Johannes, als auch den dazu bestimmten Schmuck, wie alle Kirchenparamente, insbesondere die vom Hofe gegebenen zurückzustellen [1]).

Der Buol von Bregenz [2]) hat nichts mehr in Graubündten zu thun und kostet nur viel. Es ist ihm also zu melden, dass er bis auf Weiteres zu Hause bleibe.

Undatirt.

V. Von Temeswar ist auf den Befehl vom 3. April keine Antwort da. Ich weiss dass Engelshofen [3]) sonst der Repräsentant ist. Da dieser aber diesmal nicht gegenwärtig, so verlange ich zu wissen, wem dieses Schreiben zugekommen, und wer so wenig Respect und Eifer gehabt, nicht zu antworten, damit er seines Dienstes entsetzt werden kann und eher seine Schuldigkeit lerne. Desgleichen ist wegen Gradiska,

[1]) Anton Gabriel Graf Erdödy, 1684 geboren, wurde schon 1715 Bischof von Erlau und that sich als solcher während des ungarischen Landtages 1741 besonders hervor. Nachdem er im September 1744 gestorben war, blieben die von Maria Theresia erwähnten Reliquien und der bischöfliche Schmuck in seinem Nachlasse zurück, und es musste deren Verabfolgung an den Nachfolger Grafen Franz Barkoczy angeordnet werden.

[2]) Rudolph Freiherr von Buol, oberösterreichischer (tirolischer) Regierungsrath und Amtsdirector der oberösterreichischen (tirolischen) Herrschaften.

[3]) Franz Freiherr von Engelshofen, Feldmarschall-Lieutenant, Hofkriegsrath und commandirender General im Temeswarer Banate.

o hundertfünfzig Gulden eine Schande und Impertinenz nd, anzutragen. Dieser Beiden Namen will ich mit erster ost wissen; es sind Schlesier genug da, selbe zu ersetzen.

Maria Theresia.

Undatirt. (6. Mai 1745.)

Der Posch[1]) ist sammt seinem ganzen Stabe und Proviant- VI.
nd Fuhrwesen an Chotek[2]) anzuweisen, und soll kein Ankauf der Contract hier gemacht werden, ohne ihm selben mitutheilen, woher und wie viel, desgleichen einen Befehl an Viesenhütter, dass der Feldkriegscassier mit seinen Sublternen an ihn angewiesen werde, nichts aus der Feldperationscasse noch aus den Filialcassen ohne seine, Chotek's Disposition, es möge für Proviant oder Anderes sein, zu verbfolgen; Alles hat gerade in eine Casse zu fliessen.

Maria Theresia.

Undatirt. (Juni [?] 1745.)

Mit dem Kriegsrathe ist zusammenzutreten und ein VII.
emeinschaftliches Referat zu geben über die Incorporations-

---

[1]) Der Feldproviantamts-Oberstlieutenant Ferdinand von Bosch.

[2]) Der Oberstkriegscommissär Feldmarschall-Lieutenant Johann Carl raf Chotek, im folgenden Jahre an den Ereignissen zu Genua betheiligt nd hiedurch allgemein bekannt geworden. Er wurde später Gesandter 1 Berlin und trat dann als böhmischer und österreichischer Kanzler zur ivildienstleistung über.

sache [1]) mit dem Personal [2]) und Engelshofen, und die Unterscheidung der Relationen vorzunehmen und wie zu continuiren, auch der Personal beizuziehen. Bis 12. dieses brauche ich die siebenunddreissigtausend Gulden, und ist also alle Monate darauf zu gedenken. Wegen der Recrutengelder ist auch das Rescript an Grömling in Prag [3]) nicht ergangen; ich will es noch heute unterschreiben. In Italien ist auch nichts mehr geschehen. Ich will wissen, wo all' die Gelder von den neunmalhunderttausend Gulden in der Specification von Koch stecken oder ob sie angekommen sind. Die Daten will ich sehen.

Undatirt.

VIII. Mit dem Wechsler Ochs ist allsogleich die Zusammenrechnung oder Liquidirung vorzunehmen, selbe festzusetzen bis Mittwoch wegen hundertfünfzigtausend Gulden, damit die Leute und der Credit nicht so verfallen. Ein gewisser Burckhard, der die Bergwerke in Vorderösterreich, dem Breisgauischen tractirt, trägt sich wieder an, Geld zu übermachen; diese Sache ist mir also vorzutragen und bis Samstag zu sehen, ob nicht diese Bergwerke ihm wieder zu übergeben und seine Forderungen zu contentiren sind. Die Brücke in

---

[1]) Mit Erlass vom 1. Juli 1745 wurde der grössere Theil der drei Comitate Syrmien, Posega und Veröcze der Militäradministration entzogen und in slavonisches Provinzialgebiet umgestaltet.

[2]) Anton Grassalkovics, schon Bd. I. S. 60 erwähnt, nachmals in den Grafenstand erhoben und Präsident der ungarischen Hofkammer.

[3]) Johann Grömling, Rath bei der böhmischen Kammer und Obersalzamtscontrolor, der die Recrutengelder einzusammeln und an die Regimenter zu versenden hatte.

urg soll verkauft werden. Besser wäre es noch, erbrennen, wenn sie schon nicht fort zu erhalten ie an die Feinde zu geben; es ist also stafettaliter nzubefehlen.

siebenundfünfzigtausend Gulden von Steiermark wird erg gleich ausbezahlen; es sind ihm aber die Obli- auf das Land auszuhändigen, damit die zweiund- send Gulden für die wälschen Remonten gleich ab- werden. Alles was von diesen exscindirten zwei einkommt, soll Schröder [1]) in einer a parte Casse n und nichts davon aus der Casse ohne meinen digen positiven Befehl ausfolgen lassen, ausser für iesenen Posten, welche ich anmerken werde, und nir in Person dafür stehen müssen. Prandau ist zu ob er mir dafür steht, dass zweimalhunderttausend ei der Postirung in der Casse waren, und dass sie Anderem angewiesen worden, als zum Unterhalt pen.

Posten, welche zuerst zu zahlen, sind hundert- usend Gulden auf alle Infanterie-Regimenter à conto, n der Augmentation von den hiesigen Ständen.

sechsundneunzigtausend Gulden für die Husaren Koch [2]) abzuholen auf Böhmen.

siebenundfünfzigtausend Gulden von Starhemberg rmark, zweiundvierzigtausend Gulden für Italien, wanzigtausend auf Zelte, Pferde von Khevenhüller [3]).

---

er Kriegszahlmeister Jacob Schröder.

er zuerst in der Vorrede (I, XLVIII) erwähnte Cabinetssecretär Koch, welcher die von den einzelnen Provinzen zur Verfügung Gelder in Empfang nahm.

Vohl der schon oft erwähnte Graf, später Fürst Johann Joseph ler, der 1776 als Obersthofmeister der Kaiserin starb.

Bis Mittwoch sind vom Commissariat die Entwürfe auf diese Posten alle zu haben und mir im Original einsehen zu lassen.

Wenn über die angewiesenen Posten weiter Geld eingeht, ist es mir zu intimiren, dann werde ich darüber disponiren. Maria Theresia.

Undatirt. (12. September 1745.)

IX. Es ist darob die Hand zu halten, dass indessen kein Fond vom Militärwesen im Mindesten distrahirt werde. Sorge er also dafür und auch für mehrere Betreibung der ungarischen Fonde, da sonst in Böhmen Noth gelitten werden möchte. Mit Herberstein[1]) und Kinsky ist morgen zu schliessen und sind die Expeditionen zu verfertigen, dass ich sie ehestens unterschreibe, indem es dabei bleibt, dass er alles Salz haben soll; auch sind ihm die Acten zu geben, die Leute, die er aussuchen wird, zu verabfolgen, und sollen sie keine Dependenz von hier haben. Wegen des Holzes werde ich noch mit ihm reden; es ist zu sehen, die Sache mit Hildburgshausen gut auszumachen und es zu versüssen wie mit Erdödy[2]). Ich gebe ihm diese Commission.

---

[1]) Johann Seifried Graf Herberstein, 1712 geboren, Präsident zu Triest, Landeshauptmann in Krain, dann Hofkammerpräsident in Wien, starb 1771.

[2]) Johann Nep. Graf Erdödy (II, 57, Anm. 1).

Undatirt. (29. December 1745.)

X. **Es** wäre ehestens wieder eine Zusammentretung zu [ha]lten, bei der allzeit Salburg und Bartenstein sein sollen, [un]d wenn nothwendig auch Kinsky, damit man sehe, welche [Fo]nde bleiben, wie auch selbe besonders in eine Casse [fli]essen zu lassen, wie es mit der Kopfsteuer gegangen, und [wil]l ich, dass von Anfang des Jahres die Expeditionen wegen [der] Casse an Salburg und an selbe ergehen, dass er gleich [op]eriren kann.

Undatirt. (30. December 1745.)

XI. Nach dem unglücklichen Frieden mit Preussen ergehen [nun] sich die Befehle, dass von der Armee im Reiche fünf [In]fanterie-, vier Cavallerie-, zwei Husaren-Regimenter nach [Ita]lien unter Commando des Browne marschiren sollen. Des[gl]eichen, aber später, werden wohl noch sieben Infanterie-[R]egimenter aus Böhmen folgen. Dies ist also durch Courier [no]ch dem Summerau[1]) heut noch zu berichten, damit wegen [de]r Lebensmittel Vorkehrung geschehe, denn es muss sein; [au]ch kann es mit der Kanzlei, wenn es nöthig, concertirt [w]erden. Von hier kann man kein Geld schicken, von [d]arinnen aber können sie es nehmen, wo sie wollen, auch [a]us dem Camerale, aber es hieher berichten.

[1]) Carl Thaddäus von Summerau, früher Hofkammerrath und Ca[m]eralreferendarius für die ober- und vorderösterreichischen Lande, seit [1]745, dem Zeitpunkte des Abganges des Grafen Rudolph Chotek aus [T]irol, Hofcommissarius und Vice-Hofkanzler in Oberösterreich (Tirol und [d]en Vorlanden).

Undatirt. (24. Jänner 1746.)

XII. Wie die Kopfsteuer eingeht, soll mir alle Tage eine Specification eingegeben werden, wer und wie viel er erlegt. Auch nicht das Mindeste darf davon zu etwas verwendet werden, auch zu den höchst nothwendigen Militärausgaben von hier nicht, ohne meine oder des Kaisers Unterschrift, indem ich diesen Fond ganz separat halten will, pur zum Unterhalte der Armeen. Dieser Befehl wäre an Wiesenhütter zu geben; er soll selbe also von den anderen Fonden separirt halten, die er aber so viel als möglich betreiben und besorgen solle, damit wegen Proviantirung, Recrutirung, Remontirung, Artillerie, Pontons, Fuhrwesen die Sachen in Gang kommen. Deshalb befehle ich ihm Kammerpräsidenten, alle Wochen einmal mit selbem und etwelchen Räthen, wen er will, zusammenzutreten, um sowohl zu suchen, diese Fonde eingehen zu machen, als auch Wiesenhütter in Allem zu secundiren und zu animiren, absonderlich aber die Sache des Schuldensystems wieder mit ihm recht zu concertiren, damit Alle gleich im Interesse gehalten werden, weshalb er auch alle acht Tage davon Extracte zu geben haben wird, wie weit und an wen die Zahlungen geschehen, wie auch wegen Ausstellung der Quittungen der anderen Militärfonde, sowie dass, ehe die Gelder eingenommen werden, Wiesenhütter selbst eine bessere Methode vorschlage. Ich bin mit seinen Diensten, seinem Eifer und auch seiner Capacität wohl zufrieden, und erwarte mir noch mehr gute Dienste von ihm. Aber wochentlich soll die Commission bei ihm stattfinden, und sollen an den Kaiser die Extracte von Allem und insbesondere von dem, was in den Militärfonden und desgleichen wegen des Kupfers und Quecksilbers zu thun wäre, abgegeben werden.

Maria Theresia.

Undatirt. (14. Februar 1746.)

Man sagt, und zwar Königseck [1]), die Garnison hat schon wieder kein Holz, oder so schlechtes, dass sie nicht bestehen kann. Ist es möglich dass eine Sache, deren Besorgung ich so lang positiv befohlen und die unter meinen Augen geschieht, nicht befolgt wird? Ich verlange also zu wissen, wer daran Schuld trägt, und dass allsogleich abgeholfen werde. Wann werde ich wegen des Proviantes, des Stabes, und wegen Abdankung dieser Leute den Vortrag erhalten? XIII.

Undatirt. (24. Februar 1746.)

Nachdem ich so nah an meiner Entbindung, so habe ich ihm noch diese zwei Befehle geben wollen: erstlich wegen der Resolutionen im Kupferwesen die Sache nicht eher zu publiciren, bis ich nicht die Referate wieder zurückschicke, doch indessen die Bestellung des Personals vorzunehmen und ihn das Jurament bei der Kammer ablegen zu machen [2]). Auch sind keine Obligationen mehr auszustellen, ohne dass es mir eher positiv vorgetragen wird, weshalb ich noch zu wissen verlange, wie viel deren schon ausgestellt draussen sind, wie auch gleich festzusetzen, dass Wiesenhütter keinen Kreuzer heraufkommen lasse, ohne sich verantwortlich zu machen, ehe der Verlag und die Waldbürger bezahlt sind. XIV.

[1]) Wohl der Feldmarschall und Conferenzminister Lothar Joseph Graf Königsegg.

[2]) Im Jahre 1745 war das Münz- und Bergwesen aus dem Geschäftskreise der Hofkammer ausgeschieden und einem eigenen Hofcollegium unter dem Präsidium des Grafen Carl Ferdinand von Königsegg-Erps untergeordnet worden.

Auch ist Alles ordentlich bei der Commission vorzunehme, wie auch wegen des Quecksilbers, und ich erwarte von Wiesenhütter den versprochenen Aufsatz über dieses Werk. Weil aber diese Kenntniss zu spät und ich eher in das Kindbett kommen könnte, so befehle ich ihm, alles dies direct an Se. Majestät den Kaiser abzugeben, und Alles kann auch Königsegg communicirt werden, um so viel mehr, als auch in's Künftige nicht allein die Commission, die selber im Berg- und Münzwesen hat, direct an Se. Majestät den Kaiser allein, aber auch Alles, was in Geldsachen cameraliter oder militariter sein mag, selbem übertrage, auch mir kein Vortrag mehr davon zu machen wäre. Die Dienstersetzungen oder anderen Vorfallenheiten, die nicht Geld betreffen, sollen wie vorhin an mich adressirt sein, nicht aber mehr, was im Mindesten eine Geldsache anbelangen könnte, weshalb ich auch Salburg meine Befehle wegen des Militärs schon gegeben habe. Maria Theresia.

Undatirt. (15. März 1746.)

XV. Nachdem das Carlstädter Generalat einmal ordentlich eingerichtet werden soll, auch deshalb sogar von meinem Aerar die hundertzweiunddreissigtausend Gulden richtig gestellt und hauptsächlich zu sehen ist, wo dieser Ersatz geschehen kann, auch die Länder Kärnten und Krain sehr renitent sind und nicht einmal eine klare Erklärung wegen ihres schuldigen Quanti geben, so habe ich resolvirt, den Prinzen Hildburgshausen selbst an die Länder abzuschicken. Es ist also mit der Kanzlei und dem Kriegsrathe zusammenzutreten, um die nöthigen Creditive und Vollmachten zu

erfertigen; auch sind ihm selbe eher zu communiciren und it ihm zu concertiren, damit die Sache bis Samstag könnte ısgemacht sein und er einmal weg kann. Die eigene cherheit der Länder verlangt es, und ich gedenke nicht ı Mindesten ihre Privilegien zu kränken, dass es eine freiillige Verwilligung sei. Dass aber statt Geld Tuch oder etreide, und selbes, obwohl es schlecht, mir noch doppelt › hoch veranschlagt, als es sonst verkauft wird, ist eine nerlaubte Sache, und wenn es auch also eine Zeit lang lerirt worden, so ist es sträflich, dass die Stellen selbes icht eher vorgestellt und es nicht abändern machen, indem s nicht den Ländern zu Gute kommt, die das Quantum in olchen Waaren ausschreiben, sondern es in Baarem einringen, also dass dem gemeinen Manne keine Erleichterung u Theil wird, denn Klöster, Geistliche und Landsleute ollen solche Gage für das Militär genossen haben, welches n den Pactaten gewiss nicht steht, wo Grenzsoldaten zu des Publicums und meinem Dienste ausbedungen worden sind. Die Sache ist also ehestens zu concertiren und auszumachen.

Maria Theresia.

Undatirt. (25. April 1746.)

Morgen wäre nach Ungarn zu schreiben, dass wegen derer, die mit Bancopässen hinunter kommen, keine Neuerungen im Dreissigstwesen bis auf weitere Concertirung sollen gemacht werden. Dem Grienwalder [1]) ist zu erinnern, dass ich ihm aus besonderem Vertrauen zu ihm erlaube, statt des XVI.

[1]) Johann von Grienwalder, Buchhalter bei der Buchhalterei der Hofkammer.

Straka[1]) zum Banco hinüber zu treten, wenn es ihm convenirt, für welchen Fall ich ihn dazu an Chotek benannt, um sich allda zu informiren.

Undatirt. (10. Mai 1746.)

XVII. Es ist kein Proviantoffizier noch Verwalter noch Bäcker, oder welchen Namen er hätte, nach Italien, den Niederlanden oder in das Reich zu schicken, noch weniger aber hat Posch dahin zu gehen. Alle diese Leute bis auf Letzteren sind zu entlassen, da ich sie nicht erhalten kann. In Ungarn hat indessen das gegenwärtige Personal bis auf weitere Ordre zu bleiben. Die über zwanzig und dreissig Jahre, dann die mir allein dienen, sind anzuzeigen, und wo sie früher gedient, und was man für selbe thun könnte, die Anderen Alle aber zu entlassen.

Undatirt. (24. Juni 1746.)

XVIII. Die gute Zeitung[2]) wird sehr diminuirt werden, wenn nicht diesen braven Leuten Muth gemacht wird und sie doch ihren so schwer verdienten Lohn bekommen können. Ich weiss wie schwer etwas zu finden, desto grösser aber wird die Ehre sein, wenn man Alle zusammen und ein Jeglicher insbesondere sich ernstlich bearbeite, etwas ausfindig

---

[1]) Franz Mathias Stracka, Buchhalter bei der Buchhalterei der Ministerial-Bancodeputation.

[2]) Von dem am 16. Juni 1746 durch Liechtenstein erfochtenen Siege bei Piacenza.

u machen, damit den Generalen und Offizieren über die ıoch nothwendigen viermalhunderttausend Gulden eine zweiıonatliche Gage kann verabreicht werden. Es ist Jeder ısbesondere anzueifern, seine Kräfte anzuwenden; es wird uch neue Fonde brauchen. Wie steht es mit der Bier- und Veinauflage, die mit der Kopfsteuer resolvirt worden?

Undatirt. (31. October 1746.)

Ich befehle ihm, dass er alle Wochen einmal mit dem XIX.
Vicepräsidenten[1]), Koch[2]), Wöber[3]), von der Marck[4]) und Bartenstein zusammenkomme, um ganz kurz mir vorzutragen, was wegen der nöthigen Fonde oder anderen Militär-Erfordernisse zu thun, zu expediren und zu befehlen wäre, weil diese von verschiedenen Dicasterien sind, alle Wissenschaft haben, auch meine capabelsten sind. Wenn sie nur mitsammen ziehen, so erwarte ich mir und dem Publico einen guten Dienst. Bartenstein nehme ich express, auch wider seinen Willen dazu, weil ich nicht bald wen gefunden, der so viel Findigkeit wie er besitzt, und weil ich mein Vertrauen und meine Gnade sehr gross in ihn setze. In selber Commission wären auch diejenigen Sachen, welche die vorige, und wie sie dieselben expedirt, einzusehen und die künftigen zu concertiren. Dies ist alle Montage zu halten.

---

[1]) Prandau.
[2]) Daniel von Koch.
[3]) Der Hofkriegsrath Augustin von Wöber.
[4]) Der Hofkammerrath Johann von der Marck.

Undatirt. (11. Juni 1747.)

XX. Ich habe das Protokoll verlangt, es ist aber nicht so viel darin, dass ich es nicht auswendig behalten, und dies zur Resolution dienen soll. Ich habe der Kammer und der Kanzlei Favoritvorschlag, wie schon öfter, so auch diesmal schlechterdingen zu verwerfen gefunden. Eine Million viermalhunderttausend Gulden sind in Böhmen Genueser Fonde, viermalhunderttausend Gulden in Mähren, so sind also hier, weil auf die vom Banco keine Subsidien können gefunden werden, eine Million zweimalhunderttausend Gulden zu finden; die anderen achtmalhunderttausend Gulden soll der Oberste Kanzler in den böhmischen Ländern finden. Längstens bis Freitag will ich die formirten Listen von beiden Seiten verfertigt haben, welche ich unterschreiben und durch Stafetten in die Länder schicken werde zur Befolgung in vier Monaten: jeden Monat sind zweimalhunderttausend Gulden zu geben, indem doch nicht anders mir unter die Arme gegriffen und mit Lanterniren Alles zu Grunde gehen wird. In Ungarn ist nichts zu thun.

Maria Theresia.

Undatirt. (20. Juni 1747.)

XXI. Bis heute sieben Uhr verlange ich zu wissen, was für ein Fond den hiesigen Ständen für ihr jährliches Interesse kann verschrieben werden für die achthunderttausend Gulden Anticipation. Auf das Contributionale kann es nicht sein. also etwas Anderes mir vorzuschlagen.

Undatirt. (26. December 1747.)

Ich habe vernommen, die Kanzleien haben in der Idee Listen genommen, dass ich erlaubt habe, das, was von rtausend Gulden hinauf, zu verändern. Dies ist gar nicht ne Meinung, sondern ich erlaube ihnen die von viertausend lden hinunter. Die Oberen haben ihr ausgesetztes Quantum haben und ist sich weder wegen Colloredo [1]) noch Hartig [2]) zuhalten; sie müssen Alle zahlen. Die Publication will ich nstag haben. Was wegen der Interessen noch abgeht, werden und Königseck geben. Haben aber die Kanzleien etwas Wichtiges zu erinnern, so erlaube ich es bis Donnerstag rgens zu thun; später höre ich nichts mehr an. XXII.

Undatirt. (18. August 1748.)

Die zwanzigtausend Gulden für den Oed [3]) sind dem mmerzahlmeister [4]) zu zahlen. Von der Zaigarischen Fiscalt [5]) ist ohne mein Vorwissen nichts zu bezahlen; ich reser-e mir selbe. Es sollen schon vierundzwanzigtausend Gulden gegangen sein; es ist also a parte zu halten. Man meldet, XXIII.

---

[1]) Wahrscheinlich der Reichs-Vicekanzler Graf, später Fürst Rudolph lloredo.

[2]) Wohl Adam Franz Graf Hartig, später Gesandter in München.

[3]) Johann Christoph Graf Oedt, niederösterreichischer Vice-Statthalter.

[4]) Diese Stelle bekleidete damals der Hofkammerrath Carl Joseph ler von Dier.

[5]) Die hauptsächlich in liegenden Gütern bestehende Verlassen-aft des ohne Erben verstorbenen Gerichtstafel-Beisitzers im Szalaer mitate, Georg Zaigar.

der neue Kammerpräsident [1]) solle Fiscalitäten, die zwar schon resolvirt waren, zahlen lassen. Das hoffe ich nicht; ich will also eine ordentliche Auskunft haben und hierüber ernstlich befehlen, dass in Gelderanschaffung nicht ein Kreuzer soll passirt werden, nicht hundert Gulden ohne meine Unterschrift, da sonst der Cassier, oder der das Geld gibt, mit seinem Kopfe dafür haften wird.

Der Saffran [2]) soll mir zu einem Cassier in die slavonischen Regimenter und zu einem Auditor wen von Pensionisten oder Reformirten suchen.

Undatirt. (4. September 1748.)

XXIV. Der Kriegsbuchhalterei ist zu erinnern, sie solle wegen des schlesischen Liquidationswerkes und Schuldensystems die Sache bis Montag ausarbeiten und mir vorlegen, und wegen der Oberösterreicher bis Samstag über acht Tage, da sie sonst wohl aus der Activität kommen könnten. Ich höre keine Entschuldigung von ihnen an. Warum haben sie Alles so lang verfallen lassen?

---

[1]) Der bisherige Personal Anton Grassalkovics war 1748 zum Präsidenten der ungarischen Hofkammer ernannt worden.

[2]) Der Hofrath Franz Anton von Saffran.

Undatirt. (24. December 1748.)

Es ist morgen Nachmittags nach sechs Uhr oder der sonvesper mit Hildburgshausen, Salburg und dem Hofnmerrathe Koch zusammenzutreten, um deutlich auszuchen und festzustellen, wie seine Bezahlungen von den nzen zu geschehen haben, wer das Empfangene quittiren e, denn es soll ihm alles eins sein, wenn nur das Geld itig ist, wo es herkommt, welches er hier und nicht mehr den Ländern zu empfangen hat und das auch schon seit i Monaten bereit liegt. XXV.

Wenn er will, kann er meinen Zettel Beiden schicken. rgen will ich es ausgemacht wissen.

Undatirt. (24. März 1749.)

Dem ungarischen Kammerpräsidenten ist zu erlauben, s er, um dieses Quartal zu bestreiten, fünfzigtausend den aufnehme. Die übrigen dreizehntausend Gulden er- e ich vom Vergangenen zu nehmen. Mit Haugwitz [1]) sich der Kriegsbuchhalter einverstehen wegen der letzten ellen, die er mir geschickt, da sie sehr confus sind. wünschte, dass so viel Geld bliebe; sie sind also künftig- anders zu verfassen. XXVI.

---

[1]) Friedrich Wilhelm Graf Haugwitz, der Reformator des österhischen Verwaltungswesens, Präsident des um jene Zeit neugegründeten ctoriums in publicis et cameralibus.

Undatirt. (20. October 175

XXVII. Es wäre ein klarer Befehl an die ungarische Kai zu erlassen, dass sie mir in einer a parte-Tabelle alle Monate schicke, was für Beamte überall sind, und Gehalt, wie auch welche abgestorben, an welchem Tage, weñ selbe provisorisch angestellt, damit sie sehe, ob i confirmiren wolle oder nicht. Zu jedem Amte sind Candidaten vorzuschlagen, und ist auf die Pensionisten Allen zu gedenken.

AN DEN

GRAFEN ULFELDT.

(Prag, 11. Mai 1743.)

(Ulfeldt trägt darauf an, dass der Streit der beiden Fürstinnen I.
›kowitz[1]) und Liechtenstein[2]) um den Vortritt bei der bevorstehenden nung zu Gunsten der Ersteren entschieden werde.)

Approbire es, im Falle averirt ist, dass sie den Lob-vitz nachgehen; wo aber selbe vorgehen, wäre es der bkowitz zu melden. Liechtenstein ist sehr empfindlich dieser Sache, und sie hat ohnedem jetzt viel von ihm zu len.

---

[1]) Wahrscheinlich Caroline Henriette, geborne Gräfin Waldstein, nalin des Feldmarschalls Fürsten Georg Christian Lobkowitz, Stifters zweiten Astes dieser Familie. 1702 geboren, war sie um drei Jahre ;er als die Fürstin Liechtenstein. Sie starb 1780.

[2]) Marianne, Gemalin des Feldmarschalls Fürsten Wenzel, und hter des Fürsten Florian Liechtenstein. 1699 geboren, vermälte sie 1716 mit dem Grafen Johann Ernst Thun, und nach dessen am 10. März 7 erfolgten Tode am 19. April 1718 mit dem um drei Jahre älteren, it damals zweiundzwanzigjährigen Fürsten Liechtenstein. Nachdem sie ›n 1732 ihren einzigen Sohn als vierjähriges Knäblein verloren, starb 1753, ihr Gemal aber erst 1772.

(31. Juli 1743.)

II. (Ulfeldt erstattet Bericht über ein Gespräch mit dem englischen Gesandten Sir Thomas Robinson.)

Dies entretien ist sehr captios, habe mir aber niemals was Besseres eingebildet, nachdem mit ihm geredet und er ein air de satisfaction spüren lassen, denn von ihm dies Gesicht kenne, wenn er was Uebles anzubringen hat, und habe es leider nur genug gesehen. Ich bleibe dabei, dass in solchen grossen Sachen eine geschwinde Resolution das einzige Mittel, und habe mich auch nur von denen, die also genommen, gut befunden. Mit Frankreich war ich allzeit der Meinung, die Sache mehr zu cultiviren und nicht also in Abschlag zu bringen, welches aber leider für eine besondere Vivacität gehalten worden; ich wünsche mich betrogen zu haben. Heut Abends kann er kommen, um mehr davon zu reden. Ich bleibe dabei, dass kein anderes Mittel als unsere Affairen allein auszumachen, coûte qu'il coûte, et avec le plus raisonnable [1]).

(25. August 1743.)

III. Ich war just in Deliberation, wie ich es anstellen wollte, mit ihm und Bartenstein zu reden oder zu schreiben, und habe wegen anderer Ursachen es bis auf Donnerstag verschieben wollen, die mündlich sagen werde. Kein Mensch kann mir besser Zeugniss geben als er selbst und die Aya [2]).

[1]) Vergl. Geschichte Maria Theresia's. II. 287.

[2]) Maria Theresia meint hier wohl ihre ehemalige Aja und spätere Obersthofmeisterin, die schon II. 352 erwähnte Gräfin Fuchs.

ꞁ unterdrückt ich auch, und zwar schon zu Linz über
les gewesen, so zwar, dass ich viele Male bis auf die
ränen touchirt gewesen, was ich sonst nicht so leicht thue
d in den übelsten Zeiten nicht gethan; habe es auch für
ı Uebel und eine Folge der Schwangerschaft gehalten.
tzt bin ich nicht weniger frappirt und glaube absolut nicht,
ss mehr zu helfen, und die Sache so verdorben und völlig
rloren ist. Warum? Weil man zur Zeit nicht dazu ge-
an, und ich bleibe noch dabei, dass ich mich niemals bei
inen Resolutionen wohl befunden, als die ich gleich ge-
mmen in dem ersten mouvement, und hätte allzeit gern
t Frankreich mehr menagirt und die Thüre offen gehalten
ch dem Beispiel des Turinischen Hofes. Wie oft habe
ı nicht einen Aufsatz darüber von Bartenstein begehrt!
nmal heisst es, es ist contre la bonne foi, das andere Mal,
ın würde abusiren; es wäre nicht Zeit, die Umstände hätten
h geändert, es wäre nicht mehr der casus. Jetzt fällt er
bst wieder darauf, aber zu spät, denn positiv glaube ich
ss nichts mehr zu thun und wir den übelsten Frieden
kommen werden, und doch müssen wir ihn, glaube ich,
f alle Weise zu Stande zu bringen suchen, weil es sonst
ch übler ergehen möchte. Nichtsdestoweniger werde ich
eiten, mir Mühe geben, und soutenire Alles, was möglich
und mir an die Hand gegeben werden kann, ohne mir
n dieser positiven Meinung etwas abmerken zu lassen[1]).
ı werde also morgen entweder selbst bei der Conferenz
cheinen, oder schriftlich durch einen Zettel die zwei Auf-
ze anbefehlen. Wenn ich selbe unterdessen, absonderlich
n letzteren sehen könnte, hätte ich Zeit, selben zu über-
en, und sind sie mir durch diesen Weg zu schicken. Er

[1]) Vergl. Geschichte Maria Theresia's. II. 287.

und Bartenstein sind jetzt sehr wohl beim Herzog[1]), möchte also nichts alteriren. Darum habe ich alle Präcautionen zu nehmen, und ist auch Eurerseits zu trachten, das Eigene zu conserviren.

(3. September 1743.)

IV. Ich habe nichts zu lesen; mir ist die Zeit lang. Schicke er mir wieder die Circulare wie sonst, ehe sie aber die anderen Minister gesehen, will sagen die Halb-Conferenzminister, zu denen ich auch Königseck[2]) rechne.

(12. September 1743.)

V. Die Sache ist schlecht. Der Brief vom Prinzen[3]) schreckt mich fast noch mehr, gleich an Frieden zu denken, der Bruch der Neutralität desgleichen, wo auch alle Truppen nicht a temps kommen werden und Bernklau[4]) gewiss was anstellen wird. An Ingolstadt ist gar nicht mehr zu denken: der Verschmach des Khevenhüller[5]) sieht überall heraus.

[1]) Der Grossherzog von Toscana.

[2]) Den Feldmarschall.

[3]) Carl von Lothringen.

[4]) Johann Leopold Freiherr von Bernklau, General-Feldwachtmeister.

[5]) Der Feldmarschall Graf Ludwig Andreas Khevenhüller, Oberbefehlshaber der österreichischen Armee in Baiern.

(9. October 1743.)

Ich sage es noch einmal, Sachsen ist beim Wort zu VI.
ımen, sonst wird es noch mehr kosten. Ich bin gewitzigt
; Schlesien und Wälschland.

Ich schicke die Relation, die wohl sehr übel lautet.
:ht allein sind die zu bestrafen, die ihre anvertrauten
schäfte vernachlässigen, aber auch die, welche sie zu spät
.chen, insbesondere wenn sie von solcher Consequenz wie
:se sind.

Fugger[1]) ist a parte zu melden, dass er sich und für
nen Vater[2]) ein meritum machen wird, wenn er sich wohl,
triotisch in der Wahl aufführt. Man kann ihn die Gnade
er hoffen lassen.

(17. October 1743.)

Habe es schon gethan. Ich admirire Bartenstein und VII.
ne Geduld, denn in Negotiationen werden oft die besten
:hen verdorben und die Schriften verdreht, und in Geld-
hen könnte er helfen und thun, während die Anderen
es vertuschen und verderben. Das ist ein hartes Metier.

---

[1]) Franz Carl Joseph Graf Fugger-Oberndorf, 1708 geboren, Domherr
:onstanz, wo die Bischofswahl bevorstand. Sie fiel auf Casimir Anton
Sickingen; diese Wahl wurde in Wien als ein glückliches Ereigniss
:achtet. Fugger starb als Weihbischof zu Constanz 1769.

[2]) Anton Ernst Graf Fugger, 1681 geboren, noch unter Karl VI.
rösterreichischer geheimer Rath und derselbe, von dem auf Seite 161
Rede war. Er starb schon im Mai 1745.

(31. October 1743.)

VIII. Dies hat der Courier mitgebracht; es ist wohl lang, aber viel Verbiage und wenig reell. Es bleibt beim Alten, dass wir Eines und sie das Andere meinen. Khevenhüller ist wieder mehr hoch als nie; Bartenstein wird wieder viel Galle darüber bekommen. Mir ist es schier auch so gegangen. Wegen der Excesse ist es absolut zu benennen und zu inquiriren, denn ist die Sache also, so verdient sie bestraft zu sein, ist sie es nicht, so ist der Denunciant zu bestrafen.

(10. November 1743.)

IX. (Ulfeldt bittet, den Grafen Palm[1]), welcher mit wichtigen Aufträgen betraut werden soll, nicht durch Verweigerung der erbetenen Audienz zu entmuthigen.)

Habe ihm nicht die Audienz abgeschlagen; au contraire hat er mich schon zweimal lang geplagt und will noch ein drittes Mal kommen, wo alle seine Gravamina hineinkommen: von den Nonnen sogar und mehr dergleichen.

(Klage über die Bleilieferung aus England, während solches in den Erbländern in ausreichendem Masse vorhanden wäre.)

Werde nichts melden, aber in Allem geht es also und ist wohl wahr, dass alle Tage die Verwirrung mehr wird und ich degoutirter.

---

[1]) Carl Joseph Graf Palm, 1698 geboren, war österreichischer Gesandter an verschiedenen reichsfürstlichen Höfen. Er starb 1770.

(15. November 1743.)

Wegen der Recrutirung ist es allsogleich vorzunehmen; .e es Starhemberg schicken. Bartenstein soll sich allein in mischen in die Recrutirung, ohne Kriegsrath und missariat oder Kammer. Er soll auch ein wenig suchen Herz zu machen, nicht zu weichen. Ich approbire die .e Zusammentretung mit Harrach[1]), aber bald, wenn ; Starhemberg[2]) Jalousie nimmt. X.

Dem Prinzen habe ich die Note von Bartenstein vor- en; er ist davon charmirt und meldet mir, er könnte etwelche Erklärung darüber geben und möchte daher ihm reden. Er könnte also morgen von acht bis zwölf wann er will, nach Schönbrunn kommen.

Undatirt. (Anfangs 1744.)

Die Armee in Italien ist im grössten Elend. Die Gelder den Subsidien können ihr gewiss nicht, wenigstens nicht echter Zeit zu Hilfe kommen; vor Mai haben sie keinen ızer. Wahrhaftig, das Herz blutet mir; ist denn gar t zu helfen? XI.

---

[1]) Graf Friedrich Harrach.

[2]) Graf Gundaker Thomas Starhemberg.

Undatirt. (1744.)

XII. Son Altesse[1]) veut se trouver demain chez le comte Starhemberg à huit heures et demie; il demande que vous y soyez seul, Königseck et Bartenstein. Il est d'accord que l'armée se retire, et assez dans les vrais principes, mais il voudrait éclaircir des doutes qu'il a, et voudrait et se flatte de pouvoir s'accomoder avec la France, ce qui était longtemps mon souhait, mais que je crains à cette heure infaisable. Pourvu qu'on lui éclaircit tout et amène tout ce qu'il y avait aujourd'hui de papiers, tout va bien.

Undatirt. (1744.)

XIII. Es ist Alles so geschehen. Wegen der Pressburger Reise gehen Harrach, Kinsky, Colloredo, welche ich gebeten, mit; vielleicht der Kriegspräsident. Wegen Bartenstein bin ich seiner Meinung und glaube, es wäre besser, wenn er und selber hier bleiben, alle Tage Stafetten schicken, und wenn etwas nöthig, er selbst hinunter komme, und werde ich bei Hofe schon ein Absteigquartier präpariren lassen.

Die Schwester[2]) leidet viel; ich wünsche, dass es gut ist. Ob die Handbriefe also können stylisirt werden nach Tirol wegen des Regimentes?

---

[1]) Der Grossherzog von Toscana.

[2]) Maria Theresia's einzige Schwester Marianne (II. 160, Anm. 2).

(8. December 1745.)

(Ulfeldt bedauert, dass Niemand das Herz gehabt, dem Kaiser bei iten zu sagen, wie es bei der Armee beschaffen war und wie alles glück dem Prinzen Carl von Lothringen zugeschrieben wird, „indem es rchaus kund und Sr. Majestät allein verborgen bleibt".) XIV.

Ich bin auch der Meinung, dass es viel und öfter sser und leichter wäre, gerade mit dem Kaiser Alles ausmachen, als meinen Zauschlereien. Bartenstein soll das emoire aufsetzen, um so viel mehr, als Loss[1]) bei mir essirt; man solle ihnen sagen, was sie und wie sie es zu m haben, wenn es nicht geschlossen wird. Ich habe dem iser auch gesagt, dass ich einen Augenblick mit Bartenin geredet, der auch nicht glaubt, dass es eine Bataille ben werde. Also kann er melden, dass ich ihm befohlen, vas aufzusetzen. Wo die Truppen oder wo Hohenems[2]), iss weder ich noch der Kaiser.

(2. Februar 1746.)

(Bartenstein hat die erforderliche Ausarbeitung über die nöthigen dmittel, Salburg aber die Herbeischaffung der hierauf bezüglichen enstücke übernommen.) XV.

Salburg ist heute ein anderer Mann gewesen, ganz ıtent und klarer über die Fonde. Es ist doch wahr, rtenstein ist die Seele des hiesigen laulichten Gorps. Ich ge heute wieder an, aber wenig, zu hoffen.

[1]) Der sächsische Gesandte Graf Loss.

[2]) Der General der Cavallerie Graf Hohenems.

17. April 1746.

XVI. (Ueble Gesinnung des Wolfenbüttler Hofes.)

Ich weiss es lang. Prinz Louis [1]) ist auch darüber öfter betrübt gewesen.

17. Juli 1746.

XVII. (Der Kriegspräsident [2]) expedirt einmal Alles, was Eure Majestät ihm anbefehlen, es mag in der Ordnung sein oder nicht. Eure Majestät können die Kriegsregeln nicht wissen; seine Schuldigkeit aber erfordert, Eurer Majestät das Gehörige vorzustellen, wenn Eure Majestät etwas gegen sie anbefehlen. . . . Der Cabinetssecretär [3]) ist lang genug im Hofkriegsrathe gewesen, auf dass er Eurer Majestät mit Grund sagen könne, ob sich die Sache nicht so verhalte.)

Ich frage ihn [4]) nicht um Alles; wenn er [5]) aber gemeint hat, dass er den Rath gegeben, so hat er sich sehr betrogen.

---

[1]) Der gut österreichisch gesinnte Prinz Ludwig von Braunschweig-Wolfenbüttel, 1718 geboren, später österreichischer, Reichs- und holländischer General-Feldmarschall, General-Capitän und General-Admiral von Holland während der Minderjährigkeit des Erbstatthalters.

[2]) Graf Joseph Harrach.

[3]) Ignaz von Koch war durch sechzehn Jahre Geheimsecretär Eugens von Savoyen, dann Hofkriegsrath, endlich geheimer Cabinetssecretär der Kaiserin.

[4]) Koch.

[5]) Ulfeldt.

(5. Juli 1757.)

(„Eure Majestät werden ohne Zweifel bedacht gewesen sein, den· XVIII.
'ausch[1]) warnen zu lassen, dass seine letzte Predigt nicht nach den ımständen eingerichtet war, damit ihm nicht etwa beifalle, künftig fortzufahren. Denn der König in Preussen würde nichts Besseres ıchen, als wenn er in seinen Druckschriften das Zeugniss dergleichen ligten anführen könnte, dass ihre Religion in Gefahr sei.")

Ich habe die Vorsicht gehabt, es in der Stadt verbieten lassen; habe mir nicht eingebildet, dass man es bei Hofe ertreten würde. Die ganze Predigt war nichts nutz, denn redete viel darüber, was es helfen würde, wenn Gott auch segnen und Frieden schicken wollte, wenn der terthan davon nichts empfindet und mit seinen Gaben wie hin unterliegen müsste. Er hat freilich meine Person genommen, das ist aber bei mir kein Verdienst.

---

10. August 1757.

(„Schon seit vierzehn Tagen sagt man, dass kein gutes Einvernehmen XIX.
ıchen dem Prinzen und dem Grafen Daun herrsche, jetzt aber glaubt dies ausser allen Zweifel gestellt zu haben.")

Dies ist völlig falsch und habe ich gestern Briefe von un, der mir das Widerspiel schreibt und sich des Prinzen r belobt. Was dieser thut, ist Alles nicht recht, ich bin r nicht capabel, eine Historie wie mit d'Estrées[2]) zu

---

[1]) Der k. k. Hofprediger Franz Tausch aus der Gesellschaft Jesu.

[2]) Der französische Obercommandant Marschall Graf d'Estrées hatte im vergangenen Winter zur Herbeiführung einer Vereinbarung über n gemeinschaftlichen Operationsplan lange Zeit hindurch in Wien ınden.

machen. Ich vergesse nicht, was Browne mir diesen Winter gesagt, dass die Operation in der Lausitz die schlechteste, härteste Expedition wäre, dass er sie niemals unternehmen würde, da wir die ganze Campagne dadurch verlören und Gefahr liefen, die Armee zu Grunde zu richten und zurückzugehen, ohne etwas zu thun. Man müsste nach Schlesien gehen, einen Platz wegnehmen und sich festsetzen; leider ist nichts geschehen.

Undatirt. (October 1757.)

XX. Je vous suis bien obligée de remédier toujours à plusieurs inconvénients. De Dietrichstein[1]) ni de Rosenberg[2]) ni de Khevenhüller[3]), hors les deux grandes, ni de Widmann[4]), Podstatzky[5]), Raab[6]), Ramschwag[7]), Pergen[8]), Seilern[9]) je n'ai pas vu une seule relation depuis deux ans. Celle de Firmian[10]), je ne l'ai pas vue non plus, mais il est vrai aussi

---

[1]) Johann Carl Graf Dietrichstein war damals Gesandter in Dänemark.

[2]) Entweder Philipp Graf Rosenberg, Botschafter in Venedig, oder Franz Graf Rosenberg, damals Gesandter in Spanien.

[3]) Sigismund Graf Khevenhüller war damals Gesandter in Portugal.

[4]) Johann Wenzel Freiherr von Widmann, Gesandter in Baiern.

[5]) Alois Graf Podstatzky, neben Widmann als Gesandter in München beglaubigt.

[6]) Carl Joseph Graf Raab, Gesandter beim niedersächsischen Kreise.

[7]) Franz Christoph Freiherr von Ramschwag, Gesandter beim schwäbischen Kreise und Landvogt der Markgrafschaft Burgau.

[8]) Johann Anton Graf Pergen, damals Gesandter bei den geistlichen Kurfürsten.

[9]) Christian August Graf Seilern, damals kurböhmischer Gesandter bei der Reichsversammlung zu Regensburg.

[10]) Carl Gotthard Graf Firmian war damals Gesandter in Neapel.

: je vois très-rarement Kaunitz, et qu'il écrit encore plus ement.

17. November 1757.

(Ulfeldt gibt der Kaiserin die Unruhe zu erkennen, in welche ihn Handschreiben vom 11. November an den Prinzen Carl versetzte[1]). scheint die Gefahr einer unvorsichtigen Unternehmung gegen Breslau ürchten.) XXI.

Der Courier ist erst heute Nacht weggegangen; es ist ht zu besorgen, dass er so geschwind gehen wird. Den wollte erst Nádasdy[2]) anfangen zu marschiren; wollte tt, er käme zu spät, da ich nicht für die Operation in der usitz bin, wo die Armee aus Hunger, Misère und Fatiguen gehen wird. Man hat noch einmal durch ein Postscript ı Generalen freigelassen, dass wenn sie die Operation nicht ıführbar finden oder es zu weit mit Breslau gekommen ist, in Gottes Namen diese oder die andere Operation vormen können. Diesmal bin ich Schuld daran, indem ich ısen Abreise nicht urgirte.

[1]) Durch dasselbe wurde der Prinz angewiesen, womöglich die ıdliche Armee von Breslau zu verdrängen und sich dieser Stadt zu neistern. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. V. 252, 253.

[2]) Der General der Cavallerie Graf Franz Nádasdy hatte soeben ıweidnitz erobert.

Undatirt. (December 1757.)

XXII. (Ulfeldt klagt dass „wenn man auch Euer Majestät einen guten Gedanken an die Hand gibt, solcher bei Euer Majestät allein bleibt, ohne den Grafen Kaunitz darauf zu leiten, und dass andererseits Eure Majestät sich dergestalt haben die Hand abgewinnen lassen, dass Vieles geschieht und verordnet wird, ohne dass Eure Majestät es wissen, viel weniger genehmigen. Solches rührt von den ersten zwei Jahren her, während deren mir würde übelgenommen worden sein, wenn ich frei meine Gedanken hätte sagen wollen. So ist nach und nach Alles von der Conferenz weggekommen, so dass, wenn man auch etwas sagen wollte, man es nicht sagen kann, weil man von dem Zusammenhang der Dinge ausgeschlossen ist.")

Es ist dies nur gar zu wahr und ich kann mir nicht mehr heraushelfen. Dies ist es, was mich so retirirt und kleinlaut macht und alle Leute evitiren macht.

---

14. December 1757.

XXIII. (Ulfeldt theilt mit, dass er die Berichte aus Paris nicht regelmässig zur Durchsicht erhält, worauf ihn die Kaiserin von dem Gespräche unterrichtet, das sie hierüber mit Kaunitz gehabt.)

Ich habe gemeldet, ihm [1]) von ein oder anderem gesprochen und gefunden zu haben, dass er von nichts informirt war, weshalb ich ihn befragte und vernahm, dass er seit dem 23. October keine Berichte aus Paris gesehen. Ich habe beigesetzt: er kennt den ehrlichen, gutdenkenden Ulfeldt, er hat es mir nicht klagweise gestanden, aber ich fürchte, die anderen Conferenzminister möchten nicht Alle so gedenken. Keine Antwort, weder mündlich noch schrift-

[1]) Ulfeldt.

ı; pure Vergessenheit im Bureau und Unordnung. Bin ı obligirt, dass er ihm dies zurückgeschickt. Er hat sich ȝen Dänemark also gegen mich erklärt, dass um selbes 'beizubringen, gern Ostfriesland gegen eine Indemnisation ıren zu lassen wäre.

---

26. December 1757.

(Ulfeldt meint, dass es ihm niemals gelinge, den Grafen Kaunitz in zu bringen, dass er sich aus eigenem Antriebe mit ihm über Staatschäfte unterrede.) XXIV.

Wenn er etwas erinnert, macht es doch grossen Effect. hat wegen Ostfriesland sich näher herbeigelassen und zthin wegen Kurland mit mir geredet. Ich habe mich rüber gefreut, aber nichts merken lassen. Wenn man nur Sachen etwas geschwinder vorwärts bringen könnte!

---

27. December 1757.

(Ulfeldt schreibt der Kaiserin, man sage, der Herzog von Zweicken habe sich verlauten lassen, dass wenn man ihn damit betraue, es auf sich nehme, zwanzigtausend Recruten zu verschaffen.) XXV.

Mir hat er nie also geredet. Es ist wahr, ich mag ı nicht mehr in die Affairen mischen, als er dazu gehört. ch dem unglücklichen Verlust von Breslau glaube ich ht, dass wir den ganzen Winter hindurch Ruhe haben, lleicht auch hier nicht.

Undatirt. (December 1757.)

XXVI. („Der wegen des Prinzen gefasste Entschluss[1]) fängt an kund zu werden. Das Publicum weiss aber noch nicht, welche Modalität gebraucht wurde, während das Schreiben des Grafen Daun, in welchem er mit ihm die Schuld des Vergangenen theilen will, in der Stadt herumgeht. Da man weiss, durch welchen Weg solches kund geworden, lässt sich das Uebrige leicht errathen.“)

Vous me renverrez la lettre ci-jointe, qui m'a coûté bien des larmes. Ce pauvre prince sacrifié à un bruit public, sans demander sa justification, est une action de faiblesse, qui flétrit ma façon de penser, et qui dans d'autres temps ne serait sûrement pas arrivée. Je vous prie de me dire, en me renvoyant celle-ci, par qui on a su la particularité de la lettre de Daun. Je vous donne part, que hier au soir est arrivé un courrier de Paris, qui porte tout ce qu'on peut souhaiter. Ils veulent sacrifier leurs propres intérêts à Hanovre et en Angleterre même, et pousser à écraser le roi de Prusse. Tout cela est consolant, mais tout trop tard et ne nous aidera pas à temps. Je regarde les affaires toujours comme perdues sans ressource.

---

31. März 1762.

XXVII. (Ulfeldt bespricht die Anfrage des französischen Botschafters, Marquis du Chatelet, wann er als Familienbotschafter die vor Kurzem niedergekommene Erzherzogin Isabella werde sehen können, und frägt sich gleichzeitig an, welcher Rang der neugebornen Erzherzogin Therese zuzuerkennen sei.)

Wegen des Ranges meiner Kleinen wäre die Sache, wenn es sein könnte, vor Ostern in einer Conferenz bei ihm auszumachen, car il s'agit de la succession.

[1]) Wegen Enthebung Carls von Lothringen vom Obercommando.

Eben wegen dieses[1]) Punktes habe ich schon öfters :fohlen etwas auszumachen, etwas Standhaftes für künftige :iten. So lang der Kaiser[2]) gelebt, hat mich Niemand ıgesehen, noch ist wer zu mir gekommen. Nachher bin h nur drei Mal en parade gelegen; zu selbiger Zeit war rieg, war kein Botschafter noch Minister hier als Robinson; ıchher habe ich mich nicht mehr sehen lassen als auf .einen Füssen.

---

6. April 1762.

(Ulfeldt bespricht die Art und Weise, in der sich der Kaiser am 'ergangenen Abende mit den Botschaftern von Spanien und Neapel, dem Grafen Mahoni und dem Duca di Santa Elisabetta unterredete. Er kommt ıach auf die Etikette zurück, die aus Anlass des Besuches der Repräsenanten der fremden Mächte bei der Erzherzogin Isabella zu beobachten wäre. XXVIII.

Es geht öfter so, dass der Kaiser einen Unterbruch in lie Etiquette macht; man wird es also heute auch halten, wie er es vorschlägt. Ich bin einverstanden und könnte hnen niemals die Kammer passiren, das Cabinet allein und lass sie bei dem Spiel bleiben können. Die Botschafter werden am Ostertage kommen können, am 3. die anderen Minister. Im Bett wird sie nicht liegen, wohl aber dabei sitzen, wegen des schönen Bettes.

---

[1]) Der von du Chatelet zuerst vorgebrachten Anfrage.

[2]) Karl VI.

18. Mai 1762.

XXIX. (Ulfeldt klagt, dass die Circulation der Acten wieder plötzlich in's Stocken gerathen sei. „Ich habe kein Wort dazu gesagt, weil mir vorgekommen, dass Eure Majestät lieber sehen, wenn ich zu Allem stillschweige. Graf Colloredo aber hat gestern dem Binder die nackte Wahrheit gesagt. Solches hat wenigstens so viel gewirkt, dass nach der gestrigen Function[1], als Binder nach Hause gekommen, mir gleich die Relation des Mercy[2]) zugeschickt worden, welche durch den vorletzten Courier angekommen ist."

„Obwohl mir ganz leicht fällt, zu Allem stillzuschweigen, so finde ich doch nöthig, dass Eure Majestät von den Vorfällen unterrichtet werden. Gegen den Grafen Colloredo bitte ich aber nichts darüber verlauten zu lassen, dass er Binder so heftig angegangen, denn sonst wird mir der Weg versperrt, künftig etwas mehr zu erfahren.")

Ich bin allzeit dafür, dass die Circulation solle Platz haben, so lang man nicht einen Tag der Woche bestimmt, Conferenz zu halten und selbe[3]) allda verlesen zu lassen. Bisweilen sind solche Ausfälle nöthig und nützlich, um aus der Lethargie zu heben, denn kein übler Wille, blos Vergessenheit. Ich muss mich des nämlichen Mittels im Staatsrathe bedienen; wenn ich wieder einmal greine[4]), so kommen hundert und mehr Expeditionen auf einmal. Das Uebel ist, dass Binder langsam wie sein Herr ist.

Ich thue gewiss nichts dergleichen; er wird mir aber den Gefallen thun, mich bisweilen zu avertiren, wenn er etwas mir zum Nutzen fände.

Die unglücklichen Nachrichten aus Sachsen machen unsere Situation recht kritisch[5]).

---

[1]) Am 17. Mai 1762 erhielt der Bischof von Olmütz, Graf Maximilian Hamilton, über die diesem Bisthume anklebenden weltlichen Regalien die feierliche Belehnung.

[2]) Graf Mercy war damals Botschafter in Russland.

[3]) Die Berichte.

[4]) Austriacismus für „zanke".

[5]) Vergl. Geschichte Maria Theresia's. VI. S. 310. 311.

20. Mai 1762.

Ich hätte gern heute mit ihm geredet, habe aber keinen XXX.
ugenblick gefunden in unserer unglücklichen Situation, die m so viel mehr demüthigend ist, als ich noch nicht sehe, ie zu helfen, indem, wenn Serbelloni Dresden mit zwölf-ausend Mann besetzt und rechts die Elbe passirt hat, um uccurs zu erwarten, nicht weniger als fünfundzwanzig- bis dreissigtausend Mann hineinmüssten, die wir nicht entbehren können, weil der König mit seiner ganzen Force uns gegenüber ist und das ganze württembergische Corps[1]) auch nach Schlesien marschirt, ausser sechs Bataillonen. So ist Dresden und Böhmen abandonnirt, all' unsere Magazine zu Saaz und Lobositz und Tschopa[2]) aber sind verloren[3]). Ich sehe nichts Anderes, als Dresden capituliren zu lassen, um die Truppen zu salviren, unter dem Prätext, die Residenz zu verschonen und die Familie, wenn sie noch darin ist, die zerstreuten Truppen in Böhmen à la défensive zusammenzuziehen, das Commando Laudon oder Lacy zu geben. Zu meinem einzigen Troste hat du Chatelet einen Courier empfangen, dass England dem Duc de Choiseul auf dessen Schreiben und Patelinage antwortet, dass es gleich wieder die Negotiation sowohl mit Frankreich als Spanien und wegen Deutschland vornehmen wolle zum Frieden. Zu meinem grössten Vergnügen hat Spanien sich hierüber günstig erklärt, wie auch Frankreich.

---

1) Maria Theresia meint hier nicht württembergische, sondern preussische Truppen unter dem Commando des in König Friedrichs Diensten stehenden Prinzen Friedrich Eugen von Württemberg.

2) Zschopau in Sachsen.

3) In Folge des Gefechtes vom 12. Mai 1762, in welchem der österreichische Generalmajor von Zedtwitz bei Döbeln gefangen und seine Abtheilung sehr hart mitgenommen wurde.

Il y a quelques irrégularités là-dedans, mais dans les circonstances présentes c'est une consolation; il faut pousser cela avec vivacité. Je ne crains que notre indolence, et qu'on se flatte encore, quoiqu'on devrait être depuis longtemps revenu des illusions.

---

21. Mai 1762.

XXXI. (Um Serbelloni zu verurtheilen oder zu vertheidigen, muss man wissen, wie seine Instructionen gelautet haben. Hat man ihm freie Hand gelassen, so ist der Fehler an ihm.)

Serbelloni hat carta bianca gehabt, wie all' unsere Generale. Er hat vom 8. Mai eingeschickt die Tabelle: Dreiundsechzigtausend (?) Mann in loco ohne Garnison in Dresden. Daun hat ihn erinnert, er glaube, er solle sich Anfangs bei Freiberg und Plauen in zwei Lagern setzen, so lang er ersteres halten kann, dann Dippoldiswalde nehmen. All' dies ist nicht geschehen; jemand Anderer hat ihm nichts verordnet; er nimmt auch nicht leicht einen Rath an, doch wird er vertheidigt werden. Jetzt wird wohl nichts mehr zu besorgen sein, indem die erste Furcht und Confusion vorbei ist und Daun das Corps von neuntausend Mann, welches schon zu Hirschberg war, ihm wieder geschickt, was ich nicht gern gesehen, indem es ihm abgehen kann, er die Macht des Königs und das württembergische Corps (vor sich), der Andere aber in den Positionen genug Truppen hat. Zerstreut ist Alles, mithin nichts recht beisammen. Stolberg[1]) hat ein Corps, Luschinsky[2]) ein anderes, Kleefeld[3]) wieder eines,

[1]) Der Reichs-Feldzeugmeister Prinz Carl zu Stolberg commandirte unter Serbelloni die Reichstruppen.

[2]) Gabriel Georg Freiherr von Luzeńsky, seit 1759 Feldmarschall-Lieutenant. Er starb 1773.

[3]) Der Feldmarschall-Lieutenant Wenzel von Kleefeld.

) auch, Brunyan [2]) auch, Maquire [3]) endlich zu Dippoldis-
. Wenn er nur diesen genug verstärkt, denn an diesem
die Erhaltung der Position. Wir wissen bis auf diese
e kein Wort noch Detail von unserem Verlust, weder
nnschaft noch an Pferden, Bagage und Magazinen; so
die Sachen. Er wird doch genug fautores finden.
lemming [4]) hat in diesen Tagen von Kaunitz begehrt, dass
bsolut Dresden verlassen solle, im Falle die jetzige Position
zu halten wäre. Ich bin sehr damit einverstanden, indem ich
die Ordre also expediren lasse, coûte que coûte die jetzige
on zu halten, wo nicht, Dresden zu abandonniren und nur
hen, für selbes eine honorable Capitulation zu erhalten.

---

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Joseph Heinrich Freiherr von Ried, I. 87 erwähnt.

[2]) Der Generalmajor Graf Conrad Emanuel Brunyan. Gleich Kleefeld ied war er Ritter des Theresienordens, doch wurde er desselben durch kriegsrechtliches Urtheil wieder verlustig. Aus Pommern end, hatte er sich als Commandant der kaiserlichen Vorposten ins- in verrätherische Correspondenz mit dem Feinde eingelassen. Drei Officiere, der Franzose du Quesnois und die Italiener Guadagni ognazzo waren in diese Sache verwickelt. Am 22. März 1763 wurde runyan die Strafe der Cassation, lebenslänglichen Arrestes und Ver- des Theresienordens verhängt. Du Quesnois wurde zu dreimonat-, Cognazzo zu vier- und Guadagni zu zweiwochentlichem Arreste eilt. Cognazzo schied im Juli 1763 aus dem österreichischen Kriegs- und siedelte, sich für einen Ungar ausgebend, sich in Preussisch- ien an. Er wurde der Autor jenes ganz im Geiste seiner damaligen ungsweise gehaltenen Buches: „Geständnisse eines österreichischen ns", welches noch heutzutage preussischen Schriftstellern als Haupt- zur Beurtheilung österreichischer Verhältnisse und Persönlichkeiten Zeit gilt. Vergl. hierüber den Aufsatz: „Eine Erwiderung" u. s. w. Mittheilungen des k. k. Kriegsarchivs. Heft V. Mai 1879.

[3]) Der Vertheidiger Dresdens gegen den König von Preussen, Feld- eister Johann Sigismund Graf Macquire, Grosskreuz des Theresienordens.

[4]) Der polnisch-sächsische Gesandte in Wien, General-Lieutenant Carl Georg Friedrich von Flemming.

Undatirt. (Ende Mai 1762.)

XXXII. („Se. Majestät der Kaiser sollte mich statt Pfütschner[1]) zu seinem Vorleser machen. Dazu gehört nichts, als schweigen zu können; dies habe ich endlich gelernt. Allein der Vorschlag muss nicht von Euer Majestät kommen.")

Ich wünschte es vom Herzen und er brauchte nichts Anderes als täglich von halb neun Uhr früh bis elf Uhr bei Hofe zu sein, wo ihm schon ein Zimmer geben liesse, um abzuwarten. Er hat mich mit dem Ende lachen gemacht und ist es nur gar zu wahr; ich erlaube ihm, sich besserer Canäle zu bedienen, um zu reussiren. Jetzt hier liest er leider nichts oder nur das Ende oder selten; ich etwas: à la longue kann es unmöglich also gehen.

Undatirt. (Juni 1762.)

XXXIII. (Betrübende Nachrichten aus Russland über Peters III. feindselige Schritte gegen Oesterreich.)

Sobald das Corps in der Nähe sein wird, so wird man sie als Feinde tractiren. Die Briefe von Mercy vom 28. sind noch ärger als alles Uebrige, so zwar, dass er[2]) im halben Mai an die Pforte schreiben liess, sie möchte nur in Ungarn einfallen, Russland würde nichts dagegen zu sagen haben.

[1]) Der ehemalige Erzieher des Kaisers, Freiherr von Pfütschner, der mit dem Range eines geheimen Rathes gewissermassen die Stelle eines Hausministers bei ihm bekleidete.

[2]) Czar Peter.

(30. Juni 1762.)

Wall[1]) schreibt in allen Briefen, dass er sich retiriren XXXIV.
l, weil er sieht, dass alle seine guten Intentionen so schlechten ect haben. Er war allzeit dem Kriege in Portugal ent-;en; d'Ossun[2]) und Grimaldi[3]) haben Alles durchgesetzt.

Zu Laxenburg werde ich sein Haus niederreissen, mithin te er die Ordre zu geben, seine Mobilien in das Schloss übersetzen, indem ich ihn als den Stifter dieses Aufent-tes allzeit will dabei haben, und ein anderes, besseres weisen werde.

Undatirt. (Etwa August 1762.)

(„Wofern ich Binder etwas ausstellen sollte, so wäre es, dass er oft ier Einbildungskraft so freien Lauf lässt, dass er sich so vertieft, dass zuletzt irre geht, auch sich dann und wann widerspricht“ . . . .) XXXV.

Dies ist wahr, aber noch besser als eine falsche Mass-;el souteniren.

(„Aus des Grafen Mercy Bericht vom 11. ist zu ersehen, dass in ı vorigen ein P. S. müsse supprimirt worden sein, indem er berichtet, rmals die Correspondenz der russischen Kaiserin nach Polen befördert haben, wovon in den Berichten, welche circulirten, nie Erwähnung :hah.“)

Dies zeigt, wie Binder nicht genug Acht hat. Ich habe separirt mit meiner Hand, weil das Vorige supprimirt

---

[1]) Der spanische Minister der auswärtigen Angelegenheiten, Don :ardo Wall.

[2]) Der französische Botschafter in Madrid, Marquis d'Ossun.

[3]) Der schon Bd. I. S. 26 zuerst erwähnte Marquis Grimaldi war lls Nachfolger als spanischer Minister des Aeussern. Er stand später Botschafter Spaniens in Rom, und auch in dieser Eigenschaft ist seiner der Kaiserin schon gedacht worden.

worden. Joseph hat es nicht gesehen. Niemand Anderer hätte es auch nicht sehen sollen. Obwohl für ihn nichts verborgen hätte als meinem bekannten, alten, verschwiegenen Hofkanzler, so ist doch nicht das Nämliche mit allen Anderen.

---

13. November 1762.

XXXVI. Der Zettel ist an ihn, weil ich noch Clary[1]) menagiren wollen, diese Ahndung nicht durch den Breuner[2]) zu bekommen, indem ich zweifle, dass er die modernen Verleumdungen, die Niemand mehr für Laster, sondern die man sogar für Tugenden nimmt, wird erproben können. Ich aber kann solche nicht dulden, sondern muss sie erläutern oder confundiren.

Ich habe das Nämliche, was wegen des Friedens abgegangen, zu Holitsch proponirt. Zu jener Zeit hätten wir gewiss Glatz behalten; Gott gebe, dass wir jetzt ohne Verlust herauskommen. Daun hat sich vor vierzehn Tagen angefragt, wie er nur gezweifelt hat, dass der König nach Sachsen geht, was man mit seiner Person befiehlt. Weil er denn gar keinen Credit hier hat und ich ihn hier nöthig habe, so habe angedrungen, ihn hieher kommen zu lassen, obwohl mit schwerem Herzen. Damit er aber ersehe, wie die Armeen stehen und wie die Generale eingetheilt sind und ihre Stärke, so schicke ich ihm diese Tabelle, und wird er

---

[1]) Es lässt sich nicht mit voller Bestimmtheit sagen, welchen Clary hier die Kaiserin meint. Ich vermuthe den Grafen Carl Ignaz Clary, kön. böhmischen Appellationsrath und Kreishauptmann des Rakonitzer Kreises.

[2]) Der schon I. 14 erwähnte Graf Carl Adam Breuner, Präsident der Obersten Justizstelle.

n, dass Daun für sich nicht gedacht hat. Mithin wird e vor einem Jahre bei der kleinen Armee bleiben, bis achen ruhiger werden.

Undatirt. (Etwa Anfangs December 1762.)

Das Corps, das draussen war bis zum 30. dieses[1]), war XXXVII.
hen fünf- und sechstausend Mann zu Plauen, nicht mehr. n der Kleist[2]) und Belling[3]), zu hundert und dreissig ı haben sie ihre Expeditionen gemacht. Seydlitz[4]) war dem 2. zu Chemnitz, ob aber seitdem über Thüringen ein anderes Corps marschirt, weiss ich nicht, wohl eine Schande, dass diese Leute so viel Alarm im Reich bei Stolberg gemacht, dass er mit der ganzen Reichs-e und siebentausend Unsrigen sich nicht getraut, über nach Franken zu marschiren.

Man trägt darauf an, die westphälischen Lande Preussen ckzugeben, wenn Frankreich eine Neutralität für die erlande und das Reich bei Preussen bekommen kann. hat man auch Mainz geschrieben, dass der Kaiser an Neutralität arbeitet. Nichts von Sachsen auf unseren ag. Frankreich führt sich wohl überall schlecht auf.

---

1) Soll wohl heissen: des vorigen Monats.

2) Der preussische Generalmajor Fr. Wilhelm Gottfried Arnd von :. Da er als Oberst die grünen Husaren geführt, hiess er gewöhnlich rüne Kleist.

3) Wilhelm Sebastian von Belling, gleichfalls ein tüchtiger preussi- Husarengeneral.

4) Der General-Lieutenant Friedrich Wilhelm von Seydlitz, nach ı wohl die hervorragendste Persönlichkeit der damaligen preussi- Armee.

26. December 1762.

XXXVIII. (Ulfeldt drückt der Kaiserin sein Bedauern aus, dass er auf einem amtlichen Schriftstücke ihre Worte gesehen: „approbire Alles". „Denn in meinem Sinne ziehe ich die betrübtesten Folgen daraus, wenn Eure Majestät blos solche Leute befragen, welche wissen, nach Euer Majestät Geschmack eine Sache auszuarbeiten, und die dann allsogleich Dero Approbation erhalten. Denn nicht in jeder Sache fragen Eure Majestät Dero Staatsräthe um ihre Meinung, obschon sie dazu bestimmt sind. Schliesslich wünschte ich, dass Eure Majestät mir einmal eine Arbeit des König[1]) zuschickten, der nichts auszustellen wäre; dann würde ich der Erste sein, ihr Beifall zu geben. Denn ich kenne den Menschen nicht einmal von Angesicht, habe aber in verflossenen Jahren so viel von ihm gehört, dass ich für ihn wünsche, dass die Hälfte davon der Wahrheit nicht gemäss sei.")

Er hat mir wohl Unrecht gethan, dass ich allein den König frage. Dies approbire Alles war allein, dass es circuliren könne, nicht dass ich die Sache approbire, die ich auch noch nicht habe. Nachdem ich den Staatsrath genommen, um mein Gewissen zu tranquillisiren und nichts vor Euch[2]) zu thun, so müsste ich wohl toll sein, davon abzugehen.

Undatirt. (Etwa Jänner 1763.)

XXXIX. („Graf Kaunitz mag dem französischen Botschafter über alle dermaligen Umstände ernsthaft zugesprochen haben. Denn dieser hat sich gegen die Weiber in der Stadt über des Grafen Kaunitz üblen Humor ohne Scheu beschwert. Ich finde meines Ortes aus Allem, was ich dieser Tage gelesen habe, dass in der That dem Betragen von Frankreich dermalen viel auszustellen wäre.")

Der Botschafter redet frei, und Frankreich hat nicht am delicatesten gehandelt.

---

[1]) Anton König von Kronburg, Staatsrath und Referendarius in deutsch-inländischen Geschäften.

[2]) Das heisst wohl: vor Einholung Eures Gutachtens.

Undatirt. (Etwa Ende Februar 1763.)

(Ulfeldt theilt der Kaiserin das Gerücht mit, der König von Preussen ihr gleich nach Abschluss des Friedens in den schmeichelhaftesten ücken geschrieben und von ihr auf der Stelle eine analoge Antwort ngen.) XL.

Zu meiner grossen Verwunderung habe ich die näm- Antwort von zwei Personen gehört. Kein Wort ist . Ich bin dem Könige wohl obligirt, dass er mir nicht hrieben; meine Feder hätte ihm niemals geantwortet. Herz sagt nichts dahin.

Undatirt. (Etwa Ende Februar 1763.)

(Meldung des Grafen Podstatzky aus München, derzufolge ihn der rst von Baiern aus eigenem Antriebe gefragt habe, wie es denn um mische Königswahl stehe. Er hoffe diese und jede andere Gelegenheit greifen, um zu beweisen, dass ihm in Allem, was man ihm zur Last t habe, Unrecht geschehen sei.) XLI.

Mündlich bei dem Spiel hat mir das Colloredo gemeldet. ler nämlichen Zeit sucht der Kurfürst mit Cressner[1]) Ligue zu Regensburg zu machen mit Hannover, Preussen, unschweig, Hessen, Pfalz und Baiern, um der Tyrannei Hauses Oesterreich im Reiche in Allem das Gegengewicht alten. Der Charakter des Kurfürsten ist mehr als schwach gut, vielmehr falsch.

[1]) Der königlich grossbritannische Minister in Regensburg, von ener. Im Juni 1763 ging er in gleicher Eigenschaft an den kur- schen Hof und wurde in Regensburg durch den Grafen Stanhope ersetzt.

Undatirt. (Etwa März 1763.)

XLII. (Anzeige des Grafen Seydwitz[1]) zu Regensburg, dass nachdem ihm Cressener die schönsten Versicherungen gegeben und ihn glauben machen wollte, dass sein Hof gesinnt sei, sich mit dem von Wien einzuverstehen, um sich gemeinsam gegen Preussens Uebermacht zu schützen, derselbe doch gegen Andere die entgegengesetzte Sprache führe. Er belobe sich der Haltung des Königs von Preussen und hebe hervor, der Wiener Hof sei allein am Friedensbruche Schuld. Ihm danke man alles Unheil, welches über das Reich gekommen, das wahre Mittel aber, solches für die Zukunft zu verhüten, bestehe in einer engen Verbindung zwischen England, Russland und Preussen.)

Nicht allein diese falsche Sprache führt er in seinem Schreiben, sondern er räth, dass man von englischer Seite uns allzeit die besten Worte geben solle, äusserlich, um uns einzuschläfern, dagegen mit Pfalz, Baiern und anderen Ständen eine Ligue zu machen, um uns und dem Kaiser in Allem tête zu halten. Den nämlichen Tag, dass Baiern in all' diese Principien in Regensburg eingegangen, hat er[2]) Podstatzky seine Declaration wegen der römischen Königswahl mit der heimlichen Reservation gegeben, dass es die Unanimität brauche, mithin allzeit Pfalz entstehen kann, wenn man sie nicht recht erkauft und Beide es ihre Convenienz finden.

[1]) August Friedrich Graf Seydwitz war 1763 kaiserlicher Concommissarius am Regensburger Reichstage.

[2]) Der Kurfürst.

AN DEN

HOFRATH VON DOBLHOFF.

Undatirt. (29. October 1741.)

Ich fürchte mich, weil diese Sache mich selber angeht, I.
ss man vielleicht zu scharf und zu eilfertig vorgegangen, m (er[1]) ist auf zehn Jahre nach Temeswar condemnirt rden. Also untersucht diese Sache recht.

Maria Theresia.

Undatirt. (1. December 1741.)

Ich schicke Euch diese Relation, welche bald remittirt II.
r Khevenhüller[2]) allzeit die Operationen unter diesem text aufschieben müssen wird, an deren Geschwindigkeit

---

[1]) Es scheint, dass Maria Theresia hier von dem Grafen Anton u, Herrn auf Puchberg und Ebenzweyer spricht, der sich bekanntlich dem Einbruche des Kurfürsten Carl Albrecht von Baiern in Oberreich und bei der Huldigung der dortigen Stände am ärgsten comnittirt hatte. Er wurde später sogar zu lebenslänglichem Gefängnisse Temeswar und zum Verluste all seiner Güter verurtheilt. Der im re 1745 zu Füssen abgeschlossene Friede mit Baiern gab ihm jedoch e Freiheit und seine Besitzungen zurück. Vergl. Geschichte Maria resia's. II. 7, 14.

[2]) Der Feldmarschall Graf Ludwig Andreas Khevenhüller stand en auf dem Punkte, die Operationen gegen das von den Baiern und Franzosen besetzte Land Oesterreich ob der Enns zu beginnen.

doch Alles gelegen ist. Alles schläft, und wenn ich nicht triebe, so würde gar nichts gethan. Meine traurige Situation ist doch capabel, mich zu unterdrücken, denn wirklich drei Tage schon nicht wohl bin aus Aengsten und Sorgen wegen Böhmen. Ich will gleichwohl Alles anwenden, Mühe und Kräfte, wenn mir geholfen wird und ich secundirt werde. Erstlich sind Fundi auszumachen, wovon das Khevenhüllerische Corps unterhalten wird, wenn auch nicht Alles, doch etwas und dieses sicher, ohne die englischen Subsidien. Die Insurrection ist zu beschleunigen, welche alle Minister allzeit hintertrieben, was im Lande grosses Aufsehen verursacht. Der Personal[1]) ist hier und bin sehr froh; Bartenstein soll Alles mit ihm ausmachen, und zwar die drei Hauptpunkte wegen Belesznay's[2]) Regiment, wegen Zuführung allen Vorraths, der im ganzen Königreiche sich befindet, an die Gränze oder auf der Donau, wo man auch auf zwanzig Jahre das Contributionale verschreiben könnte, und wegen Beschleunigung der Cavallerie und Infanterie, an dem Alles gelegen; er kann ihm Alles dafür versprechen, was er will. Kein Mensch denkt, dass es sogar an Pulver für künftiges Jahr fehlen wird. Für Alles ist bei Zeiten die Vorsehung zu machen, selbes aus Holland zu bringen.

Da ist auch ein Kriegsrathsreferat, welches auf meinen Befehl ist gemacht worden, wie man ein Infanterie- und ein Cavallerie-Regiment aus Ungarn und vielleicht eines noch aus Freiburg zöge, wofür Carlstädter hineinkommen könnten. Die übrigen deutschen Regimenter werden vor Hunger in Ungarn vergehen und keinem Feinde das mindeste Aufsehen

---

[1]) Grassalkovics.

[2]) Das erst 1741 von dem Obersten Johann Freiherrn von Belesznay errichtete Husaren-Regiment Nr. 10.

nachen, also lieber, so viel es sein kann, Alles zusammen-zuziehen. Ich habe versprochen, dass ich nicht eher nach Wien gehen werde[1]), ehe Alles mit der Insurrection adjustirt ist, also seht es zu beschleunigen. Mit dem Personal, mit Nesselrode[2]), Euch und Bartenstein hoffe ein baldiges Ende. Maria Theresia.

Undatirt. (12. Jänner 1742.)

Diesen Plan von den ungarischen Kammergefällen schicke Euch, wie auch den Zettel vom Kinsky[3]). Ueberlegt Alles mit ihm, absonderlich wegen der steierischen, denn jetzt absolut ein Mittel sein muss. Remontiren, recrutiren, kein Augenblick zu versäumen; es muss etwas ausfindig gemacht werden, Kopfsteuer oder Subsidien oder etwas Anderes, eine Beschreibung von allen Pferden in allen Ländern, und selbe anstatt Geld als ein don gratuit anzunehmen oder auf die künftige Contribution. Wegen der Recrutirung hat man mir ein Project gegeben, welches abschreiben lasse, welches auf die niederländische Art par clocher schier gerichtet ist; jetzt muss Alles geschehen. III.

Weil die oberösterreichischen Stände sich so vergangen, auch alle suspendirt sind bis auf weitere Untersuchung, auch alle obrigen Beamten, also gedenkt, wie man gleich davon profitiren, sowohl die Cameralfundi als die des Landes mit besserer Wirthschaft davon Vortheil ziehen lassen, und wen

---

[1]) Maria Theresia befand sich damals noch zu Pressburg, wo ihre Krönung vollzogen worden war.

[2]) Hermann Franz Graf Nesselrode, Feldzeugmeister und General-Kriegscommissär.

[3]) Graf Philipp Kinsky.

man à la tête setzen könnte pro interim, denn Alle cassirt haben will bis auf weitere Untersuchung. Obwohl das Land ruinirt ist, wird sich doch was Weiteres finden lassen. Macht das Alles aus, oder Ihr allein oder Kinsky mit, denn keinen Menschen habe, der mir arbeitet, oder auf den ich mich verlasse, als auf Euch; der Kinsky ist auch ehrlich und eifrig. Informirt Euch wegen des niederländischen Referates, denn ich traue nicht recht wegen der Feindschaft des Harrach [1]) und der Religion (Jansenismus), die darin nicht recht wohl ist, und die Jesuiten allein tête halten.

Undatirt. (12. Jänner 1742.)

IV. Dies sind die Ideen von der Recrutirung. Wie important selbe ist, ist Euch selbst genug bekannt. Das kleine Project gefällt mir am besten, während die Anmerkungen, die Nesselrode darüber gemacht, nicht viel heissen. Das vom Hofkriegsrath ist nicht viel besser und das grosse nicht übel, aber weitschichtig und wird wohl zu keinem Effect kommen können. Wenn man nur weiss, wie man die Sache am geschwindesten und leichtesten befördern kann, so kann es bei Starhemberg [2]) vorkommen; Ihr könnt dies mit Eurem Schwager [3]) überlegen. Mit der Reducirung der Stadtguardia wird es seine grossen Schwierigkeiten haben. Ich werde ganz müde und verdrossen, lauter Difficultäten zu finden, lauter Corruption.

---

[1]) Maria Theresia meint hier wohl den damaligen bevollmächtigten Minister in den Niederlanden, Grafen Friedrich Harrach.

[2]) Graf Gundaker Starhemberg.

[3]) Bartenstein, dessen Gemalin Cordula die Schwester Doblhoffs war.

Undatirt. (21. September 1743.)

Wöber[1]) hat in seinem Verhör ausgesagt, dass Ihr und Unterlandmarschall[2]) ihm gerathen, sich in die Possession setzen von der Mühle. Bei mir macht Euch dies nicht mindesten tort, denn ganz unschuldig Ihr ihm habt ıen können, dass eine verschlafene Sache keinen tort ıgen kann, nie aber darum das Factum zu entschuldigen Ich thue es nur, um Euch zu avertiren und zu verıern, dass es bei mir keinen Effect macht, aber daraus Menschen Denkungsart zu erkennen ist. V.

Undatirt. (22. October 1743.)

Die Kammerreferate möchte ich gern bald haben. VI. tthyány[3]) hat wohl nicht so viel merita um mich und ist r mit seinem Reichthum noch wenig an die Hand gegangen. ›gen der Collettischen Stiftung habt Ihr mir nicht gerathen hin? Ich will aber absolute nicht, dass Ihr die Spitäler, Ihr allein und so gut in Stand gebracht, negligiren wollt, nicht weniger die Fabriken. Ich werde auch dem Statter[4]) positiv befehlen, das Bürgerspital Euch wieder zu

---

[1]) Vielleicht der schon erwähnte Hofkriegsrath Augustin Thomas Wöber. Vergl. I. 89, 90. IV. 88—91. VII. 27.

[2]) Carl Leopold Edler von Moser.

[3]) Maria Theresia meint hier wohl den damaligen ungarischen Hofder Grafen Ludwig Batthyány.

[4]) Leopold Victorin Graf Windischgrätz, Statthalter von Niederreich.

übertragen. Wäre nicht Khevenhüller[1]) der Mann, über die Fabriken und Spitäler eine besondere Aufsicht zu haben, ohne dass wer Anderer sich darein zu mischen hätte als Ihr und wen Ihr noch finden thätet für nöthig? Ich wollte Khevenhüller nur ein wenig mehr Activität wünschen, denn sehr indolent und schier negligent zu nennen ist. Wenn Ihr also glaubt, dass es also gehen thäte, so gebt mir die Idee, wie es zu machen? Ihr habt mir nicht gemeldet, wie ich den Eingriff des Statthalters in die Casse abändern könnte; die Sache ist nicht zu negligiren.

Undatirt. (5. April 1745.)

VII. Ihr sehet mein embarras; die Conferenz hat auf noch mehr eingerathen und wegen des Juramentes die Sache völlig zu endigen. Seht also, was Ihr vermeint, denn mich auch auf Euer delicates Gewissen verlasse.

Undatirt. (5. November 1746.)

VIII. Die Sache ist sehr embrouillirt; rathet mir, was zu thun? Erlaube Euch auch, mit Kinsky in meinem Namen

---

[1]) Der schon so oft erwähnte Graf Johann Joseph Khevenhüller war schon mit neunzehn Jahren niederösterreichischer Regimentsrath und wurde zwölf Jahre später seinem hochbetagten Vater, dem Statthalter Grafen Sigmund Friedrich Khevenhüller beigegeben, dann zum Gesandten in Dresden und 1742 zum Obersthofmarschall ernannt.

ι reden, da (ich) mir doch Scrupel mache. Wollt Ihr die omödie, wo meine Kinder tanzen, sehen, so kommt Dienstag m fünf Uhr in meine Anticamera in der Burg.

Undatirt. (27. Februar 1748.)

Ich möchte, dass Ihr mir bis heute Abends, auch durch ine andere Hand erinnert, ob dieser Brief nichts ändert, ınd Seilern [1]) mir erinnert, dass Alles schon expedirt, auch ιn Albani [2]). Wenn Ihr meint, so will ich es bei dem Billet assen und souteniren. Menagirt Euch besser, mir ist recht Angst wegen Euch. IX.

Undatirt. (30. Juli 1748.)

Ich verlange von Euch nicht eine ausführliche (Erklärung); nur zu meiner weiteren Satisfaction, was Ihr von lieser Sache in Eurem Gewissen haltet, besonders wegen ler Geldauslagen, wo man ihn [3]) condemnirt, ob man ihm ıachgehends Papier und Tinte, einen Bedienten, der ausınd eingehen kann, was zu seinem Unterhalt auswerfen soll), da er jetzt doch en gros informirt wäre von seiner Wirthschaft. Wenn es möglich, möchte es wohl diese Woche X.

---

[1]) Johann Friedrich Graf Seilern, schon 73 Jahre alt, österreichischer Hofkanzler, binnen Kurzem zum Präsidenten der neu errichteten bersten Justizstelle ernannt.

[2]) Der schon II. 238 erwähnte Cardinal Alexander Albani.

[3]) Es handelt sich hier offenbar um den bekannten Pandurenführer ranz von der Trenck. Vgl. Geschichte Maria Theresia's IV. 105—108.

zurückhaben. Setzt aber blos auf die Seite, was wegen der Versicherung eines solchen gefährlichen Mannes könnte wegen des Publicums nöthig sein. Nur wegen seines Delictums hat Cetto [1]) gemeint, ihn noch auf vier Jahre eingesperrt zu halten. Wenn man ihn nach den puren Kriegsregeln, von denen ich aber dispensirt habe, judicirt, so ist sicher, dass er längst den Tod verdient hätte. Ich hoffe nicht, dass Ihr mit dem Publicum glauben werdet, dass ich für ihn bin, noch solche Recommandationen anhöre. Das ist grundfalsch; dass mich aber allzeit hart ankommt, wen zu strafen, der doch grosse Actionen für mich gethan, kann ich nicht leugnen.

Undatirt. (15. Jänner 1752.[2])

XI. Die Studien hier sind gewiss nicht viel nutz und voller Gebrechen. Der Pater de Biel [3]) ist jetzt der Vorgesetzte, der Nämliche, der mit Doblhoff und mir das Collegium Theresianum errichtet. Ich halte viel auf diesen Mann und das Werk ist von der grössten Wichtigkeit. Wäre also mit Doblhoff zu reden, er wolle in meinem Namen mit de Biel reden, und könnte eine Commission von ihm, Doblhoff, de Biel und dem Superintendenten der Universität [4]) nebst noch

---

[1]) Carl Joseph Cetto von Kronstorf, Hofrath bei der Hofkanzlei.

[2]) Dieses Schreiben der Kaiserin ist nicht an Doblhoff gerichtet, befindet sich aber im Besitze seiner Nachkommen und wurde ihm wahrscheinlich seinerzeit von dem Empfänger übergeben.

[3]) Der Jesuit P. Ludwig de Biel.

[4]) Schon seit 1736 war der Doctor der Rechte Wasgottwill Hüttner, dann gleichzeitig Hofrath bei der Obersten Justizstelle, kaiserlicher Superintendent der Wiener Universität. Mit Decret der niederösterreichischen

nigen Anderen, die nöthig oder nützlich wären, bei ihm
halten werden, um der Sache abzuhelfen, die Sache aber
ier recht präpariren zu lassen.

Undatirt. (5. Juli 1754.)

Ich habe dem Grafen Khevenhüller befohlen, mit Johann XII.
hotek, Euch, und wenn nöthig ein paar Jesuiten zusammen-
atreten, um dass einmal die Sachen im Theresianum ein
olides Ende nehmen. Ich verlange, dass selbes ein Colle-
ium verbleibe, bis auf die Juristen, welche nachgehends in
ie Emanuelische Stiftung [1]) treten und allda selbe absolviren
ollen. Dagegen soll die Akademie keine kleinen Schulen
aben, ausser etwas Philosophie und Rhetorik, die für Jene
öthig, die nicht weiter studiren wollen; doch sollen sie die
Exercitien erlernen. Mithin würde die so lang gewünschte
Separation der Grösseren von den Kleineren bewirkt, auch
rosse Unkosten für die Professoren, die man nicht einmal
indet, und die Reitschule erspart; mithin ist nöthig, dass
lie Fonde separirt werden und dem Collegium bleibe, was
s jetzt für nöthig hat. Die drei Pfarren sollen bleiben,
äre also nur zu sehen, wie weit mit selben auszulangen,
ind was es noch erforderte, indem ich nicht aus Ungnade
ür die Jesuiten, mit denen ich zufrieden bin, diese Abände-
ung mache, mithin auch selbe nichts dabei verlieren sollen.

egierung vom 1. Juli 1754 wurde die Stelle eines Superintendenten auf-
ehoben. Seine Geschäfte übertrug man den Directoren der juridischen
nd der theologischen Facultät, und der Letztere erhielt gleichzeitig die
ufsicht über die Stipendien.

[1]) Vergl. II, 385, Anm. 3.

Undatirt. (5. Juli 1754.)

XIII. Ich habe Euch Stegner[1]) geschickt wegen des Lotteriewesens und der Fabrik. Ich wäre sehr zufrieden, wenn Ersteres könnte also geendigt werden, dass ich nachgehends dem Banco jährlich das Interesse von dreissigtausend Gulden oder mehr aus dem Gewinn der Fabrik vergüten und noch ein Ueberschuss von dreissigtausend Gulden oder mehr jährlich mir zu meinen Händen kommen könnte. Die Direction der Fabrik will das Banco ohnedem nicht haben, es verlangt allein wegen seiner Interessen sicher zu sein. Mithin gedächte ich, dass wenn Stegner, den ich für einen ehrlichen Mann halte, die Sache in meinem Namen also fortführt, wie jetzt unter der Oberaufsicht des Andler[2]) in Linz und der Eurigen hier, ich die Sache wohl versehen zu sein glaubte. Verlange also Eure Meinung, ob Ihr es also glaubt oder nicht. Redet mit Stegner, den Ihr auch zu Rudolph Chotek schicken sollt, da ihm heute davon geredet, dass er zu ihm kommen wird, und dass ich die Sache zwischen ihm, Euch und Stegner allein möchte ausgemacht wissen. Mir liegt noch mehr daran, aus dieser abgeschmackten, unbilligen Lotteriesache herauszukommen, als an dem jährlichen Gewinn, und wäre zu sehen, ob nicht die Sache vor dem Concurs des 4. August könnte geendigt werden.

---

[1]) Franz Paul von Stegner, Hofcommercienrath und Director der Tuchfabrik in Linz.

[2]) Franz Reinhold Graf von Andlern und Witten, Landeshauptmann in Oesterreich ob der Enns.

AN DEN

EIHERRN VON BARTENSTEIN.

Undatirt. (Ende Juni 1741.)

Die ungarischen Stände haben mir einstimmig mit I.
m Applaus ein Regal von einmalhunderttausend Gulden
lirt. Es war allzeit gebräuchlich, aber nicht so viel
nicht mit solchem Applaus. Weil selbes heute oder
n kommen dürfte, so möchte ich eine lateinische An-
haben), wo ich sowohl meine Erkenntlichkeit für die
hrigkeit, als auch versichere, dass ich für Alles, was
dieser Diät noch für mich bezeigt, mich gewiss er-
lich (zeigen), und auch versichere, dass ich in den
n Zeiten einen guten Gebrauch (davon) machen werde.
könnte besser und gnädiger gesetzt werden.

Undatirt. (1741?)

Ich brauche ein Compliment für den Teleki, welcher II.
katholischer und an der Spitze der Deputation zu
war, die ich abgeschlagen[1]). Er ist ein grosser Orator,
ert wegen des Todesfalls, wünscht Glück zur Krone.

---

[1]) Der Gubernialrath Graf Michael Teleki, der am 10. September
tarb. Er war mit Clara Gräfin Bethlen vermält.

Der Sohn bedankt sich, dass ich ihn allein kommen liess, sich entschuldigend, dass er abgelehnt. Er sagt, er will nicht von der Religion lassen; ich glaube es nicht, also brauche ich eine Antwort, gnädig, aber doch serios; ganz kurz.

Undatirt. (September 1744.)

III. Das Rescript werde ich Euch communiciren. Es wird nöthig sein, Bernklau besser zu instruiren wegen Seckendorf[1]). Der Hofkanzler[2]) hat mir die eigene Erinnerung gemacht; thut also einen Aufsatz verfertigen. Ich besorge sehr eine Historie wie vor einem Jahre. Nichts habe ich gern für den Monat October verspart, den unglückseligsten Monat im ganzen Jahre, aus welchem der Ursprung all' unseres Unglückes und der Ruin der Länder herkommt.

Undatirt. (Juni 1748.)

IV. Als ein Postscriptum meines anderen Zettels erinnere ich Euch, dass ich nicht mich kann chargiren Eurer drei Söhne, indem der Kaiser sich des älteren annimmt und ihn in den Reichshofrath nimmt[3]), welches aber noch geheim zu

---

[1]) Der vielgenannte Feldmarschall Friedrich Heinrich Graf Seckendorf. Seine Wirksamkeit als kaiserlicher Gesandter in Berlin, als Oberbefehlshaber in dem unglücklichen Feldzuge des Jahres 1737 gegen die Türken, endlich als Heerführer des Kaisers Karl VII. gegen das Haus Oesterreich ist allbekannt.

[2]) Graf Ulfeldt.

[3]) Bartensteins ältester Sohn Joseph wurde im Juni 1748, zweiundzwanzig Jahre alt, zum Reichshofrathe, einstweilen ohne Gehalt ernannt.

bis er es selbst meldet. Es ist aber gewiss; mithin mir die zwei Anderen[1]) übrig, welche versorgen will, selbst inclinirt. Das ist das Wenigste, was ich für hun kann nach so langen, beschwersamen Diensten erfolgung. Mein Trost ist, dass der Kaiser just also denn ihn auch von den zweien, die mir zum Partage informirt und er es approbirt. Bis nicht die Sachen ctum kommen, so wollte nicht dass Ihr viel davon obwohl dies nichts an der Validität des Versprechens r Zusage vermindern soll, und dies zu Eurem Trost er Euren und zu meinem eigenen Vergnügen eher ich versichern wollen[2]). Maria Theresia.

Undatirt. (Juli 1752.)

ch war in der Burg Euch zu erwarten um elf Uhr, ich zu reden. Ich habe mir wollen die Freude selbst n, Euch zu sagen, dass ich Eurem Sohne, dem Reichs-, die Hälfte[3]) der Besoldung gebe, bis eine ganze . Euer Trost kann sein, dass er es verdient durch Fleiss, ich aber wohl aus égard für Euch ihm selbe v.

Franz und Christoph.

Hierauf bezieht sich auch das folgende eigenhändige Schreiben sers Franz an Bartenstein: Comme je cherche à avoir dans le aulique des bons et capables sujets ou au moins qui donnent de ice, c'est donc pour ça que je nomme votre fils comme tel, con-que d'un bon arbre il ne peut en venir que de bons fruits. Ainsi joins ici l'ordre à cet effet pour Colloredo, que vous pourrez lui quand vous voudrez, et suis bien aise d'avoir eu cette occasion faire plaisir. François.

) Zweitausend Gulden.

extra beilege, da jetzt Alles sehr genau ist. Allein ich habe Euch zugleich wollen vorhalten, dass Ihr schon wiederum an mir gezweifelt, dass Ihr schwarz seht und glaubt, dass ich nicht völlig erkenne Eure Verdienste, Arbeit und Plage, und Ihr also unmöglich dauern könnt, wo das Heil jetzt der Monarchie auf Euch hängt und ich nur sehen möchte, Euch die Arbeit zu benehmen, dass Ihr gefolgen könnet. Das also ist es, um menschenmöglich zu dauern, dessentwegen die Barrieresachen allein in den Niederlanden Kaunitz remittiren möchte, dessentwegen das Wälsche froh war, dass Cristiani[1]) es endigen könnte, nicht aber dass Euch diese Beiden präferire oder nur in Parallele setze, allein eine Hilfe ist nöthig. Ich weiss auch wie ich empfinde, was seit elf Jahren thue. Wird vielleicht der Krug nicht mehr so lang zum Brunnen gehen, denn es sehr empfinde, besonders wenn meine Freunde und Vertraute an mir zweifeln.

Undatirt. (9. April 1761.)

VI. (Bartenstein dankt der Kaiserin in den wärmsten Ausdrücken für die ihm durch Neny überbrachten „allermildesten" Gnadenversicherungen.)

Könnt Ihr an mir zweifeln? Eure Kinder gehören alle mir zu und ich sehe es noch als ein Präsent an, weil sie capabel und nützlich sein können dem Staat. Es dependirt also von ihm, wann und wie er den Sohn mir wird geben wollen, und ist heute für mich ein vergnügter Tag, dass ich ihm in etwas meine Erkenntlichkeit habe bezeigen können.

[1]) Graf Beltrame Cristiani, Grosskanzler von Mailand. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. IV. 235. 246.

Undatirt. (November 1761?)

Alle diese Tage habe mich schier nicht getraut zu Euch u schicken, und nehme wohl allen Antheil wegen des Sohnes. Der Verlust wäre für mich auch gross, hoffe aber noch Besseres. Menagirt Eure Gesundheit[1]). VII.

Undatirt. (November 1761?)

Ich bedaure vom Herzen Euren grossen Verlust, der auch für mich gross ist, und die ganze Welt bedauert diesen ungen Menschen, der so viele Hoffnung gegeben. Allein ein auferbaulicher Tod gibt den einzigen wahren Trost, den man in dieser wilden Welt finden kann. VIII.

Undatirt. (November 1761?)

Ich bin zwar angestanden, Euch über die so betrübte Nachricht des Todes Eures so liebenswürdigen Sohnes etwas IX.

---

[1]) Dieses und die nachfolgenden Billets beziehen sich auf den Tod des Freiherrn Christoph von Bartenstein, der nach Wissgrill Bd. I. S. 302 als schon ernannter erzherzoglich österreichischer und burgundischer Gesandter bei der Reichsversammlung zu Regensburg, als er eben die Reise dorthin antreten wollte, im November 1761 zu Wien ledigen Standes gestorben sein soll. Die mir von Bartensteins Nachkommen mitgetheilten Angaben lauten ebenso; sie scheinen mir aus Wissgrill oder wenigstens aus der gleichen Quelle zu stammen, aus der er schöpfte. Ihr gegenüber kann ich jedoch nicht ganz mit Stillschweigen übergehen, dass weder in den Acten etwas von einer beabsichtigten oder gar schon vollzogenen Ernennung Christoph Bartensteins zum Gesandten, noch dessen Name in den Listen vorkömmt, welche das „Wienerische Diarium" von den in Wien während des ganzen Jahres 1761 Verstorbenen mittheilt.

zu melden, ich habe aber geglaubt, dass es eher ein Trost ist, wenn man selben theilen kann mit Jenen, die gewiss einen grossen Theil daran nehmen und den Verlust erkennen, den er als Vater und getreuer Minister des Staates, und den seine Frau gethan, da gewiss mein Verlust so gross als der seinige ist. Der Wille Gottes ist in diesen Gelegenheiten der einzige Trost, und jener, dass er als ein guter Christ seinen Lauf vollstreckt, ehe er noch von der falschen Welt verführt oder verrathen worden wäre; dies ist in jetziger Zeit keine kleine Gnade von Gott. Der armen trostlosen Mutter thue er auch meine Theilnahme ausrichten. Ich weiss, was es einem mütterlichen Herzen kostet, ein liebes Kind zu verlieren, doch danke ich Gott täglich für diese Gnade, dass er mein liebstes Kind so sicherstellen wollte noch vor meinem Tode [1]). Ich werde mit recht grossem Verlangen seine Antwort erwarten, der er beisetzen soll, wie er und seine Frau sich befinden. Wäre es nicht besser, etwelche Tage nach Ebreichsdorf zu gehen, um den ersten menschlichen Leidenschaften mehr Freiheit zu geben?

(Undatirt.)

Ich vernehme, dass heute sein Geburtstag sei; ich wünsche wohl herzlich Glück dazu. Niemand leistet (ihm) wohl mehr Justiz als ich und mein Herz; kann nicht genugsam ihm meine Erkenntlichkeit bezeigen für alle seine grossen und guten Dienste.

---

[1]) Diese Bemerkung der Kaiserin kann sich wohl nur auf den am 18. Jänner 1761 erfolgten Tod ihres zweitgebornen, damals sechzehnjährigen Sohnes Carl beziehen.

AN DEN

HERRN GERHARD VAN SWIETEN.

Undatirt. (März 1750.)

Je suis infiniment touchée de votre perte, et j'en prends I.
ι toute la part, et autant comme si c'était mon propre ınt[1]). Je vous dois tant pour moi et toute la famille, je ne saurais être qu'inquiète pour vous-même; pensez-y eusement. Je sais que vous êtes bien résigné à la volonté Dieu, mais je sais aussi que les douleurs qui n'éclatent , sont les plus fortes et les plus nuisibles. Votre conso- ›n peut être grande, l'ayant perdu encore dans sa grande ›cence, et étant quitte de ces misérables vicissitudes de monde, lui est le plus heureux, et plus que nous. Je vous ›mmande de penser sérieusement à vous, et de rester ne quelques jours dehors de la cour pour la tranquillité; y a quelque chose chez les enfants, on vous en avertira, je vous suis même très-obligée que vous y avez pensé s-même le premier. Je vous en parlerai plus, quand je s verrai, car ces compliments gênent beaucoup, mais je penserai ni ne sentirai pas moins. Faites mes con- ›ances aussi à votre pauvre femme[2]). Si vous ou elle

[1]) Van Swietens Sohn Johann Gerhard, 1735 zu Leyden geboren, ' in Wien am 22. März 1750.

[2]) Van Swietens Gattin Marie Lambertine Therese Ter Beck von feld.

vouliez avoir quelqu'un de chez moi, ou la Guttenberg ou la Paret[1]), pour lui tenir compagnie, vous n'avez qu'à les faire chercher.

L'empereur, qui entre dans ma chambre, me charge de vous dire les mêmes choses de sa part.

Undatirt. (Februar 1753.)

II. Je ne sais assez trouver des termes à vous marquer ma reconnaissance sur les soins et assiduités, que vous aviez chez la Marianne, et de l'avoir tirée si heureusement de la petite-vérole[2]). Vous savez ma tendresse pour mes enfants, ainsi jugez, combien je vous suis redevable, et tous les jours de nouveau, pour le reste de la famille qui, après Dieu, ne m'est conservé que par vous.

---

[1]) Die Kammerdienerin der Kaiserin, Barbara von Paret.

[2]) Am 13. Jänner 1753 berichtet der venetianische Botschafter Tron die Erkrankung der Erzherzogin Marianne an den Blattern. Er schreibt hierüber: Questa sopravenienza aveva recato grandissimo rincrescimento alle Loro Maestà, che amano con gran tenerezza questa loro primogenita, e che temevano che questo male, cominciando ad introdursi nella Reale famiglia, si andasse dilatando anche negli altri; niuno de' quali sin ad ora lo ha avuto; ma grazie alla prottezione dell' Altissimo il vajuolo di questa Principessa procede con tutta la felicità.

Undatirt. (Mai 1754?)

ŀrâce à Dieu que vous me rassurez vous-même sur III.
:onvalescence que je vous recommande bien, comme
n qui n'est pas à vous, mais que vous devez au bien
et à nous. Je ne saurais assez remercier Dieu de
r tirée de cette inquiétude. Vous me connaissez sen-
:t capable d'attachement; que ne devais-je sentir,
oyant en danger, comme mon meilleur ami, con-
; et bienfaiteur. Je ne regrette aucune peine que
ssentie, mais je vous prie de penser sérieusement,
choc était fort, que tous les ans on diminue, et que
e vous fiez pas trop à vos forces. Vous les avez trop
il est vrai, glorieusement pour le bien public, mais
s use de même.

ŀrâce à Dieu, il n'y a personne de malade à cette
L'approche de mes couches [1]) me fait craindre que
ne voudrez pas vous ménager, comme à l'ordinaire.
r est quelquefois fatal à l'empereur, et sur ce cha-
e ne suis pas raisonnable, et vous savez, combien j'ai
de votre secours là. Ainsi je vous prie, oubliez la
: et vos études, et ne faites rien qui puisse occuper
ou vos forces; le temps est bien mauvais aussi. Il
i que j'ai fait venir les nourrices; mercredi je comptais
ir chez vous, si cela ne vous incommodait pas, à
heure vous voulez. Vous n'avez qu'à le faire dire à
:-femme, je suis toute la journée en ville. Les chambres
t pas chauffées chez moi, et il fait encore froid, et il
ı vent qui même pour les nourrices ne serait bon.

) Wahrscheinlich die am 1. Juni 1754 erfolgte Niederkunft der
ı, welche damals den Erzherzog Ferdinand zur Welt brachte.

Je vous prie de me faire souvenir, que je vous parle de Wabst[1]) et de Ducreux[2]). En attendant je vous envoie cette lettre; je voudrais savoir, si ce Müller[3]) est un élève de Jaus[4]) ou non. On se plaint beaucoup des chirurgiens; reste à approfondir, si c'est avec raison ou non.

Undatirt.

IV. Je trouve la lettre fort bien, mais elle ne me fait pas beaucoup d'espérance à le posséder.

J'ai reçu vos vers; je vous en suis bien obligée. Si je parais dans un meilleur jour que je ne le mérite, vous y avez beaucoup contribué. Vous louez votre propre ouvrage, et je vous admire en tout, même dans une science contraire à la vôtre. Votre témoignage m'est plus cher que tout le reste des flatteries.

Undatirt. (7. Mai 1756.)

V. Quoique ce billet arrivera tard, je ne m'intéresse pas moins vivement pour le jour d'aujourd'hui[5]), et fais des vœux tous les jours, que le bon Dieu veuille conserver

---

[1]) Christian Wabst, Mitglied der medicinischen Facultät, stand später an der Spitze des Militär-Sanitätswesens.

[2]) Der kaiserliche Leibchirurg Johann du Creux.

[3]) Wahrscheinlich das Mitglied der medicinischen Facultät, Dr. Johann Joseph Franz von Müller.

[4]) Joseph Jaus, ehemals Professor der Chirurgie an der Wiener Universität.

[5]) Van Swietens Geburtstag; er war am 7. Mai 1700 geboren.

ngues années pour le bien public et de ma famille une ersonne, dont on ne saurait jamais assez reconnaître le bien u'elle nous a fait, et j'estime l'époque la plus heureuse et lorieuse de ma vie celle, d'avoir attaché un homme pareil moi. En connaissant tout le prix, jugez combien je ous suis redevable et reconnaissante. J'espère de vous oir demain à quatre heures, et je mènerai moi-même les nfants à Schönbrunn et y resterai la nuit. J'ai trouvé cette agatelle ici, je vous l'envoie comme une nouveauté.

Undatirt. (Februar 1757?)

Votre billet de ce matin m'a causé une consolation ex- VI.
rême. Plus que je sentais la situation critique du fils [1]), lus ma joie est extrême. Je ne dois la conservation d'un ils si cher après Dieu qu'à vos soins, peines et sciences. Que vous ne dois-je déjà depuis longtemps? Ainsi jugez le ma reconnaissance et de mes sentiments, que je ne saurais exprimer pour ce nouveau bienfait; je ne me sens pas le joie tout le jour. Dieu veuille bénir de même la convalescence.

---

[1]) Es wird sich wohl annehmen lassen, dass der Sohn der Kaiserin, ir dessen Rettung sie van Swieten so lebhaft dankt, Joseph gewesen sein ird, der im Jänner 1757 an den Blattern erkrankte und im folgenden Ionate von denselben wieder genas. Am 22. Jänner berichtet hierüber der enetianische Botschafter Corer: Questi Sovrani sono nella maggior agitazione per esser stato attaccato dalle vajole il primogenito Arciduca Giuseppe . . . Und am 29. schreibt er: Benche l'Arciduca si ritrovi carico mmamente di vajole, e che sia obbligato a molto soffrire, non ostante li edici si lusingano che tutto abbia a finire felicemente . . .

Tout ce qui me cause encore d'inquiétude, est votre repos, car l'empereur m'a assurée hier au soir, qu'il vous a trouvé l'air abattu et harassé. Ne vous fiez pas trop à vos forces et santé; vous l'avez un peu trop usées, et l'exemple de la maladie de cette année me fait trembler. Tout mon repos est attaché avec justice à votre santé, et outre l'intérêt vif que j'en ai, mon amitié particulière et la confiance que j'ai en vous, me rendent intolérable toute idée de maladie que vous pourriez prendre. Je crains encore, que peut-être d'autres pourraient suivre, ainsi je vous prie: profitez des bons moments et dorlotez-vous.

Léopold a l'air extrêmement défait et même jaune; ce n'est pas moi seule, mais tous les autres qui observent cela. Je crois que tout vient de l'estomac. Oserait-il prendre quelques gouttes ou autre chose pour cela? Je vous enverrai demain Kessler.

(Undatirt.)

VII. Oserais-je voir la princesse Trautson et la Schirnding [1]) chez elles et peut-être au bal, et la Marianne, sera-t-elle en état de danser avec les autres jeudi? Vous m'avez mandé quelque chose ce matin, qui me fait de la peine; je n'aime pas cette couleur, marque d'un mauvais sang et poitrine. Je suis fort impatiente à vous voir; avant que d'aller chez la fille, ne pourriez-vous passer par mes chambres?

---

[1]) Die Hofdame Gräfin Marianne Schirnding.

Undatirt. (Anfangs December 1759.)

'ai des nouvelles obligations envers vous, après tant VIII.
ès journalières dans ma famille. Vous venez de tirer ls Charles de la petite-vérole qui l'a attaqué cruelle-, et après Dieu je dois à vos soins, peines, veilles et tés seules son rétablissement. Je vous recommande cette heure un peu de ménagement pour vous-même. que vous vous devez à nous tous, et mon unique repos e dans votre personne. J'ai tant de sujet d'inquié-ans le reste; si celle de la famille y viendrait aussi, comberais. Soyez persuadé de ma reconnaissance e.

Undatirt.

e ne saurais vous marquer assez la part que je prends IX.
e juste douleur. Il faut un prompt remède; je m'offre Si c'est maladie, faites-le venir d'abord ici, s'il peut ansporté. Si c'est mélancolie ou dégoût pour le mé-faut le faire venir aussi, car sans vocation il ne faut rester. Je vous dois tant, qu'un homme de plus à nir, sans me servir, ne peut m'incommoder, pourvu us soyez consolé et votre pauvre fille aussi[2]). Si on

---

Erzherzog Carl wurde, nachdem er einige Tage hindurch unwohl , am 10. November 1759 von den Blattern befallen; das „Wiener " vom 8. December erklärt ihn als „demnächst vollkommen her-.

Wahrscheinlich van Swietens ältere Tochter Marie Elisabeth . Sie vermälte sich später mit dem Obersten T'Serclaes, und er cht derjenige sein, von welchem in diesem Briefe die Rede ist.

peut le lui cacher, ce serà le mieux. Si vous vouliez envoyer d'abord à mes dépens un médecin ou chirurgien exprès là, je l'approuverais fort, pour le ramener ici, et en même temps lui écrire une lettre qui le rassure; au moins nous serons tranquilles, quand nous saurons son véritable état. Il n'y a point de mal sans remède, et vous pouvez compter que cela m'intéresse aussi fort que vous, pour l'amour de vous. J'espère que le bon Dieu soutiendra votre santé à cause de votre résignation.

Undatirt. (176.?)

X. (Beschwerde van Swietens gegen den Rector des Theresianums, den Jesuiten Kerens[1]), welcher mit offener Verletzung des erlassenen Verbotes auf dem Titel einer Druckschrift das Theresianum ein Collegium des Jesuitenordens nennt.)

J'ai ordonné à l'archevêque de donner pour cette fois une bonne réprimande au recteur, et que cela n'arrive plus. Je crois qu'on pourra laisser la chose là, qui est très-vilaine.

T'Serclaes war im Jahre 1754 zum Oberstlieutenant und General-Adjutanten beim Herzoge von Modena, einige Jahre später aber zum Obersten und General-Adjutanten beim Prinzen Carl von Lothringen ernannt worden; als solcher erscheint er bis 1763. Ueber seine ferneren Schicksale ist nichts bekannt.

[1]) Der Jesuit Heinrich Joseph Kerens stand übrigens bei der Kaiserin sehr in Gunst. Im Jahre 1769 ernannte sie ihn zum Bischof von Ruremonde in den Niederlanden, 1773 aber zum Bischof von Wiener-Neustadt und gleichzeitig zum apostolischen Vicar der kaiserlichen Armee.

10. November 1761.

(Nachdrückliche Vorstellung van Swietens gegen die der medicini- XI.
n Facultät der Wiener Hochschule unrechtmässiger Weise auferlegte
rtriebene Kriegssteuer.)

Je trouve vos représentations si solides, que j'ai pris le champ la résolution de faire payer pour la faculté six mille florins, pour ne pas donner occasion à tous les res corps de demander en conséquence la même grâce; circonstances présentes demandent des pareils secours. is pour qu'à l'avenir il n'y ait plus question de ces sortes taxes arbitraires, j'ai résolu, et vous pouvez en assurer même l'université, que sous aucun prétexte on ne doit s les inquiéter, et qu'un corps si respectable et utile à at ne devrait être censé de payer plus que d'autres, mais riterait plutôt des exemptions que des charges particu-es au-delà de tous les autres.

Undatirt.

Ma reconnaissance pour tous vos soins se renouvelle XII.
s les jours. Je vous dois la conservation d'un ministre possède à si juste titre toute ma confiance, le plus parfait yen à l'état, et un ami chéri à Marie Thérèse [1]). Jugez

[1]) Räth man auch zunächst auf Kaunitz, so kann doch nicht mit r Gewissheit gesagt werden, von welchem Minister Maria Theresia spricht. Der venetianische Botschafter Renier berichtet am 28. December über eine Reconvalescenz des Fürsten Kaunitz; das Billet der Kai- hat aber keinen Trauerrand, mit welchem das von ihr zu Briefen tzte Papier seit dem Tode ihres Gemals ausnahmslos versehen war.

de l'étendue de mes sentiments qui se sentent mieux qu'elles ne s'expriment, et que je conserverai toute ma vie.

Marie Thérèse.

Undatirt. (Juli 1765.)

XIII. (Mit Schreiben vom 15. Juli 1765 unterstützt van Swieten die Beschwerde des Prälaten von Heiligenkreuz [1]) gegen einen Priester dieses Stiftes, der wider seinen Willen ein angeblich sehr heilsames Medicament verkaufe und von hervorragenden Personen, wie dem damaligen Obersten Kanzler Grafen Rudolph Chotek, dem Statthalter von Niederösterreich, Franz Ferdinand Grafen Schrattenbach, und dem Hofrathe der Hofkanzlei, Hermann Lorenz von Kannegiesser unterstützt und gehalten werde.)

J'ai assez marqué en public et en particulier, combien j'étais indignée contre ce charlatan, et on a osé à mon grand étonnement continuer hautement. Il serait bien bon, si on pouvait connaître cet homme, qui a osé se servir de mon nom. Tous ces Messieurs, nommés ici, se sont servis de son eau; outre cela la princessse Charlotte, O'Gara [2]), Künigl l'ont très-protégé, l'empereur même un peu. Je me flattais que la chose tomberait d'elle-même. En marquant de l'indignation à ceux qui en prenaient, je me flattais que cela se remettrait. Outre cela des menaces très-fortes, qu'on faisait contre vous, m'ont rendue un peu plus circonspecte. Voilà mes raisons, pourquoi je n'ai pas usé d'autorité. C'est par cette estafette que je donne mes ordres positifs, qu'on lui

[1]) Alberik Fritz, aus Oberhollabrunn gebürtig, 1756 zum Prälaten von Heiligenkreuz erwählt, einer der ausgezeichnetsten Vorstände dieses Stiftes. Er starb 1787 im dreiundachtzigsten Lebensjahre, nachdem er achtundfünfzig Jahre Priester und einunddreissig Jahre Abt gewesen.

[2]) Graf Carl O'Gara, Obersthofmeister der Prinzessin Charlotte von Lothringen.

e de ma part d'aller hors de mes pays, ce que j'aimerais eux, ou en Hongrie, sans oser paraître ici ni à Presbourg. r là j'espère finir toutes ces cabales.

Undatirt. (15. März 1766.)

(„Nonobstant que j'ai dormi hier pendant la fièvre, qui n'a pas duré q heures en tout, j'ai bien dormi pendant la nuit, et il paraît même ; ce mouvement de fièvre a été de quelque utilité au pied, car il est ins enflé et moins douloureux. XIV.

Je remercie Votre Majesté, et j'accepte avec les sentiments de la is vive reconnaissance ce nouveau bienfait, que la Guttenberg a annoncé ır, dont j'attends beaucoup de consolation et de force pour souffrir avec ignation.")

Je souhaite ardemment que ce mieux subsiste, mais on malheur n'est que trop avéré, que je perds tout ce qui ut me servir de consolation ou de soutien, et je n'espère 'en Dieu seul qu'il aura bientôt pitié de moi, de me déger de ce monde. Trop heureuse si je peux dans la cenme partie reconnaître tout l'utile et le bien que vous m'avez t, je ne suis occupée que de vous, et étant amie de mes is et reconnaissante au bien et aux services qu'on me :, et des sacrifices que vous m'avez faits, je ne saurais ez vous le marquer. Connaissant votre religion, j'ai cru pouvoir vous donner une marque plus évidente de mon achement pour vous, que de vous fournir l'occasion et la le consolation dans votre situation présente. Ces fréquents :ès de fièvre font trembler tout le monde; je ne saurais désapprouver, et qu'ils n'ont pas le courage de prononcer -à-vis d'eux-mêmes le mot de grand danger. Je sais ce 'il m'en coûte, mais je croirais manquer à mon amitié, si

je ne vous le disais clairement. Ce n'est rien de nouveau pour vous; vous le connaissez peut-être mieux que nous, et par ménagement pour nous et pour Madame vous nous le cachez. Je prie Dieu instamment, que mes craintes soient superflues, mais j'ai la satisfaction d'avoir fait mon devoir d'amie vis-à-vis de vous, et quoi qu'il arrive, croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Undatirt. (19. März 1766.)

XV. Votre billet m'a bien consolée et édifiée; Dieu veuille exaucer nos vœux et de tant de milliers de gens, auxquels vous avez fait tant de bien, de vous nous conserver et vous arracher d'une vie plus heureuse. Si vous voulez changer le billet que je vous ai envoyé, cela dépend de vous; voilà un autre. Je ne peux jamais reconnaître assez ce que vous avez fait pour moi et pour l'état.

Diesem Billet liegt folgende Anweisung von der Hand der Kaiserin bei:

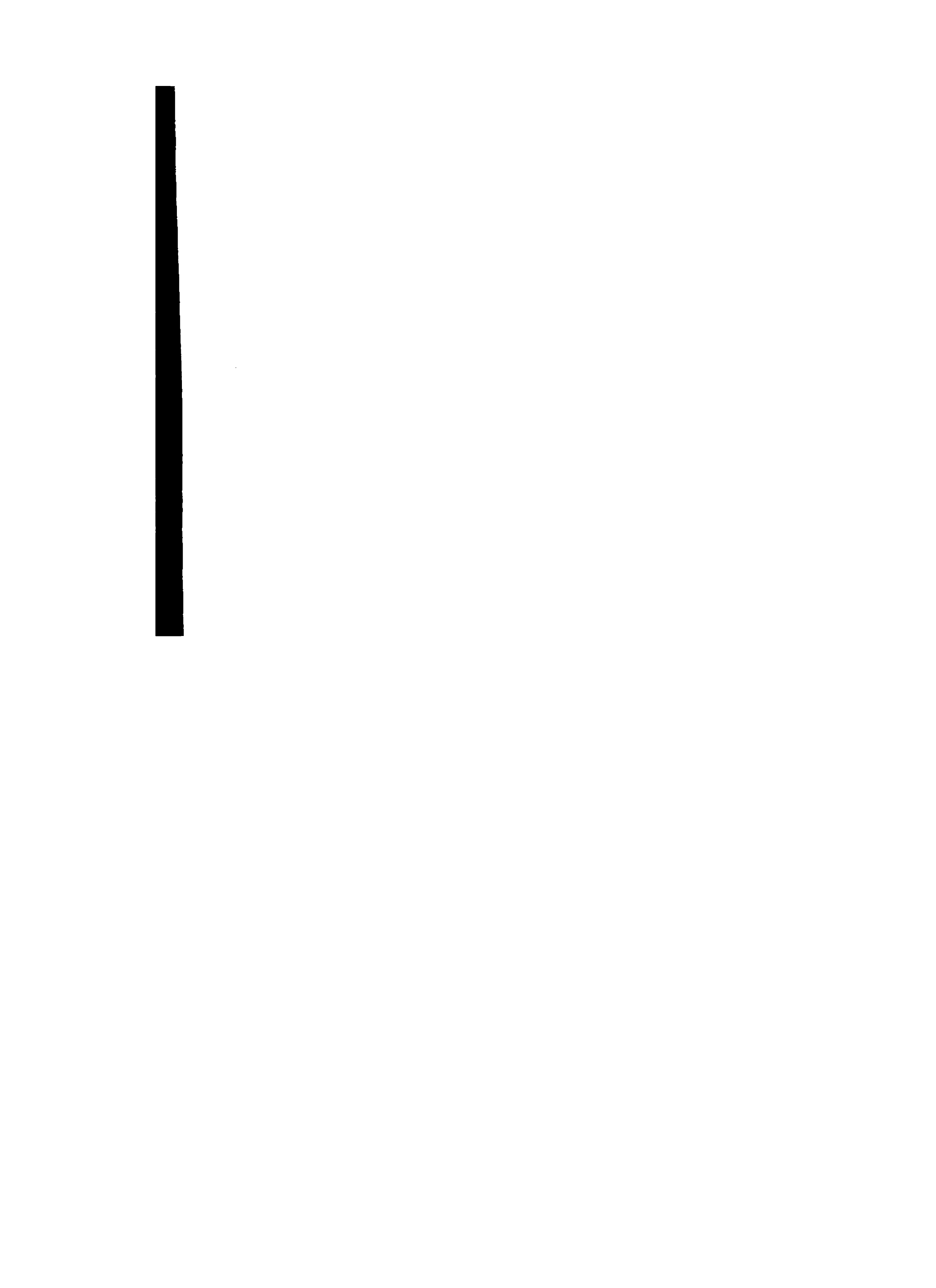
J'accorde au fils de van Swieten [1]), tant qu'il n'ait des gages compétentes, mille florins de pension, et à sa fille de même, comme ma filleule [2]), tant qu'elle vivra, à commencer dès le 1er avril de cette année. Marie Thérèse.

[1]) Offenbar van Swietens jüngerer Sohn Gilbert Heinrich, a[m] 26. Februar 1744 zu Leyden geboren. Er wurde später als Auditeur d[es] comptes zu Brüssel angestellt und vermälte sich am 12. September 17[..] mit Philippine Henriette von T'Serclaes.

[2]) Van Swietens jüngste, schon in Wien geborne Tochter Ma[ria] Theresia, die sich später mit dem Baron Bonaërt, Grand-Bailli von Yp[er]n vermälte.

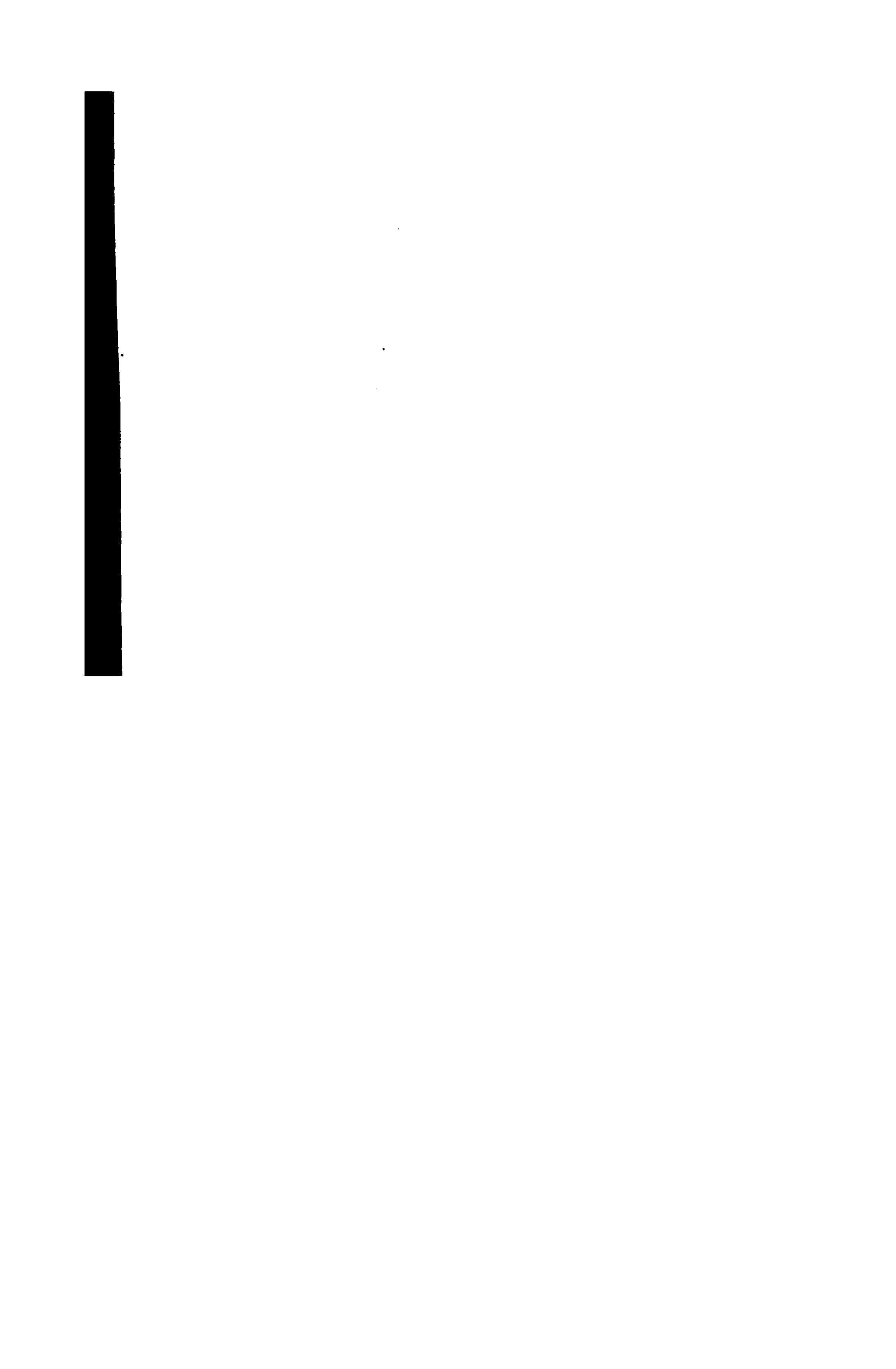
Undatirt. (Anfangs 1771.)

La fidèle Guttenberg me porte une nouvelle bien chère, XVI.
e vous êtes mieux cette après-dînée; Dieu veuille vous corder encore à nos larmes et prières. Je serais venue ıt de suite vous voir, si nous n'avions les vêpres, mais je mpte vous voir sûrement demain entre cinq et six heures soir, mais je ferai demander avant, si cela vous convient. est à cette heure à nous à nous régler selon votre commo-é, après que vous vous êtes rangé vingt-six ans après la tre, trop heureux, si nous le pouvons pour longtemps.



AN DEN

FÜRSTEN KAUNITZ.



Undatirt. (13. November 1754.)

Ich weiss, dass Koch nichts lieber ist als zu ihm zu gehen, l mir ist es auch sehr lieb. Aus blosser Beisorge, ihm die t zu benehmen, lässt er sich nicht öfters sehen und hat mich öfters gebeten ihm zu sagen, dass er alle Augen-:ke, wenn es ihm nur gemächlich ist, ihn zu sich berufen chte. Für Alles wäre es gut, dass er auch von dem ufe der Sachen Kenntniss hätte, denn nachdem ich ihm ı Allem rede und er der Einzige ist, mit welchem ich in Herz ausschütten kann, so kann er öfter, wenn er ht ganz informirt ist, unschuldiger Weise mir einige Un-ıe und Zweifel erwecken, weil so viele verschiedene Leute ; ihm reden. Koch habe ich diese Note geschickt, ehe ich dies darauf geschrieben; er ist bereit, wenn er Zeit ›en wird, sich einzufinden. I.

Undatirt. (Mai 1762.)

Mahoni m'a parlé plusieurs fois à l'appartement, cercle bal de mes filles, surtout des deux Jeanne et Josephe, ›étant souvent, espérant les voir deux reines. Quand II.

Mayo[1]) est parti, il m'a conjuré de cajoler Mahoni, qu'il pouvait tout sur l'esprit de son maître et du ministre[2]), et qu'il était honnête homme et le seul capable de lier plus intimément pour toujours ces deux maisons. En me présentant un certain Bolagnos, j'ai reçu Mahoni dans mon cabinet au commencement de l'année. Il a regardé les portraits, et en voyant celui de Charles, il s'est récrié sur sa mort, qui a interrompu des idées si salutaires pour les deux cours, avec beaucoup de compliments. Je lui ai répondu de même, et tout d'un coup il fait la question: l'archiduc Léopold ne pourra-t-il prendre sa place? Vous avez encore d'autres princes. Je dois avouer que je lui ai répondu là-dessus mollement, en lui laissant de l'espérance, mais ajoutant d'abord, que cela ne se pouvait pas sans le préalable consentement du duc de Modène, et qu'il nous doit savoir gré de cette délicatesse que je regardais comme un devoir, de même d'en parler et informer l'empereur, lequel cela intéressait plus que moi. Il me dit encore bien des choses honnêtes et des filles et du personnel du roi et de son ministre, qu'il fallait profiter de la vie de ce dernier qui est tout-à-fait pour nous, de faire un traité ou alliance bien liée ensemble; quand le roi était une fois ami et lié, il l'est pour toujours, et aucun autre ministre ne le ferait plus changer, mais il faut le lier le plus tôt et profiter du moment favorable. Voilà comme s'est fini cette audience.

Les derniers jours du carnaval Mahoni me pressa de nouveau avec un placet pour ce Bolagnos, mais qui, je crois, n'était qu'un prétexte à me pouvoir parler. Il commença à

[1]) Der Marchese Don Nicolo de Majo war vor dem Duca di Santa Elisabetta, bis September 1761, neapolitanischer Gesandter in Wien.

[2]) Riccardo Wall.

ɜ présenter le placet, et puis il commença à parler tout suite, qu'il me conjurait de profiter des bonnes disposins de l'Espagne pour une plus étroite liaison, que la communication de la convention militaire, qu'on nous fera, pourra rvir de base, si on y accédait, et qu'on voudrait parler r l'idée d'un mariage de Léopold avec l'Infante Louise, mmément sur le pied qu'on y avait pensé pour Charles. Qu'on en informe ou donne bientôt les ordres là-dessus x ministres. 3° Que pour cette fois-ci on ne parle pas doubles mariages des filles, leurs princes étant encore ɔp jeunes, et que cela viendra de soi-même, pourvu que première base soit mise. Sur le premier point je lui ai pondu que j'en parlerai à l'empereur et à Kaunitz; que le cond était une suite du premier; pour le 3e que nous ɜtions pas accoutumés d'offrir nos filles, que ce point n'aura int de difficulté, que je souhaitais l'amitié du roi et de resserrer par toutes sortes de voies, mais qu'on se tromit fort, si on croyait que c'était notre principal but, que pouvais donc le rassurer là-dessus, qu'on n'en parlera pas. m'a paru très-content, m'a dit plusieurs choses flatteuses des assurances pour l'avenir, que je n'ai pas trop comprises, r sa façon de parler me confond. Je me souviens seuleent qu'il m'a dit que, si les choses venaient à se parler, ı'on permît à l'Espagne d'en parler la première à la France ɔmme parente. Je n'ai rien dit contre, et l'audience finit; ɜpuis il ne m'a plus rien dit, au contraire a évité de parler de louer mes filles. Bachoff[1]) à l'appartement ayant commencé à les louer, lui qui était ordinairement le premier à ɜn mêler, s'est écarté du discours, ce que j'ai fort bien marqué. Voilà tout ce dont je peux me souvenir après

[1]) Johann Friedrich Graf Bachoff von Echt, kön. dänischer Gesandter.

bien des peines que je me suis données, de ce qui s'est passé entre Mahoni et moi [1]).

29. Mai 1762.

III. L'empereur et moi sommes en ville, et vous pouvez nous parler jusqu'à trois heures. Je vous dispense du conseil; je ne crains que trop que vous soyez fatigué; je l'ai déjà trouvé hier. Il y a de quoi, mais il faut se ménager. On a plus besoin que jamais de votre personne.

11. März 1763.

IV. (Kaunitz legt eine Antwort auf einen Brief des Bischofs von Würzburg [2]) vor, der sich auf dessen Besorgnisse wegen der Folgen des Todes des Markgrafen von Bayreuth bezog [3]).

Die Antwort ist admirable, aber diese Sache wird künftig üble Zeiten haben.

[1]) Dem Grafen Ulfeldt theilte die Kaiserin diesen Aufsatz mit folgenden Worten mit:

Je suis dans un embarras des plus cruels. Voilà le sujet que je vous prie de me renvoyer encore ce soir, et de n'en parler à personne. Voilà ce que j'ai mis par écrit pour l'empereur et Kaunitz. Mahoni est allé trop vite en besogne et m'a commise vis-à-vis de sa cour.

[2]) Adam Friedrich Graf Seinsheim, Bischof zu Würzburg von 1754—1779.

[3]) Friedrich III., Markgraf von Bayreuth, war am 16. Februar 1763 gestorben.

17. October 1765.

Voilà l'acte de retour, que je dois à vos soins seuls, V.
le peu de tranquillité qu'il me procure [1]). Vous le ferez
mettre dans les archives, et vous m'enverrez une copie.
état et la famille vous doivent ces bonnes dispositions, et
n'en disposerai pas sans vous consulter, me trouvant trop
n de vos conseils. Marie Thérèse.

Undatirt. (October 1765.)

J'ai craint ce moment, le voilà arrivé. Je mets tout VI.
n espoir en vous, pour arrêter ces violents conseils qu'on se
pose, et qui seraient la ruine de l'autre [2]). Vous savez que
n'étais jamais d'opinion, qu'on pouvait ni ne devait en
poser. Je tâcherai en attendant d'adoucir ce cœur, que
première résistance a choqué. Je ne trouve rien à redire
a lettre, mais beaucoup au billet; jugez de ma situation.

Je peux vous voir jusqu'à cinq heures et demie, mais
s plus tard, et il me faut au moins ces papiers de retour
ur ce temps.

[1]) Vermögensrechtliche Verfügungen nach dem Tode des Kaisers Franz.

[2]) Es handelt sich hier offenbar um den zu jener Zeit zwischen dem
iser Joseph und seinem Bruder Leopold entstandenen, jedoch rasch
der beigelegten Zwiespalt. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. VII.
. 174.

Undatirt. (November 1765.)

VII. Vous m'avez fait passer hier une soirée, qu'il y a longtemps que je n'en ai eu une pareille. Vous m'avez renvoyé mon fils[1]) bien vite et tout décidé. Il ne pouvait attendre le moment de l'annoncer à sa sœur[2]). Je l'ai fait venir; c'était une scène touchante, mais le plaisir que je voyais à mon fils, de faire des heureux, m'a encore plus occupée que la satisfaction de cette affaire arrangée, qui m'est depuis si longtemps à cœur. L'essentiel étant fait, tout le reste ne m'inquiète plus; il est en bonnes mains.

Undatirt. (1765?)

VIII. Je ne fais que d'entrer dans mon cabinet, ayant eu du monde jusqu'à ce moment. J'étais bien fâchée que vous êtes sorti dans ce mauvais temps, et que je n'ai pu vous voir. Si vous pouvez, sans vous incommoder, venir demain entre trois, quatre et six heures, je me trouverais chez moi, car jusqu'à trois heures je ne viendrai pas chez moi. J'ai demandé avant le serment, si vous viendrez; personne n'a pu le dire; autrement j'aurais traîné la fonction. On m'a assuré qu'on vous a annoncé, mais qu'il n'y eut point de réponse. Je serais bien aise, si vous vouliez me faire marquer, si votre sortie ne vous a dérangé, et je souhaiterais mes lettres de Toscane de retour, et si vous pouvez me ren-

[1]) Den Kaiser.

[2]) Die Zustimmung zur Verlobung der Erzherzogin Marie Christine mit dem Herzoge Albert von Sachsen-Teschen.

ver demain le portrait d'Elisabeth; je vous enverrai en endant un autre.

— — —

Undatirt. (Anfangs Jänner 1766.)

Meine Verwunderung ist sehr gross, wie ich jetzt in m Augenblicke seine Antwort auf meinen gestrigen Zettel breche. Ich kann gar nicht begreifen, wie denn meine solution hat Anlass geben können, eine solche Auslegung machen? Ich verlange daher allsogleich zurück das Rerat wegen Rosenberg [1]), damit ich mich darin ersehen könne. ie Expression hat mich wahrhaft frappirt, „dass ich Rosenerg den vertrautesten Diener solle zu wissen machen, em er künftig zuschreiben solle.“ Ich habe es niemals ı ihn verdient, dass ein solcher Gedanke oder Verdacht r in sein Herz kommen sollte. Wenn Umstände, Schwätzeen ihm einige Unruhe verursachen können, so hätte meine ihre Freundschaft verdient, ehe er mich condemnirt, mich rüber zu befragen oder davon zu avertiren. Voilà notre compense, quand nous régnons longtemps. Je me flattais être vis-à-vis de vous hors de ce danger; me voilà détrompée. la ne me fera jamais manquer à la reconnaissance due à s mérites, mais m'ôte cette douce tranquillité, de laquelle jouissais, me croyant mieux connue de vous. N'ayant point de réponse de vous à cause des livres, j'ai cru devoir la mander. J'en suis contente. IX.

[1]) Rosenbergs Sendung nach Toscana. Vergl. VII. 165.

Undatirt. (1766.)

X. Il faut bien aimer ses amis plus que soi, à me prêter à tout cela. Je compte bien, si j'existe, qu'après deux ans vous penserez alors comme moi à cette heure[1]).

Undatirt. (1767.)

XI. Vous me ferez plaisir d'écrire en conformité de ces demandes aux respectifs ministres, si cela se peut; à Milan, aux Pays-Bas cela n'a aucune difficulté. Ce que j'ai ajouté pour la Nettine[2]), que je voudrais qu'elle avance ou paye tous les argents que la princesse[3]) demandera, laquelle j'ai chargée du trousseau de ma fille Josephe, mais qu'elle en tienne un compte particulier de ces argents, que je vous ferai payer ici tous les mois ou trois mois.

Je dois prévenir que l'empereur ne veut rien entendre sur les affaires de l'empire; que c'est le résultat du discours de Pergen et de son sérieux, que moi, ne voulant acquiescer et n'étant pas instruite sur ce que je pouvais appuyer, je l'ai persuadé de faire coucher des points pour les faire circuler et entendre ce qu'on croit pouvoir faire dans cette délicate situation. Il travaille après, mais il est très-prévenu, de même sur le cartel des Pays-Bas. Renvoyez-moi la copie ou le référat qui a été fait en dernier lieu sur cette affaire, que Mercy cite.

[1]) Diese Worte der Kaiserin beziehen sich offenbar auf das damalige Entlassungsgesuch des Fürsten Kaunitz. Vergl. VII. 296—306.

[2]) Das Handelshaus der Witwe Nettine in Brüssel.

[3]) Die in den Niederlanden ansässige Schwägerin der Kaiserin, Prinzessin Charlotte von Lothringen.

Je n'ai pas montré votre référat sur le remplacement *der Staatskanzlei*; j'attends ce que vous en pensez. Dois-je faire voir à mon fils, à d'autres? Il serait déjà de retour c un placet, si vous n'aviez usé de précaution à me le e avoir.

Undatirt. (24. December 1767.)

(Kaunitz berichtet über den Zwist des französischen und des österhischen Gesandten — seines Sohnes Ernst — in Neapel.) XII.

Je suis fâchée de cette vilaine affaire, et vous appuyerez ieusement de ma part, que votre fils sache mieux respecter titre et la représentation qu'il porte, surtout une de mes s se devant y trouver, que je ne saurais être indifférente exige une totale correction.

Undatirt. (1767?)

Ich habe so lang zugewartet, diesen Pack zu schicken, XIII. il ich seit acht Tagen allzeit vernehme, dass der Fürst ht wohl ist, und aus Discretion nicht habe schicken wollen, vohl täglich gewusst, wie sich der Fürst befindet: es liegt viel daran. Ich finde doch, dass man die Sache nicht weit treibe und etwas dissimulire mit einem Menschen der König in Schweden. Mit Sachsen sieht es auch aus; mit Neipperg[1]) aber nicht mehr zu dulden.

[1]) Leopold Graf Neipperg, Gesandter im Ober- und Niederrheinin, Fränkischen und Westphälischen Kreise.

Undatirt. (1771?)

XIV. Mon fils[1]) est jeune et ardent; toute son expédition aurait pu rester dehors. C'est une récrimination sur tout ce que Paar[2]) a débité ici de son voyage, principalement à l'empereur. De tout côté je suis tourmentée, et je suis fâchée d'être à charge à mes amis.

J'espère que vous avez reçu mon billet pour réserver le rang comme conseillers d'état aux quatre chambellans de l'empereur. Il y a un courrier de Milan ici, que vous m'enverrez mercredi, comptant l'expédier.

Comme les choses se trouvent à cette heure, je ne crois pas que je commencerai à bâtir; je laisserai toujours à la postérité une bonne volonté. Je ne puis non plus à Schönbrunn faire le bassin cette année; je ne ferai que le couvrir de planches. Si vous voulez donner cette tabatière à Hetzendorfer[3]) pour ses plans, et lui dire d'abord que le nouveau pied *vom Bauamt* sera décidé. Il y sera comme dessinateur ou autre titre avec huit cents florins.

---

[1]) Wahrscheinlich Ferdinand, der sich damals auf seiner ersten Reise nach Mailand befand.

[2]) Der schon wiederholt erwähnte Oberste Reichs-Hof- und Erblandpostmeister Fürst Johann Wenzel Paar.

[3]) Ferdinand Hetzendorf von Hohenberg, 1732 in Wien geboren, seit 1769 Professor, 1772 Director der Architekturclasse an der kaiserlichen Akademie der bildenden Künste in Wien. Er hatte die architektonischen Malereien im Schlosstheater zu Schönbrunn angefertigt und aus diesem Anlasse Forderungen erhoben, über welche er mit dem dortigen Schloss- und Bauinspector Thaddäus Adam Karner in Streit gerieth. Von ihm rührten auch die Entwürfe zu den Parkanlagen in Schönbrunn her; 1775 begann und im folgenden Jahre vollendete er den Bau der sogenannnten Gloriette. Er erbaute auch den schönen Palast auf dem Josephsplatze, früher Eigenthum des Grafen Fries, jetzt des Markgrafen Pallavicini.

Undatirt.

'ous me ferez plaisir de me renvoyer tout de suite la XV.
ui m'a causé tant de chagrin, et je voudrais exiger
ıs de l'oublier. Je ne peux vous voir aujourd'hui ni
ı, étant en retraite. J'ai bien deviné, mon fils est aux
ı, et il ne croyait pas que je montrerais jamais cette
Il a raison, et je me reproche bien mon étourderie.

Undatirt.

'ous me renverrez encore ce soir ma lettre de l'empe- XVI.
je l'attends demain à midi. Je vous prie, ne le négligez
nt; parlez-lui de temps en temps, venez chez lui, ne
pas que je suis capable d'en prendre ombrage. Je
s et compte entièrement sur votre cœur.

Undatirt.

Cela vous ressemble, de m'avoir avertie. J'avoue, ce XVII.
er extraordinaire m'aurait frappée, surtout dans cet
l carnaval. Recevez cette nouveauté faite ici, et qui
raît de toute façon bien et agréable, pour récompense.
is me reposer tranquillement, sans lire la dépêche
ıgne, que je me réserve pour un autre jour; rien de
ni d'intéressant. Je vous donne le bon soir.

Undatirt.

XVIII. J'ai donné à midi votre lettre à l'empereur avec la vôtre. M'ayant demandé, s'il n'y avait encore de réponse sur la vôtre, j'ai cru ne devoir la lui retenir. En lui remettant la vôtre, il l'a lue tout haut, n'en a pas fait grand cas; au moins il n'en a pas fait semblant. Il l'a remise avec votre lettre dans la poche, en disant: *Ich lasse alle Leute Alles sagen, wenn man mich nur thun lässt;* disant qu'il vous la renverra.

30. Mai 1774.

XIX. Je suis entièrement d'accord avec votre sentiment[1]), de façon que j'envoie le tout à Mercy, à le donner seulement, s'il le trouve convenable. Je ne suis pas contente du style que vous employez vis-à-vis de moi. Quel doute, quelle excuse! Je ne suis pas accoutumée à ce que vous me parliez ainsi. Plus de cordialité et de confiance, et venez au moins me voir tous les huit jours.

Undatirt. (Ende November 1776.)

XX. Je ne peux m'empêcher de vous envoyer cet original et copie qui m'ont vraiment touchée. Quelle différence entre le cœur et le jugement de ce roi faible[2]), et entre celui de

[1]) Ueber den Thronwechsel in Frankreich.

[2]) Karl III. von Spanien, der in einem Briefe an Maria Theresia vom 5. November 1776 den Fürsten Kaunitz genannt hatte: un ministre qui jouit à juste titre de l'approbation de Votre Majesté, qui la mérite de l'Europe, et auquel nous devons d'avoir travaillé et réussi à éteindre les divisions qui séparaient nos familles . . .

rand Frédéric. Voilà les jugements des hommes toujours ꞏtes, mais le bonheur particulier est un juge compétent.

Undatirt. (September 1777.)

Je vous envoie ma lettre; pour les *Beilagen*, je les garde. XXI.
ꞏn'ai pas besoin que vous m'envoyiez la vôtre, ayant les ꞏes. Mais vous viendrez me dire ou m'écrirez un mot, ꞏn'enverrez Binder, pour me marquer, comme vous trouvez ꞏe situation, ne voulant me laisser aller à mes justes inꞏtudes. Envoyez-moi les dernières instructions que l'emꞏur a retenues pour Cobenzl [1]).

Undatirt.

Après avoir fait copier cette pièce, vous me la renverrez, XXII.
que je puisse la renvoyer à l'empereur. Notre cher ꞏereur me paraît un peu trop fier. Je vous suis obligée ꞏr la lettre du roi de France.

Undatirt. (1778?)

Dans l'instant je reçois cette lettre; il s'en faut de XXIII.
ꞏucoup, que je sois si courageuse que l'empereur. Je souꞏe de me tromper.

---

[1]) Der Gesandte in Berlin, Graf Ludwig Cobenzl.

Undatirt. (August 1779.)

XXIV. Je vous prie de me dire seulement un mot jusqu'à demain midi, si je peux marquer à mon fils, qu'il peut laisser aux frais des marchands de Livourne faire charger un vaisseau [1])? Sur l'autre question j'attends une autre fois votre avis. Le nom de Kaunitz me porte partout bonheur et honneur. Comme cette affaire de la Toscane a été rejetée!

Undatirt. (September 1780.)

XXV. La résolution pour Bolts [2]) et pour l'électeur [3]) à cause de ses parents m'a été dictée. Sans entrer en dispute, et sans même réussir, je ne pouvais m'exposer. J'avais toutes les peines du monde, d'obtenir deux mille florins pour Leykam [4]). On voulait offrir mille et en six mois encore mille florins. J'ai dit: plutôt rien. Si vous croyez que ces deux mille soient trop chétifs, ajoutez le troisième en secret.

[1]) Vergl. IX. 481.

[2]) Der Oberstlieutenant Wilhelm Bolts, der directe Handelsverbindungen Oesterreichs mit Ostindien anzuknüpfen bestrebt war. Vergl. IX. 469—485.

[3]) Offenbar der schon so oft erwähnte Kurfürst Max Friedrich von Köln aus dem Hause Königsegg.

[4]) Der geheime Reichs-Hofreferendar Franz Georg von Leykam. Es handelt sich um die Belohnung für dessen Dienstleistung in Bezug auf die Wahl des Erzherzogs Maximilian zum Coadjutor von Köln und Münster. Vergl. X. 692—711.

Undatirt. (11. October 1780.)

Je sais depuis son dernier voyage, qu'il[1]) comptait de- XXVI.
ınder son congé. Les circonstances présentes et cruelles
ur lui doivent avoir augmenté ce désir; on ne saurait le
用ser. Il s'offre de rester quelques mois avec les nou-
aux gouverneurs[2]), et cela me paraît suffisant pour eux.
vous recommande le choix de son successeur, de me le
uver, hors de Cobenzl[3]).

Undatirt. (20? November 1780.)

Votre vieille amie se trouve beaucoup soulagée après XXVII.
e forte saignée, et j'espère, si cela continue de même,
tre quitte pour cette fois. J'étais fort accablée la nuit et
jour; je suis à cette heure à ma table comme d'ordinaire,
vous remercie de votre attention qui m'a flattée. Voilà
papier dont je vous ai parlé[4]); il n'est que pour vous
ıl, l'empereur ne sachant que j'en ai pris copie.

---

[1]) Fürst Georg Starhemberg, bevollmächtigter Minister in den
derlanden.

[2]) Erzherzogin Marie und Prinz Albert.

[3]) Der Vicekanzler Graf Philipp Cobenzl.

[4]) Ein Brief des Erzherzogs Ferdinand an den Kaiser vom 3. No-
ıber über angebliche Unruhen im Mailänder Gouvernement.

21. November 1780.

XXVIII. („La bonté avec laquelle Votre Majesté a bien voulu, de sa main, calmer les inquiétudes de mon cœur qui lui est si vivement attaché, m'a pénétré de reconnaissance. Je prends la liberté de lui en faire mes très-humbles remercîments, et je prie Dieu bien instamment, de vouloir conserver encore longues années à l'humanité dans la personne de Votre Majesté un Etre, qui lui fait tant d'honneur. Je La remercie aussi très-humblement de ce qu' Elle a daigné me communiquer; bon Dieu, que tout cela me peine!")

Je ne suis pas si brave aujourd'hui; la toux m'incommode beaucoup. J'ai un peu d'altération, mais cela n'a rien à dire. Je ne suis accoutumée d'être malade, ainsi tout me paraît plus grand; j'espère une bonne nuit.

AN DEN

REIHERRN VON BINDER.

16. Mai 1774.

h besorge wohl, diesen guten Freund [1]) zu verlieren. I.
:twas Anderes kommt, um welche Uhr es auch sei,
ir zu schicken. Gestern war ich mit unserem Fürsten [2])
:n. Wie bis zu Thränen gerührt bin ich über sein:
peccavi etc. Wenn er es nur auch selbst gedacht!
! ho! hat mich wieder erschreckt.

---

28. Mai 1778.

h schicke ihm künftig Alles, was noch die traurigen II.
von Frankreich angeht, weil ich nicht weiss, wie es
n Fürsten steht, da ich ihn seit Laxenburg nicht
.

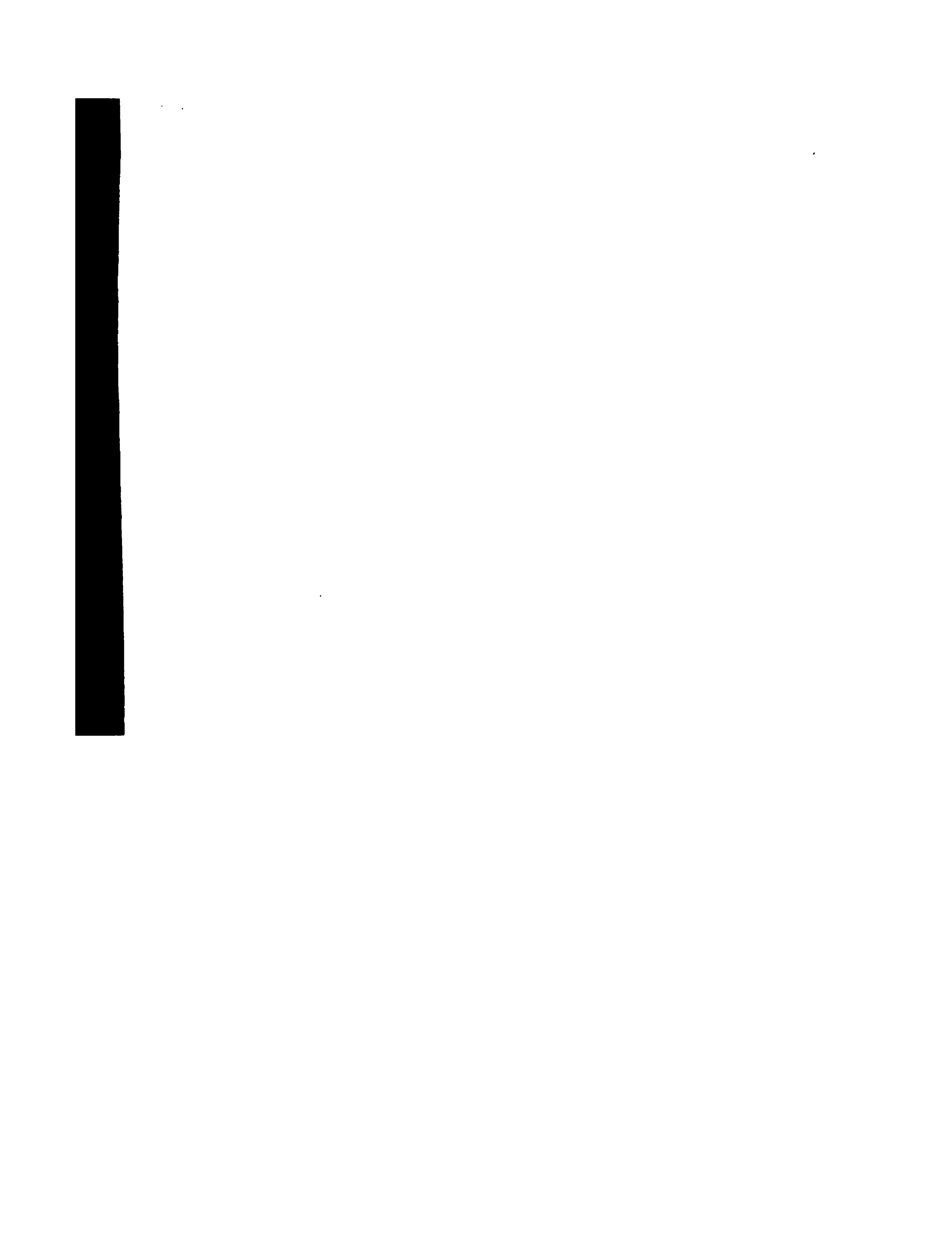
h bin ihm obligirt, dass er in diesen Umständen diese
gegen welche zwar nichts zu sagen, indem sie nur
:en sind, mir wieder geschickt, ohne Gebrauch davon
hen, da sie nur aus Verstoss mitkamen.

Ich weiss nicht, wen Maria Theresia hier unter dieser Bezeichnung

Kaunitz.

AN DEN

GRAFEN PERGEN.



Vienne, ce 7 mars 1763[1])

Comte de Pergen. La paix est donc faite avec le roi I.
Prusse: voilà un moment qui me débarrasse de nombre
ıquiétudes. Il me reste cependant une épine au pied, dont
souhaiterais fort d'être bientôt délivrée: c'est l'élection de
n fils Joseph en roi des Romains. Comme c'est une affaire
ne saurait être indifférente aux intérêts de ma maison et
eux de la monarchie, je sens toute l'importance d'y ré-
hir sérieusement et d'y réfléchir même dès ce moment,
s perdre un instant. Les raisons qui me le font souhaiter,
aissent des plus fondées. Mon âge de même que celui
l'empereur s'avance; peut-on prévoir jusqu'à quel terme
bon Dieu prolongera nos jours? Et s'il venait à trancher
x de l'un ou de l'autre, peut-on prévoir les suites qui
ırraient en résulter? La tranquillité générale est à peine
ıblie; comme tous ne se ressentent que trop encore des plaies
tes fraîches d'une cruelle guerre, tous souhaitent également
goûter du moins pour quelque temps les douceurs de la
x, dont chacun a tant de besoin. N'est-il donc pas à sup-
er avec raison, qu'aucun ne voudra dans ces premiers
nents de tranquillité entrer dans des mesures contraires
t-être à mes vues, mais en même temps capables de

[1]) Cabinetschreiben. In Ziffern.

rallumer le feu de la guerre, dont il devrait craindre d'essuyer le premier les malheurs? Plus on diffère l'élection, plus laisse-t-on à ceux, qui ne sont pas bien intentionnés, du temps, de forger des cabales et des intrigues. Déjà la cour palatine, apparemment de concert avec celle de Bavière, tâche par des menées sourdes d'engager le roi d'Angleterre à s'ériger dans l'empire en chef d'un parti assez fort pour y diminuer mon influence et celle de mes alliés: c'est une anecdote dont je fais confidence à vous seulement et en secret, pour votre direction. Je souhaite donc vivement, que l'élection se fasse encore l'été prochain; en le laissant passer inutilement, rien ne se fera pendant l'hiver, et ce retard pourrait à la fin produire des raisons capables de gâter tout. Saisissons le moment présent, que je crois le plus propre pour la réussite de cette affaire, aussi bien par la situation, où les cours en général se trouvent après le rétablissement de la paix, que par les dispositions d'une chacune en particulier. Comme mon union avec les Français continue, leurs bons offices ne me manqueront pas. Je crois pouvoir compter sur la bonne volonté des trois électeurs ecclésiastiques, mais s'ils venaient (et surtout celui de Mayence[1]), qui n'est déjà que trop âgé) à manquer, qui voudrait être garant des sentiments de leurs successeurs? Quelque peu de fondement qu'on puisse faire sur ceux du roi de Prusse, il aurait, je crois, de la honte de contrevenir dans le premier jour après le traité qu'il vient de signer, aux engagements contractés en faveur de l'élection de mon fils, mais pour être plus sûr de mon fait, il serait, ce me semble, à propos d'entamer cette affaire par l'électeur d'Hanovre. Le roi de Pologne

---

[1]) Johann Friedrich Carl Graf Ostein. Er starb auch wirklich am 4. Juni 1763.

me sera pas contraire. Je ne sais quelle part y prendront ı électeurs de Bavière[1]) et Palatin[2]), mais je voudrais en me passer de l'un et de l'autre et surtout ·du dernier.

Voilà mes réflexions sur ce qui regarde l'élection en i-même; je vais vous les communiquer encore sur la catulation qui en fait un point essentiel. Je suis d'avance ersuadée qu'il n'y a guère d'apparence, qu'on en accordera ıe meilleure à mon fils qu'on n'avait accordé à son père, ais qu'on reste du moins là, car je vous avoue que j'aimerais ieux voir mon fils sans la couronne impériale, que de la i procurer sous des conditions qui, en imposant des lois trop ures, réduiraient au néant le prix d'une dignité qui ne serait ı effet qu'une ombre. Que l'élection se fasse au reste à ugsbourg ou à Francfort, m'est assez indifférent; Sa Majesté empereur s'y rendra seul avec l'archiduc, mon âge ne accommodant plus guère aux fatigues d'un tel voyage, dont , durée ne sera d'ailleurs que d'environ six semaines.

Ce sont les idées que je me suis formées sur l'affaire e l'élection. Je vous les communique par un effet de la onfiance que j'ai dans votre expérience et dans votre attachement à mon service. Mais je vous charge en échange de ıe dire avec une entière franchise ce que vous en pensez, n détaillant avec précision, par où et comment on devrait ébuter, en mettant l'affaire de l'élection de mon fils en train, omment, lorsqu'elle le serait, les démarches à faire devraient e suivre les unes les autres, quels moyens seraient les plus ropres pour s'assurer de sa réussite, et pour éloigner les bstacles qui pourraient la rendre douteuse, quelles seraient s personnes dont l'entremise serait la plus avantageuse à

[1]) Maximilian Joseph.

[2]) Carl Theodor.

cet effet, et comment on devrait se prendre avec elle, jusqu'à quel point je pourrais condescendre aux demandes qu'on me ferait peut-être pour faciliter la perfection de cet ouvrage, qu'est-ce que vous croyez à la fin devoir me conseiller pour arriver au but que je me propose, d'une façon qui réponde à ma dignité et aux intérêts de ma maison? Ce qui me fait de la peine, c'est que je vois qu'il y a trop de lenteur dans la façon de penser des deux ministres ici [1]); ils croient qu'il faut laisser venir les choses sans en marquer du désir. Qui sera celui qui nous offrira gratuitement la couronne impériale? Je connais combien on aime les lenteurs, surtout dans les affaires scabreuses; je voudrais donc que vous-même poussiez cette affaire dans vos rapports; Kaunitz fait beaucoup de cas de vos lumières. Comme les éclaircissements que vous me donnerez, ne doivent servir que pour ma direction seule, rien ne doit vous arrêter de me parler sans aucune retenue.

J'ai [2]) vu votre lettre du 26 du passé à feu le baron de Koch [3]). Sachant toute l'amitié que vous avez eue pour lui, je ne suis que trop persuadée de l'impression que sa mort aura faite sur vous. Je ne suis pas moins sensible à la perte de cet ancien fidèle serviteur. Je vous assigne dorénavant mon secrétaire privé Pichler, pour faire passer par son canal les paquets que vous avez ci-devant adressés à Koch. Ayant toujours pour vous les mêmes sentiments de bonté, je me prêterai volontiers à ce que je pourrai faire pour vous, persuadée que vous entrerez dans la situation présente de mes affaires et finances. Mais il est indispensable que vous en

---

[1]) Kaunitz und der Reichs-Vicekanzler Colloredo.

[2]) Von hier an nicht mehr in Ziffern.

[3]) Der schon mehrfach erwähnte Ignaz Freiherr von Koch, geheimer Cabinetssecretär der Kaiserin und zuletzt Staatsrath, war am 14. Februar 1763, sechsundsechzig Jahre alt, in Wien gestorben.

iviez au comte de Kaunitz, pour que tout passe par le ıal régulier. Je vous assure de ma constante grâce et ›nveillance. Marie Thérèse.

Laxenbourg, le 5 mai 1763 [1]).

Comte de Pergen. Le secrétaire Pichler m'a rendu mpte des difficultés que vous trouvez dans le dessein de ocurer au comte de Kaunitz la dignité de prince avec ix et séance. Je dois lui rendre la justice, qu'il a lui-ème relevé ces difficultés, lorsque c'était moi qui lui ai ggéré de se mettre au rang de tant d'autres compétiteurs cette dignité, et je serais toujours charmée de procurer tte distinction à un ministre si digne. Parmi les difficultés e vous détaillez, celle de nommer en même temps prince ›mpire un protestant, me paraît la plus aisée à vaincre. serais bien aise que vous m'en proposiez quelqu'un. II.

L'élection d'un roi des Romains me tient toujours à ›ur. Que je serais contente de pouvoir l'arranger encore t été! On est d'accord avec vous sur la convocation ıne diète d'électeurs, et de plus on me propose de m'as-rer du roi de Prusse, et de tâcher de gagner l'électeur Hanovre par ceux de Mayence et de Trèves [2]). Je recevrai ıjours avec plaisir ce que vous continuerez à me proposer r cet objet, et vous assure de ma constante grâce et bien-illance. Marie Thérèse m. p.

[1]) Cabinetschreiben.

[2]) Johann Philipp Freiherr von Walderdorf.

Laxenbourg, le 26 mai 1763[1].

III. Comte de Pergen. Je suis, comme toujours, très-contente du contenu de votre lettre du 13 de ce mois. L'expédient que vous y proposez en premier lieu pour faire réussir l'élévation du comte de Kaunitz à la dignité de prince d'empire, me paraît des plus propres, parce que je le trouve sujet à moins de difficultés, et je serais fort contente qu'on l'adoptât, m'intéressant de cœur aux marques de distinction, que le comte de Kaunitz mérite si bien par tant de belles qualités, et par les services importants, qu'il m'a rendus et continue à me rendre. L'élection d'un roi des Romains m'occupe sans cesse, et je vois avec une vraie peine tous les incidents qui pourraient en empêcher le succès encore dans cette année. O'Flanagan[2] est arrivé ici dans le moment, que le vice-chancelier d'empire se trouve malade: c'est toujours un contre-temps, mais la maladie de l'électeur de Mayence en est un autre de plus grande conséquence. S'il venait à manquer, sa mort influerait sans doute beaucoup sur l'affaire de l'élection. Je dois vous prévenir que, si jamais dans le cas de vacance le prince Clément de Saxe avait des vues sur le siége de Mayence, vous deviez bien être sur vos gardes, pour ne pas vous laisser entrainer à faire quelque démarche en faveur de ce prince; nous en avons déjà fait connaître nos intentions à la cour de Saxe, et nous y persisterons toujours. Sa Majesté l'empereur et moi, nous ne souhaitons que de voir ce siége remplacé par

[1]) Cabinetschreiben.

[2]) Der einer irländischen Familie entstammende Oberst Johann O'Flanagan. Er war speciell dem Dienste des Kaisers Franz und sodann dem der Prinzessin Charlotte von Lothringen attachirt.

bon patriote, quel qu'il soit, sans vouloir nous inté-
sser par préférence pour aucun des prétendants, quoique
personne de l'évêque de Wurtzbourg[1]) nous serait d'ail-
rs assez agréable; mais peut-être aurait-il de même que
lecteur de Cologne[2]) beaucoup de peine de réussir. Qu'on
he seulement d'empêcher que ni les intrigues des puis-
ices étrangères, ni celles des ministres ne se mêlent de
tte affaire.

Je suis informée des menées de la Hollande, et secon-
es peut-être par l'Angleterre et la Prusse, pourraient-elles
er loin, surtout depuis que la France se prend d'une façon
pable d'aliéner tous les esprits.

Je doute fort que le prince Clément emportera l'évêché
Liége, et je crois même ce coup manqué. Vous n'avez
cun sujet d'être inquiet des criailleries qui s'élèvent contre
us sur ce sujet, lorsque vous pouvez compter sur l'entière
probation que Sa Majesté l'empereur, de même que moi,
us accordons à votre conduite.

Je me suis fait un plaisir de faire voir, en conférant
votre épouse l'ordre de la croix étoilée[3]), les sentiments
grâce et de bienveillance que j'ai, et pour vous et pour
le, et sur lesquels vous pouvez toujours compter.

Marie Thérèse m. p.

[1]) Seinsheim.

[2]) Max Friedrich Graf Königsegg war seit 1761 Kurfürst von Köln.

[3]) Graf Pergen hatte sich im Jahre 1762 mit Philippine Freiin von
oschlag vermält.

Schönbrunn, ce 2 juin 1763[1].

IV. Comte de Pergen. Je vous adresse le porteur de la présente, le comte de Gersdorff[2]), souhaitant que sous votre direction il se forme aux affaires de l'empire. Comme on me dit beaucoup de bien sur son compte, et qu'il ne saurait être entre des meilleures mains que les vôtres, j'espère qu'il fera bonne réussite. Je serai bien aise de vous en devoir le succès, et vous assure ....

Zusatz von der Hand der Kaiserin:

Ce que je fais pour Gerstorff, n'est qu'en considération de la religion qu'il a ou compte incessamment de changer. Il aura une fois quelque chose de l'héritage de sa mère[3]); jusqu'à cette heure il a beaucoup aimé à dépenser, à courir, à ne pas aimer l'état militaire ni ses devoirs, ayant fait six mille écus de dettes à Königsberg, en est echappé; enfin jusqu'à cette heure sa conduite n'a rien pour lui. Il veut se mettre aux affaires; je suis sûre que vous ne négligerez rien pour l'appliquer, mais pourtant avec circonspection; il est Saxon. Je veux qu'il porte et continue à passer pour militaire, pour épargner le plus de dépense. En quelques mois vous m'avertirez de ce que vous en pensez, pour me régler là-dessus. Vous pouvez lui dire que je vous ai informé de sa conduite passée.

---

1) Cabinetschreiben.

2) Wahrscheinlich der k. k. Hauptmann Friedrich Alexander Graf Gersdorff, geboren am 20. Februar 1738 als zweiter Sohn des sächsischen Conferenzministers Grafen Gersdorff zu Baruth.

3) Johanna Magdalena, geborne Gräfin Beichlingen, erste Gemalin des kurfürstlich sächsischen Conferenzministers Nicolaus Willibald Grafen Gersdorff.

Schönbrunn, le 26 juillet 1763[1]).

ai reçu vos trois lettres du 10 de ce mois. Je suis v.
ntente du détail que vous me faites en particulier du re de l'électeur de Mayence[2]) d'aujourd'hui. Je con-vec vous, qu'il faudra se prendre de bonne façon pour dans ses intérêts un homme qui pense comme ce mais quelques-uns d'ici pourraient avoir bien de peine nformer leurs démarches. Je me repose sur votre pection ordinaire, et suis persuadée que vous suivrez s vis-à-vis du nouvel électeur une conduite dont mes se sentiront bien.

aurais souhaité que le comte de Gersdorff fût d'une spèce, que vous ne l'avez trouvé. Continuez à veiller allures, et si vous trouviez depuis quelque temps de voir vous accommoder en aucune façon de lui, vous m'en avertir, et j'aurai soin de vous en débarrasser. 'étant prêtée avec plaisir à vos souhaits de nommer , dont votre épouse accouchera, je serai ravie d'en r à son temps la nouvelle, en souhaitant qu'elle soit s favorables, ayant et pour vous et pour elle toujours nes sentiments de grâce et de bienveillance.

Marie Thérèse m. p.

usatz von der Hand der Kaiserin:

ous renverrez ici le jeune Starhemberg[3]) pour le faire de ses yeux. Nous avons de plus habiles gens ici ris, et il sera sous les yeux de ses parents.

Cabinetschreiben; der erste Absatz in Ziffern.

Emerich Freiherr von Breidbach-Bürresheim, am 5. Juli 1763 fürsten erwählt.

Es lässt sich nicht feststellen, von welchem Mitgliede der damals reichen Familie Starhemberg die Kaiserin hier spricht.

Schönbrunn, ce 14 août 1763[1].

VI. Comte de Pergen. La nouvelle que vous me donnez par votre lettre du 4 de ce mois des sentiments, dans lesquels l'électeur va persister, m'est bien agréable. Connaissant votre habileté et activité, je suis persuadée que vous tâcherez de l'affermir dans ces mêmes sentiments, et de travailler toujours avec le même zèle au progrès d'une affaire qui me tient tant à cœur. Vous savez, comment je pense sur votre compte, ce qui doit vous rassurer sur les dispositions, où je suis de vous faire nommer (autant qu'il dépendra de moi) ambassadeur pour l'affaire de l'élection, mais je vous dirai en même temps confidemment, que le prince Liechtenstein[2] est le seul qui pourrait l'emporter sur vous. Travaillez entretemps à faire désigner Augsbourg pour le lieu de l'élection.

Connaissant votre probité, je veux vous faire encore confidence sur un autre objet. Le bruit s'est répandu, que vous avez obtenu de l'électeur de Mayence d'aujourd'hui la promesse d'être nommé (le cas arrivant) vice-chancelier d'empire. Le comte Colloredo en est alarmé; il croit, si le comte d'Eltz[3] était parvenu au siége de Mayence, la survivance assurée à son fils[4]. Comptez que je souhaite de vous voir un jour de préférence dans ce poste, que vous méritez par

[1]) Cabinetschreiben. In Ziffern.

[2]) Der Feldmarschall Fürst Joseph Wenzel Liechtenstein wurde denn auch wirklich zum ersten Wahlcommissär des Kaisers ernannt.

[3]) Hugo Franz Carl Graf Eltz, Dompropst zu Mainz, geboren 1701, gestorben 1779.

[4]) Der Bd. III. S. 109 zuerst erwähnte Graf, später Fürst Franz Colloredo folgte wirklich 1788 seinem Vater in der Würde eines Reichs-Vicekanzlers, während Pergen dieselbe niemals erlangte.

s qualités et surtout par votre intégrité. Je voudrais seule-nt savoir au juste ce qui en est, pour ma seule notice et is songer à en faire le moindre usage, ce qui doit vous gager à m'en parler avec une entière franchise, persuadé nme vous devez être des sentiments de grâce et de bien-illance que j'ai pour vous constamment.

J'aurai soin du pauvre Starhemberg; son mal ressemble mal caduc. Il ne pourrait loger chez van Swieten, mais urai soin de lui. Marie Thérèse.

Vienne, ce 26 décembre 1763[1]).

Comte de Pergen. J'ai reçu votre lettre du 15; ayant VII.
aminé les points que vous y traitez, je suis d'avis qu'on urrait être fort content d'obtenir une capitulation sur le d de celle de l'empereur d'aujourd'hui. Je voudrais qu'on artât tous les *monita*, surtout en matière de religion. Le i de Prusse s'est jusqu'ici bien conduit à notre égard, et mme son ambassadeur, le baron de Plotho[2]), arrivera ap-remment le premier à Francfort, je vous recommande de bien cultiver et ménager, en tâchant, s'il faire se peut roitement, de le détacher du baron de Gemmingen[3]), sujet t mauvais, quoique, s'il était possible de le gagner, vous deviez pas le ménager. Tâchez de même de ménager Bavière et la Saxe, surtout la première, qui sera d'ail-

---

[1]) Cabinetschreiben.

[2]) Erich Christoph von Plotho, preussischer Krönungsgesandter.

[3]) Freiherr Ludwig Eberhard von Gemmingen, kurhannoverischer mitialgesandter zu Regensburg und zweiter kurhannoverischer Bot-after zum Wahl- und Krönungstage 1763/4.

leurs attentive, je crois, à saisir toute occasion de se faire du mérite dans les circonstances d'aujourd'hui[1]).

Comme les négociations vont s'entamer à Francfort, et qu'elles pourront dans peu devenir intéressantes, je recevrai toujours avec satisfaction les nouvelles que vous me donnerez dans le cas où vous trouverez nécessaire de me les faire parvenir en droiture. Je vous assure de ma constante grâce et bienveillance. Marie Thérèse m. p.

Vienne le 24 février 1764[2]).

VIII. Comte de Pergen. Je suis très-contente des notions que vous me donnez tant sur ce qui se passe à la diète d'élection, que sur le caractère et les menées des ambassadeurs qui y sont employés. Accoutumée à ne pas me mêler des affaires d'empire, je me borne à souhaiter que tout s'avance heureusement, pour que l'empereur et mon fils puissent être de retour avant les Pâques. Connaissant tout votre zèle et toute votre habileté, je suis persuadée que vous travaillerez au possible à la perfection de cet ouvrage; mais si des incidents qu'on ne saurait ni prévoir ni éloigner, venaient à y mettre des entraves, on sent d'avance qu'il faut s'y accommoder. On s'est seulement douté, si pendant l'incertitude du progrès de l'élection il convenait mieux que l'empereur se mît en route, en s'arrêtant dans le voisinage de Darmstadt jusqu'au moment propre de se rendre à Francfort, ou qu'il

---

1) Um die Heirat Josephs mit der Prinzessin Josepha, Schwester des Kurfürsten zu Stande zu bringen, welche denn auch wirklich im Jänner 1765 geschlossen wurde.

2) Cabinetschreiben.

ttendît ici. Ceux qui ont opiné pour le premier parti, t allégué que la présence de l'empereur dans les contrées Francfort animerait le collége électoral à accélerer l'élection, ıis le comte de Kaunitz ayant opposé, qu'en marquant trop mpressement de finir, on s'exposerait à rendre le collége ectoral inflexible dans les prétentions qu'il pourrait former, sentiment l'a emporté sur les autres, et le départ de mpereur sera par conséquent réglé sur les progrès qu'on 'a à Francfort.

Je suis d'accord avec vous sur ce qui regarde l'affaire la succession d'un de mes fils dans les états de Modène, je vous permets de faire sentir au comte de Colloredo à n arrivée à Francfort, que vous êtes informé (sans dire par el canal), combien cette affaire m'intéresse. Comme vous rez déjà reçu, je crois, le projet d'accommodement avec la ur palatine, peut-être pourrait-on à cette occasion se stiler le concours de cette cour à l'arrangement de la dite ccession; aussi serais-je disposée à lui accorder à ce re cinquante et même[1]) cent mille florins, mais il udrait faire tout cela par Kaunitz[2]). Vous savez ailleurs l'engagement que le roi de Prusse a pris à cet ard dans le traité de Hubertsbourg. Pour les affaires rs de l'Allemagne, la future élection d'un roi de Pologne tire l'attention de toutes les cours: apparemment se fera-t-elle gré de la Russie, secondée surtout par la Prusse; mais nous laisserons pas de tâcher d'en tirer le meilleur parti possible.

Le second mariage de mon fils Joseph est un objet ui m'occupe bien plus sérieusement. Jusqu'ici le choix

---

[1]) Von der Kaiserin statt des von ihr durchstrichenen Wortes uelque" eingefügt.

[2]) Einschaltung von der Hand der Kaiserin.

paraît pencher pour la princesse de Parme, mais étant promise au prince d'Asturies, cette idée pourrait rencontrer des difficultés. De plus le danger de la petite-vérole qu'elle n'a pas encore eue, et qui a été si fatale à sa mère et à sa sœur, dont elle participe le sang, son tendre âge qui ferait retarder du moins trois ans son mariage, sa grande vivacité, voilà des motifs qui m'effraient en pensant à cette alliance, malgré l'affection que le souvenir de ma très-chère belle-fille m'inspire pour cette princesse. Si donc cette idée venait à tomber, je voudrais donner la préférence à une princesse allemande catholique, ayant par plus d'un motif trop de répugnance pour une protestante, mais parmi les catholiques le choix est en Allemagne bien mince et se réduit aux seules princesses de Bavière et de Saxe. La première est soutenue par un parti puissant et nombreux, qui affiche à cette alliance des avantages considérables par l'espérance de sa succession dans les allodiaux de Bavière. Dites-moi confidemment ce que vous en pensez, car pour moi, je n'y compte guère, en voyant qu'elle est devancée par deux sœurs, l'électrice de Saxe et la margrave de Bade [1]), dont la première a une lignée nombreuse, et je vous avoue franchement, que mon cœur me parle en faveur de la princesse de Saxe, tant parce que je lui suppose une meilleure santé qu'à celle de Bavière, qui n'a pas encore eu la petite-vérole, que par d'autres motifs qui m'engagent à lui donner la préférence.

Je vous marque tout ce dans le dernier secret et à condition de n'en laisser rien transpirer vis-à-vis de personne, ces notions ne devant servir que pour votre direction (sans

[1]) Die Bd. I, S. 129 zuerst erwähnte verwitwete Kurfürstin Antonie von Sachsen war die älteste, die verwitwete Markgräfin Marianne von Baden aber die drittgeborne Schwester des Kurfürsten von Baiern.

il paraisse que je vous les aie données), dans le cas où l'em-eur mon fils (ou un des ministres[1]) trouvât à propos de is parler de cette affaire, de les conduire selon ces in-ıtions[1]). Au reste, si jamais quelque chose qui intéressât objet, venait à votre connaissance, vous pourriez m'en •e part en secret par le canal de mon secrétaire Pichler.

Le malheur arrivé à votre épouse me donne bien du ıgrin, mais à moins d'avoir été trop avancée dans sa ıssesse, j'espère qu'elle sera rétablie avant les solennités Francfort. Je vous répète d'user de toute la plus exacte ınomie dans les dépenses que vous êtes obligé de faire, is de continuer à en remontrer la nécessité au comte de unitz. Je suis charmée de la bonne intelligence que vous hez d'entretenir avec mes autres ministres.

Je dois vous avertir encore, que le baron de Schwarzenau[2]) ınvie de se moyenner, vers la fin de ce mois ou au com-ncement de l'autre, une entrevue secrète avec Moser[3]) Francfort. Il l'appointe à Schweinfurt et pense s'y rendre ıs le nom supposé de chambellan de Weissenau, pour ıler avec le dit Moser d'une affaire importante (comme il), sans s'y arrêter que tout au plus deux fois vingt-quatre ıres. Schwarzenau enjoint à Moser de n'en dire mot à plus intimes amis, ni même à Wulkenitz[4]). Comme la

---

[1]) Einschaltungen von der Hand der Kaiserin.

[2]) Freiherr Joachim Ludwig von Schwarzenau, kurbrandenburgischer ıitialgesandter zu Regensburg.

[3]) Der berühmte Staatsrechtslehrer Johann Jacob Moser kann hier ıt gemeint sein, weil er vom Juli 1759 bis Ende September 1764 auf ı Hohentwiel gefangen sass. Es handelt sich also um seinen ältesten ın Friedrich Carl, der damals in Frankfurt ansässig war und im Dienste Landgrafen von Hessen-Cassel stand.

[4]) Am 14. März 1760 meldete Salzburg im Reichsfürstenrathe, dass ı kurmainzischen Reichstagsdirectorium sich legitimirt habe: „Herr

façon de penser de Schwarzenau est connue, il pourrait être bon de tâcher de déterrer ce qui est caché dans son entrevue avec Moser, mais il faudrait s'y prendre avec bien de circonspection, la notice que j'ai de ce ménage, m'étant parvenue par un canal très-délicat.

Je vous assure de ma constante grâce et bienveillance.

Marie Thérèse.

Vienne, ce 3 octobre 1765[1].

IX. Comte de Pergen. Quoique je ne me sois pas mêlée jusqu'ici des affaires d'empire, et que je n'aime non plus à m'y mêler dans la suite, n'en ayant pas sur tout des notions bien précises, je ne souhaite pas moins de voir prendre l'empereur, mon fils, dans la conduite de ces affaires des mesures justes et qui lui fassent honneur, et de pouvoir lui être utile à cet égard. Je crois que la visitation du conseil aulique d'empire ici et de la chambre impériale à Wetzlar serait un moyen bien propre à acquérir à mon fils dans le commencement de son règne du crédit, et à lui attirer l'affection et la confiance des états de l'empire. Cette visitation est même fondée dans la capitulation, mais je ne m'aperçois que trop, qu'on cherche des subterfuges pour en éluder l'effet. On veut bien faire avoir en tout cas cette commission au comte Ulfeldt et au vice-chancelier d'empire: idée que je ne saurais jamais approuver, parce que le vice-chancelier ne pouvant être regardé que comme partie inté-

„August Ludwig von Wülcknitz wegen denen Nassauischen Votis, auch „wegen Hessen-Cassel und Hirschfeld".

[1]) Cabinetschreiben. In Ziffern.

ısée dans cette affaire, il ne conviendrait nullement de l'y re paraître en qualité d'arbitre, et quant au comte d'Ulfeldt, serait en tout cas le seul de mes ministres, au choix duel je ne voudrais pas m'opposer, mais toujours avec conion, qu'on lui associe quelque autre sujet de la part de mpire pour la visitation du conseil d'empire. Je vous oue cependant, que je souhaiterais préférablement, qu'à cet et l'électeur de Mayence se rendît ici lui-même, ce qui ne ait pas une nouveauté sans exemple, et je me souviens s-bien d'avoir vu ici un de ses prédécesseurs. Il dépenıit de lui de garder l'incognito ou de paraître en public, ce voyage ne saurait lui coûter trop: il serait logé à la ır et défrayé avec sa suite, qui serait, je suppose, bornée un nombre médiocre; au reste il pourrait compter d'être ité ici sur un pied, dont il aurait lieu d'être content.

Voilà une de mon cru, et dont je ne vous parle que ns la vue de savoir, si vous croyez que je devrais apyer sur ce point auprès de mon fils. Je voudrais encore voir ce que vous pensiez au sujet du vice-chancelier d'eme, et si on devrait le continuer dans son poste. Vous gnorez pas les griefs qu'on met à sa charge, mais s'il lait venir à quelque changement, je ne vois d'autre sujet ur le remplacer que le comte de Starhemberg à Paris ou baron Groschlag [1]). Quoiqu'il est votre beau-frère, je ne e suis pas doutée de vous faire cette confidence; ne conissant que trop votre probité, pour être sûre que vous ne uriez me conseiller même sur ce sujet que ce que vous uvez convenir le plus au bien du service. Vous me ferez aisir en m'indiquant le plus franchement ce que je pour-

---

[1]) Friedrich Carl Willibald Freiherr von Groschlag, kurmainzischer ıeimer Rath und Staasminister.

rais conseiller à mon fils pour rendre son règne aussi heureux que glorieux. Je m'en repose sur votre zèle et vos lumières, et vous assure de ma constante grâce et bienveillance. Marie Thérèse m. p.

Vienne, ce 13 novembre 1765[1].

x. Comte de Pergen. Vous ayant déjà fait connaître ma satisfaction sur la façon dont vous vous êtes expliqué dans votre dépêche du 22 du passé au sujet des affaires d'empire, je veux bien vous répéter que je persiste toujours dans les mêmes sentiments à l'égard du voyage que l'électeur de Mayence pourrait faire ici pour se charger lui-même de la visitation du conseil aulique d'empire. D'abord qu'il sera entré dans mes états, il y sera défrayé, de même qu'ici, où il sera logé à la cour. Je suppose au reste, que sa suite ne sera pas trop nombreuse, d'autant plus qu'il ne dépendra que de lui de garder ici l'incognito, ou de rester sur un pied aussi restreint qu'il croirait lui convenir.

Je sais que vous avez mandé à l'empereur une longue dépêche; je ne l'ai pas encore lue, mais je serai toujours bien aise de vous voir continuer à lui insinuer tout ce qui serait le plus propre à rendre son règne aussi heureux que glorieux. Je ne trouve cependant aucunement faisable votre idée d'établir quelqu'un auprès de l'empereur pour l'aider dans le travail. Quelque tournure qu'on voudrait donner à un tel établissement, ce serait toujours un objet général de l'envie et de la jalousie, et personne ne saurait se soutenir

[1]) Cabinetschreiben.

un poste exposé aux cabales et brigues de tout le
e. Je vous assure de ma constante grâce et bienveil-
. Marie Thérèse m. p.

Zusatz von der Hand der Kaiserin:

Tout ce qui concerne l'empire et la visitation, je le
ts entièrement à l'empereur. Je prévois qu'il n'en sera
toutes ces grandes choses ne se font que tout d'un
; si on délibère trop, elles ne réussissent plus. Je vous
amande le fils de Stupan; son père est un digne
ne[1]).

Undatirt. (September 1768.)

Il me faut un courrier pour Milan mercredi le matin, XI.
passera de là à Parme, un autre pour Toscane et Naples,
utre pour Paris, et si on veut le faire passer, pour l'Es-
e, tous à expédier mercredi. J'expédierai le valet de
nbre de Cobenzl[2]) pour Bruxelles, tout cela mercredi
atin, espérant en Dieu qu'il continuera à bénir nos ma-
qui sont à merveille, pas une heure alités; c'est in-
préhensible[3]); je crains seulement que cela soit trop léger.
'a inoculer pour ma satisfaction six pauvres enfants ou

---

[1]) Der hochverdiente Staatsrath in inländischen Geschäften, Anton Stupan von Ehrenstein. Sein Sohn Felix, von welchem hier ohne el die Rede ist, war 1743 geboren und wurde bald nach Vollendung Studien bei der Visitation des Reichskammergerichtes verwendet. : niederösterreichischer Regierungsrath, starb er 1797 als Hofrath r Hofkanzlei.

[2]) Graf Carl Cobenzl, bevollmächtigter Minister in den Niederlanden.

[3]) Es handelte sich um die Notification des günstigen Erfolges der lation der Blattern, welche Maria Theresia an ihren zwei jüngsten n und an ihrer Enkelin Therese hatte vornehmen lassen.

neuf par les miens, pour passer par toutes les épreuves. Je ne saurais assez en remercier Dieu, mais j'avoue que les peines et réflexions qu'on a, sont indéfinissables. Je ne les regrette pas; j'en suis bien récompensée.

Undatirt. (November 1769.)

XII. Défendez au gazetier allemand, qu'il ne touche pas dans sa gazette ce qui peut avoir quelque rapport avec Chauvelin [1]) et son envoi à Parme; qu'il ne le nomme pas ni en bien ni en mal. Je suis dans des grands embarras; je n'ai rien de Knebel depuis l'arrivée de Rosenberg; le prince [2]) me dit de ne rien avoir non plus. La situation présente de Chauvelin est pourtant un point très-essentiel à rapporter. On dit vingt ou trente personnes arrêtées et reléguées; ce serait un grand éclat, et je ne dois rien avoir ni de Knebel ni de ma fille. J'avoue, cela me passe et m'inquiète. A-t-on retenu leurs lettres, autre violence que je ne mériterais pas? Voyez donc s'il n'y a point des lettres arrivées d'Italie à ce sujet, ou de Milan ou de Mantoue; la chose m'intéresse trop.

[1]) Der Marquis von Chauvelin, französischer Gesandter in Turin, wurde im November 1769 von König Ludwig XV. nach Parma gesendet, den Wirren am dortigen Hofe ein Ende zu machen. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. VII. 396, 397.

[2]) Kaunitz.

Undatirt. (December 1771.)

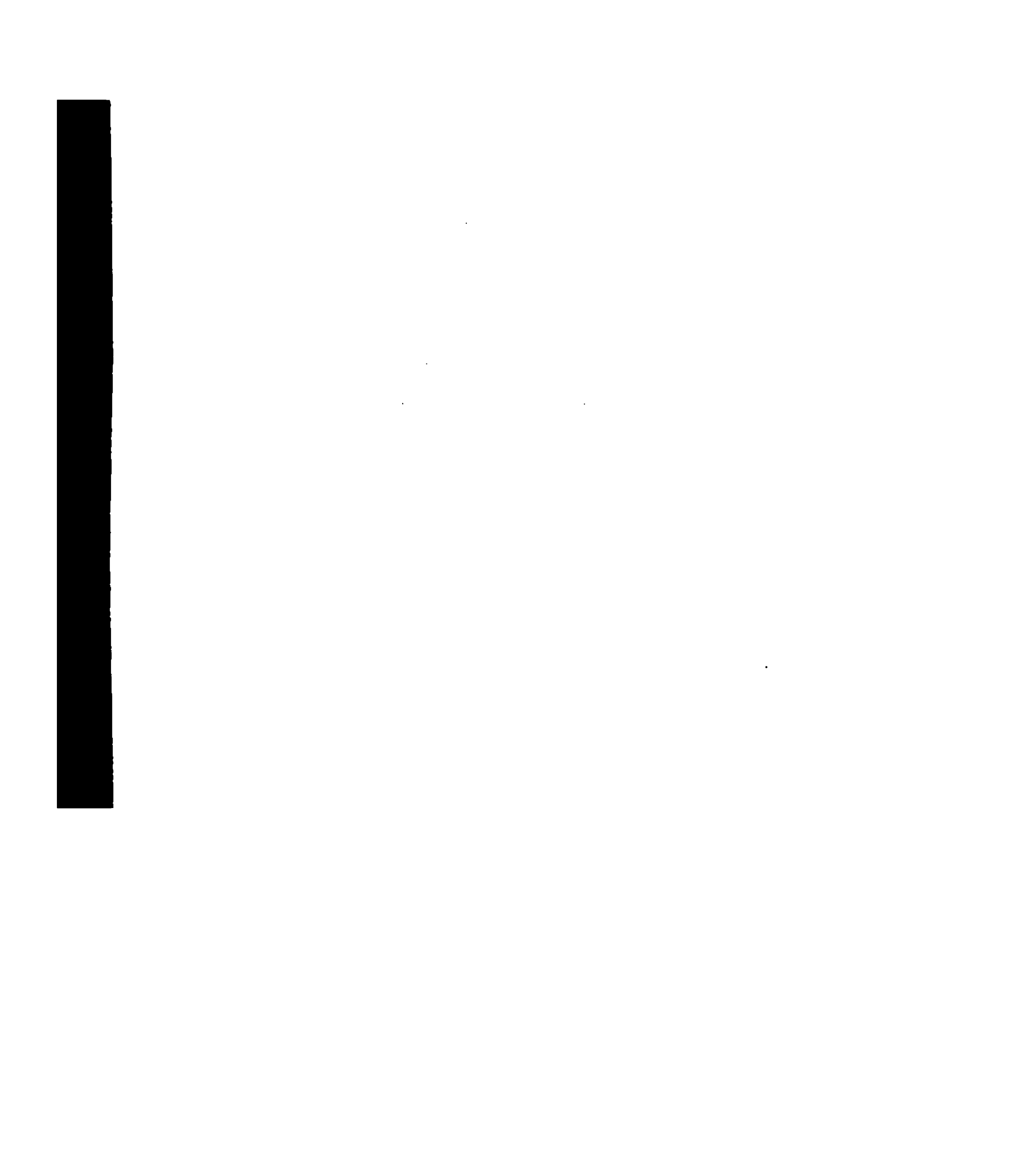
Pergen. Ich adjungire ihn dem Landmarschall [1]) XIII.
r Zusage der Nachfolge, um einmal sein unsicheres
festzusetzen. Nachdem im Staatsrathe eine Ab-
;eschehen, so habe ich Binder statt seiner an seinen
nnt, ihm aber bleibt die Wohnung und der Gehalt
bis noch etwas Besseres für ihn vorkommt, indem
cht meine Gnaden für die Zukunft versage und er
Vertrauen an mich sich wenden kann.

Maria Theresia.

schon I. 96 erwähnte Fürst Johann Wilhelm Trautson.

AN DEN

GRAFEN HATZFELDT.



Undatirt. (1766.)

Dieser Mann ist der eifrigste meiner Monarchie und viel Gutes[1]). Es kann aber wohl sein, dass Vieles in Theorie oder Speculation bestehe und in der Execution ht ausführbar sei. Ich verlange also, dass er mit Zinzendorf l Andler und Caratto selbst ganz insgeheim zusammen-e und mir einen Vortrag darüber mache, was davon zu ptiren wäre oder nicht? I.

Undatirt.

Wenn er mir heute noch eine Banco-Obligation von fzigtausend Gulden zu fünf Procent schicken könnte, wo Name in bianco wäre, den ich selbst hineinsetzen werde; ist für eine Dame. Ich will dies nicht gratis vom Banco; II.

---

1) Maria Theresia spricht hier von dem Oberstlieutenant Hermann itto, der einen Plan zur Errichtung einer Depositenbank vorgelegt e, welche gleichzeitig die Geschäftsthätigkeit einer grossartigen Handels-llschaft entwickeln sollte. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. VII. 212. Caratto starb am 7. Jänner 1769 in seinem einundachtzigsten ensjahre. Seine Witwe Johanna, geborne von Martinengo, mit der er r fünfzig Jahre verheiratet gewesen, erhielt eine Pension von jährlich send Gulden.

ich werde ihm dafür so viel andere Papiere zurückstellen, dass es so wäre, als wenn ich das Geld dafür eingelegt hätte, oder ich würde es mir nach und nach abziehen lassen. Es ist mir nur um die Zeit und das Geheimniss zu thun; wegen des Uebrigen werde ich mich schon weiter mit ihm verstehen.

Maria Theresia.

Undatirt. (25. August 1770.)

III. Die Grossherzogin wird Ertag[1]) um vier Uhr im Münzhause sein. Ich höre, dass nur zwei Plätten zum Ueberfahren sich finden; dies wäre wohl sehr wenig für eine Stadt wie diese. Wann können die Brücken wieder in Stand gesetzt werden?[2]) Ich muss glauben, dass sie schlecht gemacht waren.

Wegen der Conducteurs, die jetzt alle dritten Tage an den Kaiser geschickt und wieder hieher expedirt werden, wäre eine Veranstaltung zu machen, dass sie sowohl von hier als von der anderen Seite gleich bedient werden[3]); heute geht der erste Ertag wieder so fort.

Weil Kempelen jetzt seine Relation vom Banat ablegen und einige Zeit hier bleiben wird, so finde ich für gut, dass er Khevenhüller melde, ihn zu banatischen Commissionen

---

[1]) Dienstag den 28. August 1770 besuchten Grossherzog Leopold und seine damals zum ersten Male in Wien anwesende Gemalin in zahlreicher Begleitung das Münzhaus.

[2]) Sie waren durch die grosse Ueberschwemmung, die in jenen Tagen stattgefunden hatte, weggerissen worden.

[3]) Joseph war am 23. August mit dem Prinzen Albert, Lacy und Dietrichstein nach Mähren zum Besuche des dortigen Feldlagers abgereist und musste sich bei Nussdorf über die Donau setzen lassen.

Sessionen beizuziehen, besonders in Populationssachen. nun an soll verboten sein, Niemand in zwei Jahren mehr ıs Banat zu schicken; sie verderben Alle.

Undatirt. (22. December 1770.)

Graf Hatzfeldt. Ich habe nach seinem Einrathen die IV.
osition gemacht, aber Alles sehr froid gefunden, nichts n eingehen noch expliciren. Ich bin ihm noch eine ift schuldig, aber halte sie noch express zurück; sie e ihn troubliren. Einmal werde ich sie ihm doch zeigen, aber noch nicht.

Er hätte gleich ein Rescript an die ungarische Kammer rlassen, welches ich bis morgen Mittags haben möchte, die Kammer allsogleich die Brücke und Ueberfahrt zu sburg Kempelen abnehme und selbst verwalte. Indessen n keine neue Schiffbrücke mehr zu denken, sondern h Hand anzulegen, die Schiffbrücke für die Zukunft in n Stand zu setzen.

Undatirt. (13. October 1772.)

Ich höre, dass mehrere Couriere von Prag gekommen V.
, wieder die grosse Noth vorstellend. Wenn solche hrichten, die so important sind, kommen, sind sie mir gleich zu berichten und einzuschicken, indem das e Publicum davon informirt ist und ich allein nichts s.

Wie ich bis hieher geschrieben, kommt Carafa[1]), bestätigt die Noth. Ich habe ihm befohlen, ihm zu melden, von hier nicht das Mindeste mehr nach Prag zu liefern; sie verlassen sich zu viel darauf, im ganzen Lande hätten sie wohl etwas für die Stadt finden können. Unerlaubt geht es darin zu.

Undatirt. (Anfangs September 1773.)

VI. Graf Hatzfeldt. Er möge Samstag den Rath halten in der Burg, indem ich wegen Staats- und polnischen Affairen selben nicht halten kann. Wir haben hier das schönste Wetter, magnifique Unterhaltung und in Menge, und doch seufzt mein Herz nach meiner Einsamkeit.

Undatirt.

VII. Ich bin untröstlich, dass er nicht wohl ist; das ist das wilde Spaawasser. Er muss sich wohl schonen, denn der Magen ist schwach. Ich wollte ihm lieber eine Wein- als eine Wassercur verordnen.

Undatirt. (18. September 1774.)

VIII. Voyez ce papier que je dois ravoir encore ce soir avant sept heures. Dois-je y entrer et remettre entière-

---

[1]) Graf Carl Otto Carafa di Stigliano, früher Hofkammerrath, dann Präses der im Jahre 1767 errichteten Wiener-Stadt-Proviantirungs-Hofcommission. Im Jahre 1773 wurde er auf sein Ansuchen dieser Stelle enthoben.

nt cette partie à l'empereur? J'ai omis bien des endroits i marquaient trop d'humeur. J'avoue, ma situation me vient presque intolérable; ce n'est que quelques pernnes et ministres attachés à moi, qui me retiennent enre; vous y êtes aussi, dont j'espère encore le plus de cours.

Neny m'a fait un rapport en gros ce matin sur l'ouage pour la chambre des comptes, qui m'a de nouvèau nimée, et je tâcherai, autant que ma faiblesse le permet, soutenir vos travaux et directions; Neny viendra luiême vous parler. Hier ce n'était pas le moment de parler votre beau-frère [1]). La promotion sera déclarée dimanche, ais elle ne se fera qu'à la Saint-André. Jusque là je trourai un moment plus heureux, car à cette heure ils ne nt pas favorables.

Undatirt. (16. August 1777.)

Ein Mann, der niemals die Wahrheit geredet, allein IX.
inen Passionen gefolgt, heimliche Wege zu seinen Verımdungen gesucht, heute gut, morgen Feind mit den nämhen Personen gewesen, der nichts als alle Leute unter ıander gebracht, muss Gott und meiner zu grossen Güte nken, dass er nicht auf Lebenszeit eingesperrt wird. Zweiusend Gulden Pension ist gewiss genug, und hat er nie ehr und in nichts angewendet zu werden, und wenn er

[1]) Maria Theresia meint hier wohl den mit Hatzfeldts Schwester Anna rmälten Landobersthofmeister in Böhmen, Carl Gotthard Grafen Schafftsch, Assessor bei dem böhmischen Landesgubernium und dem grösseren ndrechte, Präses der Kammer-Schuldencommission. Er war 1706 geren, 1731 vermält und starb 1784.

nur ein wenig Ehre im Leibe hat, soll er sich selbst vor der Menschen Augen verstecken.

Bruckenthals[1]) Note habe ich approbirt.

Undatirt. (Juli 1778.)

x. Ich kann nicht unterlassen, nachdem ich ihm meinen Kummer wegen des Schreibens des Kaisers sehen lassen, ihm zu melden, dass ich in diesem Augenblicke eines vom 6. bekommen. Er ist, Gottlob, glücklich angekommen. Das Corps lagert zu Nachod, commandirt vom General Wunsch[2]). Der König kommt über Trautenau in drei Colonnen. Der Prinz[3]) hat wieder Fieber gehabt, aber weniger. Lacy ist mit dem Kaiser.

---

[1]) Samuel Freiherr von Bruckenthal, einer der hervorragendsten Männer jener Zeit, damals Gouverneur von Siebenbürgen. Aus Anlass der Erwähnung desselben habe ich nachzutragen, dass Briefe der Kaiserin an ihn abgedruckt sind in Schasers „Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Freiherrn Samuel von Bruckenthal", Hermannstadt 1848, und in der Schrift von J. K. Schuller: „Maria Theresia und Freiherr Samuel von Bruckenthal", Hermannstadt 1863.

[2]) Der preussische Generallieutenant Johann Jacob von Wunsch.

[3]) Albert.

AN DEN

STEN JOSEPH WENZEL LIECHTENSTEIN.



Undatirt. (Anfangs 1752.)

Je ne peux me refuser de vous marquer mon con- 1.
ıtement et la satisfaction que j'ai de votre convalescence [1]).
vous recommande beaucoup d'avoir un soin exact à vous
ìnager et ne pas trop tôt vous exposer, ni à l'air ni au
.vail. L'estime particulière, que j'ai pour vous, et la
tice que je rends à votre mérite et aux soins infatigables,
e vous avez pour mon service, me font craindre avec
son, que vous ne vous exposiez trop tôt. Mais pensez
e vous n'êtes pas à vous-même, que vous vous devez au
blic et à moi. Je remets entièrement cette réflexion à
re façon de penser, la connaissant trop délicate pour ne
pas rassurer, et d'en attendre avec impatience toutes les
stes la confirmation de votre entier rétablissement.

A la chère princesse bien des compliments de ma part.
l'ai bien plainte de se trouver après sa cure dans cette
uation. Marie Thérèse.

---

[1]) Fürst Liechtenstein war, nach einem Aufenthalte in Spaa, in
ssel erkrankt.

Undatirt. (9. Februar 1753.)

II. J'approuve en tout l'idée que vous m'envoyez. Le seul point que je ne trouve bien, est que vous ne voulez rien avoir à faire avec tout cela, ni avoir la correspondance, et rien ne se fera de bon, si vous ne vous en chargez, c'est-à-dire que Barbagna[1]) soit sous vos ordres et vous fasse tous les rapports et attende vos ordres et que vous y disposiez en tout sans dépendance, comme avec celle d'ici, la laissant pourtant tout-à-fait séparée et toutes de celle-ci, la traitant comme une brigade séparée, car je suis de votre sentiment, que nos Allemands n'iront pas bien avec les Italiens. Mais dans ces trois postes, où vous voulez les mettre, je les trouve très-bien, étant les seuls, où nous aurons des places.

Pour les armes pour les régiments je vous prie d'y penser sérieusement; à Brescia je sais qu'on les fait bien mauvais et cher, de telle façon que le roi de Sardaigne ne les a plus prises. Ne pourrait-on les soigner d'ici, en augmentant le fonds? Je compte toujours avec un grand plaisir de voir votre camp en grand incognito, quand vous le voudrez; rien ne m'empêche.

Dans l'instant l'empereur me porte quelque chose de merveilleux. J'ai beaucoup des choses des Indes, mais quelque chose de pareil et de cette perfection je n'en ai pas encore vu; je suis honteuse de vous en priver. Si je ne savais que c'est vous faire plaisir en acceptant, je ne saurais jamais me résoudre de vous priver de quelque chose si parfaite. Rien au monde, tous les diamants ne me sont rien,

[1]) Ueber einen Mann dieses Namens konnte trotz der sorgfältigsten Nachforschungen nichts aufgefunden werden.

ce qui vient des Indes, surtout le laque et même la tapis-
sont les seules choses qui me font plaisir. Vous verrez
magnifique meuble à Schönbrunn, et la tour va aujour-
toujours avec moi pour l'admirer, et elle sera placée au-
de mon canapé pour la voir toujours. La jolie petite
che et le canarin sont charmants et me font passer des
ənts fort agréables. Je vous suis infiniment obligée de
vos présents.

Undatirt. (Etwa 1757.)

Lieber Fürst Liechtenstein. Ich habe das Geld der III.
ausend Gulden als den Ueberrest von der Gage empfangen,
ər Fürst seit dem Kriege nicht mehr nehmen wollte.

Maria Theresia.

Undatirt. (Ende November 1757.[1])

Sowohl die Obersthofmeisterin[2]) als Koch haben mir IV.
Fürsten Compliment gemacht; ich bin seines wahrhaften
ıeils versichert. Ich hoffe, dass diese guten Nachrichten
Gesundheit auch gut thun werden. Sobald der Gast
lem Hause ist, so gedenke ich selbst den Fürsten heim-
chen. Einen grossen Theil, nach Gottes augenschein-

---

[1]) Es wird sich wohl mit voller Bestimmtheit annehmen lassen,
diese Zeilen der Kaiserin an Liechtenstein in dem Augenblicke ge-
əben sind, in welchem die Nachricht von dem am 22. November 1757
htenen Siege bei Breslau sie in höchste Freude versetzt hatte.

[2]) Die schon I. 132 erwähnte Gräfin Paar.

lichem Segen und den sehr klugen Anstalten des Prinzen und [1]) Dauns, sowie der Bravour unserer so werthen Truppen sind wir dem Fürsten schuldig, denn ohne die so unvergleichliche Einrichtung der Artillerie, die allein dem Fürsten zu danken und seiner Hände Werk ist, wären wir auch mit allen anderen Anstalten niemals so weit gekommen. Dies muss den Fürsten unendlich consoliren, und können ich und mein Haus selbes niemals genug erkennen, und ich hoffe, dass mir der Fürst die Justiz leisten wird, dass ich mir eine Freude mache, wenn ich reelle Occasionen finden werde, mich in etwas gegen ihn acquittiren zu können. Maria Theresia.

Undatirt. (Etwa Jänner 1760.)

V. Lieber Fürst Liechtenstein. Löschenkohl bringt mir die angenehme Antwort vom Fürsten, dass er uns den Gefallen thut, die Absendung nach Parma anzunehmen. Niemand hätte mit mehr Vertrauen und Anständigkeit als der Fürst diese so angenehme Commission für uns und unser Haus verrichten können, und wir hätten auch nicht leicht ein grösseres Merkmal unseres Vertrauens dem Fürsten geben können, als ihn mit der uns angenehmsten Commission zu chargiren. Alles, was diese Heirat anbelangt, schickt sich so sehr nach meinem Wunsche, dass ich mir recht den glücklichsten Ausschlag und eine bessere Zukunft für meine alten Tage verspreche, als ich meine jungen passirt habe. Die Freude, die man in Italien haben wird, den Fürsten zu

---

[1]) Diese auf Carl von Lothringen bezüglichen Worte wurden von der Kaiserin erst nachträglich eingeschaltet.

ı, ist auch nicht eine der geringsten Freuden, die ich mache, und ich hoffe, der Gesundheit wird es auch ınschlagen.

Undatirt. (Februar 1760.)

Wir haben gestern die erste Conferenz gehabt, und ıabe wohl bedauert, dass ich den Fürsten nicht dabei ıen, aber anbefohlen, dass ihm alle Protokolle, so oft ıan zusammentreten wird, so lang als er nicht im Stande ıszugehen, welches, ich hoffe, bald sein wird, communicirt en. Weil diese Woche schon mit Andachten und Bällen ıgefüllt ist, so sage ich mich für Dienstag an, weil gerade ;lücklichste Tag in meinem Leben ist [1]), den ich nicht ıügter als beim Fürsten passiren kann. Ich hoffe, dass lahin die Gesundheit keine Verhinderung machen wird. VI.

Man hat gestern gemeint, dass ein Einzug in Parma soll, welches mir nur wegen der mehreren Depense Ungelegenheit für ihn leid thut. Ich trage noch einalle Wagen an, die ich hier habe, wenn sie dem Fürsten eniren können. Die Heirat ist festgestellt auf Anfang bers, und zwar verlange ich sie spätestens den sechsten [2]), weiter hinaus der für mich unglücklichste Jahrestag, des Kaisers [3]) einfällt.

[1]) Der 12. Februar war bekanntlich der Vermälungstag der Kaiserin.

[2]) An diesem Tage fand wirklich Josephs Vermälung statt.

[3]) Am 20. October war Maria Theresia's Vater, Kaiser Karl VI. rben.

Undatirt. (Februar 1760.)

VII. Weil ich heute noch vernommen, dass der Fürst noch nicht bei der Tafel isst, und wir ihm also mehr Ungelegenheit verursachen, als von ihm profitiren könnten, so verschiebe ich die Partie vom Dienstag bis nach Ostern, wo ich hoffe, dass alle Incommoditäten werden hinweg sein.

Ce 20 (septembre 1760).

VIII. Mon cousin. Avec beaucoup de plaisir j'ai reçu votre lettre du 17 sur l'heureuse arrivée à Ala; c'est la plus grande journée de faite et les chemins ne peuvent se gâter si facilement dans les montagnes. J'ai appris avec bien du plaisir, que votre santé est à l'épreuve de toutes les fatigues et cérémonies. Je ne saurais assez vous exprimer ma reconnaissance et satisfaction sur l'issue de cette grande et intéressante commission, que vous avez finie avec tant de dignité et de contentement. J'attends avec la dernière impatience que vous nous remettez le trésor que vous avez en garde, et je n'aurai pas moins de plaisir de vous revoir et pouvoir vous marquer, combien je suis toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Undatirt. (Februar 1761.)

Prince Liechtenstein. Je vous fais mon compliment IX.
le jour de la princesse Oettingen [1]), votre future nièce,
e compte prendre selon vos souhaits le 13 de mars à
ur, tenir ses fiançailles le jour de Pâques et ses noces
) de mars. Le prince Charles aura la permission de
· ici jusqu'au 1er de mai. Je suis charmée de vous
)ir marquer dans cette occasion et dans toutes les autres,
ien je suis charmée de vous marquer mon amitié et
econnaissance.

27. Juni 1763.

Löschenkohl vous assurera que je ne compte rien in- X.
: dans l'artillerie avant votre retour, que je souhaite
pt et en bonne santé.

Vienne, ce 26 février 1764 [2]).

Prince de Liechtenstein. Les nouvelles que vous me XI.
ez du succès heureux des négociations de Francfort,
:omblent de satisfaction. Accoutumée à n'en recevoir
res, d'abord que mes intérêts se trouvent entre vos

---

[1]) Der 21. Februar, Namenstag der Prinzessin Eleonore, Tochter
'ürsten Alois von Oettingen-Spielberg, geboren am 15. Juli 1745,
; Braut des Generalmajors Fürsten Carl Liechtenstein.

[2]) Cabinetschreiben.

mains, je m'y suis bien attendue encore dans cette occasion. Il ne me reste qu'à faire des vœux, pour que l'ouvrage que vous allez perfectionner, soit plus durable que celui, dont je ne saurais me rappeler le souvenir, sans rouvrir une plaie toujours prête à saigner[1]). Connaissant vos sentiments, mon prince, je quitte un objet aussi lugubre, et je passe à vous marquer tout le gré que je vous ai des soins que vous employez à la prompte réussite d'une affaire qui me tient tant à cœur. C'est une justice que je vous rends avec bien du plaisir, ayant toujours pour vous les sentiments que vous me connaissez, et dont il m'est bien agréable de vous renouveler les assurances. Marie Thérèse[2]).

Vous m'avez procuré la première bataille gagnée[3]), la plus charmante épouse, hélas! et à cette heure un roi des Romains sans exemple d'une unanimité pareille. Votre personnel n'y a pas peu contribué; j'ai vu des lettres non suspectes; jugez donc de ma satisfaction et reconnaissance.

L'empereur compte partir le 12, et je vous recommande bien de vous-ménager et de me conserver un ami et ministre aussi heureux pour moi, et aussi attaché.

---

[1]) Anspielung auf den Tod der Erzherzogin Isabella.

[2]) Unterschrift und Nachschrift von der Hand der Kaiserin.

[3]) Die Schlacht bei Piacenza vom 16. Juni 1746.

Undatirt. (Jänner 1771.)

Löschenkohl vous dira de bouche, mon prince, com- XII.
en je suis contente d'un entretien que j'ai eu avec votre veu Charles[1]). Tout ce qui porte votre nom, m'est cher, je vois en tous vos services, mérites, attachements pour maison et ma personne en particulier. Ma reconnais-ice et mon amitié ne cesseront pour vous qu'avec ma vie.

Marie Thérèse.

[1]) Fürst Carl Liechtenstein fühlte sich verletzt, dass er bei dem ssen militärischen Avancement vom 1. Jänner 1771 unberücksichtigt lieben war, und er wollte den Dienst verlassen. Auf Anrathen Josephs ab er sich zur Kaiserin, die ihn huldvoll empfing. Mit einem Billet an y vom 9. Jänner 1771 (IX. 614) theilte sie demselben ihre Freude mit, s Fürst Carl sich, wie sie sich ausdrückte, unterworfen habe und nicht hr von seinem Rücktritte rede. Er wurde als commandirender General h Pressburg versetzt. Vergl. Wolf, Fürstin Eleonore Liechtenstein. en, 1875. S. 107.

AN DEN

FREIHERRN VON NENY.

Ce 10 septembre (1773).

Je suis charmée de votre heureuse arrivée, et de la ısolation que vous aurez eue de vous trouver dans votre aille et amis, dans la plus belle province de la monarchie [1]). us serez bien près de votre départ à cette heure, et je ıs envoie cette lettre exprès par cet homme, me trouvant s-pressée d'avoir une réponse.

Le sort des Jésuites est décidé aujourd'hui; je les ins bien, mais il n'y a plus de remède; il faut en tirer meilleur parti pour notre sainte religion et l'état. La isdiction militaire est une des plus importantes, d'autant ıs que l'évêché de Neustadt, que je destine pour cela, vacant Je l'offre à Kerens pour l'approcher de nous, j'aurai soin de tous les frais, et qu'il soit convenable- nt; il me faut un homme pareil et actif auprès de moi de l'empereur. Tâchez donc de me faire savoir tout de te, si je peux compter sur lui; cela me serait d'un grand ılagement dans mes derniers jours. Je ne voudrais pas on en parle en public, quoique cela ne peut être un vrai ret, ayant parlé au cardinal [2]) et nonce [3]), à qui je devais dire, devant prendre mon parti et conférer en attendant jurisdiction au chanoine Dvertitsch [4]) chez le cardinal, n pauvre père Kampmüller ne pouvant plus la continuer.

---

1) Die österreichischen Niederlande.

2) Migazzi.

3) Der päpstliche Nuntius Anton Eugen Visconti.

4) Der Domherr bei St. Stephan, Adam Dvertitsch.

Je ne saurais vous exprimer, combien je suis affairée et occupée, surtout dans cette malheureuse suppression; jamais je ne me suis trouvée si abandonnée. Kaunitz, Blümegen, Kressl, Kolowrat sont absents; je n'ai que le cardinal et Wrbna[1]), et vous savez, combien ce dernier quadre peu avec ma façon de penser.

L'empereur sera ici le 15 de ce mois. Après nous avoir envoyé cent cinquante-quatre points pour le gouvernement politique et quatre-vingt pour le militaire, et mis le terme de quinze jours pour la réponse, ce qui s'est fait dans ce temps, et à cette heure il ne se rend plus à Lemberg; effectivement cela l'aurait mené trop loin pour les éclaircir seulement. Je suis bien aise qu'il les a laissés, mais nous aurons bien des affaires cet hiver, et je serai bien charmée de vous revoir, et que vous puissiez me soulager. Chaque mois je sens ma défaillance et mon découragement augmenter. Votre courage me soutient souvent, et j'espère un peu en Kerens. Je vous avoue, je me flatte qu'il acceptera ma proposition, et c'est ce qui m'importe de savoir bientôt, et de même de le revoir au temps marqué, sans plus retourner à Ruremonde. Je lui laisserai jouir d'une année les revenus, pour pouvoir se ranger ici.

Reviendrez-vous sans compagne? Je le souhaiterais que vous trouviez quelqu'une qui puisse vous tenir compagnie, mais plutôt rien qu'un choix médiocre.

Vous renverrez sans grand bruit cet homme, s'il a reposé une couple de jours. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

---

[1]) Vergl. I. 253. Anm. 2.

AN DEN

HOFRATH VON POSCH.

9. October 1765.

(Anträge Poschs in Vermögenssachen.)

Ce papier vous fait honneur; je l'ai lu avec beaucoup I.
plaisir. Si vous voulez continuer de même à nous servir, .s pouvez compter que je penserai de même comme notre ɔmparable maître. Vous me direz toujours sans réserve ménagement la vérité.

Undatirt. (12. Februar 1766.)

Er wird daraus ersehen, warum ich wegen der Pfarre II.
lang zurückgehalten. Sowohl über dieses, als auch das ɔlvirte Referat verlange ich seine Meinung und seinen h, und zwar also, dass wenn ich auch etwas conträr ɔlvire, ich ihm befehle, allzeit dagegen zu repräsentiren, ich es zweimal resolvirt. Alsdann kann er schweigen, ht aber eher.

---

15. März 1766.

III. (Posch legt einen Ausweis über die Kosten und das Erträgniss der Jagdbarkeit auf den kaiserlichen Herrschaften vor.)

Je suis très-convaincue que les chasses ne sont pas un revenu, mais une grande dépense et très-à-charge aux pauvres sujets. C'est par cette raison que j'ai donné ma résolution que vous savez, sur laquelle vous tiendrez exactement, qu'au moins dans un an et demi elle soit mise en exécution.

---

26. März 1766.

IV. Obwohl ich in meiner Retraite bin, so wollte ich ihn doch nicht eine Stunde aufhalten, um sein Gemüth aufzurichten. Ich bin von gar nichts informirt, was del Dono[1]) für Befehle hat; auch gehe ich in selbe nicht ein. Nur so viel weiss ich, dass wie ich die Güter wieder übernommen, der Kaiser mir allsogleich gemeldet, dass er wegen Falkenstein keine Buchhalterei noch sonst Jemand brauche, weil er es verpachten wird. Ich meldete ihm dass er, wie ich glaube, deshalb jährlich zehntausend Gulden übernommen; er aber wollte nichts mehr davon hören und blieb dabei.

Sowohl er Posch als alle seine Untergebenen haben meinem grossen Kaiser so wohl gedient, dass Keiner sich Sorgen machen solle, dass ich ihn verlasse; ich nehme also ihn und alle Diese auf mich und befehle ihm, dass er seine Besoldung oder Pensionen, wie er sie genossen, ohne Unter-

[1]) Dominik del Dono, geheimer Kammerzahlmeister des Kaisers Joseph.

chung fortzahlen solle, wie auch all seiner Untergebenen, l selbe von den einmalhunderttausend Gulden, die ich Mayer bestimmt habe, abziehe und also continuire, selbe bezahlen, als ob der hochseligste Kaiser noch lebte, und selbe allzeit von den bereitesten Geldern zu bezahlen. . habe vermeint, dass er sich schon vom 1. October gen der sechstausend Gulden bezahlt haben wird, wie :h die Untergebenen, die ich übernommen, weil ich es September also befohlen. Maria Theresia.

V.

18. April 1766.

(Posch meldet, dass sich der englische Gesandtschaftssecretär[1]) mit Bitte an ihn gewendet habe, ihm nur vier Flaschen ausgesuchten kayerwein für seinen König zu verschaffen.)

Vous n'avez qu'à lui dire que je crains que nous ıyons aucun excellent, mais que je donnerai l'ordre à int-Julien[2]) de lui faire goûter tous les vins; s'il lui en nvient, je serais charmée d'avoir une occasion de mar- er au roi mon empressement de lui complaire. Vous avez s-bien fait de m'avoir avertie; faites toujours en tout ainsi.

[1]) Benjamin Langlois.

[2]) Joseph Graf Saint-Julien, Oberstküchenmeister.

30. Juli 1766.

VI. (Anfragen Poschs über den von der Kaiserin überall angeordneten Trauergottesdienst für den 18. August, den Todestag ihres Gemals.)

Je voudrais que partout on donne dix ou vingt florins d'aumône pour les pauvres du lieu, et qu'on leur dise, pourquoi ils doivent prier, et cette ordonnance doit être, tant que je vivrai, tous les ans répétée.

---

9. August 1766.

VII. (Anzeige Poschs, dass Botta[1]) für den Grossherzog von Toscana bei ihm Geld aufnehmen will, und Anfrage, wie er sich hiebei zu benehmen habe.)

Vous ferez ou répondrez ce que vous trouverez le plus convenable et le plus utile pour tirer mon fils de cet embarras. Comme il ne m'en touche rien, et que même ni lui ni Botta ne font jamais le moindre semblant vis-à-vis de moi sur toutes leurs affaires, je crois mieux me tenir tout-à-fait à l'écart et ignorante de tout.

[1]) Der Feldmarschall Marchese Antonio Botta d'Adorno stand damals noch an der Spitze der toscanischen Finanzverwaltung.

Undatirt. (2. September 1766.)

Zwanzigtausend Metzen um einundzwanzig Groschen VIII.
ıe Fuhrlohn wären ehestens von Altenburg hieher zu
:ern. Der Verlust ist also nur dreitausend Gulden für
ine Particularcasse, die ich gern dem Publico aufopfere.

Undatirt. (5. März 1768.)

Wenn noch andere Berichte ankommen, so schicke er IX.
r sie auch [1]. Indessen habe ich ihm Heinrich [2] geschickt,
r viel erzählt. Leider, wenn nur die Hälfte existirt, ist
sehr zu bedauern. Was das Nöthigste, ist, dass man den
uten gleich mit Mehl aushilft. Mayer könnte indessen
r helfen, dass man die Leute unter Dach bringe, sonst
rden in dieser Kälte Krankheiten entstehen; in solchem
lle sollen in alle Herrschaftsgebäude, auch in die Schlösser
lbe genommen werden. Der Entenfänger, der ohnedies
ıe Einfalt ist, und ein junger Müller, ich glaube im Markte
of, sollen am übelsten daran und das Weib des Letzteren
n zwei Kindern entbunden worden sein. Alle herrschaft-
hen Gaben wollte ich den wirklich Beschädigten ganz
chsehen, indessen aber die Contribution für selbe vor-
hiessen. Was noch weiter zu thun wäre, um diesen
euten zu helfen und sie zu trösten, erwarte ich von ihm.

[1]) Am 27. Februar wurden in Folge des Eisstosses die längs der
nau gelegenen Vorstädte Wiens, sowie die ganze umliegende Gegend
erschwemmt, am 3. März aber trat in Folge starken Schneefalles ganz
gewöhnliche Kälte ein.

[2]) Es lässt sich nicht ausfindig machen, wen Maria Theresia unter
ser Bezeichnung versteht.

Undatirt. (30. September 1768.)

X. J'étais agréablement surprise sur l'audience des deux ambassadeurs[1]) après une si longue attente, mais l'affaire est devenue si publique tout d'un coup, qu'elle m'embarrasse pour leur établissement, sur lequel personne ne dit mot, et de nous aucune complaisance. Sur ce point elle sera traitée comme la reine de Naples, mais rien de plus. Sur l'autre point Mercy ne nous donne plus d'espérance. Je le trouve très à sa place, quoique j'en aurais été flattée.

Grâces à Dieu, tout est fini chez nous; mais vous n'osez venir, l'infection[2]) étant à cette heure la plus forte.

---

15. October 1768.

XI. (Posch meldet der Kaiserin, dass nach einer vertraulichen Mittheilung des spanischen Botschafters Mahoni der parmesanische Minister du Tillot ein Corset und ein Paar Schuhe der Erzherzogin Amalie, sowie genaue Auskunft über die Farbe ihrer Haare zu erhalten wünsche.)

Voilà les trois demandes contentées, mais je dois ajouter que je ne sais pourquoi ils veulent avoir la couleur des cheveux. Les voilà; mais pour les corps et les souliers vous devez prévenir qu'on ne fasse nulle dépense là; qu'elle sera équipée pour bien des années en habits, dentelles, linge, souliers; même l'habit des noces, qui est de même drap d'argent, comme celui de la reine. Ainsi toute dépense là-dessus serait inutile, de même en pierreries. Elle a un beau

---

1) Die zwei bourbonischen Familienbotschafter, Marquis Durfort für Frankreich und Graf Mahoni für Spanien warben bei der Kaiserin um die Hand der Erzherzogin Amalie für den Infanten von Parma.

2) Anspielung auf die damals an Ferdinand und Maximilian, sowie an der kleinen Erzherzogin Therese vorgenommene Inoculation der Blattern.

ollier à fer à cheval, un ruban pour la coiffure, des girandoles, des boucles de chiens, des boutons pour le corset, es crochets, des boucles de souliers. Elle n'a point de ouquet; si on veut lui faire un présent, ce serait le nieux. Tout cela de vous, sans que je n'y entre en rien. Je e voudrais qu'ils fassent des dépenses superflues. Je vourais savoir ce qu'on porte chez eux des habits de cour, n plein ou traîne noire, et qu'une jupe de couleur. J'espère qu'on passera à ma fille l'habit d'appartement, qui est une espèce d'habit de cour, et ce qu'on porte ordinairement, quels habits, grands ou petits paniers? Tout cela de vous.

Undatirt. (26. October 1768.)

Die Inoculationen haben meine Einkünfte sehr geläutert. XII.
Ich bedarf noch fünfhundert Ducaten; wenn ich sie bis heute Abends haben könnte, weil ich morgen Früh bis Montag Mittags nach Pressburg gehe.

Wegen seiner guten Ideen in fremden Landen haben die letzten Couriere alle Hoffnung benommen. Er kennt viele Fremde: man recommandirt uns besonders einen hannovranischen General Hutten, dass dieser zu haben wäre, ein guter, in Genie und Artillerie erfahrener Mann, der sich m letzten Kriege bei der Armee besonders distinguirt haben oll. Ich wäre froh zu wissen, ob dem also ist oder nicht, um seiner Zeit meine Resolution nehmen zu können. Obleich wir nicht viel, besonders solche Meritirte haben, so habe ich doch deren von Fremden noch weniger gefunden. Da sind mir die Meinigen noch lieber.

Undatirt. (30. November 1768.)

XIII. Ich habe Balogh, der hier ist, an ihn verwiesen, nicht allein auf den Gütern die Urbarien ohne mindeste Rücksicht einzurichten, sondern auch a parte zu examiniren, ob vielleicht die Unterthanen einige andere Klagen, besonders gegen die Beamten haben? Er soll alles dies in eine besondere Relation abfassen und sie mir zu seinen Handen einschicken.

Undatirt. (20. Juni 1769).

XIV. Wenn er und seine Frau[1]) und Kinder sich noch getrauen heraus zu kommen, so können selbe morgen um sechs Uhr Abends kommen, die Braut[2]) zu sehen. Wenn er mir wieder tausend Ducaten schicken könnte, oder auch in ganzen Souverains, so möchte ich selbe morgen haben.

Undatirt. (20. October 1769.)

XV. J'ai prévu l'embarras, dans lequel je me trouverai. A Naples tout est sans dessus dessous[3]); l'empereur tout-à-fait pour eux. Je tâche de gagner de temps et d'éviter qu'on n'exige pas que je doive donner un démenti formel

[1]) Poschs Frau hiess Marianne und war eine geborne von Kienmayer.

[2]) Die Erzherzogin Amalie.

[3]) Vergl. die Briefe der Kaiserin an Leopold und an ihre Tochter Caroline. I. 25—30 und III. 62—64.

l'Espagne ou de trahir le secret. J'espère d'en venir à ıt; la crise est forte. J'ai communiqué les points en ɘstion à Mahoni ce matin, n'ayant eu le moment de les ·der que pendant le service.

Undatirt. (3. Jänner 1770.)

Ich habe letzthin ihn anreden wollen wegen seiner XVI.
denden Frau; ich fürchte wohl, ohne Mirakel kommt sie :ht auf. Seine Sensibilität hat mir die Rede unterbrochen. der Stadt geht es allgemein herum, sie wäre voller Schuln, sie wollte aber nicht, dass er etwas davon wüsste. In m Zustande, in dem sie ist, kann man ihr weder Freude ch Leid procuriren, sie könnte unterliegen. Ich bin ihm ɜgen seiner treueifrigen Dienste so erkenntlich, aber benders wegen seines so besonderen Attachements für unsern ossen Kaiser und Herrn, dass ich ihm antrage, wenn die ımmen nicht zu hoch steigen, dass ich mit Freuden ihm ıd seiner armen Kranken helfen und werkthätig Trost zeigen will. Ich könnte es nicht besser anwenden und aucht es Niemand Anderer zu wissen.

Undatirt. (21. Februar 1770.)

XVII. Seine Kleine[1]) finde ich recht gut, sie braucht aber Menagement. Ich habe ihr[2]) die zweitausend Ducaten übergeben; wünschte dadurch sie ruhig zu machen und ihm ein neues Probstück zu geben, wie ich Beide estimire und sie auch künftig auf mich wegen der Kinder rechnen können.

---

12. Juli 1771.

XVIII. (Anfrage Mahoni's, wer zum kaiserlichen Gesandten in Spanien ernannt sei.)

August Lobkowitz[3]). Ich hoffe, man wird mit ihm besser zufrieden sein als ich mit dem Coadjutor von Strassburg[4]).

---

[1]) Poschs beide Töchter, denen Maria Theresia in späteren Jahren viel Talent zum Schauspiele nachrühmte — vergl. ihren Brief an Ferdinand vom 2. Juli 1777, II. 89 und 90 — hiessen Anna und Barbara. Ich weiss nicht, welche von Beiden hier gemeint ist.

[2]) Offenbar Poschs Frau.

[3]) Sowohl Fürst August Lobkowitz, als dessen älterer, Bd. I. S. 4 erwähnter Bruder Joseph, der lange Zeit hindurch in Russland beglaubigt war, gehörten der zweiten Linie des Hauses Lobkowitz an.

[4]) Prinz Ludwig von Rohan, (I. 111), damals bekanntlich als Botschafter Frankreichs in Wien beglaubigt.

17. Juli 1771.

(Anfrage Mahoni's, ob die Kaiserin wirklich einen ihr von der iterfrau Palm zugesendeten Stein während ihrer zahlreichen Schwanger-.ften als Amulet mit günstigem Erfolge getragen habe? Im Falle einer henden Antwort würde Mahoni diesen Stein allsogleich durch einen nen Courier nach Madrid zum Gebrauche der Prinzessin von Asturien ehen lassen.) XIX.

Mahoni kann den Courier ersparen. Ich kenne gar al diesen Stein, welcher gewiss in zehn oder zwölf Schwanschaften von dieser Nämlichen mir geschickt worden, aber nie weiter gekommen ist als in den oberen Gang den Kasten der verstorbenen Justel[1]) oder den der ttenberg, indem ich, so lang ich lebe, niemals auf solche chen gehalten, noch weniger etwas angehängt oder geucht hätte. Um der Klosterfrau eine Freude zu machen, be ich ihr ihn nach meiner Niederkunft wieder geschickt, bei Anderen mehr Glauben zu finden, besonders wenn in Name beigesetzt worden.

16. August 1771.

(Mahoni's Rückkehr von Maria-Zell und seine Sehnsucht, sich der iserin vorstellen zu dürfen. Nachrichten desselben aus Parma.) XX.

Ich bin froh, dass der gute Alte glücklich angekommen . Vor dem 24. Nachmittags zu Minkendorf bin ich nicht htbar. Zu diesen Manövern und denen vom 26. können e Leute kommen.

Ich weiss nichts von Parma, als dass meine Tochter s Fieber haben soll und nach Sala ganz allein gegangen ist.

[1]) Wohl das älteste Kammermädchen der Kaiserin, Justina Lindhart.

19. August 1771.

XXI. (Nach einer Mittheilung des Judex Curiae Grafen Nicolaus Palffy sollen Beamte der kaiserlichen Familienherrschaft Holitsch und ausserdem Militärpersonen und ungarische Edelleute der dortigen Gegend sich verbotenen Spielen hingeben.)

Es ist ihm zu melden, dass ich die Attention approbirt habe; er soll aber ganz gerade nach den Gesetzen fortgehen, das Exempel an meinen Beamten machen, mir aber die Namen aller Mitbegriffenen, und wie es ausgefallen, berichten.

Ich habe schon einige Monate etwas auf dem Herzen. Ich habe in dem Verfall der Tuchfabrik zu Brünn gesehen, dass unter Anderem auch die Uebernahme der Kladruber schlechten Waaren eine der Ursachen wäre. Dies hat mich um so viel mehr frappirt, als ich mich ganz wohl zu erinnern weiss, dass unser seliger Herr sich vantirt hat, sie diesen Leuten wohl angebracht zu haben. Dieser Umstand hat mich so gemartert, dass ich, ohne zu sagen warum, endlich vernommen, es wäre selber nur in fünftausend Gulden werthen, schlechten Waaren bestanden. Ich bin morgen in der Burg, wenn er um zwölf Uhr zu mir kommen möchte.

---

20. August 1771.

XXII. Die sechstausend Gulden sind allein für die Brünner Fabrik, und zwar auf Sachen anzuwenden, die sie sonst nicht verkaufen könnte, schlechte Waare.

Undatirt. (12. October 1771.)

Nachdem der Kaiser in Böhmen, Mähren und Schlesien XXIII.
se Punkte ergehen liess, so möchte ich auch auf allen inen Herrschaften, auch den ungarischen, dass er selbe nfalls zu meiner persönlichen Wissenschaft beantworte, em der Kaiser die Misère entsetzlich findet und gewiss ngersnoth zu befürchten ist.

---

9. Jänner 1773.

(Posch theilt der Kaiserin ein ihm zugekommenes Schreiben Mahoni's XXIV.
Pisa mit.)

Bin recht erfreut, etwas von ihm gesehen zu haben. r scheint sein Kopf und seine Vivacität wieder sehr hl aufgeweckt. Frankreich und Spanien müssen zu rma helfen; ich habe gethan, was ich gekonnt; jetzt bleibt r nichts mehr übrig. Schreibe er ein Compliment an honi von mir. Ich schicke zu seiner Einsicht dieses ıreiben, ob etwas Weiteres zu verfügen wäre oder nicht?

---

8. April 1773.

(Posch legt neuerdings einen Brief Mahoni's vor.) XXV.

Ich hoffe, dass die Gesundheit gut, weil der Geist ·der so vif ist.

6. Mai 1773.

XXVI. (Posch theilt der Kaiserin das gegen einen Kellerdieb[1]) gefällte Urtheil, welches auf zweimonatlichen Kerker und Ersatz der Gerichtskosten lautet, zur Bestätigung mit.)

Ganz verstanden; nur die Gerichtskosten, welche nicht dem schlechten Burschen, aber dem armen Vater zur Last fallen, sollen sammt der Atzung des Delinquenten, dem ich nichts nachsehe, von den Renten heimlich gezahlt werden.

24. Mai 1773.

XXVII (Posch dankt der Kaiserin aufs Wärmste für die „seinem Pressburger Zögling“[2]) neuerdings bewiesene ganz besondere Güte.)

Ich habe vergessen, ihm zu melden, dass sie gewachsen ist, gut aussieht, die Klosterfrauen sie loben und sie nichts von ihrer engageanten Façon verloren hat. Als Mutter von vielen Kindern weiss ich, was zum Troste dienen kann.

(25. August 1773.)

XXVIII. (Anfrage Poschs über die Forterhaltung oder Auflassung der Jagd zu Holitsch.)

Es wäre umsonst, auch allda etwas zu reserviren, mithin ist diese Jagd wie alle anderen eingehen zu lassen. Doch wollte ich nicht, dass das Wild durch die Jäger zusammengeschossen werde, sondern ist es den Offizieren von der Cavallerie zu gestatten.

[1]) Joseph Funk, Sohn des herrschaftlichen Gärtners in Mannersdorf.
[2]) Offenbar eine der Töchter Poschs.

Undatirt. (28. August 1773.)

Wenn seine Casse nicht ganz leer ist, möchte ich wohl XXIX.
·ne für Eszterház zweitausend Ducaten haben. Sie können
:h in Souverains sein; wenn ich sie nur Montag in der
ühe in der Burg haben könnte.

Undatirt. (7. September 1773.)

Ich habe dem Hofrath Blanc erlaubt, dass er einige XXX.
ıde, so oft er will, mit einem oder zwei guten Freunden
:h Mannersdorf gehen und allda in dem Schlosse wohnen
nne, weshalb auch Betten und das Nöthige zur Einrichtung
zuordnen. Er wird um sein Geld zehren, und ich erlaube
n, wenn sich etwas zu schiessen findet, auf die Jagd zu
ıen. Er möchte ihm also dieses kundmachen.

(21. December 1774.)

(Posch zeigt den Tod des Oberjägers zu Holitsch an.) XXXI.

Gar Keine mehr zu machen. Wenn auch noch Andere stürben, ist Keiner mehr zu ersetzen; an keinem Orte.

7. Juni 1775.

XXXII. („Eure Majestät sollen verordnet haben, dass die gewesenen Jesuitengüter in Ungarn, welche zu keinen Stiftungen gehören, auf andere Weise verliehen werden können. Da ich nun keiner anderen Gnade fähig bin, indem ich bisher durch meine dreiunddreissigjährige Dienstzeit von der trockenen Besoldung gelebt, alle meine Bestrebungen aber blos zum einzigen Vortheil Ihrer Majestäten und des Publici aufgeopfert habe, so bitte ich fussfälligst Eure Majestät, da ich sonst Niemand in der Welt habe, mich Allergnädigst zu verständigen, ob ich um ein im Neutraer, Pressburger, Wieselburger oder Eisenburger Comitate gelegenes Gut einkommen darf?")

Gar kein Bedenken, dass er, aber benanntlich, um ein oder anderes einkommen könne. Doch muss ich ihn erinnern, dass die Fremden in Ungarn viel zu ertragen haben, dass all diese Güter um vier und ein halbes Procent verkauft werden, dass ich hierin keine Gnade noch Nachsicht eintreten lassen kann, und sie auch baar bezahlt werden müssen. Wenn all dieses ihm convenirt, so erwarte ich das Memorial und mache mir eine Freude daraus, ihm zu willfahren, und hätte es mich recht verdrossen, wenn er nicht direct an mich gegangen wäre, indem ich in allen Gelegenheiten, wenn es sein kann, ihm meine Erkenntlichkeit für alle guten Dienste gern erweisen werde.

7. August 1775.

XXXIII. (Posch besorgt, wenn er dem Kaiser in Mannersdorf seine Aufwartung machen würde, des Fürwitzes oder der Geschäftigkeit beschuldigt zu werden.)

Er kennt ihn gut; ich könnte nichts Besseres rathen.

Undatirt. (13. December 1775.)

Ich kenne gar zu wohl seine Philosophie, dass er all' ene Sachen, die bei Höfen so gesucht werden, nicht schätzt. Veil aber wegen der Reichshofräthe und Residenten, wie unseres alten guten Pezold eine Distinction geschehen, dass nan sie zu den Appartements und Hoffesten einladen wird, o habe ich geglaubt, dass eine solche Attention ihm auch könnte gefällig sein, und erwarte nur seine Antwort, um es zu verordnen. Dem Kaiser habe ich es gemeldet und er hat es approbirt. XXXIV.

29. April 1776.

(Posch zeigt an, dass sein kleiner Sohn Franz, dessen Taufpathin die Kaiserin gewesen, soeben verschied.) XXXV.

Ich bedaure, er ist aber ein glücklicher Engel. Wenn er etwas von mir gehabt, offerire ich es ihm für ein anderes seiner Kinder [1]), welches er nennen will.

Undatirt. (17. August 1776.)

Dieser Mann [2]) wäre als ein Invalide in das Schloss zu Göding, oder wo er will, auf meinen Schlössern anzu- XXXVI.

[1]) Mit Decret vom 1. Mai 1776 wurde die Rente von jährlich vierhundert Gulden, welche der verstorbene Knabe aus dem geheimen Kammerzahlamte bezogen, auf dessen Schwester Barbara übertragen.

[2]) Liborius Pawelka von Hrabowan in Mähren, 27 Jahre alt, hat im Regimente Serbelloni über zehn Jahre gedient.

stellen, mit acht Kreuzern und Wohnung, etwas Holz. Er ist verheiratet und ich habe ihn salvirt, weil er mit Seitenstechen schier zu Tode geprügelt worden.

---

22. August 1778.

XXXVII. (Posch übersendet der Kaiserin den Anfang des durch Schwarzenau veröffentlichten Journals der preussischen Kriegsunternehmungen.)

Ich wünschte, dass unseres so geschrieben wäre. Die Fortsetzung ist mir zu schicken.

---

28. September 1778.

XXXVIII. (Posch meldet, einer der angesehensten protestantischen Reichsgesandten habe ihn im Vertrauen gefragt, ob es wahr sei, dass die Kaiserin ein Verzeichniss der in den deutsch-österreichischen Ländern befindlichen Protestanten anfertigen lasse, um sie allmälig nicht nur aus den landesfürstlichen und anderen Diensten, sondern ganz und gar abschaffen zu können. Er habe geantwortet, die Kaiserin sei viel zu vernünftig, zu billig und zu menschlich, als dass ihr Aehnliches auch nur von fern in den Sinn käme. Wenn sie auch hie und da etwas zu Gunsten der Katholiken thue, so reiche dies noch bei Weitem nicht an das hinan, was in protestantischen Ländern zum Vortheil der dort herrschenden Religion geschehe.)

Er hat unverbesserlich geantwortet. Ich kann ihn versichern, dass ein solcher Gedanke niemals wem eingefallen ist. Aus dem aber ersieht man, wie Alles mir gehässig zugemuthet wird.

Gottlob! Maximilian ist etwas besser. Den Grossherzog erwarte ich Montag.

Undatirt. (7. März 1779.)

J'ai la satisfaction de vous dire que mon fils le grand-duc reconnaît vos bons et fidèles services et vous assure qu'en cas que vous ne soyez employé ici, il vous recevra volontiers chez lui et compte vous faire dès à cette heure une pension. XXXIX.

15. Mai 1779.

(Freude des Residenten Pezold, sich noch im sechsundsiebzigsten Jahre seines Alters der kaiserlichen Gnade würdig machen zu können.) XL.

Mich freut es vom Herzen, ihn wieder zu sehen. Nur keinen Hoym[1]) oder einen dergleichen vom geheimen Consilio.

Undatirt. (Anfangs Juli 1779.)

Die Erhaltung des Gestüts in Holitsch und Göding muss er sehen, möglich zu machen, damit die Pferde keinen Schaden leiden, wenn es auch um das Drittel oder die Hälfte mehr kostete als im vorigen Jahre, indem die Güter wegen des Gestüts nicht sollen vermindert werden, noch die Unterthanen etwas leiden. XLI.

[1]) Gotthelf Adolph Graf Hoym war vor Ausbruch des Krieges von 1778 kurfürstlich sächsischer Gesandter in Wien gewesen.

9. Juli 1779.

XLII. (Posch stellt eine Reihe von Fragen, deren Beantwortung ihm als Richtschnur bei Befolgung des ihm von der Kaiserin in ihrem Briefe vom gleichen Tage ertheilten Auftrages dienen soll.)

Ich habe dem Kaiser dies Alles communicirt, aber er hat mir auf dreimaliges Begehren keine Antwort geben wollen. Ich habe die Papiere durch den Oberststallmeister[1]) zurückbekommen, der mir embarrassirt geschienen und mir gemeldet hat, er würde ihn selbst aufsuchen. Davon kann ich nicht weichen: wenn sie Fourage haben wollen, müssen sie mehr zahlen. Die Güter können nicht leiden.

---

2. November 1779.

XLIII. (Posch legt den Rechnungsabschluss für das Militärjahr 1779 mit der Bitte vor, ihn vor Ertheilung des Absolutoriums aufs Strengste prüfen lassen zu wollen.)

Ich werde mich 1779 nicht ändern, weder in meinem Vertrauen zu seiner Cassaführung noch zu seiner Einsicht, die ich seit zwanzig und mehr Jahren erfahren.

---

[1]) Bekanntlich Graf Johann Carl Dietrichstein.

24. November 1779.

(Posch meldet der Kaiserin, der Reichshofrath Conrad Friedrich Pufendorf habe sich um seine Tochter Anna beworben. Er sei zwar estant, wolle aber einen Revers ausstellen, alle seine Kinder beiderlei :hlechtes katholisch erziehen zu lassen. Posch legt die Entscheidung Sache einzig und allein in der Kaiserin Hand.) XLIV.

Ich bin ihm obligirt wegen des Vertrauens und ver- ne es, indem gewiss Niemand seinen Talenten und seinem nsteifer so Justiz leistet als ich, und ich werde mich riss allzeit mit Freuden finden lassen, wenn etwas ihm, zwar niemals etwas sucht, oder seinen Kindern nützlich kann. Sobald er mir meldet, dass nichts dagegen, hin Versorgung und Inclination dabei ist, so habe ich h über nichts Anderes zu erklären als wegen der Reli- n, ein Punkt, der mir allzeit sehr bedenklich scheint. h so vielen Exempeln dafür aber, weil sie hier etablirt iben und der Revers mir, auch wenn es nöthig insgeheim gelegt werde, dass beiderlei Kinder hier sollen katho- h erzogen werden, so hätte ich kein besonderes Be- ken, wenn sie dadurch versorgt und glücklich werden n. Von mir wird gewiss Niemand etwas erfahren, da des Geheimnisses eines Dritten nicht Meister bin. Man mir gemeldet, Lilien [1]) wird seine ältere Tochter ehelichen. habe schon eine Freude gehabt, weil ich weiss, wie die sorgung der Kinder in gewissem Alter und jetzigem tpunkte important ist.

[1]) Der im Jahre 1756 in den Reichsfreiherrnstand erhobene fürstlich is'sche geheime Rath und Generalintendant sämmtlicher Reichs- und lerländer Posten, Franz Michael Florentin von Lilien besass drei ne: Alexander, 1742, Carl, 1743, und Joseph, 1753 geboren. Ich ver- he, dass es der jüngste der drei Brüder war, von welchem Maria resia hier spricht.

24. November 1779.

XLV. (Posch dankt der Kaiserin auf's Wärmste für ihre ihm soeben zugekommenen Zeilen.

Mit Lilien stehe die Sache so, dass er dreissigtausend Gulden Mitgift verlangte, worauf Posch sich nur zu zwanzigtausend bereit erklären konnte. Da Lilien nichts von seiner Forderung ablassen wollte, habe Posch die Sache mit den Worten abgebrochen, er treibe mit seinen Töchtern keinen Handel.)

Ich empfinde seine Dankbarkeit; setze er mich in den Stand, ihm dies werkthätig zu erkennen zu geben.

Wenn er sie jetzt umsonst nehmen würde, gäbe ich sie ihm nicht.

25. November 1779.

XLVI. (Posch legt der Kaiserin den von Pufendorf ausgestellten Revers vor, seine Kinder beiderlei Geschlechtes katholisch erziehen lassen zu wollen.)

Ich mache dem Vater, der Mutter, der Braut und dem Bräutigam mein Compliment. Zu meinem Troste wünschte ich eine Abschrift des Reverses, den ich nicht produciren werde, zu nichts Anderem als zu meiner und seiner Ruhe.

26. November 1779.

XLVII. (Posch legt der Kaiserin das Original des verlangten Reverses vor.)

Ich werde ihn bewahren; von mir kommt nichts in die Welt.

Undatirt. (11. Februar 1780.)

Ich habe ihn vor drei Tagen kommen lassen wollen, um ihm zu sagen, dass ich in nichts eingehe, noch wisse, was der Kaiser mit den Schriften, die er von unserem Kaiser hat, machen will. Er wird mir die Justiz leisten, dass ich zwar öfter daran gedacht, aber niemals von diesen Schriften etwas melden wollte, die ich dem Kaiser oder Leopold zugehörig geglaubt. Warum ich ihn nicht kommen liess, davon ist die Ursache, dass Alles observirt wird, was bei mir aus oder ein geht; in diesem Momente habe ich es für ihn evitiren wollen. Weshalb ich ihn .aber prävenire, ist, dass gestern der Kaiser mir proponirt, dass ich das Cabinet, das von Neny noch existirt und jetzt Zephyris hat, in die Zimmer der Fischerin möchte transportiren lassen; er wollte auch die Schriften, die er vom Kaiser hat, dazu transportiren lassen. Ich war verwundert, machte ganz kleine Einwände wegen der Menge der Schriften, und ob nicht lothringische und toscanische darunter wären. Er meldete, die hätte Leopold längst hinweggenommen. Er müsste alle vorhergehenden Schriften haben, um dann eine Militärhistorie verfertigen zu lassen. Das ist Alles, was ich weiss. Ich gehe auch in nichts weiter ein, denn ich fürchte dass man mich citiren könnte, ich wolle diese Vereinigung, an die ich niemals gedacht, indem ich die Schriften in keinen besseren Händen als bei ihm gewusst. Er kann jetzt nach seiner besten Einsicht dasjenige thun, was er am besten finden wird. Ich habe ihn nur avertiren wollen, dass ich mich in nichts menge und noch weniger etwas vorschlage. XLVIII.

6. Mai 1780.

XLIX. (Posch legt der Kaiserin eine Eingabe der Fürstin Therese Radziwill gebornen Gräfin Rzewuska um Gewährung eines Darlehens von sechstausend Gulden vor.)

Ich leihe Niemandem nichts, noch weniger aber einem Polen, die all' ihre Sachen in Confusion und verschuldet haben. Hier folgt das erste Memorial wieder zurück, über welches ich eben weitere Auskunft verlangte, welche darin besteht, dass die Schuldner ihres Mannes Alles in Händen haben, was er in meinem Antheile besitzt, und dies für ihre Forderungen nicht genügt. Von der Erbschaft aber mit den Brüdern ist eben der nämliche Casus und Alles verschuldet; nichts mehr als Prätensionen, aber nichts Reelles zu hoffen.

AN DEN

GRAFEN SEILERN.

(29. Mai 1771.)

Der Abgang an Mehl ist hier sehr gross und kann I.
s Magazin nicht steuern, wenn er nicht mit Mayer sich
rsteht wegen der Fuhren, die sich sehr widerspenstig
zeigen.

(7. Juli 1771.)

Ich möchte aus diesem Hause, welches gebaut worden, II.
as machen. Zur Inoculation wird es schwer halten;
leicht mit einigen Aenderungen für Findelkinder oder
jene, wo man es am besten finden wird. Er möchte nur
as vorschlagen, dass es nicht so leer steht. Das Bad
ibe ich nicht.

(8. Februar 1772.)

Ich habe heute das Importanteste vergessen. Von Mainz III.
an die Regierung ein Schreiben gekommen sein, welches
e Auslieferung eines Augustiners begehrt, der weder ein
tiger Unterthan sein noch etwas soll verbrochen haben.
Regierung könnte also antworten, das Schreiben bestätigen
l melden, dass man die darauf resolvirte Verfügung zu
sen thun werde, darnach aber die Sache erliegen lassen.

(27. Mai 1772.)

IV. Was er glaubt, ob ich die fünfzehn Jahre noch accordiren kann und dadurch seine Schulden getilgt werden? Weil van Swieten noch existirt und er jetzt seine einzige Gesellschaft ist [1]), so wünschte ich ihm zu helfen. In den letzten Tagen seines Lebens hat man mehr andere Hilfe nöthig als niemals.

(9. Juni 1772.)

V. Ob es sein kann? Es wäre aber allsogleich mit diesem anzufangen, dass die Bruderschaft selben und auch Keinen fürohin mehr begrabe, sondern die Knechte selben in einen Sarg legen, auf einen schlechten Wagen legen, ohne Gepränge, still in den Gottesacker führen, allda er und alle Anderen schlecht begraben werden [2]).

---

[1]) Der Niederländer Johann Theodor von Gontier, Mitglied der Büchercensurscommission und Oberregisseur der französischen Comödie. van Swietens vertrautester Freund. Vier Jahre später, am 4. Februar 1776, schrieb Maria Theresia über ihn an Seilern: „Nachdem das französische „Theater aufhört, so ist Gontier nicht mehr nöthig. Wenn er ihm be„deutete, dass ich ihm seine Pension lassen will, wenn er gleich in der „Fasten weggeht; sonst es ihm befehlen thäte und seine Pension auf„hören würde."

[2]) Offenbar handelt es sich hier um das Begräbniss eines Selbstmörders.

(4. October 1772.)

Wieder das Alte, allzeit Selbstmord; cela devient très- VI.
ıilier. C'est un homme en uniforme rouge et bleu, Achsel-
.nüre, kurz, untersetzt, röthlich das Gesicht. Il a remis
te lettre à la Vasquez lui-même, cachetée, en lui demandant
ı audience particulière, qu'il avait des avis importants à
donner. S'il revient, la Vasquez est chargée de vous
ıvoyer.

(7. März 1773.)

Im Auge Gottes, im Kaffeehause ist es gemeldet worden; VII.
ı Mensch aus der Kriegsbuchhalterei mit Namen Lang-
.yer [1]), der immer mit den Liechtenstein herumzieht; es
ıucht also nicht mehr.

(11. October 1773.)

Wenn er morgen um zwölf Uhr in die Burg kommen VIII.
nnte, indessen aber die abscheuliche Comödie, die Frau
ıriandel betitelt, einstellen, bis weitere Ordre nicht mehr
ielen lassen.

[1]) Franz Raimund Langmayer, Revisor bei der Hofkriegsbuchterei. Später diente er als Rechnungsrath (Raitrath) bei dieser Stelle.

Undatirt (1773.)

IX. Ce n'est pas mon compte, qu'il[1]) reste ici six mois. Je veux bien me charger de sa femme[2]). Que lui prétexte un voyage pendant le carême et ne parle pas de son départ et se démette, étant absent, de la direction du théâtre. Je lui permets de vendre, pour les années qu'il a encore, son privilège, pour payer ses dettes. Pour couper court à cette correspondance et même audience qu'il demande, je lui ai fait dire que vous êtes chargé de tout, et vous l'aiderez de s'arranger selon ces intentions. Le secret sera gardé, si lui ne le divulgue.

(28. December 1773.)

X. Diesem nachzufragen. Trenck soll auch hier sein; ist ein sehr gefährlicher Mann[3]). Ich möchte wissen, mit wem er umgeht; wohl auf ihn Acht zu haben.

Ich bedaure wegen der Mutter[4]). Ich kenne sein Herz; mit jedem Anderen thäte mich erfreuen.

[1]) Es handelt sich hier offenbar um den Grafen Johann Kohary, Pächter des Hofburgtheaters, der in Folge des von ihm abgeschlossenen Contractes in arge Geldverlegenheit gerathen war und daher die Leitung des Theaters aufgeben musste.

[2]) Kohary's Gemalin war Maria Theresia, geborne Freiin Pinelli.

[3]) Der bekannte Freiherr Friedrich von der Trenck.

[4]) Seilerns Mutter Anna Maria, geborne Gräfin Lengheim, war am Vortage, zweiundneunzig Jahre alt, gestorben.

Undatirt.

Je vous envoie le papier du 2 de janvier, dont nous avons parlé l'autre jour. J'y joins le second, que personne n'a vu que l'empereur et Kaunitz; ni l'un ni l'autre ont fait la moindre impression. Je me suis condamnée à l'inaction, laquelle seule m'a soutenue encore. XI.

(15. Jänner 1774.)

Solche Zettel werden ausgetheilt auf dem Balle. Letzthin war ein Mann mit Hörnern auf der Perrücke und einem Hahn; das ist indecent. Desgleichen soll eine Frau oder junger Mann in türkischen Beinkleidern, ohne Rock, nur ein Corset und Schleier, indecent gehabt haben. XII.

(26. Jänner 1774.)

Diese Leute habe ich Alle in meiner Extraversorgung, sehr gute alte Leute. Wenn bei der Polizei Leute abgiengen, wäre von diesen präferenter zu nehmen, welche bei dem Mayer zu erfragen sind. Wenn er Copie davon genommen, sind die Listen mir zurückzuschicken. XIII.

(18. März 1774.)

XIV. Wer schreibt denn den untereinander sogenannten Fingerzeig? Er ist abgeschmackt, dieser aber grob und ausgelassen. Ich will hier nicht introduziren die englische Freiheit im Schreiben, unsere Nation hat nicht das Feuer, mehr terroir. Wer sind denn diese beiden Schreiber? Mir den Druck wieder zu schicken.

(21. September 1774.)

XV. Diesen Winter hätten sie sollen schon abgehen, denn von diesem und dem Termin gehe ich nicht ab. Ich habe es selbst Keglevich [1]), der Vasquez, meiner Tochter geantwortet, und Kaunitz, der eilends zu Pferde um drei Uhr, wo wegen des Couriers ich ihn noch nicht gesehen gehabt, gekommen ist, um einen Aufschub zu erhalten. Wenn dies wäre, würde nichts mehr daraus, also bei dem 28. zu bleiben. Dies allein habe ich Keglevich gemeldet, dass ich durch ihn das nöthige Geld werde vorschiessen lassen, zurückzahlbar aus dem Theaterfond, damit sie in der vorgeschriebenen Zeit wegkommen, und weiter in keine Untersuchung eingehen will.

---

[1]) Der schon III. 214 erwähnte Graf Joseph Keglevich, kön. ungarischer Kronhüter, war mit Kohary nahe verwandt, denn die Mutter des Ersteren war die Freiin Therese, die des Letzteren aber die Freiin Marie Thavonat. Nach Kohary's gezwungenem Rücktritte übernahm Keglevich die Leitung der Hoftheater. Auch er konnte sie nur bis Februar 1776 fortführen.

(24. September 1774.)

Ich habe der Vasquez gemeldet, nichts mehr anzu- XVI.
men noch zu antworten. C'est pousser loin l'impudence, is il est conseillé ou espère par là me faire changer. is lui écrirez en réponse à celle-ci, que c'est la princi- e cause de l'éloignement, et qu'ayant donné mes ordres itifs et même chargé Keglevich de les pourvoir du né- saire, qu'il ne leur reste que le parti de l'obéissance, que s trois doivent partir ensemble, que le bruit, que cette ire fait, a fait accélérer mes ordres à vous, de finir cette ne, et que je ne veux plus de représentation. Vous ferez eux le billet, je ne vous prescris rien, et vous dis seule- nt l'idée, mais il serait bon d'insister, que lui est le plus ipable.

(15. November 1774.)

Cette dame ou est folle ou les carmes déjà connus XVII.
d'autres occasions ont encore fait des exorcismes. D'un g discours italien je n'ai rien compris que d'un garçon treize ans, qui s'est converti. Elle a eu le saint-sacrement is un papier, qu'elle doit tenir encore dans sa chambre, ır être heureuse ou pour se garantir des spectres. Il est s-nécessaire de savoir ce qui en est. Je lui ai promis, ır en être quitte, de lui envoyer demain quelqu'un avec prêtre, mais qui sachent l'italien, pour éclaircir son état l'horreur de l'affaire du carme.

(2. Juni 1775.)

XVIII. Künftige Quatember- und alle folgenden, auch gebotenen Fasttage und die ganze Fasten soll dem Traiteur im Augarten befohlen werden, Niemand, wer es wäre, auch von anderen Religionen, das Mindeste zu essen oder zu trinken zu geben, keine *rinfreschi*, wie immer genannt, nichts abgeben, die Säle, auch der Garten für alle Musik sollen gesperrt, untersagt sein all' diese Tage.

(18. Jänner 1776.)

XIX. Diese Person ist wieder eine Aventurière oder verrückt; aus Turin; allda hat sie die Khevenhüller[1]) gekannt. Wie sie hergekommen ist, weiss ich nicht; es wird wieder mein Geld kosten, sie wegzubringen, da sie schon zwei Ducaten angenommen. Sie ist schier taub, doch ihre Historie anzuhören.

---

2. März 1776.

XX. Für ihn allein. Ob nicht etwas Gefährliches für die Polizei oder die Sitten in diesem Plane? Ich muss ihn heute bis drei Uhr haben. Wenn er nichts zu erinnern hat, braucht er es nur einfach zurückzuschicken.

[1]) Die schon oft erwähnte Gemalin des Grafen Sigismund Khevenhüller.

(24. Mai 1776.)

Wo das Theater jetzt keinem Entrepreneur gehört, also Schaden nicht zu achten ist, wären diese beiden Tage heuer und allzeit zu untersagen. XXI.

(24. Mai 1776.)

Ohne viel zu fragen, habe ich es selbst decidirt, obhl ich es mündlich dem Kaiser gemeldet. Jetzt wäre nur Sache zu beschleunigen. XXII.

Wegen des Theaters wäre morgen und übermorgen gends Spectakel zu halten. Ich hoffe, es wird ihm vom iser gemeldet werden, indessen dies für ihn allein.

(16. Jänner 1777.)

Nachdem mein werther Breuner[1]) verstorben, so gedenke h vor etlichen Monaten keine Ersetzung zu machen, sonn Alles gehen zu lassen wie jetzt, bis nicht eher das nze gemacht wird und selbes mit ihm werde überlegt en. XXIII.

(12. April 1777.)

Dem armen Pater Aurelli wäre für das Almosen für das chthaus keine Rechnung für das Vergangene, noch weniger r ihm das Geld und die Austheilung zu benehmen für heuer. wollte lieber, dass die Exercitien gar nicht gehalten und das XXIV.

---

[1]) Der zuerst I. 14 erwähnte Carl Adam Graf Breuner, Präsident Obersten Justizstelle. Dieser Posten war Seilern schon lang verchen und er erhielt ihn auch im Jahre 1779.

Geld wieder zurückgegeben, als dass etwas in dem erneuert würde. Nachdem so nöthig sein soll, das Haus, wo er wohnt, zu repariren, so kann ich für ihn gleich keine Wohnung finden. Er möchte also auf ein Jahr ein Haus miethen, das ich bezahlen werde, damit ehestens die Reparaturen können gemacht werden.

Es soll eine sehr verführerische Frau hier sein, die sich Blumenberg nennt, aber einen anderen Namen haben soll; es wäre gut, sie von hier zu weisen. Man sagt, auch ein Wallenstein [1]), Schwager der Kornis, soll nicht eine sehr gute Conduite hier haben. Er gehört nicht nach Wien; mit Hadik auszumachen, ihn nach Ungarn zu weisen.

(8. September 1777.)

XXV. Mit grosser Verwunderung habe ich vernommen, dass der Michaeler Geistliche, der die so unanständige calumniose Predigt gehalten, wieder hier im Hause ist, während ich befohlen, ihn wegzuschicken. Er soll bis morgen weg sein und ohne Erlaubniss nicht mehr hieher kommen, die Oberen aber sind zu reprimiren.

(25. December 1777.)

XXVI. In der ganzen Stadt geht herum, Sonnenfels hat einen Bankrutt von dreissigtausend Gulden gemacht. Mir wäre leid, denn dies gienge nicht mit seinem Posten.

[1]) Wahrscheinlich der Major Graf Otto Wenzel Waldstein, geboren 1729, vermält mit Josepha Gräfin Csaky.

Sein Sohn [1]) war heute bei mir; mir ist vom Herzen
l, dass ich nicht eher gewusst, dass er ihn zu den aus-
rtigen Geschäften destinirt, wegen Neapel.

(8. Mai 1778.)

Er möchte diese Frau anhören; ich zweifle, ob sie XXVII.
ubt, was sie sagt; in diesem Falle verdiente sie Ahndung.
enn sie von dieser Idee durch Krankheit eingenommen
verdient sie Hilfe.

(16. Februar 1780.)

Wenn er, Graf Seilern, mir seine Meinung und die von XXVIII.
ı paar Räthen über diese Sache geben möchte, doch ganz
geheim, und wünschte ich, dass ein Böhme darunter wäre.
ese Leute sind sehr intrigant und haben an allen Orten
eunde und Anhänger, sollen es sich sogar etwas kosten
sen, mithin muss bei der Wahl desto mehr Bedacht
ıommen werden, da ich nur wissen will, nachdem beide
mmern, die Kanzlei und Rechnungskammer in Allem d'ac-
'd waren, das Patent nach denselben formirt worden, ob
vermeinte, dass doch noch in Einem oder dem Anderen
en zu nahe getreten worden, oder was zu thun? Den
senhändlern wäre nicht zu gestehen, dass ich diese Sache
ı zugeschickt.

Wenn er dem Goldegg [2]) in meinem Namen sagen würde,
solle die junge Witwe aus seinem Hause in ein Kloster,

[1]) Johann Joseph Friedrich Graf Seilern, geboren im Jahre 1752. Er
'de später Gesandter in München und hierauf in Regensburg.

[2]) Vergl. den Brief der Kaiserin an ihren Sohn Leopold vom
)ctober 1780. I. S. 41—43.

wenn sie nicht zur Mutter will, persuadiren zu gehen. Die Sache sieht nicht gut aus und wäre auch besser, den Sohn auf eine Zeit zum Bruder nach Tirol zu schicken, bei ihm zu arbeiten.

(3. August 1780.)

XXIX. Das billige Vertrauen, das ich in ihn setze, veranlasst mich, ihm dieses Werk und auch die folgenden insgeheim zu schicken, dass aber selbe nicht länger als vier Tage aufgehalten werden. Wo er nichts zu erinnern hat, ist nichts anzusetzen, wo er aber etwas nöthig fände, nur ganz kurz mir es anzuführen.

(7. September 1780.)

XXX. Dieser Brief ist für ihn allein. Hart geschieht ihnen: man dürfte nur wieder das Gut in Schlesien allodialisiren, um die Gläubiger zu bezahlen, es verkaufen; was übrig bleibt, der Familie geben. Er ist ein abscheulicher Mensch.

(17. September 1780.)

XXXI. Diese Stücke werden ihm aus Vertrauen zu seiner Einsicht und der des Rathes, auf dessen Verschwiegenheit er zählen kann, anvertraut. Mir ist ausser dem Rapporttage seine Meinung zu bringen oder zu schicken.

AN DEN

GRAFEN LACY.



Undatirt. (22. Februar 1766.)

Vor Allem muss ich ihn avertiren, dass er an mich I.
Pakete und Zettel ganz kurz *à l'impératrice-reine* adres-
en soll, da das Gestrige, wo er auf das Meinige wegen
otek [1]) geantwortet, dem Kaiser eingehändigt worden, der
mir überbracht.

Ich setze dem Vorschlage bei, was ich vermeine, denn
t im Anfang müssen wir unsere Schritte sehr sorgsam
chen, damit Neid und Kritik nicht billige Stoffe finden,
zu blamiren. Wenn einmal die Sache im Gange ist,
hat es weniger zu bedeuten.

Undatirt. (8. März 1766.)

Je suis inquiète pour votre santé. Avec deux mots II.
es-moi sincèrement, comment vous vous portez, car je suis
llement en peine.

---

[1]) Maria Theresia meint hier wohl den schon früher, S. 165 er-
nten Grafen Johann Carl Chotek.

17. October 1766.

III. (Lacy legt der Kaiserin ein Schreiben des kön. ungarischen Statthaltereirathes Freiherrn Franz Balassa, Vukovar den 12. October vor, in welchem auf Entlassung des Illoker Herrschaftsadministrators Demkowitz gedrungen wird, dem wegen der von ihm verübten Bedrückung der Contribuenten der Process gemacht wurde.)

Es ist nicht ohne, dass viele Gebrechen sind, doch hat er auch alle Kleinigkeiten so relevirt, dass mehr Passion als Eifer wohl darunter sein könnte, und diese schon öfters continuirende Conduite, wo das Judicium mangelt, hat ihm so viele Feinde auf den Hals gezogen, dass man selben kaum mehr gebrauchen kann. Wenn er ohne grosse Leidenschaften wäre, so wäre es etwas Anderes; seine Fehler aber sind öfters viel grösser als viele dieser, die er so relevirt.

18. Mai 1767.

IV. (Lacy holt die Befehle der Kaiserin über die von ihr gewünschte Beförderung für Edling und Bréchainville ein, und bezeigt ihr gleichzeitig sein Beileid über den Tod der neugebornen Tochter der Erzherzogin Marie Christine.)

Fort bien pour Edling[1]). Qu'est-ce qu'il faut payer pour la taxe? Le capitaine Fuhrmann[2]) serait à placer aux Pays-Bas selon ses souhaits.

---

[1]) Der schon III, 201 und IV, 41 erwähnte Graf Philipp Edling wurde am 28. Mai 1767 zum Oberstlieutenant und am 2. October 1771 zum Oberst ernannt.

[2]) Hauptmann Fuhrmann wurde am 12. März 1768 Major.

Pour Bréchainville[1]) je·voudrais savoir votre sentiment; n'est pas lui qui fait ces projets; c'est elle. L'exemple Sulkowski[2]) et d'autres a servi de prétexte, et vingt ans service. Si vous trouvez la chose impossible ou de mau-se conséquence, proposez-moi quelque autre moyen; Pichler ıs en dira de plus.

Je serais bien aise de vous revoir, mais je crains de ıs trouver défait, et le voyage autant que vos applications :i m'inquiètent pour vous. Je suis sûre de la part que ıs prenez à mon nouveau malheur, qui m'est très-sensible, ınt été l'unique agréable perspective que j'avais. Ma te confiance en votre zèle et en vos talents ne me laissent s balancer un moment à accepter le projet de résolution, mme vous me le proposez, mais nous sommes tous deux ırtels et même des plus usés par le travail et les chagrins. us devons donc penser sérieusement de ne pas aventurer at, si un de nous venait à manquer, et c'est la seule ré-tion qui m'inquiète encore, et qui presse tous les jours plus l'exécution, la perte du temps étant le seul mal ̇parable.

Je n'ai d'autre explication à vous demander que sur douzième point wegen der Zulage der Cavallerie, welche ufangen hat von dem 1. November 1767 in den deutschen blanden, wie auch der Beitrag für die Montur und die lage des Offiziers. In Ungarn zwar desgleichen für den

---

[1]) Der Oberst Graf Ludwig Bréchainville, Bd. III. S. 332 zuerst ähnt, wurde im Jahre 1768 Commandant des Infanterie-Regiments Nr. 57, Jahre 1773 aber Generalmajor und sollte als solcher im Jahre 1779 den andtschaftsposten in Berlin übernehmen, den er jedoch niemals antrat.

[2]) Fürst Alexander Sulkowski erhielt am 5. Juni 1759 das Patent Oberst, wurde später Generalmajor und im Jänner 1771 Feldmarschall-utenant.

Offizier, die anderthalb Kreuzer Zulage aber von dem Tage der Contraction. Der Beitrag zur Montirung, oder selbe ihm in natura, wie es mir am besten schiene, auch allsogleich anzufangen a prima Novembris. Im September Musterung, aber selben noch den Thaler auf die Hand zahlen. Für Alles dies werde ich das erste Jahr sorgen, dass die nöthigen Gelder a parte der Kriegscasse zufliessen. Künftig aber muss selbe in der Ersparung der ganzen Totalität gefunden werden.

20. Juli 1767.

V. (Lacy berichtet an die Kaiserin wegen Bestellung eines Commandanten für die Festung Erlau.)

Ich habe ja die Festung Erlau dem Bischof[1]) geschenkt zur Universität.

Wegen der ungarischen Garde wird er mir einen Gefallen thun, wenn er wie mit der deutschen ein Mittel fände, dass fünfundzwanzig oder dreissig jährlich könnten in die Regimenter placirt werden, weil sonst das Intentum, Leute zu formiren, sie menschlich zu machen, nicht effectuirt wird.

Wegen der Contraction höre ich nichts; fürchte wiederum ein Jahr verloren; wenigstens wenn man die Hälfte heuer noch also contrahiren könnte? Bin aber gar nicht weder mit ihm noch dem Staatsrath verstanden wegen der Zulage, die auf einem und einem halben Kreuzer in Ungarn und einem Kreuzer in den deutschen Erblanden bleiben muss, und auch mit diesem und der Gratismontur stehen sie noch schlechter als die Infanterie, wo doch der Cavallerist etwas

[1]) Graf Carl Eszterházy war damals Bischof in Erlau.

besser sein sollte. Den Fond werde ich für 1768 herschaffen; bis zu Ende des Jahres werden wir uns schon wieder weiter verstehen.

16. September 1767.

(Lacy führt Beschwerde, dass der Feldzeugmeister und Capitain der ungarischen Leibgarde, Fürst Nicolaus Eszterházy, mit Umgehung des Hofkriegsrathes an den commandirenden General in Böhmen, Grafen Wied, unmittelbar den Befehl zur Hiehersendung eines Majors seines Regiments abgeschickt habe und dieser auch schon in Wien eingetroffen sei.) VI.

Ich werde es ihm ahnden lassen und befehlen, ihm eine Entschuldigung zu machen. Ich glaube nicht, dass er hat wollen fehlen; zu geschwind gewesen, weil er nach Paris fort will.

11. October 1767.

(Beileidsbezeigung Lacy's über die Erkrankung der Erzherzogin Josepha an den Blattern.) VII.

Ma fille est extrêmement attaquée; mauvaise espèce, grande quantité, confluantes, mais elle soutient ses forces; sa voix et sa respiration sont naturelles. J'espère toujours encore, quoique je connais le grand danger. Nous n'avons rien perdu depuis hier, ce qui est déjà beaucoup.

10. August 1768.

VIII. (**Lacy's Antrag auf Verleihung eines Regimentes an General Elrichshausen.** [1])

Si vous vouliez attendre jusqu'au retour le *Vortrag* pour ce régiment, peut-être aura-t-on un autre vacant; cela ne dérange rien, s'il reste encore.

Je me porte bien, mais je me sens tous les jours plus fracassée. *Unkraut verdirbt nicht;* je vous conserve encore une vieille reconnaissante amie.

---

1. October 1768.

IX. (**Antrag Lacy's, das gräflich Zichy'sche Haus in Altofen zur Unterbringung eines Regimentsstabes zu widmen.**)

Das Gebäude ist modern, ein guter Garten allda, mithin ist es für eine Caserne oder einen Stab wohl zu gut, weil man weiss, wie Alles ruinirt wird, wenn Militärs darin wohnen.

---

26. November 1768.

X. (**Vortrag Lacy's an die Kaiserin über Meinungsverschiedenheiten mit der Hofrechnungskammer, die Nothwendigkeit der Anstellung von Buchhaltungsbeamten, und das Personal das Hofkriegsrathes.**)

Die Resolution circulirt wirklich. Ich habe drei Anmerkungen beigesetzt: dass es wegen der fünfzehn Subjecte

---

[1] Der schon II. 149 erwähnte Feldmarschall-Lieutenant Carl Freiherr von Elrichshausen, später Feldzeugmeister und Commandeur des Theresienordens. Er starb am 9. Juni 1779 zu Prag als commandirender General in Böhmen, und Kaiser Joseph ehrte ihn durch die Worte „viro indefesso", die er auf seinen Grabstein setzen liess.

zur Buchhalterei, wie er es vorgeschlagen, dabei bleiben soll; wegen aller übrigen Subalternen das Nämliche, ausgenommen die sechstausend Gulden für die Räthe, welches eine gar zu grosse Consequenz nach sich zöge, und dass die Besoldungen statt im Mai, erst am 1. November beginnen sollen. Weil er aber so besonders seine drei Räthe mir anempfiehlt, so will ich Hauer, Türkheim und Gold[1]) das sechste Tausend pur ad personam zulegen. Ein einziger Zweifel bleibt mir noch übrig. Mit Vereinigung der Justiz werden die Generale und unstudirten Räthe wie Hauer und Gold auch mitdecidiren und die Majorität bilden. Dies habe ich nicht angemerkt; es ist nur ein Zweifel von mir, den ich gern aufgeklärt wissen möchte.

---

15. December 1768.

(Anzeige Lacy's von der Bitte des Adjuncten am Bechiner Kreisamte, Grafen Deym, um die erledigte Stelle eines Stadthauptmannes der Neustadt zu Prag, oder wenn sie durch einen Kreishauptmann besetzt würde, um dessen Posten.) XI.

Er solle sich an den Oberstburggrafen wenden, auf dessen Vorschlag ich die Besetzung vornehmen werde. Zu Prag ist es gar nicht zu hoffen, vielleicht eher als Kreishauptmann, obwohl dies eine der importantesten Chargen ist und mehr als ein General, um im Militär gebraucht zu werden, wissen muss.

[1]) Carl Joseph Edler von Hauer, Carl Ludwig Nebel von Türckheim und Joseph Goldt, Hofräthe beim Hofkriegsrathe.

Undatirt.

XII. Si Querlonde [1]) veut être annobli ici, quoique je ne le trouverais pas nécessaire, on pourra le faire; je me chargerais même des taxes. Mais la couronne avec les neuf perles ne pourrait se donner, puisque celle-ci ne se donne qu'aux comtes, et je crois que lui n'osera demander que ce qu'on appelle chez nous *Ritterstand und nicht Herrenstand.* Pour ses filles il n'y a aucune espérance à la cour, étant pourvue pour bien longtemps. Si elles se rendaient capables pour le service, on les prendrait, s'il y avait une vacance, que je ne peux prévoir avant dix ans, si vous ne procurez une vingtaine d'officiers pour les femmes de chambre d'à cette heure.

Pour ce qui est de l'ordre, il n'y a rien à faire, et encore moins général. Il a quitté en France comme capitaine, et n'avait guère à espérer un avancement. Je le croyais lieutenant-colonel, et je vois par ses papiers qu'il n'a été que capitaine. C'est un grand saut qu'il faut mériter par des services à l'avenir.

Undatirt. (1769?)

XIII. Mes deux protégés sont Bréchainville et Reischach [2]); pensez-y, comment les consoler. Le premier a pour soi la promesse que j'ai faite à sa femme, quand elle m'apporta

---

[1]) Der französische Ingenieuroffizier Louis Duhamel de Querlonde war wenige Jahre nach Abschluss des Hubertsburger Friedens in österreichische Dienste übergetreten. Er starb im Jahre 1808 als Feldmarschall-Lieutenant und Mitglied der Elisabeth Theresienstiftung.

[2]) Franz Freiherr von Reischach war zu jener Zeit Oberst im Cürassier-Regimente Kleinholt (1775 als Thurn reducirt), avancirte 1771 zum Generalmajor, 1775 zum Feldmarschall-Lieutenant und starb 1807 in Pension zu Hietzing bei Wien.

la grande nouvelle que Prague était délivré, et que j'avais mon frère [1]) et tous vous autres en liberté. Elle s'est réservée à me demander à son temps l'accomplissement de cette promesse; je la lui dois. Pensez donc à me dégager vis-à-vis d'eux, sans que cela fasse du tort à d'autres.

Monsieur d'Argensol [2]), autre *seccatore*, n'a pour lui que trente trois années de service et pas le pain à manger. Voyez comment l'aider; il souhaite d'être *angestellt* à Prague, je crois qu'il serait pour cela.

Mon fils [3]) demande que les officiers toscans soient adressés au colonel de Preisach [4]) pour l'exercice; vous en aurez soin. Ce colonel n'est pas ma protection, je le crois brave, mais rien de plus; vous verrez ce qu'on peut faire.

On veut envoyer Laudon à la place de Beck en Croatie; je ne le conseillerais jamais, tout s'embrouillerait encore plus. Etiez-vous prévenu de cette idée? Vous me direz de même ce que j'ai à payer pour cette orpheline à Graz, et si vous avez rassuré le vieux Andlau [5]) par un rescrit consolant?

---

1) Carl von Lothringen.

2) Anton Hyacinth Aymard d'Argensol war früher Oberst im Infanterie-Regimente Braunschweig-Wolfenbüttel. Er trat Ende März 1764 aus der activen Dienstleistung und bezog bei der Prager Kriegscasse die halbe Oberstlieutenantsgebühr als Ruhegehalt. Mit Diplom vom 10. März 1764 wurde d'Argensol in den erbländischen Freiherrnstand erhoben; er lebte fortan zu Prag, von wo aus seine vielen Gesuche, sei es um Wiederanstellung, sei es um Ernennung zum Generalmajor u. dgl. herrühren. Auch tritt er Jahr für Jahr als Gläubiger verschiedener, der Generalität, den Stabs- und Oberoffizieren angehöriger Schuldner klagbar wider sie auf, wodurch seine Behauptung, dass er an Nahrungssorgen leide, in ein ganz eigenthümliches Licht gestellt wird.

3) Leopold.

4) Oberst des Infanterie-Regiments Preysach war von 1769 bis 1773 Gabriel Baron Splényi.

5) Der Feldzeugmeister Joseph Freiherr von Andlau.

Undatirt. (1769?)

XIV. J'ai lu un peu à la hâte toute cette représentation. Elle est très-bien couchée, elle persuade d'autant plus que Harsch [1]) même paraît se contredire par-ci par-là. Mais pour pouvoir en décider en forme, il faudrait l'entendre encore, ce qui ne viendrait qu'à des procès sans fin, qui aigrissent et révoltent les esprits et les confondent. Je vous prie donc, *lassen wir es nicht zu Weitläufigkeiten kommen;* il faut couper court. Voilà les points essentiels: après tant de millions employés, il faut encore mettre ceux qui sont nécessaires pour Temeswar et Peterwardein; ces deux places doivent avant tout s'achever et se pourvoir de tout. Pour Brood et Gradisca vous en ferez ce que vous voulez. Pour Arad j'avoue que je crois qu'il faut l'achever et laisser faire celui qui l'a inventé et commencé, sans le gêner en rien, hors dans la dépense, c'est-à-dire lui demander ce qu'il lui faut encore pour l'achever, lui abandonner les contrats, comment et quoi il veut bâtir, même les ingénieurs à y employer et ne se mêler en rien que de la décision des sommes nécessaires. Si on aura examiné l'ouvrage de Querlonde sur Temeswar et Peterwardein, et si vous le trouvez bon, j'en ferais de même qu'avec Arad. Je l'en chargerais uniquement, sans l'influence du génie, en destinant les sommes requises, le temps et les ingénieurs, et le laisserais faire. L'entretien des autres places ou leur réparation *hat seinen geweisten Weg.* Voilà comme je pense, et c'est le seul moyen d'être servi, et couperait court à toutes ces récrimi-

---

[1]) Der Feldzeugmeister Ferdinand Philipp Graf Harsch war damals Prodirector des Ingenieurcorps und Fortificationswesens. Ueber seine Stellung zu Lacy vergl. Geschichte Maria Theresia's. IX. 492—496.

ıations du passé. Voulez-vous que Harsch quitte, je m'en harge, mais je vous avoue: ce qui m'arrête, c'est de ne pas oir un meilleur ou un seulement pour le mettre à la tête; 'ellegrini ne me paraît nullement pour cela. Laisser faire eul à Querlonde, j'avoue que cela me répugne. Cela serait n effet, si Pellegrini avait le nom, mais en commençant à charger de remédier aux inconvénients des places de 'emeswar et Peterwardein, ce que Harsch n'a pas fait, mais y a quarante ans, par des différentes personnages, on verrait omme il s'y prendrait, et alors, après l'avoir vu réussir là, pourrais me décider avec plus d'assurance, ce que je n'oseais encore.

Undatirt. (Ende Mai 1769.)

J'accepte votre promesse, que votre conservation vous era dorénavant chère, à cause du vif intérêt que j'y prends; 'est le plus grand service que vous pourrez me rendre. XV.

Je vous donne part que le 23 la petite-vérole est sortie eureusement chez mon fils[1]), une cinquantaine de pustules, ue les symptômes de fièvre, d'anxiété ont cessé, et qu'il se rouve, grâce à Dieu, très bien.

L'empereur voulait partir le 28 le soir; il a encore ait des merveilles là; il faut dire qu'il est unique quand il eut. Je vous enverrai en confidence une lettre que le nou-eau pape[2]) lui a écrit, et sa réponse très-fine, et si j'ai des

1) Der Grossherzog Leopold unterzog sich damals der Inoculation ler Blattern.

2) Clemens XIV. Ganganelli. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. X. 43, 555, 556.

nouvelles qui peuvent vous amuser ou intéresser, vous les aurez par mon fidèle Pichler.

J'étais bien contente de votre adjutant[1]; j'espère qu'il exécutera mes commissions en Suisse, vous souhaitant un heureux voyage et retour.

Undatirt.

XVI. Ce grenadier se trouve, qui veut épouser la même Titlin, que j'ai fait chercher, qui a suivi partout le régiment d'Althan dragons. Il serait à souhaiter qu'elle se marie, ayant une mère luthérienne, qui, pour la ravoir, la ferait apostasier. Elle ne vaut rien, la fille, mais elle pourrait peut-être se corriger; vous verrez donc ce qu'on pourrait faire.

Undatirt. (August 1769.)

XVII. Dans ce moment je reçois cette copie que je vous remets; après en avoir pris vos extraits, vous me la renverrez. Je ferai des vœux pour vous autres, pour que vous ne soyez trop épris *del mio emulo*[2]), mais je m'attends pourtant de vous, que vous me direz sincèrement, comme vous l'aurez trouvé.

Je vous recommande votre santé.

---

[1]) Oberstlieutenant Renner vom Generalstabe.

[2]) König Friedrich von Preussen, zu welchem Lacy den Kaiser nach Neisse begleitete.

Undatirt.

Voilà les pensions qui m'intéressent le plus; elles dé- XVIII.
argent ma propre caisse qui est très-chargée. Pour les tres, j'ai cru qu'on aurait pu prendre ceux que j'ai signés. empereur a vu sur ma table votre *Vortrag wegen der nerale*; je n'ai pas cru devoir le lui cacher, vous l'ayant mandé si souvent pour notre information. Je ne suis pas core entièrement d'accord avec vous, mais j'espère que us nous entendrons.

Undatirt.

La note est de Koller; c'est le seul homme que je trouve, XIX.
ii veut et pourra finir cette commission en bien. Je l'ai ressé à vous pour concerter comment finir toute cette sogne. J'ai des nouvelles alarmes: la grande-duchesse est en malade. Ce serait une perte irréparable.

---

19. December 1769.

(Lacy rechtfertigt in etwas gereizter Weise den von ihm gestellten XX.
trag, den Hauptmann Nugent[1]) vom Regimente Kinsky als Major zum arasdiner Grenzregimente zu versetzen.)

Je ne suis pas habile à m'expliquer, et j'avoue, depuis temps, à la place de vous tranquilliser, il m'arrive le

---

[1]) Hauptmann Nugent vom Infanterie-Regimente Kinsky Nr. 36 urde am 13. Februar 1770 zum Major beim Warasdiner Grenzregimente nannt. Er starb 1786 als pensionirter Oberst.

contraire; cela me rendra pour l'avenir plus circonspecte. Je vous renvoie tous ces papiers sans les lire; vous n'avez pas besoin vis-à-vis de moi d'exculpation; un mot de vous me suffit. Voilà donc le cas: trois ou quatre officiers des *Gränzer* le dernier dimanche ont été chez moi, tous à demander avancement, et tous demandaient en pluriel pour la nation. Ils contaient qu'il y avait eu un Zampo [1]), un Italien, qui a acheté, et encore un autre, si je ne me trompe, et c'est sur ces insinuations que je vous ai écrit, et rien d'autre; il n'y avait ni plainte ni accusation. Je suis bien aise que Nugent soit avancé, mais je doute que c'est sa convenance aux Croates, et laissez-vous dire une fois pour toujours: quand je mets ma confiance en quelqu'un, comme vous avez la mienne, qu'il faut beaucoup, et du temps et des raisons convaincantes à me faire changer; témoin de cela les deux Haugwitz [2]), Blümegen, Bruckenthal etc.

Il y a un autre point qui me tient fort à cœur; c'est la mauvaise conduite de la plupart de nos jeunes gens de famille; je vous en parlerai de plus.

Undatirt. (15. Jänner 1770.)

XXI. Il ne nous convient nullement de recevoir ces misérables rébelles, tous mendiant et contre les traités. Si une

---

[1]) Ueber Zampo findet sich nichts. Vielleicht Hauptmann Zamboni vom Infanterie-Regimente Forgach Nr. 32, der im December 1770 in diesem Regimente zum Major befördert wurde.

[2]) Friedrich Wilhelm Graf Haugwitz (IV, 179), und Heinrich Wilhelm Freiherr von Haugwitz, zuletzt Präsident der niederösterreichischen Repräsentation.

ou deux à la fois des familles avec du bien voudraient chercher l'asile, on pourrait les accepter, mais avec grande précaution. Je crois qu'il serait bon si les bataillons destinés pour ici pouvaient encore aller après les autres en Hongrie, pour garantir mieux nos frontières des ennemis et de la peste. Faites bien prendre garde à l'évêque grec de Carlstadt[1]) et à Mikassinovich[2]), sans que cela paraisse.

Undatirt. (31. Jänner 1770.)

J'ai dit de faire cesser les ventes et conventions dans le militaire; j'y ai réussi, comme dans le reste. XXII.

Undatirt. (6. April 1770.)

Man macht mich sorgen, sowohl wegen der Wege als der Gewässer wegen der Reise nach Ungarn. Ich verlasse mich allein auf ihn, dass er gewiss alle Vorsorge treffen wird, dass nichts Besorgliches für den Kaiser vorkomme. XXIII.

[1]) Daniel Jaksich.

[2]) Michael Mikassinovich Freiherr von Schlangenfeld hatte bis zum Obersten in der Militärgrenze gedient, wurde im März 1768 Generalmajor und im Jänner 1771 Feldmarschall - Lieutenant. Vergl. auch Geschichte Maria Theresia's, IX. 84, 85.

Undatirt.

XXIV. (Empfangen Also-Bagod in Ungarn [1]), den 28. April 1770.)

Je vous envoie la copie de la liste que je viens d'envoyer à l'empereur. Le temps affreux, le débordement des rivières fait trembler pour des jours si précieux; moi en mon particulier j'en suis au désespoir. Je ne suis pas peu inquiète pour vous et la suite, et mes chers cuirassiers et dragons trouvent aussi leur place. Tâchez que l'empereur nous console tous et revienne.

Léopold a une fille le 21 [2]); au moment, où j'ai perdu la mienne [3]), j'ai fait l'acquisition d'une autre.

Undatirt.

XXV. Je crois que ces plans sont plus utiles entre vos mains que dans ma bibliothèque.

Undatirt.

XXVI. In den Invalidenhäusern nicht mehr prügeln.

[1]) Zalader Comitat.

[2]) Die Erzherzogin Marianne.

[3]) Die Kaiserin redet hier offenbar von der am gleichen Tage geschehenen Abreise der Erzherzogin Marie Antonie, Braut des Dauphin, nach Frankreich.

Undatirt. (10. November 1770.)

Je vous ai parlé d'un officier pour Ferdinand. Browne, XXVII.
colonel[1]), serait l'homme pour cela, si son oncle l'apouve. Cela ne l'éloignerait pas du service, et on pourrait ìme le borner à deux ou trois ans de service là. De denir général et avoir un régiment, ne peut lui manquer ıs cela en peu de temps, à cause de son oncle.

---

21. December 1770.

(„M'étant rendu aux pieds de Sa Majesté l'empereur conformément XXVIII.
ɛ ordres que ce monarque m'avait donnés, Elle m'a rendu la promotion ›c mes remarques, où en même temps Elle a écrit de Sa main Sa déion vis-à-vis de chaque article, ainsi que Votre Majesté daignera le r par l'incluse. Elle verra en même temps que, si quelques individus nt pas été heureux auprès de ce monarque, son président de guerre[2]) l'a pas été plus qu'eux pour ses recommandations particulières. . . .")

L'empereur a été un moment chez moi et m'a dit gros, que tout était d'accord, qu'il croit que vous l'êtes ssi. J'ai demandé d'abord après Hessen[3]): il m'a dit que lui-ci restait à son régiment, qu'il n'est lieutenant-colonel que puis peu de mois, et qu'on pourra dans la suite à part nser à lui.

---

[1]) Lacy's Neffe, der schon mehrmals erwähnte Graf Johann Georg ›wne, war im Jahre 1769 vom Major direct zum Obersten befördert worden.

[2]) Lacy selbst.

[3]) Ende 1770 diente Prinz Carl Emanuel von Hessen-Rheinfels als erstlieutenant im Infanterie-Regimente Anton Colloredo Nr. 20. Er rde im Juni 1771 zweiter Oberst und vermälte sich am 1. Sept. dieses ıres mit Leopoldine, der siebzehnjährigen Tochter des Fürsten Franz ›chtenstein und seiner Gemalin Leopoldine, gebornen Gräfin Sternberg.

La discrétion dans votre place n'est pas en règle; vous devez pousser et proposer les sujets de préférence aux autres, que vous trouvez les plus capables, et pour mettre l'émulation, qui est l'âme du métier, car avancer comme dans les écoles, ne fait ni bien ni honneur. Je vous avoue que je n'ai pas pu sortir de ces listes; je vous prie de me faire une liste des avancés qui restent en pied, une autre de ceux qui avancent pour être mis hors du service, et de ceux-ci leurs gages, et de ceux qui seront prétérés.

Je ne vois pas mon protégé Bréchainville non plus; je suis donc de la même valeur que le président de guerre. Ce que je souhaite de savoir de vous, c'est, si vous êtes d'accord sur les gages qu'on laisse à ceux qui sont mis hors du service, si je dois insister sur Sulkowski, si je dois insister sur l'avancement des inspecteurs, si je dois être tranquille, que l'arrangement et changement des officiers est bien ainsi pour le service, et si je dois insister sur l'avancement de Guasco[1]) plutôt que pour le régiment. Deux inspecteurs en Italie me paraissent de trop; j'aurais plutôt levé ce nom, en faisant tant de généraux. J'aurais mieux aimé n'en avoir plus, mais ce n'est que mon idée particulière. Je ne crois non plus nécessaires les deux généraux à la garde, mais cela n'est pas à changer. Nostitz tient à cœur à l'empereur, mais il n'en veut convenir. Je vous prie, si vous croyez que je puisse encore être utile à faire réussir quelqu'un, de me le marquer; je tâcherais de l'obtenir ou l'empêcherais, et les protégés de mon président, je les ferais aveuglément.

---

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Peter Alexander Graf Guasco wurde im Jahre 1771 zum Feldzeugmeister befördert.

22. December 1770.

(Ausführliche Antwort Lacy's auf die Anfragen der Kaiserin vom vorhergehenden Tage. Er widerstreitet ihrer Behauptung, dass ihr Einfluss ebenso geringfügig wie der seinige sei.) XXIX.

Je n'ai pas badiné; je serais bien fâchée que votre crédit fût si mince que le mien; il l'est au dernier grade. Vos talents vous garantissent de la décadence, mais point des désagréments.

Je vous avertis que hier l'empereur a exigé de moi d'écrire un billet à Khevenhüller pour son fils[1]). Je l'ai fait, sans vouloir éplucher ce qui en peut être la raison.

Je vous demande pardon de l'incommodité que je vous ai causée, outre l'ordinaire immense que vous avez pour moi. Je suis plus tranquille à cette heure, sachant à quoi je pourrais insister ou me relâcher, pour appuyer votre idée. J'insisterai pour les inspecteurs d'à cette heure et pour l'avenir. J'aurais mieux aimé qu'on eût laissé les gages que vous avez mis, pour obtenir des plus importants, mais je n'insisterai pas tant sur ce changement. J'abandonne mon Bréchainville, mais je prends sur moi Hessen et Lyzau (?), si non à cette heure, au moins au mois de mai; vous pouvez même le dire à vos amies. J'aime qu'on n'aie pas honte de les servir, et votre réflexion pour Nostitz n'est que trop juste; cela ne me fait que trop de peine. Il[2]) m'a lâché un jour qu'il pourrait être commandé ici à la place de Liechtenstein, mais tout de suite il s'en est dédit. Il veut être impénétrable; c'est ainsi qu'il nomme le sentiment et l'amitié.

---

[1]) Es handelt sich hier wohl um den schon I. 327 erwähnten drittgebornen Sohn des Fürsten Khevenhüller, der gleich seinem Vater Johann Joseph hiess und im Jahre 1792 als Feldmarschall-Lieutenant starb.

[2]) Offenbar der Kaiser.

Pour Sulkowski j'insisterai, de même, comme vous dites, pour Guasco. Le régiment sera donné à mon petit-fils; pensez à un bon colonel, à qui on laisserait jouir des gages.

Undatirt. (Ende December 1770.)

XXX. La promotion se fera encore demain, et les inspecteurs, mais tous, Gaisruck et Poniatowski [1]) *Feldzeugmeister*, et c'est bien pour l'amour de ce dernier, que tout se fait. Les anciens lieutenants-généraux sont à plaindre, mais j'ai cru qu'il fallait mieux céder dans l'avancement de ces deux, que de laisser tous les autres dehors. Je vous avoue, de voir la chicane en tout, fait beaucoup de peine.

Undatirt. (5. Jänner 1771.)

XXXI. Holzfuhren hier und überall; die Sonntage und die jetzt beibehaltenen Feiertage besser feiern, kein Exercitium oder Parade, auch ob das Ablösen an diesen Tagen nicht auf einen Tag vorher oder nachher könnte verlegt werden? Wenigstens in Hauptstädten wäre es so zu halten und bei den Oekonomie-Commissionen.

Wegen der Verführung der Offiziere.

---

[1]) Fürst Andreas Poniatowski (I, 187), ein besonderer Liebling des Kaisers Joseph, wurde am 19. Jänner 1771 gleichzeitig mit dem Grafen Rudolph Carl Gaisruck zum Feldzeugmeister ernannt.

Die Commandi, welche wegen Salz, Tabak oder Anderem öfters draussen sind, wären in geistlichen Sachen an die Pfarrer der Ortschaften anzuweisen, besonders zur österlichen Zeit. Auch von diesen die Beichtzettel einschicken.

27. Jänner 1771.

(Lacy erkundigt sich nach dem Gesundheitszustande der Kaiserin, deren Unwohlsein er durch die Gräfin Paar erfuhr, und empfiehlt ihr aufs dringendste Schonung.) XXXII.

Unkraut verdirbt nicht. Je me porte déjà si bien, que ce n'est que par cérémonie ou paresse, que je fais la malade. Un courrier de Berlin est arrivé, qui ne mérite pas le *Rittgeld.* Les mêmes défaites, rien de clair. On va le réexpédier pour demander une réponse claire.

Voyez si ce tabac vous puisse convenir. Je me chargerai volontiers d'être votre commissionaire.

---

9. Februar 1771.

(Beschwerde des Feldmarschall-Lieutenants Baron Berlichingen[1]), dass ihn das ungarische Generalcommando von Güns nach Debreczin versetze. Lacy meint, derselbe würde vorziehen, in Ruhestand zu treten.) XXXIII.

Den Titel als General der Cavallerie, und ihm nichts zu benehmen, was er jetzt hat; auf diese Art wäre es, glaube ich, am besten für Beide. Der Kaiser, der Prinz[2]) mögen ihn nicht; was Lacy gedenkt, weiss ich nicht, also besser eine honorable Retraite, als chicanirt zu werden.

---

[1]) Eberhard Carl Maximilian Freiherr von Berlichingen.

[2]) Albert.

10. Februar 1771.

XXXIV. Ce n'est pas une résolution, que je vous ai donnée pour Berlichingen hier. Il faut le proposer à l'empereur, si vous êtes du même avis. Ce n'était que le mien et en particulière après votre question.

---

17. März 1771.

XXXV. **(Lacy berichtet über die getroffenen Vorkehrungen zur Verpflegung der Truppen auf dem Marsche aus Italien durch Tirol.)**

Ich bin wohl zufrieden, wenn die Truppen Alles so gut finden werden und das Land nicht dabei leidet. Wie wird es aber mit Heu, Hafer, Stroh gehen, wo keines überflüssig allda ist, für jetzt keine Wiese brauchbar, das Heu nicht zu transportiren, der Centner allda schon einen Gulden vierzig Kreuzer kostet?

Undatirt. (18. April 1771.)

XXXVI. Voilà encore trois placets de filles qui ont eu des enfants. La licence et l'impunité sur ce point doivent justement m'inquiéter; c'est la faute des officiers, qui malheureusement traitent ce point très-légèrement, et la plupart donnent les premiers le mauvais exemple. Vous ne punirez pas ces malheureuses, mais vous verrez, si elles peuvent épouser leurs soldats?

Undatirt. (18. Juni 1771.)

Mein Herzog [1]) ist anders galant als die Königin [2]) mit XXXVII.
ren lieben Militärs, die so viel für sie ausstehen müssen.
: möchte mir melden, was er glaubt in Billigkeit über
esen Vortrag, und sähe gerne, dass er oder Dietrichstein
ese Pferde zu versorgen übernähmen.

Wegen Browne habe es also erhalten auf ein Jahr.
enn er einmal darin ist, so wird geschehen, was er wird
llen. Wenn ein Krieg würde, dann wollte selbst ihn, wie
selbst auch nicht, darin lassen.

Es wird eine Ceremonie zu Ofen sein, wenn der Arm
s heiligen Stephan wird dahin transportirt werden, also
ücke lösen, Salve bei dem Te Deum, Militär unter Gewehr
hen. Ich erinnere es ihm nur, dass wenn es von der
anzlei kommt, er weiss, dass es also convenabel finde.

Schönbrunn, le 1er octobre 1771.

Maréchal de Lacy. L'empereur m'ayant parlé d'une XXXVIII.
omotion qu'il pensait faire dans le militaire, je me suis
tée à noter les noms de ceux qu'il voudrait aussi bien
ancer que faire changer de poste. Je vous en commu-
que la note ci-jointe, mais je suis résolue d'en arrêter l'exé-
tion jusqu'à votre retour, d'autant plus que je ne saurais
re contente du voyage de l'empereur au camp de Pest,
ns être accompagné par vous; je vous en parlerai plus au

---

1) Albert.

2) Maria Theresia selbst.

long à votre retour. Cela a attiré après soi bien des inconvénients.

Je vous envoie les noms de ceux que je pense jusqu'ici nommer à la nouvelle fondation [1]). Je souhaiterais que Wolfersdorff [2]) fût avancé ou obtînt un régiment; mais si l'un et l'autre venaient à lui manquer, je suis résolue de lui donner une place dans la première classe de cette nouvelle fondation [3]). Je voudrais qu'elle puisse être distribuée le 19 de novembre, jour de ma mère. Si vous n'approuvez le changement que Caramelli vous a mandé auprès des six premières pensions d'un mille un cent florins, mille suffisent; on gagne une pension de plus, ainsi vingt et une et cent florins resteront pour faire les croix.

Je soupire après votre retour et ne sais rien de votre santé. Je vous ai fait envoyer deux pièces: un raisonnement sur les affaires d'à cette heure. Je peux presque vous assurer que nous ne ferons plus la guerre, mais toujours des démonstrations que les pauvres Turcs paieront. Je vous joins ici les listes; choisissez ceux que vous trouverez les plus convenables et les moins inutiles.

Je suis bien fâchée de l'alarme qu'a causée l'instruction pour d'Ayasasa [4]); on vous la dépêchera à Spaa, et on se flatte que vous viendrez vous-même à Bruxelles. Je ne

[1]) Die Kaiserin spricht hier von der Militärstiftung, welche ihre Mutter im Jahre 1750 gegründet hatte und sie selbst im Jahre 1771 erneuerte.

[2]) Feldmarschall-Lieutenant Johann Reichard Freiherr von Wolfersdorf, commandirender General in Slavonien.

[3]) Bis hieher ist der vorliegende Brief, mit Ausnahme des eingeschlossenen, von der Kaiserin beigefügten Zusatzes von Pichlers Hand, von nun ab von Maria Theresia selbst geschrieben.

[4]) Ueber dessen Unterordnung unter das niederländische Gouvernement vergl. Geschichte Maria Theresia's. X. 214—216.

compte rien y changer, et attendre votre retour pour vous en parler. En attendant je n'ai rien dit à l'empereur, pour ne pas encore plus aigrir les choses.

Je suis plus contente de l'empereur; le fond est bon, mais ses alentours sont mauvais, et il est trop peu appliqué et a pour notre malheur trop de capacité. Il va demain en Bohème, compte rester trois semaines dehors, veut se mettre au fait des malheurs de ce beau royaume. Je souhaite qu'il réussisse et qu'on y porte remède; il est plus que temps.

Blümegen a été très-incommodé d'un rhume qui règnent ici; il est mieux, mais j'en suis encore toujours en peine pour lui. Le trait de votre neveu Browne m'a touchée infiniment; je l'aurais fait sur le champ général, préférant mon service à sa fortune. Mais mon temps n'existe plus, et je vous avoue que je tombe furieusement; mon indécision me tourmente beaucoup, et je ne vaux plus rien du tout que pour me tourmenter moi-même et mes amis; vous en sentez une portion.

Je suis indiscrète de vous ennuyer si longtemps; je vous prie de ne me pas répondre. Que Renner réponde à Pichler, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

---

13. November 1771.

(Lacy empfiehlt das Gesuch des Generalmajors Fürsten Carl de Ligne um das Goldene Vliess.) XXXIX.

J'avoue, j'ai cru que Ligne [1]) pouvait attendre une autre promotion, mais l'intérêt que vous en prenez, me fait

---

[1]) Der II. 308 zuerst erwähnte Fürst Carl de Ligne erhielt am 15. Juni 1772 das Goldene Vliess.

passer sur toutes les autres considérations. Pour vous faire plaisir, j'en parlerai à l'empereur et souhaite de réussir.

Undatirt. (15. November 1771.)

XL. Si vous voulez venir demain chez moi à une heure, quatre heures ou sept heures, je pourrais vous voir; j'attends l'empereur demain, au moins je crois qu'il viendra. Je vous prie de faire en sorte, que le *Fuhrwesen* sorte du *Wieselburger Comitat;* je voudrais porter cette nouvelle mardi à Presbourg, ou qu'ils aillent en Autriche ou en deça de Bude.

Undatirt. (21. November 1771.)

XLI. Alle Comitate stellen die Fuhren, wenn nur allsogleich das Fuhrwesen weggeschickt wird, welches sehr beschwerlich den Ortschaften, und die Herrschaft Altenburg zu Grund geht, auch die unteren Comitate protestiren, wollen gern den Transport übernehmen; also dieses ganze Fuhrwesen aus Ungarn zu ziehen; können vielleicht beim Strassenbau in Oesterreich dienlich sein oder im Banat. Was geschehen kann, bald zu expediren, desgleichen an Pálffy wegen des Marsches der Regimenter aus ihren Stationen, denn wenn der Frost kommt, können selbe nicht mehr die Flüsse passiren. All' dieses nur für ihn allein; möchte nicht weiters citirt werden, denn sonst würde Alles wieder verändert oder verlängert.

Ob er noch Schiffe, die die Truppen transportirt, zu verkaufen hat, und um was Geld; wie gross sie sind? So würde man selbe hier von der Kammer erkaufen.

Undatirt. (30. November 1771.)

Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu; j'avais tout plein de conseils à demander. Je suis bien fâchée de n'avoir réussi pour Ligne, mais je tâcherai à la première occasion qui, j'espère, ne tardera, de réparer la chose. Je me trouve dans une cruelle situation; Lacy m'abandonne-t-il aussi? XLII.

Undatirt. (12. December 1771.)

Je sais que vous allez à la chasse; je vous envoie en attendant ces deux écrits qui m'importent que vous les lisez, et si cela ne vous incommode trop, que vous voulez venir ce soir chez moi m'en parler, sans faire d'autre toilette, en bottes, vous m'obligerez. Vous me rapporterez aussi cette petite note, pour vous en pouvoir faire l'explication; j'ai besoin de votre secours pour me déterminer. Notre élève me rend encore plus douteux que je ne le suis. XLIII.

---

18. December 1771.

(„J'ai l'honneur de remettre ci-joint de retour aux pieds de Votre Majesté le billet du prince de Khevenhüller. J'y vois que les prétentions de son fils pour les présentations des armes [1]) sont blâmées par le père, XLIV.

---

[1]) Wahrscheinlich beschwerte sich der schon so oft erwähnte Obersthofmeister des Erzherzogs Ferdinand in Mailand, Graf Johann Sigismund Khevenhüller, dass ihm von den Wachen keine militärischen Ehrenbezeigungen geleistet würden.

comme une vanité que lui-même, quoique grand-maître de la cour de Votre Majesté, ni aucun de ses prédécesseurs n'a jamais eue, que je sache, d'exiger une pareille distinction, hors dans le cas de cérémonie, dont le prince parle. Et si en effet aucune sentinelle, comme il dit, ne bouge à son passage, quand il n'est point en fonction, c'est que telle a été toujours la règle et l'usage jusqu'ici. Au reste ce que je ne puis me dispenser de remarquer en cette occasion, c'est que messieurs les gens de la cour ou du civil, si jaloux et si peu amis du militaire, sont ordinairement ceux qui ambitionnent avec le plus d'avidité les honneurs militaires. En tout cas il dépendra de Votre Majesté d'établir, si Elle le juge à propos, une nouvelle règle en leur faveur.")

Ces gens étaient en possession depuis toujours, et ne les ont perdus que depuis peu par moi; il est naturel que cela fait mal. Mais la chose étant introduite, cela reste.

---

20. Jänner 1772.

XLV. (Lacy stellt die ihm mitgetheilten Nachrichten aus Russland mit dem Bemerken zurück, dass wenn man nicht bei Beginn des Kampfes eine zu hohe Meinung von der Kriegstüchtigkeit der Türken gehegt hätte, man wohl einen anderen Weg eingeschlagen haben würde, als dies wirklich geschehen sei. Er legt ausserdem einen ihm von dem General Grafen d'Ayasasa zugekommenen Brief der Kaiserin vor.)

Je ne saurais rien augurer de bon du contenu de cette lettre. J'ai écrit ce billet à d'Ayasasa, puisqu'on m'a priée de là-bas de le faire. J'avais de la peine à m'y résoudre; je vois qu'ils avaient raison, et qu'il n'est pas facile à le faire rentrer dans ses bornes. Vous n'avez qu'à lui répondre, qu'après les ordres, qu'il aura reçus de vous depuis, il ne lui reste plus de doute de mes volontés et de ce qu'il a à faire; que vous m'avez présenté sa lettre, que je vous ai répondu cela, m'attendant qu'il saura les exécuter à la lettre.

Undatirt. (10. März 1772.)

Je vous prie de m'envoyer une copie de la note alle- XLVI.
ande sur les malheureuses frontières de Pologne, que vous
rez donnée à l'empereur. Encore aujourd'hui.

Undatirt. (13. März 1772.)

(Vorschussgesuch des Feldzeugmeisters Grafen Wied.)

Ich bin ganz entgegen diesem Vorschuss, die in Ewig- XLVII.
eit gezogen werden und nur Jene profitiren, die es am
enigsten verdienen.

---

25. März 1772.

(Lacy legt ein ihm zugekommenes Billet des Kaisers vor, welches XLVIII.
ch auf die Uebertragung des Artillerie-Commando's an den Fürsten Kinsky
zieht, und wünscht die Ansicht der Kaiserin über die beantragte Trennung
r Feld- von der Hausartillerie zu vernehmen. Er frägt sich an, ob und
ann er sich zu diesem Ende bei ihr einfinden dürfe.)

Je suis toujours bien aise de vous parler, si cela se eut sans votre incommodité. L'empereur ne m'a parlé que aguement et en passant de tout ceci, me disant qu'il fera ne résolution, que tout s'applanira. Je vous avoue, j'étais urieuse de la voir; je ne l'ai pas vue et n'ai ajouté que e croyais la séparation *der Haus- von der Feldartillerie* nuisible. i vous et l'empereur le trouvez mieux, je n'ai rien à dire. 'ous pourriez venir chez moi demain avant le jeu.

Undatirt. (1772?)

XLIX. Hier folgen meine beiden Ideen, die ich für jetzt glaube nöthig zu sein, allsogleich ohne weiteren Umtrieb in Befolgung zu setzen. Wenn diese bis künftigen Mai befolgt sind, dann kann man weiter gehen, indem ich völlig seiner Meinung wegen der Conscriptionen bin, die Tabellen aber zu weitschichtig finde. Wegen der Festung bin ich entgegen, nachdem so viele Zeit verloren gegangen und man mir noch nichts so überzeugend vorlegen konnte, was die grossen Kosten verdienen würde. Morgen vor neun Uhr, oder wann es ihm gelegen sein wird, werde ich ihm Pichler zuschicken, um ihm mündlich mehr zu bedeuten. Es geschähe mir ein Gefallen, wenn er notiren würde, was er gut oder nicht gut, oder was er noch zu erinnern fände, damit ich meine weitere Resolution geben könne. Ich wünschte zu vernehmen, dass Pichler ihn besser als Tillier aussehen findet.

Undatirt. (6. Juni 1772.)

L. Je vous envoie ces papiers. Vous me tirerez d'un grand embarras pour à cette heure et pour l'avenir, tant pour les Pays-Bas que l'Italie et Hongrie, de réunir un peu plus convenablement la charge de capitaine-général avec le second général, qui pourrait ne paraître en tout que le ministre du premier, et comme un second général à une armée, hors les deux points des *oeconomica* et caisses, qu'il aura comme représentant du commissariat seul à soigner, sous les ordres du conseil de guerre, et dont il donnera pourtant connaissance au gouverneur. Jusqu'ici il me paraît que cela est en règle, mais si le gouverneur est absent en Italie

et aux Pays-Bas, alors le ministre représente de même, et il lui faut la même autorité. Cela s'entend, quand ils sont hors de leurs provinces ou gouvernement. Tant qu'ils sont absents de la capitale seulement, tout reste comme s'ils étaient présents, et dans le cas d'absence le ministre donnera la parole pour un mois par écrit au général, comme ici l'empereur à Neipperg.

Je vous demande pardon de cette nouvelle *seccatura*, après que c'est moi qui a tout approuvé, mais je ne saurais me tranquilliser tant que cela reste ainsi. Vous garderez tout cela à votre commodité; rien ne presse.

Undatirt. (25. August 1772.)

Je n'ai pu obtenir que cette résolution peu favorable LI.
et pas acceptable pour Thürheim[1]). Vous la lui ferez pourtant goûter, car je souhaite qu'il y aille[2]), ne l'aimant pas à la garde, y souhaitant Wied, en cas que cela lui convienne, et qu'il doit quitter la Bohème. Vous pouvez dire à Thürheim, s'il accepte ce poste, je compte lui donner une pension secrète, que vous destinerez vous-même de combien, mais je voudrais qu'il n'accepte pas tout de suite et prie pour une augmentation de deux mille florins encore, mais sur lesquels il n'insisterait pas, pour ne manquer la chose. Alors rien de plus naturel que de faire venir tout de suite Charles[3]) à sa place, avec l'espérance de la survivance; il se mettrait en

---

[1]) Der Feldzeugmeister Franz Ludwig Graf Thürheim, später Hauptmann der Trabanten-Leibgarde. Er starb als Feldmarschall im Jahre 1782.

[2]) Nach den Niederlanden.

[3]) Fürst Carl Liechtenstein.

attendant au fait de ce dernier point. Je n'ai rien dit, crainte de recevoir un non tout sec. Cela doit venir par vous, ou naturellement de même pour Wied, si vous savez une fois ses intentions.

Undatirt. (1772?)

LII. Je vous envoie l'état de la garde; on pourrait en faire une grande épargne, ne paraissant plus en public *in corpore* ni à cheval, mais il faudrait destiner une somme pour trois ou quatre voitures pour les mener et pour payer les quartiers pour les mariés, auxquels on donnerait aussi en argent le *Kostgeld*. Il vaudrait presque mieux, étant des gens d'un certain âge, de le donner à tous et plus la table.

Pardonnez-moi que je vous tourmente encore avec cela, mais si je crois avoir quelque chose de bon, et qui me fait plaisir, ce n'est que par vous.

L'empereur m'a dit qu'il vous a écrit pour Charles. Je vous prie de me marquer, comme la famille l'aura pris. L'avancement est encore retardé.

Undatirt. (1. März 1773.)

LIII. Voilà encore une étourderie de Ligne. Je ne saurais qu'approuver entièrement cette consulte; les suites seraient de trop grande conséquence, si on faisait la moindre innovation.

Undatirt. (26. März 1773.)

Wenn Stampa statt Bülow nach den Niederlanden kommt, so bin ich ganz zufrieden und sähe es gern dass Ersterer hier bleibe; er aber muss es mit dem Kaiser ausmachen. Einen Anderen als Stampa oder Vogelsang [1]) kann ich nicht approbiren, weil ich meinem Schwager einen Angenehmen geben will, mithin wenn Bülow noch nach den Niederlanden gehen müsste, kann er nicht anders als mit sechzehntausend Gulden Gehalt und als commandirender General, nicht als *général des armes*, welches allein der Gouverneur ist, aber als Ersterer, wie nach Böhmen, Mähren etc. etc. die Generale sind abgeschickt worden. LIV.

---

18. April 1773.

(Lacy erstattet sein Gutachten über die etwaige Beförderung des Hauptmanns Grafen Ligneville, der im Allgemeinen gelobt wird und hinsichtlich dessen Avancements in der Conduiteliste gesagt ist: verdient es mit der Zeit.) LV.

J'avoue, Ligneville [2]) m'a frappée. Je sais qu'il est toujours chez la Salmour et les dames de la cour; de là vient la protection. Je ne veux point lui faire du mal; je doute que l'empereur m'en parle, mais je n'ai rien pu obtenir

---

[1]) Feldmarschall-Lieutenant Christian Jacob von Vogelsang, später Commandant von Luxemburg.

[2]) Hauptmann Graf Christoph Ligneville vom Infanterie-Regimente Nr. 14 wurde im Jahre 1778 Major beim Infanterie-Regimente Nr. 58. Er fiel am 1. December 1796 als Oberst des Infanterie-Regiments Nr. 36 bei der Vertheidigung von Namur.

pour Buccow; c'est une belle différence. Saluzzo[1]), qui a fait chez nous les deux dernières campagnes, n'a rien obtenu non plus. Browne, si on compte les services en France, pourrait les compter comme Ligneville; cela ne s'appelle pas conséquent. Je suis fâchée pour l'empereur et pour nous deux.

Je n'entends rien du grand projet; je commence à en douter. Voilà tout plein de *Bettlereien* que j'accorde, si vous ne trouvez rien à redire.

Undatirt. (20. April 1773.)

LVI. Ayant voulu m'expliquer, je crains de vous avoir encore plus confondu. Pardonnez-moi, mais j'ai un mal de tête, qu'à peine je vois.

---

21. April 1773.

LVII. (Lacy's Gutachten über die bevorstehende Militärpromotion.)

Pour ma consolation je vous prie de me dire, si vous êtes d'accord avec mes idées ou non. Comme mon chef et ami Lacy j'appuyerais sur la plus petite promotion, dans l'espérance de réussir plus tôt.

---

[1]) Ueber einen Offizier dieses Namens liess sich nichts auffinden. Vielleicht war er ein Ausländer, der, ohne der österreichischen Armee anzugehören, die zwei letzten Feldzüge des siebenjährigen Krieges mitmachte.

Undatirt. (21. April 1773.)

Je n'ai pas le temps de relire cette copie que j'ai lue LVIII.
'empereur. Je la lui enverrai demain, avant la chasse, :c un billet, le priant de mettre le *fiat* tout de suite; rement on n'en sort plus.

Deux choses pour vous seul. Je vous prie de placer rintzy[1]) ailleurs qu'à Giulay; je ne peux dire la raison à npereur; et le capitaine de grenadiers de Ferraris, je ıs prie de lui procurer un avancement.

Il m'a paru que vous incliniez plus pour la grande protion; je m'en suis arrangée de même; je trouve seulement ı quatre trop vite et sans grand mérite tous avancés deis la paix: Mittrowsky, Halleweil[2]), Jaquemin[3]), Tillier. s deux sont prétérés d'aucun, mais je les passe aussi pour sortir et procurer à Browne[4]) le régiment et éviter à l'autre colonel.

---

[1]) Der damalige Oberstlieutenant Joseph Alvintzy, schon II. 173 ·ähnt. (Er selbst schrieb seinen Namen „Allvintzi".) Er wurde am Mai 1773 Oberst und 1779 Generalmajor. Bei seiner Ernennung zum ersten blieb er im Regimente Nr. 19, in welchem er als Major und erstlieutenant gedient hatte. Er kam somit nicht zum Regimente des neralmajors Grafen Franz Giulay Nr. 51, in dessen Hause er seine gendjahre verlebt und bei dessen Regiment er als Subalternoffizier ient hatte. Später wurde er selbst dessen Inhaber.

[2]) Feldmarschall-Lieutenant Franz Graf Hallwyl.

[3]) Heinrich Freiherr von Jacquemin, Feldmarschall-Lieutenant und itärdirector in Vorderösterreich.

[4]) Browne wurde am 1. Mai 1773 zweiter Inhaber des Regiments :herzog Ferdinand Nr. 2.

25. April 1773.

LIX. („Depuis que Sa Majesté l'empereur m'a enfin envoyé la promotion signée de Sa main, j'ai eu occasion de m'apercevoir tout d'un coup, que j'avais totalement oublié dans cette promotion tout le corps de l'état-général, oubli qui m'a fait d'autant plus de peine, que dans ce moment, où à peu près tous les lieutenants-colonels de l'armée sont avancés, ce n'est assurément pas à ceux de l'état-général à rester en arrière. J'allais faire une représentation par écrit à Votre Majesté en faveur de trois lieutenants-colonels, lorsque l'empereur est entré chez moi; j'ai pris la liberté de lui en parler tout de suite et de lui demander l'avancement de ces trois officiers qui sont Renner, Elmpt[1]) et Seeger[2]), qu'il a daigné m'accorder de son côté. Je supplie Votre Majesté très-humblement d'y consentir de même, lorsque Sa Majesté l'empereur Lui en parlera, comme Il me l'a promis. Ce sera un nouveau sujet de reconnaissance pour moi envers Votre Majesté.")

De mon approbation vous serez toujours sûr, d'abord que je sais que vous souhaitez une chose. L'empereur m'a montré dans la chapelle ces trois noms, sans me dire qu'après plus tard ces trois noms, et je n'ai rien dit d'autre: Renner fera du chagrin à Kempelen, étant dans la même catégorie et bien de l'ancienneté dans le service. Mais je lui ai dit tout de suite: je n'y veux point mettre d'empêchement, le maréchal s'en servant.

Je suis bien contente d'avoir obtenu mon but pour les deux Browne. Tâchez que le régiment vienne en paix en Italie. J'ai fait écrire à notre bien[3]) Koch, que je voulais avoir un régiment qui porte son nom, qu'ainsi je comptais lui prendre le sien pour le laisser au digne Browne, neveu

[1]) Oberstlieutenant Philipp Freiherr von Elmpt, schon seit 1762 Ritter des Theresienordens, wurde im Jahre 1773 zum Obersten im Generalstabe befördert.

[2]) Johann Tobias Freiherr von Seeger, seit 1761 Ritter des Theresienordens, wurde gleichfalls im Jahre 1773 zum Obersten ernannt.

[3]) Hier muss ein Wort ausgeblieben sein.

de notre maréchal, que j'étais sûre que cela lui fera triple plaisir. S'il l'avait appris par les gazettes, cela lui aurait fait mauvais effet pour sa santé délabrée. J'étais bien résolue d'obtenir ce point, ou que rien ou tout se fasse; encore hier j'ai cru qu'il n'en sera rien. J'étais agréablement surprise que le prince Schwarzenberg et Charles sont venus me remercier. J'étais hier même embarrassée avec Browne, ne sachant que lui dire; à midi l'empereur en a parlé publiquement. Je suis bien aise que cela est fait, surtout si vous en êtes content et trouvez la chose bien.

Voilà une autre chose. Je voudrais que l'empereur ne fasse plus ce terrible voyage [1]), et j'ai déjà commencé à lui en parler, mais amiablement, en lui proposant le camp de Minkendorf à la mi-mai à la place d'août pour un mois, ou d'aller même à l'*ascensa* et Trieste. Tout me serait plus agréable, hors un voyage aux Pays-Bas, France ou Angleterre, qui ne seraient de saison. Mais ce qui est bien sûr et sans appel, c'est que vous ne ferez pas ce voyage. L'empereur, moi, Brambilla et Hummelauer en sont d'accord; il n'y a plus à penser. J'en suis bien aise; nous resterons ensemble; je viendrai à Dornbach et vous à Schönbrunn.

---

3. Mai 1773.

(Lacy legt der Kaiserin die von ihr am vorhergegangenen Tage verlangten Listen der angestellten Generale und der Regimenter, aus denen die einzelnen Brigaden gebildet sind, sowie der Obersten vor. Die auf Ungarn und Innerösterreich bezüglichen Listen, endlich diejenigen der Stabsoffiziere wird er nachtragen.) LX.

Vous me gâtez d'exécuter sur le champ ce que je souhaite, mais cela atteste l'exacte et bonne direction. A votre

[1]) Nach Siebenbürgen und Galizien.

commodité et à votre aise vous m'enverrez ces listes, mais je souhaiterais une copie du référat sur votre victoire de l'*Oeconomie-Commission* de cet hiver, qui a été même résolu et approuvé par le conseil d'état, pour l'envoyer au prince Albert, lui en ayant parlé.

J'aurais voulu vous épargner cette lecture, que je vous prie de ne pas faire, si vous ne vous trouvez capable de la faire sans agitation; je suis convaincue de la solidité de l'expédition. Comme quelqu'un part mercredi, je voudrais savoir ce que je pourrais répondre sur ces points, et ce que vous me conseillerez comme Lacy.

---

4. Mai 1773.

LXI. (Geschäftssachen. „En attendant Votre Majesté par la petite note que je mets ci-joint à Ses pieds, pourra voir ce qu'un régiment des frontières a eu le malheur de perdre par le dernier ouragan en toute sorte de bestiaux.

Votre Majesté est trop gracieuse par l'attention, dont Elle ne cesse d'honorer ma santé si peu digne de tant de grâce. J'ai encore craché à la même heure un peu de sang aujourd'hui, mais du reste je me porte assez bien.")

Vous avez raison: avec un département monté comme le vôtre et dirigé par vous, mon cher maréchal, l'on peut savoir dans son cabinet avec certitude ce que les autres ne peuvent ramasser dans une année de temps. Je ne donnerai point ces points, mais en parlerai seulement aux officiers. La perte est affreuse, que vous venez de m'envoyer; c'est un régiment perdu. Comment vivront-ils, comment pourront-ils faire la récolte, sans chevaux ni bétail d'aucune espèce? Adieu.

Undatirt. (11. Juni 1773.)

Voilà les lettres que j'ai reçues[1]); l'humeur me paraît LXII.
ıonne; je vous prie de me les renvoyer demain avant huit ıeures du matin. Il y a quelques jours, que par discrétion e ne sais rien de positif de vous; je serais charmée de sa'oir que le mieux se soutient. J'ai vu Mahoni, mais je ne e trouve pas si merveilleux; l'âge est aussi bien différent. Je dois vous prévenir, que Charles Liechtenstein étant venu ıier chez moi demander mes ordres pour le camp de Laxenbourg, disant que vous l'avez remis à moi, si je voulais des bataillons devant ma fenêtre ou tout à Minkendorf, je lui ai répondu que je ne me mêlerais nullement dans l'arrangement des troupes, que tout m'était égal. Il s'est montré rès-affairé pour tous les arrangements, jours, manœuvres. 'avoue, je lui ai dit: laissez encore, tous ces arrangements e sont pas si imminents encore, que cela ne puisse changer. peine j'ai lâché ce mot, que j'en étais aux regrets, voyant mpression que cela lui fit. Il croyait l'empereur allant peutre aux Russes ou aux Turcs même. J'ai cru qu'il valait ieux dire ce qu'il pourrait être peut-être un voyage en logne, mais cela que comme une supposition très-secrète, ais connaissant le bon Charles, je suis sûre qu'il l'aura nté au billard, café *etc.* Je vous préviens de ce qui en t, pour ne pas être frappé, s'il vous rapportait que je lui fait cette confidence; j'en suis bien fâchée.

[1]) Vom Kaiser.

Undatirt. (Juni 1773.)

LXIII. Je viens de recevoir ce courrier; il me met dans le plus grand embarras. J'en parlerai demain à Kaunitz, mais je voudrais avant tout savoir votre sentiment et ce que vous me conseillez. Si j'inclinais pour ce voyage, je laisserais aller les expéditions, mais j'avoue, je ne saurais le trouver tel [1]). Je suis demain en ville jusqu'à cinq heures; j'y couche même cette nuit, et tenant demain ici en ville conseil, je sortirai tout de suite, si on vous annonce pour des papiers. Si je pouvais les avoir de retour avant neuf heures du matin?

Undatirt. (15. Juli 1773.)

LXIV. Notre voyage à Eisenstadt [2]), qui me fait un plaisir infini, ne se fera qu'aujourd'hui en huit à huit heures du matin. Nous resterons mercredi et jeudi, et vendredi le 23 nous dînerons à Laxenbourg, et nous n'irons pas avant à Laxenbourg. Vous trouverez que j'ai mis un troisième major, Vogelsang [3]) à los Rios; je ne vous tourmenterai plus, mais le prince [4]) me l'a tant recommandé, que je n'ai pu le refuser. Si vous le trouviez plus convenable à un autre régiment wallon, je n'aurais rien contre, pourvu qu'il devienne major

[1]) Vergl. Geschichte Maria Theresia's, VIII. 409.

[2]) Zum Besuche bei dem Feldmarschall Fürsten Nicolaus Eszterházy.

[3]) Hauptmann Vogelsang vom Infanterie-Regimente Nr. 3 kam am 20. Juli 1773 als Major zum Regimente Los Rios Nr. 9 und starb 1777 als Oberstlieutenant.

[4]) Carl von Lothringen.

x Wallons. Je vous parlerai un autre jour de Kempelen ır son avancement, mais cela a du temps.

Je viens de recevoir le courrier de l'empereur du 10; ıe plaint un peu de la poitrine. J'ai vu Laudhon, il m'a ; peur, le trouvant si maigre; il dit d'avoir eu un mal de ge. L'assurance de votre convalescence a fait plus de isir à vos amis de Hof[1]) que la course même, qui nous fait pourtant aussi. Le fils[2]) de ma fille est un enfant lheureux; j'avoue, un de la reine[3]) me ferait grand plaisir.

Undatirt. (1. August 1773.)

Je vous suis bien obligée de m'avoir communiqué cette LXV.
ıre que je me suis fait lire par le prince Albert. Les ıires ne paraissent pas mériter le nom d'une bataille; la :te de Weissmann est très-grande[4]); elle m'a fait un effet ıtraire. Le neveu[5]) voudrait qu'on envoie des officiers, et i je voudrais que vous rappelez le neveu; il n'y a rien ıpprendre ni de l'un ni de l'autre côté. La campagne finie et, j'espère, bientôt la guerre. La peste à Bou:est me fait bien de la peine.

---

[1]) Marie Christine und Herzog Albert.

[2]) Prinz Ludwig von Parma, Sohn der Infantin Amalie (I, 217).

[3]) Von Neapel.

[4]) Maria Theresia spricht hier von dem Rückzuge der Russen vor Türken über die Donau, wobei der ausgezeichnete russische General ssmann fiel.

[5]) Lacy's Neffe Graf Browne befand sich im russischen Hauptquartier.

Undatirt. (13. August 1773.)

LXVI. Je ne suis visible que samedi, dimanche et lundi; mercredi, jeudi et vendredi invisible, mais vous m'enverrez les papiers à l'ordinaire. Voilà ce capitaine qui est cassé, veut bien se retirer avec le titre de major et pouvoir porter l'uniforme. De la pension je me charge; il est de Charles Lorraine. Mais ce qui m'intéresse plus, ce sont ces deux gens du corps des pontonniers de Hambourg; je les connais, ayant assisté à leur abjuration. Ils doivent aller à Titel ou Péterwardein; eux et leurs enfants déjà grands ne sont pas encore bien fermes et assez instruits; dans ces contrées ils le seront mal. Je voudrais qu'on les laisse où ils sont; si cela ne se peut pas, je vous prie de me marquer leur solde *und sie zu entlassen;* je les prendrais *für die Civilbaukunst der Schiffe.*

Cette note m'a bien frappée, et depuis deux nuits j'en suis occupée. Je vous prie de me la renvoyer dimanche matin.

---

9. September 1773.

LXVII. (Lacy beglückwünscht die Kaiserin zur Rückkehr des Kaisers nach so langer Abwesenheit.)

J'avoue, ma joie de revoir ce fils chéri, me fait revivre, mais je ne suis pas tout à fait rassurée sur la besogne qu'il nous donnera, et je souhaiterais de vous parler entre samedi et mardi. Vous ne serez pas content de moi à cause de votre *Capellano maggiore;* ce sera le nouveau nommé évêque de Neustadt, qui a été *Feldpater,* en un mot ce sera Kerens, ci-devant recteur du Thérésien et bien connu de vous chez

Dietrichstein; il aura son consistoire et logera ici; je vous prie de n'en rien dire encore. Il ne vous coûtera rien, et en attendant qu'il vienne ici, c'est un chanoine de St-Etienne, Dvertitsch, qui administrera à sa place. Il viendra après-demain chez vous, car mon pauvre vieux[1]) n'est plus à rien dans cet instant.

Undatirt. (1773?)

Vous aurez reçu un billet et une réponse au vôtre, qui LXVIII. m'a fait d'autant plus de peine, que c'est moi qui suis la cause innocente de vos justes griefs. Dites-moi un mot, si vous êtes content? On m'a lu sous les dents ce qu'on a écrit, et voyant seulement le point capital obtenu, je n'ai pas voulu exiger plus de complaisance. J'espère que vous rendrez justice à ma façon de penser, à ma reconnaissance et amitié pour vous, que rien ne m'est indifférent de ce qui vous touche, mais que je souhaite des occasions de vous donner toujours de plus en plus à connaître, et à tout le monde, combien je suis touchée et reconnaissante à vos travaux et services, que vous me rendez journellement.

Undatirt. (1773?)

Der Grenadier hat nicht warten wollen, ich habe ihm LXIX. die Antwort mitgeben wollen. Seine Bitte ist erhört, er kann seinen Sohn mit dem andern verwechseln.

---

[1]) Maria Theresia meint hier ihren früheren Beichtvater Kampmiller.

Ich bin wohl recht in Sorgen, dass er sich wieder zur Ader gelassen; sein Uebel braucht viel Geduld. Menagire er sich in Allem, auch im Arbeiten.

Vienne, le . . . mars 1774.

LXX. Maréchal comte de Lacy. Je vous envoie les pièces cijointes, relatives à l'entretien des troupes. Les bonnes nouvelles qui m'arrivent de temps en temps sur l'état de votre santé, me font bien du plaisir, mais pour le rendre complet, il me faut vous revoir le plus tôt qu'il sera possible, et aussi bien portant que je le souhaite[1]).

Si ma lettre vous a causé du plaisir, et que votre cœur a senti tout le vide de votre situation présente, vous avez deviné juste, que le mien ne peut s'accoutumer à ne vous voir et vous consulter plus encore sur ma situation que sur l'importante besogne du militaire. Je suis contente de l'empereur sur ce sujet. Jamais je ne l'ai vu plus conséquent et bonnement persuadé du tort irréparable que votre absence porte avec soi. Il reconnaît les immenses travaux et l'*utilité*. Tout cela ne se dit qu'à propos rompu et par abondance du cœur. Vous savez qu'il n'est pas capable d'en convenir bonnement avec moi, mais je sais qu'il en parle partout de même, et j'ai vu l'agitation que lui a causé le premier bruit de votre retraite. Mais les nouvelles différentes de tout côté sur ce point important ont dû le convaincre, mieux que nos représentations, de l'importance de

[1]) Bis hieher von Pichlers Hand; alles Folgende von Maria Theresia eigenhändig geschrieben.

votre conservation. Notre vilain voisin en est encore toujours très-occupé; il est bon connaisseur et en connaît la valeur. Les Français, les Piémontais, les Espagnols mêmes ont marqué le plus vif intérêt à votre conservation; ils ont rendu justice à vos mérites. Je ne voudrais pas jurer qu'on ne vous aie pas fait des propositions, si on vous avait trouvé dégoûté. Tout cela m'a fait grand plaisir; j'étais sûre de l'attachement de Lacy. J'avoue, toute ma philosophie ne tiendrait pas à votre perte, et j'étais bien-aise de voir justifié le choix de votre personne généralement comme unique.

Vous me direz sincèrement, comment vous aurez trouvé la Dauphine. L'empereur met encore en doute son voyage à Paris, mais je le crois bien décidé, mais je n'ose en rien marquer, ni à ma fille ni à personne.

Je ne vous dis rien de guerre ni de paix; tout est dans le même état, il faut voir ce que le grand-seigneur apothicaire fera. J'avoue, je lui souhaite plus de habileté et de goût à manier une seringue que le sabre. Il a trouvé au-dessous de sa hautesse d'entrer dans les affaires; il dit que cela n'appartient qu'aux ministres, la décision seule au maître; cela me plaît.

Ne parlons que d'appartement et logement. Je vous réponds que celui du Hof[1]) sera sain et commode. Je m'invite tous les mois à dîner, à souper ou déjeuner, à voir des courses des traînaux, mais pas tant de protocoles ni des chevaux anglais pour courir.

J'ai fait vos compliments à la famille présente, qui consiste dans mes deux filles et fils, et j'ai eu la satisfac-

[1]) Der in Wien auf dem Platze „am Hofe" gelegene Palast der Jesuiten wurde zur Unterbringung des Hofkriegsrathes bestimmt.

tion de voir dans les trois très-différents caractères la joie et l'intérêt qu'ils prenaient à votre conservation tant politique que corporelle. Quand l'empereur, qui compte vous trouver à Paris, vous quittera, ce ne sera qu'au commencement de mai; c'est trop tôt à aller à Spaa. J'espère, car cela ne vous détourne pas beaucoup, que vous irez à Bruxelles, et vous y trouverez mon fils, Rosenberg et Lamberg, et point d'officiers, dont je suis fâchée, aimant à en placer partout, mais les difficultés du choix et les chicanes essayées m'ont fait désister. Je ne serais pas fâchée que vous parliez vous-même à mon beau-frère, à Starhemberg et Bülow; peut-être en se parlant tout s'applanira, car tous trois pensent bien et sont de la clique thérésienne; il n'y a qu'à s'entendre. Je ne vous prescris pas ce voyage, mais je ne serais pas fâchée qu'il vous convînt, mais je n'en toucherai rien, ni ici ni par mes lettres, pour vous en laisser l'arbitre en entier.

Tâchez de vous ménager et de ne jamais oublier que vous êtes convalescent; ainsi point de fatigues. Je crains votre arrivée à Paris, hors de ce beau climat ce sera une grande épreuve, si vous soutenez bien ce changement. Quel plaisir que j'aie de recevoir de vos nouvelles, vous m'obligeriez de ne pas m'écrire, pour prendre plus de repos.

Vous voulez être informé de ma santé. Je me porte mieux que bien des années, pas seulement un rhume. Le carême me fait un grand bien; j'ai même esquivé la saignée. Tous les enfants et petits-enfants au nombre de dix et de douze se portent de même. La Marie est passable, mais la Marianne à merveille. J'attends la première cette semaine pour quelques jours; nous parlerons bien de vous. Vous me rendrez trop glorieuse de tout ce que vous voulez m'attribuer de bien. Ma décadence est bien remarquable.

non pas tant du corps que de l'esprit et des facultés, qui sont basses et découragées, et ont besoin d'un conseil d'ami tel que vous.

Je serai toute ma vie votre affectionnée.

Marie Thérèse.

Ce 4 d'avril. (1774.)

Maréchal Lacy. Vous serez étonné d'apprendre par LXXI.
ce courrier que le voyage[1]) à Paris n'a plus lieu. Je ne doute nullement que j'en porterai le nom, mais cela n'est pas; depuis six semaines ou deux mois le goût en était passé; la résolution a été déjà prise depuis trop de temps pour n'être ébranlée. Le roi de Prusse, qui l'a regardée comme impossible et à la fin ironiquement, pourrait bien avoir donné le plus grand branle. Je n'ai jamais approuvé toutes les courses, dont je n'ai jamais vu venir du bien, mais bien des inconvénients, mais celles de Paris et de Londres sont encore plus contre mon gré, puisque je trouve vraiment inconvenable qu'un empereur de trente-trois ans coure comme un cadet de dix-huit. Vous jugerez donc après cela, que je n'ai pas été fâchée que cette partie a été interrompue, et je crois même pour vous, que vous serez plus avec ménagement dans ce pays pour votre santé, et profiterez plus de ce que vous voudrez y voir, étant seul, qu'en compagnie de telle espèce. Je ne serais pas fâchée, si cela ne vous déplaît et convient à l'état de votre santé, que vous alliez à Bruxelles, mais je ne voudrais jamais que vous commenciez les eaux de Spaa avant juin, quand il fera bien chaud,

[1]) Des Kaisers nach Frankreich, wo Lacy sich damals befand.

point essentiel dans ces vilaines montagnes. J'aime mieux me priver de vous voir un mois plus tard qu'à ce prix. Je suis assez contente de ce que vous dites de votre santé; il faut voir la continuation.

L'empereur m'a fait voir sa lettre, où vous lui parlez sur l'artillerie, et vous y avez dit des vérités avec tout le ménagement qu'il m'a paru prendre en bonne part, et sur le projet de la milice du Tyrol. Je vous garde cette affaire; je ne le crois pas faisable comme Eck [1]) l'a projeté.

Je crains que le voyage de mon fils [2]) ne soit arrêté. Rosenberg s'étant avisé d'aller à Klagenfurt, y a pris la goutte très-forte, grand inconvénient, et mon fils a besoin de s'éloigner d'ici. On parle de voyage de Laxenbourg; je m'y prêterai, mais pas pour mon plaisir, et un bourgeois des plus intéressants pour moi y manquera [3]).

Ma santé est très-bonne; le carême m'a fait beaucoup de bien, mais mon cœur est plus malade, si cela se peut, comme vous l'avez laissé. Rien ne se finit, tout est entamé; je suis découragée et trop vieille; je devrais me cacher, mais je suis toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Vous ne marquerez rien à l'empereur, que je vous ai prévenu sur ce voyage, et n'en direz rien ni à la Dauphine ni à qui que ce soit, qu'à Mercy seul.

---

[1]) Wohl Franz Xaver Freiherr von Eck, der 1777 als Oberst starb.

[2]) Erzherzog Maximilian.

[3]) Lacy.

Schönbrunn, le 31 mai 1774.[1]

Maréchal comte de Lacy. Je vous suis obligée des LXXII.
ıtiments que vous me témoignez sur le retour de mon ır de naissance, et qui me font d'autant plus de plaisir, e je les regarde comme l'effet de votre attachement. Vous en avez donné des preuves réelles par votre zèle pour ın service, et j'y compte de même dans le nouveau poste quel je vous ai nommé d'accord avec l'empereur[2], sans uloir vous obliger à un travail suivi, qui pourrait faire t à votre santé. Comme vous ne parlez point de ce point ns votre lettre, je crois pouvoir interpréter ce silence pour tre acquiescement. Cette interprétation convient au mieux ma façon de penser sur votre sujet, et à la justice que rends à votre caractère. Je souhaite que les eaux de aa fassent tout le meilleur effet, pour remettre votre santé point que je le souhaite par une suite de l'affection que i constamment pour vous. Marie Thérèse.

Hiebei liegt ein kleiner Zettel, auf welchem von der Hand Kaiserin geschrieben steht:

La liste des veuves pour les pensions.

Celle pour la croix d'Elisabeth et de Thérèse.

Celle des demi-invalides pour les gardes.

Ne prendre beaucoup de médecines ni consulter les ;decins.

Ramener une épouse me serait très-agréable.

---

[1]) Cabinetschreiben.

[2]) Lacy wurde nach seiner Verzichtleistung auf die Stelle eines ısidenten des Hofkriegsrathes zum Staats- und Conferenzminister er-nt. Vergl. Geschichte Maria Theresia's, IX. 530—534.

Undatirt. (Juni 1774.)

LXXIII. Je serais fâchée de troubler par mes lettres l'état que vous avez tant souhaité, et que je vous ai accordé contre ma conviction par pure amitié. Vous ne serez plus troublé par mes regrets, mais vous ne sauriez empêcher ma sensibilité qui se renouvellera à tout moment. Celle-ci vous trouvera à Spaa; je souhaite bien sincèrement que le temps et les eaux vous fassent l'effet désiré. Vous êtes à cette heure bourgeois de Vienne et sous ma direction mon ministre de conférence et d'état, j'agirai en conséquence et vous ferai ressentir mes humeurs. Vous ne m'avez pas répondu clair sur ce point, mais vous soumettant, je l'ai pris *in favorabilibus*, et cela est irrévocable; vous le verrez par tous les dessus des lettres et des *insinuata* sans fin à tous les dicastères et pays. Toutes les gens raisonnables approuvent infiniment notre décision; j'en suis bien aise de trouver encore tant de bon sens ici. Ne précipitez pas votre cure; j'ai des nouvelles de Bruxelles, qui ne vous ont pas trouvé si bien que je le souhaiterais. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée et vraie amie Marie Thérèse.

---

13. April 1775.

LXXIV. (Lacy spricht der Kaiserin seinen wärmsten Dank aus für die ihm von dem Kaiser angekündigte Absicht, seinen Neffen, den älteren Browne, in die Liste der bevorstehenden Generals-Ernennungen aufzunehmen.)

Je n'ai aucune part à l'avancement de votre neveu; l'empereur connaît bien ses gens et sera toujours prêt de vous donner des marques de son amitié; j'en suis convaincue plus que jamais et en suis toute consolée. Vous savez que

i voulu avoir Browne général il y a trois ans, ainsi je is charmée de le savoir à cette heure.

Voilà deux référats, où je vous prie de me dire votre ıtiment et ce que vous croirez de pouvoir résoudre. Rien presse; der angestellte Mitregent *in militaribus* braucht nen Feldmarschall, Conferenz- und Staatsminister.

Nos grenadiers sont affreux et attristent véritablement.

Undatirt. (4. Mai 1775.)

Habe geschwind abschreiben lassen des Kaisers Mei- LXXV.
ng; bin nicht verstanden, denn etwas für die Niederlande geıehen muss[1]. Er möchte nichts dergleichen thun, möchte эr diese Copie mit Gelegenheit zurück haben. Wegen der ırogative des Hofkriegsrathes bin ich nicht einverstanden, rde meine Meinung hinzusetzen; das hat nichts aufzuten. Bin occupirt mit dem Courier nach Paris und den barien in Böhmen.

---

16. Mai 1775.

(Nachdem der Plan der Kaiserin, die Oper von Gluck aus Paris LXXVI.
ı Wien kommen zu lassen, um ihre aus Mailand erwarteten Gäste zu raschen, scheiterte, schlägt ihr Lacy die Berufung des Herrn Hamon seiner troupe complète pour l'opéra comique français et des comédies çaises vor. Die Gesammtkosten würden sich für ein ganzes Jahr nur 57.000 livres de France oder ungefähr 23.000 Gulden belaufen.)

Je vois que vous êtes occupé toujours à me procurer amusements ou à prévenir mes souhaits, ou faire des

---

[1]) Es handelt sich um eine Stiftung für Erziehung der Offiziers- Soldatenkinder.

affaires importantes, dont je vous dois tant et tant. Mais j'avoue mon inanition, je ne suis plus bonne à rien; je n'ose prendre sur moi de faire venir cette bande. Vous savez la délicatesse de l'empereur sur ce sujet. A la place de procurer un plaisir je n'exciterais que de l'humeur ou critique sur ces pauvres gens et ceux qui les protégeraient. Je crois aussi que cela serait trop tard. Je vous en sais toute l'obligation et rénonce à ces amusements.

---

19 juin 1775.

LXXVII. J'étais bien aise de vous voir aujourd'hui, et j'ai entendu avec plaisir ce que votre cœur m'a assurée; j'en connais tout le prix. Je vous envoie ici un extrait des arrangements de ce vilain favori[1]); je crains les Polonais avec les Russes pour l'avenir, mais pensons au présent et jouissons-en. Laissons l'avenir à ceux qui se trouvent alors, c'est à cette heure ma maxime.

---

25. Juni 1775.

LXXVIII. (Lacy zeigt der Kaiserin sein Unwohlsein an, das ihn für den Augenblick hindert, nach Laxenburg zu kommen.)

Je suis bien fâchée du rhume qui vous incommode; vous m'obligerez de vous ménager et de ne pas venir trop tôt à Laxenbourg. Je crains bien pour les grandes chaleurs

[1]) Potemkin.

et quitte mon Schönbrunn et ma tranquillité ou plutôt solitude avec regret. Je compte l'empereur samedi ici; les troubles en Bohème ne finissent pas encore. On voudrait imiter le roi de Prusse *in dem Glatzischen*, qui a fait passer les paysans par les baguettes du militaire. Je voudrais savoir, si vous le croyez convenable.

Undatirt (21 juillet 1775.)

Vous m'avez rendu un grand service d'avoir décidé l'empereur de ne plus faire ces deux terribles voyages. Dieu en soit loué, je respire. Je suis si accoutumé que tout ce qui vient de vous, m'est utile et agréable, que je ne peux assez vous le marquer et m'avouer redevable. LXXIX.

---

22. Februar 1776.

(Lacy legt der Kaiserin die Antwort des Generals Nugent[1]) auf das ihm gemachte Anerbieten seiner Berufung nach Triest vor.) LXXX.

Je suis touchée de son zèle pour le service et de l'attachement qu'il a pour nous. Sa signature ne fait pas illusion, qu'il pourra servir avec la plume. Je crois qu'il ne faudrait pas l'exposer et le troubler dans son état présent, dont il est content.

---

[1]) Der Feldmarschall-Lieutenant Joseph Graf Nugent, ehemals Gesandter in Berlin.

---

11 mars 1776.

LXXXI. A votre grande commodité vous pouvez lire tout cela et me dire votre sentiment. C'est Liechtenstein que j'ai chargé depuis novembre de l'idée que vous m'avez faite de la garnison d'ici. J'aurais encore d'autres choses à vous parler; rien ne presse. Les meilleurs jours sont à sept heures du soir lundi, mardi, vendredi. Je ne voudrais pas que Charles sût que je vous l'ai envoyé; l'empereur non plus.

Undatirt. (27. April 1776.)

LXXXII. Voilà le fatal billet que vous me renverrez[1]). Je vous préviens que l'empereur est passé par les chambres de derrière et a su que c'était vous qui étiez là; je ne l'ai pas dissimulé. Ce n'est que pour votre connaissance.

---

[1]) Es bezog sich auf das Aufgeben der beabsichtigten Reise nach Görz. Lacy, mit diesem Entschlusse sehr einverstanden, antwortete der Kaiserin am folgenden Tage: J'ai l'honneur de renvoyer à Votre Majesté le billet ci-joint, qu'Elle a daigné me communiquer. Je sens si vivement tous les regrets et toutes les peines qu'Elle doit souffrir naturellement d'une privation qui ne peut que coûter bien cher à Son cœur maternel, mais il en reste de grands motifs de consolation à Votre Majesté. Elle a ici dans Sa noblesse et dans Son peuple des enfants dignes de partager Sa tendresse; ce voyage les aurait tous alarmés pour Sa santé. Sa conservation est trop importante et trop précieuse à l'état, pour ne pas effrayer tous les bons patriotes de La voir exposée aux moindres hazards. Ces frayeurs cessent, en voyant Votre Majesté rester au milieu de nous. Nos voeux sont accomplis, et Votre Majesté, en Se conservant ainsi à tous Ses enfants, aura la double satisfaction de rendre heureux les uns et de voir quelque jour réunis autour d'Elle les précieux rejetons de Son auguste sang, quand ils seront en âge de venir Lui faire leur cour dans Son palais ici. J'ose La supplier de Se livrer à ces réflexions consolantes, dignes de Sa grande âme.

Ce 18 d'avril (1778).

Au départ de l'empereur [1]) je me flattais, quoique avec peu d'espérance, que les propositions et pourparlers tiendront place de guerre. Mais après l'impertinente lettre de Frédéric à mon cher Joseph, qu'il traite, comme il dit, comme son frère, il reste peu d'espérance, et toutes mes alarmes reviennent en foule. Quelle malheureuse situation! Avant trois mois et demi on la tenait pour unique; elle l'est, mais entièrement différente d'alors, et sans aucun revers ou malheur nous voilà plus mal que jamais, car tout le monde, grands et petits, sont contre nous. Voilà le second tome de la Galicie, qui nous a entraînés dans cette malheureuse besogne, et qui nous a fait perdre toute estime et confiance dans le public. Je peux bien dire que je suis désolée de voir l'empereur embarqué dans cette besogne, qui ne mérite pas que nous hazardons tout l'état pour soutenir un faux pas. LXXXIII.

Je vous prie de conseiller toujours flegme et ne pas négliger les circonstances d'en sortir le moins mal qu'on pourra. Toutes les nouvelles de tous côtés sont désolantes. Vos Russes ne donnent non plus des réponses à deux de nos courriers; c'est choquant. On ajoute que seize mille hommes avec autant de cosaques marchent pour le roi; ce serait le comble. De l'autre côté on dit que dix mille Saxons et la cavalerie hannovrienne se joindront aux troupes de Wesel et se tiendront en Franconie. J'envoie par Türkheim à l'empereur le courrier de retour de Berlin; je ne doute pas qu'il vous le communiquera. Tout ce que je

[1]) Beim Ausbruche des baierischen Erbfolgekrieges, in welchem Joseph bekanntlich den Oberbefehl über die in Böhmen gegen den König von Preussen im Felde stehende Armee führte.

souhaite, si guerre sera, c'est que vous voulez de temps en temps m'écrire quelques lignes, comme vous trouvez les choses; c'est le seul moyen de me tranquilliser, ayant toute ma confiance à juste titre en vous, et je vous recommande la personne de Joseph, qui me tient tant à cœur, et si vous trouvez des moments favorables de sortir de cette malheureuse besogne, de ne les négliger et tâcher de persuader. Je préviendrai notre amie commune, la princesse Françoise[1]), que je vous écris, de m'envoyer vos billets pour moi sans la moindre cérémonie, cachetés; cela causera moins de curiosité, et je répondrai de même.

Je me sers exprès de ce papier[2]), pour éviter même à l'avenir d'être trop remarquée. Rien ne serait plus naturel que d'avoir une correspondance réglée avec vous, mais ma malheureuse situation est telle, que pour que vous me puissiez être utile, je n'y dois pas paraître. Je vous recommande votre santé, point essentiel, et sur lequel je n'entends point raillerie. Le temps est froid et mauvais, et moi je suis rendue par les tristes réflexions, mais toujours votre affectionnée

Marie Thérèse.

Undatirt. (1778.)

LXXXIV. L'objet le plus important pour la monarchie, pour moi est la conservation de la personne de l'empereur. Avec un ennemi tel que nous avons, tout est à craindre; l'inex-

---

[1]) Die schon I. 103 erwähnte Gemalin des Fürsten Franz Liechtenstein.

[2]) Ohne Trauerrand, dessen sich Maria Theresia seit dem Tode ihres Gemals bei all' ihren Briefen bediente.

périence même de l'empereur l'augmente. C'est en vous que je mets toute ma confiance, connaissant votre attachement, que vous représenterez et agirez même en conséquence de mes ordres. A la moindre indisposition de l'empereur ou accident vous n'épargnerez point les estafettes et même courriers journaliers, mais même deux fois par jour, unique moyen à me conserver dans ma plus que critique et triste situation.

Je vous recommande aussi mon fils[1]), quoique Sa Majesté en aura soin, et que j'ai toute ma confiance des soins qu'il prend pour les autres, mais qu'il oublie pour soi-même. Ce n'est pas un secret, ces ordres, vous pouvez et devez donc les exécuter d'autant plus exactement.

Je vous recommande votre conservation; ne vous fatiguez pas trop et ne suivez votre zèle ordinaire; les travaux que vous avez faits pour l'état et ma personne, ne vous ont que trop affaibli. Vous êtes plus que jamais nécessaire à l'empereur qui vous estime, vous rend justice et vous aime comme son ami, et conservez à Marie Thérèse le sien.

Ce 6 d'août 1778.

Maréchal Lacy. Votre accablante situation, que trop LXXXV
prévue de moi, m'engage d'exiger de votre attachement et fidélité d'avoir tout le soin de la personne de l'empereur; lui conservé, il y a du remède à tout, mais lui perdu, tout l'est, et à ce coup je ne saurais survivre. Je ne prévois que trop une malheureuse bataille; le désespoir de mon fils, qui

[1]) Maximilian.

se soucie très-peu de vivre, n'aimant rien, sera grand; il voudra même s'exposer plus qu'il ne le faudrait. J'attends alors de vous, que vous en ayez soin et employiez tout pour me le conserver. Vous me connaissez assez, et je ne m'adresserais pas à vous, si j'exigeais qu'il ne payât de sa personne, mais je vous le répète encore une fois: je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde, et tâchez de soutenir auprès de l'empereur mes idées de paix, que je compte à tout prix obtenir. Ce commencement, où toute la force de la monarchie est ensemble, ne me laisse aucune volonté de pousser encore plus les choses à l'extrême; tant de milliers d'âmes en dépendent. Il vaut mieux devenir une puissance secondaire, en rendant ses sujets heureux, que d'être ce que nous sommes, en les rendant malheureux en paix et en guerre. Cela coûte, mais cela n'est qu'à mon cœur, qui doit trouver sa récompense dans celui des autres et dans son devoir.

Conservez-moi Lacy. Je suis votre affectionnée

Marie Thérèse.

---

13 février 1779.

LXXXVI. Je ne peux aller coucher sans vous donner la bonne nouvelle de la paix, pas conclue, mais bien près de l'être. Depuis quatorze mois je ne me couchais si contente. Dieu en soit loué! Je conserve mes enfants, mes amis, mes braves troupes, et écarte la ruine totale de mes bonnes provinces.

Undatirt. (Mai 1779.)

Lacy n'est pas venu partager avec moi la journée d'hier, je m'y attendais pourtant, d'autant plus que je ne vous ai pas vu à l'église. La paix est donnée à mes bons pays, mais pas à moi. LXXXVII.

Undatirt. (1779?)

Ich bin in Allem mit dieser Note ganz verstanden, die nach dem Dienste eingerichtet und also auch das Avancement nicht zu gross ist, was seine guten Ursachen hat. LXXXVIII.

Die Listen haben mich wie billig erschreckt; wie wenig Leute, die einem so grossen Bedürfniss helfen können und sollen; wenigstens dürfen wir nichts verderben. Ich wünschte, dass er mir nach unserem Kriegsstaat eine Ordre de bataille mache, was an Generalen dazu nöthig ist, und keine Anderen hinzusetze, als die er tauglich findet, und ich nur mit Punkten in den Listen angemerkt habe, mithin der Platz leer zu lassen, damit man ernstlich bedenke, wo selber zu finden wäre oder in dem Dienste zu poussiren; an diesem liegt das Heil des Staates. Wäre Lacy nicht so geschwind poussirt worden, so würde der letzte Krieg nicht, wie er noch ausgeschlagen, geendigt worden sein, auch meine Armee nicht in dem Stande sein, wie sie ist, und ich werde Daun und Browne noch in ihrem Grabe die Obligation haben, mir ihn procurirt zu haben.

Wegen des Kaisers Schrift hat er selbst gern gesehen, dass ich sie Kaunitz schicke. Sobald ich selbe zurückbekomme, werde ich ihm proponiren, dass er sie ihm und Starhemberg zuschicke, damit diese Beiden miteinander uns

ihre Meinung sagen, da ich ihn, Starhemberg und Blümegen in Allem vereinigt sehen möchte als meine Vertrautesten, die mir die Last, die mir täglich schwerer wird, zu ertragen helfen.

Grechtler kann ich keinen höheren Militärrang geben.

Wenn kein Rädelsführer in der Kaserne gefunden werden kann, so könnte ich nicht approbiren, dass man nur auf den Verdacht hin Einige mit dem Tode bestrafe.

Undatirt. (18. December 1779.)

LXXXIX. Conservez-vous, c'est le plus grand bien que vous me pouvez faire. La guérison en vingt-quatre heures, que vous m'annoncez, me fait plaisir. Vous pouvez venir dimanche, lundi, mardi et mercredi depuis six heures du soir jusqu'à huit heures. L'empereur est informé que je vous ai demandé à me venir parler.

Undatirt. (21. September 1780.)

XC. J'avoue, j'ai d'autant plus souhaité de savoir votre sentiment, ayant tardé à donner ma résolution pour cet effet. La chose [1]) est de la plus grande importance; il ne faut rien faire à demi, plutôt rien.

[1]) Die Einführung des Normalschulunterrichtes in der Armee.

AN DEN

FREIHERRN VON TILLIER.

Undatirt. (August 1760.)

Vous saurez par Koch le résultat de notre consulte pour votre voyage. Van Swieten ne croit pas que le changement de l'air puisse vous remettre plus tôt, votre mal étant causé par une contusion, source de toutes vos souffrances. Il craint le voyage, mais il craint encore plus vos inquiétudes, qui vous font plus de tort que le voyage même. Il lui paraît que vous inclinez à partir. Un peu plus de distraction, en revoyant des amis et anciennes connaissances, un peu plus d'éloignement des armées et des tracasseries de Vienne pourraient influer heureusement à votre repos et tranquillité d'âme et vous rendre un philosophe chrétien et non de Sansouci, et me conserver par là un sujet qui mérite à si juste titre toute mon estime et amitié. Il n'y aura que moi qui perds de toute façon, ne pouvant vous voir en campagne ni ici, ainsi privée de vos lumières et conseils. Je vous promets de vous envoyer des estafettes, s'il y a quelque chose d'heureux de nos armées.

Voilà la lettre qui vient d'arriver aujourd'hui; elle me ferait presque craindre que nous sommes assez près de voir le dénouement. Ou le roi va en Silésie avec toutes ses forces, ou il tire le prince Henri à lui, pour nous combattre avec une force supérieure devant la Neisse ou après au Bober.

Le maréchal[1]) serait de beaucoup inférieur à lui, si ces deux princes se joignent, ce qui, je crains, arrivera. J'attends avec empressement votre sentiment là-dessus, que vous me marquerez à votre commodité.

Je ne peux m'empêcher de vous envoyer ces livres, qui dans votre solitude ou en voyage pourraient vous être utiles. Je m'en sers depuis plusieurs années et avec beaucoup de consolation, même dans mes plus grands revers, dont j'ai eu une bonne dose et de toute espèce; je n'étais pas moins vive que vous. Il n'y a que ces sortes de lectures et prières, et enfin le raisonnement vis-à-vis de moi-même, voyant l'inutilité de ces agitations, qui m'ont mise au-dessus, et je jouis actuellement d'une douce tranquillité qui me récompense des années passées. Je compte vous voir encore, si vous partez. Quand je serai informée, je me réglerai là-dessus. Marie Thérèse.

---

[1]) Daun.

AN DEN

FÜRSTEN KINSKY.

Undatirt. (Anfangs Februar 1761.)

Fürst Kinsky. Nach dem Verlust des wackeren und meritirten Tillier wüsste ich das Regiment nicht in bessere Hände zu geben als in seine, nicht zweifelnd, dass er als Vater selbem vorstehen wird, indem es ein schönes und meritirtes Regiment ist, welches noch sein würdiger Onkel und Neffe, beide wohlmeritirte Diener von mir, als Inhaber gehabt[1]), und ihm also auch wegen ihres Gedächtnisses desto werther sein solle.

---

[1]) Maria Theresia meint hier wohl den Feldmarschall Grafen Ulysses Browne de Camus, der von 1737 bis 1757, und den Generalmajor Joseph Browne de Camus, der bis 1759 Inhaber des Infanterie-Regiments Nr. 36 gewesen war. In diesem Jahre kam es an den Feldmarschall-Lieutenant Johann Anton Freiherrn von Tillier, am 6. Februar 1761 aber an Kinsky.



AN DEN

GRAFEN D'AYASASA.



Undatirt. (October 1761.[1])

Si nous ne pouvons pas avancer cette année, il faut au moins prendre les positions convenables aux idées de la campagne future, et surtout de soutenir les quartiers des Français, qui ne sont que pour nous en Hesse, et si la campagne finit, comme nous nous trouvons à cette heure, tout le plan pour la campagne prochaine dépendra des Français, puisqu'il nous faut un aide, et qu'on ne peut plus compter que faiblement sur les Russes.

L'armée de l'empire et celle de Silésie ne seront que pour cet objet, et là-dessus le maréchal doit et peut disposer sans égard.

Le troisième point dépendra du parti que le maréchal prendra. Si nous pouvons gagner du terrain, il faut employer toutes nos forces et avoir pour fixe, que le roi y sera avec quatre-vingt mille hommes et nous avec quatre-vingt-quinze mille, outre quinze mille Français, qu'ils veulent envoyer, et l'armée de l'empire.

Le second cas tombe par ce raisonnement, mais si le maréchal trouvait plus convenable, qu'on ne détachât que vingt-cinq à trente mille hommes de Silésie, et que le reste occupât le roi, ou s'il s'absentait, on tentât encore un siége,

[1]) Cabinetschreiben. Abschrift.

je ne serais pas contraire non plus, la saison étant des plus belles et les troupes reposées.

Sur les lettres des particuliers et sur le peuple il ne faut pas se régler; il est toujours injuste et souhaite avec raison la fin de ses calamités. D'ailleurs le crédit est par terre, puisqu'on prévoit que la monarchie ne s'agrandira pas, ce qui rend toutes les dispositions, si non impossibles, au moins des plus difficiles. C'est cette raison qui a fait prendre le parti de venir à quelques réformes très-nécessaires, et qui sont encore les moins remarquables. Je n'entre pas dans le raisonnement, si on avait pu faire de plus, ou si on peut encore le faire. J'attends avec grande tranquillité là-dessus la décision du maréchal, qui sera la mienne. Je le connais trop bon capitaine, trop zélé serviteur, et très-attaché ministre à ma personne, pour ne pas acquiescer entièrement à son sentiment. Ma confiance, il l'a seule et entière, et autant que je souhaiterais de le voir ici, aussi peu je le vois dans le moment présent, mais je ne l'oublierai pas, m'important de le conserver . . . .

AN DEN

RAFEN UND DIE GRÄFIN GRASSALKOVICS.



Wien, den 4. December 1771[1]).

Lieber Graf von Grassalkovics. Den Verlust, welchen mein Dienst und das Königreich durch den Todesfall seines würdigen und verdienstvollen Vaters gemacht, erkenne ich vollkommen und bedaure ich unendlich. Die wichtigen Dienste, welche derselbe durch so lange Jahre mir und dem Lande geleistet, werden mir niemals entfallen und dessen Angedenken jederzeit werth machen. Gleichwie ich seiner Familie die nämliche Gnade beibehalte, so will ich von nun an das von dem Verstorbenen verlangte Majorat, und zwar mit Nachlassung der Taxe bewilligen, jedoch so, dass er eher ordentlich bei der Kanzlei einkomme und alle nöthigen Formalitäten beobachtet werden, um auch nach dem Tode seines Vaters zu erkennen zu geben, welche Rücksicht für dessen Verdienst ich trage. Ihn aber und die Seinigen versichere ich, dass Allen insgesammt mit beständiger Gnade wohlgewogen verbleibe. I.

Maria Theresia m. p.

Wien, den 25. December 1771.[2])

Liebe Gräfin von Grassalkovics. Ich habe durch den Grafen von Forgács[3]) jene Stücke erhalten, welche ich als II.

[1]) Cabinetschreiben an den Grafen Grassalkovics (jun.).

[2]) Handschreiben an die Witwe des am 1. December 1771 verstorbenen Grafen Anton Grassalkovics. Sie war seine dritte Gemalin, Therese, geborne Gräfin Klobusiczky, verwitwete Gräfin Forgacs.

[3]) Offenbar der Schwiegersohn der Gräfin Grassalkovics, Graf Johann Forgács, Obergespan des Csongrader Comitates, mit ihrer jüngsten Tochter Therese Grassalkovics verheiratet. 1724 geboren, starb er schon 1774.

ein Merkmal anverlangt, wie angenehm mir das Angedenken meines lieben und getreuen Grafen von Grassalkovics sel. sei. Ich bin ihr vom Herzen verbunden, dass sie meinem Verlangen durch Ueberschickung dieser Stücke so behend Genüge geleistet. Das Porträt des sel. Verstorbenen lasse ich nunmehr abcopiren, damit es aber dessen Züge mir um so lebhafter darstellen könne, werde ich es seinem Alter mehr gleichförmig machen lassen, gleichwie ich es mit meinen eigenen Porträts zu thun pflege. Was die Obergespanschaft des Neograder Comitates und die Vice-Kammerpräsidentenstelle betrifft, kann ich zwar, meine liebe Gräfin Grassalkovics, ihrem Ansuchen nicht willfahren, jedoch versichere ich sie, dass ich jederzeit die nämliche gnädige Gesinnung für sie und Jene, welche unseren würdigen Grafen von Grassalkovics angegangen, beibehalten werde[1]). Ich wünsche ihr bei ihren jetzigen betrübten Umständen eine vollkommene Gesundheit, und verbleibe ihr mit beständiger Gnade wohlgewogen.

Maria Theresia m. p.

Zusatz von der Hand der Kaiserin:

Die Commissionen, die sie Hillebrand[2]) hier gegeben, kann ich am besten empfinden, weil dies die einzigen Consolationen der Verlassenen bleiben. Die Aehnlichkeit unserer Denkungsart macht sie mir noch werther.

---

[1]) Der jüngere Grassalkovics wurde binnen Kurzem zum ungarischen Kronhüter ernannt. 1784 erhob ihn Joseph II. in den Reichsfürstenstand.

[2]) Wahrscheinlich der nachmalige Oberhofarchitekt Franz Anton Hillebrand, zugleich ungarischer Hofkammerarchitekt, den die Gräfin Grassalkovics mit der Errichtung eines Mausoleums für ihren verstorbenen Gemal betraut haben mag.

AN DEN

GRAFEN PHILIPP KOLOWRAT.



2. Juli 1762[1]).

Die Gräfin von Wrtby[2]) wird Euch gegenwärtiges hreiben einhändigen. Da sie verschiedene Proben ihrer Einht und ihres rühmlichen Eifers für das Beste meines Dienstes d Landes abgelegt, so habe für gut befunden, sie an Euch weisen, damit ihr sie insgeheim über ihre Vorschläge hört, ohne dass sie durch deren Kundwerdung einige Veriesslichkeiten zu befahren habe. I.

Den 28 .... (1763?)

Der Secretarius Krieger versichert mich, dass er so schwind als die Post geht; so gebe ich ihm diesen (Brief) t und den Einschluss an meine treue Berchtoldt[3]). Ich II.

---

[1]) Cabinetschreiben.

[2]) Vielleicht die Witwe des am 11. April 1750 verstorbenen Grafen ans Adam Wrtby, Maria Anna, geborne Gräfin Wratislaw-Mittrowitz.

[3]) Den Brief, von dem hier die Kaiserin spricht, besitzen wir nicht hr, wohl aber ein Cabinetschreiben der Kaiserin an den Bruder ihres ffräuleins, den geheimen Rath und obersten Landeskämmerer in Mähren, afen Adam Ignaz Berchtoldt, vom 2. November 1762. Es lautet:

hoffe, er wird meinen Entschluss empfangen haben wegen des Guberniums, der völlig nach seiner Intention ausgefallen ist. Ich verspreche mir sehr viel Gutes unter seiner würdigen Direction und Einsicht. Er weiss, wie lang man schon verordnet hat, dass die Gleichheit der Maasse solle in Böhmen wie in Oesterreich und Mähren eingeführt werden, doch die Entschuldigung war der Krieg. Für jetzt aber ist es höchst nöthig, die Sache einmal ohne weiteren Umtrieb zu Stande zu bringen.

Die Function seiner frommen Tochter [1]) habe ich nicht ohne Emotion lesen können, kann mir also einbilden, wie ihm dabei war. Ich verbleibe allzeit seine gnädigste Frau

Maria Theresia.

Lieber Graf von Berchtoldt! Den Verlust Eures Sohnes*), welcher nach abgelegten letzteren Proben seiner Tapferkeit in der Belagerung von Schweidnitz sein Leben durch einen unglücklichen Zufall eingebüsst, bedaure ich vom Herzen. Ich habe an ihm einen wackeren und tüchtigen Offizier, Ihr aber einen würdigen Sohn verloren. So empfindlich aber auch dieser Verlust Euch fallen kann, so billigen Trost sollt Ihr in dem Nachruhm finden, welchen er mit sich in das Grab getragen und worüber auch ich das verdiente Zeugniss mit Vergnügen ihm beilege. Meldet in meinem Namen Eurer Gemalin**) viel Gnädiges, wie***) auch der armen Andlau†), und tröstet sie in ihrer Betrübniss. Seid anbei Beide versichert, dass ich Euch und den Eurigen jederzeit mit kaiserlich-königlichen, auch landesfürstlichen Hulden und Gnaden wohlgewogen verbleibe. Maria Theresia.

Mein Verlust ist grösser als der seinige††).

[1]) Gräfin Johanna Kolowrat, 1738 geboren, trat in den Orden der Karmeliterinnen zu St. Joseph in Prag.

---

*) Johann Joseph Graf Berchtoldt, Major im Regimente Andlau, fiel am 7. October 1762 in seinem sechsundzwanzigsten Lebensjahre bei der Vertheidigung von Schweidnitz.

**) Maria Anna, geborne Gräfin Aichbichl, geboren im Jahre 1706. Sie starb, nachdem sie im October 1773 ihre goldene Hochzeit gefeiert, im Jänner 1774. Zwei Jahre nach ihrem Tode vermälte sich ihr Gatte, fünfundsiebzig Jahre zählend, neuerdings, und zwar mit Gräfin Maria Katharina Trauttmansdorff. Er starb 1786.

***) Einschaltung von der Hand der Kaiserin.

†) Die Schwester des Gebliebenen, Maria Antonia, Gemalin des Feldzeugmeisters Freiherrn Joseph von Andlau.

††) Zusatz von der Hand der Kaiserin.

Undatirt (1769.)

Niemand gewinnt mehr als ich und der Staat, wenn er Oberstburggraf noch zwanzig Jahre lebt[1]). Weil ich auch hoffe, seinen Sohn[2]) hier nützlich anzuwenden, und zu seiner grossen Arbeit nöthig ist, dass er doch eine Dissipation zu Hause hat, und er sich entschlossen, sich zu verehlichen, so wünschte für sein Bestes und seinen Nutzen, dass es je eher desto besser geschehe. Und wenn es ihm für jetzt schwer fiele, den Heiratsbrief zu machen, so will und trage ich mich mit Freuden an, so lang als er nicht zu dem väterlichen Vermögen kommt, welches ich nicht hoffe zu erleben, und Gott mit ihm disponiren würde, er Oberstburggraf keineswegs gehalten sein solle, selbe Witwe zu erhalten, sondern selbe auf meine ungarischen Güter soll versichert werden. III.

---

[1]) Zwei Jahre später nahm Maria Theresia in den wohlwollendsten Ausdrücken die Verzichtleistung Kolowrats auf sein Amt an. Ihr hierauf bezüglicher Brief an ihn ist abgedruckt in der Geschichte Maria Theresia's, X. 42.

[2]) Der zuerst I. 39 und seither noch mehrmals erwähnte Graf Leopold Kolowrat, geboren 1727, damals geheimer Rath und Beisitzer bei dem böhmischen Landesgubernium, wurde noch im Jahre 1769 zum böhmischen und österreichischen Vicekanzler, 1771 aber zum Präsidenten der Ministerial-Bancodeputation ernannt. Am 13. September 1769 vermälte er sich in zweiter Ehe mit dem Kammerfräulein Maria Theresia Gräfin Khevenhüller.

AN DEN

GRAFEN ENZENBERG.



Den 1. Mai (1766).

Graf Enzenberg. Allzeit occupirt mit Innsbruck, wo I.
allzeit mein Verlangen hingeht und wo meine letzten glücklichen Tage geendigt, schicke ich ihm meinen Baudirector, den Paccassy, den er Alles sehen lassen und ihn anhören möchte; er ist von meinen Intentionen informirt. Das Hauptwerk ist, dass einmal die so gut ausgedachte Triumphpforte in eine der bittersten verwandelt werde. Alles dies und was im Schlosse zu machen, möchte ich gewiss in diesem und dem künftigen Jahre, bis October 1767 fertig wissen. Keine unnöthigen Auszierungen oder die zu grosse Kosten verursachen sollen, wollte ich nicht anwenden, besonders in dem Schlosse, das nicht mehr zu einer freudigen Bewohnung dienen wird, sondern höchstens für eine Retraite einer alten Frau oder Prinzessin vom Hause, mithin alle Vergoldungen, alle zu grossen Zimmer, der Saal besonders unnöthig scheint. So lang er in seiner Antiquität mit seinen Riesen existirt hat, ist Alles passirt; seitdem aber, dass er völlig neu soll gemacht werden, so würden die Unkosten wohl zu viel sein und nicht leicht etwas Untadelhaftes verfertigt werden können, mithin aus selbem bessere Wohnungen können formirt werden, weil das arme Innsbruck wohl nicht mehr einen brillanten

Hof, wohl aber einen retirirten wird hoffen können. Ein Landtag kann im Saale der Universität gehalten werden; wird ohnedem nicht so bald sein; ich sehe die Unkosten für zu gross an, um diesen Saal zu orniren. Ich schicke ihm express den Paccassy, um mit selbem und Walter[1]) Alles wohl zu concertiren, ihn auch alle Curiositäten sehen zu lassen.

Wegen dieser Note soll er das Nöthige veranstalten, wie auch wegen des Memorials, da ich es dem alten Vater und der Schwester versprochen, als er in Innsbruck war. Sehe er auch dem jungen Schuller[2]) zu etwas zu helfen und sei er versichert von meinen Gnaden. Maria Theresia.

Undatirt. (Juni 1766.)

II. Graf Enzenberg. Wie glücklich sind Marcy und Duval[3]), nach Innsbruck zu kommen, wo beständig meine Gedanken sind. Ich recommandire sie ihm, auch ihnen Geld vorzuschiessen und bei Mayer anzuweisen. Wenn möglich, sie in die Burg zu logiren und ihnen in Allem an die Hand zu

---

1) Der zu diesen Arbeiten verwendete Architekt Walter.

2) Mit Hofresolution vom 8. Jänner 1766 wird einem „sicheren" Schueler als Kanzlisten der Gubernialkanzlei eine Pension von zweihundert Gulden mit dem Bemerken bewilligt, er solle irgendwo als Kanzlist angestellt werden. Seine Mutter erhielt von der Kaiserin eine Pension von jährlich sechzig Gulden. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

3) Johann Marcy, Director des physikalischen Cabinetes, und Valentin Jameray Duval, Director des Münz- und Medaillen-Cabinetes. Beide in Lothringen geboren und durch Kaiser Franz nach Oesterreich gekommen, hatten mit dem Director des Naturalien-Cabinetes, Johann von Baillou, dessen Lieblingsgesellschaft gebildet.

gehen. Hier folgt ein Zettel [1]) für Kiebach [2]), der sonst vielleicht Anstand machen würde, etwas ausfolgen zu lassen. Vergesse er nicht, auch das Bad zu gebrauchen und seine Gesundheit zu erhalten. Maria Theresia.

Marcy soll eine Inschrift machen, welche soll auf Marmor gestochen werden an dem unglückseligsten Platze, der jemals auf der Welt war.

Undatirt. (September 1766.)

Graf Enzenberg. Sein Sohn [3]) wird ihm diese Zeilen übergeben, und empfinde ich eine wahre Freude, ihm einen würdigen Sohn wieder zuzustellen, der seinen Eltern zum Trost und zur Ehre, dem Staate aber zum Nutzen ist und meiner Erkenntlichkeit für seine ebenso guten als eifrigen Dienste eine Gelegenheit gegeben hat, ihm in selbem meine Dankbarkeit zu bezeigen. Sein künftiges Schicksal erwarte ich von ihm selbst, wohin er am meisten inclinirt und er III.

---

[1]) Der abgesonderte Zettel lautet: Wenn der Abbé Marcy oder Duval von Innsbruck oder Ambras von Medaillen oder für das Cabinet oder von Gemälden etwas fänden, was hieher convenirte, so soll Kiebach ihnen selbes verabfolgen lassen. Maria Theresia.

[2]) Carl Maximilian von Kiepach, Schlosshauptmann zu Ambras und Hofburgpfleger zu Innsbruck. Er starb am 26. October 1772; in Innsbruck wurde sein älterer Sohn Carl Johann sein Nachfolger, während in Ambras schon einige Monate früher zur Unterstützung des sehr alten und gebrechlichen Kiepach Johann Primisser zum Schlosshauptmann ernannt worden war. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

[3]) Graf Franz Joseph Enzenberg, geboren 1747, von der Kaiserin auch „der schöne Franzl" genannt. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. VII. 159, 160, 162. X. 28.

es am besten finden wird. Man kann billig Beiden diese Wahl gänzlich überlassen, und versichere ich ihn nur in allen Gelegenheiten meines Schutzes und meiner Gnaden.

Maria Theresia.

Undatirt. (Februar 1769.)

IV. Die Bancopapiere, welche der Sohn ihm überbringen wird, sind für denselben; er weiss gar nichts davon und wird er ihm selbe in meinem Namen übergeben als ein Merkmal meiner Zufriedenheit bis jetzt, nicht zweifelnd, dass er künftig also continuiren wird, als ein wahrer guter Christ seiner Eltern Trost und Freude zu sein, dem Staate nützlich und mir zur Satisfaction, dass ich in etwas seinen Eltern meine Erkenntlichkeit bezeigen könne. Den Genimi [1]), wenn er gedenkt hieher zu kommen, kann er auch meiner Gnade und Zufriedenheit versichern, dass ich ihm hier werde zehntausend Gulden Bancopapiere einhändigen lassen, auch ein Etablissement in den Niederlanden und seinen Sohn als Unterlieutenant unter Murray [2]), wie er verlangt, seiner Frau, wenn er vor ihr stürbe, eine Pension nach ihrem Charakter. Obwohl ich mich gar nicht schäme, meine Erkenntlichkeit der ganzen Welt vorzustellen und es mir eher nützlich wäre, so wünschte ich

---

[1]) Der Oberstlieutenant Claudius Freiherr von Genimi-Molé, Ritter des Theresienordens. 1772 erhielt er das Stadtcommando zu Ath in den österreichischen Niederlanden.

[2]) Joseph Jacob Graf Murray, Inhaber eines im Jahre 1809 reducirten Infanterie-Regiments. Er war seit 1766 Unterinspector der in den Niederlanden befindlichen Infanterie, wurde 1780 commandirender General aller Truppen in jener Provinz, 1784 Feldzeugmeister und im folgenden Jahre interimistischer Gouverneur und Generalcapitän daselbst.

doch wegen der Neider, die in so grosser Anzahl sich befinden, dass nicht wegen uns drei Alten, die wir schon *au-dessus* sind von diesen Plagen, sondern wegen seines Sohnes, der diese harte Carriere erst anfangen muss, das, was ich wegen der Bancopapiere für uns Beide gethan, geheim verbleibe; alles Uebrige kann man wissen. Auch wegen Erhebung der Interessen soll er es wegen des Geheimnisses durch meinen treuen Pichler, ein Jahr oder mehr, wenn ich noch so lang lebe, gehen lassen. Ich avertire ihn aber im grössten Geheimniss, dass den 4. der Kaiser von hier nach Rom reiset und etwa drei Monate eine Tour in Italien machen wird. Bei seiner Hinreise will er sich nirgends aufhalten, Niemand sehen, also thue er nichts dergleichen, sorge er nur, dass sich Pferde für sechs Kaleschen auf den Posten oder dem Lande finden; das ist die ganze Suite mit Küche und Allem. Die Heirat meiner Tochter [1]) ist aufgeschoben wegen der Dispense, die nicht angekommen. Der Kaiser kommt über Kärnten, geht gar nicht nach Innsbruck, und veranstalte er gar nichts, als unter der Hand Pferde zu procuriren.

Maria Theresia.

---

[1]) Amalie.



AN DIE

GRÄFIN ENZENBERG.

Undatirt. (Etwa 1753.)

Ma chère Enzenberg. J'ai reçu votre chère lettre et I.
projet. Sans dire d'où il vient, je l'ai remis au directoire
ui l'a assez approuvé, mais croyant qu'il vient de cet hon-
ɜte homme de Haller [1]). Je les laisse penser ce qu'ils veulent,
ns leur dire ce que j'en sais, mais j'ai cru bien faire
ɔrdonner à Haugwitz d'écrire en particulier à votre mari [2]),
lui envoyant ces mêmes projets, pour savoir son sentiment
dessus, et outre cela de lui ordonner de s'informer des
verses dettes qui sont encore dans le pays, pour en faire
e fois un véritable système, et de lui écrire en même temps,
l ne pouvait pas venir d'abord après Pâques ici et nous

[1]) Franz Edmund Haller, schon am 28. September 1739 mit dem
ädicate von Hallerau und Liebenthal unter Verbesserung seines Wappens
den Adelstand erhoben; er erscheint von nun an unter dem Namen
n Hallerau. Im Jahre 1751 errichtete Maria Theresia auch in Tirol ein
lizeicommissariat und übertrug dasselbe dem oberösterreichischen Reprä-
ntations- und Hofkammer-Secretär Franz Edmund von Hallerau zu
ebenthal. Da er zu jener Zeit schon durch achtunddreissig Jahre im
aatsdienste stand, muss er ein ziemlich betagter Mann gewesen sein.
er Kaiserin scheint er im Jahre 1750 während einer Reise nach Wien,
der ihm Maria Theresia am 27. Juni 1750 die Bewilligung ertheilte,
rsönlich bekannt geworden zu sein. Gefällige Mittheilung des Herrn
is. Rathes Schönherr.

[2]) Enzenberg war damals noch Vicepräsident der Repräsentation
nd Hofkammer in den oberösterreichischen Landen, d. i. in Tirol.

informer sur tout ceci de bouche. J'espère que vous serez contente, comme j'ai tout ordonné, et que votre mari ne soit pas commis ni connu pour auteur. A cette heure je vous dirai que je ne veux pas voir votre mari sans vous; qu'il n'aura aucun *Liefergeld*, mais que je lui payerai le voyage, et que je vous offre un logement pour le séjour à Laxenbourg, qui est d'abord après Pâques, depuis le 28 avril jusqu'à la fin de mai, mais à Schönbrunn je n'ai point de place. Si vous vouliez amener le beau *Frantzel*[1]), j'en serais bien aise et vous offre une place pour lui au *Theresimo* ou à une autre académie, laquelle vous voulez.

Je vous charge d'une commission qu'on a faite jusqu'à cette heure pour moi assez irrégulièrement, et vous envoie le modèle et vous prie de m'en faire avoir tous les trois mois vingt-quatre douzaines[2]), mais la peau pas plus grosse, même un peu plus fine *und dass sie sich besser ziehen lassen und fein sind und weiss*. Si même il fallait payer quelque chose de plus, je le ferais volontiers. L'adresse de cet homme vient ici écrite à part, et de même de la femme qui en avait la commission, et qui ne veut plus s'en mêler. Le plus tôt que vous pourrez m'en envoyer, le mieux cela sera. Je vous attends avec plaisir et suis toujours la vôtre

Marie Thérèse.

A quatre reprises, ayant six enfants dans la chambre avec l'empereur, j'ai dû écrire; la lettre s'en ressent.

---

1) Derselbe zählte, wenn obiges Datum richtig, damals erst sechs Jahre.

2) Tiroler Handschuhe.

Undatirt. (Etwa 1753.)

Ma chère Enzenberg. Je me fais un vrai plaisir de vous voir et même sans le beau *Frantzel;* il dépendra de vous, quand et comme vous voudrez me le faire voir et confier. J'en aurai soin, comme s'il était mon fils, mais je sens bien ce que cela doit coûter à votre cœur maternel et tendre, et quelques années plus tard ne peuvent lui faire tort, ainsi j'approuve que vous le laissez encore au logis. II.

Je vous suis obligée de la commission des gants et d'avoir mis les comptes en ordre. Les affaires de la Wolkenstein [1]) avec son épouseur sont finies. La fille, qui me plaît beaucoup, ne souhaite autre chose que de retourner avec son père et lui obéir en tout, mais elle souhaiterait pourtant quelques mois de relâche avant que d'épouser Spaur, pour se mieux connaître tous deux, ce que je trouve très-raisonnable, et serais bien aise, si le père y consente. Si votre mari pourrait lui insinuer cela, cela me ferait plaisir. Adieu.

Marie Thérèse.

---

[1]) Anna Gräfin Wolkenstein, Tochter des Grafen Gaudenz Wolkenstein und seiner ersten Gemalin Gräfin Elisabeth Künigl, vermälte sich 1753 mit dem damaligen Gubernialrathe Grafen Johann Spaur, später geheimer Rath und Landeshauptmann. Das Jahr dieser Vermälung wird wohl auch als dasjenige der Entstehung dieses und des vorhergehenden Briefes angenommen werden dürfen.

10. Mai (1764.)

III. Tous ces points sont bien consolants et répondent parfaitement à l'idée que je me suis faite du comte d'Enzenberg. Vous souhaitez de savoir l'habillement des dames; rien que des jupes riches et habits d'appartement, et si on voyait vingt jours de suite la même jupe, ce ne serait que mieux, de même les jours ordinaires. Des Andriennes riches et non riches, c'est la même chose. Les demoiselles, si elles portent des manteaux, les pourront porter ou garder, ce qui est de coutume. Pas de fort grands paniers. De la cour viendront un opéra et une comédie italienne. Je voudrais que des dames ou cavaliers ou des enfants puissent jouer une pièce pas trop longue en français ou allemand. Je voudrais avoir une salle pour pouvoir donner le bal, même masqué: chacun y mettra ce qu'il voudra, des dominos de taffetas ou autres sur des petits paniers. *Ein Scharfschiessen,* où on pourrait donner des prix de la cour. *Eine wahre Bauernhochzeit.* Des petites choses pareilles qui ne sont pas coûteuses et font diversion. Je voudrais outre cela, que les vivres ne haussent pas à notre arrivée, que votre mari pense à des petites grâces pour la ville, les bourgeois et autres, que le séjour de leurs maîtres leur laisse une mémoire agréable. Je voudrais de même, qu'il rassemble toutes les difficultés ou affaires à finir; étant présente avec les chefs des dicastères, je voudrais encore que mon séjour dans ce pays ait ce titre d'avoir fini bien des choses, surtout celles de Trente et de Brixen, car il faudra une fois finir et s'entendre là-dessus. Les fils voudront aller voir les salines et moi les marais ou ouvrages à Botzen, mais avec une très-petite suite, en accompagnant jusqu'après Botzen les nouveaux époux, renvoyant d'Innsbruck tout le reste de la cour. Je voudrais

que sur tout cela votre mari me fasse un détail cet hiver, ce qu'il pense et ce que cela pourra coûter, pour pouvoir me régler là-dessus.

---

21 (December 1764).

Ma chère Enzenberg. Je dois vous écrire sur les logements. Le prince Clément, évêque de Freising, viendra pour donner la bénédiction nuptiale aux époux [1]), il faut donc chercher un logement pour lui, que la cour lui destine avec son monde, et je voudrais y loger aussi le prince Albert et ne le pas garder au château; il n'a besoin que de deux chambres, et son chambellan. IV.

Je dois vous dire un secret qui est pour vous seule et votre époux. Le duc de Chablais viendra nous voir incognito, et Canal logera avec lui; il faut donc encore une maison pour ce prince et sa suite qui ne sera pas considérable, mais le roi veut que cela reste encore un secret, ainsi vous ferez vos arrangements en secret. Nos ministres peuvent loger deux à deux; ils ne donnent point de table et n'ont donc pas besoin de tant de place. Vous pouvez toujours tout remettre sur mon compte dans ces sortes d'arrangements.

Madame de Craon va venir aussi; celle-ci je voudrais avoir à la cour à la place du prince Albert; elle se contente de deux chambres. Je vous charge de faire la garderobe de notre amie Ligneville. Elle demande comme elle doit être mise? Si elle veut être aux cérémonies de la noce et table, il faut qu'elle ait un habit d'appartement, mais comme veuve, il peut être tout noir. Si elle aimait mieux

[1]) Erzherzog Leopold und die Infantin Maria Louise von Spanien.

avoir une jupe de couleur, elle peut aussi la porter comme les autres. Je compte permettre à toutes les veuves d'assister en noir partout, avec un mantelet d'or ou d'argent. Je vous enverrai aussi trois uniformes, un pour vous, un pour la Craon et un pour la Ligneville, sans la taille, car hors les jours de gala nous serons toujours en uniforme.

J'enverrai d'abord après Pâques Blümegen à votre mari; je voudrais que tout fût préparé de façon qu'à mon arrivée je puisse tout décider. Le cas de Brixen et de Trente[1]) est vilain. Je voudrais faire une grâce au pays, et surtout à la ville d'Innspruck; que votre mari y pense. Je compte leur donner un *Freischiessen* à la bourgeoisie, où la famille tirera avec. Un *Gambsjagen* ne pourrait-il se faire, ou un autre pour amuser les Messieurs? Je vous écris de ma retraite qui est plutôt un repos qu'une retraite pour moi. Je vous souhaite une bonne année et vous embrasse.

Marie Thérèse.

---

[1]) Maria Theresia meint hier die Conflicte mit den beiden Bisthümern, welche sich die immer weiter gehenden Beschränkungen ihrer reichsunmittelbaren Stellung nicht gefallen lassen wollten. Am eifrigsten wehrten sie sich gegen die Steuerperäquation und die Milizreform. 1762 kam noch eine auf das Fleimser Thal bezügliche Angelegenheit hinzu, in welcher der Bischof von Trient das Verfahren der österreichischen Regierung als eine Verletzung seiner Hoheitsrechte ansah. Die von ihm nach Wien abgesendete Deputation, welche auch die Münzbeschwerde vorbrachte, kehrte zurück, ohne irgend einen Erfolg erreicht zu haben. Ebenso blieben die Verhandlungen, welche während der Anwesenheit der Kaiserin in Tirol wieder aufgenommen wurden, trotz ihrer Erklärung, die Territorialhoheit des Stiftes Trient bedingungsweise anerkennen zu wollen, doch ohne Resultat. Erst durch den 1777 in Wien zu Stande gebrachten Vergleich fanden die langen Verhandlungen ihren Abschluss. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

Ce 6 mars (1765).

Ma chère Enzenberg. Je souhaite que ces Messieurs soient pour vous soulager et ne pas plutôt à vous confondre, mais vous ne ferez que ce que vous trouverez le mieux, et sûrement votre mari saura mieux ce qui convient à ces Messieurs, qui ont le plus souvent des vues particulières. Voilà la liste à loger à la cour et ceux pour la ville; s'il en viennent encore d'autres, je vous en avertirai tout de suite. Je ne compte pas prendre le conseil d'état avec moi, hors Blümegen, que je vous enverrai à la fin de mai. Tous ces Messieurs ne peuvent prétendre des grands logements. Le bureau de Kaunitz, comme Binder, celui d'Italie et des Pays-Bas peuvent loger ensemble dans une maison. Il n'y a point de femme; de même celui de Colloredo. V.

Grâce à Dieu que nous avons tout sujet d'espérer que la reine[1]) n'y viendra pas; depuis quinze jours elle ne fait que se trouver mal, et quelque chose lui manque depuis huit jours, mais on ne saurait encore l'assurer. Ce serait encore un miracle du bon Dieu, dont nous avions besoin, car effectivement mon fils est à plaindre; elle n'est ni jolie ni agréable; je veux croire qu'elle est bonne. Enfin, si cela se soutient, nous ne saurons assez remercier Dieu, qu'au moins elle nous porte succession, pourvu que cela soit un prince.

Vous recevrez, je crois, par ces Messieurs les uniformes pour votre mari et les dames. Pour votre fils il n'y a point de question; il aura le décret gratis: c'est le moins que je puisse faire pour vous et votre mari, reçu comme commandeur à Innspruck même.

---

[1]) Des römischen Königs Joseph zweite Gemalin Josepha von Baiern.

Pour la porte de triomphe j'entends que vous comptez la faire de pierre; ce serait bien sage, car cela sera pour une éternelle mémoire. Je vous enverrai l'idée que je m'en forme, ayant vu une à Waitzen, qui a très-bien réussi, fort simple, toute sur le goût romain; pourvu qu'elle soit assez exhaussée. On pourrait l'illuminer trois jours: le jour de notre arrivée, celui de l'Infante et le jour des noces.

Je vous ai marqué une idée d'une chasse aux chamois: comme nous en aurons une en Styrie, cette idée peut rester dehors. Nous nous tiendrons toujours jusqu'au 2 de septembre ou au 9 à Innspruck, Botta ne voulant point du fils avant ce temps en Toscane. Notre arrivée dépend encore d'un courrier d'Espagne, mais je la crois les premiers jours de juillet, voulant y être quelques jours avant l'épouse. Je me fais un vrai plaisir de vous voir et de me trouver avec mes anciennes connaissances. J'ai besoin d'un peu de secours, car je suis plus que jamais abattue et triste, et non sans raison. Aimez-moi toujours et croyez-moi toujours toute à vous.
Marie Thérèse.

Ce 10 (avril 1765).

VI. Ma chère Enzenberg. Vous aurez Lenoble [1]) avec trente dulcinées à la moitié de mai, et nous le 10 ou 12 de juillet jusqu'au moins le 1er septembre; vous pouvez donc compter là-dessus. Pour le logement ce sera Lenoble qui vous aura déjà marqué, que je ne saurais démordre de l'arrangement

[1]) Der Hofmobilieninspector Andreas Jacob Lenoble von Edlersberg. Er wurde noch im Juni dieses Jahres mit Beibehaltung seiner bisherigen Stellung zum Schlosshauptmann von Schönbrunn ernannt. Seine Tochter Antonie, Kammerdienerin der Kaiserin, schied im Juli 1767 aus dem Hofdienste, um sich zu verheiraten.

que je vous ai marqué, que nous n'avons pas besoin des doubles grands appartements, que l'empereur est content de son logement, et que le roi[1]) doit rester dans le même étage que nous, en fermant toute communication par derrière, et que je souhaite qu'il ne loge pas dans le même étage que les époux.

Ce que vous me marquez de la Cristani, n'a point de difficulté, ni pour elle ni pour la Sternbach[2]) et toutes celles qui viennent dans vos assemblées. La différence ne doit être qu'en cela, que le jour de l'entrée de l'Infante, qui est aussi celui de ses noces, où tout le monde est en habit de cour, que ces dames qui ne sont pas censées de porter cet habillement, ne peuvent venir, mais bien le lendemain, où chacun vient en Andrienne ou manteau, et tous les autres jours on ne paraîtra en habit de cour.

Le fourrier qui est revenu, n'a pu assez marquer son étonnement du changement qu'il a trouvé en Innspruck; il y a été avec nous[3]). Il est très-content de votre mari pour les logements des Messieurs. J'approuve tout, et pour le duc de Chablais *glaube das Regierungshaus.* Neny et Pichler à la cour, c'est-à-dire dans les couvents, et Künigl de même; Blümegen où vous voudrez. König n'y viendra pas.

Je connais la difficulté de faire de l'exercice et de se distraire, si l'on devient puissant, et qu'on est chargé d'affaires. Vous pouvez faire pour votre évêque d'Augsbourg[4]) ce que

---

[1]) Der römische König Joseph.

[2]) Offenbar die Gemalinnen der beiden Gubernialräthe Carl Hieronymus Cristani Freiherrn von Rall und Franz Freiherrn von Sternbach.

[3]) Dies muss schon im Mai 1739 gewesen sein, als Maria Theresia mit ihrem Gemal, dem damaligen Grossherzog Franz von Toscana, aus Florenz nach Wien zurückkehrte. Sie war seither nicht mehr in Innsbruck.

[4]) Joseph Landgraf von Hessen-Darmstadt.

vous voulez, pourvu qu'il ne parle point à nous de cas de conscience, car il est un peu plat là-dessus.

La grossesse continue de notre bonne reine [1]). Je tâcherai d'acquérir un peu de gaieté en chemin, pour l'être à Innspruck avec mes anciennes connaissances, qui valent bien celles d'à cette heure. Le seul logement de la princesse Charlotte je vous permets de transporter dans l'autre étage, si les trois chambres que je lui ai destinées, ne sont pas suffisantes, mais elles doivent, ces trois chambres, rester séparées de l'appartement du fils, qui ne doit point avoir communication de ce côté, et on y pourrait loger dans ce cas des dames. L'empereur est parti, il n'y a qu'un quart d'heure, pour Holitsch; il est quatre heures du matin.

Je suis toujours toute à vous. Marie Thérèse.

Undatirt. (Ende Juni 1765.)

VII. Ma chère Enzenberg. Le 1er de juillet partent d'ici mes femmes, quatre, et deux des filles et trois valets de chambre. Le grand bagage est parti ce matin; il compte d'arriver en seize jours, les femmes le 6. Je vous recommande la Guttenberg, et qu'elle aie une bonne chambre, car je l'aime à juste titre. Voilà encore des nouveautés; je les joins à part, pour que vous les donniez à Lenoble. Ne soyez jamais inquiète pour vos lettres; je les brûle toujours, et je crois qu'on peut se fier sur ma discrétion; ce qui n'est pas mon secret, je n'en ai jamais abusé.

---

[1]) Man befand sich im Irrthum, als man annahm, Josephs Gemalin Josepha sei in gesegneten Umständen.

Blümegen ne partira que le 26 ou le 28; j'en ai bien besoin ici. Je suis bien fâchée que votre chute vous incommode; mes jambes me jouent aussi un mauvais tour; elles s'enflent plus que jamais: je crains le grand chaud. Je prends actuellement des remèdes, mais cela n'opère plus; l'âge et les chagrins m'ont usée; je vois ma décadence avec beaucoup de tranquillité.

Le pauvre Primat d'Hongrie[1]) vient de mourir après avoir souffert infiniment; qu'il est heureux d'avoir fini sa course heureusement. J'espère de finir la mienne pour Innspruck le 15, si Dieu le veut, et vous voir avec plaisir. Adieu.

Marie Thérèse.

Undatirt. (Ende Juni 1765.)

Ne soyez jamais inquiète pour vos lettres; tâchez seulement de vous remettre pour notre arrivée qui sera sûrement le 15, sans changement, hors que quelqu'un tombe malade en chemin. Nous partons le 4 à quatre heures du matin; nous couchons à Gratz; nous y restons le 5, 6, 7, 8; le 9 à Leoben, le 10 la chasse, le 11 à Klagenfurt, le 12 y rester, le 13 à Lienz, le 14 à Brixen, le 15 à Innspruck. Je me fais un vrai plaisir de vous embrasser. Adieu. VIII.

Marie Thérèse.

[1]) Graf Franz Barkoczy, zuerst II. 352 erwähnt.

Ce 12 septembre (1765).

IX. Ma chère Enzenberg. Voilà votre homme de retour, qui nous a très-bien servis, et tous nos bons bateliers tiroliens. Vos bonnes prières ont eu tout le succès, malheureusement que pour ma seule existence. Je ne saurais assez vous exprimer, combien je me trouve plus malheureuse ici que chez vous. Le séjour d'ici me paraît insupportable; ma douleur augmente de jour en jour.

Voilà l'empereur déclaré co-régent et la cour existe comme ci-devant. Il n'y a que Khevenhüller qui est adjoint à Ulfeldt, et Salm prend sa place comme grand-chambellan. Tout le reste reste sur le même pied.

Je suis fort contente de l'empereur; si je pouvais sentir la moindre consolation, mais tout m'excède. On a trouvé un testament de l'année 1751, mais qui ne peut avoir lieu: il laisse la Toscane à l'aîné, et depuis par des actes solennels il l'a faite une seconde-géniture. Ce n'est que pour vous, car on délibérera là-dessus, si on doit le publier ou non; je crois le dernier. Il est assez clair qu'il n'a jamais pensé à laisser quelque chose aux autres enfants. Les voilà frustrés de tout; ils me restent tous à moi seule sur les bras. Je suis bien à plaindre; je suis si agitée, si triste, que je crains souvent que la tête me tourne. Je vous embrasse.

Marie Thérèse.

Rien ne m'intéresse que la chapelle et le chapitre. La première, j'espère, sera en état pour le jour de St-François, le second pour le 8 de décembre[1]). La Enzenberg[2]) accepte

[1]) Geburtstag des Kaisers Franz.

[2]) Clara Sophie Freiin von Enzenberg, Schwester des Statthalters.

de venir régler la maison selon les instituts de Prague avec la Cavriani comme *Dechantin* et *Unter-Dechantin,* mais elles se réservent pour un an leurs places à Prague, si elles ne trouvaient leur convenance; elles y seront au mois de novembre. Arrangez tout pour leur logement et *Einrichtung,* qu'elles trouvent tout prêt.

Ce 28 septembre (1765).

Vous avez très-bien fait d'avoir retenu tous les meubles, x.
et surtout mon secrétaire ou ma table pour Monsieur. Je crois que vous serez contente de ce que Fladerer vous aura mandé pour le logement des dames et pour les ouvrages à faire. J'approuve qu'on travaille à la maison; je voudrais seulement qu'on pût l'achever en deux ans plutôt qu'en trois. Comme l'ouvrage ne doit coûter que quarante mille florins, je vous ferai tenir vingt-cinq mille l'année 1766 et quinze mille 1767. J'approuve ce qu'on veut faire, hors le *Riesensaal,* que je voudrais conserver pour le dedans des peintures; à cause de son ancienneté on passe tout, mais un nouveau coûterait beaucoup et serait très-critiqué. Il faudrait seulement mettre et ajouter des lambris en peinture ou de bois. Fladerer l'expliquera mieux, et quelques nudités il faudrait repeindre.

Voilà la réponse de l'officier que je vous ai marquée; vous me manderez sincèrement, s'il vous convient ou non. Pour la parente de Monsieur d'Enzenberg, Mademoiselle Clees, il faut qu'elle envoie les preuves pour les faire examiner tout de suite, car le temps presse jusqu'au 8 de décembre, qui doit être le jour de leur institution. La Enzenberg et la

Cavriani viennent de Prague comme *Dechantin und Unter-Dechantin,* mais elles ne se sont engagées que pour un an, pour tout mettre en règle. Voilà celles auxquelles j'ai déjà donné les places, mais sans rang: la sœur de la Cavriani, la sœur de la Wilczek, la Attems. Vous m'avez nommé une Welsperg, mais il faut les preuves, une Wolkenstein, de même la Clees, une Trapp; savez-vous encore une, vous me la suggérerez. Elles n'auront que quatre cents florins et tout le réglement suivra à votre mari en huit jours[1]. Vos prières ne sont que trop efficaces pour ma santé, mais mon cœur et mon esprit sont d'autant plus malades. En hâte. Adieu; mes compliments à Monsieur.

Ce 9 novembre (1765).

XI. Ma chère Enzenberg. Je voudrais être à la place de Zimmermann[2]), car je ne me sens pas du tout à mon aise ici. Il me semble que je le serais plus dans notre désert d'Innspruck, où j'ai fini mes seuls jours heureux, car je ne peux plus goûter aucun plaisir; le soleil même me parait

---

[1]) Bei der am 8. December abgehaltenen Feierlichkeit der Eröffnung des neugegründeten Damenstiftes waren die Oberdechantin Freiin von Enzenberg, die Unterdechantin Gräfin Cavriani und die vier Stiftsdamen Gräfinnen Welsperg, Cavriani, Attems und Wilczek anwesend. Ausser ihnen findet sich 1765 als Stiftsdame nur noch ein Fräulein Prato, Enkelin der Gräfin Fugger, gebornen Fürstin Trautson. Die auf Maximiliane Gräfin Cavriani lautende Ernennung wurde im November 1765 auf deren jüngere Schwester Rosa, das auf Gräfin Marianne Attems lautende Decret aber auf den Namen Amalie Attems umgeschrieben. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

[2]) Wahrscheinlich der nach Tirol zurückkehrende Gubernialsecretär in Innsbruck, Johann Cajetan Zimmermann.

noir. Il me semble que ces trois mois sont trois ans, mais il n'est pas nécessaire de vous rendre le cœur plus gros, car vous ne sentez que trop toute notre situation.

Je vous envoie les médailles pour nos chanoinesses, le crucifix et le devant; observez les deux têtes. En même temps je vous envoie deux tabatières, une que j'ai trouvée très-jolie, avec le ruban bleu, et de l'autre les connaisseurs font grand cas, tant pour le dessin que pour l'émail. Toutes deux viennent des nippes que feu notre cher maître m'a laissées, et que je vous envoie avec cette bague; connaissant votre attachement, je n'ai pas cru la pouvoir mieux placer que chez vous.

Je voudrais que cette chère sœur[1]) eût un peu des restes de ce visage de santé, mais malheureusement je la trouve changée de façon que cela fait trembler. Je vous envoie aussi quelques médailles que j'ai fait faire exprès pour une éternelle mémoire; je veux en envoyer à tous les dicastères, *Kreishauptleute* et au magistrat d'Innspruck; votre mari enverra à peu près la liste en gros de ce qu'il faudra. Vous direz aussi à Monsieur que je ne résoudrai rien sur l'affaire de Fleims sans le consulter. *Wegen Erkaufung des Bades vom Herrn Egger,* qu'il l'achète de la part du gouvernement pour les soldats, et qu'il paie *die versessenen Interessen.* Qu'il envoie ici à Mayer ce qui lui faut; je le ferai payer tout de suite, autrement nous n'en sortirons pas encore de si tôt.

Les chanoinesses sont ici; je trouve la Enzenberg bien engraissée, mais aimable, mais toutes deux bien fermes de retourner à Prague. Voilà les institutions que je vous envoie; l'entrée doit se faire en grande solennité le 8 de décembre. Vous devinerez bien pourquoi ce jour, qui était le

[1]) Wohl Charlotte von Lothringen.

plus heureux pour moi il y a quatre mois. Je n'ai pas oublié les voitures des chanoinesses; celles de Prague n'en avaient non plus quelques années, et Innspruck étant si petit, on peut se faire porter, passer les corridors, et même à pied; tout est près. Les tribunes à Mariahilf et aux Franciscains doivent être nettoyées et arrangées pour elles, mais toutes deux, je crois, devraient être couvertes à cause du grand froid; dites cela à votre mari. Si je peux, je vous enverrai Fladerer. Je renvoie aussi Schullerer, non qu'il se soit mal conduit, au contraire, mais le prince Schwarzenberg qui est fort débonnaire, lui a promis des choses qu'il ne peut tenir. Ce pauvre garçon se perdrait ici, ainsi je le renvoie avec ce que je lui ai accordé ici.

Portez-vous bien, et j'attends la relation de l'entrée de nos dames avec empressement. Elles partiront le 18 et seront au moins dix jours en chemin; elles viennent par Klagenfurt. Je suis toujours votre fidèle amie Marie Thérèse.

Le 26 décembre (1765).

XII. Ma chère Enzenberg. Pendant que le beau monde est à l'appartement, je suis seule dans ma chambre, tapissée *mit grauem Tuch,* et avec deux bougies seulement, assez lugubrement, mais voilà comme je suis à mon aise. Tout ce qui a l'ombre de joie, m'attriste et m'excite, et tout ce qui est le plus noir, m'est agréable. C'est aujourd'hui la déclaration du *locumtenens*[1]); ce nom seul me fait frémir. Dieu

[1]) Prinz Albert von Sachsen wurde bekanntlich zum Statthalter in Ungarn ernannt, eine Stelle, welche der verstorbene Kaiser Franz von 1732 bis 1740 bekleidet hatte.

veuille que celui-ci le porte aussi dignement que notre grand et cher maître, que ma fille soit aussi heureuse que moi, et ne survive point à son mari. C'est donc aujourd'hui une espèce de publication; il y avait dîner public avec le prince, et appartement. Actuellement l'impératrice[1]) est parée avec mon collier et mes girandoles, que vous avez vues à Innspruck, et toutes mes autres filles de même, car je n'ai plus un seul diamant à moi; j'ai tout partagé.

Le bon Ronchi[2]), je l'ai fait entrer exprès dans mon cabinet, où il y a toute ma chère famille de morts, qu'on appelle *das Todtencabinet,* pour vous rendre compte du portrait que j'ai, et qui actuellement fait toutes mes délices, de feu l'empereur *in Lebensgrösse, und in der Uniform von Innspruck, recht gut, etwas zu jung, aber gut.* Il en a été si frappé, le bon homme, que ses pleurs l'ont empêché de le bien regarder. Je fais travailler pour un de moi pour le *Stift,* et celui de l'empereur et le mien pour le château, et celui de Léopold et de sa femme pour une éternelle mémoire. Vous m'enverrez les mesures pour ces quatre portraits par Fladerer, et vous le chargerez aussi *von dem abscheulichen Altarblatt bei den Franciscanern.*

Je vous envoie la note de Hamilton[3]) à cause des preuves qu'à l'avenir les chanoinesses doivent faire. Monsieur d'Althan[4])

---

[1]) Josepha.

[2]) Ein Ronchi kommt 1766 als Admodiationsdirector, ein anderer, Joseph Ronchi, als Commerzienrath und Zolladministrator in Tirol vor.

[3]) Wahrscheinlich Anton Johann Graf Hamilton, Ritter des Malteserordens und dessen bevollmächtigter Minister am Kaiserhofe, Feldmarschall-Lieutenant und Oberlieutenant der Arcieren-Leibgarde.

[4]) Wahrscheinlich Michael Ferdinand Graf Althan, Bailli des Malteserordens, später dessen Grossprior in Böhmen. Möglicher Weise aber auch der S. 110 erwähnte Vicepräsident der Obersten Justizstelle, Michael Johann Graf Althan.

est allé un peu à la légère, mais je presserai pour nos bonnes Tyroliennes.

Je me porte bien, vos prières n'ont que trop réussi, mais je deviens tous les jours plus triste et comme hébétée: ma situation intérieure demande votre secours et de vos bonnes religieuses. Croyez-moi toujours votre bonne amie

Marie Thérèse.

Mes compliments à Monsieur et à nos doyennes.

Ce 12 février (1766).

XIII. Ma chère Enzenberg. C'était le plus heureux jour de ma vie il n'y a qu'un an[1]; il l'est encore, car ce bonheur est imprimé dans mon malheureux cœur et ne finira qu'avec moi, mais actuellement il est mêlé de bien d'amertume. J'ai trouvé une grande consolation aujourd'hui dans les cendres[2]: c'est mon partage que j'embrasse avec grand empressement. J'ai passé cette heureuse journée vis-à-vis de moi-même, enfermée dans mon cabinet, entourée des portraits de notre cher et grand maître: qu'on est encore heureux de pouvoir se nourrir d'une légitime affection! Toutes ces heures je me suis occupée de mon bonheur passé, non sans des amers regrets de n'avoir pas assez profité dans le temps que je l'avais, et l'espace de trente ans, qui finissent aujourd'hui, ne me paraît que dix, et les cinq mois depuis notre malheur commun me paraissent vingt ans.

Vous aurez vu aujourd'hui *das Messkleid von dem werthen Schlafrock.* J'en ai aussi un ici, qui renouvelle ici la

---

[1]) Der Kaiserin Hochzeitstag.

[2]) Im Jahre 1766 fiel der Aschermittwoch auf den 12. Februar.

mémoire, et pour fêter ce jour, j'ai fait mettre dans ma garderobe aujourd'hui le partage. Ce qui me reste et que j'attends avec impatience, c'est ma bière, et tout mon habillement qui me réunira avec le seul objet que mon cœur a connu dans ce monde, et qui était l'objet et le but dans toutes mes actions et de toute ma tendresse; jugez du vide où il se trouve. Cela influe même sur tous mes organes, la mémoire, la vue, l'ouïe, le discernement, tout commence à me manquer. Le découragement s'y mêle d'autant plus, n'ayant cru trouver du soulagement qu'en me jetant plus que jamais au travail, voulant m'étourdir, ne me laissant point du temps à penser et sentir mon état.

Le bon Dieu m'ôte les deux personnes qui avaient toute ma confiance et de justice, Haugwitz et Daun, tous deux chrétiens et zélés et attachés, mes vrais amis qui me disaient la vérité bien rondement, auxquels je pouvais ouvrir mon cœur sans ménagement; cette ressource donc me manque aussi. Il me paraît que le bon Dieu a pitié de mon âme qui a besoin de retraite, pour faire pénitence et faire mon salut, et je pense plus que jamais à mon cher Innspruck; il me paraît que je ne trouverai que là mon repos, où je l'ai perdu. Cette lettre se ressent, ma chère amie, du jour d'aujourd'hui, mais je connais votre attachement et ne crains point d'inconvénient que de vous trop affliger; pardonnez à mon cœur navré de douleur cet épanchement.

J'ai reçu le sermon avec grand plaisir, je l'ai déjà lu deux fois [1]), et l'anecdote que vous y ajoutez, me le rend encore plus touchant. Il faut adorer les divins décrets et

[1]) Die von Maria Theresia nachträglich verlangte Predigt, welche ein Franziskaner acht Tage vor dem Tode des Kaisers gehalten und worin er sich bemüht hatte „à démontrer l'incertitude de la mort".

baisser la tête et espérer que le bon Dieu, miséricordieux comme il est, aura eu pitié de cette belle âme de notre cher maître. Votre mari reçoit aujourd'hui l'ordre pour les messes des Franciscains. Voudriez-vous donner tous les mois un ducat à ce prédicateur, si cela n'est pas trop peu, pour se procurer un déjeuner? Mayer a déjà les ordres pour l'enfant de Künigl [1]) pour cinq cents florins, et pour la Rost [2]) et Minquina [3]), chacune pour deux cents florins. La Welsperg [4]) doit avoir reçu son décret de la chambre pour les huit cents florins, comme Hormayer [5]) pour les sept cents. On aime tant à retarder les grâces; c'est une vraie cruauté; il est déjà assez humiliant d'avoir besoin de demander, qu'on doit bien adoucir même les bienfaits.

J'ai été indignée; on doit encore *in die Apotheke zu Innspruck* cinq cents florins, et peut être plus, pour les aromates qu'on a employés pour embaumer notre admirable maître. Je vous prie que votre mari, auquel Mayer écrit sur ce point par mon ordre, les paie tout de suite, et plus encore, sans faire aucun décompte. Cette circonstance me renouvelle

---

[1]) Wahrscheinlich der geheime Rath und Gubernialrath in Innsbruck, Leopold Franz Graf Künigl.

[2]) Walpurga Gräfin Rost, Tochter des Constantin Dominik Grafen Rost und seiner Gemalin Maria Theresia, gebornen Gräfin Welsperg. Die Mutter war schon 1755, der Vater 1756 gestorben; die Tochter aber, Erbin der Herrschaft Singen und Meydberg, heiratete im Jahre 1771 den jungen Enzenberg. Letzterer wurde geheimer Rath, Präsident zu Klagenfurt und starb 1821. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

[3]) Wer unter diesem, wahrscheinlich verstümmelten Namen gemeint ist, liess sich nicht auffinden.

[4]) Josepha Franziska, geborne Gräfin Starhemberg, war mit dem Grafen Carl Guidobald Welsperg vermält.

[5]) Der Regierungskanzler zu Innsbruck, Joseph Ignaz Veit von Hormayr zu Hortenburg, Grossvater des bekannten Geschichtschreibers.

encore le doute, qu'on doit encore d'autres postes. A-t-on payé tout ce qui a été livré en vivres, aux Ursulines pour le lavage du linge, aux bourgeois, aux étrangers? Je vous prie que votre mari s'informe exactement, paie tout magnifiquement, et m'envoie par Mayer le décompte; par là toute dispute sera levée. J'ai déjà fait écrire par la chambre à votre mari, qu'il puisse retirer tous les *Quartals, was den Stiftsdamen vorgeschossen wird, von der Hofsquota.* La Enzenberg m'a envoyé tout un détail de ce qu'il leur faut encore. Je l'ai égaré; je lui mande aujourd'hui de me l'envoyer de nouveau. Je lui envoie aussi les changements que j'ai cru nécessaires d'ordonner à Prague. Vous serez étonnée que la Marianne n'a plus ce goût d'y aller, et que je ne compte pas la gêner là-dessus.

Pour Caprara[1]) il faut attendre, ayant voulu qu'on examine l'issue de cette affaire, que j'ai commise au général Hannig[2]) selon ses propres désirs, mais qui est actuellement dans un triste état à cause de la perte de notre maréchal Daun, auquel il était entièrement attaché. J'ai remis tout ce militaire à l'empereur; c'est lui qui se choisira un président. Toutes les affaires supérieures viennent au conseil d'état; il n'y a que le détail qu'il aura et qu'on fera tous les référats à lui. Je ne vois aucun de nos anciens maréchaux pour cela hors le prince Louis de Wolffenbüttel, mais qui

---

[1]) Caprara war, wie schon III. 95 erwähnt wurde, Oberst und Regiments-Commandant des Tiroler Feld- und Land-Regiments Nr. 46. Letzteres nahm im Februar 1766 den Namen seines Inhabers, des Feldmarschall-Lieutenants Vincenz Grafen Migazzi, Präsidenten des tirolischen Militärgerichtes an. Caprara wurde zum Regimente Baden übersetzt und starb 1793 als Feldmarschall-Lieutenant.

[2]) Der General-Feldwachtmeister und Hofkriegsrath Carl Freiherr von Hannig.

ne peut l'être à cause de la religion. Ce sera peut-être Lacy, le seul qui a travaillé avec Daun et sait ses idées. Chotek[1]) était hier fort mal d'une fausse pleurésie; on le dit tout à fait sans fièvre aujourd'hui. Je ne sais que penser, mais son état paraît de toute façon très-dangereux. Son frère[2]) pourrait devenir son successeur, il est beaucoup moins à craindre, ou peut-être Starhemberg de Paris. Actuellement ce n'est qu'un titre, tout le *contributionale*, toutes les finances en étant séparées, tout remis à Hatzfeld.

On m'appelle pour un sermon italien; c'est un prédicateur, un théatin qui a déjà prêché ici il y a quelques années, que la Ligneville m'a envoyé. Elle me mande qu'elle ira voir mes enfants en Toscane, qui se portent, grâce à Dieu, fort bien, et peut-être, si le voyage ne lui fait trop d'incommodité, elle compte me venir voir. Je ne sais ce que je dois souhaiter; c'est une grande différence de l'année passée; je serais bien aise de la voir, et je n'oserais jamais l'exiger, crainte d'accidents. Croyez-moi toujours, ma chère Enzenberg, toute à vous. Marie Thérèse.

Ce 19 d'avril (1766).

XIV. Ma chère Enzenberg. Votre lettre m'a consolée, voyant que vous étiez mieux, car votre silence m'a bien inquiétée. Je connais votre exactitude et votre attachement. J'aurais grande envie de vous proposer de passer l'été avec moi; il vous faut une distraction. Il est vrai, ma triste personne et

[1]) Graf Rudolph Chotek.

[2]) Graf Johann Carl Chotek.

la vie que je mène, n'est pas trop pour cela, mais je vous connais assez, pour que je me flatte que je pourrais vous servir de consolation, comme vous m'en serez. Il faut vous arracher à la vue de tout ce qui a été de plus touchant et assommant. Vous pourriez loger à Schönbrunn ou à Hetzendorf à plein pied. Dans le dernier endroit vous pourriez prendre les eaux de Baden, Rodaun, Mannersdorf. Je me charge de la dépense de votre voyage; venez en bâteau ici pour vous reposer; prenez notre conducteur avec et restez trois ou quatre mois ici, jusqu'au mois de septembre; si vous voulez partir plus tôt, vous en serez le maître. Proposez cela à votre mari et voyez, si cela vous convient à tous deux; si non, je n'ai aucune rancune, si vous ne l'acceptez; il me suffit de vous marquer tout mon empressement à vous être utile.

Prévenez votre mari, que j'enverrai en huit ou dix jours Paccassy à Innspruck, pour lui expliquer mes idées à cause de la porte de triomphe et de la salle à Innspruck. C'est un homme entendu, coûteux, mais qui sait mieux expliquer que d'autres mes idées; il ne restera qu'autant que votre mari le trouvera nécessaire. Que l'ingénieur soit prévenu, que ce n'est pas pour lui faire tort, mais seulement accélérer l'ouvrage.

Je suis charmée que la Clees vous est de ressource. Mes jeunes mariés [1]) sont à Presbourg, bien contents; l'adieu a coûté. J'étais fort contente de ma fille, mais elle ne l'est guère de son état. La distraction ne m'a pas aidée, au contraire, il n'y a plus rien pour moi que le tombeau. Adieu; je vous embrasse. Marie Thérèse.

---

[1]) Marie Christine und Prinz Albert.

Ce 1er mai (1766).

XV. Ma chère Enzenberg. Je vous envoie Paccassy; vous pourriez avec raison me gronder sur mon impatience, mais mettez-vous à ma place; je suis plus à Innspruck qu'ici: il me paraît bien souvent de retrouver là ce que j'ai perdu, ou au moins mon repos ou ma fin. Point de dépense inutile et finir plutôt: le terme de quatorze mois me paraît un siècle. Rassurez Walter, que ce n'est pas que j'ai quelque doute de lui, au contraire, mais Paccassy sait mieux mon goût et mes intentions; vous pouvez le garder tant que vous voulez.

Je suis inquiète pour votre santé et attends avec impatience une réponse sur ma dernière lettre. Je vais aujourd'hui pour vingt-quatre heures à Presbourg; c'est un plaisir de voir ces deux maris ensemble, si je pouvais encore en goûter; souvent ils me font souvenir des miennes. Tout est fini, mais mon amitié pour vous ne le sera qu'avec ma vie.

Marie Thérèse.

Ce 5 mai (1766).

XVI. Ma chère Enzenberg. Je vous recommande Neugebauer[1]; c'est un officier capable, qui a été attaché au maréchal[2]; vous savez que cela est un mérite chez moi. On ne veut plus de ces gens, on les a distribués aux régiments: il a eu

---

[1]) Der damalige Oberstlieutenant Franz Ludwig Freiherr von Neugebauer, Ritter des Theresienordens. Er starb am 24. Juni 1808 zu Graz als commandirender General der innerösterreichischen Länder in seinem siebenundsiebzigsten Lebensjahre.

[2]) Daun.

le sort de tomber à ce régiment; je lui porte envie d'être en Tyrol, car tous mes souhaits tendent d'être hors du monde, ne pouvant plus soutenir le monde d'à cette heure.

J'ai mes quatre enfants, les plus jeunes, malades de la petite-vérole volante, sans danger pourtant. Demain viendront ma fille et son époux à Laxenbourg pour quatre jours; le temps est abominable. Je souhaite que celle-ci vous trouve en bonne santé; je suis plus triste, plus abattue que jamais, mais toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Je vous plains à cause du singe. Je me suis défaite de tout à mon arrivée ici. Vous êtes la maîtresse de venir ici quand vous voudrez.

Ce 2 juin (1766).

Ma chère Enzenberg. Je vois partir avec un grand serrement de cœur Künigl[1]; que je serais heureuse d'être avec lui hors de tout fracas du monde et retirée à la place où Dieu m'a privée de tout ce qui m'attachait au monde. Depuis l'âge de cinq ans mon cœur et mon esprit n'étaient remplis que de cet objet, et tout le reste de ma malheureuse vie en sera de même. Je regrette la personne de Künigl, l'ayant toujours estimé et aimé pour ses vertus et son attachement comme un vieux serviteur de la maison de Lorraine. Je fais une grande différence entre ceux-ci et ceux d'à cette heure. On me prêche toujours société; comment voulez- XVII.

[1]) Offenbar der schon früher erwähnte, nach Tirol zurückkehrende ehemalige Ajo des Erzherzogs Leopold, Philipp Graf Künigl.

vous que j'en jouisse? La compagnie d'à cette heure n'est point pour moi un soulagement, et j'ai encore trop d'amour-propre pour me laisser persifler ou se moquer de moi ou au moins d'être supportée continuellement ou mise en ridicule, ce qui est le ton d'à cette heure, dont je ne peux m'y faire. Mon cabinet est toute ma douceur, et quoique ma fille mariée me donne tout sujet de consolation, je ne saurais plus en goûter; tout m'est indifférent. Je vis parce qu'il le faut, mais sans le moindre intérêt, et je deviens si faible et de corps et d'esprit, que la retraite deviendra nécessaire; je pense toujours à Innspruck.

J'attends Paccassy avec grande impatience, mais je suis contre la salle. Tant *als der alte Riesensaal existirte,* tout passait, mais un nouveau coûterait autant que toute la maison. J'attends avec impatience de vos nouvelles du bain, et vous fais toujours les offres de venir ici, prendre vous-même votre fils hors du collège, rester avec nous trois mois. Si votre mari veut venir avec vous ou vous chercher, cela dépendra de lui. Tout le monde se porte bien chez nous. Nous voilà tous rassemblés pour les processions qui vont finir après-demain.

L'empereur nous quittera pour six semaines et ma fille pour deux mois, devant aller à Bude tenir le lit de justice. Vous entendrez parler des émeutes ou tumultes en Hongrie: cela n'est pas de conséquence: ce ne sont que les cruautés des seigneurs qui ont mis à bout ces pauvres gens. Croiriez-vous que le palatin défunt [1]), le prince Batthiány [2]), les Eszterházy sont les plus forts dans ces oppressions: cela fait frémir. Nous avons un temps abominable; je n'ai pas encore mis le

[1]) Graf Ludwig Batthyány.

[2]) Josephs ehemaliger Ajo Fürst Carl Batthyány.

pied au jardin. Je loge dans les chambres de notre adorable maître; jugez si j'en sors. Je logerai en ville à mon grand regret au-dessus de mon logement, où mes filles ont été. On m'appelle pour les vêpres; adieu; je vous embrasse.

Marie Thérèse.

Mes compliments à Monsieur d'Enzenberg; je lui recommande Künigl, d'en avoir soin et de lui rendre la vie douce: ce sera une ressource pour vous.

Ce 19 juin (1766).

Ma chère Enzenberg. C'est Duval qui est le porteur XVIII.
de celle-ci; je n'ai pas besoin de vous le recommander, je connais votre politesse et l'amitié particulière, que vous avez pour lui. Je me suis volontiers prêtée à ses désirs de rendre les derniers devoirs encore à son incomparable maître; il en connaît bien toute la perte, et je vous prie de ne le tenir pas trop longtemps là-dessus, car au commencement nous craignions pour lui. Je voudrais qu'il puisse loger à la cour, mais ce dont je suis bien fâchée, c'est que vous n'y serez pas. J'espère qu'ils pourront attendre votre retour. Duval n'a rien qui presse son retour; il pourrait venir plus tard, vous accompagner, si vous venez ici. Je suis moins visible que jamais, tous les huit jours je vous verrais sûrement une fois. Je vous logerais au bourg[1]), mais pas si haut que la dernière fois. Vous pourriez rester tout l'hiver et retourner au printemps. Voilà des projets; vous pouvez en faire tel

[1]) Maria Theresia versteht hierunter offenbar die kaiserliche Hofburg.

usage que vous voulez; pourvu que je puisse vous donner des marques de mon amitié, cela me suffit, car pour moi il me semble qu'il n'y a plus rien dans le monde. J'aurais cru que le mariage de ma fille, la grossesse de la grand'-duchesse, tout cela me ferait plaisir, mais il ne saurait plus m'en faire de sensible, mon cœur étant éteint. Cela n'est que de passage; je n'ai de sensibilité que pour les chagrins.

Il se doit faire des entrevues à Dresde et à Torgau[1]), dont je ne suis pas d'accord, et qui me déplaisent fort. Grâce à Dieu que les querelles entre les frères[2]) soient finies; Rosenberg a tout fini de bonne grâce. Il est allé à Spaa, et compte aller en Toscane au mois de septembre. Adieu, ma chère Enzenberg, que ne suis-je à la place de Duval! Votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 11 juillet (1766).

XIX. Ma chère Enzenberg. J'espère que Welsperg vous trouvera de retour et en bonne santé. En peu de jours vient l'anniversaire qui m'a fait tant de plaisir, et qui s'est changé si cruellement en si peu de temps, et ne se changera plus autant que nous traînerons encore nos tristes jours. Je compte retourner à Schönbrunn en peu de jours; j'en suis bien-aise; cette vie ambulante ne me convient pas, mes jambes s'en ressentent.

Les bains de l'impératrice vont finir aussi sans le moindre effet. L'empereur va retourner en huit jours de

---

[1]) Zwischen Kaiser Joseph und König Friedrich von Preussen. Sie kamen bekanntlich nicht zu Stande.

[2]) Joseph und Leopold.

sa tournée; tout le monde est content de lui. L'entrevue que lui et le roi ont souhaitée réciproquement, ne s'est faite, puisque la providence n'en a pas voulu, et ces princes, dépouillés d'ailleurs de tout cérémoniel et étiquette, se sont piqués dans le moment que l'entrevue se devait faire, qui parlera ou invitera l'autre, et ainsi tous sont partis de leur gîte et ont manqué ce qu'ils ont souhaité beaucoup. Combien de spéculations politiques ne se feront pas là-dessus, et ce que je vous mande, est la seule vraie raison qui frappe. Le proverbe se vérifie bien: l'homme propose, Dieu dispose.

Je suis au reste plus abattue que jamais, mais je ne peux m'empêcher de vous marquer dans le plus grand secret, que j'espère de marier encore une de mes filles avec le duc de Chablais, ce qui me ferait un grand plaisir, étant le seul neveu que j'ai. Je laisserais le choix entre les deux au roi; j'inclinerais plus pour la Elisabeth, mais ne pensant qu'au bien du neveu et à la convenance de la famille, je crois l'Amélie conviendrait mieux. La Marie est toujours misérable, et on voit qu'il n'y a point de bonheur parfait. Elle n'est pas grosse, mais bien l'archiduchesse grand'-duchesse, ce qui est plus important. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 9 août (1766).

Ma chère Enzenberg. Voilà ce malheureux mois que je ne peux jamais entendre prononcer ou l'écrire sans frémir. Je vous ai écrit mercredi à cause de Creutz[1]: son XX.

---

[1]) Der Oberst Peter von Creutz war damals Commandant des Tiroler Feld- und Land-Regiments und wurde im Jahre 1768 General-Feldwachtmeister. Er starb in dieser Charge am 30. Jänner 1807.

arrivée ici ne convient nullement; qu'il se rende plutôt à Padoue et y reste jusqu'à novembre, et qu'il retourne après faire l'épreuve de soutenir l'air d'Innspruck, qui ne peut lui avoir causé le crachement de sang. Je le connais bien, ce Monsieur; il est séduisant, mais il ne me trompera plus, l'ayant fait trois fois. Qu'il demande cette permission, s'il le faut, au conseil de guerre. Pour son autre affaire, vous pourriez-vous charger d'un placet pour moi; je m'informerai. Il est toujours brouillé avec ses finances, comme peu comportable avec ses supérieurs et égaux.

Vous recevrez en peu de jours *das Altarblatt;* il est achevé. Saluez de ma part notre bon prédicateur; si cela ne dépendait que de mon goût, il serait prédicateur dès l'année qui vient. Je suis fâchée que vous êtes tourmentée par les rêves, et j'en suis jalouse; il arrive de même avec le cardinal, ce qui m'a inquiété beaucoup. Si je devais encore croire que notre adorable maître eût besoin de nos secours, j'en serais inconsolable. Je n'ose y penser, je tomberais en désespoir.

Je suis bien-aise que les bains font du bien à votre mari; sa conservation m'est très-nécessaire. Il travaille trop: je crois, cette petite vacance fait mieux que le bain même.

J'ai ordonné actuellement tous les portraits pour Innspruck; il y aura *der Familiensaal anstatt der Riesen.* Une chambre toute la famille de Lorraine, une autre feu mon père et mère, et nous deux sœurs avec mes filles et fils mariés, et comme ça. Je m'amuse et tâche de m'étourdir, mais cela ne rend pas plus habile et capable, car ma tête vacille. Vous verrez une épreuve: je ne sais plus un mot de ce que je vous ai écrit pour les voyages de votre fils, et si vous voulez que je le répète, je vous prie de m'envoyer une copie; c'est le cœur qui l'a dicté, ma mémoire l'a

oublié. J'approuve que vous attendez votre mari sur sa future destination; rien ne presse; je lui ferai prêter le serment de chambellan avant que de partir, et approuve beaucoup son plus long séjour en Lorraine.

Vous aurez entendu parler beaucoup de changements de ministres: je veux que vous sachiez la vérité. Il est vrai que Kaunitz baisse et encore plus Binder, qu'il a demandé sa démission que je n'ai accordée; il continuera donc encore pendant deux ans à faire les affaires, en dirigeant Starhemberg et Pergen, pour être en état de le remplacer, sans autre titre que de conseillers du conseil d'état.

Je prends congé de vous, ma chère amie, pour ce mois; je n'ai pas le courage à l'écrire plus souvent. Cela n'empêche pas que je serai bien-aise de recevoir de vos nouvelles qui me sont toujours chères, étant toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

La mort du missionnaire fait envie.

Ce 16 août (1766).

Ma chère Enzenberg. Vous aurez reçu ma dernière lettre le même jour, comme j'ai reçu la vôtre d'abord après avoir envoyé la mienne. Je suis fâchée de la peine et incommodité que je vous ai causées. Monsieur Wörndle me doit amener encore cette année cinq de vos familles pour voir si cela se fera bien[1]). Vous avez bien raison de ne XXI.

[1]) Joseph Anton von Wörndle, Pfleger und Landgerichtsschreiber zu Sonnenburg (jetzt Wilten), war für die von der Kaiserin gewünschte Einwanderung tirolischer Familien in Kärnten thätig. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

pouvoir plus me voir à Vienne. Je me flatte toujours de vous voir à Innspruck; je ne démorde pas de cette idée, et connaissant votre façon de penser, votre attachement, vous mourriez de chagrin, ne trouvant plus ceux que vous avez si tendrement chéris, et Vienne est devenu au reste pire que jamais, rien que cabales, qu'intrigues; aucune amitié ni société honnête.

Je vous ai marqué de Creutz ce que j'en sais; pour venir à Vienne, cela ne se peut pas, mais si sa santé est si mauvaise, on pourrait, si le médecin le trouve nécessaire, le transporter à Padoue, mais il faudrait un placet et attestat du médecin, et qu'il n'aille que là passer l'hiver. Vous pourriez vous en charger, de ce placet, et me l'envoyer.

Ne craignez rien pour Goldegg; et si venaient des expéditions contraires au sentiment de votre mari, qu'il représente contre tout de suite, ou m'en écrive, ou à Pichler ou à Blümegen, qui est mon seul homme de confiance. Wörndle apporte mon portrait pour le chapitre, le tableau pour les Franciscains, et rend les deux portraits que j'ai fait copier, aux Franciscains et au *Regelhaus*. Vous ferez à tous deux mes compliments, qu'ils ont voulu me les prêter, et si vous croyez de pouvoir leur faire quelques douceurs ou agréments, je vous en charge.

Il y a une idée ici de changer *die Schweizergarde in Tiroler;* j'avoue ma turpitude que j'ai de la peine à m'y résoudre, quoique je trouve le raisonnement très-juste de ceux qui le proposent, mais je suis si accoutumée à ces bonnes gens, que je serais fâchée de les perdre. Ils en sont eux-mêmes la cause, faisant des difficultés et beaucoup de prétentions de renouveler leurs capitulations qu'ils avaient avec la maison de Lorraine, avec celle d'Autriche. Je ne sais si Wörndle en est informé, et je vous en préviens seule-

ment; comme Mayer le sait d'Ulfeldt, je ne doute pas qu'il lui en aura parlé. Je voudrais savoir là-dessus le sentiment de votre mari.

Je suis revenue, il y a trois heures, de Presbourg; j'ai laissé ma fille beaucoup mieux; la saignée lui a fait du bien, sans être grosse; elle part après-demain pour Pest jusqu'au mois d'octobre.

Adieu, ma chère amie; je vais entrer dans ma solitude, puisse-t-elle me rendre meilleure! Je penserai souvent à vous; je suis persuadée que nous nous rencontrerons souvent. Je suis toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 3 septembre (1766).

Ma chère Enzenberg. J'ai vu ce matin notre fils et mon chambellan, car il a déjà prêté le serment; il partira en huit jours. Le père recteur[1]) loue son application, qu'il a très-bien achevé ses études, *sogar die Cameralwissenschaften;* qu'il n'a aucun vice; je vous en fais bien mon compliment. Voilà un fonds excellent, mais la figure et les façons ne sont pas de même: il paraît pesant, timide et embarrassé, aucun feu. Vous voyez que je ne vous cache rien, mais cela sera très-facile à acquérir avec l'usage du monde, et quand il sera hors des études qui engourdissent. XXII.

J'ai reçu hier votre lettre du 23; je suis toute consolée, si vous et mes chers et bons Tyroliens sont contents de moi. L'idée de mon voyage ne sera pas si facile de cette façon,

[1]) Kerens.

mais peut-être elle le sera d'une autre; je ne désespère pas de vous revoir *in der Heimat*.

Dites à votre mari d'envoyer à Creutz deux cents ducats de ma part; Mayer les payera ici. Il vous enverra mille ducats; c'est-à-dire les quinze cents florins pour deux ans, trois mille ensemble pour le voyage de votre fils, deux cents ducats pour Creutz, et deux cents florins pour votre Aninger[1], votre merveille, pour sa maladie.

Je regrette infiniment comme vous les Suisses, mais je ne crois plus la chose combinable. Nos Tyroliens ne viendront pas non plus; on veut prendre des bas-officiers des régiments. Comme la cour est plus à l'empereur et à l'impératrice régnante qu'à moi, qui me laisse seulement servir de leurs livrées et gardes, je ne me mêle plus rien du tout dans tout ce qui concerne la cour, et il me paraît que je suis en pension chez mon fils. Tout ce qui dénote ma décadence, m'est cher; il me semble que je suis de trop et à charge partout.

J'ai fait vos remercîments pour les *primas preces*: l'empereur m'a répondu en badinant, que je devrais vous proposer de mettre votre fils comme cadet aux troupes d'Esclavonie; il part cette nuit pour le camp.

Starhemberg est arrivé il y a six jours: il a extrêmement vieilli et a l'air bien fluet. Il a été installé hier à la conférence et au conseil d'état; il a la place de Haugwitz. Je ne saurais vous dire, combien cela m'a affectée: je regrette bien cet honnête et fidèle ministre. J'ai assisté l'autre jour moi-même au service chez les Augustins, que je compte lui

[1]) Es lässt sich nicht ausfindig machen, wer dieser Aninger war: vielleicht ist er der Mann, welcher der Kaiserin als Führer von Innsbruck nach Wien diente und dessen sie sich so belobte.

faire tenir tous les ans. C'est ce que je peux faire encore pour lui marquer ma reconnaissance; il me manque furieusement. Il faudrait des années jusqu'à ce que les nouveaux se mettent seulement au fait des affaires, quelle bonne volonté qu'ils aient. Kaunitz paraît rassuré et de continuer, mais je doute que les choses aillent tranquillement; ainsi je prévois bien des chagrins encore pour moi.

Voilà Genimi qu'on m'annonce; je mettrai en bas de cette lettre, comment je l'aurai trouvé. Adieu, chère amie, comptez toujours sur mon amitié sincère, et que je n'ai d'autres plaisirs que de vivre dans mes amis et surtout avec ceux qui ont été particulièrement attachés à mon adorable époux. Ma fille à Bude se trouve beaucoup mieux, et on s'y divertit très-bien. Votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Je viens de voir Genimi; je suis contente de lui. Il me paraît bien honnête homme, et fait avec plaisir la commission, voyant l'intérêt que j'y prends. En quinze jours vous pourrez embrasser votre fils.

Ce 12 septembre (1766.)

Ma chère Enzenberg. Voilà notre cher *Frantzel* qui vous remettra celle-ci; il a perdu de sa beauté, mais il a acquis beaucoup de bon, et j'espère qu'il suivra les traces de son digne père, et se rendra utile à l'état, et suivra sa mère dans l'attachement pour ma maison, car ma personne va en décadence. Je l'ai fort recommandé à Genimi et Genimi à lui et de le suivre. Je suis impatiente de savoir, comment vous serez contente de tous les deux. Sans craindre d'en dire trop, en cas que vous voudriez le changer, vous XXIII.

n'avez qu'à me marquer un mot; je le ferai d'abord et vous épargnerai tout embarras.

Si j'avais la mesure des deux statues que vous souhaitez aux Franciscains, je les ferais faire, mais il faudrait du temps. Je vous prie que les gants gris d'Innspruck n'aient pas tant de graisse en dedans; elles laissent la couleur d'abord qu'on a un peu chaud. *Die Beitze ist zu stark,* et je ne me soucie pas du tout de toute cette *Beitze,* mes mains n'ayant plus besoin de se conserver comme tout le reste, et jamais les gants blancs n'ont laissé la couleur jaune en dedans. J'ai ordonné aussi des gants blancs pour mes filles; je voudrais en recevoir pour voir si elles réussiront.

Ces Messieurs vous dironț que j'ai bon visage; je suis fort hâlée et quelque chose commence à se déranger; j'ai été saignée, mais je n'en suis pas contente: je ne me sens pas soulagée. J'ai beaucoup d'inquiétude, et mon cœur est plus affecté que jamais. Que je porte envie à ces Messieurs de se trouver à Innspruck, de vous voir et d'être hors de la cour! Vous vous moquerez de moi, mais c'est effectivement. Il sonne neuf heures, adieu; je vous embrasse, et goûtez le plaisir de cette entrevue. Puisse-t-elle vous consoler et tranquilliser sur tout le reste. Adieu.

Ce 16 novembre (1767).

XXIV. Ma chère amie. Il m'a bien coûté de me taire depuis quinze jours, mais grâce à Dieu, remercions-le ensemble, qu'il vous a conservé à tous deux un digne fils, et à moi un sujet qui, j'espère, suivra en tout les traces de ses parents. Je vous assure que vous n'avez pas pu souffrir plus que je n'étais affectée de cette situation critique, car votre fils n'a

pas eu une bonne espèce et du goût de ma chère Josephe, mais la quantité n'était pas telle. Quoiqu'il doit avoir eu une forte dose, il ne sera pourtant pas changé, au contraire que mieux et toujours assez bien pour son épouse. Je vais à Presbourg et lui [1]) parlerai et vous ferai après mon rapport. Votre mari est comme nouvellement né, je le trouve mieux que la dernière fois qu'il était ici. *Mariahilf, das gesperrte Kloster und hier mein Klagbaum, wo ich beten lasse,* ont obtenu du bon Dieu sa guérison. Je n'étais occupée que de vous; je sens à cette heure tout le contentement, dont vous devez jouir, et que Dieu vous conserve tous trois longues années pour votre consolation, pour la mienne et le bien de l'état. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 23 mars (1768).

Ma chère amie. Voilà votre bon mari et mon fidèle ministre de retour. Je serais charmée si vous me marquez qu'il l'est heureusement, car il m'importe de le conserver; il y a peu de pareils pour son zèle, activité *und Einsicht* (je ne saurais donner le terme au juste en français). Il part bien glorieux d'ici; c'est étonnant tout ce qu'il a porté d'affaires, et tout a dû être approuvé même par ses adversaires. Tous les dicastères et le *Staatsrath* ont applaudi, comme l'ouvrage l'a mérité. J'aurai soin des expéditions, et vous ne ferez pas oublier Monsieur, s'il en manque à un certain temps, ou qu'elles ne soient pas expédiées, comme cela se devait, de m'en avertir sur le champ. XXV.

---

[1]) Offenbar der von der Kaiserin dem jungen Grafen Enzenberg zugedachten Braut.

Vous recevrez aussi le *Messkleid* avec le bagage *für das versperrte Kloster, auch die hundert Ducaten für die armen* honteux. J'ai confirmé pour toujours les cinq mille florins de gages à votre mari; c'est le moins que j'ai pu faire, et j'en fais mon affaire, s'il y a une promotion, qu'il aura la grande croix[1]). Je doute de sitôt, hors un ou deux sans promotion, que l'empereur pourrait gratifier. J'espère qu'il fixera les deux chanoinesses au chapitre; je leur écris à toutes deux et leur enverrai la croix par la reine[2]), si elles restent. A Innspruck la reine ne dînera pas en public, mais bien avec tout le monde, comme nous avons fait, au *Riesensaal*.

Vous ferez souvenir Monsieur d'Enzenberg, qu'il n'oublie ce que je lui ai ordonné à Innspruck pour l'établissement de notre fils pour un fief. Il pourra vous faire lui-même la description de ma beauté, de la tristesse qui règne ici, de la santé de mes filles qui sont toutes incommodées, hors l'épouse, qui me ressemble le plus de mes filles. Je tremble pour elle, fort vive et sans secours ni conseil; elle est même encore enfant et étourdie. Que je lui porte envie de se trouver avec vous à Innspruck! J'ai ordonné qu'on s'adresse en tout à vous; vous devez déjà être tourmentée, et je vous prie de me faire une relation exacte, comme vous l'aurez trouvée, sans me flatter, et toute la suite.

J'ai la tête si pleine entre le départ et les instructions à donner à ma fille, et les dévotions d'à cette heure, que je n'ai pas un moment à moi, vous assurant toujours de mon amitié pour vous, votre mari et fils.

Marie Thérèse.

[1]) Des Stephansordens.

[2]) Die Erzherzogin Caroline, welche sich zu ihrer Vermälung mit dem jungen Könige Ferdinand von Neapel über Steiermark und Tirol nach Italien begab.

25 (mars 1768).

Ma chère Enzenberg. Vous ne serez pas contente *mit dem Messkleid;* il n'est pas beau, mais je n'ai aucun autre de mon ouvrage, les ayant tous distribués depuis deux ans, et n'ayant plus rien travaillé en couleur depuis mon retour d'Innspruck, si bien qu'à Florence j'ai envoyé un ornat entier pour les morts de mon ouvrage seul. Votre mari sera déjà arrivé heureusement, quand vous recevrez celle-ci; je souhaite que vous soyez si contente de lui que je le suis, lui ayant trouvé même très-bon visage, leste et moins gros qu'à son arrivée. Vous voyez que je l'ai bien observé, nonobstant que je ne suis guère visible. Il pourra vous faire une description du triste qui règne partout, mais il m'importe trop de le conserver, pour ne l'avoir regardé avec attention. XXVI.

Le dîner avec le monde, que j'avais dit à votre mari que ma fille tiendra à Innspruck, doit être contremandé; elle doit dîner seule incognito dans sa chambre, mais elle se laissera voir de tout le monde avant et donnera la main à baiser. Je crois que les dicastères, l'université doivent venir *in corpore* la complimenter.

Je vous recommande ce jeune homme, fils d'un Lorrain, qui me sont toujours chers, et j'ai eu le plaisir de voir votre fidèle valet de chambre que je veux avoir pour *Zimmerwärter,* si le petit vilain quitte une fois. Adieu, je suis toute à vous; mes compliments à Monsieur. Votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 22 juin (1768).

XXVII. Ma chère Enzenberg. Je ne peux refuser de charger de ces lignes votre Cicisbée qui est chargé d'une grande besogne, dont il se tirera mieux qu'un autre, ayant tant de zèle pour le service. Il vous dira que je suis grosse et grasse, mais mon intérieur est desséché, je me sens extrêmement vieillie et affaiblie et bien basse. Mon cœur n'a plus rien qui l'affecte et le console; il n'est qu'agité continuellement ou abattu; ma situation est plus triste qu'on ne se la peut représenter. Si cela m'approche de ma fin et me rend meilleure, tout est à supporter, mais je me trouve malheureusement aussi sèche dans mes prières et peu exacte dans mes devoirs. Tout me pèse, et à la fin je laisse aller les choses. C'est à une vraie amie que j'ouvre mon cœur plus qu'opprimé, et vous assure que c'est depuis deux mois le moment, où je sens quelque soulagement. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée et fidèle amie Marie Thérèse.

Ce 24 juin (1769).

XXVIII. Nous voilà dans les plus grandes fêtes du mariage. Je ne vous en dis rien, vous le saurez d'ailleurs, mais ce qui est sûr, c'est que ma fille [1]) part le 30 et sera le 10 à Innspruck. Dieu veuille que tout passe heureusement, mais mon cœur est opprimé, je crains toujours une catastrophe ou tomber malade en chemin. L'empereur l'attend à Mantoue; elle est très-bien à cette heure. Défendez de ma part

[1]) Die Erzherzogin Amalie, Braut des Herzogs Ferdinand von Parma.

absolument à votre mari de ne pas bouger d'Innspruck; qu'il envoie d'autres à Lienz et Brixen. Je suis inquiète de son indisposition, mais vous ne m'en dites rien. Est-ce la fièvre ou est-ce aux jambes, ou le mouvement de la voiture lui a-t-il causé d'autres incommodités, dont on est sujet quand on vieillit? Ne me laissez pas en ignorance là-dessus: il m'importe trop la conservation d'un tel ministre et ami; il a fait à merveille.

Pour le voyage de Krisch[1]) j'ai déjà vu des visages allongés pour cela, et on traînera ou mettra en oubli et longueur cette affaire, si on ne peut s'en tirer autrement, mais j'en aurai soin.

Je compte le mois qui vient aller à Presbourg et voir notre demoiselle et parler avec les religieuses; les dents et la taille difficilement se raccommoderont, si l'essentiel se forme seulement en bien. Je suis très-occupée du bonheur de François. Je vous dois ces soins après tout ce que vous avez fait tous deux pour moi; votre attachement et zèle pour tout ce qui .... (Der Rest des Briefes ist abgeschnitten.)

---

[1]) Der damalige Hofsecretär und spätere Hofrath bei der böhmischen und österreichischen Hofkanzlei, Joseph von Krisch. Er wurde nach Tirol gesendet, um über die Unruhen Untersuchung zu pflegen, welche im Juli 1768 in Judicarien wegen allzu drückender Abgaben ausgebrochen waren. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

Ce 19 (juillet 1769).

XXIX. Je voudrais savoir ce qu'on paie aux dames anglaises à Brixen pour deux demoiselles[1]) qui ont vingt et quelques années, deux sœurs. Je compte les envoyer d'abord que j'aurai votre réponse.

Ma fille est enchantée de l'affection que les Tyroliens lui ont marquée, et surtout vous et votre mari, très-contente de la musique de notre *virtuoso* François. C'est un grand jour pour elle, celui d'aujourd'hui[2]). Dieu lui donne sa bénédiction; je ne suis pas entièrement tranquille sur sa santé. Je n'ai que ce moment de vous assurer de toute mon amitié. Marie Thérèse.

J'espère que votre mari sera allé aux bains.

---

[1]) Es handelt sich hier um die Schwestern Antonie und Therese Valmagini, welche, um den Quälereien ihrer jungen Stiefmutter zu entgehen, die Kaiserin baten, nicht mit ihrem Vater nach Mailand übersiedeln zu müssen, sondern in dem Kloster der englischen Fräulein zu St. Pölten Aufnahme zu finden. Maria Theresia schrieb hierüber auf das Referat des Fürsten Kaunitz vom 16. Juli 1769 mit eigener Hand:

„Quoique je devrais douter de la vocation de vouloir être dans une maison religieuse, et que j'attribue plutôt cette vocation à rester ici, je veux en faire l'épreuve. On n'a pas trop bien parlé ni de ces filles ni de la belle-mère; elles ont tenu maison ouverte et pas convenable à leur état; ces folles dépenses donc ne méritent nullement que je les paye. Si c'est la conduite dure d'une belle-mère, pourquoi l'aînée, après tout l'éclat fait d'un établissement, ne l'a-t-elle exécuté? Tout cela n'est pas favorable pour elles, mais voilà ce que je veux faire pour elles: Elles souhaitent à vivre tranquilles aux dames anglaises. Je le leur accorde, mais pas ici, à Brixen; je les ferai même y conduire à mes frais, et je payerai leurs pensions. Elles peuvent partir samedi, si elles veulent; j'attends la réponse. Les parents ne sauront rien de leurs recours, mais elles, si elles veulent, peuvent leur dire ce que je compte faire pour elles."

[2]) Am 19. Juli 1769 vermälte sich die Erzherzogin Amalie mit dem Herzoge von Parma.

Ce 11 août (1769).

Ma chère Enzenberg. Voilà encore votre fidèle conducteur qui veut encore vous voir et prend ce détour, dont je lui sais bon gré. Je vous remercie tous deux pour tout ce que vous avez fait encore pour l'Amélie qui paraît très-contente, et elle est comme si c'était un an qu'elle y fût. Elle monte à cheval, va à pied à Parme, enfin cette languissante princesse en dix jours de temps est éveillée ainsi par la grâce du sacrement. J'en remercie Dieu, mais je ne saurais comprendre tout cela, et je vous avoue que jamais j'aurais eu le courage d'en faire de même. C'est que je suis d'un autre siècle, et c'est ce qui me fait toujours tant souhaiter ma retraite. Je ne comprends bien souvent pas même le jargon d'à cette heure, et cela me rend toute hébétée. XXX.

J'espère que les bains vous auront fait du bien à tous deux. Votre conservation m'importe, vous comptant entre mes plus anciens et fidèles amis. Je vous avoue que le temps présent me rend toute abattue, et m'ôte même les facultés d'entreprendre quelque chose. Je grossis furieusement et deviens immobile, et les facultés de l'âme grossissent de même. Je ne vaux rien, mais je suis toujours votre fidèle amie

Marie Thérèse.

1er mai (1770.)

Le prince[1]) ne viendra qu'à la St-Jean, alors on fera le coadjuteur[2]). Le 3 de juillet je compte renouveler la XXXI.

[1]) Carl von Lothringen.

[2]) Am 9. Juli 1770 fand zu Wien in der Hofkirche bei den Augustinern die Feierlichkeit statt, bei welcher der schon im verflossenen Jahre

belle fête[1]) au Belvédère pour mes enfants de Toscane[2]). Le 9 je vais à Presbourg y rester une semaine et voir un campement et force de plaisirs. Je vous avoue que c'est ordinairement un temps de pénitence pour moi, surtout dans la chaleur, car j'en souffre plus que jamais, ayant furieusement grossi et ne faisant plus aucun mouvement. Si votre santé supportait un voyage, je vous offre toujours de vous loger et nourrir.

Vous aurez déjà appris par Pichler, que je compte mettre le jeune Greppi[3]) à Trieste comme secrétaire, sans

---

zum Coadjutor des Hoch- und Deutschmeisterordens erwählte Erzherzog Maximilian den Ritterschlag erhielt und mit dem Ordenskreuze des Coadjutors bekleidet wurde.

[1]) Das prachtvolle Fest, welches die Kaiserin am Abend des 17. April zur Feier der Verlobung ihrer Tochter Antonie mit dem Dauphin im Belvedere gegeben hatte.

[2]) Nach der Zusammenkunft mit dem Grossherzoge Leopold und seiner Gemalin zu Eggenberg bei Graz (III, 108) traf die ganze kaiserliche Familie am 4. Juli wieder in Wien ein.

[3]) Graf Marco Greppi, Sohn des vielgenannten Generalpächters Antonio Greppi, war am 21. Juli 1745 geboren, wurde zur Vollendung seiner Erziehung nach Wien geschickt und ging 1765 nach Amsterdam, um sich dort im Handelswesen auszubilden. Er gerieth jedoch auf Abwege, heiratete insgeheim die Tochter eines englischen Schiffsrheders und zerfiel hierüber völlig mit seinem Vater. Maria Theresia, welche dieses Zerwürfniss ungern sah, ernannte den jungen Greppi zum Secretär der Handelsintendanz in Triest und ertheilte dem Vater den Auftrag, ihm einen jährlichen Zuschuss von zweitausend Gulden zu geben. Nur ungern fügte sich Antonio Greppi diesem Gebote der Kaiserin. Sein Sohn Marco aber, der sich, als Maria Theresia den vorliegenden Brief an die Gräfin Enzenberg schrieb, auf der Reise von Holland über Innsbruck nach Triest befunden zu haben scheint, erwarb sich in letzterer Stadt die Zufriedenheit der Kaiserin, so dass er 1772 zum Rathe der Handelsintendanz, 1773 zum Cameralrathe ernannt, nach dem Tode seiner Gattin aber, welche kinderlos starb, nach Mailand berufen wurde, um dort die Stelle seines Vaters bei der Rechnungskammer einzunehmen und dann eine solche bei der Statthalterei zu erhalten. 1784

gages encore, et vous direz à ce porteur, que je vous ai chargée de lui donner trois cents ducats pour l'achat de la compagnie, et votre mari n'a qu'à les demander à Mayer. Il n'en sait rien; j'ai voulu vous laisser ce plaisir, ayant été cause de l'avoir connu.

Pour Krisch il n'aura pas le référat de Tyrol, Chotek ne voulant l'ôter à celui qui l'a actuellement, et je ne veux mettre un coup décisif. Cela rejaillit toujours sur ceux qui en sont cause, mais on le consulte sur tout. Je suis bien-aise que les Coreth [1]) ont eu un petit fils et heureusement, et qu'elle compte le nourrir elle-même.

Vous voilà au fait, ma chère amie, de notre situation. Etant contente de la Rost, je lui ai fait présent de grenades, et je compte à mon séjour de Presbourg lui faire voïr ce campement, et la mener une fois à un bal. Que fait notre comte François? Mes compliments à votre mari, et croyez-moi toujours votre bonne et vieille amie Marie Thérèse.

vermälte er sich mit Margherita Oppizone, aus welcher Ehe die jetzige Familie der Grafen Greppi abstammt. Er starb 1800 in Venedig. Gefällige Mittheilung des Grafen Giuseppe Greppi, kön. italienischen Gesandten in Madrid.

[1]) Dem oberösterreichischen Regierungsrathe Joseph Freiherrn von Coreth hatte dessen Gemalin Leopoldine Gräfin Brandis am 25. April 1770 einen Sohn geboren, bei dessen Taufe die Kaiserin die Pathenstelle übernahm. Sie wurde hiebei durch den geheimen Rath Grafen Philipp Künigl und die Gräfin Sophie Enzenberg vertreten. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

Ce 8 mai (1770).

XXXII. Ma chère Enzenberg. C'est à midi et demie, que la princesse[1]) est arrivée avec tout ce qui me reste d'enfants, ici à Schönbrunn. Je la trouve beaucoup mieux qu'à Innspruck, un peu engraissée. Elle dit qu'elle n'est pas fatiguée, quoiqu'elle a eu des chemins affreux et un temps abominable. Elle est contente de la Dauphine[2]) et ne veut me trouver si changée. C'est bien son amitié pour moi, qui lui fait illusion, car je le suis furieusement et me sens encore plus que cela paraît. Cela a réussi pour le dehors, mais j'avoue que je m'en ressens, étant d'un abattement tel, que mon amitié seule pour vous est capable de me faire écrire ces lignes, le colonel[3]) partant demain. Je ne sais si vous l'aimez autant que Caprara, mais j'espère que lui aimera ces bons soldats qui se sont très-bien conduits ici, et qu'il n'est pas brutal.

Je ne peux m'empêcher de vous marquer, qu'ayant voulu interrompre de recevoir à l'escalier la princesse avec mes enfants, sans que celui qui en faisait tout le prix, y fût, j'ai imaginé d'envoyer à St-Pölten Ferdinand, espérant qu'elle ne le connaîtrait plus, ayant grandi et enlaidi, mais elle ne s'est pas laissée imposer. A la première poste de St-Pölten[4]) Maximilien l'a reçue, à Sieghartskirchen moi et mes deux

[1]) Charlotte von Lothringen.

[2]) Die Prinzessin war am 29. April in Günzburg mit der auf der Reise nach Frankreich begriffenen Dauphine zusammengetroffen.

[3]) Wahrscheinlich der schon S. 474 erwähnte, im Jahre 1768 zum Obersten und Commandanten des später reducirten Tiroler Infanterie-Regiments ernannte Freiherr von Neugebauer.

[4]) Perschling.

aînés, et à Purkersdorf l'Elisabeth et l'Esterházy [1]). Tout cela est entré ici en même temps; nous avons dîné, et à quatre heures j'ai ramené Madame à Hetzendorf. Elle ne me paraissait pas fatiguée, nonobstant le mauvais temps et le froid qu'il faisait. On ne vous a pas oubliée, et j'ai dit que je regrettais que vous n'avez pu être en même temps ici, et j'ai marqué combien vous en étiez fâchée. La Ferraris est bien engraissée, la Rosenberg très-maigrie, et O'Gara aussi un peu, l'abbé Mathieu beaucoup, les deux Hauteville et leur frère très-engraissés. La Bourée et la Besora logent à Hetzendorf [2]);

[1]) Es lässt sich nicht mit voller Gewissheit bestimmen, welche von den überaus zahlreichen Eszterházy die Kaiserin hier meint. Einerseits sollte man glauben, dass die Gemalin des im Jahre 1738 gebornen Fürsten Paul Eszterházy, Maria Theresia, aus dem Hause Erdödy, als Tochter der so viel genannten Fürstin Batthyány aus deren erster Ehe, und ältere Schwester der II. 80 erwähnten Gräfin Josepha Windischgrätz mit dem kaiserlichen Hofe am meisten in persönlichem Verkehr stand. Andererseits darf jedoch auch nicht ausser Acht gelassen werden, dass die Witwe des im Jahre 1711 gebornen und 1762 verstorbenen Feldmarschalls Fürsten Paul Eszterházy, Marianne, geborne Marchesa Lunati Visconti, schon II. 309 erwähnt, mit der Prinzessin Charlotte besonders freundschaftliche Beziehungen unterhalten zu haben scheint. Aus der letztwilligen Verfügung, mit der ihr die Prinzessin ein in Schmucksachen bestehendes Erinnerungszeichen zuwendete, geht dies wohl mit ziemlicher Bestimmtheit hervor.

[2]) Die hier aufgezählten Personen bildeten ohne Zweifel das Gefolge der Prinzessin. Die Hofdame Marie Louise Gräfin Rosenberg, gleichzeitig Stiftsdame zu Thorn, 1730 geboren, war die älteste Schwester des Grafen, nachmals Fürsten Franz Rosenberg; sie starb 1790. Sie sowohl als die Gräfin Ferraris und der Obersthofmeister Graf O'Gara (IV, 242), wurden von der Prinzessin in ihrem Testamente, insbesondere aber der Letztere reichlich bedacht. Auch bei dem verstorbenen Kaiser Franz war O'Gara sehr in Gunst gestanden; schon am 15. Februar 1747 erwähnt dieses Umstandes der preussische Gesandte Podewils in einem Berichte an König Friedrich. Vergl. Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften. V. 497. Auch der Abbé Mathieu und Madame de Besora kommen im Testamente der Prinzessin als Legatare vor.

vous voilà au fait de notre entrevue qui m'a fait plaisir, mais en même temps m'a rendue plus triste que jamais; voilà ce que c'est le monde.

Je vous embrasse; adieu.

Le 10 juillet 1770.

XXXIII. Ma chère Enzenberg. La présence de mon fils et de ma belle-fille, celle et le départ imminent de mon beau-frère et de ma belle-sœur, quelques amusements, le grand chaud et ma vieillesse sont la cause, pourquoi je vous écris si peu. Ne l'attribuez pas à une diminution d'amitié pour vous; j'en connais tous les jours plus le prix d'amies telles que vous, et je regrette bien que je ne suis à la place de la Heister[1]), que je vous recommande à cause de sa grand'-mère et tante, notre bonne Aya[2]), de vouloir prendre sous votre protection. Elle est jeune et neuve, avait ci-devant de la tête; le mieux est qu'elle sort du couvent. Que ne suis-je à sa place et en quel temps? Mais je ne désespère pas encore, mais en attendant j'ai chargé la Mayer de vous dire et à votre mari. que je ne serais pas fâchée s'il pouvait venir ici, sans s'incommoder, ne fût-ce même que pour deux mois, mais que cela ne dérange sa santé, laquelle m'importe trop de conserver, et un fidèle et attaché ministre à Marie Thérèse.

[1]) Wohl eine Tochter des Landeshauptmannes in Kärnten, Grafen Gottfried Heister (I, 76), der sich bald darauf mit amtlichen Aufträgen nach Tirol begab. Nach Enzenbergs Tode wurde Heister dessen Nachfolger. Vergl. Geschichte Maria Theresia's. X. 31, 34.

[2]) Die verwitwete Gräfin Gabriele Heister, geborne Gräfin Kaunitz, früher Aja der Töchter der Kaiserin und dann Obersthofmeisterin der Erzherzogin Amalie.

Je compte faire venir de même votre fils de Prague; Mademoiselle Rost me paraît toute disposée pour lui; reste à voir si lui se trouvera de même, alors je vous avoue, je ne voudrais pas tarder longtemps. Ce qui est fait, est fait; je serais donc bien-aise, si votre mari pouvait être au commencement ou à la mi-septembre ici. Je lui offre même un quartier à Schönbrunn jusqu'à la Ste-Thérèse *und die Hoftafel,* s'il n'est pas prié. Je vous en fais de même, mais je sais que je n'ai rien à espérer, ayant manqué le temps de la présence de la princesse. Votre mari n'aura point d'escalier à monter et sera, où le grand-écuyer et chambellan ont été ci-devant dans l'aile. Sans cérémonie il peut refuser, mais qu'il demande à la chancellerie la permission; il peut dire que je lui ai fait dire qu'il ferait bien de venir, mais qu'il faudrait prendre avec tous les points préparés, qu'on pourrait finir avec lui ici. Il a Blümegen, Gebler [1]), Krisch et le vice-chancelier Kolowrat [2]) pour lui, très-honnête homme. Les affaires des *Steuern,* de Trente, de Saltzbourg, du sel, des *Stifter, Bergwerke* et autres importantes, comme *Gränzsachen, besonders mit Augsburg, Tarif,* commerce *etc.*

Ma pauvre Buccow doit vous quitter; cela me fait de la peine, elle viendra à Prague *in das Kinsky'sche.* Mes voyageurs m'attendent; je vous assure toujours de toute mon amitié.

Marie Thérèse.

La Mayer qui jase beaucoup, est chargée de vous conter tout d'ici et de mes filles mariées; en gros cela va bien. Adieu.

[1]) Der Staatsrath Tobias Philipp Freiherr von Gebler.

[2]) Der schon so häufig erwähnte Graf Leopold Kolowrat, später Präsident der Hofkammer.

Ce 6 octobre (1770).

XXXIV. Ma chère Enzenberg. Votre mari est arrivé heureusement le 3; il a eu l'attention de ne pas paraître le 4, où j'étais en retraite, car je ne suis pas assez forte à des jours pareils de me faire voir. Je trouve votre mari à merveille, plutôt maigri, au moins pas si *gestrotzt,* très-bon visage; j'avoue, j'étais bien-aise de le revoir. Jugez, combien j'en aurais, si vous y étiez aussi. Nous avons déjà fait beaucoup dans une heure; je lui ai assigné le lundi à me venir voir depuis neuf jusqu'à onze heures, et le jeudi le soir, pour ne pas le laisser venir pour rien, ou attendre.

Voilà comme la semaine est toute l'année arrangée. Le dimanche depuis sept heures jusqu'à dix et demie audiences, lundi Pichler et Neny, mardi depuis huit heures jusqu'à midi les ministres avec leurs référats en même temps avec l'empereur. Le premier à huit heures Breuner, à huit heures et demie Bruckenthal pour la Transylvanie, neuf heures Chotek, dix heures Eszterházy, onze heures Hatzfeldt, midi Zinzendorf et Koller pour la santé et les causes illyriennes ou *Raitzen.* Cela dure jusqu'après une heure. Mercredi Pichler et Neny et quelquefois Posch. Jeudi conseil d'état depuis neuf jusqu'à quatre heures; quelquefois il commence *puncto* neuf heures, même si nous n'y étions; cela arrive rarement. Vendredi et samedi pour la famille et autres affaires et gens particuliers. Les après-dîners sont pour lire, expédier et la correspondance, et je vous avoue que je n'ai presque jamais un moment à moi; c'est aussi vieillesse; je ne suffis plus au travail.

Vous serez donc contente que j'ai fini déjà avec votre mari pour son Conforti[1]) et encore pour un autre conseiller; que *Frantzel* viendra vers le 8 ou 10 de novembre ici, que les promesses, si les deux partis se conviennent, se feront le 21 de novembre à Presbourg, où je mènerai votre mari, et la noce au mois de juillet ici ou à Innspruck, comme vous voudrez. Il m'a paru que vous souhaitez d'en voir fixée l'époque. Je n'ai rien eu de plus pressé que d'en parler à votre mari, qui m'a proposé lui-même cet arrangement et me paraît le souhaiter autant que vous. J'espère que votre fils suivra la méthode de l'ancien temps; qu'il aimera sa femme. Elle n'est pas jolie et les dents ne peuvent, sans l'incommoder beaucoup et même risquer quelque chose, se raccommoder, de même la taille; au reste les religieuses sont contentes d'elle, un peu enfant. Je lui ai envoyé à Presbourg toutes les vilenies que vous m'avez envoyées de son héritage; je fais tout nettoyer, et quand *Frantzel* sera ici, il les lui portera à Presbourg.

Vous m'avez envoyé une supplique pour la Trapp[2]), que je vous avoue que je ne suis point du tout de votre avis; j'en parlerai à votre mari. Elle est bien où elle est, et ses enfants sont bien, séparés d'elle. Il n'y a pas question de changer Joseph, le *Zimmerwärter*; je vous recommande les deux qui sont venus en dernier lieu; ils auront besoin de votre secours. Je vous suis obligée que vous avez tant

---

[1]) Wahrscheinlich auf Enzenbergs Antrag wurde Michael Joseph Conforti Gubernialrath in Innsbruck.

[2]) Wahrscheinlich jene Witwe Gräfin Trapp, geborne Gräfin Künigl, welche schon im Jahre 1765 an die Kaiserin die Bitte gerichtet hatte, ihr und ihren drei Kindern die Pension von vierhundert Gulden, wenn nicht zu vergrössern, so doch während ihrer Witwenschaft ungeschmälert zu belassen. Gefällige Mittheilung des Herrn kais. Rathes Schönherr.

d'attention pour la Heister. Que font les Valmagini? Le mariage de Ferdinand se fera, je crois, dans un an d'ici; il passera par Innspruck comme tous les autres. Ce sera, je crois, en octobre, mais l'empereur compte y passer en mai ou juin, quand il ira en France, mais ces arrangements peuvent encore souffrir grand changement, je ne vous les mande que comme des idées. Celle qui souhaiterait le plus de venir, ne voit pas encore le moment, quoiqu'elle le souhaite toujours de même. Je vous embrasse, ma chère amie, et suis toujours votre bien affectionnée

Marie Thérèse.

Ce 7 février (1771).

XXXV. Ma chère amie. Voilà votre belle-fille que je vous recommande. Elle a de l'esprit, généreuse, bon cœur, mais aucun monde et hautaine. Ce que vous m'avez mandé des inconvénients que vous trouvez d'en être chargée à la former, je le sens très-bien. Les cinq semaines à la cour n'ont pas rendu la chose plus facile; votre esprit, patience, douceur feront tout. Une chose est, que je croirais que le mariage ne se diffère plus. Votre fils peut voir Trieste ce carême; qu'il retourne à Innsbruck à Pâques et que les noces se fassent tout de suite. Voilà ce que je dirai à Monsieur d'Enzenberg; de même il pourra retourner en quinze jours lui-même. Si vous avez besoin de notre doyenne [1]) en carême pour cette jeune belle-fille, disposez

[1]) Die Schwägerin der Gräfin Enzenberg.

d'elle; pour cette fois-ci je dispense du carême, qu'elle puisse sortir.

Voilà les vers que je voulais vous envoyer; l'autre extrait était pour votre mari. Vous l'avez deviné; je l'ai cherché partout. Que ne suis-je à la place de la Rost! Je suis hors de ma place, et mes chagrins deviennent journellement plus grands; la retraite seule peut adoucir mes plus que tristes jours.

Vous entendrez en peu qu'on fait venir toutes les troupes d'Italie, des Pays-Bas pour l'Hongrie, où la peste est aux confins et la famine en Bohème et Moravie. Je retiendrai la guerre autant que je pourrai, mais je ne réponds plus d'y réussir; pourvu que cela se soutienne cette année. Mais le corps étant une fois rassemblé, on ne peut guère compter à le contenir, surtout si ceux qui y sont, ont grande envie.

Ma chère amie, pourquoi ne suis-je pas morte dans la petite-vérole; que j'aurais été heureuse! Brûlez celle-ci et ne parlez à personne de la marche des troupes; nous attendons encore un courrier pour l'ordonner. Croyez-moi toujours votre fidèle amie Marie Thérèse.

Ce 5 mars (1771).

Ma chère Enzenberg. Ce pauvre capitaine part comme il est venu; je ne me mêle plus dans cette branche, et pour des bonnes raisons. J'espère que votre mari sera pour Pâques à Innspruck; il a deux points encore de forte digestion, celui des milices et du tarif; tout le reste est résolu. XXXVI.

Je dois le témoignage à la veuve Migazzi [1]), qu'elle s'est conduite comme un ange ici; dites-le à ses parents et à elle-même; elle mérite mon approbation. Au reste je n'entre en rien, si elle se remarie ou non; elle est trop jeune pour rester ainsi. J'espère que vous aurez reçu les deux boîtes, et que les maux de tête auront cessé. Si le voyage ne fatigue votre mari, j'espère que vous serez bien contente de sa santé; il a rajeuni. Je vous embrasse. Adieu.

Marie Thérèse.

(Schönbrunn, 23. October 1771.)

XXXVII. J'étais bien contente de tous vos arrangements et dispositions pour mon fils [2]), qui en a été bien touché, et de l'affection qu'on a montrée partout. Je viens de recevoir le courrier de Milan le lendemain des noces; tout est dans la plus grande joie et consolation; je ne saurais assez rendre grâce à Dieu, que cela réussit ainsi. J'ai même une autre petite consolation, et dont je serais bien sensible: c'est une espérance de grossesse de quinze jours à Naples. J'ai besoin de toutes ces consolations; quand je pense à la Bohème et Moravie, tout est évanoui. L'empereur y fait actuellement le tour, non sans grande inquiétude de ma part à cause des maladies, mais il ne peut assez exprimer la misère qui y règne, et peu ou point de moyens à remédier.

---

[1]) Wahrscheinlich die Gemalin des Grafen Christoph Vincenz Migazzi, Maria Anna, geborne Gräfin Künigl. 1743 geboren, 1763 vermält und im Juni 1770 Witwe geworden, verheiratete sie sich im November 1772 zum zweiten Male mit dem Grafen Wilhelm Thürheim, Landeshauptmann in Oberösterreich.

[2]) Erzherzog Ferdinand.

Vos vilains Tyroliens s'accoutument à refuser tout le régiment, un congrès permanent que votre mari a proposé. Ils ne connaissent pas leurs intérêts; *es wird ihnen hundertfältig eingedrungen werden.*

Ma santé exige depuis quelque temps quelque secours; je viens de me faire saigner, il n'y a qu'une heure, depuis cinq mois trois fois et toujours quatorze et seize onces. Je m'en trouve très-bien et suis en tout aveuglément van Swieten qui est assez bien remis. Je souhaite bien qu'il se conserve ainsi quelque temps, et vous conserve votre vieille, mais bien sincère amie Marie Thérèse.

Ce 25 avril (1772).

Ma chère Enzenberg. Je suis très-sensible que notre XXXVIII.
petite Enzenberg a été si malheureuse dans sa première couche. Si vous et elle souhaitent une autre à son temps, je m'offre toujours pour marraine, si vous ne croyez que ma malheureuse étoile n'influe même sur ceux que j'aime et voudrais voir plus heureux que moi. Ce qui m'a fait grand plaisir, c'est qu'elle s'y est si bien et sagement conduite; cela doit augmenter votre tendresse, mais en même temps vos regrets pour elle.

Je suis sur un point qui m'inquiète aussi; la reine[1]) peut accoucher le 13 de mai, mais je crois qu'elle ira jusqu'au 20. J'avoue, mon cœur est bas; j'aime beaucoup cette fille; elle le mérite aussi; elle me donne beaucoup de consolation. A Paris tout reste sur le même pied, et à Parme tout me désole; j'espère en Rosenberg.

[1]) Caroline von Neapel.

Ma fluxion est passée; je vais après-demain m'établir à Schönbrunn avec mes deux filles et Maximilien; le temps est un peu froid. Je vous embrasse, ma chère amie, et suis votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 15 juin 1772.

XXXIX. Ma chère Enzenberg. Dans le plus grand gala, en mante et habit d'appartement je vous écris ces lignes, pour vous recommander Payer, que votre mari l'aide dans sa commission, qu'il revienne bientôt. Il a épousé la fille du vieux Perthram[1]), capitaine du château de Schönbrunn; elle a fait des couches comme votre belle-fille.

Que de grâces n'ai-je pas à rendre, que la reine a été si heureusement délivrée. Un Charles m'aurait fait plus de plaisir qu'une malheureuse Thérèse.

Vous voyez à l'écriture, comme je suis gênée! Je perds van Swieten, dont je suis inconsolable; il meurt en philosophe la mort d'un saint, grande consolation pour moi. Mes compliments à votre mari, fils et belle-fille. Croyez-moi toujours votre bien affectionnée Marie Thérèse.

---

[1]) Vergl. II. 7 und 8. Anmerkung.

Presbourg, ce 21 novembre (1772).

Ma chère Enzenberg. Vous trouverez que j'ai expédié vite le bon Meichelbeck[1]). Quand il s'agit de vous autres, mes fidèles et attachés amis, je sens encore mon ancienne activité, d'autant plus que je pourrais bien finir une fois plus vite qu'on ne pense. XL.

Je n'ai pu seulement conseiller la proposition de la pension. Celle de mille florins, il[2]) l'aura toute sa vie, étant accordée et assignée sur les terres particulières, que j'ai héritées de l'impératrice, ma chère mère, en Hongrie, Raczkeve et Bellye. Si je manque, comme c'est naturel, devant lui, cela continuera. Elle est sur sa tête, et s'il devient grand-chancelier et aurait trente mille florins de revenus, cela lui reste. Il y en a encore d'autres de même.

Vous apprendrez par le vieux envoyé, que j'ai étendu la collation du fief, comme le père de la Rost l'a possédé, non-seulement sur ses filles, s'il n'y a de garçon, mais aussi, s'il n'en reste qu'un Enzenberg-Rost, alors il n'aurait qu'à donner la moitié de la somme que votre fils donne à cette heure pour en avoir la jouissance. J'ai cru devoir faire cette grâce par tous les dicastères en public, pour qu'on ait une marque réelle de ma reconnaissance des services rendus par votre mari, et de la continuation de ma bienveillance pour sa famille, tant que je vivrai, votre fils méritant de toute façon, s'il n'était pas même votre fils, toute mon approbation.

Je souhaite que le vieux soit expédié si vite à Vienne, que je le fais d'ici. Je suis arrivée hier à six heures du soir, et je vous écris à six heures du matin, pour que celle-ci

---

[1]) Joseph Meichelbeck, oberösterreichischer Regierungsadvocat.

[2]) Graf Franz Enzenberg.

parte avec l'ordinaire qui part à dix heures. Je suis venue célébrer le jour du prince et de ma fille; s'appelant Marie, elle a choisi ce jour pour être au même jour. Leur contentement continue toujours, mais sa santé me fait souvent voir bien noir. Elle maigrit à vue d'œil; je crois qu'un changement d'air lui serait nécessaire. J'avoue, cela nous coûterait à toutes deux. Toute la fête consistera en ce que nous resterons toute la journée seuls entre nous et sa petite cour. Je compte m'arrêter encore ici six jours, et puis finir mes courses pour tout l'hiver.

Ma chère amie! Tous les mois ou deux écrivez-moi; je sens du plaisir à voir votre caractère et savoir comment vous vous portez et nos enfants d'Innspruck. Tout m'intéresse, tout m'attendrit, mais c'est en cela seul que je trouve de la consolation, et croyez-moi toujours votre bien affectionnée et fidèle amie Marie Thérèse.

---

16. October 1773.

XLI. Je vous fais et à vos enfants mes compliments sur le jour de ma petite filleule; je voudrais bientôt un François. La réconciliation est faite entièrement avec Parme; vous vous y êtes toujours intéressée; je souhaite qu'elle dure. L'Espagne et la France ont agi généreusement; l'économie est un point important. Sa fille est belle comme un ange, et le fils paraît le devenir, mais elle m'a envoyé son portrait; s'il lui ressemble, elle ne peut vivre deux ans. Elle a l'air de consomption; aucune couleur, même laide, ce qu'elle n'était pas[1].

[1]) Der zweite, auf die Aufhebung des Ordens der Jesuiten bezügliche Theil dieses Briefes ist abgedruckt: Geschichte Maria Theresia's. IX. 568. Anm. 170.

Le 16 (octobre? 1773).

Ma chère amie. Voilà la petite cassette achevée pour votre belle-fille; vous la lui remettrez pour ses couches. L'habit de la chère filleule n'est pas encore achevé et suivra. Nous venons d'avoir à une heure et demie à midi une forte secousse d'un tremblement de terre sans dommage, mais assez effrayant; Dieu nous préserve d'encore d'autres. Je crains que Neustadt ou Comorn aient encore souffert. Je vous embrasse *und das ganze weibliche Nest;* adieu. XLII.

Ce 7 décembre (1774).

Ma chère Enzenberg. Je suis bien mécontente de vous savoir souffrante, et il me manque de revoir de vos caractères; vous m'avez gâtée par votre attachement qui a peu de semblables. J'ai souffert aussi de fluxions et à l'estomac; cela va mieux, et la Trapp pourra vous dire que je ne suis que trop grasse, et que j'ai bon visage. J'espère d'apprendre par votre fils que vous êtes guérie, mais ne vous incommodez pas d'écrire vous-même. XLIII.

Vous verrez à Innspruck, s'il plaît à Dieu, la semaine après Pâques Maximilien; Ferdinand, y ayant été, n'y viendra plus. Il se rendra ici au mois de juin pour rester jusqu'après la Sainte-Thérèse. L'empereur compte aussi aller à Venise pour l'*ascensa*, mais de ses courses on n'en sait jamais que la moitié. Il les fait sans avertir; il veut toujours surprendre. On dit Heister en chemin; c'est la raison pourquoi j'écris à votre fils, souhaitant de tenir secrète, autant que cela se peut, cette malheureuse disposition. Je vous

souhaite une meilleure année que la passée, ma chère amie, et comptez-moi toujours toute à vous. Marie Thérèse.

Ce 20 février (1775).

XLIV. Ma chère Enzenberg. Je souhaite bien que Wolkenstein vous trouve en meilleur état qu'il vous a laissée, et que le chocolat vous convienne. Il y a deux sortes, toutes deux sans vanille; si vous en voulez de plus, vous n'avez qu'à faire marquer par votre fils de quelle espèce; je ne m'y entends pas, n'en prenant jamais.

J'étais hier si occupée, étant un dimanche, jour destiné au public, que je ne suis entrée dans mon cabinet qu'à neuf heures du soir; j'étais accablée de fatigue, et j'ai oublié celle-ci. Je vous écris à deux heures de la nuit, après avoir fait mon sommeil de quatre heures. Je n'entends que voitures qui vont ou reviennent de la redoute. J'aime mieux être à ma table, m'entretenir avec ma chère amie, que de partager avec le beau monde ce plaisir, qui est très-bien pour les jeunes gens et ne le serait pas autant pour nous. Heureux ceux qui se connaissent et en agissent selon. Vous entendrez partout que je me porte bien; je le crois, puisque tout le monde le dit. Je passe les années, les mois, les semaines, les jours dans la même simplicité, dans la même amertume que le premier jour, et souvent je suis consolée que ceux qui sont passés, ne reviennent plus, et que je m'approche chaque instant à ma fin, mais non sans trembler du terrible compte à rendre. Il n'y a que la grande miséricorde de Dieu et mes intentions qui me rassurent.

J'ai eu dans ma famille cette année de grands événements consolants. J'attends mes enfants de Milan; mon fils.

ayant passé par Innspruck, ne viendra pas, si lui-même ne le souhaite, mais Maximilien y viendra la première ou seconde semaine de Pâques. Pour l'empereur, je n'en dispose pas, je doute, mais on n'est jamais sûr qu'il ne change au moment ses résolutions, car il veut toujours surprendre. Je compte me rendre à Bude pour le camp, à le faire voir à ma belle-fille, et l'Hongrie, si les inondations, qui ont causé des dégâts inouïs, n'y mettent de l'empêchement. Croyez-moi toujours, ma chère Enzenberg, votre bien fidèle amie

Marie Thérèse.

Ce 29 avril (1775).

Ma chère Enzenberg. J'espère de recevoir une relation que vous dicterez à votre fils, comme vous aurez trouvé le mien. Il a été très-enrhumé et maigri; il ne ressemble plus à ce cher et grand original qui est si bien imprimé dans nos cœurs, et que rien ne peut égaler. XLV.

J'ai reçu des bonnes nouvelles de l'empereur du 27 de Croatie; il faut prier Dieu qu'elles continuent. Quatre fils à la fois à Venise ne me font pas grand plaisir. Que je souhaiterais d'être vis-à-vis de vous! Le monde me devient intolérable, et ma décadence est trop grande pour ne gâter tout. Je suis affairée d'envoyer ces lignes à ce peintre qui doit achever le *Riesensaal*; les deux médaillons sont de mon invention. Adieu. Marie Thérèse.

AN DIE

GRÄFIN EDLING.

Undatirt. (Jänner 1761.)

Liebste Salerl. In meiner grossen Betrübniss, einen so lieben Sohn, als wie der Karl war, verloren zu haben, habe keine andere Consolation, als meiner alten guten Freunde mich zu erinnern, wo Du eine der Ersten bist, und niemals genug Dir meine Erkenntlichkeit bezeigen kann für alles Gute, was ich Dir schuldig bin. Es ist hier ein sehr habiler Oculist, Wenzel genannt, der sehr Vielen völlig geholfen, auch die schon sehr in Jahren, als wie Feldmarschall Moltke [1]), Frau von Mensshengen [2]) und Andere. Er operirt viel geschwinder, weniger schmerzlich, und kann der Staar niemals mehr zurückkommen, weil er ihn nicht sticht, sondern herausnimmt und die ganze Operation eine und eine halbe Minute dauert und nicht mehr Schmerzen als ein Aderlass macht. Wenn Du Dich resolviren könntest, ihn zu sehen, so will ich Dir ihn schicken; Du dürftest Dich um nichts sorgen, I.

1) Philipp Ludwig Freiherr von Moltke war schon 1727 Oberst des jetzigen Infanterie-Regiments Nr. 27. Er wurde 1734 General-Feldwachtmeister, 1739 Feldmarschall-Lieutenant, 1745 Feldzeugmeister und 1754 Feldmarschall. Er starb 1780.

2) Eleonore, Tochter des kurfürstlich Mainzischen geheimen Rathes und Directors des kurfürstlichen Collegiums am Regensburger Reichstage, Freiherrn von Otten, und der Euphrosia von Lauterbach, im Jahre 1726 mit dem niederösterreichischen Regierungsrathe im Ritterstande, Franz Christoph von Mensshengen vermält.

da ich mich von Allem chargire; es soll Dir auch nichts kosten als das Logement. Ich erwarte also Deine Antwort und wäre wohl vergnügt, wenn ich Dir zu etwas nützlich sein könnte. Bete für mich, da ich es in Allem nöthig habe, denn Gott mir viel auferlegt. Ich verdiene es nur allzuwohl; verlange nichts Anderes als zu seiner Ehre und zum Nutzen der Länder und Heile meiner Kinder, so lang Gott es noch will, mein Leben anzuwenden, so traurig es auch jetzt und künftig noch zu sein scheint. Seine Gnade aber ist mir dazu höchst nöthig, denn ohne selbe ist der Mensch nichts, und ich noch weniger als ein Anderer.

Liebste Salerl, ich wünschte statt dieses (Briefes) mit Dir reden zu können, und bleibe allzeit Deine gewiss treue alte Freundin Maria Theresia.

(Eigenhändiger Zusatz zu dem Cabinetschreiben der Kaiserin vom 26. Februar 1761.)

II. Ich schicke Dir, liebste Salerl, Deinen Brief zurück. Gott gebe, dass ich bald getröstet werde mit einem Frieden, nicht wegen mir, sondern wegen der armen Länder; dies ist jetzt, was ich am meisten wünsche. Was mich anbelangt, ist Alles Gott übergeben; ich verdiene nichts; sein heiliger Wille sei in Allem erfüllt an mir. Der Oculist, dem ich den Artikel Deines Briefes vorgelesen, will die Operation nicht unternehmen. Er meldet, weil Du noch einen Schein hast, schon bei Jahren bist und das vorige Jahr solche Rheumatismen ausgestanden hast, er sich nicht getraut. Nimm also meinen guten Willen für das Werk an, und sei versichert, dass ich oft bei Dir bin. Adieu.

Maria Theresia.

(Eigenhändiger Zusatz zu dem Cabinetschreiben der Kaiserin vom 9. Juli 1761.)

Ich recommandire Dir und Deinen Poverellen [1]) die jetzigen Kriegs- und Friedensumstände, dass letzterer bald zu Stande kommen könnte. Recommandire Dir auch besonders mein junges Ehepaar [2]); sie ist voller Tugend und Qualität; ich kann Gott nicht genug dafür danken. III.

Den 21. Februar 1766.

Liebste, beste und älteste Freundin. Wer hätte es jemals gemeint, dass Du mich als Witwe sehen sollst! Gott hat dieses schwere Schicksal über mich verhängt; seine Gnade, sein Wille ist es allein, der mir helfen kann es zu ertragen. Den vollkommensten, den liebenswürdigsten Herrn habe ich verloren; seit dreiundvierzig Jahren war mein Herz ihm allein ganz zugethan; er war mein Trost in Allem in meinem harten Lebenslaufe, jetzt ist nichts mehr für mich. Wie IV.

---

[1]) Der Dominicaner Pica stiftete in Farra bei Gradisca einen Verein frommer Frauen unter dem Namen: le Poverelle di S. Catterina di Siena, welchem der Freiherr Pietro Antonio Coronini das Haus, in dem sie untergebracht waren, im Jahre 1649 schenkte. Seine Mitglieder wurden zumeist dem Landvolke entnommen, daher wohl auch der Name, und Maria Theresia's Grossmutter, die Kaiserin Eleonore, wendete ihm reiche Gaben zu. Die Poverelle genossen grosses Ansehen im Lande und errichteten 1718 in Cormons eine Filiale, welche die Grafen Orfeo und Pietro Strassoldo reichlich unterstützten. Beide Institute fanden bei der Klosteraufhebung unter Kaiser Joseph ihr Ende. Gefällige Mittheilung Sr. Excellenz des Freiherrn von Czörnig.

[2]) Joseph und Isabella.

glücklich fände ich mich, wenn ich bei Dir, auch bei Deinen Poverellinen meine letzten traurigen Tage und in der Stille mein Seelenheil beschliessen könnte! Auch diesen Trost habe ich nicht und (muss) wegen so vieler Kinder, die, vorhin mein Vergnügen, jetzt mir grosse Sorgen und Kummer machen, noch in dem Getümmel der Welt bleiben, welches mir schier unerträglich scheint.

Ich habe drei Männer, die mir in diesem Zustande sehr nöthig waren, verloren: den Haugwitz, Daun und Thurn bei meinem Sohne in Italien. Man findet jetzt wenig mehr solch' gute Christen und wahre Deutsche, wie diese waren. Bete für mich, liebste Salerl, dass Gott mich erleuchte und stärke, so lang ich noch in dieser Welt herumkugeln soll, und sei versichert von meiner wahren Freundschaft.

Maria Theresia.

Ich schicke Dir hier eine traurige Denkmünze, die aber jetzt mein einziger Trost ist.

Den 12. März (1766.)

V. Meine älteste, liebste Freundin. Heute empfange ich ein Schreiben von meinem lieben Sohne aus Florenz und lasse allsogleich den Auszug machen, um Dir ihn zu schicken, damit Du Deinem Eidam [1]) allsogleich die Freude machen kannst. Nicht einen Tag hätte ich es mögen verschieben,

[1]) Die älteste Stieftochter der Gräfin Edling, Juliane, 1725 geboren, war mit dem Grafen Carl Maria Pace vermält. Derselbe erhielt unter Mitwirkung der Kaiserin für sich und seine Nachkommen eine Commende des St. Stephansordens in Pisa. Gefällige Mittheilung Sr. Excellenz des Freiherrn von Czörnig.

da ich mir seine Freude vorstellen kann, weil ich sein Verlangen gesehen und in dieser Welt nichts Anderes ist als Andere vergnügt zu sehen, wenn man auch selbst die unglückseligste Person ist.' Er kann also von nun an all' seine Passus machen, auch mich citiren, dass ich ihm die Resolution meines Sohnes zu wissen gemacht. Heute vor fünfundzwanzig Jahren um zwei Uhr in der Nacht war der glücklichste Tag, den ich in meinem Leben gehabt[1]), nach dem 12. Februar 1736. Diese Tage sind aber jetzt Tage der Thränen, und ich wende selbe in höchster Zurückgezogenheit ganz dazu an, um Gott zu danken für seine vergangenen grossen Gnaden, und ihn für die Zukunft um ein glückseliges Ende zu bitten, welches ich von seiner Barmherzigkeit bald verhoffe. Bitte für mich, liebste Salerl, ich habe es nöthig und bin allzeit Deine getreueste Maria Theresia.

Meinen Gruss Deinem Herrn[2]) und dem Erzbischof[3]). Deinen Eidam habe ich auf meinen Brief so lang warten lassen; habe es allzeit vergessen. Mein Kopf ist schwach, weil das Herz weg ist.

---

[1]) Bekanntlich war Joseph in der Nacht vom 12. zum 13. März 1741 zur Welt gekommen.

[2]) Johann Jacob Graf Edling, 1698 geboren, war in erster Ehe mit Elisabeth Gräfin Cobenzl vermält und erzeugte mit ihr neun Söhne und drei Töchter. Er starb am 7. März 1780.

[3]) Carl Michael Graf Attems, erster Erzbischof von Görz, bei der Kaiserin in ganz besonderer Gunst. Briefe, die sie ihm schrieb, sind abgedruckt in dem Werke des Abbate Girolamo Guelmi, Storia degli Attems Austriaci. Gorizia, 1783. S. 215—217.

Den 5. October 1768.

VI. Liebste Salerl. Durch Deinen frommen und gescheidten Sohn[1]) schicke ich Dir diese Zeilen; er sieht sehr viel einer seiner Schwestern gleich. Ich habe mich mit Freuden der Zeiten erinnert, wo ich Dich mit ihm gesehen. Gott sei gedankt, meine zwei Söhne[2]) und meine Enkelin[3]) sind ganz hergestellt[4]); ich schreibe es viel dem eifrigen Gebet so viel guter, frommer und getreuer Leute zu. Dein Sohn hat selbe gesehen, wird Dir das noch mehr sagen können, wie auch unser Philipp[5]), der beständig dabei war, und bin mit ihm recht wohl zufrieden, ausgenommen dass er kein Kind hat. Deinem Manne, Deiner Tochter[6]), dem künftigen Weihbischofe[7]) Vieles von mir, besonders aber mache meine Danksagung meinem Erzbischof und wahren Freunde wegen des Gebetes für die Kinder und mich. Ich habe es höchst nöthig, da ich täglich älter und schwächer werde und weniger nutz, Alles lau, matt verrichte, welches an meinem Platze eine grosse Verantwortung nach sich zieht.

Hab' mich allzeit ein wenig lieb; ich verbleibe allzeit Deine getreueste Maria Theresia.

---

1) Rudolph Graf Edling, Domdechant zu Görz.

2) Ferdinand und Maximilian.

3) Josephs Tochter, die Erzherzogin Therese.

4) Nach der an ihnen vorgenommenen Inoculation der Blattern.

5) Der schon mehrfach, zuerst III. 201 erwähnte Graf Philipp Edling war damals dem Erzherzoge Ferdinand zugetheilt.

6) Wohl Maria Esther Gräfin Edling, im Juli 1726 geboren, welche 1788 unvermält starb.

7) Der bisherige Domdechant Graf Rudolph Edling.

Undatirt. (Juli 1769.)

Liebste Salerl. Wenn mich noch etwas hätte lüsten [1]) VII. können, so wäre es gewesen, mich einzupacken mit meinem werthen Erzbischof, um Dich noch einmal zu sehen und die Freude des Vaters, seinen Sohn zu verehren, und ein wenig auch meinen Sohn Joseph eher wiederzusehen, der sehr viel gilt. Er hat viel von seinem Vater, ist aber weder so schön noch so vollkommen. Du hast, meine Liebe, diesen grossen Herrn gekannt seit zehn Jahren; Du kannst Dir also vorstellen, was sein Verlust mich kostet. Der Wille Gottes allein muss Alles übertragen machen; mich freut aber nichts mehr in der Welt, möchte gern daraus sein. Deine getreueste Freundin und Elevin Maria Theresia.

Den 7. August (1769).

Liebste Salerl. Die zwei Patres Mayo [2]) schicke ich VIII. Dir wiederum zurück; sie werden Dir viel erzählen können, was sie hier und in Ungarn gesehen, aber niemals genug exprimiren können meine Freundschaft für Dich und wahre Hochschätzung. Meine äusserliche Gesundheit scheint zwar gut; ich bin sehr fett, mehr als meine hochseligste Frau Mutter, auch roth, besonders seit den Blattern, aber die Füsse, Brust, Augen gehen zu Grunde; erstere sind sehr

---

[1]) Locken.

[2]) Vergl. I. 245, Anm. 1. Guelmi theilt in seinem schon citirten Werke S. 216 einen Brief der Kaiserin an den Erzbischof Attems mit, in welchem sie ihre Zufriedenheit mit dem Verhalten der Brüder Mayo kundgibt.

geschwollen; ich erwarte täglich das Aufbrechen. Die Augen sind schier gar hinweg; das Uebelste ist, dass ich kein Glas noch Brillen brauchen kann. Die Brust fühlt, glaube ich, einen guten Anfang von Dampf, denn mit dem Athmen, auch ebenen Fusses und sogar im Liegen es schwer geht. Ich kann mich nicht beklagen; der Mensch muss aufhören. Fünfzig Jahre war ich ganz gesund; es ist billig, dass ich doch auch etwas empfinde; es ist eine Barmherzigkeit Gottes.

Gottlob, meine Familie bringe ich recht hübsch von einander. Der Kaiser hat mich nach so langer Abwesenheit wohl unerwartet erfreut. Er ist mager geworden; in einem halben Monat geht er wiederum in die Lager. Von sechzehn Kindern bleiben mir jetzt sechs im Hause; in ein paar Jahren nur drei, denn auf den Kaiser kann ich nicht Rechnung machen, weil er gern überall ist, nur nicht zu Hause; die Jahre werden das auch ändern. Vom Heiraten ist jedoch keine Hoffnung, welches mich sehr betrübt.

Mein jüngster Sohn wird noch heuer von meinem liebsten Schwager als Coadjutor des Deutschmeisters gewählt werden. Meine Enkelin, die kleine Therese, wird täglich angenehmer und schöner. Ich recommandire Dir all' meine Kinder, besonders die zwei verheirateten Töchter in Italien, in Dein und Deiner Landsleute Gebet. Ich schicke Dir hundert Ducaten, wo Du willst Almosen zu geben. Mit dem Lanthieri[1]) und Deinem Sohne bin ich wohl sehr gut zufrieden, auch mit Coronini[2]). Du wirst drei Hofdamen

[1]) Johann Caspar Graf Lanthieri, Vicestatthalter in Niederösterreich. Seine Tochter Elisabeth hatte sich im Jahre 1764 mit dem Grafen Philipp Edling vermält (IV, 41, Anm. 1).

[2]) Es lässt sich zwar nicht mit voller Bestimmtheit behaupten, ist jedoch wahrscheinlich, dass die Kaiserin hier den als Geschichtsforscher

von mir in Visite gehabt haben; bin ihnen schier neidisch, meine liebe Salerl gesehen zu haben. Ich verbleibe allzeit Deine beste Freundin und Dein altes Ziehkind

Maria Theresia.

Deinem Herrn und Deiner Tochter viel Gnädiges von mir.

Ich schicke Dir dieses Porträt, bin aber nicht so schön, viel röther. Die Tracht der Kaiserin Amalie soll Dich und Alle täglich erinnern, für meinen liebsten, unvergleichlichen Gemal zu beten. Wir befinden uns wirklich in dem unglücklichsten Monat.

Den 9. October (1769).

Liebste Salerl. Ich habe Dein Schreiben und die Brillen IX.
bekommen, und ich danke Dir dafür, kann aber durch diese auch so wenig sehen als durch alle anderen. Nachdem mir meine Augen zweiundfünfzig Jahre gut gedient, kann ich weiter nichts mehr fordern, als dass Alles geschehe, was Gott will. Dein Sohn Philipp wird Dir mehr von uns erzählen können. Heute früh ist ein Courier aus Brüssel

rühmlich bekannten Grafen Rudolph Coronini meint. 1731 geboren, starb er am 4. Mai 1791. Dass Maria Theresia mit ihm in Verbindung stand, beweist ein von ihrer Hand herrührendes Briefchen, das sie an ihn richtete und welches noch heutzutage unter Glas und Rahmen mit grosser Sorgfalt aufbewahrt wird. Es lautet mit Beibehaltung der Orthographie der Kaiserin: „weillen er mein geschäffts trager vor meine beste älteste gutte freünd „sein will, so schicke ihme dise beede brieff, (und) zu einem angedenckhen „wegen der schönen versen dise tabattier.“ Maria Theresia.

von meinem Schwager gekommen, dass mein jüngster Sohn am 3. als Coadjutor vom deutschen Orden ist erwählt worden. Dieses Etablissement freut mich. Er wird bis fünfundzwanzig Jahre kein Gelübde ablegen, also nie ein Geistlicher werden, ausser ein Carthäuser oder Capuziner, ein rechter Geistlicher, kein Bischof oder Churfürst.

Deinem Herrn Sohne Rudolph gebe ich indessen eine Pension von sechshundert Gulden, bis ein convenables Beneficium leer wird. Ich nehme allen Antheil an dem Vergnügen, die Familie beisammen zu haben, und bin allzeit Deine getreueste **Maria Theresia.**

Den 30. August (1776?).

x. Liebste Salerl. Nach der Gewohnheit von etlichen und fünfzig Jahren in fünf Tagen kommt Dein Ehrentag, den ich niemals vergesse bei der heiligen Messe. Unser werthester Erzbischof kommt wieder zu Dir [1]). Ich bin ihm und Dir neidisch, denn gern und nöthig für mein Seelenheil wäre, in Ruhe und Stille meine alten schweren Tage zu endigen.

Ich schicke Dir spanischen Tabak; wenn Du ihn gut findest oder Dein Herr, so kann ich Dich öfter bedienen, und schicke Dir eine Dose wie einen Stammbaum, wo der jetzige Kaiser und ich sind, der König und die Königin von Frankreich und Heinrich IV. oben. Sie ist mir aus Paris geschickt worden, eine rechte Kinderei. Deiner treuen Secretärin Esther schicke ich die andere Kleinigkeit, und sei

[1]) Nach dem Tode des Erzbischofs Grafen Michael Attems wurde Graf Rudolph Edling dessen Nachfolger.

persuadirt von meiner alten Freundschaft, Liebe, Hochschätzung und Dankbarkeit.

Maria Theresia, Dein Pflegkind.

Undatirt. (Sommer 1778.)

Liebste, beste, älteste gute Freundin. Die Castellini [1]) wird Dir diese meine Zeilen überbringen und Dich versichern, wie ich Dich allzeit liebe und verehre. Ich recommandire sie Dir nur ganz allgemein, nicht besonders. Ach Gott, in was für Umständen bin ich! Sie sind nicht zu beschreiben. Untröstlich und kummervoll an Seele und Leib, für meine werthesten treuen Länder, für meine Söhne. Das arme Böhmen! Ich kann nichts mehr sagen, als: Dein Wille geschehe! Schwer, bitter der Kelch, aber allzeit XI.
Deine getreueste Maria Theresia.

---

[1]) Damals war ein Cavaliere Castellini Secretär des Provinzialrathes in Görz. Er verfasste ein noch vorhandenes, sehr werthvolles Verzeichniss der Mitglieder der Görzer Landstände vom Beginne dieser Körperschaft bis zu deren Ende. Gefällige Mittheilung Sr. Excellenz des Freiherrn von Czörnig. Hier ist wohl von Castellini's Gattin oder Schwester die Rede.



AN DEN

PRINZEN FERDINAND VON BRAUNSCHWEIG.



Ce 6 de juin (1773).

Monsieur mon cousin. J'ai reçu, il y a sept jours, avec grand plaisir les deux portraits et votre lettre du 2 d'avril; je les attendais avec impatience, et en les ouvrant avec empressement, j'ai trouvé une grande ressemblance du vôtre avec un que feue notre grande impératrice[1]) avait dans une boîte d'or avec celui de mon cher prince Louis[2]); je crois qu'il y a bien quarante ans de cela. Mais ce qui me fait plaisir, c'est que malgré les fatigues vous avez l'air de santé et de fraîcheur. Me souvenant que vous avez pris du tabac, quand vous étiez ici, je vous envoie mon portrait dans cette boîte; le peintre ne m'a fait grâce que de vingt ans. Si vous vouliez du tabac d'Espagne, j'en attendais de la reine, ma fille[3]); je pourrais vous en servir. Toutes les occasions me sont chères, qui peuvent vous faire souvenir le plus souvent de moi, vous assurant de mes sentiments les plus tendres. Votre bien affectionnée cousine I.

Marie Thérèse.

Je vous prie de m'écrire une autre fois comme Madame votre sœur, sans ces terribles compliments.

---

[1]) Die Kaiserin Elisabeth, Gemalin Karls VI. und Maria Theresia's Mutter, war bekanntlich aus dem Hause Braunschweig-Wolfenbüttel.

[2]) Ferdinands älterer Bruder Ludwig (IV, 192).

[3]) Caroline.

Ce 22 décembre (1773).

II. Monsieur mon cousin. Je veux prévenir la nouvelle année, vous la souhaiter heureuse et vous assurer que je ne serai pas si négligente à répondre, que je l'étais celle-ci. Ne l'attribuez pas à négligence; je n'ai pas des moments plus contents que ceux que je m'occupe avec ma famille.

Je viens de faire une perte cruelle dans ma belle-sœur, une princesse de grand mérite, très-douce, bienfaisante et gaie même à son temps. Les années corrigent cela sans qu'on y mette du sien.

Je vous envoie enfin cet éternel tabac que je n'ai pu avoir avant la correspondance rouverte avec ma fille de Parme, qui fait mes commissions. Grâce à Dieu que cette conciliation, qui m'a causé tant de peine, s'est faite par la générosité du roi d'Espagne.

Avant un mois tout était pour partir; en empaquetant un des pots, on l'a cassé, et c'était encore du retard. Tout est de Vienne, la porcelaine et la cassette. Ce n'est pas du laque des Indes, mais laque de Vienne; on l'imite si bien, même pour la légèreté, qu'on pourrait s'y méprendre. Je vous enverrai une autre fois quelques tabatières ou bagatelles pour attraper d'autres. Il n'y a que le tabac étranger — si vous le trouvez bon, ce sont deux différentes espèces N° 1 et N° 2 — je vous prie de me le marquer: je pourrais vous en fournir plus souvent, trop heureuse de pouvoir vous être utile et vous marquer dans cette bagatelle, combien je vous suis sincèrement attachée, étant toujours votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

Ce 12 de l'an (1775).

Monsieur mon cousin. Je m'avoue coupable de mon long silence, mais je me flatte que vous m'aurez rendu justice et à mon inviolable amitié pour vous et ma famille, que mes sentiments n'en ont pas eu part. J'avoue, mes années commencent à me peser; tant de filles mariées et leurs enfants m'occupent bien agréablement, mais prennent beaucoup sur mon temps. J'avais une fluxion à la tête et aux dents depuis quatre mois, qui m'a bien incommodée, et qui a même causé le bruit, que j'étais très-mal avec des plaies aux jambes et un asthme. Mais j'en suis à cette heure entièrement quitte, et jamais je n'ai eu des plaies aux jambes, bien enflées, mais jamais ouvertes, et je ne crois pas que j'ai un asthme. Mais la respiration est difficile, mais je crois de graisse, et ne faisant aucun mouvement, non par impossibilité, mais par goût et paresse, aimant beaucoup à me tenir chez moi hors du fracas du monde, dont je n'ai que trop joui, pour en connaître le vide et l'ingratitude. Je vous fais ce détail, connaissant votre amitié pour moi, que vous sachiez le vrai de ma situation. Approchant les soixante, il ne serait pas étonnant de me voir finir bientôt, mais j'ai donné les ordres à mon fidèle Pichler en cas de vraie maladie ou accident de vous avertir même par estafette. Je vous prie donc, mon cher cousin, de ne croire rien des bruits qui courront sur mon sujet, car vous serez informé un des premiers. III.

Cette année ne pourra qu'être heureuse pour moi, si vous me continuez les mêmes sentiments comme la passée. Je les mérite par l'inviolable attachement que j'ai pour vous, étant toujours votre affectionnée cousine Marie Thérèse.

Ce 18 de l'an (1776).

IV. Monsieur mon cousin. J'avoue, je suis inexcusable sur le long silence; mon cœur en a souffert de la faiblesse de mon corps, qui commence à sentir très-remarquablement qu'il quitte les cinquante pour entrer dans les soixante. Tout l'été j'étais agréablement distraite par mes enfants, et l'automne et ces trois mois de l'hiver très-désagréablement par les affaires, surtout de Pologne, qui sont pourtant à la fin terminées de notre côté avec plus d'équité que de profit, souhaitant que les autres suivent nos pas, après que nous étions toujours cités du contraire. Rien ne m'a tant fait de la peine que ces malheureuses affaires tout-à-fait contraires à ma façon de penser, entraînée au commencement pour éviter une guerre que je souhaite ne plus survivre.

N'ayant pu procurer au cher prince, votre neveu, un établissement convenable, j'ai laissé tomber la chose entièrement, bien fâchée d'avoir connu cet aimable prince[1]). Je vous prie, mon cousin, que tout ce que je vous marque en confiance, reste pour vous seul, et de me croire toujours votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

---

[1]) Wahrscheinlich soll es heissen: de ne pas avoir connu cet aimable prince. Die Kaiserin spricht hier von Ferdinands jüngstem Neffen Leopold, 1752 geboren, der 1785 bei einer grossen Ueberschwemmung zu Frankfurt an der Oder, als er sich bei der Rettung von Menschenleben zu sehr in Gefahr begab, verunglückte. Vergl. ihren Brief an den Prinzen Ferdinand vom 1. Juni 1778, S. 536, 537.

Ce 4 mai (1776).

Monsieur mon cousin. J'ai reçu vos deux lettres hier, qui était le jour fixé pour mon départ[1]). J'avoue que ce cher voyage manqué me fait beaucoup de peine, tant pour la famille — ma fille de Parme devait y venir aussi — que pour ces provinces, qui ont marqué tant de zèle et d'empressement de nous y voir. V.

Vous vous souvenez de ma naissance; je quitte le nombre cinq pour prendre le six effectivement. A cet âge on ne doit plus rien entreprendre, surtout étant très-accoutumée depuis onze ans à mener une vie très-sédentaire. Ce n'est pas les médecins ou leurs conseils, qu'on ne leur a pas demandés, qui ont empêché le voyage, mais ces rhumes à la mode, que nous avons pris tous deux, l'empereur et moi, nos inquiétudes mutuelles et les craintes du public, auxquelles nous avons sacrifié notre propre satisfaction.

Vos souhaits pour l'augmentation de la famille ont eu leur effet en plein; l'année passée j'ai eu trois petits-fils et une fille, et celle-ci deux fils et une fille, et j'aurais dû voir les cinq aînés de Florence, qu'on dit très-bien. Ma fille Marie, étant en Italie, ne peut assez en dire, tant de ceux de Florence que de Naples; cela fait deux bien heureux mariages et familles. Elle n'a pas été encore à Milan ni à Parme. Elle y ira à cette heure et retournera au mois de juillet, sa santé s'étant très-améliorée de l'air d'Italie. J'avoue, je serai charmée de son retour, elle me fait un grand vide.

Vous ne me marquez rien de vos santés; j'espère qu'elles seront telles que je les souhaite. En faisant mon compliment

---

[1]) Nach Görz.

à notre chère abbesse[1]), je vous prie de me croire toujours votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

Ce 12 février (1777).

VI. Monsieur mon cousin. J'ai eu une vraie satisfaction à revoir vos chers caractères et les vœux que vous voulez me faire. J'en ai grand besoin, j'ai vieilli furieusement cette année, et pas tant pour l'extérieur, mais mes forces, mes facultés, mon humeur ont eu une grande secousse. Mon attachement, mon amitié pour vous ne finiront qu'avec mes tristes jours.

Votre bien affectionnée Marie Thérèse.

Ce 9 de l'an (1778).

VII. Monsieur mon cousin. Votre souvenir m'a fait grand plaisir, mais l'incommodité de ma chère cousine me fait bien de la peine. Quand on commence à un certain âge à être incommodé, cela ne nous quitte plus, et nos jours deviennent très-pénibles. Je souhaite donc bien sincèrement d'apprendre bientôt des meilleures nouvelles. Les vôtres sont toujours parfaites, et au dire des gazettes vous voulez entreprendre un voyage en Danemark pour le campement qui doit s'y

[1]) Ferdinands jüngere Schwester Therese Natalie, Aebtissin zu Gandersheim.

tenir. Rien de si naturel que d'aller voir une reine[1]) qui vous appartient de si près, des bontés de laquelle les Cobenzl[2]) n'ont pu se louer assez, et de ses sentiments pour moi. Je les lui rends bien sincèrement, ayant toujours admiré en différentes, assez pénibles occasions le sage parti qu'elle en a tiré. Je souhaiterais bien qu'elle ait la consolation de devenir grand'-mère.

J'ai ici mon fils Ferdinand avec son épouse. Il a commencé à se consumer en Italie; l'air d'ici lui donne plus de force, mais je ne le trouve pas plus gras, étant d'une maigreur étonnante, après avoir été d'une graisse trop forte. Il y a deux ans elle était telle qu'il me faisait souvenir bien souvent de notre cher prince Louis. Il a des forces, il sort, l'air ne lui fait point du mal, il mange et dort, mais son estomac est bien ruiné, et il souffre de tiraillements de nerfs et d'un peu de hypocondrie, naturelle de se trouver infirme à vingt-trois ans. Il compte rester ici jusqu'au printemps; je souhaite plus que je ne l'espère, qu'il se remette entièrement.

Nous avons cet hiver bien des malades, n'ayant point de froid, mais beaucoup d'humidité. Je souffre quelquefois de l'érésipèle, assez incommode, mais surtout de fluxions, enflures aux bras et mains. J'ai cru que c'est une espèce de goutte, mais on n'en convient pas, et plutôt des rhumatismes, mais qui ne passent pas, existent toujours un peu

[1]) Die jüngste Schwester des Prinzen Ferdinand, Juliane, Witwe König Friedrichs V. von Dänemark, durch die bedeutsame Rolle bekannt, die sie in dem Verfahren gegen die Königin Mathilde und Struensee gespielt.

[2]) Ludwig Graf Cobenzl (IV, 261) war, bevor er im September 1777 zum Gesandten in Berlin ernannt wurde, durch drei Jahre in gleicher Stellung in Kopenhagen. Seine Gemalin Theresia Johanna war eine geborne Gräfin von Monte Labate und Besitzerin der Herrschaft Napagedl in Mähren.

plus un peu moins. Le mal est que l'écrire me coûte souvent, et que la main n'étant pas ferme, cause souvent des inconvénients. J'abuse de vous entretenir si longtemps de mes misères, comptant sur votre indulgence et votre amitié en toutes occasions, comme vous pouvez compter sur la mienne.

Votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

Bien mes tendres compliments à ma chère cousine l'abbesse.

Ce 1er juin (1778).

VIII. Monsieur mon cousin. Je viens de recevoir deux de vos lettres. Vous voulez bien vous souvenir de ma naissance qui est bien ancienne et me pèse cette année encore plus[1]). Je ne saurais vous exprimer ma joie de n'avoir trouvé votre cher nom dans aucune des listes ni dans les gazettes[2]). Votre voyage à Copenhague me fait double plaisir. pour la reine, votre sœur, si vous le trouvez convenable de lui faire mes plus tendres compliments, et pour vous voir occupé bien loin de l'Allemagne. Mais votre seconde lettre m'a vraiment affligée pour notre chère abbesse. On disait ici le duc[3]) attaqué de nouveau d'un accident. Je me flattais

[1]) Anspielung auf den bevorstehenden Ausbruch des baierischen Erbfolgekrieges.

[2]) Ferdinand antwortete hierauf am 28. Juli: Je ne puis pas regretter de n'avoir pas été trouvé sur aucune liste, ni dans aucune gazette, puisque mon incomparable impératrice a bien voulu m'assurer que mon oubli lui a fait plaisir.

[3]) Herzog Carl von Braunschweig (II, 263), Ferdinands ältester Bruder starb noch vor Maria Theresia, am 26. März 1780.

que cela ramènerait le prince héréditaire chez lui, mais cela n'a eu lieu, et je ne peux m'accoutumer de voir mes plus proches parents contre nous, mais surtout mon prince Léopold, que je croyais tenir; par un malheureux mésentendu cela a été manqué. Je souhaite que la tranquillité, qui existe encore le premier de ce mois, se soutienne et amène avant l'hiver le calme total. Je suis toujours, Monsieur mon cousin, votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

Ce 6 de l'an (1779).

Monsieur mon cousin. La vôtre du 19 de l'autre mois m'a causé une vraie consolation, et ce que vous m'en dites de vos voyages, me fait plaisir, et je vous en remercie. Vous n'êtes pas indifférent dans ce monde et surtout pour mon cœur, que je ne sente un vrai plaisir de vous voir entièrement à vous-même, tirant par là la conséquence que vous êtes pour votre cousine, au moins votre cœur, après que tout le monde, et surtout nos bons Allemands sont contre nous. IX.

Cette année était une des plus cruelles de ma vie: les pertes de notre chère princesse[1]), de deux petits-fils[2]), une fille à Paris et la mère dans le plus grand danger[3]), deux fils et un beau-fils exposés[4]), deux malades très-sérieuse-

[1]) Ferdinands Schwester, die Aebtissin zu Gandersheim, war am 26. Juni 1778 gestorben.

[2]) Leopolds Sohn Maximilian war am 9. März, und Carl, der älteste Sohn der Königin von Neapel, am 17. December 1778 gestorben.

[3]) Anspielung auf die Niederkunft der Königin Marie Antoinette und die Gefahr, in der sie dabei schwebte.

[4]) Joseph, Maximilian und Prinz Albert als Theilnehmer am Feldzuge.

ment[1]), les maux publics, les calamités des peuples, l'abandon de tout le monde, je ne sais comme j'ai soutenu et à quoi le bon Dieu veut me réserver, ayant tout mon sceau de ma triste carrière, qui paraît finir encore plus malheureusement qu'elle n'a commencé. Je n'ai plus qu'une seule espérance, mais les mois de janvier et de février passés, elle n'existera plus, et c'est pourtant cette seule espérance qui me soutient encore[2]). Je crois avoir fait plus peut-être que je ne devais pour ma gloire et mon repos, mais mon particulier doit céder, quand il s'agit du bonheur général. Ma santé se soutient, mais avec mille incommodités qui rendent la vie pénible, mais qui ne changeront jamais les sentiments de ma tendre amitié pour vous.

Votre affectionnée cousine Marie Thérèse.

Ce 2 juin (1779).

X. Monsieur mon cousin. J'ai reçu votre dernière du 3 de l'autre mois, et votre souvenir pour ma vieille naissance, qui a été bien heureuse, en signant cette paix tant désirée[3]), et dont je remercie Dieu journellement, et me sens vraiment renaître. Je vous avais écrit en mai une lettre, espérant qu'alors, les premiers jours de ce mois, elle devait être conclue, mais la malheureuse défiance a reculé de façon ce tant désiré objet des deux côtés, que je craignais qu'il arrivât

---

1) Die Erzherzoge Ferdinand und Maximilian.
2) Die Hoffnung auf Zustandebringung des Friedens.
3) Bekanntlich wurde der Friede zu Teschen am 13. Mai, dem Geburtstage der Kaiserin unterzeichnet.

encore comme l'année dernière en août, et j'avoue, ma sensibilité était si grande, que cette lettre devant faire un grand tour avant de vous arriver, j'ai trouvé mieux de la brûler, la trouvant à soixante deux ans trop vive.

Je n'ai pas quitté la ville, nonobstant le beau temps, avant que le *Te Deum* a été chanté, et nous voilà depuis trois jours établis ici à Laxenbourg, endroit favori de feues Leurs Majestés mes parents. Mon fils cadet n'est pas avec nous, ayant pris au mois de septembre à force de fatigues une grande maladie et hémorrhagie. Tout son mal a été guéri et arrêté, mais malheureusement tout s'est jeté dans les jambes. Il est depuis la fin d'octobre sans pouvoir marcher. On lui a fait cinq incisions à une jambe, dont il s'est trouvé mieux, mais le mal s'est jeté à l'autre, et on ne pourrait l'opérer, étant sur le genou, où toutes les articulations se rassemblent, sans l'estropier pour le reste de ses jours. Je crains que nous y viendrons pourtant, mais tant qu'il y a de l'espérance, on recule ce moment. La perspective d'un jeune homme robuste, la santé, même vingt-deux ans, et qui promettait et avait une vraie vocation pour le militaire, et j'ose dire bien des qualités pour ce métier, font regretter d'autant plus, s'il devait se voir frustré de toutes ses espérances. Il est d'une douceur, docilité et fermeté qui surpassent mon attente. J'avoue, vieille comme je suis, je ne pourrais en faire autant. Il ressemble beaucoup à son père; jugez combien il m'est cher, mais il le mérite aussi.

C'est assez vous ennuyer avec mes plaintes, mais je sais que je parle à un bon parent et ami. Je ne saurais vous cacher, combien je suis touchée à propos de parents, car j'aime mon sang. C'est à ce moment de la paix, que les particuliers qui ont souffert, et les militaires qui retournent, content leurs aventures. Quelle joie était la mienne, quand

par une voix générale tant les officiers prisonniers que les pauvres particuliers et bourgeois de Troppau et Jägerndorf parlent, la larme à l'œuil, des marques réelles de bonté et humanité du prince héréditaire de Brunswick et du prince Frédéric, des générosités pas petites de leur part, et qui se sont soutenues tout le temps que ces princes se sont trouvés là, et leur ont fait oublier les cruautés de Stutterheim, qui était vraiment inhumain.

Mon cher cousin, je voudrais vous charger, si vous le trouvez convenable, de leur marquer ma reconnaissance, et combien ces sentiments m'ont touchée et attachée à leur personne. Le prince héréditaire, qu'il m'a fait le plus de peine de voir avec le roi, connaissant ses talents, nous doit avoir été même utile, en pensant comme un bon citoyen du monde à procurer la paix; c'est consolant, quand on doit à ses parents des faits pareils. Votre séjour à Blankenbourg et vos réflexions ne sont pas moins obligeantes pour moi, et j'avoue, vous voyant en inaction en tout ceci, m'a fait grand plaisir, et mes sentiments vous sont entièrement voués pour la vie.

Monsieur mon cousin, votre affectionnée cousine

Marie Thérèse.

Laxenbourg, ce 3 juillet (1779).

XI. Monsieur mon cousin. J'ai reçu dans un intervalle de neuf jours trois de vos lettres avec les incluses de vos deux neveux à vous, qui m'ont fait plaisir, mais celle par le cavalier danois était du 26 d'avril. Je ne l'ai vu encore qu'en passant; je le plains, s'il a un procès, et dans les affaires d'empire et moins encore de justice je n'entre en rien. Il

faut cette chère reine ma cousine, de laquelle je m'entretiens ici si souvent avec les Cobenzl, qui sont avec nous, et votre lettre, que je me charge de parler en général au président [1]) et vice-président [2]) du conseil aulique, qu'on tâche de finir les choses, sans entrer en matière; c'est tout ce que je peux faire.

Depuis trois semaines que nous sommes ici, nous avons vu passer tous les deux jours beaucoup de troupes qui retournent en Italie, Styrie, Carniole et Hongrie, et beaucoup de Croates, il faut dire tous en bon état, de la meilleure volonté et audelà du complet en hommes et chevaux. Ces derniers seront partagés gratis aux paysans, et de même quarante mille hommes, la dernière *Rekrutirung* de cet hiver, beaucoup de jeunes gens, mais bonne volonté. J'ai vu moi-même un spectacle touchant d'une mère, en revoyant ses deux fils. J'en ai ressenti toute sa consolation, et ne pouvais retenir mes larmes, en lui voyant verser de joie. Combien d'autres se trouveront dans le même cas; quel plaisir d'en faire aux autres!

Mon fils n'est pas à condamner qu'il lui a coûté de renoncer à la guerre. Je vous avoue, en voyant ces troupes et leur bonne volonté, il y avait à ébranler, non pas un jeune prince qui veut courir après la gloire, mais mon vieux cœur a été ébranlé, et je sais d'autant plus de gré à ce cher fils, qu'il s'est sacrifié pour moi, et ne marque pas la moindre humeur ou regret. Mon fils cadet se porte aussi mieux; il marche au jardin un peu lentement, mais sans béquille; l'air d'ici lui a fait grand bien, mais la sécheresse

---

[1]) Johann Hugo Freiherr von Hagen (I, 63), jetzt Präsident des Reichshofrathes.

[2]) Wolf Christoph Graf Ueberacker, Vicepräsident des Reichshofrathes.

qu'il fait presque partout chez nous, a fait bien du tort à la récolte, mais surtout pour le foin; je ne sais comment les armées auraient pu subsister.

Je suis bien fâchée de la déclaration de l'Espagne[1]): moi que ne respire que paix, je la voudrais voir partout.

Vous aurez entendu par les bruits publics le malheur arrivé dans le magasin à poudre: c'était plus effrayant que réel. Je vous joins le rapport original des morts et blessés: vingt-deux hommes d'artillerie et quatre de garde du régiment de Charles Lorraine. Une cinquantaine de maisons endommagées, mais écrasées que trois, mais presque toutes les vitres dans deux faubourgs cassées. L'épouvante était grande, et d'autant plus qu'il y a encore une bonne quantité de ces combustibles ici, qui ne peuvent être transportés à la fois. Ce qui a été étonnant, c'est qu'il n'y avait point de feu, hors le seul coup, quand tant de patrons de canons de six et douze livres ont sauté ensemble; les boulets ont blessé et fait le grand dommage.

J'entre dans ce détail, connaissant votre amitié pour moi. J'avoue, j'en étais très-touchée et doublement, l'empereur s'étant encore exposé toute la journée à aider et consoler les malheureux. Je suis toujours votre bien affectionnée cousine

Marie Thérèse.

Je vous prie de me marquer, comment se porte le duc. On en parle ici différemment; je souhaite que la belle saison lui sert de rétablissement.

[1]) Der Abberufung des spanischen Botschafters in London, Marquis Almodovar, und der activen Theilnahme Spaniens an dem Seekriege Frankreichs wider England.

Ce 15 de l'an (1780).

Monsieur mon cousin. Je ne saurais vous exprimer, combien je sens vivement que vous avez résisté à toutes les plus fortes attaques de vous engager quelque part, et je suis assez avantageuse, que je crois y avoir quelque part, votre attachement et amitié pour moi m'étant connus. Jugez donc de ma reconnaissance et de ma satisfaction, vous aimant en bonne parente et connaissant assez vos talents, à croire que la balance ne serait égale du côté, où vous vous trouverez. XII.

L'année que nous venons de passer, était encore une des plus tranquilles, que j'ai passées depuis quinze ans. Dieu veuille que celle-ci n'y porte un changement. C'est la raison, pour laquelle je souhaite tant de voir la paix entre les puissances maritimes. Nous nous sommes offerts des deux côtés comme amis, si on peut être utile à concilier les choses. Tous les deux ont répondu très-honnêtement à ne pouvoir y penser. Pour ce moment il nous suffit d'avoir offert nos bons offices, sans vouloir gêner en rien deux puissances amies.

Vous me dites si obligeamment, qu'au nord on veut bien se souvenir de moi. J'attribue le tout à vous; on croit vous faire la cour de parler en bien de votre vieille cousine, mais vous m'obligerez beaucoup, en écrivant à la reine [1]), de lui faire mes plus tendres compliments, en la remerciant de toutes ces bontés qu'elle a pour les Kageneck [2]), qui sont pénétrés de reconnaissance, et connaissant ma tendresse pour ma maison, ne me laissent rien ignorer de ce que cette

[1]) Juliane von Dänemark.

[2]) Friedrich Graf Kageneck, kaiserlicher Gesandter in Dänemark. Seine Gemalin war Anna Maria Franziska Eleonora Freiin von Andlau.

aimable reine et cousine fait et dit pour moi. Vous ne pourriez dire assez de ma part, en recommandant la petite femme, qui est fort aimable, aux bontés de la reine.

Les jours de poste me renouvellent toujours le plaisir d'apprendre des nouvelles les plus chères et agréables. Pourriez-vous me procurer le portrait de cette chère reine? Pourvu qu'il ressemble, il peut être en petit ou grand, comme vous voulez. J'ai reçu une lettre de la nouvelle abbesse de Gandersheim [1]); le cœur m'a manqué, en voyant ce cher titre, quoique l'actuelle a bien ses mérites, et que je ne lui ai jamais souhaité l'abbaye, mais un trône [2]). Le passage du duc de Lafões, ou comme on le nommait alors, de Bragance [3]), et celle du colonel O'Flanagan était bien à ce sujet, mais ma malheureuse étoile a tout fait manquer.

Je vous prie, mon cher cousin, d'être persuadé de toute mon amitié, et de me croire toujours votre bien affectionnée cousine Marie Thérèse.

---

[1]) Auguste Dorothea Prinzessin von Braunschweig-Wolfenbüttel, jüngste Schwester des Erbprinzen Carl Wilhelm Ferdinand und der Prinzen Friedrich und Leopold. 1749 geboren, wurde sie am 3. August 1778 Aebtissin zu Gandersheim und starb daselbst am 10. März 1810.

[2]) Maria Theresia deutet hier an, dass sie seinerzeit die Vermälung dieser Prinzessin mit ihrem Sohne Joseph gewünscht habe.

[3]) Johann von Braganza, Herzog von Lafões, geboren 1719. Während des siebenjährigen Krieges diente er in der österreichischen Armee, und er scheint später von der Kaiserin mit der Brautschau in Braunschweig beauftragt worden zu sein.

Ce 1er février (1780).

XIII. Monsieur mon cousin. Un rhume qui m'a incommodée, est la cause que je ne vous ai écrit plus tôt sur la grande perte que nous venons de faire dans la princesse de Prusse, pleine de vertus et de bontés, et l'unique consolation de la reine, qui m'occupe continuellement [1]). Si vous croyez convenable de lui marquer, combien je partage ses justes regrets, vous m'obligerez, et vous, qui avez passé tant d'années avec ces chères sœurs, vous sentirez plus qu'un autre ce vide. On ne gagne rien en vivant longtemps; on se trouve à la fin tout seul, et cela dans le moment, où on aurait le plus besoin de secours, conseil et consolation. Tant que j'existerai, mes sentiments ne changeront; je compte de même sur les vôtres, étant toujours votre bien affectionnée cousine

Marie Thérèse.

Ce 19 d'avril (1780).

XIV. Monsieur mon cousin. Depuis quelque temps notre correspondance est toujours remplie de douleurs et justes regrets. Notre bon duc, le meilleur prince, a terminé ses précieux jours. Je vous avoue, j'en suis vraiment pénétrée pour sa famille, pour ses sujets et pour vous, mon cher cousin, ayant été lié et attaché plus qu'un autre de ses

[1]) Die Kaiserin spricht hier von den beiden Schwestern des Prinzen Ferdinand, Elisabeth, Gemalin König Friedrichs II., und Louise Amalie, Witwe des schon im Jahre 1758 verstorbenen Prinzen August Wilhelm von Preussen. Letztere war am 13. Jänner 1780 gestorben, während ihre ältere Schwester, die Königin, sie noch um siebzehn Jahre überlebte.

frères à ce bon prince et frère. Ces coups réitérés à une âme sensible et capable d'attachement, me font craindre pour votre santé. Je serais charmée d'apprendre qu'elle n'en a souffert, et de me croire toujours votre fidèle amie et cousine Marie Thérèse.

Les portraits de notre chère reine sont arrivés très-bien. Je les trouve très-bien exécutés et trouve une ressemblance à un cher et beau prince Ferdinand d'alors, ce qui me les rend encore plus chers.

INHALT.

Erste Abtheilung.

An den Grafen Batthyány.

An den Grafen Franz Thurn.

An den Grafen Anton Thurn.

An den Grafen Rosenberg.

An den Grafen Firmian.

An den Grafen Franz Eszterházy.

An die Gräfin Lerchenfeld.

An die Gräfin Almesloë.

Zweite Abtheilung.

An den Grafen Neipperg.

An die Grafen Harrach.

An den Grafen Alois Thomas Raimund von Harrach.

An den Grafen Joseph Harrach.

An den Grafen Ferdinand Harrach.

An den Grafen Dietrichstein.

An den Grafen Ulfeldt.

An den Hofrath von Doblhoff.

An den Freiherrn von Bartenstein.

An den Freiherrn Gerhard van Swieten.

An den Fürsten Kaunitz.

An den Freiherrn von Binder.

An den Grafen Pergen.

An den Grafen Hatzfeldt.

An den Freiherrn von Neny.

An den Hofrath von Posch.

An den Grafen Lacy.

An den Grafen Enzenberg.

An die Gräfin Enzenberg.

An die Gräfin Edling.



NAMENSVERZEICHNISS.



Druck von Adolf Holzhausen,
k. k. Hof- und Universitäts-Buchdrucker in Wien.

Druck von Adolf Holzhausen in Wien,
k. k. Hof- und Universitäts-Buchdrucker







